E. ROUPAIN
S. J.

SUR LES PAS DE JÉSUS

RÉFLEXIONS ET LECTURES

Troisième Série

ALMA COLLEGE
246.723
LIBRARY
R761
Alma, California

Société de Saint Jean l'Évangéliste
DESCLÉE & Cie
Imprimeurs du S. Siège et de la S. Congrégation des Rites
PARIS — TOURNAI — ROME
1928

44471

NIL OBSTAT.

Catalaunis, die 8 Decembris 1927.

L. BONDUELLE
S. J.

IMPRIMATUR.

Tornaci, die 1 Maii 1928.

V. CANTINEAU, Vic. Gen.

TROISIÈME SÉRIE.

1. Adauge fidem 1
2. A l'image de Marie 55
3. Visitation 92
4. La Divine Enfance 1. Parvulus natus est . 136
5. » 2. Sicut Parvulus . . 159
6. » 3. Sinite parvulos . . 204
7. La Mission paternelle 219
8. Le Cœur maternel 241
9. L'Enfant 265
10. Solitudes 299
11. Ange ou Démon 1. Laideurs 341
12. » 2. Splendeurs . . . 370
13. » 3. Secrets 391
14. Marthe et Marie 431
15. Jésus et Jésus crucifié, 1 460
16. » 2 507
17. L'Autorité du Christ 1. Titres 545
18. » 2. Prérogatives . . 563
19. » 3. Attitudes chrétiennes . 593
20. L'École du Respect 623
21. Sub Sacramento mirabili 1. La Transsubstantiation . . 657
22. » 2. La Signification . 681
23. » 3. Les Fruits . . 716
24. L'Ange sur la Route 743

A. M. D. G.

1.

ADAUGE FIDEM

ORAISON PRÉPARATOIRE — Daignez faire, par votre grâce, ô mon Dieu, que pendant cette méditation toutes mes pensées, toutes mes affections, toutes les opérations de mon âme soient occupées uniquement à votre service et à la louange de votre divine Majesté.

PRÉLUDES — 1. *Le sujet.* — Le juste vit de la foi (Rom., 1, 17; Gal., 3, 11; Heb., 10, 38). Considérons de près cette foi vivante, qui est la vie du juste : 1° sa *noblesse;* 2° sa *bienfaisance;* 3° son *urgence :*

« La charité nous presse, mais par cette pensée de la foi que Jésus-Christ est mort pour nous; en sorte que le principe de la charité est dans la foi (II Cor., 5, 14). A la foi se rapportent les vertus des saints, *sancti per fidem... operati sunt justitiam* » (OLIVAINT, *Journal*, t. II, p. 210).

2. *La composition de lieu.* — Voyons le Seigneur exhorter les siens à la foi, sur le lac de Génésareth, dans la petite barque apostolique, au milieu des flots soulevés : *Quid timidi estis?* (Marc, 4, 40); *necdum habetis fidem?*

3. *La grâce à demander.* — Avec les Apôtres disons : *Adauge nobis fidem* (Luc, 17, 5).

« Homme de foi, comme Abraham; *Ambula coram me;* comme Moïse, comme S. Paul : Quoique *je vive* encore dans *la chair*, *je vis* bien plus *dans la foi de Jésus-Christ, qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi*, (Gal., 2, 20); c'est-à-dire vivre de cette foi qui rend visibles les choses invisibles et l'avenir déjà présent, qui devient l'esprit de notre esprit, le cœur de notre cœur, l'âme de notre âme, le principe de nos jugements et de nos actions... » (OLIVAINT, *ibid.*).

1.

NOBLESSE

On a écrit un livre excellent sur le prix de la vie [1]. Quel livre utile on écrirait sur le prix de la foi! Elle est hors de prix. Parlons-nous d'un trésor à préserver, c'est la foi (II Cor., 4, 7); d'un redressement à opérer, c'est de la

---

[1] OLLÉ-LAPRUNE, *Le Prix de la vie* (Belin, 1894). — On lisait, dans la préface de la 3e édition, entre autres passages significatifs (en 1900), celui-ci : « Dans toute recherche spéculative ayant quelque portée, dans toute tentative de réforme dépassant les détails qu'on pourrait appeler techniques, il faut déployer et employer toute la nature humaine, toutes ses capacités, tous ses trésors, tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle peut, je dirai aussi tout ce qu'elle souhaite et espère. Et si par delà « l'homme purement homme », comme disait Descartes, par delà l'homme avec le sentiment et la raison, avec les sciences, les arts, l'expérience des siècles, il y a encore ce que le même Descartes appelle « une merveille, à savoir l'Homme-Dieu », il faut déployer aussi et employer cette autre ressource, cette ressource divine apportée à l'humanité... C'est une façon de penser et de philosopher très mesquine et très étroite que de réduire l'homme aux sens, ou au sentiment, ou à la pure raison, que de tout ramener à l'industrie, ou à l'art, ou à la science, que de ne considérer dans l'histoire que les seules actions militaires, ou les seules combinaisons politiques, ou les seuls problèmes économiques, ou même les seuls conflits d'idées. C'est une autre mesquinerie et une autre étroitesse de supprimer la sphère religieuse et de traiter de l'homme et des choses humaines comme si le christianisme n'existait pas... On a beau dire et l'on a beau faire, il y a du christianisme dans toutes les veines de l'homme moderne, aujourd'hui et en France particulièrement, et c'est pour cela que la plus grosse question qui s'agite autour de nous, et je pourrais dire en nous, c'est la question religieuse. L'objet de ce grand débat, c'est, au fond, de savoir si ce christianisme latent, persistant, est un venin qu'il faut expulser, ou un principe de vie qui peut tout ranimer et faire refleurir. C'est donc la plus vaine des choses que de vouloir qu'un homme qui pense fasse abstraction de la question et de la solution... »

vie de foi qu'il le faut attendre. En aurons-nous jamais assez l'estime? L'emporte-t-elle, à nos yeux, sur tous les intérêts, sur tous les biens, sur tous les bonheurs d'ici-bas? En sommes-nous glorieux, plus que d'un nom, d'un passé, d'un héritage de gloire humaine?

La foi, nous enseigne le Concile de Trente [1], est *commencement*, *fondement*, *racine* de toute la justification (sess. VI, cp. 6, D.-B. 798). Mêmes enseignements du Concile du Vatican (sess. III, Constit. *de Fide*), où sont définis les droits de la Révélation, à l'encontre du Rationalisme et du Laïcisme.

1. Don magnifique de Dieu à l'homme, mais, en retour, don généreux de l'homme à Dieu, la Foi devient notre plus bel hommage au Dieu révélateur : entendons ici la *vertu de Foi*, « par laquelle, sous l'inspiration et avec l'aide de la grâce, nous tenons pour vraies les vérités révélées par Dieu, non pas à cause de leur vérité intrinsèque, connue par les lumières naturelles de la raison, mais à cause du crédit absolu de Dieu qui parle, lequel ne peut ni se tromper ni nous tromper. » (VAT., *de Fide*., cp. 3, D. 1795).

Hommage de l'intelligence : adhésion, assentiment, soumission totale de l'esprit. Que l'intelligence se refuse, tout l'homme se refuse. Hommage libre, toutefois; parce que l'objet de la foi demeure inévident pour nous. Nous

[1] Le card. TOLET commente ces trois mots : *initium*, *fundamentum*, *radix*. Voir F. PRAT, *La Théologie de S. Paul* (5e éd., t. 1, p. 255, *La foi qui justifie*), où se trouve exposée, d'une part la notion de la foi protestante, de l'autre, celle de la foi catholique; notamment les principaux canons de la 6e session du saint Concile.

croyons, à cause de « l'autorité » de Dieu qui enseigne, non pas à cause de la valeur intrinsèque des raisons de croire, lesquelles n'entrant pas dans la foi n'en sauraient fournir le *motif*, si large que puisse être d'ailleurs, dans l'étude des préliminaires de la foi, l'influence des motifs de crédibilité.

Certes l'amour vaut mieux, et il peut sembler plus noble d'aller à Dieu par le cœur [1]. Mais ne soyons pas dupes de cette formule. Ou ce mouvement du cœur implique la foi, et la foi apparaît dans sa noblesse; ou cette foi du cœur, n'étant pas l'adhésion volontaire et surnaturelle de l'âme à la parole révélée, n'aura rien de commun avec le salut, et méritera tout au plus les éloges des hommes, en quelque discours de réception académique.

2. Mais c'est précisément cette noblesse, ce

[1] La foi, vertu de l'intelligence, est, dira-t-on, supérieure à la charité, vertu de la volonté... Et de fait, l'intelligence, à ne considérer que sa nature (*simpliciter*) est supérieure à la volonté, qu'elle dirige; car elle embrasse un objet plus simple, plus universel, l'Etre; tandis que la volonté a pour objet le Bien, qui est une modalité de l'Etre. Mais à un certain point de vue (*secundum quid*), et par rapport à Dieu, l'intelligence est inférieure à la volonté; l'amour de Dieu est plus parfait que la connaissance de Dieu; il importe plus d'aimer que de connaître; parce que l'opération de notre intelligence se fait par *représentation* de la réalité connue, tandis que l'opération de la volonté consiste à se porter vers l'objet aimé pour l'atteindre tel qu'il est en soi. Pour connaître Dieu, nous l'attirons en quelque sorte à nous, et nous lui imposons les limites de nos idées, toujours bornées; mais lorsque nous l'aimons, nous nous portons vers Lui et nous nous unissons à Lui tel qu'il est en lui-même. C'est donc à la charité qu'il faut s'attacher pour donner à la foi sa vigueur et sa vie (voir GARRIGOU-LAGRANGE, *La vie spirituelle*, nov. 1920; cf. JANVIER, Confér. 1923, 2e Confér., *L'essence de la perfection*; rôle de la charité dans l'exercice des vertus).

prix de la Foi que l'on conteste. Comment, dit-on, nous parler de noblesse à propos d'une vertu qui, nous refusant l'évidence, humilie la raison; — qui, fixant à l'esprit des bornes infranchissables, entrave la recherche; — qui, imposant d'autorité des formules, retient l'esprit captif sous sa contrainte?

N'écoutons pas ces voix mauvaises. Certains hommes voudraient persuader à l'homme qu'il y a plus de dignité humaine à s'affranchir du mystère révélé qu'à s'y soumettre. C'est faux; car nul honneur plus grand pour l'homme que d'écouter Dieu qui parle, quel que soit le contenu de sa parole. Et comment pareil enseignement ne serait-il pas pour nous *mystère* proprement dit, inaccessible à l'intelligence, quand déjà le monde infime où nous vivons pose pour nous tant de questions insolubles, et quand nous nous heurtons partout au mystère naturel?

a) La foi, obstacle au savoir? — Mais une liste de noms illustres répond à ce grief [1]. Une harmonie profonde existe, dans les esprits les mieux faits, entre le savoir et la croyance [2].

Sans reprendre ici, en tout son détail, la question des rapports entre la *Science* et la *Foi*, rappelons-en quelques données, fournies par notre temps. Pendant le demi-siècle écoulé, le scientisme déclarait, sur un ton de triomphe, l'heure venue de substituer définitivement les

[1] Voir plus loin, aux Lectures, la Note : *La science et la foi.*

[2] Ces noms de savants croyants ont été catalogués maintes fois. Rappelons Mgr BAUNARD, dans *Le Vieillard*, ch. 6, Science et Croyance; — A. EYMIEU, *La part des croyants dans les progrès de la science au XIX^e siècle* : 1° dans les sciences exactes; 2° dans les sciences naturelles (Perrin, 1920).

conquêtes de la Science à celles de la Religion. Tout le Laïcisme scolaire s'est inspiré de cette foi à rebours (la foi laïque). Mais nous pouvons juger maintenant de l'arbre par ses fruits. Et ce n'est pas la Religion, c'est la Science elle-même qui a fait justice des prétentions insoutenables du scientisme [1].

L'incompatibilité prétendue entre les exigences de la raison scientifique et les dispositions religieuses de l'homme, cette affirmation laïque passée en dogme, n'existe pas. Une enquête en 1926 fournissait sur ce point d'intéressants témoignages : « Contre cette prodigieuse erreur, écrivait le P. L. DE GRANDMAISON, s'insurge aujourd'hui l'unanimité des membres de l'Académie des Sciences [2]. Et il ajoutait :

« On ne résumerait pas mal l'enquête en disant que tous les membres actuels de l'Académie des Sciences se sont prononcés contre l'opposition, longtemps suggérée et actuellement encore enseignée dans nombre d'ouvrages scolaires, entre Science et Religion. Cet antagonisme prétendu est indéfendable : pas une voix ne s'est élevée en sa faveur. Au contraire, la racine de l'erreur *scientiste*, qui est l'intrusion des méthodes et conceptions de la science positive en un domaine qui déborde la compétence de celle-ci, est mise à nu dans

---

[1] Voir P. BOURGET, *Nouv. Pages de Critique* (Plon), t. I, préf., p. v à XXIV, sur le *dogme scientiste*. — Et A. EYMIEU, *Le naturalisme devant la Science* (Perrin, 1911) : après examen des réponses faites par les coryphées du naturalisme aux problèmes des origines, il conclut : « Le credo du naturalisme est un credo absurde, désolant, avilissant, malfaisant. Ce n'est pas la science qui a fait faillite, c'est le naturalisme ».

[2] *Etudes*, 5 juillet 1926, *Le sentiment religieux à l'Académie des Sciences*. — On sait comment se posait la question soumise à l'enquête : *La science est-elle opposée au sentiment religieux?*

toutes les réponses. Au témoignage unanime des savants les plus qualifiés de notre pays, Science et Religion sont donc, au moins négativement, compatibles.

« La grande majorité de ces savants va plus loin, et conclut à une compatibilité positive, voire à une entente cordiale. La Religion possède, en effet, son domaine propre, postulé par d'autres facultés humaines, parfaitement normales dans leur exercice, et supérieures par leurs fins aux facultés purement rationnelles qui trouvent leur aliment propre dans la Science. Ce domaine, dont l'investigation échappe aux méthodes particulières en usage sur le terrain de la recherche scientifique pure, n'est pas pour autant inconnaissable, même pour la Science. Celle-ci amène, en effet, à le reconnaître comme existant, et impose ainsi (selon les uns), suggère avec une haute vraisemblance (opinent les autres), une conclusion d'ordre religieux. La logique scientifique elle-même, par les vues finalistes et spirituelles qu'elle ouvre, par le sentiment de l'infini qu'elle fait naître en ceux qui lui sont dociles jusqu'au bout, amène au seuil de la croyance religieuse. Et plus d'un, parmi ceux qui sont entrés dans le temple, nous confie qu'il ne l'a jamais regretté ».

Il serait vain d'épiloguer sur les résultats de cette enquête, en alléguant le vague du sentiment religieux. C'est contre toute la discipline religieuse de la Foi, *notion* aussi bien que sentiment, *doctrine* positive et états d'âme, que s'insurgeait le Scientisme au nom de la Science. Il n'est que juste d'opposer à cette position radicale l'incontestable possibilité, pour l'homme intelligent, de garder dans une même âme — et de s'en trouver fort bien — les deux dispositions, scientifique et religieuse, déclarées incompatibles. D'ailleurs, le plus grand nombre des savants conviés à répondre ont entendu par ces mots « sentiment religieux » toute la formation spirituelle de l'âme humaine par le contenu positif d'une religion

proprement dite, à contenu révélé. S'imaginer, enfin, que le sentiment religieux existe à l'état de pur sentiment, dégagé de toute notion, c'est se méprendre : chez les moins « pratiquants », il implique des vérités doctrinales, que l'intéressé s'étonnerait d'entendre nier, comme l'immortalité, la sanction éternelle, le devoir, la vertu, et autres énoncés dogmatiques. Et certes, il ne faudrait pas laisser croire que le sentiment religieux se borne à l'effroi de l'inconnu, ou à l'attrait du mystérieux! rien ne serait plus gratuit.

En somme, deux *raisons*, très raisonnables, obligent tout homme, le savant plus qu'un autre, à maintenir dans sa vie la place de la Religion, très au large : 1° la liaison nécessaire de l'affirmation religieuse avec une morale efficace; 2° la limitation du savoir humain, l'extension formidable du mystère, auquel le progrès scientifique lui-même accule le savant; le nombre et la gravité des énigmes de l'univers; et le caractère provisoire des formules scientifiques :

« Ce qui, dans ces réponses, reste d'intérêt général, c'est l'affirmation unanime de ce fait : les limitations de la Science — non seulement sur le terrain moral et religieux où elle fait figure d'intruse, mais sur son propre terrain, et dans l'amplitude de sa compétence propre — apparaissent davantage chaque jour! Partout le mystère. Partout l'approximation. Partout des faits nouveaux, aberrants, qui viennent briser l'harmonie des antérieures synthèses et accuser le caractère contingent des lois naturelles. Ces énoncés, naguère augustes, qu'une courte irréligion prétendit ériger en arbitres de tout le réel, en explications dernières des faits, voire en une sorte d'*ersatz* de la Divinité, sont ramenés par l'élite des savants à leur qualité véritable : des formules provisoires, approchées, groupant et unifiant pour des fins souvent pratiques un nombre croissant de

rapports exacts. Les rapports demeurent, s'ils ont été dûment observés ; mais d'autres, nouvellement ou mieux connus, viennent s'y ajouter, forçant de rejeter au creuset les « lois » anciennes. Elles en sortent rajeunies, moins inexactes, plus fécondes en suggestions — toujours précaires. Et, après cela, de compter sur la Science pour nous donner le mot des grandes énigmes de l'univers, comme le rêvait la jeune présomption d'un Ernest Renan ou d'un M. Berthelot, comme l'affirma l'idéalisme simpliste d'un Ernest Haeckel, ce n'est pas simplement illusion, c'est erreur puérile.

A l'appui de ce jugement, il faudrait transcrire toute l'enquête. Aux savants touchés par le questionnaire de M. Robert de Flers, « la science a appris à être modeste et à respecter les opinions d'autrui ». Ce n'est pas peu de chose ». (*Etudes*, ibid.)

Ajoutons-le, trop souvent ceux qui suspectent le dogme ne l'entendent pas, ou le confondent avec la spéculation théologique. — Il y a surtout lieu de rappeler que le contenu dogmatique proposé à notre foi ne s'identifie, ni avec les mots du langage humain, ni avec les systèmes philosophiques dont nous sommes obligés de nous servir pour le rendre accessible. — Non pas qu'il faille pousser à l'extrême cette distinction entre le dogme et son expression imagée ou sensible, comme l'a fait le modernisme : la connaissance que nous apporte le dogme n'est ni négative, ni relative ; elle nous met en relation avec une réalité objective, avec un donné révélé ; mais il reste que cette Réalité et ce Donné ne sont pas, de soi, tellement solidaires de notre terminologie ou de nos systèmes, que ceux-ci venant à être compromis ou périmés, la vérité de foi le serait aussi [1].

[1] Voir PINARD, S. J. (Dict. Apol., fasc. IV), art. *Dogme*, col. 1147 ; la philosophie scolastique n'est pas « entrée dans

Il convient, d'ailleurs, en ces matières, de n
pas rester sur la défensive, et de montr
(nous le ferons plus loin) quels avantag
découlent, pour l'esprit humain, du dogm
docilement accepté.

b) *La foi, entrave à l'essor?* — Certes, el
impose des limites, comme le parapet a
voyageur, comme les rails au convoi, comm
la tubulure à la vapeur. Malheur à qui ne con
naît plus de limites!... Mais la foi fixe-t-ell
d'avance au savant un but scientifique? No
pas; elle montre des jalons, des points d
repère, utiles comme la bouée dans les flot
dangereux. Elle marque la place des fon
drières ou des abîmes; elle indique les *point*
acquis, et il en faut : pas de science qui n'ai
les siens; l'homme n'a ni le droit ni le temp
de tout remettre en question. A certains esprits
la perpétuelle instabilité de la recherche peu
sembler meilleure; mais le droit d'errer à
l'aventure n'est qu'une aberration, non un
bienfait; un besoin morbide de l'esprit, non
un progrès. La recherche ne saurait être qué
la condition du repos dans la vérité découverte
et conquise; toute autre « liberté » n'est qué
vertige ou vagabondage.

c) *L'autorité intervient*, il est vrai; mais pour
mettre le chercheur en garde contre des
explorations risquées, étrangères à l'investi-

---

le dogme ». — DUBLANCHY (Dict. de Théol., art. *Dogme*,
col. 1582) sur l'usage des expressions analogiques. Les expres-
sions philosophiques, employées dans les documents ecclésias-
tiques, ne doivent pas être interprétées dans le sens particu-
lariste — d'une école ou d'un système. — Et l'ouvrage du
P. SERTILLANGES, *Dieu* (traduct. de la Somme), que nous
signalons plus loin.

gation loyale et utile, et souvent aussi périlleuses pour la raison que pour la foi; — tutelle et contrôle d'ailleurs toujours modérés, qui laissent au savant le choix et l'usage de ses méthodes propres (VAT., sess. 3, D.-B., 1799). L'Eglise demande seulement à l'homme de science de ne pas proclamer intangibles ou définitifs des systèmes ou des lois encore à l'étude [1]. Le *Magistère* vivant, qui garde la foi avec autorité et mission divine, ne commande que les prudences et les sacrifices nécessaires, en des matières où l'illusion est facile; elle ne déteste et ne condamne que les partis pris et les préjugés. En le faisant, ne rend-elle pas à la vérité et à la raison le plus signalé service [2]?

« L'Eglise, en donnant par les décisions non infaillibles des Congrégations romaines, des directions intellectuelles aux savants qui sont en même temps des croyants, ne supprime aucunement la liberté scientifique. Celle-ci consiste, en effet, dans le libre usage des méthodes propres à chaque discipline; or, l'indépendance des diverses méthodes scientifiques, bien loin

[1] Lire tout le fragment (pp. 171-182) du beau livre de M. Gabriel BRUNHES, *Christianisme et Catholicisme* (Beauchesne, 1924) dont nous citons quelques lignes. L'auteur fait justice des « griefs de l'individualisme » protestant contre l'autorité catholique. Volontiers, l'on accorderait, s'il ne s'agissait que de la vérité scientifique, que la science est capable de corriger elle-même ses propres excès; mais comment attendre de la *seule* autorité des savants la réaction, souvent si tardive, contre des hypothèses aventureuses, quand il y va de la sécurité de la foi des fidèles, lesquels ne sauraient attendre (p. 179).

[2] Il faudrait s'aveugler à plaisir pour s'imaginer qu'un chrétien pourra vivre longtemps, sans péril pour sa foi, dans la fréquentation intellectuelle — si noble qu'en soit le prétexte — des hommes séparés par l'erreur, ou volontairement distants de la foi catholique. C'est contre le danger de ces tutelles, de ces disciplines, de ces influences, que le Saint-Père Pie XI, Gardien de la Foi, a prémuni les fidèles au sujet de l'*Action Française*.

d'être méconnue par le catholicisme, a été solennellement proclamée par lui (VAT., *De fide*); l'Eglise ne demande pas au savant catholique, à l'historien, par exemple, de méconnaître l'une quelconque des règles de la critique; elle lui impose de ne déguiser aucun des faits dûment établis. Par de telles directions, elle le met seulement en garde contre des hypothèses hasardeuses qui créent un péril pour la foi ou la sécurité de la foi. De telles vues sont, d'ailleurs, la plupart du temps, étrangères à la recherche proprement scientifique et inspirées par quelque principe de philosophie, comme l'impossibilité prétendue de toute intervention divine extraordinaire dans l'histoire humaine; ou trop étroites, et, par suite, exclusives d'un certain nombre de données scientifiques; ou, enfin, prématurées dans l'état actuel des résultats définitivement acquis.

Aussi, les décisions de l'Eglise en de telles matières apparaissent-elles, pour la plupart, au seul point de vue scientifique, comme très prudentes et très utiles. Sans fermer la porte à des recherches ultérieures et à une revision possible, si elle devenait nécessaire, elles rendent ainsi à la pensée elle-même le service de la mettre en garde contre le danger de sacrifier trop vite à la mode qui sévit parfois, aussi changeante et aussi tyrannique, en matière d'hypothèses scientifiques, que de toilette féminine » (G. BRUNHES, *Christianisme et Catholicisme*, p. 177).

3. Mais la foi ne possède ses titres authentiques qu'à la condition d'être la *foi vivante*, Gal., 3, 11 [1].

Ce serait la méconnaître, en effet, que de la borner à une sorte d'initiation reçue passivement, ou de parure superficielle de l'âme. Elle est doctrine, mais aussi *esprit* et *vie* (Jo., 6, 64). Il faut que la foi soit *vie de notre vie;* elle ne peut l'être sans la charité, âme de toutes les vertus et lien de la perfection (1 Cor., 13, 1). La charité ne s'oppose pas à la foi, ni à l'espé-

[1] Voir, aux LECTURES, la NOTE sur *Justus ex fide vivit.*

rance, elle les dépasse, et elle les anime; elle est indispensable pour nous donner de Dieu la connaissance intime et savoureuse — quasi expérimentale, a-t-on pu dire — qui, remplissant le cœur, fait de nous les temples vivants où Dieu habite, *in caritate radicati et fundati* (Eph., 3, 17). Sans doute, la foi et l'espérance saisissent Dieu, mais en tant que vérité, et secours, en vue de la béatitude. La charité, elle, saisit Dieu pour se reposer en Lui, non pour recevoir quelque chose de Lui [1].

La foi, *vie de notre vie!* Ne craignons pas de méditer et d'enseigner ce noble *réalisme* de la Grâce sanctifiante. Voici comment la théologie en établit le fait.

L'amour que Dieu porte à sa créature s'accompagne infailliblement de la réalisation du bien qu'Il lui veut. — Quel bien? D'abord, le bien de *nature*, assurément : Dieu, créateur, aimant, dote chaque créature de ce qu'elle doit posséder selon sa nature. Mais parmi ces créatures se placent les intelligences : Dieu les appelle à une fin dernière qui surpasse infiniment leurs exigences et leurs capacités naturelles. *Ego dispono vobis* (Luc., 22, 29). — *Tunc facie ad faciem* (I Cor., 13, 12). — *Videte qualem caritatem* (I Jo., 3, 1). — *Divinæ consortes naturæ* (II Pet., 1, 4). — De là, la belle doctrine de S. Thomas sur la Béatitude, qui consiste formellement dans la Vision de l'essence divine, partage éternel fait à l'âme béatifiée de la connaissance que Dieu a de lui-même. Ainsi nous sommes introduits en Dieu même par l'*ordre surnaturel;* et nous entendons par là

[1] Voir DELAYE, S. J., plus loin, aux LECTURES.

que des créatures douées d'intelligence accompliront, avec des facultés créées, des actes spécifiquement divins. Et par là devient nécessaire en nous, effet admirable de la charité de Dieu pour nous, la *Grâce sanctifiante*, pour que nous soyons rendus dignes, *ut digni efficiamur;* dignes, c'est-à-dire adaptés et capables. Dieu veut nous voir réaliser en qualité de fils des actes divins, il nous met, intérieurement, dans l'état divin qui nous permettra de les accomplir. La Grâce devient donc en nous accident d'ordre divin :

« Car l'insuffisance que la grâce doit combler en nous est infinie ; la distance qui existe entre la nature créée ou créable la plus parfaite qui soit et Dieu, est incomparablement plus grande que celle, toujours finie, qui sépare la créature la plus parfaite de la créature la plus infime. La grâce sanctifiante nous fait franchir une distance infinie ; elle sera donc une communication de ce que Dieu est en lui-même, une participation à sa nature ».

Et comme notre nature est viciée par le péché, la grâce, avant d'être élevante, sera guérissante, ou plutôt les deux à la fois. Nous sommes alors vis-à-vis de Dieu comme de son sang, apparentés à sa divinité par adoption. La Grâce n'est donc pas une simple *idée* de Dieu sur nous, une manière pour Lui de nous considérer et de nous traiter, mais une *réalité* produite en nous par le Tout-Puissant. Accomplies par nous, vitalement, nos opérations seront de nous, sans doute, mais aussi de Dieu, par le bienfait de cette activité surnaturelle dont la grâce dépose en nous le principe et les facultés :

« Il faut, en un mot, que le divin entre en nous jusqu'au fond, à la source de notre activité, c'est-à-dire

jusqu'au centre de nous-mêmes, et devienne nôtre, sous la responsabilité, et en quelque sorte à la disposition de notre personnalité subsistante. L'on entrevoit à quelle merveille de miséricorde divine nous amène, sous le voile obscur des mots et de nos pauvres concepts, pareille conclusion. C'est la grâce sanctifiante [1] ».

Telles sont nos grandeurs : *Grâce et Gloire*, ensemble harmonieux et splendide; *Nature et Grâce* [2], non pas juxtaposées ni parallèles, mais fondues dans l'unité d'une vie; — d'une vie qui reproduit à sa façon, petitement, même chez les plus saints, la Vie de l'Homme-Dieu, en qui s'unissent, jusque dans l'unité de Personne, les deux natures divines et humaine.

Gratias Deo super inenarrabili dono ejus (II Cor., 9, 15).

« J'ai besoin d'exciter ma foi. Je dois donc demander une foi plus vive, une foi pratique, une foi actuelle.

Où en suis-je?... Ai-je cette foi actuelle, cette intention, cette vue surnaturelle, cette pensée de Dieu, dans la méditation, à la messe? Ma vie n'est-elle pas trop naturelle? N'est-ce pas le contraire de S. Paul : bien que vivant dans la foi, ne vivrais-je pas encore dans la

---

[1] Ces lignes, comme la citation précédente, sont tirées d'un art. du P. MULARD, O. P., *La réalité de la grâce dans nos âmes* (Revue des Sciences Philos. et Théolog., avril 1923). L'auteur montre (et nous venons de le résumer) en quel sens la doctrine catholique de la grâce est réaliste, en opposition avec la théorie faussement idéaliste du protestantisme.

[2] Sur cet être surnaturel, latent mais vivant en nous, chrétiens, relire les deux ouvrages qu'on peut appeler classiques : TERRIEN, *La Grâce et la Gloire;* — et J.-V. BAINVEL, *Nature et Surnaturel*, celui-ci en particulier, pp. 44-69 (5e édit. 1920) : l'idée du Surnaturel.

chair? Non, ce n'est pas que mes exercices de piété soient négligés, que la mortification, la volonté énergique fassent défaut, mais je n'ai pas assez de foi; et cependant, je vois qu'il faut sortir de cet état de nature, de raison, qu'il faut enfin être un homme de foi » (OLIVAINT, *op. cit.*, p. 211)[1].

2.

BIENFAISANCE

Avec la Foi, avec la piété qui en est la fleur, nous viennent tous les biens. La piété est utile à tout, ayant les promesses de la vie présente et celles de la vie future (I Tim., 4, 8).

---

[1] Comme il y a l'homme de plaisir, l'homme de science, l'homme d'orgueil, il y a l'homme de foi. Vie de foi, esprit de foi, foi pratique, telle est la vertu distinctive du chrétien, à condition qu'elle soit en quelque sorte « dans nos yeux, dans notre cœur, dans nos mains » (voir Deut., 6, 6 à 8), c'est-à-dire essentiellement pratique; et non pas séparée d'avec les œuvres, ou reléguée dans la seule intelligence. — Sans cette vie de foi, combien de jours consumés en vain! Et la perte est regrettable : 1° à cause des *mérites* sans nombre ainsi perdus (les actes surnaturels étant seuls méritoires); 2° parce que pareille perte « nous engage dans une *direction* diamétralement opposée au chemin le plus sûr, le plus abrégé et le plus accessible de la perfection, qui consiste précisément à faire pieusement en Jésus-Christ, sans ardeur inutile et à mesure qu'elle se présente, chacune de nos actions, la vie n'étant et ne pouvant être, d'ailleurs, que le régulier développement d'actions successives »; 3° parce que le temps où nous ne vivons pas de la foi est un temps absolument perdu, « et qu'ainsi ce que nous avons de plus précieux, la *vie*, ce fil délicat et si court auquel est suspendu notre éternité, nous la consumons en vain, nous l'employons à de vils usages comme une étoffe grossière : dissipateurs inconsidérés que la foi négligée punit déjà en nous laissant ignorer le prix de cette même vie qu'elle ne dirige plus » (J. DUPONT, *Vivre de la foi;* dans *La Vie spirituelle*, nov. 1927).

1. La foi seule nous fait comprendre, accepter, aimer, utiliser pleinement la vie présente.

La vie, sans la foi, apparaît insipide, sombre et vide. Les joies qu'elle apporte sont courtes, comme l'instant qui les amène; elles passent avec lui, laissant inassouvi notre besoin de bonheur. *Ecce universa vanitas, et afflictio spiritus* (Eccle., 1, 14). — Mais la vie n'apporte pas que des joies. Chargée de devoirs, chargée de souffrances, chargée d'énigmes, chargée de menaces, plus féconde en mécomptes qu'en succès, la vie, pour la plupart des hommes, se montre dure et rigoureuse. Des certitudes qu'elle comporte, la plus certaine est la mort; la mort, qui n'a dit à personne son secret; la mort, qui ruine, en moins de rien, l'édifice de gloire ou d'amour en apparence le mieux assis. S'il n'y a dans la vie que la vie elle-même, nous sommes les plus malheureux des êtres (I Cor., 15, 19).

Mais voici la Foi, et avec elle une transformation totale, non pas des choses, mais des âmes, qu'elle fortifie à jamais contre la conjuration des choses.

A l'audacieux qui entreprend la traversée d'un désert, que faut-il? Des cartes, des provisions. Des renseignements, car il va vers l'inconnu; qui lui tracera l'itinéraire sûr? Des ressources; car cet inconnu n'est pas sans dangers; que recèlent ces solitudes? un climat meurtrier, le vent impétueux, le soleil implacable, des oasis perfides, pires peut-être que les sables brûlants; et tout au fond des solitudes, des monstres cachés?

Renseignements et ressources, la Foi nous procure abondamment les uns et les autres.

Grâce à elle, nous possédons autant de lumières, autant d'énergies que la vie en réclame.

Des lumières. — Beaucoup de problèmes se posent pour nous : sur le sens de la vie, sur l'inégalité des conditions, sur le pourquoi du mal, sur la destinée future. Il faut des réponses; la foi les donne. Où la raison balbutie, parmi le tumulte des écoles rivales, le catéchisme enseigne, au nom du ciel. Le « petit livre » affirme, et ne se trompe pas. Immense bienfait pour nous, toujours à la veille d'être emportés à tout vent de doctrine, *parvuli fluctuantes* (Eph., 4, 14).

De Moïse il est dit qu'il a pu supporter la vision de Dieu, *invisibilem tamquam videns sustinuit* (Heb., 11, 27), comme un œil affermi soutient de près une vive lumière. Ainsi le chrétien, sublime voyant. La foi nous introduit dans les réalités invisibles, plus consistantes d'ailleurs que les réalités visibles; celles-ci sont éphémères, *præterit figura* (I Cor., 7, 31); celles-là ne passent point, *quæ non videntur, æterna sunt* (II Cor., 4, 18); or, déjà nous les tenons, enveloppées de mystère et mêlées d'ombre, mais saisies, comme par la main, grâce à la foi qui les révèle. *Nos scimus* (II Cor., 5, 1; Jo., 3, 11; 4, 22).

Des énergies. — Nous sommes encore plus faibles qu'ignorants. *Pro humana scis fragilitate nos non posse subsistere* (IV Dom. post Epiph). Autour de nous, des ennemis nombreux, puissants, organisés (II Cor., 11, 26); au dehors, au dedans, partout des périls. Ces périls, la foi les envisage avec sérénité, et les affronte avec vaillance. Sa confiance n'a rien d'illusoire, car

elle dispose des forces de Dieu même, *Dominus fortitudo mea; refugium; virtus* (Ps. 117; 30; 17). *Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion* (Ps. 124). Sans peine, elle croit au miracle, et ose l'attendre [1]; ne fait-il point partie d'un ordre supérieur des effets et des causes, auxquels Dieu commande en maître? *Cum infirmor, tunc potens sum* (II Cor., 12, 10), tel est le glorieux paradoxe réalisé mille fois dans l'histoire des croyants.

C'est la foi qui a fait les martyrs et les saints. Etonnant spectacle dont saint Paul a célébré la grandeur (Heb., 11). *Per fidem vicerunt regna... Testimonio fidei probati.* Nuée de témoins, et témoignage splendide! — C'est la foi qui donne au chrétien la constance dans le devoir quotidien; martyre non sanglant, que les complications de l'existence ou les difficultés de la tâche à remplir peuvent rendre singulièrement douloureux [2]. — C'est la foi qui, triomphant de l'intérêt, rend l'homme généreux, non seulement envers ses bienfaiteurs, *sicut ethnici* (Mat., 5, 47), mais envers tous les hommes, lui fussent-ils inconnus ou étrangers (Luc., 10, 33). Qui comptera les initiatives et les prodigalités de la charité catholique? Argument sans réplique, qui forme une des preuves inébranlables de la transcendance de l'Eglise [3].

---

[1] BOSSUET, dans ses *Méditations sur l'Evangile, La dernière semaine*, admire « le prodige des prodiges : l'homme revêtu de la puissance de Dieu par la foi et par la prière » (21e jour).

[2] Telle la vie d'une PAULINE JARICOT, semée d'épreuves. Nous y reviendrons, au cours du présent ouvrage.

[3] Voir ET. HUGUENY, *Critique Catholique, I. Apologétique*, ch. XI. *L'Eglise et la Sainteté;* n° 105, Le dévouement personnel au service des déshérités de ce monde.

La foi, en effet, ne nous met pas seulement en communication avec des semblables, mais en communion avec des frères, dans l'unité organique d'un même corps vivant (Eph., 4; Rom., 12). Le paganisme, il est vrai, n'a pas ignoré la dignité de l'homme de caractère, que n'ébranlerait pas le fracas d'un monde, *virum tenacem propositi;* ni la noblesse d'une conscience qui ne se laisse ni intimider ni corrompre; ce fut la grandeur du stoïcisme dans l'Empire finissant. Mais en matière de charité, il s'est montré d'une déplorable insuffisance. Idolâtrie, esclavage, mépris de la femme, tyrannie des grands, misère des petits, autant d'aberrations qui ont marqué d'un stigmate ces temps d'erreur. Vous avez été cela, s'écrie saint Paul; mais vous avez été purifiés, sanctifiés, justifiés, au nom du Christ, et dans l'Esprit de Dieu (I Cor., 6, 11).

C'est la foi qui communique aux âmes la paix inaltérable au sein des épreuves. Exempt de tristesse jusque dans la tribulation (II Cor., 7, 4), et saintement « abandonné » à Dieu, surtout quand Dieu paraît vouloir défaire de ses propres mains l'ouvrage commencé par ses mains [1], le chrétien refoule tout

[1] Après la mort inopinée d'un de ses plus chers disciples, sur qui reposaient les plus belles espérances, le P. LONGHAYE écrivait : « Mystère du Bon Plaisir divin ! mystère poignant ! surtout pour ceux qui, comme moi, travaillent d'office à préparer l'avenir apostolique de nos jeunes Frères ! Et après avoir réuni quelques jeunes âmes de bonne volonté, groupé autour de son drapeau une certaine masse de force intellectuelle et morale destinée au bien des âmes, et combien petite après tout ! Dieu l'amoindrit encore par la mort précoce, par l'infirmité, par mille obstacles ! Ne dirait-on pas qu'il se combat lui-même, et que, après nous avoir fait une loi de prier

murmure. Il adore, il se tait, et la paix récompense cet hommage intérieur, *pax multa diligentibus Deum, et non est illis scandalum* (Ps. 118).

Enfin, c'est la foi qui règle et qui commande les mœurs. Elle exige que les mœurs soient expurgées de tout virus païen, *expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio* (I Cor., 5, 7). Expurgées, pour cette raison qui ne souffre point d'excuse : que le Christ étant notre Pâque, le chrétien doit être enseveli avec lui dans la mort, pour revivre avec lui (I Cor., 5, 8 ; Rom., 6, 3 ; Gal., 3, 27 ; Col., 3). — Parler de la sorte, c'est affirmer, comme l'a fait le concile du Vatican, la nécessité morale de la Révélation : et les faits lui donnent raison (Sess. III, *De fide*, cp. 2, D. B., 1786). Du dogme résultent, certes, de précieux avantages pour l'esprit, dont il accroît la portée et le savoir; mais des bienfaits d'ordre pratique s'ajoutent à ces profits, et notamment celui des mœurs parfaites, et de la sainteté,

---

pour qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson, il n'a, quant à Lui, qu'un médiocre soin de les y conserver et d'en tirer quelque chose? Voilà le côté obscur, douloureux, navrant quelquefois, quand on a travaillé à la formation de ces ouvriers futurs et qu'on les aime. Ah ! comme les idées surnaturelles ont de la peine à entrer jusqu'au fond de notre âme et de notre vie, de la mienne au moins ! Ceux qui s'en vont ainsi de bonne heure ont après tout rempli quelquefois excellemment la première fin de la Compagnie, et la première est la première. Et puis, que nous sommes toujours enclins à compter sur les ressources humaines, talents, caractères aimables, et le reste ! Il faut que ce malheureux sens humain soit en nous bien profond et bien tenace, pour que Dieu ait besoin, dans notre intérêt même, de frapper dessus, tant de fois, à grands coups qui font saigner le cœur ». (Cité par le P. Pierre Lhande, dans *Le Père Longhaye*, S. J., p. 181, de Gigord, 1923).

dont il éclaire les avenues et dont il révèle les secrets [1].

2. Mais il s'agit en tout ceci, répétons-le, de la *foi vivante :*

a) Foi vivante, c'est-à-dire animée par la Grâce et par les Dons de l'Esprit-Saint. *Nam fides, nisi ad eam spes accedat et caritas, neque unit perfecte cum Christo, neque corporis ejus membrum vivum efficit* (TRID., sess. VI, cp. 7) [2].

Après que le pécheur a signifié, par le péché grave, un injurieux congé à Dieu, l'éternel Amour se retire, emportant avec lui cette Vie dont il est le principe. L'âme devient alors, pour parler avec BOSSUET, « cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui, étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie et de sentiment que pour rendre sa mort éternelle » [3]. La foi subsiste, il est vrai, à moins d'un péché directement opposé à cette vertu [4]. Par pitié, Dieu la maintient là, pour que tout lien ne soit pas brisé avec l'ordre surnaturel ; mais elle est « morte », privée de toute vitalité comme de

---

[1] Aspect tout pragmatique de la foi, qui donne à la vérité dogmatique, dans l'existence du chrétien, une « valeur de vie » (voir PINARD, Dict. de Théol., art. *Dogme*, col. 1595).

[2] SAINT THOMAS, S. Th., 2. 2, q. 4, a. 3, *per caritatem actus fidei formatur et efficitur ;* — a. 4. *distinctio fidei formatae et informis est secundum id quod pertinet ad voluntatem, id est secundum caritatem.*

[3] BOSSUET, *Résurrection*, 1669, sur ces mots : *Mortui audient vocem Filii Dei* (Jo., 5).

[4] Le péché d'infidélité, plus exactement, la faute intérieure et formellement grave d'hérésie ou d'apostasie proprement dite. Sans être ruinée, la vertu infuse de foi se trouve fort compromise par notre négligence quand nous cessons d'exercer la vertu acquise de foi. Voir VICTOR LENOIR, *La perte de la foi.* (Rev. Apolog., février 1927.)

tout mérite. Signalons, après le P. NOBLE, cette précarité des vertus infuses, et mesurons du regard l'étendue de la catastrophe amenée par le péché :

« La charité met en nous l'amour qui répond à l'amour de Dieu et qui lui répond par le choix libre et la prédilection spontanée. Or, notre cœur, même excité par la grâce, reste notre cœur d'homme, oscillant et faible, capricieux et changeant. La loi de Dieu s'offre comme le programme dont l'exécution doit prouver notre amour. Et il y a d'autres lois qui, à l'intérieur de nous, s'insurgent : nos orgueils se rebiffent, nos égoïsmes se renfrognent, nos sensualités jettent leurs pullulantes tentations. La longanimité de Dieu est grande et sa libéralité magnifique. Son amitié est patiente devant nos tiédeurs et nos langueurs. Les péchés véniels que nos faiblesses accumulent ne compromettent pas encore la sécurité de notre union avec Dieu, ni la continuation de ses dons : nous négligeons, nous sommes indélicats, mais notre amitié persévère : nous ne trahissons pas encore...

Mais enfin, si, un jour, nous trahissons par le péché mortel ; si, en pleine indépendance, nous nous dressons en face de Dieu pour lui dire : « Votre amour ne m'est rien puisque je le vilipende, je ne vous aime pas puisque je fais ce que vous défendez et je ne fais pas ce que vous me commandez », si cet outrage est pertinemment consommé, que peut-il, que doit-il se passer? L'amour, qui pardonne tout, ne pardonne pas d'être à ce point offensé et piétiné. Le moins qu'il puisse faire, en attendant la sanction de la justice, c'est de suspendre les dons qu'il prodiguait. Le péché mortel nous constitue en état d'inimitié avec Dieu. Celui-ci nous retire donc la grâce sanctifiante et, avec elle, la charité, les vertus morales « infuses » et les dons du Saint-Esprit.

Ainsi, tandis que nos vertus morales « acquises » — nous l'avons vu plus haut — ne sont pas ébranlées dans leur consistance par le fait d'une faute morale qui interrompt un instant le courant habituel qu'elles animent dans notre conscience, les vertus « infuses », au contraire, nous échappent dès qu'un péché mortel con-

sacre notre rupture avec Dieu. Les premières sont à nous et sont devenues formes intégrantes de notre psychologie personnelle dont elles orientent les tendances habituelles ; par elles, autant que par nos puissances d'action dont elles corroborent la direction et l'énergie, nous sommes vraiment la cause propre de notre perfection morale. Les secondes sont des effets d'une cause qui n'est pas nous. C'est Dieu qui, en dehors de toute exigence de notre part, nous constitue par sa grâce et ses vertus « infuses », principes d'une activité qui, en elle-même aussi bien qu'en son résultat de vie surnaturelle, déborde nos pouvoirs.

Or, l'amitié étant rompue par notre faute, le motif du don cesse, et le Donateur se retire. Catastrophe sans équivalence que cette chute dans le péché mortel, et qui découronne notre conscience morale. Indépendamment des rigueurs des sanctions éternelles qui menacent notre ingratitude, à savoir : le ciel fermé et la damnation entr'ouvrant son abîme ; c'est, dès maintenant, la perte de l'intimité divine, l'abandon, à ses seules ressources, d'une conscience qui peut bien pratiquer encore le froid stoïcisme de la vertu humaine, mais sans autre impulsion que des mobiles naturels et sans autre récompense que l'approbation de la raison. Dieu n'est plus au centre de notre cœur pour y réchauffer l'amour et nous tenir en haleine devant les promesses de sa béatitude. Puisque, de parti pris, nous le quittons, il s'arrête de se pencher et de nous envelopper de sa grâce et de sa charité. Il n'est plus attiré au-dedans de nous par une pensée attentive et un cœur captivé ; nos intentions et nos sentiments, nos complaisances et nos actions se détachent de Lui et ne le cherchent plus. Nous apparaît-il encore à l'extrême lointain de notre horizon? Oui, puisqu'en perdant la charité, nous n'avons pas perdu la foi ni l'espérance. Mais ce n'est plus qu'une foi morte et une espérance sans appui en un Dieu qui nous est devenu insensible, et dont la présence s'efface sans plus intéresser notre action. Devant notre refus, l'Ami offensé a repris son amour et il s'en ira pour jamais, à moins que sa miséricorde infinie ne puisse résister au spectacle de notre misère et que, dans un retour de pitié, elle ne nous accorde la grâce qui triomphera de l'endurcissement de notre cœur. » (H. D. NOBLE, *La conscience morale*).

b) Foi vivante, c'est-à-dire éveillée et sagace, comme un œil bien ouvert qui saisit toutes les nuances d'une œuvre d'art ; par contraste avec la foi hésitante, que la moindre objection déconcerte, et qui accueille avec facilité tous les sophismes sans en démêler la fausseté.

C'est la foi vivante, toujours à l'œuvre, qui voit Dieu présent en tout ; dans les événements, dans les supérieurs, dans le prochain, dans l'Eucharistie. Jugements et paroles, désirs et travaux, il n'est rien dont la foi ne devienne, dans la vie quotidienne du fidèle, ou l'unique motif, ou le motif prépondérant. Elle est assidûment consultée : sur le plaisir, et l'âme évite ses pièges ; sur la richesse, et elle s'en défie ; sur le monde, et le chrétien s'en préserve ; sur le devoir, et la foi en montre le fondement et la récompense ; sur la souffrance, et la Croix en révèle la beauté. Dans le travail, dans la maladie, dans la tentation, la foi montre des bénédictions cachées. Quant à la mort, ce « roi des épouvantements », l'homme de foi l'envisage sans crainte, et se plaît à lui jeter son défi (I Cor., 15, 55).

Mais aussi la foi découvre la grande lacune du monde ingrat : Dieu absent, Dieu oublié, Dieu méconnu. Dissipant les vains mirages, et perçant la paroi, elle dit, sans hésiter : Dieu n'est plus là ; et, plaignant le malheur de ces prétendus heureux, elle poursuit son chemin de lumière.

c) Foi vivante, c'est-à-dire vibrante, qui, malgré l'usure des années, rend la vie toujours « montante » [1]. Qu'on la contemple à l'œuvre,

[1] Mgr Baunard, *Le vieillard, La vie montante*, de Gigord.

dans la prodigieuse carrière d'un curé d'Ars, ou d'un William Doyle [1], on la verra se jouer des difficultés, renverser tous les obstacles, et monter vers Dieu, sans arrêt, sans détour, par les routes les plus austères.

3. Une transposition des idées et des sentiments s'opère alors, sous l'action de la foi. L'homme nouveau surgit (Col., 3, 10; et Trid., sess. VI, cp. 4 et 7), *renovatio interioris hominis.*

« La grâce est donc la translation, le transfert, si j'ose dire, d'un état à un autre état. Je ne dis pas qu'elle consiste essentiellement dans la rémission, l'enlèvement des péchés ; c'est plus que cela.

Nous sommes trop habitués à ne considérer la grâce que comme cette rémission des péchés. C'est évidemment cela ; c'est d'abord cela. Mais n'eussions-nous pas péché, qu'il nous fallait quand même la grâce pour revêtir une nature supérieure à la nôtre, celle de Dieu.

Ainsi Adam, même avant sa chute, avait dû recevoir cette grâce, cette vie divine, ces sens nouveaux qui lui permettraient, après son épreuve, de voir Dieu face à face. Cette grâce lui était nécessaire pour le transposer de l'état naturel à l'état surnaturel. Cette grâce n'est donc pas une transposition comme il m'arriverait d'en faire dans une composition musicale, haussant ou baissant le ton à ma fantaisie, mais ne sortant pas des limites de mon clavier. La grâce est une translation d'un état naturel à un état surnaturel : le morceau va se jouer dans un autre ton et sur un clavier supérieur et divin. C'est une montée à un horizon qui n'était pas dû à ma nature. Quand on monte, forcément les horizons changent... » (L. Perroy, *Le Royaume de Dieu*, p. 67).

Transposition qui, toutefois, ne s'opère pas au détriment des réalités de la vie présente.

---

[1] Deux vies qui furent, dans les états les plus différents, deux hymnes de foi et d'amour : *Le Curé d'Ars*, *S. Jean Marie Baptiste Vianney*, par l'abbé F. Trochu ; et la *Vie du P. William Doyle*, *S. J.*, par O' Rahilly (Lethielleux).

Le chrétien ne se meut pas dans un monde étranger aux hommes qu'il coudoie. C'est en pleines contingences humaines, fussent-elles mesquines ou grossières, qu'il poursuit sa tâche de foi, faisant de nécessité vertu. A mesure qu'il grandit, *quasi lux splendens* (Prov., 4, 18), les deux vies qu'il porte en lui, la divine et l'humaine, se compénètrent et s'unifient davantage, non pas sans luttes ni angoisses, mais peu à peu avec moins d'âpreté dans la lutte, et au profit de la paix, dans l'homme spirituel (Rom., 6; I Cor., 15).

De ce pain de vie, comme du pain eucharistique, il faut dire : *Probet seipsum homo, et sic de pane illo edat* (I Cor. 11, 28). A chacun d'entre nous de visiter son âme, et de s'examiner sur cette vie de foi, *multo pretiosior auro* (I Pet., 1, 7). Examen tout personnel, et tout « particulier » ; car c'est une loi du gouvernement divin : Dieu place chaque âme, en particulier, dans les circonstances les plus favorables à sa sanctification propre (I Thes., 4, 4 ; I Cor., 7, 7, *alius sic ;* I Cor., 15, 44, *stella*). Il y aura donc, pour chaque prédestiné, une façon de « vivre la foi », que Dieu attend de lui, et qui, jusque dans la vie chrétienne ordinaire ou commune, ne ressemblera à aucune autre. Cette vocation, Dieu la met à l'épreuve, *probatio ;* et cette probation s'accomplit, comme l'épuration de l'or, dans les tourments du feu, c'est-à-dire presque toujours à l'encontre de nos plans, au rebours de nos attraits, et parmi les angoisses de la persécution. *Unusquisque videat* (I Cor., 3, 10).

3.

URGENCE.

Mais précisément parce qu'ils sont surnaturels, dira-t-on, ces bienfaits ne représentent pour nous qu'un luxe, un de ces surcroîts dont la privation n'empêche pas de vivre; élément de perfection si l'on veut, mais de perfection facultative.

C'est contre cette erreur subtile que le concile du Vatican a réagi : *Cum homo a Deo tanquam Creatore et Domino suo totus dependeat, et ratio creata increatæ Veritati penitus subjecta sit, plenum revelanti Deo intellectus et voluntatis obsequium fide præstare tenemur* (VAT., sess. III, *De fide catholica*, cp. 3, D-B. 1789).

Comment cette Révélation, qui est comme au terme des communications et des œuvres par lesquelles Dieu entend se faire connaître et nous sauver, pourrait-elle être facultative? Il en faut plutôt affirmer l'urgence, soit que nous considérions l'hommage dû à Dieu, ou la poursuite de la fin dernière, ou le conflit, qui ne cessera point, entre le ciel et l'enfer.

1. — Unique Religion.

La foi est la première et indispensable forme du *Service* que doivent à Dieu ses serviteurs; même quand il les appelle à devenir ses fils, ils ne cessent pas d'être tenus de le servir; nul ne le peut sans la foi. *Sine fide impossibile est placere Deo* (Heb. 11, 6).

Ce n'est pas que toute la religion consiste dans la foi. Mais la foi forme le fonds substantiel commun à l'une et à l'autre Alliance. Les deux Testaments se tiennent, s'appellent et se complètent; de part et d'autre, c'est la foi que Dieu enseigne, et c'est la foi que Dieu réclame. *Ubi venit fides, jam non sumus sub pædagogo; omnes enim filii Dei estis per fidem quæ est in Christo Jesu* (Gal., 3, 25; Rom. 1, 17) La « suite de la Religion », si magistralement exposée par BOSSUET [1], qu'est-elle, sinon la suite, résolue dès l'origine, des manifestations par lesquelles Dieu a fait passer jusqu'à nous la Religion selon laquelle il veut être servi? Telle est à jamais l'unique Religion, avec son triple faisceau impossible à briser : Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise; Jésus-Christ annoncé, Jésus-Christ donné, Jésus-Christ continué.

2. — Unique Salut.

Fondement de l'ordre surnaturel, la foi seule achemine l'homme vers sa fin dernière. *Hors de l'Eglise point de salut* [2]. Certes, plaidons la cause de la bonne foi; n'exagérons pas les conditions du salut; et ne jugeons personne. Mais croire que Dieu puisse ou veuille assigner une destinée heureuse à l'homme volontairement éloigné de la Religion établie à si grands frais par l'Incarnation et la mort de son Fils, c'est ne rien comprendre à la nature

[1] *Discours sur l'Histoire universelle*, 2e partie.

[2] Sur le sens de cet axiome, voir nos *Leçons et Lectures d'Apologétique*, t. II, p. 209 à 229; et BAINVEL, *Etudes*, 5 août 1912. Nous retrouverons plus loin le problème du Salut des infidèles, à propos de l'Eglise.

du lien que l'Incarnation doit nouer entre le Christ et l'humanité.

C'est la doctrine positive de nos Livres Saints, écrivait le cardinal PIE, « que le Fils de Dieu fait homme a été constitué Chef de toute la création, et qu'il est à la tête de toute l'Eglise, laquelle est la plénitude de son corps (Eph., 1, 22) ». Puis, commentant le texte capital (Eph. 1, 3 à 10) où cette destination au Christ est si nettement affirmée, il ajoute :

« De ces textes et d'une foule d'autres, il résulte clairement que le Dieu révélateur, en produisant les êtres intelligents, les a rapportés de prime abord à son Verbe incarné comme à leur modèle, à leur Sauveur et à leur Chef : vocation toute gratuite, qui n'était pas due à leurs œuvres, mais qui au contraire a été maintenue nonobstant leurs œuvres mauvaises, en vertu de la grâce qui leur a été donnée en Jésus-Christ avant tous les temps, et qui s'est manifestée ensuite par l'avènement de ce même Jésus-Christ notre Sauveur (II Tim., 1, 9). Le fait de l'Incarnation, loin d'être un fait abstrait et isolé, a donc un caractère d'universalité, il contient un principe de généralisation : Regardez, dit la Sagesse incarnée, et voyez que je n'ai pas travaillé pour moi seule (Eccli., 24, 47). Ce n'est pas seulement dans l'intérêt de son Père, ou pour la glorification particulière de sa propre humanité, c'est à cause de toute notre race et pour notre salut que le Fils est descendu des cieux, qu'il s'est incarné au sein de la Vierge Marie et qu'il s'est fait homme ; c'est pour nous encore qu'il a été crucifié, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité et monté aux cieux (Symbole de Nicée) ». (Mgr PIE, *Instructions synodales;* Oudin, 1864) [1].

[1] Les trois *Instructions synodales* du cardinal PIE *sur les erreurs du temps présent* (notamment contre le naturalisme, qui tient pour facultatif le surnaturel) ss trouvent au t. II (p. 383 à 400), au t. III (1857, p. 153 à 180) ; au t. IV (1862, p. 40 à 52) de ses *Œuvres* (Oudin, 1887 ; Mame).

Aussi, avec quelle insistance Jésus réclame, de ceux qui l'approchent et qui le suivent, une adhésion de foi. La foi! il n'a pas assez d'éloges pour elle. L'obtient-il, il en est heureux, il la fait valoir; il la montre à tous, comme l'orfèvre un joyau de prix. La chananéenne est louée (Mat., 15, 28); la pécheresse, félicitée de sa foi (Luc, 7, 50); le centurion, proposé en exemple à Israël (Luc, 7, 9). A ceux qui croient, les plus étonnantes promesses (Mat., 17, 19; Marc, 16, 17, *signa sequentur*). — Quelle tristesse pour lui, par ailleurs, de ne pas la rencontrer! Quoi, c'est là votre foi, dit-il aux Apôtres, qui semblent douter de lui dans le danger (Luc, 8, 25). On dirait sa puissance tenue en échec quand la foi fait défaut, comme s'il se heurtait alors à un obstacle insurmontable.

Et remarquons-le, Jésus ne dit pas : Croyez, et vous ferez des prodiges; croyez, et vous serez comblés de faveurs. Il dit, promulguant la loi la plus universelle qui se puisse imaginer : Celui qui ne croira pas sera condamné (Marc, 16, 16). Foi et baptême sont nécessaires au salut. Le sacrement pourra être suppléé; la foi, jamais.

3. — Unique Secours.

Le Surnaturel, tel est le redoutable enjeu du combat que ne cesse de nous livrer l'enfer [1].

[1] Le surnaturel, assure M. Louis Bertrand à propos de *Sainte Thérèse*, est toujours « la question des questions ». On ne l'évite pas : « On est pris à la gorge, il faut répondre; tant que le doute subsiste, on ne peut plus dormir... » — Or, sainte Thérèse a apporté à ce problème une réponse magni-

Il y va du bonheur ou du malheur éternel des âmes. La résistance à l'adversaire s'impose; il y faut l'armure de la foi. *Induite loricam fidei* (I Thess., 5, 8; Eph., 6, 17). Eluder le combat, c'est trahir. *Certa bonum certamen fidei* (I Tim., 6, 12; II Tim., 4, 7).

Ce combat s'inaugure sur la terre avec l'Incarnation du Fils de Dieu dans le sein de Marie. Et le même Christ continue d'être mis à l'épreuve en chacun de nous; Il est, et nous sommes avec lui, l'enjeu de la bataille. Gardons la foi dans sa pureté (Jac. 1, 21 et 22).

On ne relit pas sans émoi le jugement porté par Dieu sur son peuple au temps de Josué, lorsque celui-ci, à l'entrée de la Terre Promise, fut chargé par le Seigneur de conquérir les villes destinées à Israël. Instamment, Josué

---

fique : « Jamais de telles affirmations n'ont été proférées par une bouche humaine, avec cet accent de haute raison, cette acuité d'analyse, cette rigueur d'esprit critique, avec cette calme assurance surtout! Personne n'a apporté un pareil témoignage en faveur du surnaturel, et personne n'a environné ce témoignage d'une telle lumière. » — Il traitera donc de sainte Thérèse « messagère du surnaturel ». A l'entendre (et il a raison) « il est bon de méditer sur la vierge d'Avila et sur l'éminente dignité de son état d'élection, à une époque qui, dans l'ordre psychologique, prétend tout expliquer par l'instinct sexuel, ce qui finit, en effet, par tout y ramener ».

Et l'éminent académicien, élargissant le sujet, émet un avis qu'il nous est particulièrement agréable de consigner ici : « C'est, déclare-t-il, un des spectacles les plus bouffons et les plus affligeants qui soient, que de voir certaines mains grossières toucher à des âmes de saints. Après tant de mésaventures pitoyables, il devrait être entendu désormais que la sainteté n'est pas du ressort de la science. Il n'y a de science positive que de ce qui se compte, ou de ce qui se mesure. Or, on ne compte pas, on ne mesure pas l'âme des saints, ni, d'ailleurs, aucune âme. » Soit dit, en particulier, de certains essais « médicaux » d'explication des faits mystiques (p. 484) qui ont couvert de ridicule leurs auteurs.

recommande au peuple, en ces heures périlleuses, de se tenir uni à Dieu. Or, après le passage du Jourdain, après la prise de Jéricho (Jos., 7), presque au seuil de cette longue campagne, l'armée subit la plus inquiétante défaite. Pourquoi? Parce que, dit le Seigneur, Israël a péché, *peccavit Israël.* Quoi donc! tout Israël, tout le peuple, l'armée entière? Non pas; mais un soldat, qui a frauduleusement retenu une partie du butin réservé. C'en est assez pour attirer la colère de Dieu : « Levez-vous, dit le Seigneur à Josué, dites à ce peuple de se sanctifier; il ne soutiendra victorieusement le choc de ses ennemis qu'après s'être purifié de cette souillure ». Josué fait appliquer les sorts, qui désignent le coupable. Israël le lapide, et ses biens sont livrés aux flammes. Et Dieu rend la victoire à son peuple. Aussi le même Josué, au terme de sa mission, répétera-t-il aux chefs d'Israël rassemblés la même recommandation, dictée par la même foi : « Adhérez au Seigneur votre Dieu, et le Seigneur lui-même combattra pour vous; il suffira d'un seul d'entre vous pour mettre en fuite mille ennemis; nul ne pourra vous résister. Veillez seulement avec le plus grand soin à aimer le Seigneur votre Dieu » (Jos., 23, 3 à 11).

Et au peuple entier, devenu une armée, il rappelle que la fidélité persévérante sera le seul gage de succès (ibid., 24, 14). A sa parole, Israël resserra étroitement son pacte d'alliance avec le Seigneur en répétant : *Domino Deo nostro serviemus, et obedientes erimus præceptis ejus* (Jos., 24, 24).

LECTURES.

MGR PIE. — *Instructions synodales sur les principales erreurs du temps présent.* — Oudin, 1864.

L'évêque de Poitiers, MGR PIE, fut, au XIX^e^ siècle, l'un des vigoureux champions de la foi contre le « naturalisme » de ce temps. Prenant à partie l'objection tirée du caractère gratuit de notre élection à la grâce, il conteste à l'homme le droit de se soustraire à une faveur où est engagée toute sa destinée :

« Et d'abord, le droit inné de l'homme à demeurer dans son état et dans sa fin propres étant supposé aussi certain que le prétend le naturalisme, il lui resterait à prouver que c'est changer d'état et de fin que d'être constitué dans un état et dans une fin qui, en respectant tous les attributs, toutes les facultés, toutes les aspirations de la nature, ouvrent à celle-ci une sphère plus vaste, un horizon plus large, et l'élèvent à une destinée plus haute. En Jésus-Christ, l'humanité n'est point absorbée ou dénaturée parce que, à défaut de la personnalité humaine, elle est régie par une personnalité supérieure. L'état et la fin de l'homme ne sont pas davantage altérés et dénaturés par la subrogation d'un état plus parfait et d'une fin plus heureuse et plus glorieuse. Il est manifeste d'ailleurs que l'ordre surnaturel s'est produit avec un ensemble de conditions qui ne comportent aucune liberté morale d'en accepter ou d'en refuser les charges et les bénéfices. Entrons au vif de la question.

« Le Verbe de Dieu est descendu au centre de son œuvre ; il a pris notre humanité, et, moyennant cette nature à la fois spirituelle et corporelle qui touche à tous les extrêmes, il s'est irradié dans toutes les parties de la création, vivifiant à la fois les intelligences angéliques et les êtres inférieurs, épanchant l'onction divine sur les choses célestes et terrestres, apportant à toute la nature la consécration surnaturelle qui la fait sortir de son état vulgaire et profane. Apparu sur la terre dans la plénitude des temps, « dans le plein midi de l'histoire » (*Concil. Aginnen.*, Tit. I, c. 3), comme parle notre dernier concile, le Christ illumine d'une des faces de sa croix les quatre mille ans qui l'ont

précédé, et de l'autre tous les siècles qui l'ont suivi. Il a annoncé sa doctrine pour tous, promulgué sa loi pour tous, versé son sang pour tous, institué son Eglise et ses sacrements pour tous ; il a promis le salut éternel à tous, moyennant la foi et le baptême, conditions en dehors desquelles il a fulminé d'avance l'arrêt de la condamnation, qu'il doit prononcer solennellement lorsqu'il reviendra pour juger les vivants et les morts et rendre à chacun selon ses œuvres. Or cette économie de l'ordre surnaturel étant admise, nous demandons comment le christianisme pourra jamais être facultatif pour qui que ce soit. Le Verbe créateur est venu chez les siens : sera-t-il facultatif aux siens de le recevoir ou de le repousser? Le fils de Marie est Dieu : sera-t-il facultatif à ceux de sa race de croire ou de ne pas croire en lui, de l'adorer ou de ne l'adorer pas, d'observer sa loi ou de la rejeter, de participer au fruit de sa rédemption ou d'y demeurer étrangers? Poser ces questions c'est les résoudre.

« Mais, ce qui est le point capital, Jésus-Christ nous ayant été donné de Dieu pour procurer notre élévation à une gloire et à une félicité qui comblent et qui dépassent toutes les exigences, toutes les ambitions de notre nature, nous sera-t-il possible de rétrograder vers une destinée plus humble, et de nous proposer seulement une fin naturelle? Ah! c'est ici que la doctrine des Ecritures renverse jusqu'aux premiers principes du naturalisme. Le naturalisme part de ce faux supposé que l'homme aurait été constitué d'abord dans un état d'intégrité purement naturelle, avec une fin purement naturelle, et des facultés et puissances naturelles capables d'atteindre cette fin. En cela, le naturalisme confond ce qui aurait pu être avec ce qui a été, et il prend l'hypothèse pour l'histoire. Assurément, quand Dieu ne nous aurait honorés du privilège insigne de l'adoption que par un acte subséquent, par un décret postérieur à la mise en possession et à l'exercice plus ou moins prolongé de nos facultés naturelles, sa grâce devrait encore être acceptée comme une obligation en même temps que comme un bienfait. Mais la vérité est, nous l'avons vu, que le décret de notre exaltation est antérieur à notre apparition ; que la bénédiction spirituelle en Jésus-Christ nous a été octroyée avant la constitution du monde ; que nous avons été créés en

lui [1] comme nous avons été rachetés par lui ; que toutes choses ont été faites en lui comme elles ont été restaurées en lui [2] ; que non seulement la justice originelle, mais l'intégrité même naturelle nous a été conférée par sa grâce. La nature donc, si elle est dépouillée des dons gratuits, est par là-même blessée dans ce qui lui est propre [3]. Le surcroît qui lui avait été libéralement accordé venant à lui manquer, le manteau dont elle avait été magnifiquement investie venant à lui être arraché, il en résulte pour elle privation et misère, attendu qu'il n'est point dans ses goûts d'être amoindrie, dépouillée, mais au contraire amplifiée et « survêtue » : *eo quod nolumus exspoliari, sed supervestiri* (II Cor., 5, 4). Elle n'est plus seulement pauvre et débile de son fonds ; elle est appauvrie et débilitée, déchue et découronnée.

« Et comme le fabricateur souverain avait voulu l'humanité enrichie de privilèges, comme il avait simultanément créé en elle la nature et infusé la grâce, comme il avait mêlé son Esprit sanctificateur au premier souffle dont il l'avait animée, comme il avait empreint dans son âme et sur son visage la marque de ressemblance avec son Verbe incarné, en un mot, comme il l'avait prédestinée à l'adoption déifique, elle est désormais défectueuse, elle est laide, elle est réprouvée devant lui, parce qu'elle manque d'un ordre de perfection, de beauté, de mérite auquel étaient attachés la grâce et le salut. De là la parole énergique de l'Apôtre qui déclare que nous sommes « par nature, enfants de colère » : *natura filii iræ* (Ephes., 2, 3). Non pas en ce sens que la nature soit mauvaise et criminelle de son propre chef, et que tout ce qu'elle fait par elle-même soit péché : ce qui serait contre la foi aussi bien que contre la raison (*Bulle de* LÉON X, *Exsurge, Domine. Contra Luther.*) ; mais en ce sens que, s'étant librement détournée de la fin unique et surnaturelle que Dieu lui

---

[1] *Ipsius enim sumus factura, creati in Christo Jesu* (Eph., 2, 10).

[2] *Habemus redemptionem per sanguinem ejus, qui est primogenitus omnis creaturæ, quoniam in ipso condita sunt universa* (Coloss., 1, 15, 16).

[3] *Spoliati gratuitis, et in suis naturalibus vulnerati.* (Epist. Gregorii IX ad Magistros Theolog. Parisienses.)

avait assignée, elle est constituée en dehors de la volonté divine, et qu'ainsi continuant d'être bonne dans son essence, ce qui est vrai de la nature même des démons (S. THOM., *Summ. Theol.*, p. 1, q. 83, a. 4), elle est mauvaise par son état. Cet état de séparation avec Dieu, et d'opposition à sa propre fin, loin d'être en harmonie avec l'essence de la créature, lui est étranger et hostile, de telle sorte que le naturalisme est vraiment meurtrier de la nature. La grâce, au contraire, est pour la nature une auxiliaire libérale, une amie généreuse, une libératrice désirée, une restauratrice nécessaire (Rom., 8, 19 à 23). Séparée et dépouillée du Christ, la nature humaine constitue pleinement ce que les saintes Ecritures appellent « le monde »; ce monde dont Jésus-Christ n'est pas (Joan., 8, 23), pour lequel il ne prie pas (*Ibid.*, 17, 9), auquel il a dit malheur (Matth., 18, 7); ce monde dont le diable est le prince et la tête (*Ibid.*, 16, 11), et dont la sagesse est ennemie de Dieu (Rom., 8, 7) à ce point que, vouloir être ami de ce siècle, c'est être constitué adversaire de Dieu (Jac., 4, 4); ce monde qui, parce qu'il ignore le Christ sauveur, sera ignoré du Christ rémunérateur : *Qui ignorat, ignorabitur* (I Cor., 14, 38), et recueillera la terrible sentence : « Je ne vous connais pas » (Luc., 13, 25); ce monde enfin dont les voies aboutissent à l'enfer, *et in fine illorum, inferi* (Eccli., 21, 11). Tant que dure la vie présente, c'est l'œuvre de la grâce, par conséquent l'œuvre de l'Eglise, de retirer les créatures de cet état de *mondanité*, en les rendant à Jésus-Christ, et, par Jésus-Christ, à leur destination bienheureuse (Joan., 17, 6, 15, 16). Certes, elles s'y emploient intérieurement et extérieurement, avec une persistance que rien n'arrête, avec un amour que rien ne déconcerte. Mais si la nature demeure rebelle, à l'encontre de tous les efforts de la grâce et de l'Eglise, si elle ne se laisse pas éclairer, affranchir, racheter, restaurer par leur action surnaturelle, si elle reste mondaine, profane, terrestre; par cela seul, et indépendamment de tout autre délit, elle est sous le coup de la disgrâce et de la damnation. A considérer son état actuel et réel, et nonobstant la bonté persistante de ses éléments essentiels, la nature est « péché ». Qu'on parle tant qu'on voudra des droits de l'homme : il en est deux qu'il ne faudrait point oublier. L'homme apporte en naissant le droit à la mort

et le droit à l'enfer. Ce n'est que par Jésus-Christ qu'il peut revendiquer le droit à la résurrection et à la vie bienheureuse. Quant à replacer l'homme en dehors de Jésus-Christ, de façon à lui refaire un ordre de pure nature, le naturalisme n'y parviendra jamais. On ne changera pas les plans primitifs du Tout-Puissant. Bien plutôt, au péché de son origine, l'homme de la pure nature ajoutera le péché actuel et personnel, puisqu'en fermant son oreille à la révélation et son cœur à la grâce divine, il se rendra coupable de la plus grave de toutes les fautes, qui est le péché d'infidélité. Et alors, par un juste jugement de Dieu, n'ayant pas voulu comprendre le degré d'honneur auquel il était appelé, il descendra au niveau des êtres sans raison, et, par plus d'un côté, il leur deviendra semblable (Ps. 48, 13). C'est de cette sorte d'hommes que l'apôtre saint Jude a parlé. *Blasphémateurs des choses* surnaturelles *qu'ils ignorent* et veulent systématiquement ignorer, *ils se corrompent dans les choses naturelles qu'ils connaissent par un instinct animal* plutôt que véritablement raisonnable... *Nuées sans eau, qui sont promenées au gré des vents*, des vents des opinions et des vents des passions ; *arbres d'automne*, qui poussent des fleurs *incapables de donner des fruits*, arbres *doublement morts*, et quant à la vie de la foi et quant à la vie de la raison, arbres *déracinés* et destinés au feu ; *étoiles errantes, auxquelles une tempête noire et ténébreuse est réservée pour l'éternité*. Cela demeure donc établi : il n'y a pas de refuge pour la nature en dehors de Jésus-Christ. « Il faut choisir entre les deux, dit le martyr saint Ignace : ou le courroux éternel de Dieu dans l'autre vie, ou sa grâce dans la vie présente » : *Unum igitur e duobus : aut futura timenda est ira, aut præsens diligenda gratia* (Epist. ad Ephes.) » (CARD. PIE, *Instructions synodales sur les principales erreurs du temps présent*, 2e éd., Poitiers, 1864, p. 209 et suiv.).

NOTE (p. 12) — *Justus ex fide vivit.* (Gal. 3, 11.)

Dans l'Epître aux Romains, (1, 17), et dans l'Epître aux Galates, (3, 11), S. Paul expose la *justification par la foi*. — L'Evangile, dit-il, nous a apporté les derniers et décisifs progrès de la foi (Rom., 1, 17), *justitia Dei in eo (Evangelio) revelatur ex fide in fidem, sicut scriptum*

est : justus autem meus ex fide vivit; la justice de Dieu, c'est-à-dire « le renouvellement de l'homme par la foi et la charité, création véritable, qui ne peut avoir que Dieu pour auteur », et que S. Paul fait dériver de la justice intrinsèque de Dieu, non de sa puissance — *se révèle*, c'est-à-dire s'éclaire d'une lumière nouvelle, mieux comprise désormais ; — prédite jusque-là, sans doute, entrevue par la vie d'Abraham et par les indications des prophètes, mais obscure encore parce qu'on la conciliait mal avec les promesses de Moïse, qui semblaient rattacher à la Loi toute justice véritable ; elle apparaît maintenant, grâce à l'Evangile ; il est clair maintenant, et à jamais, que sans la foi la loi ne peut rien ; que *la foi peut tout*, même sans la Loi.

Les mots *ex fide in fidem* indiquent ce progrès ; mais « ils pourraient être négligés sans que le sens en souffrît beaucoup. Ils tiennent lieu d'une locution adverbiale qualifiant, soit la justice de Dieu, soit la révélation qui s'en fait dans l'Evangile. L'exégèse la plus simple consiste à la regarder comme exprimant une gradation, un progrès : de la foi qui débute à la foi qui grandit, de la foi imparfaite à la foi consommée. L'Ecriture est pleine de locutions pareilles : ils iront de vertus en vertus ; ils seront transformés de clartés en clartés : de la mort à la mort, de la vie à la vie » (F. PRAT, *Théologie de S. Paul*, t. I^er^, p. 265).

Même thèse dans l'épître aux Galates, esquisse et premier jet de l'épître aux Romains. « L'autre Evangile », contre lequel s'élève S. Paul, c'est la prétendue nécessité de la circoncision pour les païens convertis, comme perfection dernière du christianisme. S. Paul maintient, contre les tenants de cette doctrine, la *justification par la foi dans le Christ, sans les œuvres de la Loi*. Et il explique cette justification non pas comme une simple *fiction*, ou *imputation*, mais comme une *vie nouvelle*, comme une *sanctification intérieure*, comme une *vraie régénération* ; justice et sainteté vont de pair, et constituent une même vie surnaturelle, (Rom., 8, 2 ; 8, 10 ; 5, 8 ; Gal., 3, 25). Cette justification, ce renouvellement moral de l'homme, a pour principe, sous la grâce et avec elle, un acte humain, produit des deux facultés intellectuelles, la raison et la volonté : cet acte, c'est *la foi*. Le P. PRAT expose en détail les éléments qu'elle comprend d'après S Paul : foi proprement dite,

ou adhésion ; confiance, ou espérance ; obéissance et soumission ; et il montre dans quel sens, forcé, faussé, dénaturé par Luther, la foi nous justifie (*Ibid.*, p. 235).

Nous avons cité plus haut (p. 3 et 22) l'enseignement du Concile de Trente sur cette foi qui justifie.

NOTE. (p. 5) — *La foi et la science.*

L'angoisse de Pascal n'est pas, comme on a tenté de le faire croire, une sorte d'abdication de la raison savante, et comme le triomphe des forces sentimentales et instinctives. Après avoir montré quelle place tient, dans la carrière de Pascal, le culte de la raison solide et le goût de la preuve scientifique, M. STROWSKI (*Correspondant*, 10 juin 1923, *Le secret de Pascal*) définit cette « angoisse », et n'a pas de peine à montrer comment elle se concilie, dans cette grande âme, avec un insatiable besoin de vérité positive :

« Pascal a connu certainement l'angoisse. Mais ce n'était pas une angoisse qui le forçât à rejeter ce que sa raison avait découvert dans l'ordre de la science, ce que sa pensée avait établi dans l'empire de la vérité. C'était l'angoisse d'ignorer d'abord si son cœur, attaché jadis aux choses humaines, aimait assez le Christ, son divin sauveur, pour mériter la vie éternelle, et ensuite, si la pensée divine, si les gouttes du sang divin, « je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi », le suivraient encore dans son agonie...

« Celle-là, puissions-nous l'éprouver et la guérir comme Pascal. Mais l'autre, celle qui nous représenterait le beau travail de la raison et de la pensée comme un obstacle à la foi, celle-là n'est ni chrétienne, ni humaine, et puissions-nous ne jamais l'éprouver, non plus que Pascal.

« Car il ne l'a jamais éprouvée... Il n'a jamais renié, et pas même renoncé. Certes il y a une science qui contredit la religion : c'est celle qui fait état des anticipations ambitieuses plus que des méthodes rigoureuses, et qui, sortant de son domaine, affirme avant d'avoir cherché, — celle qui est métaphysique avant d'être science. Il y en a une autre qui rend inutile la religion : c'est celle qui, ne tenant nul compte de l'expérimentation et du bon sens, prétend construire le monde à la ma-

nière des géomètres, celle de Descartes ou de Spinoza. Mais celle de Pascal!

« Celle-ci accepte d'être reléguée à sa place, comme n'étant que l'exercice de l'esprit et que la connaissance de la Nature; mais sa place est bien haute, puisque la science est l'ouvrière de la vérité. Infiniment au dessous de Jésus-Christ, Archimède n'en « éclate » pas moins aux yeux. Elle respecte elle-même ses limites : elle s'incline et par là se dépasse elle-même » (p. 790).

Cet article se conclut sur le nom de Pierre Duhem, un des grands physiciens de nos jours, et ce nom, avec ceux de Pascal et de Pasteur, complète la preuve :

« Il a aimé passionnément la physique; il s'y est consacré jusqu'à la mort. Et il n'en était pas un chrétien moins ardent et moins absolu!

« Or jamais je n'ai vu en lui la moindre peine à concilier son travail de physicien avec ses croyances. Elles semblaient se confondre comme les deux aspects d'une même activité, à tel point qu'un de ses jeunes collègues... ayant écrit un article où il prétendait que les tendances scientifiques de Duhem étaient dues à sa foi, et que ses conclusions de savant étaient inspirées par ses convictions religieuses, il se fâcha et il répondit.

« Il répondit très catégoriquement et presque avec colère, qu'il mépriserait un savant qui se laisserait aller à cette faiblesse de mêler religion et science. Quant à lui, disait-il, il avait cherché la vérité dans les sciences en savant, et sans se préoccuper de sa religion, comme il avait cherché la vérité dans sa religion, en bon chrétien, sans se préoccuper de ses découvertes et de ses théories scientifiques. Et il ajouta, avec une certaine fierté, qu'après tout il n'était pas étonnant que la vérité du savant et la vérité du chrétien finissent par se rejoindre, puisqu'il n'y a qu'une vérité. Je reconnus l'esprit de Pascal » (p. 792).

Emile Delaye, S. J. — *L'onction du Saint-Esprit.* — Nouv. Revue Théol. (nov. 1926).

Gardons-nous de comparer, de tout point, la foi surnaturelle avec l'adhésion de foi naturelle que nous accordons au témoignage humain. Dans la foi du chrétien (et jusque dans la foi ordinaire du juste) agit, au-dedans de l'âme, l'Esprit de Dieu, avec ses dons, se

manifestant dans l'intime, opérant par son onction, procurant à l'âme où il habite une connaissance vitale et savoureuse de lui-même ou des objets révélés : connaissance de connaturalité ou de sympathie qui, sans être l'expérience mystique, en tient du moins un peu :

« Si l'on se bornait, écrit le P. DELAYE, à concevoir la foi divine comme univoque avec la croyance au témoignage humain, nul doute que tout effort en vue d'y trouver un élément de connaissance quasi-expérimentale ne soit condamné d'avance à échouer. Mais la croyance humaine n'est qu'analogue à la foi divine : celle-ci est plus et mieux, étant vertu infuse et surnaturelle. Par le moyen de l'adhésion raisonnable à un énoncé révélé et de son expression conceptuelle appuyée de motifs conceptuellement connus, la foi divine nous met en contact avec Dieu Révélant. La formule de foi sert de véhicule à une vie de foi, vie intellectuelle, vie qui est l'effet de la lumière d'en haut. Il ne faut jamais oublier, quand on parle de foi divine, cette élévation de l'intelligence, ce *simpliciter posse* qui lui est conféré, cette *Sigillātio divini Luminis in nobis* qu'affirme saint Thomas avec la Tradition et qui a valu au baptême le nom classique d'illumination (φωτισμός) ».

De la Réalité surnaturelle communiquée dans le donné révélé, l'intelligence spiritualisée par la Foi possède une connaissance non pas strictement représentative, mais concrète, singulière et quasi-expérimentale. Et ainsi s'expliquent plusieurs affirmations des théologiens, savoir :

« Que la certitude de la foi est supérieure à celle de tout assentiment humain, de toute science ; que les vertus théologales ont Dieu pour objet formel, et qu'elles l'atteignent *ut est in Se*. Ainsi encore s'explique ce fait que le rejet coupable d'un énonciable partiel, par exemple la primauté du Souverain Pontife, entraîne la perte de *l'habitus fidei*, tandis que le rejet non coupable ne l'entraîne pas : en effet, dans le cas de péché seulement, il y a rejet de cette connaturalité avec le Surnaturel, avec Dieu révélant, qui est le fonds de la foi. Ainsi encore s'explique que la foi soit dite la même, malgré de formidables différences dans l'extension du *Credo :* connaître un plus ou moins grand nombre

d'énonciables, ne perfectionne pas de soi cette adhésion à la Vérité Première, pleine dès le premier acte — tandis qu'au contraire le progrès dans la charité accroissant la connaturalité de l'âme avec le surnaturel est par le fait même un accroissement du *lumen infusum*, une présence plus parfaite du Saint-Esprit.

« Ainsi enfin peut se comprendre le don de discernement expressément reconnu à la foi par saint Thomas [1]. Rappelant sa doctrine, on a pu écrire très justement : « Le *judicium* formé par l'intelligence surnaturalisée diffère en un point important de celui qu'obtient la raison laissée à elle-même... dû à l'influence du Saint-Esprit, il est immédiat. C'est par instinct, non par raisonnement, que l'intelligence discerne la vérité d'avec l'erreur. La connaissance divine n'est pas le fruit de syllogismes, et la faculté de discernement qui nous est conférée n'est rien de moins qu'une participation à la connaissance divine. » Et le même théologien, après avoir rappelé l'enseignement du Docteur Angélique : *Facit intellectum facilem ad credendum contra duritiem — et discretum ad refutandum non credenda, contra errorem*, montrait que ce don de discernement éclate surtout dans ce qu'on appelle l'instinct ou le *sens catholique*. Porter un jugement ferme, immédiat, et cependant éclairé, sur les choses de la foi, avoir comme le sens du vrai en matière révélée, cela ne se comprend à l'analyse théologique que par la présence dans l'âme de la lumière infuse, de l'onction illuminatrice, qui fait « sympathiser » le chrétien avec la Vérité divine.

« Il faut en revenir à cette doctrine de la foi qu'expose saint Thomas dans son *De Veritate*, et se représenter l'esprit du juste comme à la recherche de la Vérité première dans les énonciables qu'on lui propose, les reconnaissant en quelque sorte à leur saveur, à l'expérience qu'il en a, au sentiment qu'il éprouve d'être « accordé » avec eux. Evidemment les raisons théologiques ont leur rôle dans ce discernement, mais elles n'expliquent pas tout, et le jugement le plus éclairé n'est pas toujours celui du théologien ; il est souvent celui du saint. Il faut se représenter la Vérité première comme imbibant en quelque sorte et l'énoncé à croire

[1] Lire *La foi qui discerne d'après saint Thomas*, dans *Recherches de Science relig.*, 1916, p. 443.

et les indices dans lesquels Elle se révèle : l'esprit chrétien s'attache alors à Elle comme à son objet formel, d'un seul mouvement, comme l'œil atteint et l'objet visible et la lumière dans l'objet. Ainsi l'objet propre de la vertu de foi est le resplendissement de la Vérité suprême, de la Véracité absolue dans les énonciables qu'elle rend croyables. Cet esprit chrétien, participé par tout juste, est plénier et infaillible dans l'ensemble de l'Eglise, et de là vient qu'il est juge suprême des choses à croire.

« Et ainsi jusque dans la foi la plus ordinaire, nous retrouvons quelque vestige du caractère illuminateur et expérimental de la divine Présence ».

Abbé Paul BUYSSE. — *Vers la croyance. Dieu, l'âme et la religion devant la raison et le cœur de l'homme.* Lettre-préface de Paul BOURGET. — Action catholique, Bruxelles.

Désireux de présenter à son temps d'irréfutables « raisons de croire », M. l'abbé P. BUYSSE répond, avec toutes les ressources de la raison et du cœur, à trois questions fondamentales : *Y a-t-il un Dieu? — Ai-je une âme? — Ai-je besoin d'une religion?*

1. L'enchaînement des preuves de l'*existence de Dieu* satisfera l'esprit (p. 69 à 142). La science persuade à ma raison qu'il existe un principe supérieur. La philosophie ajoute que ce principe supérieur est un être distinct du monde *(moteur);* que cet Etre existe par lui-même *(contingence);* qu'il est doué d'intelligence et de volonté *(ordre, finalité).* L'argument *moral* (obligation, sanction) paraît ici un peu amalgamé, il est vrai, sous la rubrique fort large des « aspirations du cœur ». Mais on voit où l'apologiste veut en venir : il souhaite que le *cœur* de l'homme bénisse Dieu de ce que la *raison* le découvre et de ce que l'*humanité* partout le réclame. C'est de la conspiration constante des facultés, non pas du seul effort de l'esprit, qu'il attend la conviction.

2. Même marche convergente dans la seconde partie : *Est-ce que j'ai une âme?* Nous entendons tour à tour la réponse de l'*humanité*, celle de la *raison*, celle du *cœur*.

La spiritualité de l'âme est établie par une analyse pénétrante de la pensée et de la liberté (p. 196 à 209). L'histoire si touchante de Marie Heurtin, la sourde-muette-aveugle de Larnay, est rappelée fort à propos ; elle montre à l'œuvre, dans cette pauvre chair déshéritée, un principe spirituel capable d'idées générales ; un travail d'héroïque patience religieuse a fini par les éveiller dans cette « âme en prison ».

3. Entre Dieu et l'âme s'établiront des relations. Une *religion* est *nécessaire :* la raison, le cœur l'affirment également. Et l'homme sait bien, par expérience, que la religion naturelle est insuffisante et inopérante quand il s'agit de la destinée à poursuivre et du devoir à remplir. Il désire une *religion positive.* Il faut qu'il y ait pour l'âme un soleil... Voyez comme le nénuphar sous les eaux, attiré vers le soleil par le désir de vivre, cherche à percer la nappe qui l'en sépare. La comparaison, on le sait, est de M. François de Curel...

Mis en éveil par ce *besoin du divin,* la raison et le cœur se demandent si la religion positive n'a pas été donnée à l'homme. Or, parmi les religions positives existantes, manifestement c'est la *religion catholique* qui mérite d'être examinée la première. Quels sont ses titres? Un autre volume le fait entendre [1].

Nous ne dirons rien des citations, bien choisies, nombreuses, qui émaillent l'ouvrage ; elles témoignent d'une lecture considérable ; elles dédommagent le lecteur des efforts de méditation assidue que réclame la logique serrée de ces thèses.

---

[1] *Vers la foi catholique. 1. L'Église de Jésus devant la raison et le cœur de l'homme.* — Desclée, 1925.

Le premier ouvrage de l'auteur guidait l'homme *vers la croyance ;* il se propose maintenant de le conduire *vers la foi.* Il offre donc au lecteur : 1° une *démonstration populaire* de l'Eglise vivante ; commentaire largement illustré du programme tracé par le Concile du Vatican (D. B., 1639), suivant la méthode exposée par le P. DE POULPIQUET dans *l'objet intégral de l'Apologétique,* et dans l'*Eglise catholique ;* — 2° une *démonstration technique,* qui oppose aux négateurs intellectuels (Harnack, Loisy, Reinach. Guignebert) la triple transcendance, morale, intellectuelle, physique, de l'Eglise, que ces hommes s'exposent à méconnaître, faute d'ouvrir les yeux sur l'ensemble, et par un grossissement démesuré de certains détails infimes.

Soulignons plutôt ici ce *besoin du divin*, plusieurs fois mis en relief par l'auteur. M. Paul BOURGET en fait remarquer l'importance dans une préface qui n'est pas un des moindres attraits de l'ouvrage.

Ce besoin — M. Paul BOURGET n'a cessé d'en témoigner — ce sont *les faits* qui le proclament. Loin d'être seulement une donnée subjective de la conscience, il se montre à l'état de phénomène objectif et contrôlable, pareil aux faits qu'enregistre l'histoire :

« Ce n'est pas entre la science et la foi qu'existe une antithèse irréductible, écrit l'auteur de *Un divorce* et de *Un drame dans le monde*, mais entre une explication de l'univers qui se prétend scientifique, c'est-à-dire fondée sur l'observation des faits, et la méconnaissance de ce *fait* si manifeste, que Taine indiquait du doigt quand il déclarait, dans une page célèbre, que partout et toujours depuis dix-huit cents ans, sitôt que le catholicisme diminue, les mœurs publiques et privées rétrogradent, la société devient un coupe-gorge et un mauvais lieu ».

Parler ainsi, c'est avouer l'irremplaçable valeur du christianisme : vaste *fait*, indéniable, sur lequel s'appuie, comme sur une base solide indépendante du sentiment, l'argumentation qui mène à la croyance.

Montrer, même en termes pressants, que la foi catholique satisfait, et sans comparaison, aux exigences légitimes et aux profondes aspirations du cœur, ce n'est certes pas établir qu'elle soit divine. Mais cette confrontation de la révélation avec nos besoins, et la concordance très nette qui en résulte entre l'étiage de la foi et le niveau de la moralité, donnent aux raisons de croire une force singulière. Car enfin, fera-t-on bon marché des besoins de vérité et de probité qui tourmentent l'homme? Or, si la diminution ou l'absence de la foi catholique coïncident avec une altération de la santé des âmes ou une éclipse de l'ordre, la méthode expérimentale ne vient-elle pas en quelque sorte à la rescousse de la logique pour renforcer les preuves de crédibilité? et l'homme ne se voit-il pas conduit *vers la croyance* par toutes les voies ensemble?

Cette apologétique par le fait, tout homme prudent, eût-il déjà la foi, en poursuivra utilement l'étude pendant toute sa carrière, et pour se garder contre le doute

insolent, et pour être en mesure d'orienter ceux qui cherchent... L'ouvrage de M. Paul Buysse nous semble une excellente contribution à ce genre d'apostolat [1].

A. P. SERTILLANGES, O. P. — *Saint Thomas, Somme Théologique* (traduction française), *Dieu*, 3 vol. — Desclée.

On connaît le plan général de la *Somme*. Elle traite d'abord « de Dieu en lui-même en tant que Principe, spécialement en tant que principe de la créature raisonnable ; c'est la première partie. La raison pour Dieu d'être principe étant sa volonté même de ramener à Lui ce qu'il crée, il y aura lieu aussitôt de le considérer comme fin, et de marquer les ressources dont dispose pour l'atteindre la créature raisonnable ; c'est la deuxième partie. Enfin, la destinée en question étant surnaturelle, et l'ensemble des moyens surnaturels employés pour la réaliser se résumant dans la personne et l'œuvre du Christ, l'étude du Christ en soi et de ses prolongements jusqu'à la consommation de l'aventure divine doit achever le travail ; c'est la troisième partie ».

Les onze premières questions du Traité de *Dieu* sont traduites dans le tome premier, avec des Notes considérables sur les cinq voies qui mènent à Dieu, sur la démonstrabilité de son existence, sur l'argument de saint Anselme, et sur l'objection tirée du mal.

Après avoir étudié la divine substance en soi, S. Thomas se demande quelle connaissance nous en pouvons avoir, quels noms lui conviennent, et passe ensuite à l'étude des divines opérations.

Les questions 12 à 17 de la première partie de la Somme remplissent le tome II : manière dont nous connaissons Dieu ; Noms divins ; Science de Dieu ; Vérité et Erreur. Parmi les renseignements techniques, signalons les pages sur la doctrine de l'*analogie*, « cadre logique où S. Thomas a coutume d'enfermer sa pensée touchant la connaissance que nous pouvons avoir de Dieu en la vie présente ». Par où il faut enten-

[1] Nous avons signalé dans la 2e Série de *Sur les pas de Jésus*, p. 391, l'ouvrage du même auteur qui complète cette démonstration : *Jésus devant la critique*.

dre, non pas la ressemblance *directe* que le français exprime par ce mot, mais une proportion, un rapport, sur la nature duquel on trouvera ici d'amples explications.

Le tome III étudie les questions 18 à 26 : vie de Dieu, sa volonté, son amour, sa justice, sa miséricorde, sa Providence (la Prédestination), la Puissance divine, la Béatitude divine. Les Notes doctrinales sont ici particulièrement abondantes et captivantes, notamment sur la Providence, où sont indiquées des références à S. Thomas *(Contra Gent.*, l. III, c. 2, 3, 17, 64, 65); et au P. SERTILLANGES lui-même, *Saint Thomas d'Aquin*, l. II, ch. 3; — sur la prescience des mérites, cause de la prédestination, où l'on marche sur des charbons ardents (p. 323-326); — sur le nombre des élus; — et pour finir, une vue générale sur le Traité de Dieu Un, où les avantages d'une « technique rationnelle » sont solidement établis, par comparaison avec les droits de la mystique et de la poésie, dont la place n'est d'ailleurs pas méconnue dans la doctrine de la *connaissance de Dieu* (p. 337). On ne saurait trop admirer la sagesse de la position de foi catholique, maintenue entre deux extrêmes : l'un commode et absolument inacceptable, l'*anthropomorphisme;* l'autre d'une apparence plus élevée, mais mortel, l'*agnosticisme*, avec ses diminutifs, le symbolisme et le practicisme. Heureusement, il y a un moyen terme entre l'inconnaissable sous tous rapports, et le connaisable tout court :

« Entre l'agnosticisme, soit pur, soit symboliste, et l'anthropomorphisme, il y a l'*analogisme*. Et cette doctrine subtile, délicate, mais seule apte à franchir la crête que borde un double abîme, consiste à dire ceci : Dieu est inconnaissable en ce sens que nos mots et nos conceptions ne le définissent en aucune manière, n'expriment rien qui soit en lui tel que nous l'exprimons, ne dépassent point, comme valeur de signification, l'affirmation de sa nécessité même et de l'indicible plénitude qui lui permet de jouer, et de jouer dans tous les domaines pour nous définissables, ce rôle d'ultime Nécessaire, de Premier, de Souverain. A cet égard, l'agnosticisme a raison, et l'anthropomorphisme s'abuse, faisant de Dieu un Surhomme, un Démiurge, mais non pas l'Absolu et le grand Séparé dont a besoin la formule du monde. Toutefois, Dieu qui est ainsi incon-

naissable en soi n'est pas inconnaissable de toutes manières ; les conceptions que nous formons de lui ne sont pas arbitraires, et les qualifications que nous lui prêtons ne sont pas uniquement symboliques, car elles lui conviennent en vertu d'un certain rapport, et d'un rapport défini de notre part, entre le dérivé où se puisent nos concepts et la suprême Source. Aucun attribut de Dieu, pris toujours du langage de l'homme, n'est attribué à Dieu comme quelque chose qu'il aurait en commun avec nous ; mais l'attribution est fondée, quoique misérablement insuffisante, en ce qu'elle exprime le postulat nécessaire d'un rapport vrai, le rapport d'effet à Cause, et qu'elle exprime ce postulat sous toutes les formes où notre esprit, mêlé aux êtres émanés de Dieu, se représente l'Etre premier pour s'unir à lui... » (p. 340).

Après quoi, reste une large place pour l'adoration, pour l'élan religieux, pour la *mystique;* et aussi pour certaine *poésie*, comme celle dont la *Divine Comédie* demeure l'exemple achevé.

Chanoine LAHARGOU. — *Nouveau Cours d'Apologétique.* — de Gigord, 1927.

La raison démontre solidement que Dieu existe, et elle établit le fait de la Révélation. Ni le fidéisme, ni l'immanentisme, ni l'agnosticisme, n'ont eu raison de ce procédé, à la fois logique et concret, qui nous conduit des preuves de l'existence de Dieu à la Révélation. — Révélation nécessaire, d'une nécessité morale ; nécessaire même d'une nécessité absolue pour l'homme élevé par Dieu à l'ordre surnaturel. Elle nous est communiquée par le Christ, Messie, Fils de Dieu, Dieu en personne ; et par l'Eglise, qui le continue parmi nous.

Par une autre voie, moins laborieuse, c'est l'Eglise elle-même, vaste *fait* visible et tangible, qui nous met en possession de Jésus-Christ et de la Révélation. La Transcendance de l'Eglise est attestée par les témoignages les plus persuasifs :

1) Témoignage du *sang*, les martyrs.

2) Témoignage de l'*intelligence* et de la *science;* d'une part, nulle contradiction entre la foi et la science ; d'autre part, foi manifeste des savants chrétiens.

3) Témoignage des *arts* et des *artistes.* La religion perfectionne les arts, les arts aident la religion : la

cathédrale offre la preuve palpable de ces mutuels services (p. 105).

4) Témoignage des *convertis*, rationalistes, juifs, protestants, schismatiques (Voir MAINAGE, *Psychologie des convertis*). Chacune des conversions ici rappelées : Augustin Thierry, Littré, Louis Veuillot, Lacordaire, Charles Hermite, François Coppée, Newman, Brunetière (1849-1907) renforce utilement la preuve.

5) Témoignage de la *civilisation*. Que devient-elle sans l'Eglise? quels redressements l'Eglise n'a-t-elle pas opérés ou préparés? De cette rénovation, les Papes, les évêques, les moines, n'ont-ils pas été les principaux agents? Partout, l'influence catholique s'est montrée apaisante et élevante ; et l'aspect social de cette bienfaisance n'est certes pas le moindre (p. 179).

Si l'on considère les besoins de la société moderne, notamment en matière d'éducation, où se laisse voir la faillite si inquiétante de l'école neutre, et en matière sociale, où se vérifie l'efficacité des solutions catholiques d'un Léon XIII ou d'un Manning, l'Eglise se montre encore, aujourd'hui comme hier, l'insigne bienfaitrice des sociétés qui consentent à l'écouter.

Et quant aux libertés dites modernes (liberté de conscience, liberté de pensée), l'Eglise a raison de nous mettre en garde (elle l'a fait par le *Syllabus*) contre leur tyrannie. Le libéralisme sera toujours répudié par tout chrétien qui sait où tend cette erreur, dont le vice fondamental consiste à convertir l'hypothèse en thèse de droit (p. 277 à 282).

A ces témoignages il faudrait ajouter celui des *missions* et des missionnaires. Tout autant que les croisades, et même un peu plus, elles prouvent l'inépuisable vitalité de l'Eglise. La fondation des Universités catholiques forme, de même, une des belles pages de l'histoire contemporaine de l'Eglise ; mais la fondation des postes avancés de la foi dans les sables de l'Afrique ou dans les glaces de l'Alaska mérite-t-elle moins d'éloges, ou prouve-t-elle moins de vertus?

Henri COLIN. — *De la matière à la vie.* — Beauchesne, 1927.

On trouvera dans cet ouvrage d'un savant l'état actuel des connaissances humaines sur la *structure* de

la matière animée; sur la *chimie* de la matière animée; sur la *physique* de la matière animée, sur la *différenciation* de la matière animée, exposé critique de l'hypothèse transformiste, qui se termine par ces mots : « la preuve expérimentale du transformisme est encore à faire »; enfin, sur *l'origine* de la matière animée : débuts, vicissitudes, extinction de la vie sur le globe. Or ce chapitre de cosmogonie s'ouvre par ces mots :

« D'où vient la vie? Est-elle autre chose, du moins dans ses manifestations les plus élémentaires, que l'épanouissement des forces inhérentes à la matière? La science laisse ces questions sans réponse. On n'aperçoit dans la nature aucun déterminisme en vertu duquel la vie pourrait jaillir spontanément de la matière inerte. Les cas de soi-disant hétérogénèse que l'on a cru entrevoir à diverses reprises se sont évanouis les uns après les autres. Force est donc, pour l'instant, de borner nos ambitions à décrire les circonstances qui ont présidé à l'éclosion de la vie sur le globe ».

Quelques lignes, fort bien choisies, de Pascal viennent clore cet ouvrage de sereine érudition :

« Les sciences ont deux extrémités qui se touchent; la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant; l'autre extrémité est celle où arrivent les âmes qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien et se rencontrent en cette même ignorance d'où ils étaient partis. » (*Faiblesse de l'homme;* Pensée XVI).

De fait, en fermant cet ouvrage, où l'information la plus autorisée nous présente les conclusions les plus certaines, qu'avons-nous appris? Ceci, très exactement : « La science a fait des merveilles, notre civilisation matérielle en témoigne; elle n'a pu arracher à la vie son secret. Au terme de nos investigations dans le domaine de la biologie, qu'avons-nous appris d'essentiel, sinon ce qui tient dans ces mots : il y a les corps bruts, et il y a les corps vivants; rien que n'enseigne le bon sens. » Quelle raison, pour le savant, d'être modeste! Et quelle large place laissée, par delà la science, à la foi du croyant!

Pierre TERMIER. — *La joie de connaître.* — Nouvelle Librairie Nationale, 1926.

Certains savants se hâtent trop, parfois, de présenter comme définitives des données scientifiques, qui n'ont de valeur que comme amorces pour la recherche, ou comme hypothèses provisoirement utiles. On pourra s'en convaincre par contraste, en lisant des ouvrages à la fois prudents et savants, comme *Science et Apologétique*, de LAPPARENT (Bloud), comme *Batailles d'idées*, par BOUYSSONIE (Beauchesne), comme *Les origines*, par GUIBERT et CHINCHOLLE (Beauchesne), ou enfin comme *La joie de connaître, Souvenirs d'un géologue*, par Pierre TERMIER. Entre autres sujets, l'auteur y traite de l'ancienneté de l'homme. Il expose les diverses hypothèses, trois surtout, que permet l'état actuel des connaissances humaines en paléontologie (p. 229 à 303); mais il n'a pas de peine à montrer ce que chacune de ces hypothèses présente encore de hardi, de conjectural, et d'incomplet. Parlant de cet ouvrage, écrit aussi « à la gloire de la Terre »[1], le P. d'ALÈS fait cette remarque, qui va fort bien à notre sujet :

« Le lecteur sera frappé d'un contraste. Car ces pages, consacrées à la « joie de connaître », ne célèbrent rien avec autant d'enthousiasme que les énigmes insolubles de la nature et son mystère « accablant ». Le contraste, exaspéré jusqu'au paradoxe et jusqu'au défi, n'a pas été cherché, sans doute; il naît du sujet même. Cependant il ne peut pas n'avoir pas été senti, et donc accepté. Sans désenchantement aucun, mais avec la hantise des horizons qui se dérobent et des cimes inaccessibles, l'auteur constate que nos acquisitions d'ici-bas, dans l'ordre de la connaissance, comme dans l'ordre de toute joie, sont courtes, fugitives autant que pâles, qu'elles ont surtout une valeur de suggestion. Si elles orientent l'âme vers des réalités « que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues, mais que Dieu prépare à ceux qui l'aiment », elles auront rempli leur meilleure tâche et fait encore œuvre de joie. L'auteur estime, et ne s'en cache pas, qu'éviter ces perspectives,

[1] *A la gloire de la Terre*, c'est le titre d'un autre ouvrage de M. Pierre TERMIER, qui a précédé celui-ci.

c'est proprement mutiler la pensée humaine » (*Etudes*, 20 juin 1926).

On ne s'étonnera donc pas qu'au terme des savantes monographies rassemblées dans ce volume, l'auteur traite explicitement du témoignage que les sciences, prudemment conduites, rendent à Dieu (*Le témoignage des sciences*). Elles élargissent les horizons, et laissent intactes les affirmations du spiritualisme chrétien sur l'existence d'une âme immortelle et libre, d'une loi morale, et du contenu révélé de la Foi. Lisons cette page, où l'accent s'élève, digne conclusion d'un travail, qui, faisant également honneur à la science et à la foi, nous donne la joie de constater qu'une seule et même conscience d'homme peut jouir sans peine de l'une et de l'autre :

« Pour mon compte, il m'est impossible de considérer d'un peu haut l'histoire de la Terre, l'histoire que déroule devant moi la géologie, sans trouver toute naturelle et presque nécessaire la notion d'un Dieu, qui n'est pas seulement un Créateur, mais qui est une Providence gouvernant le monde. La lente élaboration de la planète, en vue, semble-t-il, de la création de la Vie ; le graduel développement de la Vie suivant un plan parfaitement précis et déterminé, en vue, semble-t-il, d'un couronnement magnifique qui sera la création de l'homme raisonnable et libre ; le règne végétal et le règne animal prenant possession de la surface terrestre, la préparant, pour ainsi dire, afin que l'homme y puisse vivre ; le règne de la pensée commençant ensuite, et la Terre, peu à peu conquise par l'homme, devenant cette chose inimaginable, un habitacle d'âmes plus ou moins conscientes, conscientes de leur immatérialité, de leur dignité quasi-divine, de leur immortalité : voilà ce que me rappellent incessamment la vue des montagnes et des abîmes, la méditation sur l'écoulement des siècles sans nombre, le spectacle des vicissitudes à travers lesquelles la Terre est passée. Cela ne suffit pas sans doute à rendre le christianisme nécessaire ; mais, pour qui possède le christianisme, quel encouragement à y adhérer de toutes ses forces !

« La science, je veux dire l'ensemble des sciences, est à mes yeux comme une de ces vastes et somptueuses cathédrales que le moyen âge a semées à profusion sur le sol de notre France. Ce sont des croyants qui en

ont dressé les plans et jeté les bases; d'autres y ont travaillé ensuite, qui n'avaient plus la même foi, ni le même amour; et parmi ceux qui en complètent aujourd'hui la décoration, ou qui réparent les injures faites par le temps à l'édifice sublime, beaucoup ne savent pas le sens profond de ce poème de pierre à la gloire du Christ, de sa Mère et de ses Saints. Mais des voûtes noircies, des hautes verrières aux lueurs étranges, des roses multicolores où le couchant allume l'incendie, une impression tombe, forte et douce. On est entré insouciant, parfois railleur; peu à peu, dans la pénombre silencieuse des nefs, on est pénétré de pensées graves. L'âme croyante et l'âme incroyante sont émues, l'une et l'autre; celle-là se sent portée à croire, à espérer, à aimer davantage; celle-ci doute de son doute, et se demande, dans un grand frisson, si ce n'est pas Dieu qui vient de lui parler » (p. 332).

Camille JULLIAN. — *De la Gaule à la France. Nos origines historiques.* — Hachette, 1923.

L'histoire désintéressée de nos origines laisse voir comment la Foi a commencé et poursuivi, en Gaule, l'éducation de la race, bien plus efficacement que la « paix romaine ». Nous le dirons avec M. Camille JULLIAN — sans faire nôtres toutes les assertions de son livre — « si la dignité humaine a survécu et grandi à travers tant de misères, c'est parce que la Gaule était devenue chrétienne ». L'éloge que fait l'auteur (p. 206 à 211) du rôle civilisateur du christianisme, notamment les pages qu'il écrit sur l'influence de l'*évêque*, du *saint local*, et des *lieux sacrés*, méritent l'attention de l'historien et du penseur [1].

[1] Même tableau, plus complet et plus nuancé, dans l'ouvrage posthume de Mgr DUCHESNE, *L'Eglise au VI^e siècle*, dont un important chapitre a paru dans la *Revue des Deux Mondes* (15 nov. 1924). On y voit s'exercer, dans la Gaule franque, l'action pénétrante des *évêques* et des *moines*, créateurs de civilisation chrétienne.

2.

A L'IMAGE DE MARIE.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES — 1. *Le sujet.* — Nous méditerons quelques-uns des mystères relatifs à l'avènement de Jésus en ce monde, depuis l'Annonciation jusqu'à la Nativité. Ils se groupent d'eux-mêmes autour de la Sainte Vierge Marie. Par Marie, et à son image, sera formé *le Christ en nous.* Contemplons en Marie le portrait de Jésus : 1° *humilité;* 2° *abandon;* 3° *charité.*

2. *La composition de lieu.* — L'humble maison de Marie à Nazareth.

3. *La grâce à demander.* — Je demanderai la grâce d'être trouvé *conforme* à Jésus (Rom., 8, 29), au jour du dernier avènement du Seigneur, par l'imitation constante des vertus de Marie.

« Jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous, je vous mets encore au monde » (Gal., 4, 19), déclare saint Paul à ses « petits enfants », *filioli*, engendrés au Christ par lui (I Cor., 4, 15). Combien plus vraie cette parole, sur les lèvres de Notre Dame! Elle met tous ses soins de Mère à former Jésus en nous. Car telle est l'ampleur du mystère de l'Incarnation; toute vie surnaturelle est une Incarnation continuée; nous sommes, en toute réalité, avec Jésus-Christ, un seul Corps (Eph., 4). De ce Corps du Christ, Marie est la Mère, parce qu'elle donne la vie au Christ intégral, à Jésus son Fils consubstantiel, à nous ses fils adoptés [1]. Nous croissons en Jésus (Eph. 4, 15).

---

[1] Fils par *génération spirituelle* plus que par *adoption*, aimait à dire le P. CHAMINADE (1761-1850). Nous retrouverons plus loin son témoignage.

Marie est faite à la ressemblance de ce Fils bien-aimé. Par un privilège unique, son Fils, qui lui préexistait par sa nature divine, a pu, l'ayant choisie et aimée plus que toute créature, la combler à son gré. Pouvant tout pour la Femme par qui la vie humaine lui serait donnée en Adam, Il a mis tous ses soins à embellir son âme et à parer son corps, *ut dignum Filii Dei habitaculum effici mereretur*. Il l'a voulue Mère du Christ par l'esprit plus encore que par la chair, et associée pour toujours à son dessein le plus cher, couronnement de ses ouvrages. Marie se trouve être de la sorte, par toute sa personne, et dès l'aube de sa vie, la Préparation vivante et l'Image authentique de Jésus. L'Eglise, qui le sait, cherche à fixer nos yeux sur Elle, et remplit tout l'Avent de ses mystères. Pleine de Grâce, elle est le pur cristal qui reflète, sans ombre ni altération, la blancheur de la Lumière éternelle. Jusqu'à ce que cette Plénitude se soit répandue en nous, Marie ne cesse de nous introduire dans le monde divin de l'Incarnation. Pour nous former selon Jésus, contemplons la Mère de Jésus.

1. — Humilité.

L'image divine se reconnaît à un trait essentiel et distinctif : l'*Humilité*.

1. Pour parler de l'Incarnation, saint Paul emploie le mot le plus humiliant qui soit : *exinanivit se* (Phil. 2, 7). Et, de fait, jamais grandeur plus réelle ne s'est abaissée davantage [1].

[1] Le P. Grou, dans *L'Intérieur de Jésus et de Marie*, (p. 176) expose les quatre caractéristiques de *l'humilité de Jésus-Christ* (ch. xxxv).

Tous les saints ont été marqués de cette empreinte, vrai sceau du Cœur divin, *signaculum super cor*, (Cant., 8, 6), le Cœur de Marie plus qu'aucun cœur sanctifié. C'est par l'humilité qu'elle a plu au Seigneur et qu'elle a conçu le Fils de Dieu, *humilitate concepit.*

« Beau mélange, en Marie, de la virginité et de l'humilité! Son âme a été très agréable à Dieu parce que, en elle, l'humilité donne du prix à la virginité, et la virginité est l'ornement de l'humilité. Je ne crains pas de le dire, sans l'humilité, même la virginité de Marie n'aurait pas plu à Dieu. Si Marie n'avait pas été humble, l'Esprit-Saint ne se serait pas reposé sur elle, et s'il ne se fût pas reposé sur elle, il ne l'aurait pas fécondée. Il est donc clair qu'avant qu'elle ne conçût de l'Esprit-Saint, comme elle le dit elle-même, Dieu a regardé l'humilité de sa servante (Luc, 1, 48) encore plus que sa virginité. Si elle a plu par sa virginité, c'est cependant par son humilité qu'elle a conçu. Il est donc vrai que sa virginité a été agréable à Dieu à cause de son humilité » (S. BERNARD, homél. 1 *super Missus est).*

C'est peu de dire que l'humilité de Marie s'est trouvée à l'épreuve des louanges humaines. Chétives louanges! Qu'un homme parle d'un autre homme pour lui assigner un rang parmi les hommes, il ne le fera jamais que par approximation, car que sait-il de la valeur profonde des âmes, et des biens véritables qui les font valoir? Mais Dieu sait « ce qu'il y a dans l'homme » (Jo., 2, 25); l'éloge de Dieu est la vérité même; rien de plus enviable que de le mériter, rien de plus glorieux que de l'obtenir. Marie est à l'épreuve de cette louange même que lui présente un Archange au nom de Dieu. *Ave, gratia plena.*

« Jamais rien de semblable ne s'était vu ni sur la terre, ni dans le ciel. Ce salut continuait et contenait, en la dépassant, la complaisance intime que Dieu avait

prise à regarder le monde, après que ses mains l'eurent créé et formé. Marie occupait en effet, avec Jésus qui devait naître d'elle, la cime et le centre des choses. Elle était comme le cœur de cette Création que Dieu déclarait « bonne et excellente » (Gen., I, 31). La joie que Dieu avait savourée là, comme aussi le témoignage qu'il lui avait plu d'en rendre, portaient très éminemment sur Marie ; et c'est d'elle comme d'un foyer, que cette précieuse et glorieuse joie du Créateur s'irradiait sur tout l'univers.

« Dieu la salua donc et l'appela « pleine de grâce ». *Pleine de grâce!* c'était plus que son nom, c'en était la raison et l'essence. Cela disait l'état constitutif de celle qu'on désignait ainsi, et ce qu'il y a en elle de plus profond et de plus radical ; car, en Marie, la nature même est pour la grâce, comme la grâce est pour la fonction. *Pleine de grâce!* Il n'y a que Dieu qui puisse savoir tout ce que ces mots signifient et supposent. Cette grâce dont il dit que Marie est remplie, c'est positivement toute grâce : je dis toute celle dont une pure créature est capable. Non que la grâce ne doive s'accroître et se développer dans la mère du Sauveur ; elle ira grandissant toujours au contraire, et dans des proportions qui ne se peuvent point mesurer. Mais outre que Dieu voit déjà les fruits dans leur germe, et la consommation des choses dans leur premier début, telle est la grâce de cette sainte Vierge au moment où Dieu lui parle ici par son ange, que, vu l'ensemble et l'ordonnance de ses desseins sur elle, elle ne pouvait pas actuellement en avoir plus qu'elle n'en avait. La grâce de Marie comprenait donc tout un monde de grâces sanctifiantes et de grâces gratuites : grâces pour l'intelligence, grâces pour le cœur, grâces pour la volonté, grâces pour toutes les puissances de l'âme, grâces pour le corps, grâces pour la vie, grâces pour la mort, puisqu'elle aussi devait un jour mourir ; grâces pour tous les rapports, pour tous les devoirs, pour tous les ministères. Puis, par-dessus celles-là, il y avait des grâces singulières, spéciales, nouvelles, transcendantes, et qui nous sont tout à fait inconnues. Tout cela, avec toutes sortes de dons et de biens ineffables, entrait dans le trésor intime de la future mère du Sauveur, et formait cette plénitude auguste et tranquille que Dieu saluait en elle.

« Il y avait en Marie une foule d'aptitudes et de convenances qui se référaient directement et exclusivement à la nature divine et aux trois adorables personnes qui y subsistent en unité. C'étaient des atmosphères limpides et transparentes ouvertes à leurs irradiations, des espaces libres pour leurs circulations, des séjours où elles pouvaient descendre et s'établir, des paradis où elles trouvaient des joies sans nom, des eaux toutes pures pour étancher leur soif, des fruits exquis pour apaiser leur faim : je dis cette soif miséricordieuse et cette faim toute d'amour que, par un mystère incompréhensible, le Père, le Fils et l'Esprit daignent avoir au regard de leur Création. On ne peut dire tout ce que ces trois divines personnes s'étaient elles-mêmes préparé là de ressources, de facilités, de contentement, d'honneur. Le paradis terrestre, si opulent et si magnifique, était bien loin d'être à Adam ce que cette sainte Vierge est à Dieu. Les sphères, en roulant symphoniquement dans l'espace, ne sont au Créateur ni un spectacle aussi beau, ni un concert aussi délicieux, que la vie, l'ordre et le mouvement harmonieux de cette âme ; d'autant que Marie est pour Dieu beaucoup plus qu'un objet de contemplation. Il la fait entrer si avant dans ses œuvres, que c'est en elle, et en elle seule, qu'il entend trouver tout d'abord le moyen de se déclarer, de se communiquer au monde et de s'y glorifier : elle est l'issue et l'instrument de ce mystère du Christ où Dieu donne et reçoit tout ce qu'il peut, au dehors, donner et recevoir. Tout cela fait partie de « la grâce » de cette Vierge, et, comme le lui dit l'archange, elle en est « toute pleine ». Dès son immaculée conception, Dieu l'en a remplie jusqu'au comble ; et en se dilatant toujours depuis l'heure de ce premier don, elle est demeurée toujours comble, sa plénitude suivant fidèlement le progrès incessant de ses dilatations » (Mgr GAY, *Elévations sur la vie et la doctrine de N.-S. Jésus-Christ*, t. I, 6e Elévation).

L'humilité comporte une vue claire et apaisante de la différence totale d'être, qui existe toujours entre Dieu et sa créature : en Lui toute perfection, la raison même de l'être, et l'indépendance souveraine ; en nous, l'être

limité, imparfait, dépendant, qui jamais ne trouve en lui-même sa raison d'être. Plus je possède, plus je dois; car je ne suis riche que des faveurs reçues, toutes gratuites; je vis d'emprunt; de moi-même je ne possède rien, le néant, mon seul avantage, n'étant pas un bien. *Quid habes, quod non accepisti* (I Cor., 4, 7)? Des faveurs nouvelles ne feront qu'ajouter à mes obligations; plus je m'enrichis, plus je dépends; et plus le bien que je reçois est relevé, plus je dois prendre conscience de ma dette.

Aussi voit-on l'humilité véritable comporter, chez les saints, avec l'aveu d'une misère radicale et d'une indigence foncière, une secrète joie de n'être rien, pour que Dieu soit tout.

Il y a, hélas! un mépris de soi qui paralyse et qui déprime; inhérent à toute connaissance approfondie de la misère créée, il pourra n'être qu'un retour subtil et raffiné sur soi. Marie, plus sage, investie de la Sagesse de Dieu, ne connaît sa bassesse que pour glorifier le Seigneur (Luc, 1, 48). Par un total oubli d'elle-même, elle fait retour total à Dieu. Dès sa Conception sans tache, dans la lumière de la plus précieuse des grâces, elle pratique l'humilité d'adoration, de reconnaissance et d'amour, par un doux élan de tout son être vers Celui qui déjà l'occupe tout entière, la ravissant à elle-même, ne lui permettant pas en quelque sorte de s'attarder à son néant, ou ne lui laissant porter les yeux sur cette misère native que pour y trouver un motif plus pressant d'admirer Dieu; tel le miroir, qui reçoit et réfléchit avec d'autant plus de force la lumière qu'il est plus limpide et mieux façonné. Et cette humilité foncière ne la quittera plus.

Rien de plus nécessaire aux œuvres de Dieu que l'humilité de ses serviteurs. Il ne faut pas que, débiteurs nés, nous puissions jamais accaparer à notre avantage, et nous approprier par une fraude sacrilège, la puissance que Dieu déploie, ou les dons qu'il accorde. A l'âme humble il pourra sans crainte confier ses plus grands secrets ; il disposera d'elle et de ses puissances ; il sait qu'elle entrera pleinement dans son dessein. Ainsi en use Marie, toute à la joie de servir ; Marie qui aime à se proclamer « la servante du Seigneur », à l'heure même où Dieu l'élève à la plus haute dignité qui puisse être, *ecce ancilla* (Luc, 1, 38) ; Marie qui, saluée par l'Ange, bénie par Elisabeth, mise en possession maternelle de la vie du Verbe, ne sort de son silence que pour exalter les attributs et les bienfaits de Dieu dans le *Magnificat* de l'action de grâces.

Par contre, aux orgueilleux, loin de se révéler, Dieu résiste ; mot terrible. *Deus superbis resistit* (I Pet., 5, 5 ; Jac., 4, 6). Leur présence lui est à charge ; et nulle créature, fût-elle le plus beau des anges, ne trouvera grâce devant Lui, dès que, sortant de la vérité, elle se complaira en elle-même.

Rentrons en nous-mêmes, et jugeons-nous, pour n'être pas jugés (Luc, 6, 37).

1) Quand nous nous voyons déçus, incompris, heurtés, placés brusquement en présence de l'épreuve la plus inattendue, et, si l'on veut, la moins méritée ; quelle est notre attitude? n'est-ce pas, ordinairement, le dépit, ou le découragement? Nous ne quittons pas volontiers certaine habitude, que nous avons prise peut-être, de ruminer nos peines ; certaine manière, qui nous est familière peut-être, de regarder les événements sous un jour étroit, relatif à nous-mêmes, qui

fausse les perspectives. Il faut beaucoup d'humilité pour voir de haut.

2) Quittons aussi, pour plaire à Dieu, l'illusion vaniteuse, qui relève à nos yeux tout ce qui porte notre empreinte. Remarquons en effet ce sortilège : à peine sommes-nous appliqués à quelque besogne, à une Œuvre si l'on veut, dans le vaste champ des Œuvres, cette œuvre prendra soudain pour nous une importance capitale. Jusque-là peut-être elle ne comptait guère ; le plus vif intérêt s'y attache, depuis que nous en sommes chargés.

3) N'est-ce pas par un effet du même vice, que les œuvres les plus recommandables, ou les ouvrages les plus dignes d'éloge, seront passés sous silence, odieux silence de basse envie, quand ces merveilles d'art ou de charité n'émaneront pas de notre groupe, de notre clan, ou de notre Ordre?

4) Signalons enfin, comme une suite du même mal, le zèle indiscret et fâcheux dont tel censeur s'armera, croyant venger les intérêts de Dieu [1]. L'humilité garde le vrai zèle des transports impétueux et inopportuns. Et certes, il ne suffit pas de prendre en main la cause de Dieu ; il le faut faire avec sagesse. Certaine ardeur intempestive à réformer les abus ne procède-t-elle pas d'une attache secrète au sens propre, et d'un goût prononcé pour le succès personnel? On sera impérieux dans le commandement, dur dans la réprimande, âpre dans la correction, hautain dans le conseil, impatient devant l'obstacle, irritable au moindre choc ; ou, par contre, abattu par la contradiction, assombri devant l'échec. L'humilité s'accommode-t-elle de ces intempérances? [2]

Contemplons et invoquons la Vierge très humble. Plus que personne peut-être, à ne regarder que les apparences, elle avait le droit

[1] Le zèle, au dire du P. GROU, doit être surnaturel, éclairé, suave, désintéressé (*Intérieur de Jésus*, p. 242 à 247). Est-ce bien de ces vertus que notre zèle s'inspire?

[2] La mansuétude, la clémence, la modestie — et dans la modestie, l'humilité — sont rattachées par S. THOMAS, comme la continence, à la vertu de Tempérance (2, 2, q. 161).

de trouver certains événements assez mal ajustés au dessein de l'Incarnation, et plutôt faits même pour le troubler ; tel ce décret d'un empereur romain, *exiit edictum* (Luc, 2, 1), qui l'obligeait soudain à entreprendre un pénible voyage pour accomplir une formalité légale. Mais elle a, sur les événements, de bien autres lumières ; c'est Dieu qu'elle y reconnaît, Dieu et sa Providence ordonnatrice. Pas une réflexion inquiète, pas un murmure étonné : grâce à l'humilité, elle domine d'assez haut les événements pour ne les voir qu'en Dieu.

Aussi, toute à Jésus, Marie s'absorbe en Lui, pour vivre de sa vie comme Jésus vit de la sienne [1].

Marie fait donc siens, très amoureusement, les sentiments du Verbe incarné, sans aucun autre soin que de procurer à Dieu son Père, avec lui, la louange parfaite, par l'humilité. Elle aime la vie qu'il a choisie : vie d'adoration, de réclusion, de silence, de faiblesse [2] ; de petitesse et d'impuissance ; de pauvreté aussi parce que la pauvreté, propice à l'humilité, n'attire pas les regards, n'obtient presque rien des hommes, nous expose aux rebuts et aux mépris, nous laisse enfin, sans éclat comme sans appui, dans notre misère nue.

Quand donc estimerons-nous notre petitesse? N'irons-nous pas, nous aussi, demander à Marie le secret de cette vie du Christ qui est humilité et dépendance?

---

[1] Voir Mgr GAY, *Elévations*, XIII, *Amour mutuel de Jésus et de Marie.*

[2] Voir le P. FABER, *Bethléem*, t. I, p. 103 à 105 ; la vie de Jésus en Marie : vie d'adoration, de réclusion, de silence, de faiblesse, de pauvreté.

C'est l'humilité, faut-il le dire, qui rend possible *la foi.*

La foi de Marie fut simple et profonde. Appelée à vivre dans la familiarité divine, en relations uniques avec les trois Personnes, en contact permanent avec les plus augustes mystères, on comprend que la foi totale dût être sa lumière. *Beata quæ credidisti* (Luc, 1, 45).

Considérons-la, au milieu des réalités de l'Incarnation. Voici la Vierge Marie, toute jeune, mise soudain en présence de merveilles incompréhensibles. Un Dieu sera son fils; ce fils sera le Sauveur du monde; son règne n'aura point de fin. Ce que les Prophètes ont annoncé de plus grand est dépassé. Et dans cet événement messianique, elle tiendra une place si considérable que, sans elle, les mystères annoncés ne s'accompliront pas. Le salut du monde repose dans ses mains; elle est pour un moment l'arbitre des destinées du monde; un mot de ses lèvres, et l'humanité sera mise en mesure de retrouver le ciel perdu. Eblouissantes perspectives! Marie les aperçoit avec la perspicacité d'un regard, depuis longtemps ouvert sur Dieu, dont rien ne trouble la limpidité. Sa science est, comme son innocence, d'un ordre privilégié; personne n'entrevoit, mieux que l'Immaculée, les harmonies de l'Incarnation; personne n'en distingue plus nettement les sublimités. Or, pour adhérer d'emblée à ces mystères; pour accepter le rôle prodigieux impliqué dans la proposition de l'Archange (Luc, 1, 35), Marie n'aura de motif immédiat que la foi en la parole de l'envoyé de Dieu. Avec une candeur et un amour tranquilles, elle s'attache à cette parole. Jamais foi fut-elle plus méritoire?

Bienheureux ceux qui croient sans voir (Jo., 20, 29). Ils humilient tout raisonnement devant le témoignage divin; renonçant à l'exercice indépendant et souverain de leur intelligence, ils proclament leurs limites; ils adhèrent à Dieu qui parle. Estimons-nous heureux de voir moins, pour croire mieux. En mille rencontres, cet exercice de la foi nous sera possible. S'agit-il des mandataires de Dieu, fermons les yeux sur leur personne, pour ne voir en eux que les intermédiaires, les porte-voix, les haut-parleurs, chargés d'énoncer ses oracles. S'agit-il des événements, dépassons-les, tout en les accueillant; saisissons Dieu jusque dans les circonstances où son action paraît le moins; et jetons sur la trame des heures un regard optimiste et serein, dans la pensée que Dieu les aménage et les gouverne à son gré.

Exerçons-la surtout, notre foi, vis-à-vis du dogme très saint, dont la Mère de Dieu a vécu, de la divinité de Jésus-Christ.

« Car la conviction profonde que le Christ est Dieu et qu'il nous a été donné, contient en elle toute notre vie spirituelle : notre sainteté découle de cette intime conviction comme de sa source. — Et quand cette foi est vive, elle pénètre à travers le voile de l'humanité qui dérobe à nos regards la divinité du Christ. Qu'il se montre à nous dans une crèche, sous la forme d'un petit enfant, ou dans un atelier d'ouvrier; comme un prophète sans cesse en butte aux contradictions de ses ennemis; dans les ignominies d'une mort infâme; sous les espèces du pain et du vin; la foi nous dit, avec une certitude toujours égale, que c'est toujours le même Christ, vrai Dieu aussi bien que vrai homme, égal à son Père et à l'Esprit Saint en majesté, en puissance, en sagesse, en amour. Et lorsque cette conviction est profonde, elle nous jette dans un acte d'intense ado-

ration et d'abandon aux volontés de celui qui, tout en étant homme, demeure ce qu'il est, le Tout-Puissant et l'infinie perfection.

« Nous devons, si nous ne l'avons jamais fait, nous mettre aux pieds du Christ et lui dire : « Seigneur Jésus, Verbe incarné, je crois que vous êtes Dieu; vrai Dieu engendré de vrai Dieu : *Deum verum de Deo vero;* je ne vois pas votre divinité, mais parce que votre Père m'a dit : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé* », je le crois, et parce que je le crois, je veux me soumettre à vous, tout entier, corps, âme, jugement, volonté, cœur, sensibilité, imagination, toutes mes énergies; je veux que se réalise en moi la parole de votre psalmiste : « Que toutes choses soient jetées à vos pieds à titre d'hommage », *Omnia subjecisti sub pedibus ejus;* je veux que vous soyez mon chef, que votre Evangile soit ma lumière, que votre volonté soit mon guide; je ne veux ni penser autrement que vous, parce que vous êtes la vérité infaillible, ni agir en dehors de vous, parce que vous êtes la voie unique pour aller au Père, ni chercher ma joie en dehors de votre volonté, parce que vous êtes la source même de la vie. Possédez-moi tout entier, par votre Esprit, pour la gloire de votre Père! » — Par cet acte de foi, nous posons le fondement même de notre vie spirituelle : *Fundamentum aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus* (I Cor., 3, 11 cf. Col., 2, 6) ». — (D. COLUMBA MARMION, *Le Christ, vie de l'âme;* Desclée 1926, p. 173).

2. — Abandon.

La contemplation des grandeurs de Marie nous montre à découvert un autre trait de ressemblance entre la Mère et le Fils : la parfaite conformité de sa volonté à celle de Dieu, l'abandon sans réserve qu'elle fait à Dieu de sa personne et de tout ce qui la touche; d'un mot, son *Suscipe* fervent et total.

1. Il ne fut point sans mérite. La conduite de Dieu sur la Vierge Marie paraît à première

vue bien étonnante, en effet : Représentons-nous les privilèges éminents de cette Vierge choisie ; première née de Dieu, occupant, après l'humanité du Christ, la première place dans la pensée et dans l'amour de Dieu ; mise à part, de ce chef, comme les vases sacrés destinés à l'autel ; plus aimée, dès lors, que toute créature ; préservée de toute souillure originelle, pour l'honneur de son Fils et pour sa pleine victoire sur Satan ; bref, Mère de Dieu, et digne par là de toute grâce ; quel sort sera jamais assez glorieux pour cette Femme incomparable, en qui repose la Bénédiction éternelle?

Voulant savoir de quels honneurs il pourrait combler l'homme qui l'a sauvé d'un grand péril, le roi Assuérus consulte son ministre ; et sur le conseil d'Aman, il lui attribue les distinctions les plus flatteuses (Esth., 6, 6). Quels honneurs Dieu destinera-t-il donc à Celle qui lui a donné le jour?

Mais je cherche en vain, dans son histoire, le faste et l'éclat qui éblouissent les yeux, signes ordinaires de la grandeur humaine. Les prophètes qui ont entrevu la Vierge Mère se sont arrêtés ravis devant son idéale beauté ; et pourtant, à l'heure où elle va mettre au monde le Messie attendu, espoir du monde, nul cortège ne l'entoure, hormis le cortège invisible des anges ; nul précurseur n'intervient pour la désigner d'un mot, d'un geste, à l'admiration du monde ; et si Jean-Baptiste tressaille à sa voix (Luc, 1, 44), cette sanctification s'accomplit dans le secret d'une confidence pieuse ; rien n'en a transpiré au dehors. Celle que toutes les générations proclameront bienheu-

reuse, la voici pauvre, et destituée du crédit qui, devant les hommes, relève une personne, pour en faire un personnage. Semblable aux autres femmes, aucun signe ne la distingue, hormis la plus aimable vertu, distinction suprême, mais qui échappe aux regards distraits. La noblesse même de sa lignée s'est évanouie avec le passé; aucun vestige des grandeurs d'autrefois ne révèle en Marie une fille des rois... Et cependant, pour une mission comme la sienne, était-ce trop du prestige qui s'attache au nom, et à l'illustration des aïeux!

Ce partage, Marie l'accepte avec joie. Réglant ses appréciations sur celles de Dieu, sans autre ambition que celle de lui plaire, elle ressemble à Jésus son Fils, par le peu d'estime qu'elle accorde, ou le peu de regret qu'elle donne, aux biens les plus convoités d'ici-bas.

Pensée bien utile à méditer : si Jésus s'est fait pauvre jusqu'à l'extrême dénuement, dans sa naissance, c'est, entre autres motifs, pour procurer à sa Mère la joie de sentir qu'Elle suffit à son Cœur; et que, riche des trésors d'amour de l'âme de Marie, il n'a que faire du reste.

Et nous, estimerons-nous toujours les fragiles honneurs de la terre, quand l'honneur nous est offert de posséder le Fils de Dieu, et de le réjouir, comme si c'était assez pour Jésus de reposer en nous et de trouver en nous un ciel! Notre sort nous semblera-t-il toujours ingrat? De quel cœur un fils de Dieu devrait accepter ce dépouillement qui, le privant des attentions et des hommages de la créature, l'anoblit de la noblesse de Dieu même! *Ejus divinitatis esse consortes qui humanitatis nostræ fieri dignatu*

est particeps; ô la bienheureuse fortune! — A tout le moins, acceptons l'humiliation, sans la repousser, puisqu'elle conduit aux vraies grandeurs. Que Jésus nous suffise, comme il suffisait à sa Mère!

2. Mais il y a plus. Si jamais Mère tendrement aimée a dû être préservée de ce que nous appelons le malheur, n'est-ce pas la Mère de Dieu?

Et pourtant non. C'est à partir du jour, mémorable entre tous, où la Vierge, remplie de la vertu du Saint-Esprit, donne au Fils de Dieu sa propre vie, qu'elle reçoit de Lui, par un retour étrange, les plus mortifiantes épreuves. La Providence semble tout disposer pour que ses joies les plus pures soient empoisonnées. Fatigues et déceptions, peines et douleurs, vont se suivre, sans fin : les souffrances du cœur surtout; personne n'a tant aimé, ni si bien; personne n'aura tant souffert dans son amour. A peine possède-t-elle Jésus, au titre le plus sacré et le plus cher, que son Cœur est meurtri et percé d'un glaive; et la prédiction du saint vieillard, dans le Temple, ne lui annoncera point d'autre destin (Luc, 2, 34).

Mais plus tôt, déjà, la souffrance avait passé, et quelle souffrance! (Mat., 1, 18). Ce que fut, pour la Vierge sans tache, l'angoisse de l'honneur menacé, quel pieux serviteur de Marie nous le fera jamais comprendre? Si haut que Joseph eût placé, dans sa vénération, sa fiancée Marie, l'évidence parlait plus haut que tous les respects; et quel témoignage accablant contre celle qui, par le plus saint mariage, s'était engagée toute à lui, comme il s'était engagé

tout à Elle par le contrat d'une mutuelle et absolue charité! Que faire, cependant? à qui s'adresser, en cette extrémité? de qui attendre la solution d'une difficulté sans issue, créée par Dieu même? Que pouvait dire Marie? est-on témoin dans sa propre cause? Dieu, qui avait tout accompli dans le secret, n'exigeait-il pas le silence? Si le silence devait être rompu, n'appartenait-il pas à Dieu seul, ou à ses anges, d'intervenir lui-même, pour tirer du plus cruel embarras deux âmes qui l'aimaient? Anxiété poignante, en vérité; car autant que de l'honneur, il y allait de la vie, pour la Vierge; et non pas seulement de sa propre vie — elle y tenait peu — mais de cette vie à deux qui désormais était la sienne avec Jésus, et qui devait être le salut d'Israël et du monde : l'épouse coupable ou jugée telle pouvait être livrée au juge; et la loi était inexorable. Et pourtant Dieu se tait. La parole libératrice, qui dépend de Dieu seul, Dieu l'ajourne. Quand elle se fait entendre, il est trop tard, en quelque sorte; car le coup est porté, le cœur de Marie a cruellement souffert, et celui de Joseph a été brisé. L'un et l'autre se reposeront dans la révélation apaisante du mystère divinement accompli en Marie (Mat., 1, 20); mais ils n'en auront pas moins subi, pendant de longs jours, la plus pénible des épreuves qui puissent meurtrir deux cœurs, et les meurtrir l'un par l'autre.

Ainsi fait Dieu, poussant les choses à l'extrême. Ce qu'il attend de nous, comme un hommage, c'est l'appauvrissement volontaire, par lequel nous lui abandonnerons, comme autant de biens destinés à Lui seul, notre repos,

notre vie, notre honneur, et jusqu'à cette conviction, si bien ancrée dans notre esprit, que Dieu se doit de nous aider, à telle heure de tel jour, dans tel moment critique, et de telle façon. Nous voulons Dieu conséquent avec lui-même; disons plutôt, pareil à nous, dans ses pensées, et dans ses voies. Et par là nous humilions sa grandeur souveraine; car Lui-même nous déclare, dans les Livres Saints, que ses pensées ne sont pas nos pensées; que ses voies sont impénétrables (Is., 55, 8).

3. Et la même leçon nous sera donnée par toute la suite de l'histoire de Marie. Humiliations et souffrances, à Bethléem; car quelle mère ne fait pour son enfant le rêve d'une naissance paisible et entourée? n'a-t-elle pas préparé pour lui, dès longtemps, l'asile chaud et le tendre berceau où, chez lui, dans sa maison à lui, le bien-aimé ardemment désiré dormira son premier sommeil?... Comme elle sera à l'abandon, la Vierge Mère, dans cette caverne isolée, refuge du bétail, à distance de Bethléem, qui a fermé ses demeures, quand pourtant la prophétie faisait présager un accueil : *nequaquam minima es in principibus Juda* (Mat., 2, 6).

Et plus tard, viendront, à leur tour, les alarmes de la fuite, les tristesses de l'exil, l'insécurité du retour; et sur l'existence de l'enfant bien-aimé, la menace à jamais suspendue, un glaive déjà levé (Luc, 2, 35). Et puis, les obscurités de Nazareth; et puis, les désolations du veuvage; et puis, la séparation, la solitude; et puis, la Croix; enfin, un long martyre.

Mais Marie ne s'étonne pas du lot qui lui est échu. Plaçons plutôt sur ses lèvres l'action

de grâces permanente; et tout près d'elle, essayons de répéter, avec elle, ces mots que dira souvent Jésus : C'est bien, mon Père, puisque tel est votre bon plaisir. *Ita, Pater* (Mat., 11, 26).

Même conclusion si nous considérons les emplois que Dieu a confiés à Marie. A la reine-mère, les rois de ce monde réservent des distinctions et créent des loisirs. Il ne faut pas que les mains d'une reine soient occupées à de vulgaires ouvrages; c'est bien assez qu'elle daigne se livrer, quand il lui plaira, à quelque occupation de son goût, avec l'aisance d'une femme d'élite qui, supérieure au besoin, marquera son travail, comme ses relations, d'un cachet de liberté souveraine... Mais loin de nous ces images et ces préjugés hautains, quand il s'agit de Marie. Avec tout le respect dont nous sommes capables, contemplons les mains de Notre-Dame : mains de vierge, mains de reine; mains de la Reine des Anges; mains de la plus auguste des Mères. A quoi s'occupent-elles? *Digiti ejus apprehenderunt fusum* (Prov. 31). Industrieuses, actives, ces mains bénies ne chôment pas; tout le jour elles s'emploient aux petites besognes de la vie ménagère, aux humbles soins de l'intérieur. Rien de plus éminent que sa destinée, rien de plus effacé que ses emplois. Aucun miracle ici; mais la vie tout ordinaire, d'une mère et d'une épouse accaparée chaque jour par les devoirs monotones du foyer. Perdue dans la verdure d'un clos rustique, la maison de Nazareth ne raconte pas au passant le mystère qu'elle abrite. Tout le ciel est dans ce tabernacle; mais je n'entends pas, ici, la voix des anges dans les hauteurs; je ne vois pas l'étoile au repos sur la demeure

du Saint des Saints. Dans les limites du vaste empire romain, qui s'entretient de cet atelier d'un artisan? Si quelque roi s'en veut enquérir, qu'il vienne, et qu'il comprenne. *Et nunc, reges, intelligite* (Ps. 2, 10).

Et nous aussi, comprenons. Peut-être sommes-nous de ceux qui, impuissants à se fixer, cherchent à tromper leur ennui par une agitation perpétuelle, et ne trouvent de repos que dans le perpétuel « divertissement »? N'accepterons-nous pas plutôt, avec un joyeux abandon, le travail quotidien, et l'obligation des petites vertus? Daigne l'humble Vierge Marie nous obtenir ce « sens du Christ » (I Cor., 2, 16). *Nos autem sensum Christi habemus.*

3. — Charité.

Contemplons un dernier trait de la Vierge toute belle, *super omnes speciosa.* Jésus vient, par amour, et pour les autres; il est *Charité* (I Jo., 4, 16). Et Marie lui ressemble.

Charité qui, tout entière, tend à l'immolation de soi. L'amour qui embrase Jésus-Christ pour son Père, amour sans mesure, d'où procèdent adorations et acquiescements, obéissance fidèle et donation totale, pure flamme qui consume le Cœur de Jésus, il le dépense à notre service. Pouvant le garder jalousement pour lui, dans une jouissance infiniment belle, il le prodiguera, pour le rachat du monde, *proposito sibi gaudio, sustinuit crucem* (Heb., 12, 9). De toute sa force il tend au sacrifice, *propitiatio pro peccatis nostris* (I Jo., 2, 2). Pour nous, tout est dit dans ces mots; il s'agissait de nous prouver un ineffable amour, capable de briser toutes

les barrières; il s'agissait de nous délivrer, en passant toutes les bornes du dévouement, pour donner les gages indiscutables de l'amour. Qui nous donnera de pénétrer dans le mystérieux débat, engagé entre le Père et le Fils, au terme duquel le Verbe s'offrit, obéissant jusqu'à la mort, pour nous sauver, race maudite? Comment sonder les abîmes de cette charité? *Prior dilexit nos* (I Jo., 4, 10).

Dès lors, comment entrer dans la vie du Christ, comment porter la vie du Christ en soi, sans vivre pour les autres; sans compatir, sans donner, sans se donner? Les sacrifices ne plairaient point à Dieu, sans cette offrande spirituelle, toute d'amour. *Abel justi placuerunt munera;* modestes offrandes, mais où passait tout le cœur. Caïn déplut; *ex maligno erat* (I Jo., 3, 12).

La Mère de Jésus est faite à l'image de Jésus. Elle est toute bonté. Goûtons la suavité de son cœur, à qui pèse toute misère et toute peine qu'elle aperçoit en nous.

Quel amour nous porte-t-elle? Précisément l'amour dont son cœur de Mère est embrasé pour Jésus; s'en peut-il concevoir un plus grand? *Majorem caritatem nemo habet.* Comment expliquer qu'un pareil amour s'attache à nous? *Unde hoc mihi* (Luc, 1, 43)?... A la distance où nous placent, au-dessous de ce groupe très saint de Jésus et de Marie, notre misère et notre faute, pouvions-nous seulement prétendre à leur souvenir, à leur regard? Qu'ont-ils à faire de nous? Jésus est tout à Marie, Marie toute à Jésus; ils se suffisent, ils sont heureux; qui sommes-nous pour occuper leur pensée et leur amour? *Exi a me, Do-*

mine, quia homo peccator sum (Luc, 5, 8). Quand Jésus n'aurait réalisé l'Incarnation que pour Marie, le mystère eût été d'une assez royale splendeur pour déterminer Dieu à l'accomplir ; à elle seule, la Maternité divine est une si ravissante merveille que, pour en donner à la Sainte Trinité le spectacle et la joie, l'Incarnation aurait eu sa raison d'être [1]. Marie a reçu de Dieu son trésor, Jésus ; et Jésus possède son trésor à lui, Marie ; que faut-il de plus, et quoi de moins nécessaire à leur amour que notre infime et sordide délivrance?

Mais tel est l'amour de Dieu pour nous : Jésus et Marie n'existent que pour nous. *Sic dilexit* (Jo., 3, 16). *Propter nimiam caritatem qua dilexit* (Eph., 2, 4). Jésus ne s'appartient pas, il est le Don du Père à l'humanité coupable (Jo., 4, 10). Marie, de son côté, instruite par l'Esprit-Saint, ne verra plus seulement en Jésus son fils, mais le Salut, *Salutare Dei* (Is., 52, 10; Luc, 2, 30) ; l'homme investi de la fonction charitable par excellence ; l'Ange du Testament nouveau, chargé de la mission publique et universelle du Sauveur. *Salvum faciet populum*, c'est toute sa raison d'être ; quoi qu'il en soit des possibilités et des convenances d'une autre hypothèse (dont nous ne discuterons pas ici le bien-fondé), le fait devant lequel nous place la charité du Père nous dispense de chercher ailleurs le nom et la définition de notre Jésus. Il est victime volontaire pour les hommes. Sa Mère ne le reçoit pas dans un autre but. Le ciel lui demande d'y consentir (Luc, 1, 3).

[1] Le P. TERRIEN s'étend sur les harmonies et les richesses de la maternité divine, dans *La Mère de Dieu*, t. I (p. 89 et suiv.)

Pourquoi pareille demande? Sans doute, il était de toute convenance qu'elle lui fût adressée, son concours maternel ne pouvant être matériel seulement; mais il le fallait surtout parce que cet enfant de la Vierge, nouvelle Ève, venait ici-bas pour souffrir et pour mourir; et son Sacrifice réaliserait la revanche divine du Salut, par opposition à l'ignominie de la Chute. Marie serait donc associée à Jésus dans cette tâche de charité; son consentement prendrait cette signification [1].

Marie ne recevait Jésus que pour le livrer. Comment une mère en peut-elle arriver là? — Certes, si Marie n'avait été qu'une mère pareille aux nôtres, fût-ce aux meilleures, Dieu ne lui aurait sans doute pas demandé ce sacrifice. Il l'a demandé à un père (Gen., 22, 13) sans permettre d'ailleurs l'immolation d'Isaac; on ne voit pas qu'il l'ait exigé d'une mère. Lui seul, par une charité sans exemple, il a livré son Fils, pour sauver des pécheurs (I Tim. 1, 15); et souhaité que Marie le livrât. Imitatrice parfaite du Père, Mère du Fils par toute son âme, et embrasée de la charité du Saint Esprit, elle accomplit cette magnanime oblation. Dès l'instant de l'Incarnation, rédemptrice avec Jésus, elle est victime avec lui, pour l'adoration, pour l'action de grâces, pour l'impétration et pour l'expiation [2].

Aussi considérons son premier soin. Sortant

[1] Lire DE LA BROISE, *La Sainte Vierge*, p. 79.

[2] Nous retrouverons plus loin, à propos de la Divine Enfance cette notion du Sacrifice. L'oblation en est l'âme; la livraison d'une victime à Dieu s'y ajoute, pour des fins très hautes auxquelles la destruction de la victime n'est pas essentielle; seul importe son transfert à l'usage de Dieu.

de son repos, soulevée par le mouvement qui la presse de donner Jésus, Marie se lève et se hâte vers Elisabeth; elle franchit les collines, sa plénitude se répand, elle porte à Jean-Baptiste et à la famille du Précurseur les prémices de la Rédemption. Comme l'Immaculée Conception, comme l'Annonciation, la Visitation -- que nous méditerons plus à loisir — fait partie des mystères de l'Incarnation; elle en révèle tout le sens : Incarnation qui ne fait qu'un avec la Rédemption, œuvre de charité qui ne s'achèvera qu'avec le temps. Partout Marie est présente, active et charitable. Son amour pour Dieu, sa dévotion pour Jésus, passe et se traduit en un dévouement absolu et universel aux hommes.

Vives lumières pour nous. La charité pastorale sera donc en quelque sorte le mouvement le plus signalé de l'amour divin dans une âme, et le trait essentiel de ressemblance avec Jésus-Christ (Jo., 10) — Charité qui s'attachera de préférence aux humbles, aux déshérités, aux coupables. — Charité qui saisira avec joie, pour agir, les moyens les plus pénibles, et s'estimera surtout heureuse quand son effort restera sans récompense (Mat., 6, 1; I Cor., 13, 1). — Charité tendue vers le sacrifice, et pour qui réparer, expier, prendre sur soi les iniquités du monde et en offrir à Dieu la rançon justement exigée (Is., 53, 4; I Pet., 2, 24; I Jo., 3, 5), semblera tous les jours la tâche à bien remplir, *opus quod dedisti mihi ut faciam* (Jo., 17, 4).

A ce prix, Jésus sera mieux connu, mieux aimé, chaque jour mieux formé en nous; et chaque jour il grandira parmi les hommes. *Veritatem facientes in caritate, crescamus in*

illo per omnia, qui est caput Christus, ex qu totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam subministrationis, secundum operationem in mensuram uniuscujusque membr augmentum corporis facit in ædificationem su in caritate (Eph., 4, 15 et 16).

« Il s'agit en effet de former le Christ. C'est la parol de la Genèse qui revient sur les lèvres de Dieu : *Faciamus hominem;* seulement, ici, c'est l'homme parfait, *virum perfectum;* c'est le second Adam. Sans cesser d demeurer une grâce unique et singulière, l'unio hypostatique se répand, se prolonge, s'épanouit. Voye elle embrasse tous ceux de l'humanité qui consentent se laisser envelopper dans ses replis, elle se répète se reproduit en chacun, *christianus*, *alter Christus;* l termes audacieux de la promesse diabolique sont dépa sés par la bienveillance divine : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (Gen., 3, 5). Ainsi, au cours du temps forme progressivement la plénitude du Christ, et temps lui-même n'existe et ne se poursuit que po fournir la marge nécessaire au lent et glorieux enfa tement du Christ achevé et complet ; pour permettre Seigneur d'arriver à sa taille prédestinée, à l'insertio parfaite, en sa vie, de tous ses élus (ἡλικίας, qui a é traduit par *ætatis* serait mieux rendu par *staturæ*, Mat., 6, 27) ». (D. DELATTE, *Les Epîtres de S. Pa replacées dans le milieu historique des Actes*, t. II p. 121).

LECTURES.

Card. MERCIER. — *La Médiation universe de la T. S. Vierge et la « Vraie Dévotion Marie », selon le B. Grignion de Montfo* — Louvain.

Le cardinal MERCIER, dans un discours qu'il p nonçait à Anvers, en 1924, après avoir rappelé demande faite à BENOÎT XV par l'épiscopat Belgique, d'ériger en dogme la croyance de la chrétie à la médiation universelle de la Sainte Vierge, expos avec clarté et vigueur les fondements de cette doctri Il montrait, à cette occasion, par quel admirable p

grès, dans la continuité d'une même foi, s'est propagée la dévotion à Marie. Et il exhortait les fidèles à pratiquer cette *consécration de soi-même à Jésus par Marie*, ce saint « esclavage d'amour » que le Bienheureux Fondateur des Filles de la Sagesse et des Pères de la Compagnie de Marie a rendu si cher aux vrais Fils de Marie. — Nous citons un fragment de ce discours :

« Pour la femme prédestinée qui devait donner le jour à sa sainte Humanité, le Fils de Dieu, consubstantiel au Père et au Saint-Esprit, la Très Sainte Trinité, arrête un plan où Marie apparaît comme un monde à part, au-dessus de tous les mondes, le chef-d'œuvre de la création. Seule, parmi les enfants des hommes, Elle échappera à la malédiction de notre race, et ne sera jamais, pas même l'espace d'un instant, en inimitié avec son Dieu. Dès sa conception, Elle recevra la grâce en plénitude. Cette grâce, par son impeccable fidélité, Elle la fera fructifier sans interruption tout le long de son existence terrestre, au point qu'Elle possède à Elle seule une splendeur de beauté surnaturelle qui dépasse en éclat celle de tous les anges et de tous les saints de la cour céleste. Elle est la Reine du Ciel. A côté du trône unique de la divinité, Elle domine toutes les créatures dans le royaume de la gloire.

« Entré en ce monde, le Fils de Marie associe sa Mère, comme Il n'associera personne, à sa mission rédemptrice

« Dès l'instant où l'ange Gabriel lui annonce qu'Elle est destinée à devenir la Mère de Jésus et où elle prononce le *fiat* de son acceptation, Marie sait que le Fils qu'Elle portera dans ses entrailles est une victime destinée au sacrifice ; Elle-même, d'ailleurs, ira l'offrir à Dieu au temple, où Elle entendra le vieillard Siméon prophétiser sa coopération par le cœur à l'immolation qui se consommera sur le Calvaire. Aussi, à l'heure où son Fils expire, Elle est là, la Mère, au pied du gibet où son Fils est crucifié ; Elle s'y tient debout, comme le prêtre à l'autel. Son Fils s'offre au Dieu de justice et de miséricorde pour le salut du monde ; Marie l'offre avec Lui et dans le même esprit. Donnant son Fils, c'est d'ailleurs quelque chose d'Elle-même qu'Elle immole à Dieu : car, cette chair meurtrie, labourée comme l'est la glèbe par le soc de la charrue, ce Sang

qui coule des plaies et du Cœur du divin Agneau so
de la chair et du sang de la très Sainte Vierge Marie

« Avant de mourir et de remonter vers son Pèr
songeant au Corps mystique qui devait prolonger i
son existence terrestre et préparer dans l'épreuve
Royaume des élus, le divin Redempteur voit au pie
de sa croix, sa Mère et l'Apôtre qui avait reposé
Cénacle sur sa poitrine, le héraut prédestiné du div
Amour, le prophète des luttes et des victoires
l'Eglise, telles que les déroule sous nos yeux l'Apoc
lypse. En la personne de Jean, Il considère avec pit
cette pauvre humanité qu'il aime, jusqu'à verser po
elle la dernière goutte de sang de son Sacré-Cœur;
cœur compatissant de sa Mère, Il voit rayonner
tendresse vers toute la lignée des enfants qui naîtro
spirituellement à la vie de la grâce. Il est leur Réden
teur, Elle est leur co-rédemptrice : Femme, dit-Il à
Mère, voici ton Fils, *Mulier, ecce filius tuus*, et, à Jea
Voici ta Mère, *Ecce mater tua* (Jo., 19, 26).

« Elle est créée, la chaude atmosphère où doive
désormais s'épanouir les âmes. Sur tous les enfants
Dieu Marie étendra sa maternelle sollicitude. Elle
été associée à l'acquisition des grâces du salut; E
sera désormais associée à leur dispensation; Elle a
la Mère des douleurs, Elle sera la Reine de tous
Saints.

« Et à nous, ses frères adoptifs, Jésus demande q
nous ayons pour sa Mère le culte filial, l'esprit de sc
mission, de respect, de dilection qu'Il a eus pour E
et que, même dans la gloire, Il garde fidèlement env
Elle.

« Sans doute, le Christ reste le Médiateur premi
unique, entre Dieu et l'humanité; l'apôtre saint P
est formel à cet égard : et nul parmi les plus dév
enfants et serviteurs de Marie, ne songe à le conteste
Unus Mediator Dei et hominum, homo Christus Je
(I Tim., 2, 5), Il n'y a qu'un Médiateur entre Dieu
les hommes, à savoir l'homme qu'est le Christ Jésus

« Mais, s'il n'y a, à strictement parler, qu'un Médiat
principal pour tous, pour la sainte Vierge Marie e
même, il n'en est pas moins vrai, que le Christ a vo
unir sa Mère à son action rédemptrice et que, p
parler le langage des théologiens, ce qu'Il a mérité
seul, en stricte justice, « *ex condigno* », elle l'a mé

dépendamment de Lui, de par sa volonté, en vertu d'une aimable convenance de surcroît, « *ex congruo* ».

« Lui, Fils de Dieu fait homme, est seul, en union avec son Père et son Saint-Esprit, la source de la grâce sanctifiante, l'Auteur de notre vie surnaturelle.

« Cependant, si l'apôtre saint Paul, pour avoir prêché l'Evangile aux fidèles de Corinthe et les avoir mis ainsi sous la vivifiante influence du Sang de la Rédemption, a pu affirmer qu'il les avait spirituellement engendrés (I Cor., 4, 15), en ce sens qu'il était la cause morale éloignée de leur naissance à la vie de la Foi, à combien plus forte raison, Marie, cause morale de l'Incarnation en son sein virginal de Celui qui devait devenir notre Rédempteur et, par suite, le Principe de vie de tous les enfants adoptifs de Dieu : à combien plus forte raison, dis-je, Marie n'a-t-Elle pas le droit de dire qu'Elle nous a tous en principe engendrés à la vie spirituelle? Et lorsque, dans le cours des siècles, aujourd'hui, elle nous obtient, par sa toute puissante intercession, « *omnipotentia supplex* », les grâces divines; lorsque, avec sa douce et constante sollicitude, elle dispose nos âmes à y répondre, à en vivre, à les faire fructifier, que fait-Elle sinon remplir envers nous l'office de la maternité spirituelle qui lui a été dévolu au Calvaire à l'égard du corps mystique de son divin Fils?

« Assurément, il était loisible au Fils de Dieu de venir à nous sans passer par le cœur et par les entrailles d'une Mère; Il pouvait, comme notre premier père Adam, être l'objet d'un acte de création directe, mais la vérité est qu'Il a voulu naître d'une Mère, être formé de sa substance, et ainsi devenir Homme-Dieu. *Et incarnatus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine, et homo factus est.*

« S'il n'avait tenu sa sainte Humanité que du Créateur, ses obligations d'homme se fussent tournées exclusivement et directement vers son Père, et c'est exclusivement vers son Père qu'Il eût orienté nos âmes et nos volontés.

« Mais, puisqu'il a plu à la divine Providence d'avoir égard aux sentiments les plus profonds de nos cœurs pour les ouvrir à la reconnaissance et à l'amour que nous devons à Dieu; puisqu'il Lui a plu de nous donner, dans le Christ Jésus, un Frère aîné et un Guide qui, comme nous, aurait une Mère, n'est-il pas normal que

ce même Jésus nous inspire le double courant de vi
intérieure qui L'anime Lui-même, nous attire à son Père
nous conduise à sa Mère, nous soumette à son Père
nous soumette à sa Mère et ne reconnaisse en nous l
reflet de son âme que dans la mesure, où, fidèle
enfants de Dieu, fidèles enfants de Marie, nou
mettons comme notre divin Modèle Jésus, notr
honneur et notre joie, à glorifier son Père, à honore
sa Mère?

« En présence de ce que le Christ est pour sa Mè
et de ce qu'Il a fait pour Elle, il ne se concevait poi
qu'Il n'attendît pas de nous que nous partagions le cul
de sa piété filiale.

« Il ne se concevait pas qu'Il pût approuver que l
chrétiens missent des bornes au respect, à l'admiratio
à la dévotion qu'ils vouent à sa Mère, devenue leu
Mère.

« Dans la Liturgie de l'Eglise, Marie a son cycl
comme le Christ-Roi a le sien. Dans le Saint Offi
que chantent ou récitent le clergé et les Ordres religieu
chaque journée, chaque heure de la journée débute
finit par un hommage à Marie.

« Innombrables sont les églises dédiées à Notr
Dame, les familles religieuses, les cités et les royaum
placés sous son patronage. Les pèlerinages aux san
tuaires privilégiés de Marie se multiplient et les faveu
du Ciel y abondent.

« La chrétienté avait son mois de mai qu'elle appel
le mois de Marie, le grand Pape Léon XIII y a ajou
à l'automne, le mois du saint Rosaire.

« Est-ce tout? Avons-nous assez fait pour exal
notre Mère? Non, répond le Bienheureux de Montfo
offrir à Marie nos hommages c'est bien; nous off
nous-mêmes, nous livrer à Elle, afin qu'Elle exerce
pleine liberté sur nous les fonctions de sa Matern
spirituelle, afin qu'Elle dispose nos âmes à revê
l'image de son divin Fils, c'est mieux, et c'est ce q
demande « la vraie dévotion » ou « le saint esclavag

« Elle ouvre nos cœurs aux prévenances de la grâ
nous aide à y être fidèles, soutient notre persévéran

« Comme nous, mes Frères, vous avez tressa
d'allégresse, lorsque, faisant sienne l'affirmation si ple
de sens de saint Bernard, notre Saint Père le Pa
Benoît XV daigna insérer dans l'Office de Ma

Médiatrice de toutes les grâces, cette déclaration : Le dessein de Dieu est que tout dans l'ordre spirituel nous vienne par Marie. *Sic est voluntas ejus, qui totum nos habere voluit per Mariam.*

« Vous l'entendez : *totum*, dit le saint Docteur; *totum*, répète le Souverain Pontife : le tout, dans l'œuvre de notre salut vient de Dieu par l'entremise de Marie.

« Ce tout, qui nous vient par Marie, c'est le Christ Lui-même, Celui qui est par excellence le Don de Dieu, qui Lui-même se présentait à la Samaritaine, au puits de Jacob, et se représente à chacun de nous en nous disant : *Si scires Donum Dei* (Jo. 4, 10)! Si tu savais ce qu'est le Don de Dieu!

« Oui, le Don de Dieu, c'est Lui, Fils de Dieu, Fils de Marie, avec toutes les richesses surnaturelles dont Il est la cause méritoire et la source débordante.

« Le plan de l'économie chrétienne se déroule : Jésus, le Fils de Dieu, s'est offert à Dieu avec sa Mère, Il vient à nous avec sa Mère : allons à Lui aussi et, par Lui à Dieu, sous la protection et la garde de notre Mère.

« Marie daigne solliciter une place dans notre intimité, offrons-la-lui toute grande, sans limites, sans conditions.

« Elle n'a qu'une ambition, nous prendre par le cœur, qu'elle veut ouvrir à la piété filiale, pour nous conduire à son divin Fils, but unique et de son existence et de sa Maternité, et pour nous faire monter par son Fils, avec Lui, en Lui, jusqu'au trône de la Très Sainte Trinité.

« La dévotion, telle que l'entend de Montfort, n'est pas autre chose que cette donation filiale, mais totale, de nous-mêmes à Dieu et à son Christ par les mains de Marie.

« Avec Marie », avec Elle pour guide, pour protectrice, à l'abri des périls du chemin, des ennemis du dehors et du dedans, sous son manteau maternel.

« En Marie », en ce Cœur béni, fort de toute la pureté des vierges, brûlant de toute la charité des mères; accueillant ses intentions pour nos intentions, ses impulsions pour nos impulsions, identifiant nos vouloirs avec ses vouloirs, recevant d'Elle notre formation spirituelle à ses débuts, en ses progrès, en sa consommation, humbles petits enfants nourris et élevés par une Mère toute sage, toute aimante, et toute sainte.

« Par Marie, avec Marie, en Marie » au Christ et Dieu : tel est le bref énoncé de « la vraie dévotion Marie » et du « saint esclavage » (p. 11 à 15)[1].

Dom Vital LEHODEY. — *Le Saint Abandon.* — Gabalda.

L'abandon à la volonté divine est assurément, av l'exercice de la présence de Dieu, la pratique la pl utile aux âmes désireuses d'avancer, et la vertu q assure le plus efficacement la paix parmi les inég lités du dedans et les vicissitudes du dehors ; pa qui devient la garantie d'un progrès rapide, sous l'a tion fidèlement suivie de l'Esprit-Saint à l'exemp de Marie.

Dom LEHODEY, abbé de Notre Dame de Grâce Bricquebec (Manche), expose dans cet ouvrage nature, le fondement, l'objet, et les fruits de l'Abando

Bien des auteurs ont écrit sur cette matière : inc quons SAINT-JURE, *Connaissance et Amour de Jés Christ* (l. III, c. 8 et 24) ; — LE GAUDIER, *De perf tione vitæ spiritualis* (l. III, sect. 2) ; — LE MARCHAN *Exercices spirituels* (t. I, § 4) ; — Mgr GAY, *Vie et vert chrétiennes* (ch. 14) ; — DESURMONT, *La Providen* (Œuvres complètes, t. II) ; — DE SMEDT, *Notre surnaturelle* (t. II) ; — DE CAUSSADE et RAMIÈ *L'abandon à la divine Providence*, 2 vol. (Gabald ouvrage classique sur le sujet) ; — DE LEHEN, *Voie la paix intérieure;* — S. FRANÇOIS DE SALES, *Amo de Dieu* (liv. VIII et IX) ; *Entretiens spirituels* (2, 15, 21, 22) ; — S. ALPHONSE DE LIGUORI, *La vr épouse de Jésus-Christ* (c. 13 et 14) ; *Conformité à volonté de Dieu; Pratique de l'amour envers Jés Christ.*

C'est à S. FRANÇOIS DE SALES et à S. ALPHON DE LIGUORI que s'attache de préférence Dom LEH DEY. Dans le programme du saint Abandon, qu'il tr

[1] Une des LECTURES du ch. suivant (R. BERNARD, O. formera l'utile complément du point de doctrine si clairem exposé par l'éminent cardinal MERCIER.

[2] Nous n'avons fait que le signaler dans la première s de *Sur les pas de Jésus* (Saint Pierre sur les flots). Il s semble utile d'y revenir ici.

à la suite de ses maîtres, et de saint Ignace, il se propose de concilier, sans nuire ni à l'une ni à l'autre, l'activité de l'homme et la souveraineté du gouvernement providentiel (p. XI); et c'est assurément dans le maintien d'un juste équilibre entre ces deux facteurs que consiste la perfection de la vertu. L'abandon suppose « l'indifférence », et une remise totale de soi entre les mains de Dieu; mais il est compatible (il doit toujours le demeurer sous peine de déviation) avec l'activité, que requièrent les vertus, avec la prudence chrétienne, qui est toujours un devoir; il laisse place aux désirs et aux demandes, qui n'impliquent aucune imperfection quand ils restent soumis (p. 51; on se rappelle la « fille du chirurgien », de S. François de Sales).

Parmi les objets auxquels doit s'étendre l'abandon filial, l'auteur énumère : l'abandon dans les choses temporelles, en général; — dans les biens et les maux extérieurs; — dans les biens naturels du corps et de l'esprit; — dans les biens de l'opinion (réputation, humiliations, persécutions); dans les biens spirituels essentiels; — dans les variétés spirituelles, soit de la voie commune (insuccès, fautes, épreuves intérieures, tentations, consolations ou aridités, paix ou scrupules); soit de la voie mystique. C'est la troisième partie (p. 143 à 152).

Il y a du reste trois manières d'entendre le saint abandon; ou, si l'on veut, cette disposition sanctifiante pourra exister à trois degrés divers :

1) la simple *attente* de ce que Dieu fera de nous, et daignera nous faire savoir de ses intentions. C'est la soumission tranquille du fils qui s'en remet à son père. Ne rien désirer, ne rien demander, ne rien refuser (p. 72), n'offre guère de danger, n'est pas présomptueux, et peut être conseillé à tout fidèle soucieux de progresser.

2) le même acte, accompagné d'une *offrande* par laquelle on se consacre ou on se livre à Dieu. S'offrir de la sorte, avec élan, sans toutefois faire mention spéciale ou explicite de la souffrance; s'offrir volontiers à tout ce que Dieu voudra, sans spécifier, est encore utile et pourra être conseillé à beaucoup d'âmes, avec l'humilité comme garantie; on demandera instamment à ces âmes l'accomplissement de la volonté de Dieu

signifiée, et la sanctification des croix journalières (p. 73).

3) s'agit-il de *demander la souffrance*, surtout de s'offrir en *victime*, surtout d'en faire le *vœu:* la discrétion s'impose, avec le discernement que la discrétion implique. — Certes le fondement doctrinal de cette pratique est solide (communion des saints, réversibilité des mérites, rôle auguste de la souffrance, folie de la croix)[1]; et les exemples ne manquent pas (MARGUERITE-MARIE, ELISABETH DE LA TRINITÉ, THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, etc.). Il y faut, toutefois, une *vocation*, dûment contrôlée; voir D. LEHODEY (p. 78 et 79).[2]

Pratiquement, et pour le plus grand nombre d'âmes même ferventes, ne sera-t-il pas plus parfait de laisser à Dieu le soin de choisir?

DE LEHEN, S. J. — *La voie de la paix intérieure.* — Haton.

Plusieurs chapitres de ce traité d'ascèse enseignent la pratique de l'abandon. La première partie a pour titre : *De la soumission aux ordres de la divine Providence.* L'auteur y rappelle notamment (et nous résumons ce chap. II) « en quelles choses on doit se soumettre à la conduite de la divine Providence » :

1) Intempéries des saisons, désordre des éléments, et calamités qui en résultent. Les créatures font leur devoir, et servent de leur mieux; *benedicite Dominum* (S. FRANÇOIS D'ASSISE, la joie parfaite, p. 25).

2) Fléaux publics, pestes, famines, guerres. Les hommes n'y ont souvent que trop de part (passions, péchés, ambitions, oubli de la charité). Dieu n'en arrête pas les effets; mais il les contient dans les limites qu'il a fixées, et les dirige à des fins très sages (âmes sauvées; monde averti; nations guéries).

---

[1] De cet abandon au bon plaisir divin, de la paix qu'il apporte, des vertus qu'il entretient, la notice du P. DONCŒUR sur *Le Père Hanrion* (Apostolat de la Prière) donnerait, croyons-nous, l'idée la plus exacte.

[2] C'est au substantiel ouvrage du P. PLUS, *La folie de la croix*, que nous renvoyons nos lecteurs. Il encourage, à bon escient, ce genre de demandes.

3) Charges de famille, avenir des enfants. — Notre Seigneur a recommandé explicitement cet abandon : *Nolite solliciti esse.* Honorer la paternité de Dieu ; élever pour Lui de nombreux enfants.

4) Pertes d'argent, dommages matériels ; injustices dont nous sommes victimes (p. 30).

5) Pauvreté, et suites incommodes qu'elle entraîne. — Dieu nous réduit en cet état parce qu'il est avantageux pour nous. Ainsi considérées, les privations deviennent des remèdes. Plus nous nous comporterons en enfants de Dieu, plus nous aurons droit à ce qu'il possède lui-même.

6) Adversités, humiliations, insuccès. Autant de dispositions divines, destinées à nous conduire en toute sûreté à notre plus grand bien.

7) Défauts naturels, même de l'âme. Le peu que nous avons en est-il moins un bienfait? « Nous en avons assez, puisque Dieu l'a ainsi jugé ». Et puis, la supériorité des talents n'est-elle pas souvent un piège, un aliment d'orgueil, une cause de ruine (p. 35)?

8) Maladies, et leurs circonstances. Faire le possible, par devoir, pour la guérison, parce que Dieu le veut ; réprimer toute impatience ; s'impatienter serait s'en prendre à Dieu.

9) Acceptation de la mort : une intention de Dieu.

10) Privations des moyens extérieurs et sensibles de salut ou de progrès : un directeur, un ami, un appui. Dieu suppléera. — De même, dans l'impossibilité d'assister à la messe, de communier, de prier. « C'est Dieu qui vous réduit dans l'état où vous êtes ; c'est donc lui qui vous dispense... » (p. 42).

11) Suites de nos péchés ; conséquences de nos imperfections ou de nos fautes. — Dieu n'a pas voulu votre péché, mais il veut, pour votre bien, qu'il soit suivi de ses conséquences ; acceptez-les, et vos chutes seront comme un monument de votre persévérance dans le service de Dieu (p. 45).

12) Peines intérieures, tentations, obscurités, difficultés de toute sorte. — A quelque cause qu'il les faille attribuer, toujours recourir à Dieu comme à leur premier auteur. Dieu n'a pas voulu nous donner plus de

perfection ; il nous a laissés avec ces infirmités. — Ou bien, si le démon en est l'auteur, c'est par une permission de Dieu (Job). — Les peines intérieures ont porté au plus haut degré l'héroïsme d'une SAINTE THÉRÈSE, d'un SAINT IGNACE, d'un SAINT FRANÇOIS DE SALES.

13) Vertus mêmes, grâce et gloire. — Tâchons de parvenir par notre fidélité confiante, au degré de perfection qui nous est destiné ; il n'est pas le même pour tous (p. 50).

L'abandon ainsi pratiqué nous offre un sûr moyen : *a)* d'être habituellement uni à Dieu : son opération n'est que mystère ; par l'abandon nous honorons le caractère essentiel de cette action impénétrable ; nous n'en cherchons pas d'autre raison que Dieu même ; nous ne prétendons pas la loger dans le cadre étroit de nos explications et de nos pensées (p. 80) ; — *b)* de pratiquer un détachement méritoire ; car quelle abnégation meilleure que de nous déposséder de cet amour de nous-mêmes, qui paraît surtout dans la peur que nous avons de nous laisser sanctifier par l'épreuve (p. 81 et 82) ? — *c)* enfin, de nous trouver aptes à la vie apostolique ; car l'abandon oblige la Providence à se déclarer. Il ne faut pas tenter Dieu, mais encore moins se défier de Lui. Par maint exemple de la vie des saints, Dieu a montré que rien ne lui plaît comme l'extrême confiance.

M. ODIN. — *Pour la Vierge*, commentaire des oraisons mariales les plus populaires. Préface de Mgr LAVALLÉE. — Aubanel fils aîné, Avignon, 1927.

Dans la première partie, *Laudes*, une gerbe de fleurs à Marie : l'*Ave Maria*, la fleur toujours ouverte ; l'*Angelus*, fleur qui éclôt trois fois le jour ; le *Regina cæli*, fleur annuelle de joie ; le *Rosaire*, fleurs en guirlandes, de roses blanches, de roses pourpres, de roses d'or ; les Litanies, jonchée de fleurs ; le *Magnificat*, arc triomphal et fleuri.

A ces antiennes, pieusement méditées, s'ajoutent les prières, *Preces*, que l'Eglise adresse à Marie au pied de l'autel : *Sancta Maria*, « l'essentielle prière » à la Mère dont nous avons tant besoin ; *Salve Regina*,

l'humaine salutation, si saisissante le soir, dans le sanctuaire, quand les moines la chantent ; le *Souvenez-vous*, « un grand cri de détresse », de qui ? peu importe : « Improvisé au début du XII^e^ siècle, voilà donc huit cents ans qu'il est récité, innombrablement, partout, toujours, et que des sceptiques, des athées, ont bien pu perdre la foi, mais non le souvenir de leur souvenez-vous. Ils vous le récitent à l'instant même. Un orgueil les retient ; mais quand ils sont seuls, et tristes, et tout à fait sincères, il leur arrive encore et comme malgré eux de le redire, par une vieille habitude qui ne veut pas mourir, et parce que ce qui a consolé une fois, on sait bien que cela garde la vertu de consoler toujours ».

Puis, voici *Vierge sainte*, la supplication mélancolique, si tendre, de l'abbé Perreyve, à « la Vierge au tendre cœur ». Puis, l'incomparable *Stabat*, l'hymne de notre douleur aux douleurs que nulle douleur n'a égalées. Le *Stabat*, remarque l'auteur, n'est-il pas une oraison toute faite?

« Composition du lieu, application de l'imagination, aspirations et mouvements du cœur, union, prière finale, ne reconnaissez-vous pas la méthode fameuse? Un point notamment en est illustré : l'utilisation de l'imagination pour féconder le cœur et faire jaillir le sentiment. Contemplez un calvaire, ou agenouillez-vous devant une image de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et si vous sentez votre cœur indifférent et sec, récitez le *Stabat* lentement. L'exercice est infaillible, à la condition d'être pénétré d'attention ; car de ligne en ligne la poésie liturgique fait effort, et vous avec elle, pour vous représenter la Vierge désolée. Les répétitions vous impriment de force la scène à même les yeux, puis l'émotion vous envahit de cette vision vivante. Alors sincèrement vous compatissez, et votre pitié se met à parler toute seule. Vous souhaitez l'union à cette douleur, vous offrez votre propre souffrance, vous échangez vos épreuves contre les tourments de Jésus et de Marie... C'est du mysticisme, de celui qui est la piété la meilleure : Dieu rendu sensible au cœur par l'ingénieux usage de l'imagination » (p. 85).

L'*Ave Maris stella* est la « prière qui quémande », pleine de simplicité hardie et d'agrément musical dans sa vieille rime charmante. L'*Inviolata*, prière rythmée

et rimée, « toute blanche, demande la grâce de l blancheur, et la demande à la très blanche Vierg Marie ». Pour finir, le *Sub tuum*, « type et modèle de oraisons jaculatoires, de ces prières rapides, à trajec toire tendue, qui percent le ciel comme des balles ».

Mme Cécile BRUYÈRE, abbesse de Sainte-Cécile — *La vie spirituelle et l'oraison d'après la Sainte Ecriture et la Tradition monastique* — Mame.

« Marie coopère constamment à la formation du corps mystique de son Fils qui est sa plénitude, et nous aimons à relever ce que pensent beaucoup d'auteurs sur la place que Notre-Dame occupe dans ce corps mystique, dont le Christ est la tête et dont Notre-Dame est le cou, disent-ils avec raison, *collum Ecclesiæ mysticum*, tandis que nous en sommes les membres. Or dans un corps, les membres tiennent à la tête et ne communiquent avec elle que par le cou, son trône et son appui...

Ce qui est vrai pour tous paraît avoir une réalité supérieure pour les âmes qui progressent dans la vie spirituelle. S'il faut en croire le Cantique sacré : *Tenuī eum, nec dimittam, donec introducam illum in domum matris meæ et in cubiculum genitricis meæ* (Cant., 3-4), l'âme, qui commence à prendre conscience de la présence de Dieu en elle, sent plus qu'une autre le besoin d'être gardée par la Mère de Dieu, abritée, protégée et soutenue par elle dans ces voies où elle aspire non seulement à devenir l'épouse du Fils de Dieu, mais encore à croître jusqu'à la révélation d'une commune origine, où elle sera proclamée sa sœur ; aussi répète-t-elle une fois encore : *Apprehendam te, et ducam in domum matris meæ ; ibi me docebis, et dabo tibi poculum ex vino condito, et mustum malorum granatorum meorum* (Cant., 8, 2). C'est sous les yeux de Marie que l'épouse, glorieusement adoptée par cette Mère bénie, recevra le fructueux enseignement, et, divinement instruite, apprendra à aimer le Seigneur d'une charité parfaite. N'est-ce pas Notre-Dame qui possède le secret des Mystères de l'Incarnation et de la Rédemption? C'est elle qui peut nous les révéler, et, en nous les manifestant, nous témoigner de quel amour nous

avons été aimés de toute éternité, afin de faire jaillir la source par laquelle nous rendrons à Dieu un véritable amour » (p. 405).

Joachim M. DOURCHE, Servite. — *La Vierge toute sainte.* — Desclée, De Brouwer.

Mgr LÉPICIER, Servite, archevêque de Tarse, a composé un *Tractatus de Beatissima Virgine Maria Matre Dei*, que l'on se réjouira de trouver ici, pieusement monnayé en quelque sorte à l'usage des fidèles par un autre Servite de Marie, le P. DOURCHE. Grâce à ce résumé substantiel, paru d'abord en articles dans le *Messager de la Très Sainte Vierge*, il sera facile de méditer une à une les prérogatives de la Toute Sainte Mère de Dieu, de l'Immaculée, de la Toute Parfaite : prérogatives sur lesquelles les Docteurs (ceux de l'Orient surtout, cités ou rappelés ici) et les théologiens, n'ont pas tari. Les sujets classiques du Traité de Marie sont ainsi proposés par menues tranches à notre étude : prédestination, maternité (p. 49, intimité entre Marie et Jésus avant la Nativité), rapports avec la Sainte Trinité ; Immaculée Conception (le dogme, ses harmonies, l'état privilégié qui en résulte pour Marie). A ce propos, l'auteur le rappelle, « le premier docteur de l'Université de Paris, qui soutint publiquement dans son *Alma Mater* la thèse de la conception immaculée de Marie, est le franciscain Duns Scot, surnommé le Docteur subtil. D'après les Annales de l'Ordre de S. François, cette joute fameuse eut lieu vers l'an 1304 » (p. 126). La 3e partie traite des perfections spirituelles de Marie, c'est-à-dire de l'aspect positif de sa perfection ; et puis de ses perfections corporelles, jusqu'à son Assomption.

Un des chapitres de cette 3e partie, *Marie et la souffrance*, est repris et développé dans une 4e partie, qui traite donc de la Mère des Douleurs. Et certes, en dépit d'un léger heurt dans la composition, on ne s'étonnera pas qu'un Servite se soit appliqué à mettre en relief les Sept Douleurs de Notre-Dame, en les rattachant du reste au Plan divin, où Marie est indissolublement unie à Jésus de toute éternité (p. 257).

3.

VISITATION

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — A l'école de Marie apprenons la *charité*. La Mère de Dieu s'empresse d'aller visiter sa cousine sainte Elisabeth. « Son humble et attentive charité lui suggérait d'aller réjouir sa cousine de sa présence, et l'aider de ses services. Et surtout Jésus, qui vivait en elle, voulait se donner par elle à son Précurseur. Ce seraient les prémices de sa mission sanctificatrice; et dans cette première œuvre, type de celles qui suivraient, il montrerait que sa mère est l'intermédiaire et la distributrice de ses faveurs » (DE LA BROISE, *La Sainte Vierge*, p. 88). — La contemplation de ce mystère nous apprendra : 1° Les *inspirations* de la charité; 2° les *fruits* de la charité; 3° le secret *moteur* de la charité.

2. *La composition de lieu.* — On est à la fin de mars, vers le temps de la Pâque. Joseph et Marie montent ensemble à Jérusalem. De là, sept kilomètres vers le sud-ouest, conduisent Marie à Karem, où se trouve la demeure de Zacharie et d'Elisabeth.

« L'habitation de Zacharie et d'Elisabeth est placée pour les uns à Karem, aujourd'hui Aïn-Karim, par d'autres à Hébron, par d'autres à Jutta, dans le voisinage d'Hébron. L'opinion favorable à Aïn-Karim ne peut être donnée comme certaine. Elle paraît être cependant la plus traditionnelle... Il semble bien, d'après la suite des faits, que Joseph n'assista pas à la rencontre d'Elisabeth et de Marie; il est donc vraisemblable qu'il n'accompagna pas la Vierge jusqu'au terme de son voyage » (ib., p. 89)[1].

---

[1] Ce n'est pas, toutefois, l'avis de tous les commentateurs. Parlant de la très sainte visiteuse, Marie de Nazareth, M. BUZY fait les réflexions suivantes : « Elisabeth la connaissait sans doute pour l'avoir visitée parfois, en compagnie de Zacharie, durant les longues années que la jeune Vierge avait

3. *La grâce à demander.* — La docilité aux mouvements de la grâce. Par Marie, l'activité et la joie spirituelle. Le respect de l'action de l'Esprit Saint dans les âmes [1].

« Désormais tout à Marie et par Marie, pour que j'aie l'humilité de la charité ; pour que Jésus soit conçu en moi ; pour que Jésus gardé en moi se développe et grandisse ; pour que je porte Jésus aux âmes et les âmes à Jésus » (OLIVAINT, Retraite 1665, 5e jour, *La Visitation*).

1. — Inspirations.

A peine Marie est-elle en possession du Trésor destiné à la terre, par l'Incarnation, qu'elle se sent pressée de le communiquer. *Exsurgens*, une force intime la soulève. *Surge, amica, propera* (Cant., 2, 10).

Après l'événement capital de l'Annonciation, le premier mot que dit l'évangéliste de la Vierge est celui-là : *exsurgens* (Luc, 1, 39); un élan... L'âme remplie et transportée, Marie

---

passées naguère dans les dépendances du Temple. Mais depuis quelques jours, Marie n'était plus seulement cette jeune cousine, idéalement modeste, douce, pure et bonne. Elle avait reçu, elle aussi, la visite d'un ange, qui lui avait proposé d'être la Vierge-Mère prédite par le prophète ; et aussitôt que son cœur et ses lèvres avaient prononcé le fiat du consentement, le plus grand événement de l'humanité s'était accompli en elle, elle était devenue la Mère de Dieu fait homme. Pourtant, rien n'avait encore transpiré au dehors du grand secret divin. Joseph lui-même, le fiancé de Marie, n'en était pas instruit. Aussi bien, Marie l'avait-elle laissé à Nazareth (si Joseph avait accompagné Marie, ses doutes ultérieurs (Mat., 1, 19), seraient incompréhensibles), tandis qu'elle-même, avec la sainte hâte que l'Esprit de Dieu met au cœur de ceux qu'il inspire, s'était acheminée vers les montagnes de Judée, en se joignant sans doute à quelque caravane de compatriotes et d'amis » (D. BUZY, *Saint Jean-Baptiste*, p. 37, Gabalda, 1922).

[1] Exercices Spirituels, Annotations 6, 7, 10, 15 à 20 ; voir BUCCERONI, *Les Exerc. Spirit.* (trad. Mazoyer, p. 13 à 25).

éprouve le besoin tout divin de répandre le parfum du Christ dont elle est pénétrée, *Christi bonus odor* (II Cor., 2, 15). La charité de Jésus-Christ la presse : et aussitôt succède à son repos, mais sans préjudice de son union avec Jésus, l'activité la plus rayonnante : *abiit, intravit, salutavit*, autant d'actes positifs dont l'énumération se presse sous la plume de l'écrivain sacré. Les attitudes négatives, expectantes, ne sauraient suffire à qui possède et porte Jésus-Christ. Pouvoir dire : « Je ne fais de mal à personne, » c'est trop peu. A qui faisons-nous du bien? vers qui portons-nous nos pas? Quelles sont les *inspirations* et les *actes* de notre charité?

Sur le chemin que va suivre la Mère de Dieu, prions, et suivons. *Sequar te* (Luc, 9, 57). Parcourons, avec elle, sans arrêt comme sans distraction, ces routes sûres, qui mènent au travail, au devoir, au prochain, aux œuvres. Qui suit Marie ne marche pas dans les ténèbres. *Qui me invenerit, inveniet vitam* (Prov., 8, 35) [1]. Prenons exemple sur elle, et secours auprès d'elle. Vivons dans une continuelle dépendance de son Cœur. Qu'elle soit notre recours ordinaire dans les difficultés, notre appui dans les labeurs, notre consolation dans les épreuves de l'apostolat. Deman-

[1] « Si Jésus et Marie sont la fin de toute la création, ils sont plus encore la fin de l'Ecriture tout entière. Et Dieu se plaît à voir la pensée et le cœur de l'homme retrouver, sous chaque détail du livre sacré, les principaux objets de son éternel amour » (DE LA BROISE, op. cit., p. 26). Le premier chapitre de cet ouvrage traite de cette application des oracles sacrés à la Femme prédestinée par qui et avec qui Jésus vient nous rendre la vie.

dons-lui l'intelligence de ces trois mots de saint Luc :

a) *Abiit.* — Sortir, de notre repos même légitime, de nos habitudes même louables, *exi de terra tua, de cognatione tua* (Gen., 12, 1), *obliviscere domum, populum* (Ps. 44). Renoncer à maint avantage personnel, pour accomplir notre pèlerinage et notre mission : réaliser non pas quelque voyage d'agrément, de distraction, d'exploration, mais l'itinéraire sacré qui doit me conduire aux âmes.

b) *Intravit.* — Les *visites*. Il en est de toutes sortes : visites d'obligation ; visites de convenance ; visites d'amitié ; visites de condoléance ; visites d'affaires. Le monde ne les ignore pas ; il s'en fait un devoir rigoureux, mais dans quel esprit, souvent ? Que sort-il de ces rencontres ? futilités et médisances. Mais il est impossible de s'y soustraire ; elles font partie de la vie de famille et de société ; elles peuvent devenir moyens d'apostolat. Dans l'intention du vrai prêtre, serviteur de Jésus et de Marie, elles serviront aux fins les plus hautes, et les plus solides vertus trouveront à s'y exercer.

Songeons au bien qui pourra résulter d'une *visite* opportune, discrète, dévouée. Visiter, c'est une des fonctions les plus considérables du bon pasteur. Peut-être la visite, bien placée, produira-t-elle des résultats spirituels plus appréciables que la parole publique en chaire. Mais ces résultats seront compromis, et pour toujours peut-être, par une visite faite au pied levé, sans discernement ; dans un autre esprit que l'esprit de Jésus et de sa Mère visitant Élisabeth ; ou bien, omise quand elle s'impo-

sait. — Je ferai la visite assidue de ma paroisse : visite aux pauvres, aux malades, aux mourants, aux familles éprouvées. Je saisirai toute occasion de la faire : peines, joies, deuils, naissances, bons et mauvais jours. *Religio munda, visitare...* (Jac., I, 27).

Par le moyen de la visite de bienveillance, de courtoisie, de charité, faite par Marie à sa cousine, sous l'inspiration spontanée de son cœur et sous l'impulsion suave de l'Esprit Saint, Dieu accomplit ici l'ouvrage très saint qu'il méditait, la sanctification du Précurseur. Tel est, dans son dessein, l'événement principal, caché à tous les yeux, qui se réalisera par delà l'événement visible. Ainsi en agit l'adorable Providence. Par notre ministère, quand nous restons fidèles aux inspirations de la charité, Dieu se propose et obtient un but qui nous dépasse, connu de lui seul. L'accomplissement tranquille et modeste de nos devoirs d'état, de ministère, de société, de famille, prépare, à notre insu, les plus saintes merveilles de la *grâce*. Ne nous croyons pas inutiles, même quand nous subissons le sentiment douloureux de notre impuissance, ou quand nous ne voyons ni le résultat ni le fruit de nos travaux. A nos visites, quand notre intention est droite et nos procédés dignes de Dieu, sont attachées maintes grâces; Dieu sait lesquelles. Faisons notre devoir, et comptons sur cette efficacité inaperçue qui vient de l'action providentielle.

Dans toutes mes visites, je demanderai à Jésus et à Marie de réaliser pleinement leurs projets, toujours plus complets que les miens; d'accomplir toujours, dans la maison où j'en-

trerai, plus de bien que je ne pourrai me proposer d'en faire. Je dépose une semence, je remue le sol, je plante, j'arrose; Dieu donnera l'accroissement (I Cor., 3, 6). Quand, par quelles voies? Dieu le sait. *Prædicatores suos Dominus sequitur* (S. GRÉGOIRE; Brev. homil. Evangelist.); c'est vrai, non seulement de la prédication, de la confession, de la direction, mais de toute parole inspirée par la charité; pas une qui soit perdue. Sans attacher aux résultats immédiats et visibles une importance qu'ils ne sauraient avoir, n'étant que des moyens au service de la grâce souveraine, ayons foi dans les buts spirituels, lointains peut-être, mais assurés et durables, que Dieu se propose, et qu'il réalisera au jour connu de lui. — Ces visites n'entrent-elles pas dans le programme d'apostolat que Jésus lui-même a tracé pour ceux qu'il envoyait « devant lui, deux à deux, en toute ville et endroit où il devait aller lui-même »? Relisons ce passage (Luc, 10, 6); soulignons-en, dans notre méditation, tous les détails [1].

Pour rendre utiles ces visites, efforçons-nous de réaliser la condition, facile et douce, que remplit si parfaitement la Mère de Jésus. Soyons tout pénétrés de Celui que nous avons mission et désir de faire connaître. *Alter Christus*... Nous sommes tentés de croire, peut-être, qu'un certain éclat est indispensable aux œuvres de la grâce; non pas, car *regnum Dei non venit cum observatione* (Luc, 17, 20). Assemblées et solennités; fêtes et cérémonies;

[1] Voir A. VALENSIN et J. HUBY, *Ev. selon saint Luc*, p. 192).

réunions et congrès, si utiles, pourraient nuire beaucoup s'ils ne servaient au progrès du dedans. Tout, ici, se passe — et quoi de plus saint! — dans l'obscurité, dans le recueillement d'une scène de famille, au cours d'une visite sans apparat. Dieu se plaît à réaliser les plus grandes merveilles par les moyens les plus simples. Simplicité dont je ferai ma loi.

Comme Marie, il faut, tout en s'activant, demeurer dans le repos du Seigneur, dans la paix qui procurera le repos des autres, *requiescet super illum pax vestra* (Luc, 10, 6). Jésus ne quitte pas Marie, Marie ne quitte pas Jésus. Certaine activité, très agitée, fait beaucoup de bruit, peu de bien, parce qu'elle ne procède pas de l'Esprit-Saint; l'empressement gêne l'action divine. Au contraire, l'activité émanée de la grâce, loin d'entraver le repos spirituel, le favorise [1]; et nous pouvons considérer comme suspecte, sujette à caution, nuisible même, l'action qui, sous prétexte de vie chrétienne à promouvoir par les propagandes du dehors, rendrait l'âme moins attentive à Dieu, et la jetterait dans le tumulte des créatures au lieu de l'en retirer.

---

[1] Lire, dans *Sainte Madeleine-Sophie Barat*, par le P. A Brou, le chap. IV, *Le recueillement :* « Non seulement, écrit l'auteur, l'oraison profite au zèle en le fécondant, mais elle le facilite et elle l'avive. Elle le facilite, car l'âme très unie à Dieu n'est plus partagée; elle est libre, dégagée dans son travail. Qui fut à la fois plus infatigable et plus perdu en Dieu que ces grands laborieux, saint Paul, saint François-Xavier, saint François de Sales! Et puis, pour voir même le petit côté des choses, la mère Barat nous en prévient, la vie intérieure, si elle décuple les forces surnaturelles, fait aussi gagner du temps ». — Et plus loin : « Il est impossible qu'une âme appelée à la vocation apostolique, au travail actif pour la gloire de Dieu, ne sorte pas de sa prière, plus active, plus

Entrons; mais dans notre oratoire d'abord, pour y rester longtemps avec Dieu. *Intra cubiculum, et clauso ostio, ora* (Mat., 6, 6).

Entrons; mais dans les âmes beaucoup plus que dans les maisons. Laissons les visites inutiles, frivoles, mondaines, de curiosité ou de plaisir; desquelles, pour ne parler pas du péché [1], ne sortirait pour nous que tentation, ou amoindrissement, perte de temps ou perte de grâce.

Entrons; mais en prêtres. *Primum dicite : Pax huic domui* (Luc, 10, 5). N'en restons pas, dès lors, à des propos sans portée religieuse. *Quis me constituit judicem super vos* (Luc, 12, 14)? Ne nous mêlons pas de ce qui regarde « les morts » [2]. Apprenons aux fidèles à nous dire ce qui concerne leur âme et leur destinée éternelle; à ne point fermer, sous prétexte de vie familiale ou conjugale, les avenues de leur maison, c'est-à-dire les entrées de leur conscience.

---

avide de se dépenser, parce qu'elle en sort plus désireuse de se conformer à Jésus crucifié. Une oraison de pur repos, qui se terminerait là, sans besoin de rien faire pour la gloire de Dieu, serait illusion. Ou si le travail alors n'est pas voulu de Dieu, reste la souffrance, et Dieu se charge de la rendre féconde » (p. 192). Les fragments de lettres de la sainte mère BARAT, et, mieux encore, toute sa vie, si occupée et si intérieure, témoignent de la vérité de ces principes.

[1] L'écueil est nettement et gravement indiqué par saint Paul, parlant de ces hommes *qui penetrant domos et captivas ducunt mulierculas oneratas peccatis, quæ ducuntur variis desideriis* (II Tim., 3, 6).

[2] « *Laisse les morts ensevelir les morts* (Luc, 9, 60). Aux hommes terrestres les soins terrestres. A ceux qui ont été appelés par le Christ à une vie nouvelle, spécialement à la vie apostolique, ces préoccupations ne conviennent pas. Même le souci des intérêts de famille doit céder devant les exigences d'une vocation plus haute, comme devant un devoir d'ordre supérieur cèdent tous les autres commandements. *Pour toi, va annoncer le royaume de Dieu* » (A. VALENSIN, *op. cit.*, p. 191).

Entrons; insistons s'il le faut. Frappez, et l'on vous ouvrira... Trop souvent nous restons à la surface des esprits, nous demeurons à la porte des cœurs; pourquoi? Timidité, défiance, respect humain. Usons de suavité, de discrétion; mille industries seront de mise dans ce touchant effort; mais *entrons.* Exhortons, rappelons les devoirs, *insta, opportune, importune* (II Tim., 4, 2). Les âmes sont souvent meilleures que l'idée (ou les références) que nous avons d'elles. Parlons à propos, elles s'ouvriront. Entrons dans leurs intérêts, dans leurs peines [1], dans leur intimité sainte — sur laquelle les chrétiens savent que nous avons des droits, de par le Christ; — elle préparera celle du confessionnal. Dussions-nous être rebutés, revenons à la charge. Notre-Seigneur ne le fait-il pas sans cesse? *Sto ad ostium et pulso.*

c) Salutavit. Encore un de ces actes, simples et grands, qui coûtent beaucoup aux hommes, si facilement « distants », si divisés parfois, si éloignés les uns des autres par les préjugés, par les passions, par les partis, voire par les idées. On ne peut toujours les aborder, ni entrer dans leur domaine, encore moins dans leur école ou dans leur secte; le plus souvent on pourra *saluer.* — Sans affectation d'ailleurs. Imaginons, contemplons, la salutation de Marie; rien que charme, rien que grâce, *gratia plena;* la grâce embellit tout.

La différence est grande de la politesse du

[1] C'était l'incomparable stratégie du saint curé d'Ars. Voir sa *Vie,* par l'abbé FRANCIS TROCHU (ch. X) : « Ars n'est plus Ars ».

chrétien à la politesse du monde; celle-ci, d'ordinaire, sera d'autant plus démonstrative et façonnière que les cœurs sont moins touchés et les lèvres moins sincères. *Vos autem non sic*... Les salutations du monde sont suivies, souvent, des plus lâches dénigrements. La salutation de Marie a pour lendemain le plus affectueux séjour auprès d'Elisabeth, et pour effets les plus signalés bienfaits.

2. La charité de Marie nous apparaît ici avec une triple nuance, qui doit nous la rendre particulièrement aimable.

1. Nous la voyons empressée, *cum festinatione* (Luc, 1, 39).

« C'était charitable empressement, virginale pudeur qui ne s'attarde pas en public et dans la foule, et surtout hâte de l'Esprit-Saint, dont les impulsions ignorent toute lenteur. Les vallées et les collines, parées de leurs fleurs, de leurs parfums, et de leurs fruits naissants, faisaient comme un mystique décor à ce premier éveil de la grâce. Dans la nature, et au fond du cœur de la Vierge, il y avait comme un chant, celui de l'époux invitant la bien aimée à sortir de son repos, et à répandre au dehors quelque chose des richesses de son cœur (Cant., 2, 10 à 14) » (DE LA BROISE, *La Sainte Vierge*, p. 89).

Festinatio, c'est la hâte joyeuse qui se fait un bonheur et une fête d'aller rendre service. La joie spirituelle en est le principe. Aucune agitation; pas d'autre inspiration que celle de porter Jésus et de le donner. Ce qui pousse Marie, ce n'est pas le désir de vérifier la parole de l'Archange (Luc, 1, 36); elle ne doute pas de la vérité des mystères accomplis en sa propre personne; mais par une démarche immédiate, elle peut faire entrer au plus tôt les bénédictions de l'Incarnation dans une

demeure amie; elle répandra donc ce bonheur dans la maison de sa cousine. L'Ange ne lui en a pas fait un devoir; mais, habile à saisir les touches divines les plus discrètes, elle suit l'invitation intérieure, avec promptitude et avec entrain.

Modèle des initiatives du zèle. *Nescit tarda molimina.* Remarquons ce zèle : il n'attend pas, il prend les devants. Pour être utiles aux âmes, pour faire le bien, comme notre vocation nous y oblige, n'attendons pas toujours l'heure du plus grand bien possible; le mieux pourrait devenir l'ennemi du bien. En attendant ce mieux éventuel — qui ne viendra peut-être jamais — n'allons pas, par négligence, par incurie, par défiance, omettre ou retarder le bien relatif que déjà nous pouvons accomplir. Commençons toujours, fût-ce petitement, et laissons à Dieu le soin de passer plus loin et de compléter l'œuvre.

Marie aurait pu, en laissant s'écouler quelques mois, donner Jésus visible, — apparition de bonté, de grâce et d'amour, vrai sacrement de la Charité divine, eucharistie commencée, plus suave que la manne du désert, — combien plus doux à posséder que voilé en Marie! Mais non, Marie n'attend pas. Eveiller les saints désirs; faire savoir et sentir que Jésus est là, c'est beaucoup déjà. On ne convertit ni un pécheur ni une paroisse ni un peuple en un jour. Notre ministère consistera le plus souvent à disposer les cœurs, à provoquer la confiance et à la mériter; à dire ce que disaient les prophètes : *Veniet, et non tardabit* (Hab., 2, 3; Heb., 10, 37); à faire souhaiter qu'il vienne; à faire désirer que la religion soit vraie avant

de démontrer qu'elle l'est. Mais aussi, sans attendre, donnons Jésus-Christ, par la sainteté de notre vie. Marie est seule visible ici, mais Jésus invisible agit par elle. Ainsi partout où passera le prêtre, il faut qu'il soit Jésus commencé, Jésus déjà vivant et agissant.

Empressés, soyons-le; non pas pressés. Empressés, mais non pas indiscrets. Savoir attendre sera souvent aussi nécessaire que refuser d'attendre, et plus utile. Ne prenons pas pour inspirations d'en haut toutes les suggestions, toutes les ardeurs d'un zèle précipité, qui fait dire, sur le moindre indice conjectural : « Le Seigneur a parlé », quand le Seigneur se tait, (Ezec., 13, 7). Dieu fait connaître son jour et son heure, qui ne sont pas les nôtres. Il existe des marques avérées de son bon plaisir [1]; consultons-les. *Probate spiritus, si ex Deo sint*, (I Jo., 4, 1).

2. *In montana.* Une charité courageuse.

« Jusqu'à Jérusalem, le chemin est plutôt désert et quelque peu désolé. A l'approche de la grande ville, le paysage devenait pittoresque... on était en pleine montagne. De Jérusalem jusqu'à Aïn-Karin où demeurait Elisabeth, c'est une succession de montées, de descentes, entre des murailles de pierres sèches bordant des champs fertiles, pleins de beaux arbres aux ombrages tombants : les eaux y sont abondantes. Encore maintenant on y rencontre des tableaux de cette vie orientale, immobile, toujours la même et que les siècles civilisés n'ont pas changée.

Des femmes assises en rond, écrasant le blé sur les meules de pierre; d'autres, plus loin, réunies en groupes comme des équipes de joueurs, et se jetant l'une à l'autre de grandes outres pleines de lait, pour que ce

[1] SCARAMELLI, *Le discernement des esprits* (trad. Brassevin, 1893) énumère les principales.

mouvement violent et répété durcisse le laitage et en fasse le fromage; quelques-unes passent, leurs petits suspendus au cou ou assis à califourchon sur l'épaule et jouant avec leur long voile qui flotte aux vents.

Dans le milieu des vignes, il y a toujours la tour de pierres sèches sur laquelle monte la vigie au temps des vendanges. Les enfants vifs, aux regards intelligents, la peau ambrée et les lèvres comme des grenades, conduisent les troupeaux en chantant, et restent des semaines entières, comme autrefois David, à errer de sommets en sommets. Enfin, au dessus de cette immuable nature, souffle cette large brise des montagnes, tout imprégnée de la senteur des fleurs sauvages, et le beau soleil de Judée y jette partout à travers les cyprès, les sycomores et les oliviers, ses larges traînées d'or.

De Jérusalem à Aïn-Karin, les routes sont plus sûres parce que plus fréquentées, et qu'on traverse de multiples villages.

Marie put donc faire seule, ou accompagnée de quelque servante, ce trajet d'une demi-journée environ » (L. PERROY, *L'humble Vierge Marie*, p. 42).

Pour aller au prochain, pour s'intéresser utilement à lui, pour le secourir à propos, il y aura des distances à franchir, des obstacles à vaincre ou à tourner. Des esprits seront prévenus, peut-être malveillants; fermés, comme les forêts inaccessibles; sauvages, comme les hôtes des bois; hérissés, comme les pics altiers, *montana.*

Les avantages surnaturels que nous prétendons communiquer aux âmes, par les mystères révélés, par les sacrements du Christ, par la vie de l'Eglise, n'ont rien qui flatte les passions. Donner Jésus-Christ aux âmes est difficile, souvent ardu. Il y a la manière; et il la faut découvrir; — la formule, et il importe de la trouver; — la langue aussi; dans quelle langue parler? *Græcis ac barbaris debitor sum.*

S'il ne s'agissait que d'exprimer dans une langue comprise des initiés les vérités dont nous vivons, ce serait relativement facile. Mais il s'agit, sans trahir la doctrine, d'accommoder à tous les âges, à toutes les conditions, à tous les milieux, les mystères d'en haut et les sciences sacrées; bref, de parler toutes les langues, ou de faire en parlant que chacun entende sa propre langue (Act., 2, 6).

Souvent, les missionnaires de l'Evangile ont trouvé devant eux, interceptant les routes, les mille barrières de l'inattention, de l'ignorance, de l'incompétence, des grossiers instincts, des intérêts farouches : cœurs fermés, esprits butés, vies entreprises, *alius in villam, alius in negotiationem* (Mat., 22, 5); — *ad populum dura cervice* (Act., 7, 51); — *audiemus te de hoc iterum* (Act., 17, 33). — Jésus lui-même, qui pour se faire écouter, prendra les formes les plus attachantes, apologues et paraboles, sera-t-il suivi? On contestera ses paroles, ses bienfaits, ses vertus, ses miracles, *erit in signum cui contradicetur* (Luc, 2, 34). A quoi se heurtera son charitable ministère, sinon à l'esprit de dispute, de chicane, et de parti? *montana*, l'orgueil.

Par combien d'étroitesses — systèmes et sectes, écoles et castes, partis et chapelles — l'homme ne cherche-t-il pas à diminuer la vérité, à lui fixer des limites, à en tracer au cordeau les frontières! Il faut briser ces entraves; annoncer par tout l'univers la Vérité qui délivre; montrer aux âmes l'Eglise avec sa note d'universalité; faire prévaloir le Règne de Jésus-Christ, qui n'a point de limite et qui n'aura point de fin (Luc, 1, 33). Beaucoup

d'amis de Dieu sont morts, victimes de ce grave devoir. Allons *in montana.* — Difficultés aggravées de ce fait que, tout en maintenant le caractère universel de la Révélation du Fils de Dieu, il la faut adapter aux capacités humaines, *infirmus infirmis* (I Cor., 9, 22); la diversifier suivant les nations, sans jamais l'altérer; sans opportunisme déplacé, ni libéralisme coupable, discerner les opportunités; se plier à tout et à tous, sans éclectisme paresseux. La Charité s'y applique, et réussit. *Abiit in montana.*

3. Il y faut l'*humilité* surtout.

La Mère de Dieu prend les devants, et salue la première. L'Archange l'a saluée, pleine de grâce, au nom des Trois Personnes (Luc, 1, 28); elle ne s'en prévaut pas; à ses propres yeux, et quels que soient les hommages qui viennent à elle, elle reste la servante du Seigneur, sans ignorer qu'elle est sa Mère.

Il n'est que trop facile et trop commun de s'attribuer des qualités et des vertus, comme si le rôle qu'on joue, ou le rang qu'on occupe, en conférait de soi le privilège. Et pourtant, *si accepisti, quid gloriaris* (I Cor., 4, 7)? On aura, sans doute, des propos humbles pour attester qu'on ne peut rien. Le croire est plus difficile, et plus rare; et les effets suivent rarement les paroles. En Marie, l'humilité produit des actes; elle s'abaisse.

Nous parlons de distances à garder, ou à faire respecter. Prenons-y garde; jamais distances n'égaleront celle qui séparait Marie d'Elisabeth, Jésus du Précurseur. Les distances existent, voulues par Dieu; les inégalités ne

sont pas seulement dans la nature, elles font partie d'un plan, d'un ordre total, qu'il serait téméraire de blâmer, coupable d'abolir. Mais sont-elles toujours telles que nous les imaginons? Les supériorités réelles se trouvent-elles toujours là, précisément, où elles s'affichent? Il est sage, et charitable, de se considérer volontiers comme l'inférieur, en la plupart des cas, et de songer plutôt à ce que l'on doit aux autres qu'aux égards dont il importe qu'on soit l'objet.

Amant salutationes in foro (Mat., 23, 7). C'était un des aspects les plus misérables du pharisaïsme orgueilleux. On veut être honoré... Consultons l'esprit de Jésus, l'exemple de Marie; ces menus sacrifices d'amour-propre plairont au Seigneur et prépareront d'autres faveurs. Marie donnera davantage; mais elle nous enseigne à commencer notre apostolat par ces actes simples, naturels et vrais qui, touchant les âmes par la modestie chrétienne, les disposent à recevoir les biens plus importants que nous leur apportons. Que ces débuts soient compromis, au contraire, par la vanité, par l'arrogance, toute la suite s'en ressentira. On blesse, on irrite, on afflige ceux que l'on avait mission d'aider. L'impression restera, *manet alta mente repostum.*

SAINTE THÉRÈSE a signalé et blâmé, avec une singulière énergie, ces ravages de l'amour propre dans les âmes consacrées à Dieu :

« Il faut bien veiller sur nos mouvements intérieurs, spécialement en ce qui touche les prééminences. Dieu nous garde, au nom de sa Passion, de prononcer des paroles telles que celles-ci : Mais je suis plus ancienne de religion, mais je suis plus âgée, mais j'ai plus tra-

vaillé, mais on traite une telle mieux que moi! Ces pensées, si elles se présentent, doivent être rejetées promptement ; car, pour peu qu'on s'y arrête ou qu'on en parle, c'est une peste, et la source des plus grands maux.

Vous demanderez peut-être pourquoi j'insiste tant sur ce point, et vous me trouverez bien sévère, puisqu'après tout Dieu accorde des douceurs spirituelles à des personnes qui ne sont pas aussi détachées. Oui, il le fait, j'en suis convaincue, mais parce que, dans sa sagesse infinie, il voit que cela convient pour les amener à renoncer à tout pour son amour. Je n'appelle pas renoncer à tout, entrer en religion. On peut en être empêché, et une âme parfaite, en quelque lieu qu'elle soit, peut être humble et détachée ; seulement il lui en coûtera davantage, car les conditions dans lesquelles on se trouve sont d'un puissant secours. Mais croyez ce que je vais vous dire. S'il y a des points d'honneur, de l'attache aux biens de la terre — cela peut se rencontrer dans les monastères, et si les occasions en sont plus rares, la faute en est aussi plus grande — on aura beau avoir donné de longues années à l'oraison, ou plutôt à la méditation, car la parfaite oraison, elle, détruit ces tendances mauvaises, on n'avancera jamais beaucoup, et on n'arrivera pas à jouir du véritable fruit de l'oraison » (SAINTE THÉRÈSE, *Le Chemin de la perfection*, ch. 12).

Notre vocation nous place haut ; mais pour éclairer, comme la lumière, *ut qui ingrediantur lumen videant* (Luc, 11, 33), non pas pour offusquer. Nous puisons aux sources de vie, sur les collines saintes ; mais pour répandre dans la plaine les eaux vives, non pas pour les capter à notre profit (I Pet., 5, 3). — Tout doit commencer par l'humilité ; comme l'Incarnation. Aimons l'humilité. La pratiquer directement et pour elle-même est difficile ; n'est-elle pas, en un sens, la plus divine des vertus? Un Dieu seul peut s'humilier, car lui seul est grand. Les occasions d'ailleurs en sont rares pour nous ; nous n'avons pas, tous les jours,

à supporter des avanies, à subir des injustices. Et qu'appelons-nous de ces noms, le plus souvent? Mais tous les jours, et bien des fois le long du jour, le prochain se trouvant près de nous, il nous est donné, si nous le voulons, de pratiquer l'humilité, indirectement, par le support, par la serviabilité, par la charité; de sortir de nous-mêmes pour aller aux autres; de nous empresser, de saluer, et de nous rendre utiles.

2. — Fruits.

La vraie charité est aussi magnifique dans ses dons qu'empressée dans ses démarches.

Les merveilleux effets de la visite divine nous sont révélés dans ce mystère. Ils sont dus à la présence et à la médiation de Marie, qui porte et qui donne Jésus. Prédestinée et créée uniquement pour ce sublime office de donner Jésus, à quels dons secondaires pourrait-elle borner sa munificence? Elle n'a qu'un souci : mettre Jésus au monde, dans les âmes, et pour les âmes; procurer au monde le grand Moyen de Rédemption ; elle estimerait n'avoir rien donné sans Lui. N'attendons pas moins de sa bonté; *ostende nobis Jesum.* Dans la maison sacerdotale où Notre-Dame est reçue avec honneur, combien de faveurs sont introduites avec elle! Combien de grâces reçoivent ceux qui la reçoivent! Puissé-je habiter dans cette demeure, où Marie fait un séjour; devenir moi-même le séjour où Elle se complaira!

Les effets de la grâce sont puissants, nombreux, variés. Rien de plus souple, de plus

abondant, de plus efficace, que la grâce actuelle. *Divisiones gratiarum, ministrationum, operationum, unus autem Spiritus, dividens singulis prout vult* (I Cor., 12). Et même indépendamment de ces grâces gratuites, dans le cours ordinaire et normal de la grâce actuelle, quelle richesse! Elle sait prendre toutes les formes, *multiformis* (I Pet., 4, 10); tantôt illumination, tantôt motion, tout lui sera tour à tour moyen et instrument : ici un livre, là une parole, ailleurs un exemple muet. Elle nous saisit où nous sommes, pour nous mener à ses fins [1].

Quelques-uns des effets les plus notoires de la grâce sont indiqués au cours de ce Mystère. Partout où la Mère de Dieu préside à la vie spirituelle, la « maison » (l'âme) se remplit du parfum de Jésus [2]. Qui donc résisterait à ses douces influences? *non est qui se abscondat a calore ejus* (Ps. 18). On ne peut être auprès de Marie, vivre sous son regard, jouir de sa présence, sans en arriver progressivement aux transformations les plus enviables. Toute la maison visitée par elle est bientôt dans la joie, et cette joie se manifeste par les plus saintes opérations de la grâce.

I. ELISABETH PROPHÉTISE.

Remplie du Saint-Esprit, l'épouse de Zacharie parle le langage inspiré de la foi; elle

---

[1] *Exercices Spirituels*, Règles du Discernement des esprits, 2e Semaine. — Sur cette opération et cette répartition de la Grâce actuelle, voir L. LABAUCHE, *Leçons de Théologie dogmatique*, t. II, p. 206 (Bloud, 1921).

[2] *Domus impleta est ex odore unguenti* (Jo. 12, 3).

célèbre la Vierge Marie et loue ses grandeurs, proclame l'excellence de Jésus-Christ, la maternité divine de Marie, et les récompenses assurées de la foi. L'Eglise a repris, pour les faire siennes dans son hommage à Marie, ses paroles magnifiques : *Mater Domini mei; benedicta tu; beata quæ credidisti.* Chaque jour, au moment de monter à l'autel, je répéterai avec elle la touchante exclamation d'Elisabeth : *Unde hoc mihi?*

2. JEAN-BAPTISTE TRESSAILLE.

Il existe un effet plus pénétrant, plus intime, de la grâce ; sans parole, sans signe extérieur sensible, il s'accomplit au fond des cœurs ; le « tressaillement » de Jean-Baptiste dans le sein de sa mère nous le fait entrevoir. C'est, en même temps que la sanctification du Précurseur [1], la consolation spirituelle, avec ses fruits : dégagement des servitudes et des entraves de la chair ; vivacité et vigueur des saints désirs ; prépondérance des vues de foi et des attraits surnaturels. *Fructus spiritus, caritas, gaudium, pax* (Gal., 5, 22).

Jean n'attend pas ; la grâce prévenant la nature, il est déjà précurseur, il annonce, il précède son Seigneur [2]. Sa mère est avertie

[1] Voir D. BUZY, *S. Jean-Baptiste*, p. 70. L'auteur prouve que l'on tenterait vainement d'affaiblir la portée des paroles de l'Archange à Zacharie (Luc, 1, 15).

[2] *Nondum aspicit lucem, et solem indicat ; nondum paritur, et properat præcurrere ; non fert enim præsente Domino contineri ; non sustinet naturæ exspectare terminum, sed contendit rumpere carcerem ventris et studet præsignificare venientem Salvatorem* (S. JEAN CHRYSOSTOME ; au Bréviaire, 2 juillet, 5e leçon).

par lui. Il éprouve pour Marie le plus tendre amour, et déjà en quelque sorte s'élance vers elle, comme pour reposer dans ses bras; et dans cet élan de dévotion envers Marie, il puise la force de rendre un jour témoignage à Jésus. — Pas de vertu héroïque que ne puisse attendre le lévite, le prêtre, d'une dévotion vraie à Marie, puisée de bonne heure au sein de la famille chrétienne.

Par le bienfait de la présence de Marie, Jean-Baptiste obtient le privilège de la sanctification dès avant sa naissance; et comme suite de ce privilège, des faveurs singulières de pureté et de ferveur au service de Dieu, *ungebatur bonus athleta* (S. AMBROISE). — Combien la parfaite pureté du cœur, de l'esprit, des sens, obtenue dès le premier âge par la protection de Marie, facilite le travail spirituel, la connaissance intime de Jésus-Christ, la ferveur apostolique! Leçon précieuse pour les mères. *Prophetant matres spiritu parvulorum* (S. AMBROISE), c'est vrai; ici l'excellence des fils sanctifie les mères; et certes, heureuses les mères qui, pour n'avoir pas reculé devant les devoirs ou les charges, reçoivent du ciel le don d'un fils qui les dépassera, en sagesse et en grâce, — un prêtre peut-être. Mais aussi, selon l'ordre établi par Dieu, le mérite des mères doit sanctifier les fils. A elles de demander pour eux les vocations de choix, au lieu de les redouter et de s'en tenir à des calculs de tendresse égoïste. A elles de seconder, par avance, les desseins du ciel, en offrant à Dieu le fruit de leur sein. Dieu est jaloux de ces prémices de la vie, *ex utero vocavi te* (Is., 48, 8); et l'âme des mères, après le cœur de Dieu,

il n'est que juste de le dire, est la source vive et pure d'où jaillit la vocation. En termes de choix Mgr LAVALLÉE se plaît à nous le dire :

« Dans les églises de campagne, le soir, avant que la nuit tombe, Notre-Seigneur reçoit des visites. Les femmes donnent un tour de clef à la porte de leur cuisine, et viennent « dire leur prière ». On ne fait pas de toilette pour cela, pas plus qu'autrefois on n'en faisait en Palestine pour aborder Jésus, mais on causait avec lui, en déposant sa cruche sur le bord du puits. Tout simplement, elles jettent un fichu de laine sur leurs épaules, et elles entrent avec cette gravité de respect, que les paysans savent si bien garder. On entend les chapelets qui s'égrènent, et comme chacun apporte ici ses habitudes, il y en a qui articulent tout haut leurs prières et d'autres qui les entremêlent de gros soupirs. Dans le sanctuaire, c'est le calme où Dieu entend le soupir des âmes. Personne ne s'émeut quand un petit enfant, que sa mère tient devant elle, frappe du bout de son sabot de bois l'agenouilloir, pour faire résonner la nef, ou pousse des syllabes inarticulées pour faire l'essai de sa voix qui lui revient grossie. On se présente au Maître au naturel, comme on vit au village, et quelquefois même un petit chien fidèle, qui en a pris l'habitude, se couche en rond près des robes de sa maîtresse, en attendant que la prière soit finie.

Donc les mères apportent là leurs petits sur les bras ou les conduisent par la main.

La visite ne peut pas être longue, car ces petits souverains s'impatientent vite et profitent de leur immunité pour manifester tapageusement, tirer sur la corde, et en venir même à ce coup de clairon que la victoire n'a jamais déserté, les pleurs. Mais, dans les trois minutes qui lui sont octroyées, il faut voir le geste instinctif de la mère qui, pour fixer cette attention mobile, enveloppe l'enfant de son corps, lui montre du doigt le tabernacle, et murmure à son oreille des mots adaptés qui le rendent un moment rêveur devant ces réalités dont on lui parle toujours sans qu'il les aperçoive jamais. Puis sa petite tête secoue l'obsession : c'est assez de réflexion pour une fois, et il faut partir.

Mais l'action qui s'exerce dans ces trois minutes précieuses où les yeux de l'enfant s'ouvrent tout grands

sous la parole que les lèvres de sa mère collées à son oreille murmurent, n'appelez pas cela enseignement, c'est l'action d'un charme, c'est l'incantation de la foi.

La religion rayonne là avec la chaleur et la tendresse maternelles. Elle est une émanation de la vie qui entre doucement en nous, pénètre jusqu'au plus profond de notre être et se mêle à notre âme.

Et c'est fait pour toujours. Pour perdre cela, il ne suffit pas de s'éloigner du vrai, il faut renoncer à ce qu'il y a de meilleur en nous. Il faut cesser d'être bon. Et les larmes des convertis, qu'est-ce donc souvent que cette sève de foi des premiers jours, que l'on a crue morte pendant une saison rude et qui s'éveille maintenant et pleure, comme le sarment de la vigne après l'hiver?

Sermonnaires, professeurs, apologistes, ne nous décourageons pas; mais qu'est-ce que notre influence à côté de cette initiation qui ouvre nos lèvres à la prière et met dans notre main l'instinct du signe de la croix, à côté de cette parole qui s'enveloppe de la chaleur de la vie et nous arrive dans la douceur d'un baiser? L'âme ardente des mères insinue la foi dans l'âme de l'enfant comme leur sang met du rose sur ses joues. C'est incomparable!...

Si j'ai parlé partout aux mères de famille de leurs devoirs à l'égard de la vocation de leurs fils, je ne m'en repens pas. Car plus je réfléchis et plus je trouve leur pouvoir immense : immense pour favoriser, immense pour détruire. Je ne crois pas que jamais une vocation de prêtre puisse aboutir contre leur volonté. Et je crois que toujours la vocation sacerdotale, c'est la forme que prennent, par la volonté de Dieu, dans un cœur d'enfant, le zèle et la foi que sa mère y a versés.

Le mot de M. René Bazin est vrai : Il y a des mères qui ont une âme de prêtre et qui l'ont donnée à leurs enfants. »

3. ZACHARIE PARLE.

Zacharie, le prêtre du Seigneur naguère visité par l'archange, le chef de famille que visite Marie, demeurera-t-il étranger aux bienfaits et aux fruits de cette auguste présence? Non pas. Les effets de cette Visitation ne se

déclareront que plus tard en ce qui le regarde, à l'heure connue de Dieu ; pour un temps encore il restera muet. Mais comme alors ses paroles compenseront, par leur magnificence et par leur profondeur, ces silences prolongés! C'est lui qui donnera à l'enfant le nom que Dieu lui destine, malgré la parenté (Luc, 1, 61); c'est lui qui annoncera les destinées du Précurseur; c'est lui qui récitera l'un des plus beaux hymnes du cycle de l'Incarnation. Aux éloges qu'Elisabeth a faits de Jésus et de Marie se joindra la louange dont le *Benedictus* est plein. Riche des plus hautes considérations sur le messianisme véritable, ce cantique prophétique est de la même inspiration que le cantique de Marie elle-même. Et n'est-on pas amené à penser qu'il est, en quelque sorte, le fruit du séjour de la Mère du Christ dans la maison du prêtre du Dieu vivant? n'est-il pas dû aux entretiens que Notre-Dame a pu avoir avec les deux époux, et que Zacharie, plus docile désormais, méditait sans parler, dans son cœur? Déjà se trouvent réalisées quelques-unes des plus suaves promesses du règne du Messie, telles que le prophète Isaïe les a fait connaître dans un style débordant de poésie et de symbolisme : *Tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt. Tunc saliet sicut cervus claudus, et aperta erit lingua mutorum : quia scissæ sunt in deserto aquæ, et torrentes in solitudine. Et quæ erat arida erit in stagnum et sitiens in fontes aquarum* (Is., 35) [1]. — Ces

[1] « Le désert et la terre aride se réjouiront, la lande exultera et fleurira comme le narcisse. Elle fleurira, elle exultera, dans la jubilation et les chants de triomphe. La gloire du Liban lui sera donnée, la magnificence du Carmel et de Saron.

paroles exprimaient, sous des voiles transparents, les biens spirituels qui découleraient avec abondance de la visite du Seigneur : *Deus ipse veniet, et salvabit vos.* De ces grâces, la présence de Jésus est parmi nous le gage; l'état de grâce est en nous la garantie infaillible; la table eucharistique est, tout près de nous, le trésor inépuisable et toujours ouvert.

4. MARIE ENTONNE SON CANTIQUE.

Parmi ces effets bienfaisants et glorieux de la Charité du Christ descendu parmi nous, le *Magnificat* n'est pas le moindre : expression parfaite de l'intérieur de Marie; cantique de l'humilité et de la charité, sorti de l'âme virginale possédée par Jésus, et livrée toute à son amour.

A genoux, écoutons cette voix du ciel. *Sonet vox tua in auribus meis* (Cant., 2, 14). —

— On verra la gloire de Iahvé, la magnificence de notre Dieu. Fortifiez les mains languissantes, affermissez les genoux chancelants ! — Dites à ceux qui ont le cœur troublé : Courage, point de peur, voici votre Dieu ! La vengeance vient, la rétribution de Dieu; il vient lui-même, il vous sauvera ! — Alors les yeux des aveugles se dessilleront, les oreilles des sourds s'ouvriront; alors le boiteux bondira comme un cerf, la langue des muets dira des chants de triomphe !

Car des sources d'eau jailliront au désert, et des ruisseaux (couleront) dans la lande. La terre desséchée se changera en étang, et le sol aride en fontaines. La demeure où gîtaient les chacals sera un parc de roseaux et de joncs. — Il y aura une Voie frayée; on l'appellera la Voie sainte; nul être impur n'y passera; (Iahvé) lui-même dirigera le voyageur; et les simples ne s'égareront pas. — Là il n'y aura point de lion; nulle bête féroce n'y mettra le pied. Là marcheront les affranchis; (par là) les rachetés de Iahvé reviendront. — Ils viendront à Sion avec des chants de triomphe; une joie éternelle couronnera leur tête. L'allégresse et la joie les envahiront; la tristesse et les plaintes fuïront » (Isaïe, 35, trad. CONDAMIN).

Marie a peu parlé. Elle appartient à Dieu plus qu'à nous. Des secrets de cette Ame unique, Dieu nous a laissé beaucoup ignorer. Du moins, chacune des paroles de Marie dans l'Evangile, étant une révélation de son cœur, doit nous être précieuse [1]. Le *Magnificat* est la première de ces paroles de Marie, au dehors; car au dedans, ses colloques avec Jésus cessaient-ils un instant?

Elle a répondu sobrement, à l'archange Gabriel, quand il a fallu traiter avec le messager de Dieu des mystères de notre délivrance. — Quand les perplexités de Joseph ont mis son cœur, comme celui de son virginal époux, dans la plus cruelle des épreuves, elle n'a rien dit, ni pour se justifier ni pour expliquer les merveilles accomplies en son sein. — Mais ici, elle éclate en paroles d'admiration et de reconnaissance, car il s'agit du plus essentiel des devoirs, de publier les louanges de Dieu et de célébrer ses ouvrages.

Son Cantique est formé, en quelque sorte, des expressions les plus laudatives des Livres Saints, comme si elle résumait en cet instant la louange des siècles accomplis, et par avance toute celle des siècles à venir. Passant par le cœur et par les lèvres de la très sainte Mère de Dieu, elles forment le plus parfait des cantiques spirituels, le code substantiel de la religion, une Somme des sentiments pieux qui, d'âge en âge, vont émaner des cœurs fidèles.

---

[1] S. Bernardin de Sienne les a énumérées et commentées, en appliquant à chacune de ces sept paroles une des qualités de l'Amour sacré. Voir l'*Office du Saint Cœur de Marie*, 10 août.

Jamais la piété, la ferveur, l'amour, ne trouveront rien de plus accompli pour rendre à Dieu un hommage digne de sa grandeur et de ses dons. Après l'hymne parfait qui monte sans cesse du Cœur de Jésus vers son Père, aucun autre poème ne saurait être plus agréable à Dieu que le *Magnificat*. Récité après la communion, il devient la prière même de Marie en nous; Jésus entend de nouveau la voix de sa Mère, et nos paroles étant celles de Marie, lui rappellent les délices qu'il a trouvées dans ce premier tabernacle vivant, quand, pour la première fois, le *Magnificat* a été suavement modulé dans la maison du prêtre Zacharie. *Vox turturis* (Cant., 2, 12).

Trois admirables objets occupent la Vierge Mère, envahissant et captivant son Cœur :

a) La conduite aimante de Dieu sur elle.

Marie exalte la puissance de Dieu, la sainteté de son Nom, et sa miséricorde. Dans la manifestation de ces merveilleux attributs, quelle est sa place à elle, et sa part? Celle que Dieu même a voulu lui donner; elle n'en veut point connaître d'autre. Elle se voit (et l'humilité, certes, ne consiste pas à ne pas se voir) telle que Dieu l'a faite, en sa miséricorde, en sa bonté, pour être entre ses mains l'instrument des plus « grandes choses ». Bienheureuse par là, bien que néant par elle-même, et, comme toute créature, ne possédant en propre que la bassesse d'une condition servile. Les grandeurs étonnantes auxquelles Dieu l'élève, ne lui servent qu'à mesurer d'un regard plus ferme son indigence foncière. A dessein elle prononce,

devant sa cousine qui l'a glorifiée, ces mots qui la rabaissent : *humilitatem ancillæ*. Sur l'humilité, Dieu fonde ses œuvres. Parce que Marie a conscience de n'être rien par elle-même, Dieu l'a considérée; c'est Dieu qui a tout fait, en elle et par elle. Sans doute, elle parlera d'elle-même, simplement et selon la vérité, pour que Dieu soit loué, pleinement et selon toute la vérité. Ne pas parler d'elle serait risquer de taire la plus sainte et la plus émouvante des œuvres accomplies par sa main, *fecit mihi magna*. Elle ne songe pas à pareil silence, comme l'aurait imaginé une humilité moins profonde; Dieu ne serait pas assez loué de la gloire que doit lui rendre l'Incarnation, si Marie s'avisait d'omettre, par une discrétion mal entendue, les mystères réalisés en sa personne. Aussi, dans ce contraste éclate la magnificence du divin Ouvrier : de son humble servante il a fait sa Mère. Le *Magnificat* est l'extase de l'humilité de Marie [1].

b) Les divins attributs, manifestés dans l'histoire du monde.

Ils y resplendissent par des interventions excellentes. Sur quelques-unes Marie arrête son regard, avec une particulière complaisance, parce qu'elles s'harmonisent plus manifestement que d'autres avec le mystère de l'Incarnation, dont son cœur sent toute la beauté. Par ce mystère, Dieu abaisse les orgueilleux, et dissipe leurs desseins (Ps. *Quare fremuerunt*). Il élève les humbles, en les tirant de leur pous-

[1] Voir J. V. BAINVEL, *Le Saint Cœur de Marie*, Beauchesne (p. 144).

sière, et dépose de leur trône les potentats superbes. Il rassasie les affamés, et congédie les riches les mains vides : autant d'aspects du règne messianique; voici venu Jésus, le Roi pacifique et bienfaisant, qui va proclamer les béatitudes; voici venu le Dieu de miséricorde et d'indulgence; car plus que tout, c'est la miséricorde qui éclate dans ce mystère, *miserationes ejus super omnia opera ejus* (Ps. 144); *misericordia ejus a progenie in progenies* (Luc, 1, 50).

c) Les destinées religieuses d'Israël.

Dans l'histoire du monde, Israël occupe un rang à part, et privilégié. Marie tressaille à cette contemplation, et chante les prédilections de Dieu pour Israël. La série des privilèges accordés gratuitement à ce peuple choisi passe devant ses yeux; Marie les résume en ce trait délicat : *Il a pris en pitié Israël son enfant.* Aujourd'hui, pourrait-elle dire comme Jésus le dira, les oracles saints sont accomplis (Luc, 4, 21); les divines promesses sont réalisées; la race d'Abraham est sauvée; le véritable Israël est né, et sa race s'étendra jusqu'à la fin des temps, jusqu'aux extrémités de la terre; son règne n'aura point de fin (Luc, 1, 33). Ce règne, c'est l'Eglise des deux Testaments, que Marie contemple, on peut le croire, d'un sommet d'où l'on voit se déverser sur les deux versants les sources sorties des mêmes cimes. Pour l'une et pour l'autre des deux alliances, Marie rend gloire à Dieu par le Christ.

Ainsi, du premier mot au dernier, le *Magnificat* de la Vierge unit notre âme à Dieu, nous montre toutes choses en Dieu, établit notre

cœur dans un optimisme surnaturel, bien propre à dissiper toute tristesse; nous montre par delà toutes les créatures la main de Dieu qui les conduit, plus haut que toutes les nations la Providence de Dieu qui les gouverne, au-dessus des hommes qui s'agitent, Dieu qui les mène; bref, au cœur de l'universelle histoire, Dieu qui régit l'histoire, glorifiant son Fils et avec lui tous ceux qui le servent. — Cantique de l'admiration, qui respire la paix, et qui la donne. Cantique de l'action de grâces, qui doit nous être familier. Le *Miserere*, le *Parce*, conviennent à certains états, en certaines heures; le *Magnificat* convient toujours, comme la louange à Dieu. *Benedicite Dominum in omni tempore.* Vivons avec Marie dans l'action de grâces ininterrompue.

3. Le « secret moteur ».

Marie donne Jésus, et avec Jésus tous les biens, parce qu'elle le porte en son sein. C'est l'union accomplie :

« Ces âmes s'unissent d'abord dans la chair qui leur est commune, et qu'elles animent pour ainsi dire ensemble, surtout durant ces premiers temps où, quant au corps, l'enfant n'est presque pas distinct de sa mère. C'est, dans son acception la plus haute et sa plus sainte réalité, le mystère signifié par ces mots de la Genèse : « Ils seront deux dans une seule chair (Gen., 2, 24) ». Cette union va déjà très loin et elle est pour Jésus une source vive de délices. Les délices de Marie sont de donner et de donner à Dieu; sans exclure celles qu'il a nécessairement d'être, cette fois comme toujours, le premier donateur, les délices de Jésus sont de recevoir d'une créature, spécialement de celle-ci qu'il chérit entre toutes les autres. Qu'un Dieu donne et que sa créature reçoive, c'est simple et ordi-

naire; mais que les termes soient renversés, et que l'être qui a tout reçoive quelque chose de l'être qui de lui-même n'a rien, c'est le prodige inouï qui s'accomplit ici, et la cause pour chacun des deux de joies inénarrables.

« Au-dessus de cette première union, il y en a une qui est propre à ces deux âmes, elle naît de leur ressemblance admirable, de leur parfaite conformité, de leur totale et inaltérable sympathie. Les Séraphins ne s'aiment point ainsi et ne se tiennent pas embrassés avec une ardeur si vive et si tendre. L'identité de leur nature permet peut-être de dire qu'ils sont frères, mais l'amour maternel et filial ne s'ajoute jamais à celui qui découle en eux de cette fraternité. Tous les amours du ciel et de la terre sont réunis dans ces deux âmes, ils s'échangent entre elles et les livrent à ce point l'une à l'autre, que chacune fond, s'écoule et demeure dans celle à qui elle est unie.

« Ce n'est pas tout. Si étroitement liées déjà par nature et par dilection, ces âmes s'unissent dans l'Esprit-Saint d'une manière tout à fait surnaturelle, transcendante, et qu'il faut hardiment nommer divine. Il y a évidemment dans les trésors de la toute-puissance de Dieu des modes, des sublimités, des profondeurs d'union dont nos âmes ne sont point ordinairement capables, et que notre intelligence elle-même n'atteint pas, encore qu'elle les comprenne possibles. Dieu dépense ici ses trésors; il s'unit à sa mère et fait que sa mère s'unit à lui suivant ces modes inouïs, sublimes, inaccessibles.

« En vertu de cette triple union, ces deux âmes de Jésus et de Marie sont unies par état, un état immuable en son fond, mais qui va se perfectionnant toujours, par les actes de plus en plus merveilleux et saints qui en naissent comme d'un sol cultivé et fertile. Et ces âmes, unies par ces actes, sont naturellement et éminemment unies dans ces actes. Elles en font d'innombrables et d'une très grande diversité, quoique tous d'une inexprimable excellence » (Mgr Gay, *Elévations*, t. I, 13e Elévation).

Nous tenterions vainement de donner ce que nous ne possédons pas. Dans l'ordre

naturel, un maître ne communique la science qu'à condition de la connaître et de la dominer. Pour enseigner une matière, il faut l'avoir longtemps portée en soi, et fait passer en quelque sorte dans sa propre substance. Et ce maître ne communiquera son savoir qu'en se donnant lui-même, au détriment de son repos, et comme à ses dépens. C'est plus vrai encore dans l'ordre de la grâce, à cause des résistances auxquelles se heurtera toujours, en nous-mêmes et dans les autres, le mystère de la vie divine. *Omnia impendam, et superimpendar ipse,* dit le véritable apôtre; et c'est à ce prix qu'il engendre des fils, *ego vos genui* (II Cor., 12, 15; I Cor., 4, 15).

Si la maternité divine de Marie est, pour elle, pleine de suavité, si Marie enfante sans douleur, il n'en va pas de même de sa maternité adoptive; c'est au prix de ses fatigues, de ses larmes, de ses douleurs, qu'elle nous a donné la vie. Mais ni ses larmes, ni ses sacrifices, ni ses mérites, n'auraient eu, par eux-mêmes, la vertu de nous sauver. La vie, nous ne l'aurions pas, si celle que nous donne Marie par sa coopération auguste et douloureuse n'était la vie même de Jésus. Le « moteur de tout », c'est Jésus. Jésus vit en Marie; Jésus vit de Marie; mais Marie elle-même vit d'abord de Jésus. *Ce n'est plus moi qui vis* (Gal. 2, 20). Dans cet échange de vies, dans cette donation mutuelle sur laquelle repose la sanctification, tout vient de Jésus. Il est le principe de tout bien surnaturel, la Cause non seulement exemplaire et méritoire, mais efficiente, de toute la Grâce, de ses infinies variétés, comme de ses ultimes effets.

Pourquoi Marie est-elle si riche de grâces, si féconde pour le salut, si bienfaisante aux âmes, vraie Mère de la Grâce et de toute grâce? Parce que personne n'a été, plus parfaitement qu'Elle, uni à l'Auteur de la grâce. Union aussi intime que possible, comme on en peut juger par celle du corps, dit audacieusement Bossuet [1]. Par l'Incarnation, Marie est unie à Jésus jusqu'à ne former qu'une vie avec lui; placé volontairement dans la dépendance la plus étroite de sa mère, jour par jour, c'est par elle qu'il reçoit la vie, comme l'enfant la reçoit de la femme qui l'a conçu. Mais Marie vit beaucoup plus dans la dépendance de Jésus par l'esprit, que Jésus ne vit dans la dépendance de Marie par la chair et le sang. Jésus qui, par sa nature divine, précède sa mère, l'a sanctifiée, par la parfaite similitude des pensées, par la communauté du dessein, par l'union des cœurs dans la même mission rédemptrice. Auprès du nouvel Adam, Marie sera la nouvelle Ève, mère des vivants, coopératrice universelle du salut. De la charité de Jésus procède cette charité de Marie.

Et telle est la Communion dans sa notion exacte; union sacramentelle, mais en vue de l'union spirituelle. Ainsi la devons-nous désirer et pratiquer; en sorte que le désir de recevoir le Corps et le Sang de Jésus-Christ s'inspire du désir de participer à la plénitude de son esprit et de ses grâces, comme à tous les mouvements et à toutes les inspirations de son amour. Sinon la chair, celle du Christ

---

[1] BOSSUET, *Nativité de la Sainte Vierge*, 1659, 2e point (Lebarq, t. III, p. 65).

même, si vivifiante qu'elle soit, « ne servirait de rien ».

Comment a-t-elle servi à Marie? Parce qu'elle a cru. Heureuse d'avoir cru, lui dit Élisabeth, remontant ainsi au principe même d'où procède pour nous toute union avec Jésus-Christ, la foi, qui rend la charité possible.

« Il y a encore une vérité à pénétrer dans ces paroles de notre Sauveur : *La chair ne sert de rien*; et il me semble que Jésus, conçu dans les entrailles bénies de la sainte Vierge, me la va faire entendre. Cherchons, demandons, frappons, et il nous sera ouvert : nous entendrons ce qui rend Marie heureuse. L'ange lui vint annoncer qu'elle serait la mère de Jésus-Christ. Elle crut; et ce qui lui avait été promis s'accomplit dans son bienheureux sein. Mais que lui dit sur cela sa cousine sainte Elisabeth? *Vous êtes heureuse d'avoir cru! ce qui vous a été dit de la part du Seigneur s'accomplira.* Une partie en a déjà été accomplie, puisque vous avez conçu : il faut encore que cet enfant, que vous portez en votre sein, naisse de vous, et cela s'accomplira en son temps, comme le reste; voilà ce qui vous rend heureuse : mais, pour entendre votre bonheur, il faut encore savoir ce que vous avez cru. Ce Sauveur que vous portez dans votre sein, vous vous y êtes unie par la foi : vous avez cru qu'il serait non seulement votre fils, mais encore le Fils de Dieu : vous avez cru à la descente du Saint-Esprit sur vous, à l'infusion de la vertu du Très-Haut, à la manière admirable et inouïe dont vous concevriez ce béni fruit de vos entrailles. *Vous êtes bénie par dessus toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni;* vous êtes bénie par où vous êtes heureuse; bénie et heureuse par deux choses : heureuse par le grand mystère qui s'est accompli en vous selon la chair, et heureuse par la foi qui vous y a unie selon l'esprit » (BOSSUET, *Méditations sur l'Evangile. La Cène*, 41e jour).

Ainsi nous presse la charité de Jésus-Christ (II Cor., 5, 14). Toute autre façon d'entendre la charité « ne servirait de rien ». Quand j'au-

rais la charité (certaine charité) jusqu'à parler le langage des anges, jusqu'à livrer mon corps pour être consumé; si je n'ai pas la vraie charité, celle qui vient du Christ, par les voies qu'il a établies et ordonnées, je ne serai point utile aux âmes (I Cor., 13). *Nil prodest.*

Recourons donc à Jésus; car c'est Lui qui opère tout en nous, *velle et perficere* (Phil., 2, 13). Appelons Jésus, « moteur secret des cœurs », et de tous les cœurs, dont il est, par son Sacré-Cœur, le roi et le centre, *Rex et centrum omnium cordium* :

« Merveille de cette journée! Jésus-Christ est caché, et c'est lui qui opère tout : il ne paraît en lui aucun mouvement, il meut tout, non seulement Marie et Elisabeth, mais encore l'enfant qui est au sein de sa mère, agissant sensiblement. Jésus, qui est en effet le moteur de tout, est le seul qui paraît sans action, et son action ne se produit que par celle qu'il inspire aux autres.

Nous voyons ici dans ces trois personnes sur lesquelles Jésus-Christ agit, trois dispositions différentes des âmes dont il approche. *D'où vient ceci?* dit Elisabeth (Luc 1, 43). Elle s'étonne de l'approche de Dieu; et n'en pouvant découvrir la réponse dans ses mérites, elle demeure dans l'étonnement des bontés de Dieu. En d'autres âmes Dieu opère le transport, et de saints efforts pour les faire venir en lui : c'est ce qui paraît dans le tressaillement de saint Jean-Baptiste. Sa dernière opération est la paix dans la glorification de la puissance divine : et c'est ce qui paraît dans la sainte Vierge. Voyons donc, dans ces trois personnes si diversement émues, ces trois divines opérations de Jésus-Christ dans les âmes : dans Elisabeth, l'humble étonnement d'une âme de qui il approche; dans Jean-Baptiste, le saint transport d'une âme qu'il attire; et dans Marie, l'ineffable paix d'une âme qui le possède » (BOSSUET, *Elévations*, XIV, 2)[1].

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

[1] Toute cette XIVe Semaine des *Elévations* est consacrée au mystère de la Visitation, et notamment au Cantique de Marie.

LECTURES.

R. BERNARD, O. P. — *Mater divinæ gratiæ.* — Revue des Sciences Philos. et Théolog. (octobre 1927).

Le double office d'une mère, qui est de concevoir l'enfant et de le mettre au monde, Marie l'a rempli corporellement vis-à-vis de Jésus ; elle l'exerce spirituellement vis-à-vis des chrétiens. C'est la Maternité de Marie dans l'ordre de la Grâce. La grâce est une régénération (I Cor., 4, 15 ; Gal. 4, 19), elle peut donc devenir l'objet d'une véritable maternité, avec cette seule réserve qu'étant une participation à la vie même de Dieu, elle échappe à toute causalité créée. La mère de la divine grâce ne saurait être *auteur* de la grâce. La sainte Humanité de Jésus ne l'est même pas comme telle. Cette remarque faite, la piété se plaît à méditer : 1° d'où vient cette maternité ; 2° quelles en sont les manifestations principales ; 3° quel en est le vrai caractère.

1. *D'où elle vient?* de la maternité divine, en ce sens, que la maternité qui a fait de Marie la mère du Christ selon la chair appelle l'autre, et que la seconde ne peut se comprendre sans la première. La vocation de Marie est de servir l'Incarnation du Fils de Dieu ; or le Fils de Dieu s'incarne pour nous sauver ; c'est donc pour nous sauver que Jésus est mis au monde, et sa Mère le sait : « il y a quelque chose de très spirituel dans sa première maternité, et c'est ce qui va faire la seconde » ; de l'une, Marie reçoit les qualités suréminentes indispensables à l'autre.

En un sens très exact, la très sainte Vierge participe, dans la mesure la plus large possible à une créature, au double privilège de l'humanité qu'elle donne à Jésus : *a*) par une sorte de grâce d'*union ;* car « elle est de l'ordre de l'Incarnation, et elle se rattache par sa maternité à la sphère même de l'union hypostatique » ; il en résulte pour elle un degré d'union, qui, l'union hypostatique mise à part, est bien supérieure à l'union de grâce sanctifiante, et même à l'union de vision béatifique ; — *b*) par la grâce de *sanctification* qui, lui étant

donnée à proportion d'une dignité où l'honneur même du Fils est engagé, surpasse toute sainteté :

« Les affinités singulières de toutes sortes qu'elle aurait avec lui du fait d'avoir été sa mère, non moins que l'action singulière qu'il aurait eu, lui, sur elle, du fait de l'avoir habitée neuf mois, l'exigeaient aussi. Il faut que Marie soit toute belle et toute immaculée. Et c'est pourquoi la grâce sanctifiante lui est accordée avec une surabondance que ne peut connaître aucun autre saint ».

Elle est à la source de la grâce. Certes, la grâce « capitale » est propre au Christ seul ; mais Marie obtient la grâce avec la plénitude qui convient à son extrême proximité de la source ; et elle l'obtient pour la faire dériver en nous. « Toute la grâce est donc en Marie, non qu'elle y coule de source, mais parce qu'elle doit y passer en dérivation immédiate de la source » (S. Th., p. 3, q. 27, a. 5, ad 1).

2. Par analogie avec les deux *phases* de toute maternité, Marie *obtient* de Dieu la communication de la grâce aux hommes, « ce qui est les concevoir », et elle *concourt* à la leur communiquer, « ce qui est les enfanter ». Marie nous a obtenu la divine grâce par le mérite de son existence sur terre. Elle nous administre la divine grâce par la puissance de son intercession au ciel.

a) Marie nous a obtenu la grâce par le *mérite :* mérite de convenance, non pas de condignité ; mais qui se distingue par son ampleur et par sa transcendance du mérite des autres amis de Dieu :

« Il est singulier par son étendue, puisqu'il porte sur toute l'immense famille du Fils de Dieu fait homme. Il est singulier surtout par sa profondeur : d'autres âmes saintes peuvent bien se trouver mêlées, même en grand, à la diffusion de la grâce dans le monde ; seule, Marie a été mêlée aux actes qui l'ont infusée au monde. Le fondement de cette différence est sa liaison unique avec Jésus-Christ, sa qualité de mère du Rédempteur ».

Qualité qui lui confère une sorte de participation, quoique imparfaite, au rôle capital propre à son Fils ; — mérite inférieur, mais parallèle à celui de Jésus ; la « convenance » se trouvant ici portée au plus haut point. Selon l'heureuse formule de PIE X, *promeret*

nobis de congruo quæ Christus de condigno (*Ad diem illum*, fév. 1904). Et comme ce mérite fait sentir son efficacité de convenance jusqu'aux sources mêmes du salut, on pourra affirmer, assure BENOÎT XV, « que Marie a elle-même, de concert avec le Christ, racheté le genre humain, *ut merito dici queat Ipsam cum Christo humanum genus redemisse* ». (Association de Notre-Dame de la Bonne Mort, 2 mars 1918).

Que si Marie s'est élevée si haut dans le mérite, elle le doit, d'une part, à la ferveur de sa Charité, d'autre part, à sa Coopération, et à sa Compassion : coopération à tous les actes de la vie du Christ ; compassion à sa Passion ; — à peu près comme le mérite surabondant du Christ tient, et à l'immensité de sa charité, et à la dignité de toute sa vie, et à la grandeur de sa Passion et de sa mort (S. Th., p. 3, q. 48, a. 1, 2, 4).

a) Par sa charité, Marie nous porte en son Cœur, et nous aime d'une charité sans bornes : l'amour du genre humain « est pour ainsi dire inné à sa grande âme » :

« Nous y gagnons l'Incarnation : Marie est encore toute petite, mais si sainte enfant, que par la ferveur de ses désirs elle attire ici-bas le Fils de Dieu. Elle est de ces âmes intérieures qui nous ont mérité l'Incarnation. Nous y gagnons sa propre maternité : à peine sortie de l'adolescence et dans la fleur de sa jeunesse elle offre à Dieu une si magnifique virginité et un si beau dévouement de charité qu'elle attire à elle le Fils de Dieu en méritant d'en être la mère. A l'annonciation elle est si grande que l'Ange se fait petit devant elle, et ses actes sont d'un si grand poids que son consentement est attendu, nous dit saint Thomas, comme celui du genre humain tout entier : il ne fallait, en effet, rien moins au Verbe de Dieu que cet accueil splendide pour qu'on vît bien quel mariage spirituel il venait contracter avec notre nature. A dater de ce moment, Marie est toute remplie du Christ, mais bien plus heureuse, dit saint Augustin, de le porter en son cœur que de le porter en son sein. Le concevant donc avec une foi très éclairée et avec une charité toute maternelle, c'est nous tous qu'elle conçoit en lui. A partir de là tout s'explique. Et plus nous lui coûtons plus elle va nous aimer ».

b) Extérieurement, nous savons par les indications significatives de l'Evangile qu'elle a coopéré très activement aux actes de la mission du Christ, et dans les moments décisifs :

« C'est par Marie que le précurseur est sanctifié dès avant de naître. C'est par elle que la foi des apôtres est affermie aux noces de Cana. C'est par elle que le disciple bien-aimé est entraîné jusqu'au pied de la Croix où Jésus mourant va le lui donner pour fils. C'est par elle que la primitive Eglise reçoit l'effusion du Saint-Esprit. L'action méritoire de la mère de Jésus se reconnaît à tous les instants décisifs. La tradition ne s'y est pas trompée ».

c) L'action méritoire de la Mère de Jésus se reconnaît surtout dans le double office quasi sacerdotal qui a été le sien : Elle a élevé et gardé pour nous la sainte Victime ; et, le présentant à l'autel, elle a souffert avec lui jusqu'à en mourir : « Avec son Fils souffrant et mourant, elle a tellement souffert qu'elle en est presque morte, *pene commortua.* Abdiquant pour le salut des hommes les droits de mère qu'elle avait sur Jésus, elle l'a, autant que cela dépendait d'elle, immolé à l'apaisement de la justice de Dieu » (BENOÎT XV, *ibid.*).

b) Inaugurée par le mérite, la Maternité de grâce se poursuit par l'*intercession.* Elle aussi, comme Jésus, en un sens très vrai, elle est « toujours vivante, afin d'intercéder pour nous » (Heb., 7, 25).

Dans quelle *mesure* s'exerce cette intercession? — comme celle des saints, en proportion de leur mérite acquis sur terre ; donc, pour Marie, dans une proportion unique de gloire. Prenant dans le ciel sa place éminente, elle y devient « une puissance spirituelle de premier ordre, une toute-puissance, à sa manière, au ciel et sur la terre ».

De quelle *manière?* — Pour penser à nous, on peut affirmer qu'elle use « des trois modes de connaissance qui ont toujours donné tant d'ampleur à l'âme du Christ, et de tout temps lui ont permis de ne jamais perdre de vue même le plus petit d'entre les siens » : elle possède, à cet effet, la science béatifique, au plus haut degré après le Christ ; « elle a toute latitude pour nous contempler dans le Verbe de Dieu » ; — comme les purs

esprits, et mieux, elle nous pénètre d'une vue directe, par intuition, « et l'on pense bien que le Père des esprits ne refuse rien, à Marie, de toutes les intuitions dont son cœur a besoin » ; — elle nous connaît enfin, en corps et en âme, à la manière expérimentale ; « elle peut se passionner pour nous ; elle a la fidélité du souvenir et la tendresse du cœur ».

« Sa seule présence au ciel, sa magnifique présence au sein de l'adorable Trinité est déjà une intercession. Ce qui est écrit du Christ glorieux à cet égard dans l'Epître aux Hébreux ou dans l'Apocalypse s'applique largement à sa mère. Ils sont comme stylisés tous les deux dans la geste par laquelle ils nous ont sauvés. Leur existence là-haut constitue pour nous plus qu'un gage, elle nous compose une sorte de milieu spirituel où nous commençons à vivre et où nous sommes continûment engendrés à la vie divine. Si déjà l'adorable Trinité habite les âmes et s'y étend de proche en proche, c'est parce que la divine humanité du Christ et la divine maternité de Marie l'attirent en nous et nous assument en Dieu.

« Il y a cependant autre chose. Ce n'est pas uniquement par sa présence, c'est par son action que Marie intercède en notre faveur. Exactement, que représente pour elle cette action? Au fond de son cœur, c'est toujours sa même charité, son bel amour, si délicat, si distingué, si dévoué, soucieux jusqu'à l'extrême d'entourer le corps mystique du Christ, averti instantanément de tout ce qui s'y passe, sensible au moindre mouvement de la grâce en lui, et portant la sollicitude de tout cela. Sous la pression de cette charité toujours en éveil, c'est ensuite la prière qui exprime et qui demande, c'est l'entretien à tout instant avec le Christ et avec Dieu. Puis, plus extérieurement encore, ce sont les interventions dont le mystère, il faut l'avouer, nous échappe, mais dont la réalité ne fait pas l'ombre d'un doute, des interventions au cours de la vie des âmes pour les aider à croître dans la grâce. Une thèse, aujourd'hui très en honneur dans l'Eglise, résume tout ceci, disant que l'action de Marie est une médiation universelle en toutes les grâces.

« La vérité de cette médiation est absolument sûre. Il est même admis qu'elle pourrait devenir un dogme. Néanmoins, dans l'explication, quelques théologiens

sembleraient faire quelque réserve. On en voit, par exemple, qui croient Marie médiatrice des grâces actuelles mais pas autant de la grâce habituelle. Ce partage d'influence paraît vraiment bien arbitraire quand on sait à quel point, dans la Providence surnaturelle de Dieu, ces deux sortes de grâces sont ordonnées l'une à l'autre. Et puis enfin, la vie de l'âme, c'est seulement l'état de grâce. Retirer à la Sainte Vierge le privilège de concourir à ce qui fait la vie de nos âmes, ce serait beaucoup amoindrir sa maternité. D'autres théologiens s'inquiètent de savoir si la médiation s'étend effectivement, à tout instant, à tout et à tous ; c'est une bien grosse affaire que cela, pensent-ils, pour une personne humaine ! C'est vrai. Mais nous estimons que Marie puise dans sa vie en Dieu la grandeur d'âme, l'ampleur de charité et la présence d'esprit qu'il lui faut, en effet, pour agir et se multiplier de la sorte. Ce qui nous pousse à considérer l'action médiatrice de Marie comme aussi profonde, aussi universelle et aussi totale que possible dans l'ordre de la grâce, c'est la tradition des Pères et des plus grands Docteurs qui contient d'éclatantes affirmations à ce sujet, l'accord des théologiens qui est déjà unanime sur le fond des choses ; la liturgie de l'Eglise qui fait tant intervenir la sainte Vierge ; les usages des plus anciens Ordres, celui, par exemple, de faire profession à la Bienheureuse Vierge ; des formes plus modernes et très autorisées de la dévotion à Marie, celles, par exemple, de M. Olier ou du Bienheureux Père de Montfort ; la persuasion commune des fidèles qui mêlent si intimement la sainte Vierge à toute leur vie chrétienne et prennent son action pour un symbole de leur prédestination ; enfin la doctrine professée solennellement par les derniers papes, tout spécialement l'institution par Benoît XV de la fête de Marie médiatrice. Il faut bien se rendre : *Beata Virgo est tota mater pro cunctis hominibus et pro tota vita spirituali* [1], la Mère de Dieu nous est entièrement dévouée, elle est notre mère à tous et en tout ».

3. Quant au *caractère* de cette maternité, étant d'une nature spirituelle, s'exerçant par l'efficacité du mérite et de l'intercession, il y faut voir une cause morale de

[1] P. Hugon, *Xenia thomistica*, II, p. 356.

vie en nous ; — une cause physique [1] aussi, peut-être, si l'on admet que le mérite et l'intercession doivent être considérés comme de véritables causes secondaires aux ordres immédiats de la Cause première. A trop presser la distinction entre cause morale et cause physique, assure l'auteur, ce n'est pas seulement l'action de Marie qui serait en question, mais son être même, car l'opération suit l'être ; or, il y a quelque chose de physique en son être maternel ; quoi donc?

« Il y a d'abord et toujours sa dignité de mère de Dieu. Des théologiens ont eu l'air de regretter que Marie ne pût servir Dieu ni le Christ autant qu'on le voudrait, n'ayant pas été ordonnée pour cela, n'ayant reçu aucun caractère sacerdotal, son sexe l'en empêchant. En vérité, il nous semble que la sainte Vierge en devenant la Mère du Fils de Dieu, et pour cela son sexe ne la desservait pas, a été investie de quelque chose qui est bien plus qu'un caractère.

« Le Christ non plus n'a pas à être ordonné prêtre. Par son union hypostatique, il l'est substantiellement. En vertu du rapport qu'elle a à cette union, Marie est ordonnée elle aussi, non pas substantiellement, mais à coup sûr à plus de profondeur et d'un trait plus ineffaçable que n'eût pu faire une empreinte sacramentelle quelconque. Sa maternité lui confère un véritable sacerdoce. Elle donne une certaine qualité à tout son être : sans doute cette qualité ne lui est pas innée, comme au Christ la sienne, mais la Vierge n'était née et l'on peut dire qu'elle n'a vécu que pour cela.

« C'est de ce caractère sacré, inhérent à sa dignité que relève immédiatement dans Marie la grâce de sa sainteté. La grâce est une grande chose en toute âme qui la possède. En Marie elle a tout envahi, tout pénétré, et finalement tout glorifié, l'âme et le corps, l'esprit et la chair, à un maximum qui ne se rencontre qu'en elle et dans le Christ, et avec une plénitude à pouvoir sauver tout ce qu'il y a d'hommes au monde,

[1] Si pressantes que soient les considérations de cette troisième partie, l'auteur ne les donne pas comme ayant la même valeur indiscutable que les précédentes. La causalité morale paraît suffire à beaucoup de théologiens pour rendre compte des effets et des fruits de la Maternité de grâce, sur lesquels, du reste, il n'y a pas de discussion.

« *tantum quod sufficeret ad salutem omnium hominum de mundo, hoc esset maximum et hoc est in Beata Virgine* »[1]. Il y a là un trop plein de grâce : physiquement il est appelé à déborder et à se répandre, non de source il est vrai, « *non ipsa fuit redundatrix ut esset gratiæ auctor et factor* », mais par un canal d'irrésistible dérivation, « *in ea plenitudo alicujus redundantiæ* »[2]. Voilà précisément qui donne tant de force à l'intercession après en avoir donné tant au mérite. Tout se tient en cette maternité ».

Après la Cause première, principale et universelle, qui est Dieu même ; après l'instrument conjoint et principal de la grâce, qui est Jésus-Christ, vient la maternité de Marie, vrai sacrement du Christ, comme le Christ est le sacrement de Dieu :

« Hâtons-nous d'ajouter, finissant par où nous avons commencé, que Marie n'est point tout cela à la manière d'une cause principale ni d'un auteur, mais à la manière d'une cause ministérielle et d'un merveilleux instrument vivant. Dans le monde vraiment divin de la grâce, seule la divinité est cause principale, l'humanité de Jésus-Christ son instrument conjoint et principal. Mais aussitôt après vient la maternité de la Vierge, organe de la divinité et aussi de la sainte humanité, sacrement du Christ, comme lui-même l'est de Dieu. Marie n'est point, comme Jésus, l'instrument conjoint à Dieu par la personnalité, mais elle l'est tout de même par la dignité, et, à cause de cela, n'est pas comme tout autre un instrument qu'on puisse dire tout à fait séparé de celui qui l'emploie.

« Ainsi dans l'intervalle infini que laisse la nature entre nos âmes et Dieu, et que le péché exagère irrémédiablement, il y a désormais pour opérer le rapprochement une double médiation, celle que fait l'humanité fraternelle de Jésus et celle que compose la maternité de Marie. Ces deux médiations ne se font pas tort l'une à l'autre. La vie divine descend en nous humanisée par le Christ et, comble de bonté, administrée par une femme, par une vierge, par une mère.

---

[1] Dans l'*Exposition de la Salutation angélique*, de SAINT THOMAS.

[2] SAINT THOMAS, *in Joann.*, c. 1, l. 9.

Marie travaille personnellement à nous unir à Dieu en nous disposant au Christ et en servant le Christ en nous, « *cooperatur ad unionem hominum cum Deo dispositive vel ministerialiter* » [1]. Dieu est notre seul auteur, Jésus notre seul sauveur, mais le premier ministre de leurs divines largesses, « *princeps ministra,* » dit délicieusement Pie X, c'est la reine, c'est la divine mère. En ce qui nous concerne, son action est si riche que nous lui décernons des vocables de plus d'une sorte ; dans sa médiation, elle est reine, elle est prêtre, mais par-dessus tout, ce semble, elle est notre mère. Le reste n'est que variante, exercice et ornement de sa maternité. *Salve Regina, Mater misericordiæ, vita, dulcedo et spes nostra, salve* ».

J. Bittremieux. — *De Mediatione universali Beatæ Mariæ Virginis quoad gratias.* — Beyaert, 1926. (Giraudon, Paris).

L'auteur traite à fond ce grand sujet, en deux parties : la médiation de Marie dans l'*acquisition* des grâces ; sa médiation dans la *distribution* des grâces. Réserve faite de la causalité physique, qui, nous l'avons dit, demeure controversée en théologie, — et que, du reste, M. Bittremieux n'admet guère [2], quand il s'agit de la médiation de Notre-Dame, on lira volontiers les lignes suivantes à l'éloge de ce livre « désormais classique » :

« En définitive l'ouvrage de M. Bittremieux, que complète un excellent Index bibliographique, mérite, par sa clarté et l'ordre dans lequel les matières sont traitées, sa méthode proprement théologique, sa réelle valeur doctrinale, d'être placé en tête de tous les travaux modernes parus jusqu'à ce jour sur la médiation de Marie ; il est désormais l'ouvrage classique qui rendra les plus grands services aux étudiants et aux professeurs de théologie ». (*Revue des Sciences Philos. et Théolog.*, oct. 1927).

[1] S. Th., p. 3, q. 26, a. 1.

[2] « *Concludamus eam probabilius non esse hic admittendam* » (p. 270).

4.

LA DIVINE ENFANCE

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — La Sagesse nous dit, par la bouche de ses envoyés : Si quelqu'un est petit, qu'il vienne à moi. Et s'adressant aux humbles, elle ajoute : *Venez, mangez de mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé* (Prov., 9, 4). Rendons-nous à l'aimable invitation :

En présence du petit Enfant qui nous est né (Is., 9, 6); devant le Verbe fait chair qui, sur un peu de paille, ouvre les yeux, nous sourit, étend les mains, et semble dire : Voyez comme je vous aime, considérons : 1) le saint Enfant Jésus, *parvulus datus est nobis;* — 2) la Voie d'enfance, *sicut parvulus iste* (Mat., 18, 3); — 3) l'Enfance chrétienne, *sinite parvulos* (Marc., 10, 14).

Ce sera la matière de trois méditations.

1.

PARVULUS NATUS EST NOBIS

(Is., 9, 6)

Les plus suaves harmonies de l'Incarnation[1] nous sont manifestées dans la crèche de Bethléem. *Apparuit benignitas, humanitas Dei Salvatoris nostri* (Tit. 3, 4). — Et les plus saintes dispositions y répondent chez les premiers adorateurs de Jésus-Enfant. — *Harmonies* de Noël; *adorations* de Noël; méditons les unes et les autres.

---

[1] Rappelons l'ouvrage du P. JORET : *Par Notre Seigneur Jésus-Christ* (voir *Sur les pas de Jésus*, t. I, p. 31).

I. HARMONIES DE NOËL.

a) Jésus vient pour être avec nous.

Par l'excellence même de sa nature, Dieu demeurait inaccessible pour nous, infiniment distant de nous, et invisible. Il vient jusqu'à nous, pour être avec nous.

Être avec nous, c'est le besoin de son amour. Il l'est toujours, en mainte manière, par sa providence et par ses ouvrages, sans doute. Il l'était par ses prophètes, et par les sollicitudes dont il entourait son peuple élu. Mais il lui tardait de l'être en personne, avec notre nature. Pouvait-il mieux « apparaître » que sous les traits de l'enfant? D'autres manifestations ont précédé : celle du buisson ardent (Exod., 3, 2); celle du Sinaï (Exod., 19); celle de sa gloire dans le Temple (III Reg., 8, 11); elles ne le révélaient pas assez. D'autres viendront, émouvantes et mystérieuses : celles de la Croix, celles de l'Hostie. Mais je ne les entendrai parfaitement qu'après avoir goûté celles de la crèche. Lorsque l'enfant paraît, la joie entre avec lui dans la demeure; il est le sourire et le bonheur du foyer, en même temps qu'il en est l'honneur. Ainsi Jésus enfant dans la maison du Père. L'Ange de Noël annonce cette grande joie : *Evangelizo vobis gaudium magnum* (Luc., 2, 10).

b) Jésus vient pour être semblable à nous.

C'est peu d'être avec nous, Dieu veut devenir semblable à nous, et non pas seulement par une ressemblance extérieure. Il est, en toute vérité, *fait homme* (Jo. 1, 14); c'est-à-

dire, accommodé à nos yeux, avides du sensible; adapté à notre faiblesse, qui se complaît dans les réalités humaines. Pour ne pas sembler altière ou méprisante, la Vérité vient à nous par les voies humaines des images et des sens. Par sa petite enfance, Jésus prouve à merveille la vérité de sa nature humaine. Imaginons quelque autre apparition, solennelle et triomphale; la ressemblance avec nous eût-elle été aussi frappante, aussi convaincante?

Pour mieux goûter ce bienfait, contemplons en même temps que Jésus, Marie sa Mère, *de qua natus est Jesus* (Mat., 1, 16). Dieu pouvait venir à nous sans avoir ici-bas une mère. Mais combien plus suave sa naissance par Marie! Sur les genoux et dans les bras de la Femme, il est pleinement humanisé, *homo, natus de muliere* (Job., 14, 1). Il a été conçu, porté, allaité (Gal., 4, 4). Grâce à ce doux lien de la Femme, fille d'Adam, de notre race, Adam et sa race seront sauvés par un fils d'Adam.

La plus grande gloire en résulte pour la Vierge Mère. Il n'est privilège que ne réclame la prérogative auguste et unique de la Maternité divine. Avec Jésus son diadème et son joyau vivant, Marie nous apparaît incomparable. Et ne convenait-il pas que Dieu créât ce chef-d'œuvre de grâce et d'amour? — Aussi, quiconque voudra trouver Jésus devra se prosterner d'abord devant Celle de qui est né Jésus. Vive lumière pour nous, sur le rôle indispensable de Marie dans les mystères qui, inaugurés par l'Incarnation, vont se poursuivre jusqu'à la Rédemption achevée.

Et cette naissance virginale nous fait entendre comment et par qui Jésus se donne.

Comme il faut être pur pour le recevoir, et pour l'engendrer dans les âmes! De la faute du premier Adam, et de ses suites, que rien ne demeure en ceux qui appartiennent, par vocation de choix, au Christ Jésus. *Nihil damnationis* (Rom., 8, 1).

c) Jésus vient mettre à l'épreuve notre foi.

La foi! avec quelle insistance il nous la demandera, comme si tout lui manquait sans cet hommage! *Credis hoc* (Jo., 11, 26; cf., 3, 18; 6, 65; Marc., 11, 22)? Mais où donc s'exercera mieux notre foi qu'autour et au sujet de cet enfant, qui vagit dans une grotte abandonnée? Entre les extrêmes ici rapprochés, *Verbum, caro;* entre ces langes et la Toute-Puissance; entre ce silence et la Parole qui a créé le monde, quelle disproportion! quel abîme!... Jésus recevra, comme Docteur, comme Maître, comme Thaumaturge, comme Roi, comme Pontife, comme Rédempteur, les hommages des hommes; il sera honoré par la foi des siens, dans les abaissements de sa Croix, dans les effacements de son Hostie. Mais quelque chose manquerait, semble-t-il, à la plénitude de sa révélation, comme aux nuances de la foi qui s'y complaît, si nous n'étions admis à l'adorer, tout petit, dans les impuissances gracieuses d'un berceau.

d) Jésus vient pour restaurer en nous la filiation divine.

A l'homme devenu la proie désignée de la mort, Jésus rend la vie; la Vie éternelle (Jo., 3, 15; 5, 24; 6, 47; 10, 28; 11, 25; 17, 2).

Cette Vie, qu'est-elle, en nous, sinon tout d'abord la vie d'enfants de Dieu, moyennant une nouvelle naissance? La condition d'enfant, adoptée par Jésus, devient l'émouvant commentaire de cet enseignement. Il nous montre, dans sa crèche, le sens et la forme de cette vie meilleure, qui doit faire de nous des fils par grâce, comme il est Fils par nature. *Misit Deus Filium suum ut adoptionem filiorum reciperemus* (Gal., 4, 5; Rom., 8, 15; Ephes., 1, 5).

Nous admirons, au sein d'une famille saine et unie, les intuitions et les délicatesses du sentiment filial; il semble qu'en chacun des enfants groupés autour de la table du père, ce sentiment prenne sa forme propre, comme l'image paternelle diversifie en chacun d'eux ses lignes et son dessin. Ainsi diffère l'étoile de l'étoile, la fleur de la fleur; variété qui se concilie harmonieusement avec l'unité dans la riche beauté des créatures. A plus forte raison dans la féconde beauté des âmes. Initiés diversement par le même Jésus au même amour filial, tous nous plaisons au Père, à qui nous osons dire, après Jésus : *Pater noster, qui es in cælis* (Luc., 11, 2).

e) Jésus vient nous racheter.

Incarnation, Rédemption, ces deux mystères se tiennent et s'appellent [1]. *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum* (Mat.,

[1] Nous prenons le fait révélé tel que Dieu nous le fait connaître. — L'ouvrage du P. GALTIER, *De Incarnatione et Redemptione*, précise ce point de doctrine (p. 118 et suiv.). Voir, plus loin, la méditation sur *Jésus crucifié*.

1, 21 ; cf. 20, 28). Voici donc l'Agneau de Dieu (Jo., 1, 36). De l'agneau, l'enfant n'a-t-il pas la douceur, la blancheur, l'innocence? Cet Agneau, qui sera conduit à la boucherie, et mis à mort sans se plaindre (Is., 53, 7; Act., 8, 32) ne prélude-t-il pas en quelque manière à son martyre, et par les indigences de son état, et par les persécutions dont il est déjà l'objet?

f) Jésus vient nous instruire.

La science que Jésus nous apporte n'a rien de commun avec la sagesse des hommes (I Cor., 2, 5). Au rebours de l'orgueil, qui nous a perdus, Jésus vient nous apprendre l'humilité; c'est-à-dire la dépendance, non pas subie et inévitable, mais volontaire et acceptée. Cette doctrine, les langes et les servitudes de son enfance nous l'enseignent mieux que ses paroles, *cœpit facere* (Act., 1, 1).

Remplis que nous sommes et d'illusions et d'ambitions, Jésus nous enseigne, par l'appauvrissement volontaire, le peu de prix des avantages créés. Rarement nous avons le bon sens et le courage de leur préférer les biens célestes. Lorsque nous sont offerts, immédiats, faciles à saisir, et captivants, ces biens charnels — *pulchrum visu, aspectu delectabile* (Gen., 3, 6), il ne faut rien moins, pour nous empêcher de les prendre à pleines mains, que la crainte d'éloigner Dieu de nous. Mais nous n'en sommes pas toujours réduits à pareille option. Combien de libertés et de plaisirs qui ne sont pas coupables, et desquels cependant la vie parfaite nous presse de faire peu de cas. Pour aimer des jouissances plus pures, des

espérances plus hautes, il nous faut Jésus, sa parole et son exemple. *Beati pauperes* (Mat., 5, 3). Si les avantages de la chair et du sang avaient autant de prix que l'affirment le tentateur et le monde, cet Enfant les aurait-il écartés avec tant de soin de sa naissance et de sa carrière? Je m'en rapporte à Lui, *scio cui credidi* (II Tim., 1, 12).

g) Jésus vient nous consoler et nous guérir.

Comme le bon Samaritain, et mille fois mieux, Jésus nous ranime et nous guérit, *iter faciens, misericordia motus, infundens oleum et vinum* (Luc, 10, 33) [1].

Nous avions peur de Dieu; et quelle peur fut jamais plus justifiée? Chassés par un Dieu saintement irrité, nous traînions notre misère loin du paradis fermé. L'homme subissait le sentiment douloureux de sa condamnation; il implorait à genoux la pitié de Dieu et son pardon. L'histoire en témoigne, la terreur et l'effroi marquent d'un trait saillant les religions antiques... Mais nous voici réconciliés, dans la plénitude des temps; Jésus accomplit cet ouvrage (II Cor., 5, 19). Jésus Enfant chasse la crainte; ses lèvres appellent les baisers, ses bras s'ouvrent pour une étreinte. Il est Roi, c'est vrai, mais loin de lui l'appareil d'une royauté fastueuse et intimidante. Pourquoi l'homme tremblerait-il encore? [2]

---

[1] En tête de son traité *De Ecclesiæ Sacramentis* (1924), le P. BILLOT a placé un commentaire de cette parabole, qui s'applique sans effort à la tâche miséricordieuse assumée par Jésus-Christ en ce monde (p. 8 à 11).

[2] « Ecce nomen Jesu, dulce refugium, in quo exinanitur potestas seu majestas, dulcescit pietas, et Dei magna miseri-

Nous étions tourmentés par le doute, et accablés sous le fardeau, *vexati, jacentes* (Mat. 9, 36). Mais ici, comment douter encore? Et quant au fardeau, Jésus le prend sur lui, *ipse portavit* (I Pet., 2, 24; Is., 53, 4). Pour qu'aucune des heures de notre existence misérable ne soit privée de la consolation divine, Jésus vient dès la première heure. C'est toute la vie humaine, désaxée et dévoyée par les passions, que Jésus veut remettre dans l'équilibre où Dieu l'avait placée; or, la vie commence par les modestes états de l'enfance; c'est là, très tôt, que naissent les passions; le céleste médecin n'attendra pas qu'elles aient grandi.

Enfin, nous étions divisés, distants les uns des autres, séparés par l'égoïsme, durs, injustes et intraitables; et c'était encore une des blessures du péché, qui avait ruiné la charité. Le paganisme n'a que trop laissé voir à quelles dégradations en est réduit l'homme sans le secours de la grâce du Christ. Jésus vient restaurer parmi nous la solidarité surnaturelle, *donec occurramus omnes in unitatem* (Eph. 4, 13). Nous sommes frères « dans le Christ Jésus »; et c'est Jésus lui-même qui prend

---

cordia demonstratur. Olim vero, in vetere Testamento, in lege timoris, terribile erat nomen Dei. Unde dicitur : Ecce nomen Domini de longinquo venit, ardens furor ejus et gravis ad portandum. Vide quam terribile est nomen Dei, ubi ardor, furor et pondus utique ad comburendum, ad sæviendum, ad obruendum; sed hæc omnia contemperata sunt in fonte misericordiæ et pietatis, id est in utero virginali per Jesum Christum amorosum nostrum. Nam ibi ardor redactus est ad temperiem, furor ad mansuetudinem et pondus ad levitatem » (S. BERNARDIN DE SIENNE, *Sermo de Nomine Domini*). Cf. S. BERNARD, *in Epiph. Domini*, sermo 1 (P. L., t. 183, col. 144).

parti pour les petits et pour les faibles. *Si quis est parvulus, veniat ad me.*

h) *Pour tout dire, Jésus vient nous aimer.*

Il n'est effort que Dieu n'ait tenté pour obtenir de nous cet aveu dont le cœur humain est si friand, et que prodiguent si inconsidérément les lèvres de l'homme : Je vous aime. Démarches et sacrifices, dons et bienfaits, que n'a-t-il pas réalisé, que n'a-t-il pas prodigué pour triompher de la dureté de notre cœur, et pour nous gagner par l'évidence de l'amour le plus désintéressé et le plus généreux! Mais si tous les mystères de sa vie, de sa mort, de son Eucharistie, révèlent à l'envi le *dilexit me*, n'est-ce pas tout d'abord la crèche qui nous fait entendre cette formule sacrée, et avec quelle onction! Tout, ici, attire les yeux, et tout gagne le cœur. Aussi, comment s'étonner que cette dévotion à Jésus Enfant ait été si chère aux plus saintes âmes, à un saint Bernard, à un saint François d'Assise, à une sainte Mère Barat?[1]

2. ADORATIONS DE NOËL.

Par la grâce de l'Esprit d'amour, entrons dans les sentiments que ce mystère comporte. Allons à Jésus, de toute notre âme. *Suscipe memoriam, intellectum, voluntatem omnem.*

Autour du saint Enfant Jésus se déclarent, en effet, dès sa naissance, les plus nobles dispositions de l'âme humaine; comme au soleil levant tressaille la création renaissante. Jésus

[1] Voir *Sur les pas de Jésus*, t. I (p. 28).

est foyer d'attraction; les âmes se mettent en branle vers lui, comme les astres autour de leur foyer.

Non pas, hélas! que tous les hommes se rendent à sa lumière. *Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt.* Ses attraits, comme ses bienfaits, peuvent être dédaignés; il faut que se révèle ici le fond des cœurs (Luc., 2, 34). La loi des âmes diffère en cela, essentiellement, de la loi de gravitation des corps; elle est toute d'amour. L'avantage matériel, de poids et de masse, que le monde a sur nous, l'univers l'ignore. Mais l'avantage spirituel, d'élan et de libre amour, que nous avons sur lui, le connaissons-nous toujours? Heureux du moins ceux qui l'apprécient, *quotquot receperunt.* Nous sommes destinés, en effet, à la divine charité : l'Amour est notre loi, le poids qui nous entraîne. Cet amour prend mille formes, suivant les âges, les milieux, les vocations, les âmes. Et c'est ainsi que, dès le début de la vie du Sauveur, se laissent voir les réponses les plus touchantes et les plus nuancées au même appel de Jésus qui dit à tous : *Venite ad me, omnes.*

a) Avant tout, les dispositions parfaites du Cœur de Marie, fournaise d'amour. Le mystère de cet incomparable amour, de Vierge, de Mère, de Reine, nous l'entrevoyons, d'un peu loin toutefois — comme il sied à notre petitesse — dans ces mots discrets de l'Evangile : *conservabat omnia, conferens in corde suo* (Luc., 2, 19).

« C'est sans doute dans une extase d'amour, quelques auteurs disent, et la chose est probable, dans une ineffable communion par la vision béatifique avec Dieu le Père engendrant son Fils dans l'éternel aujourd'hui,

que Marie mit au monde son divin Fils, vierge dans l'enfantement comme elle l'avait été dans la conception.

« Ce ne fut qu'un éclair, cette fusion du ciel et de la terre dans l'âme de la Vierge, sans secousse et sans effroi, sans rien qui rappelle les déchirements de la nuée ou l'éclat des tonnerres sur les hauteurs du Sinaï. L'Evangile nous dit seulement, dans sa simplicité, que la Vierge mit au monde son premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. A son ordinaire, il n'exprime que l'extérieur des choses. Le reste est laissé à nos méditations. La piété peut être moins discrète. Humble et aimante, elle peut s'approcher, comme les pauvres bergers de Bethléem, et savourer l'intime des choses en s'essayant à pénétrer dans le cœur même de la Vierge, à lire ses sentiments dans son regard et dans ses attitudes, pour mieux comprendre et pour mieux aimer, pour mieux communier avec elle au mystère du Dieu fait homme.

« Elle dut, sans doute, enivrer un moment son regard et son cœur dans la vue du divin Enfant. Mais avant de lui donner le baiser où passait toute son âme de vierge et de mère, elle songea que cet enfant était à Dieu, et que, s'il lui était donné, c'était pour nous. Et il y eut à ce moment dans ce cœur un déchirement d'une profondeur infinie : elle comprit qu'elle ne pouvait pas se reposer dans ce fils comme dans un bien à elle, qu'elle ne devait pas s'arrêter à jouir de lui pour elle-même. Avec quelle générosité elle le prit, et l'élevant vers le ciel, comme fait le prêtre à l'autel, elle l'offrit à Dieu pour sa gloire et pour notre salut! Elle le reçut de nouveau comme de son Père céleste, et, le mettant dans la crèche, le contempla longuement pour s'imprégner toujours plus de lui. Quels baisers alors, où son âme passait tout entière! Et quand l'Enfant ouvrit les yeux, la regarda et lui sourit, quelle fusion de son cœur maternel! » (J. V. BAINVEL, *Le Saint Cœur de Marie*, p. 109).

b) Auprès de Marie nous apparaît saint Joseph, tout semblable à elle, lui aussi éminent dans l'amour. Fidèle et dévoué comme jamais serviteur de Dieu ne le sera, il va, il vient, il se dépense, il s'empresse. Providence visible de

l'Enfant et de sa Mère, il seconde sur la terre la Providence invisible du Père céleste. Vocation tout active et pratique, qu'il exerce sans préjudice de l'union permanente avec Dieu. Marie et Joseph vivent dans l'admiration du Dieu fait homme; des moindres paroles relatives à Jésus, leur adoration fervente fait le sujet d'une méditation d'amour qui n'a point de fin, *erant mirantes* (Luc, 2, 33).

c) Plus tard, autour du même Enfant Jésus se manifestent dans le Temple, lors de sa Présentation, les dispositions les plus religieuses, et déjà en quelque sorte les rites les plus significatifs de la foi vivante : l'obéissance, la prière, la mortification, le zèle, et l'oblation. Le grand-prêtre, le saint vieillard Siméon, Anne la prophétesse; autant d'exemplaires de religion, intéressants et divers, modèles de ces dispositions ferventes que le sacerdoce ou l'état religieux ne donnent point par eux-mêmes, mais qui forment, quand elles existent au fond de l'âme, le plus bel ornement des vies consacrées à Dieu : fidélité, docilité, exactitude, silence, désir persévérant de voir Jésus et de le tenir dans ses bras, invocation assidue à l'Esprit divin, offrandes symboliques, soumissions et actions de grâces.

d) Mais trois autres groupes nous sont encore offerts à contempler : les anges, les bergers, les mages. On ne peut guère imaginer états ni vocations plus dissemblables; mais cette diversité d'emplois n'empêche pas l'unanimité de l'amour. Tous vont à Jésus, tous le servent, tous l'aiment. Et certes, lequel de ces trois ministères, angélique, pastoral, royal, pourrait

languir sans que l'harmonie profonde des mystères de Noël en fût troublée?

Si Dieu apparaît ici, dans la noblesse et dans la suavité de son amour, ne peut-on pas dire que l'âme humaine, elle aussi, apparaît, *apparuit gratia.* Grâce à l'Incarnation, elle apparaît, purifiée et ornée, transformée et orientée. Tour à tour on verra des hommes, triomphant de l'imperfection humaine, devenir, autour du Christ-Enfant, anges, pasteurs, ou mages.

Anges. — Prenons, autant qu'il se pourra faire, les sentiments angéliques. Soyons anges de l'Incarnation, par la contemplation du Verbe, dont le voile de la chair ne saurait effacer les splendeurs. Ne respirons que noblesse d'âme et désintéressement. Vivant dans les hauteurs, chantons fidèlement le *Gloria in excelsis Deo;* mais, l'heure venue, descendons avec joie vers les régions désolées de la terre, pour y répandre la nouvelle de la joie et y porter la paix du ciel [1].

---

[1] S. Luc 2, 14, *Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté :* « La lecture exacte de ce v. 14 n'est pas certaine. Deux leçons se partagent les manuscrits et les versions : ἐν ἀνθρώποις εὐδοκίας, rendu par la Vulgate : *hominibus bonæ voluntatis;* et ἐν ἀνθρώποις εὐδοκία. La première est généralement préférée. Elle a de fait les meilleures autorités. Mais l'on peut se demander s'il faut entendre par les hommes de bonne volonté, ceux qui montrent une bonne volonté humaine, ou ceux qui deviennent l'objet de la bonne volonté divine. Les deux sens restent possibles. Il n'y a pas d'arguments absolument décisifs en faveur de l'un plutôt que de l'autre. Il est vrai que dans la sainte Ecriture le mot εὐδοκία est employé plus souvent pour signifier la complaisance divine que la bonne volonté humaine, mais l'absence ici de tout déterminant fait quelque difficulté à ce sens plus habituel. Si l'on entend le *bonæ voluntatis* de

Pasteurs. — Prenons, autant que le comportera notre vocation, et que le permettront les circonstances, les dispositions et les attitudes pastorales; sollicitude incessante, et dévouement obscur. C'est aux bergers, humbles et pauvres, qu'est annoncé l'Evangile, *pauperes evangelizantur.* Attentifs et dociles, ils se hâtent (Luc, 2, 16). Le message divin ne les scandalise point, car rien ne heurte la foi simple; l'annonce des mystères les trouve prêts; ensemble, et d'un même mouvement, ils prennent la route de la crèche. La vie qu'ils mènent, nomade et incertaine, les dispose à redire, à tout appel des anges : *Transeamus.* — Passons, comme eux, sans nous fixer, car ici-bas, pour nous, nul séjour permanent (Heb., 13, 14; II Cor., 5, 1).

« Une des plus belles circonstances de la délivrance des Israélites, c'est qu'on ne logeait point dans les déserts où ils furent conduits; on y campait, on y était sous des pavillons, et sans cesse on enveloppait et on transportait ces maisons branlantes. Figure du christianisme où tout fidèle est voyageur. Gardons-nous bien de nous arrêter à quoi que ce soit : passons par

---

la volonté humaine, la parole évangélique met en relief la nécessité des bonnes dispositions pour participer à la paix messianique : dispositions dont nous savons par ailleurs que la grâce doit les inspirer et les soutenir. Si l'on préfère, au contraire, le sens de « bienveillance divine », le texte met davantage l'accent sur cette idée que de la part de Dieu le bienfait est offert à tous. Cette dernière interprétation rejoint celle de la seconde leçon, telle qu'elle a été communément suivie par les Pères grecs à partir du IV^e^ siècle : « *Gloire dans les hauteurs à Dieu, — et sur la terre paix, — aux hommes bienveillance* ». Tout pesé, cette division en trois membres paraît moins probable, et nos préférences vont à garder la leçon εὐδοκία et à l'interpréter de la bonne volonté humaine » (A. Valensin et J. Huby, S. J., *Verbum Salutis, Evangile selon saint Luc*, traduit et commenté, p. 36. Beauchesne 1927).

dessus ; et toujours prêts à partir, toujours aussi prêts à combattre, veillons comme dans un camp. Qu'on y soit toujours en sentinelle. Dans les camps vulgaires il y a plusieurs sentinelles disposées, afin que, toujours prêts à s'éveiller au premier signal, les soldats dorment un court somme sans se plonger tout à fait dans le sommeil. Il y a plus dans le campement de la vie chrétienne ; chacun doit toujours veiller ; chacun, en sentinelle sur soi-même, doit toujours être sur ses gardes contre un ennemi qui ne clôt point l'œil et qui rôde toujours autour de nous pour nous dévorer. Ne nous fions point au repos qu'il semble quelquefois nous donner ; avec lui il n'y a ni repos ni trêve, ni aucune sûreté que dans une veille perpétuelle » (BOSSUET, *Elévations*, IX^e^ Semaine).

Mages. — Soyons, comme les pèlerins venus de l'Orient, contemplateurs fidèles, voyageurs courageux, donateurs prodigues ; fidèles, pour n'omettre aucun des signes du bon plaisir divin ; pour ne rester sourds à aucune des invitations, fussent-elles enveloppées d'ombre, du « signe » qui nous les apporte ; — persévérants, toujours en route, et supérieurs à l'épreuve ; peut-être, quelque jour, souhaiterons-nous le repos ; ils ne connaissent, eux, que le repos à la crèche, et ce repos sera court ; ils reprendront le long chemin, sans même avoir la satisfaction de repasser par les routes connues ; comme eux, fussions-nous déjà parvenus à la crèche, marchons encore, et poursuivons l'itinéraire ; — prodigues enfin, vrais rois, par la munificence de nos offrandes symboliques. *Talibus hostiis promeretur Deus* (Heb., 13, 16) [1].

—⁂—

[1] Voir le P. FABER, *Bethléem*, t. I (p. 240 et suiv.) : Marie adoratrice (simplicité, joie, pureté) ; — les neuf spécimens de l'adoration et du service autour de l'Enfant Jésus.

LECTURES.

Abbé Georges PICARD. — *Précis de la Doctrine catholique,* exposée suivant la méthode d'observation d'après les notes de l'abbé de TOURVILLE. — Bloud, 1927.

Il existe une véritable Science religieuse, et il est légitime de l'étudier selon les procédés de l'observation scientifique. L'abbé Georges PICARD (1853-1923), disciple et admirateur de l'abbé de Tourville, traitant le dogme par cette méthode, affirme que « par la constatation stricte des faits directement observables on peut prouver que les énoncés de la foi catholique expriment des réalités divinement révélées ». Il étudie, à la lumière de ce principe : 1) la vie divine en elle-même (Trinité) ; 2) la vie divine dans l'Homme-Dieu (Incarnation, Rédemption) ; 3) la vie divine dans les hommes (Grâce) ; 4) les faits des derniers temps (Novissima).

Pour nous en tenir ici à l'Incarnation Rédemptrice, l'auteur, après avoir énoncé le fait révélé, et ses conséquences, pour le Christ médiateur, pour la Vierge Marie, pour nous-mêmes, en établit en quelque sorte le contrôle, par l'examen de ses concordances intimes, de sa transcendance, de son accord avec les faits observables, et par l'étude des résultats heureux de son application. Notons les harmonies qui se laissent *observer*, à qui veut ouvrir les yeux, entre les énoncés révélés relatifs à l'Incarnation Rédemptrice et les faits qui nous sont journellement acquis :

« Elles sont innombrables les harmonies qu'on découvre entre les énoncés de foi sur l'Incarnation et ce qui nous est acquis par observation directe. A considérer en lui-même le fait primordial de l'union des deux natures du Christ en l'unité de sa Personne divine : *du côté de Dieu*, il est d'une convenance extrême que, comme le dit saint Paul, et comme l'explique saint Thomas, les choses invisibles de Dieu soient montrées par ce qui est visible. Or, dans l'Incarnation, tout montre à la fois la bonté, la sagesse, la justice et la puissance de Dieu. La bonté étant l'essence même de Dieu, et le poussant à se communiquer à d'autres que

Lui-même, rien ne nous satisfait plus que de voir, comme dans l'Incarnation, cette communication poussée jusqu'à la dernière perfection. C'est le souverain bien se donnant souverainement. *Du côté de l'homme*, cette union personnelle des deux natures du Christ se présente comme satisfaisant, au-delà de toute mesure, le besoin de la nature humaine de jouir de Dieu dans la possession la plus intime, ce qui est un fait permanent ; jamais les hommes n'ont pu se contenter de l'idée métaphysique de Dieu. L'histoire atteste que tous les peuples ont voulu avoir un Dieu ou des dieux semblables à eux. Privés de la vérité religieuse, beaucoup, et des plus civilisés, ont cherché la divinité dans des personnalités humaines. Et quant au peuple du vrai Dieu, rien n'a été plus difficile et souvent plus impossible que de le tenir éloigné de l'idolâtrie et d'obtenir par des promesses et des prophéties réitérées, qu'il attendît longuement la venue de l'Emmanuel. Au surplus, les ardentes aspirations de ce peuple et ses pressants appels servent, comme bien d'autres faits, à expliquer le délai de l'Incarnation et la haute signification de ce qu'on appelle « la plénitude des temps ». Mentionnons seulement ces deux autres convenances de l'union hypostatique : des trois Personnes c'est le Fils qui s'est incarné ; le Fils, miroir ou Dieu le Père se reflète, Verbe qui s'est manifesté corporellement comme notre verbe s'incarne dans notre parole. Et Il a assumé la nature humaine, et non pas l'angélique, qui ne tient pas comme la nôtre à toute la création. — Si nous considérons les conséquences de l'union hypostatique, tout d'abord dans l'humanité du Christ : quel ravissement de penser que cette manifestation des choses invisibles de Dieu dont parle saint Paul, c'est dans un être humain qu'elle se produit ! Pour les passionnés de beauté morale, de puissance humaine, de vertu suréminente, quelle réalité inexprimablement supérieure à tous les rêves de la plus insatiable imagination ! Pour ceux qui aiment à exalter la solidarité entre les hommes, quelle gloire pour l'humanité que Dieu soit un des nôtres, un Dieu-Homme ! Et pour la multitude des frères de ce « premier-né », quel stimulant de vie vertueuse, sainte, et sans rien qui décourage notre native infirmité !... Si nous regardons du côté de notre humanité les effets des missions du Christ, quelles harmonies encore dans

toutes ces transcendances ! Quelles satisfactions inouïes, jusque-là inespérées et inconcevables, données à nos facultés, à nos aspirations, à nos attraits, à nos aptitudes ! Qui aurait jamais imaginé ce rôle d'un Médiateur qui, parce qu'il est de la parenté divine et de la nôtre, a le pouvoir et aussi la volonté de nous conquérir et de nous communiquer un état de participation à sa vie divine? de rendre possible pour le genre humain tout entier la grâce et la vision béatifique, auxquelles aucun être créé ni créable ne pourrait avoir droit sans sa médiation? Cette faculté religieuse que nous avons observée directement à la suite de la raison et de la conscience, comme nous comprenons bien maintenant en quoi elle est d'ordre surnaturel, avec quelle infinie supériorité elle parachève nos facultés rationnelles et morales avec lesquelles elle s'agence complétivement ! N'y a-t-il pas une harmonie transcendante entre ce surprenant phénomène de la faculté religieuse et un pareil fait explicatif, une telle cause, la paternité surnaturelle du Christ, et ce qu'est pour nous cet humble et tout-puissant Orante, ce Prêtre unique!

Mais la victime de notre salut a plus de charme encore et plus d'attraits. La Rédemption nous montre plus accentués, plus en relief, ces traits de transcendance et d'accord avec les choses humaines. L'étonnement est plus grand de voir un Dieu s'abaisser à ce point que de voir un homme élevé si haut. Un Dieu qui descend jusqu'aux dernières profondeurs de la condition humaine, qui prend nos infirmités, la douleur, l'humiliation, qui subit volontairement le supplice infamant et atroce de la croix, la mort, la sépulture! Mais en même temps que l'esprit humain est confondu et déconcerté par ces affirmations de la foi dont l'objet est si évidemment transcendant, il se trouve, et au même degré, ébloui, émerveillé par les convenances, les harmonies, les splendeurs, les bienfaits sans mesure que renferme cette croyance à notre rédemption par l'Homme-Dieu. « L'économie est si sage, dit Bossuet, la dispensation si prudente, toutes choses sont tellement ménagées que la grandeur paraît tout entière et l'infirmité tout entière. Enfin tout cela est admirable ». Le plan réparateur de Dieu nous le montre qui n'a jamais cessé d'être tout amour, et qui sait en même temps satisfaire surabondamment toute justice. La libre et

parfaite conformité de la volonté humaine du Christ à cet éternel dessein d'amour et de justice nous explique la toute-puissante et universelle efficacité de l'immense expiation. Les excès qu'il y met librement et qui prouvent la grandeur infinie de son amour pour Dieu et pour nous sont pour accroître à un degré qui ne peut se dire l'amour, l'inexprimable reconnaissance de l'humanité pour son Sauveur. Mais il y a plus encore : au plus grave des problèmes qui puissent agiter l'esprit de l'homme, celui du mal, physique et moral, correspond cette sublime et étrange croyance aux souffrances, aux expiations, aux mérites de l'Homme-Dieu. Si Dieu permet le mal, Il veut aussi en être la victime! Il en mourra! Si du Paradis terrestre a coulé sur le monde la source empoisonnée du péché originel, une source de pureté et d'innocence est aussi sortie du calvaire, et c'est le sang d'un Dieu! Un homme nous a perdus, mais un Homme-Dieu nous a rachetés, et pour nous faire plus heureux que nous n'eussions été sans la chute d'Adam [1]. Ce que notre dette avait d'infini a été payé par l'Homme-Dieu; et par ce qui nous reste à expier personnellement, en ajoutant nos souffrances à la Passion du Christ, nous pouvons donner à nos âmes une beauté qui nous fait lui ressembler davantage et lui être plus unis, et nos expiations associées à la sienne seront suivies d'une complète régénération, spirituelle et corporelle, et d'un bonheur sans mélange et sans fin. Ainsi est sanctifié l'homme pécheur, ainsi est glorifié l'homme souffrant. — Qu'une humble femme soit la Mère de Dieu, c'est là encore une affirmation transcendante au point de nous dépasser infiniment : mais c'est par là que Dieu a pu se faire non seulement homme, mais homme de notre race; et c'est en prenant notre chair et notre sang que l'Homme-Dieu a pu faire sortir l'expiation de l'endroit même où était née la faute. Que la maternité de Marie soit virginale, c'est un miracle unique, mais étant divine, elle devait être virginale : l'unique personne du Verbe incarné ne peut avoir qu'un Père, qui est Dieu ; et c'est ce qui fonde, c'est ce qui rend admirablement harmonique la foi à la virginité de Marie. Que celle qui devait être la Mère virginale de l'Homme-Dieu ait été, dès le premier instant de son

[1] Voir, plus loin, *Jésus* et *Jésus crucifié*.

existence, préservée de tout ce qui a quelque affinité avec le mal, et n'en ait jamais été atteinte par la suite, nouvelle convenance, que personne ne pourrait ne pas admettre. Et quant à l'abîme de grâce, de perfection, de charité divine, qu'est Marie, en vertu de sa dignité et de ses privilèges, n'est-il pas fondé sur une invincible logique? De même que nous avons admiré cette convenance que Dieu, par le fait de l'union hypostatique, ait poussé jusqu'au dernier terme de perfection la communication de Lui-même hors de la Trinité, de même il est impossible de ne pas être ravi qu'en Marie l'application des mérites du Rédempteur soit poussée jusqu'à cette souveraine perfection qu'il ait fait de sa Mère un autre Lui-même, dans l'ordre non pas divin, mais humain, la personne de Marie n'étant pas, comme la sienne, divine, mais humaine... » (p. 120-124).

Doct. VALLET. — *Au premier Noël du monde* [1].

« J'aurais voulu, mon Dieu, naître à Nazareth quelque dix ans avant que vous-même vinssiez au monde dans l'humble crèche de Bethléem. J'aurais aimé que mes parents aient été de très pauvres gens, artisans de petit métier, mon père, potier de grosse terre, tourneur de jarres et d'assiettes communes, ma mère, fileuse de lin et tisseuse de la rude étoffe dont se couvrent les ouvriers à l'époque très sèche et très froide de l'âpre printemps de Galilée, tant que le soleil n'a pas réchauffé de ses rayons la terre engourdie.

« Gamin assoiffé de soleil et d'espace, mes jeunes années auraient passé à courir les campagnes et les collines environnantes, en compagnie peut-être de quelques-uns de ces chevriers prédestinés à connaître, des premiers, la naissance de l'enfant-Dieu.

« L'air pur et léger des montagnes aurait enivré mon cœur, et ma jeune âme ardente, subissant le parfum subtil d'alentour, des térébinthes, du thym et des câpriers sauvages, aurait été un jardin d'innocence,

[1] La piété la plus délicate s'unit sans effort au savoir le plus avisé, dans les âmes qui vivent leur foi. On en jugera par cette charmante fiction du Dr VALLET, parue dans *La Réponse* (décembre 1927) sous ce titre : *Au premier Noël du monde.*

troublé confusément par le pressentiment de l'événement qui, bientôt, allait révolutionner le monde.

« J'aurais voulu, poussé par l'action d'une grâce ineffable, avoir eu l'occasion de rencontrer Marie, fille d'Anne et de Joachim, et le bonheur de la servir.

« Je serais ainsi devenu l'humble serviteur de sa famille, ne demandant pas d'autre salaire que le plaisir de la voir, Elle, et le charme de ressentir en mon âme la paix profonde que sa seule présence devait engendrer dans les cœurs.

« Pour Elle, aux heures de loisirs, j'aurais été cueillir dans les jardins du voisinage, afin d'embellir et de parfumer sa demeure, des cyclamens, des mimosas ou des roses, que sa gentillesse aurait acceptés de mon enfance et de ma simplicité.

« J'aurais, selon mes forces, été chercher de l'eau à la fontaine, les jours de pluie ou de froid, pour que ses pieds délicats n'aient pas à subir le contact impur de la boue ou la morsure douloureuse de la bise. J'aurais aidé Joachim à tourner la meule qui devait moudre son blé et préparer la farine de son pain.

« Peut-être, aussi, aurais-je connu Joseph, le charpentier, et l'aurais-je regardé, les jours de soleil, à l'ombre bien pâlotte des oliviers rabougris de sa cour, confectionner les meubles grossiers destinés à l'installation du ménage qu'il avait l'intention de fonder. Et Joseph m'aurait demandé des détails sur celle qu'une secrète divination de son cœur lui désignait comme future épouse, et moi je lui aurais répondu que Marie était aussi bonne que belle, et que je l'aimais de tout mon cœur.

« J'aurais aidé Joseph de mon mieux, à mes heures de repos, et il m'aurait donné chaque fois un grand sac de copeaux pour allumer le feu de l'âtre familial de Joachim.

« Je serais devenu son ami, bien qu'il fût plus grand que moi, et, un jour qu'au hasard d'une commission pour lui, une épine m'aurait cruellement blessé au pied, il m'aurait fait présent d'une belle paire de cothurnes de bois pour que je puisse, désormais, courir, sans crainte de me faire mal.

« J'aurais assisté, enfant déjà grand, à la cérémonie de ses noces avec ma petite patronne. Je n'aurais pas manqué d'avoir reçu en partage quelques bribes du festin, non plus que d'avoir été émerveillé du savoir-faire des joueurs de flûte et de tambourin.

« Et je serais resté à leur service, heureux et fier d'être préposé à la haute fonction de gardien de l'ânon.

« Nous aurions été tous les deux, l'âne et moi, une paire d'amis. Chaque jour, je serais allé chercher sa provende, l'herbe verte ou sèche selon la saison, à laquelle j'aurais mélangé les boutons jaunes des renoncules ou les feuilles d'or fin des lichens appétissants. Après quelques mois, j'aurais, avec mon bourricot, entrepris mon premier voyage pour accompagner, à Karem, la vierge Marie chez sa parente Elisabeth.

« Fier de la confiance en moi placée, je me serais efforcé d'en être digne. J'aurais suivi le meilleur sentier, évité les pierres, écarté les ronces de la route, cueilli même des fleurs sauvages, tout le long du chemin, que j'aurais déposées sur les genoux de Marie. Et celle-ci m'eût remercié d'une caresse et d'un sourire, malgré qu'elle fût abîmée dans ses pensées profondes.

« Et la route aurait été vite faite, tellement j'aurais mis de soin à guider ma petite monture à travers les halliers et les cailloux des collines de Juda.

« A Karem, dans la maison de Zacharie, avec qui je me serais plu à converser par signes, car j'aurais trouvé cela très amusant, je serais resté pendant les trois mois de votre séjour, ô Vierge bénie entre toutes les femmes, et j'aurais été chargé, une fois peut-être, de retourner à Nazareth donner à Joseph des nouvelles de votre santé et de votre heureuse arrivée chez votre vieille parente.

« J'aurais passé là de beaux jours d'été, un peu chauds, sans autre occupation que celle de galoper comme un jeune faon dans les rochers jaunis de lichens, intéressé tour à tour par le vol en cercle des grands vautours planant dans le soleil, pareils à des points noirs se mouvant dans une voûte d'azur et d'or ; par des combats de chacals autour de la carcasse sanguinolente de quelque chameau, telle une vieille carène de navire assaillie par des vagues folles ; par les fantasias des cavaliers arabes ou les exercices des soldats romains venus de Jérusalem en promenade militaire.

« Puis, nous serions revenus à Nazareth où le bon Joseph aurait été si heureux de revoir son épouse, et aussi son serviteur, et même aussi son âne. De nouveau la vie se serait écoulée monotone, calme, sans histoire, jusqu'au jour où, vers la fin de l'automne, au moment où les mimosas ont leur plus belle toison d'or et les

oliviers leurs plus beaux fruits, le fonctionnaire romain vint crier, sur la place publique, l'ordre de se rendre, sans délai, chacun à son lieu d'origine, pour y être recensé, suivant l'édit de César.

« J'aurais été du voyage, conduisant toujours mon petit âne, et c'est en votre compagnie que je serais arrivé à Bethléem, ce soir de froid cuisant où vous ne trouvâtes d'autre refuge qu'une grotte servant d'étable, sans lumière et sans feu.

« Joseph m'aurait envoyé chercher, dans la nuit, de la paille et du bois pour éclairer le gîte et réchauffer quelque peu la Vierge Marie engourdie par la fatigue et le froid.

« Et je serais parti à la découverte, pour revenir bientôt encombré de sarments de cytises qui pétillent et de romarins qui parfument de leur fumée odoriférante. J'aurais ensuite apporté une brassée de paille répandue jusque dans mes cheveux, mais avant mon retour vous seriez déjà né, ô mon Jésus, et votre tendre mère n'aurait plus eu qu'à disposer partie de mon fardeau sous votre petit corps tremblant de froid dans l'auge vermoulue. Vous m'auriez alors remercié d'un sourire, et mon âme, troublée jusqu'à l'extase, aurait pressenti l'infini dans le charme divin de vos lèvres et dans la bonté de vos yeux !

« Et j'aurais été le troisième mortel à se prosterner devant votre divinité.

« Oh ! comme j'aurais fait l'impossible pour vous défendre contre le froid ! J'aurais tenu vos petits pieds dans mes mains réchauffées à la flamme, et votre mère ne se serait pas effarouchée de ce geste de ma misère si semblable à sa pauvreté. Elle m'aurait laissé faire, permettant à la juvénile charité de mon cœur de s'enthousiasmer pour votre faiblesse, et de recevoir cette suprême récompense, dont je n'aurais su apprécier tout le prix, d'un Dieu comme vous protégé par une aussi humble et fragile créature que moi.

« Par-dessus vos langes, j'aurais étendu la peau de mouton qui couvrait mes épaules, et, gagné par le sommeil, bercé peut-être aussi par la mélodie des anges chantant vos louanges, je me serais allongé entre mes camarades, l'âne et le bœuf, pour m'endormir dans votre paix, sous votre bénédiction.

« Et j'aurais reposé sous le même toit que Dieu, au premier Noël du monde... »

5.

LA DIVINE ENFANCE.

2.

SICUT PARVULUS.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — Mêmes Préludes que plus haut, p. 136. Ils comprennent : 1) le *sujet*, en abrégé (le préparer la veille); — 2) une *composition de lieu*, qui pourra, pour certains sujets, n'être que la mise en présence de Dieu; pour d'autres une localisation sommaire (personnes, lieux, décor, scène); parfois un symbole, et « ce mode de représentation est traditionnel dans l'art religieux, la liturgie, la littérature ecclésiastique. Telles sont certaines grandes compositions de la fin du moyen âge, le pressoir mystique, la fontaine de vie, le triomphe de l'agneau »; — 3) une *demande :* celle que nous imposent nos besoins du moment, notre disposition d'âme actuelle, le mystère célébré par l'Eglise, le temps liturgique, ou le sujet de la méditation. « On entre en oraison ayant en vue une grâce spéciale à obtenir. Il est tout indiqué que, désirant à l'avance cette grâce, nous la demandions dès le début »[1].

C'est en observant avec soin les merveilles de la lumière que le savant parvient à formuler les lois de son rayonnement. C'est en interrogeant avec constance les agents naturels que, riche des secrets de la nature, l'homme industrieux se met en mesure de les capter et de les utiliser à ses fins. De même, c'est en étudiant religieusement les mystères de la vie de Jésus qu'on voit se dégager les lois immuables

[1] Voir A. BROU, *Saint Ignace maître d'oraison, Les Préludes* (p. 112 à 125).

de la vertu, de la perfection, de la sainteté, que nous avons fait profession de suivre quand nous avons dit au Seigneur : *Sequar te* (Luc., 9, 57). Cela signifiait : Je marcherai dans la trace de vos pas, ô Jésus ; vous serez mon modèle, et vous serez mon partage.

Pas une des phases de la carrière de Jésus en ce monde de laquelle ne jaillisse, comme une clarté parmi les ombres, quelqu'une de ces lois du monde surnaturel ; mais avec quelle particulière douceur et quelle insinuante persuasion, quand il s'agit des mystères de la divine Enfance ! *Apparuit benignitas, humanitas, erudiens nos* (Tit., 2, 12).

Isaïe nous a montré, par avance, l'Enfant promis, gracieux et fort, menant par la main les fauves, domptant les animaux des forêts. Les noms les plus glorieux et les plus aimables lui sont donnés : *Deus, fortis, magni consilii angelus* [1]. Ainsi l'enfance victorieuse de Jésus

[1] Is., 9, 5. Le prophète chante la joie de la délivrance après l'invasion assyrienne, et la naissance du Roi-Messie, fils de la Vierge. « Car un enfant nous est né, un Fils nous a été donné. Il a sur son épaule la souveraineté, et on lui donnera pour nom : Merveilleux-Conseiller, Dieu-fort, Père à jamais, Prince de la paix ; pour agrandir la souveraineté et pour la paix sans fin, sur le trône de David et dans son royaume ; pour l'affermir et le consolider dans le droit et dans la justice, dès maintenant à jamais. Le zèle de Iahvé des armées fera cela ! » (trad. Condamin). S. Jérôme voit dans ce passage six noms différents : *Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis.* « Malgré ce sentiment de saint Jérôme, écrit le P. Condamin, les exégètes modernes, Knabenbauer, Fillion, etc., joignent en un seul nom, *Dieu-fort ;* cette appellation, en effet, revient plus loin, 10, 21, et se trouve ailleurs (avec l'article, Deut., 10, 17 ; Jér., 32, 18 ; Néh., 9, 32). — L'analogie et le rythme invitent à joindre aussi les deux premiers mots en un seul nom... » (Alb. Condamin, *Le Livre d'Isaïe*, 1905, p. 58).

réduira paisiblement les passions de l'humanité farouche.

Quoi d'étonnant! N'a-t-il pas tous les titres à nous diriger? Ne possède-t-il pas la plénitude d'une Sainteté qui doit dériver jusqu'à nous? N'est-il pas l'Enfant royal par excellence? Qu'un enfant privilégié porte en sa personne, dès son berceau, l'héritage d'un nom illustre, qui ne s'inclinerait avec joie, s'il est le sujet-né de ce Prince, sous le sceptre du petit héritier?

Rappelons-nous Joas, IV Reg. 11, 2 : Joad, Abner, les prêtres, les lévites, se groupent autour du petit roi-orphelin, fils de rois, de la race élue, rejeton précieux, survivant unique de la lignée bénie, et seul espoir du peuple fidèle; aimable enfant, et enfant malheureux, échappé par miracle aux fureurs d'une impie étrangère; enfant d'autant plus digne d'intérêt qu'il est toujours sous la menace d'un coup de main sacrilège. Et pour sauver l'enfant, quels appuis lui sont donnés? Quels vengeurs s'arment pour sa querelle? D'adorateurs zélés à peine un petit nombre... Grandeur et misère unies, l'une faisant ressortir l'autre; noblesse et infortune, associées dans un contraste poignant... Autant de lointaines ébauches des réalités de la divine Enfance.

L'Enfant prédestiné, fils du Roi, il est là sous mes yeux; enfant désiré, *desiderium collium æternorum* (Gen., 49, 26); précieux « Reste », salut et espoir du monde.

Enfant royal, mais d'une royauté inhérente, qu'il porte en lui, sans qu'aucun éclat extérieur soit nécessaire pour la soutenir. Chez l'enfant le plus royal, il faut que l'hérédité, l'éducation,

le milieu, viennent hausser l'âme jusqu'à la dignité du personnage; mais même alors, la personnalité reste humaine. Sur toute grandeur humaine, en Jésus, la personnalité divine l'emporte à l'infini. Ses yeux gardent l'éclat splendide et doux de la Lumière éternelle; ses mains si frêles sont les instruments de la Toute Puissance.

Enfant royal; mais l'enfant des rois ignore longtemps ses grandeurs; dût-on les lui énumérer, il ne saurait les apprécier; il n'est que le représentant d'un droit qui le dépasse. L'Enfant Jésus, lui, connaît ses grandeurs; la dignité et la valeur infinies de ses moindres actes, il ne les ignore point. Il n'est dignité parmi les hommes qui puisse empêcher les tares de la mortalité; la plus belle fleur royale passera, flétrie, du matin au soir. Tout au contraire, Jésus n'est point, par sa condition native, destiné à la mort; tout est Vie en lui (Jo., 1, 4); l'immortalité lui appartient en propre. S'il encourt l'obligation de mourir, c'est parce qu'il le veut ainsi. Il n'en est que plus touchant de l'avoir voulu... Tout, ici, excite ensemble et notre admiration et notre confiance. Ecoutons-le (Luc, 9, 35).

1. — Simplicité.

La *simplicité* n'est-elle pas le caractère essentiel et incommunicable de Dieu? C'est aussi le trait qu'il met en particulière évidence dans cette communication suprême qu'il nous fait de ses perfections, en son Fils :

« Quand on a longtemps contemplé cette physionomie si haute, et en même temps si attractive et si

reposante du Christ, on reconnaît que le trait suprême de sa nature humaine est la simplicité par laquelle elle a traduit en elle la grandeur divine. C'était la grande mission de cette nature humaine, traduire auprès des hommes la divinité ; c'était son rôle spécial et incommunicable. Comment l'a-t-elle fait? Par la plus ravissante simplicité. Voyez ce personnage sans pareil, qui ne se rattache qu'à lui-même, et à Dieu son Père. C'est lui qui a envoyé les Prophètes ; il était avant qu'Abraham fût ; il est maître même du sabbat ; il enseigne comme ayant la puissance ; le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas ; quand il aura été élevé de terre, il attirera tout à lui. Quelle majesté souveraine dans cette physionomie, qui s'élève au-dessus de tout homme ! Mais quelle simplicité dans la façon même d'exprimer cette condition surhumaine ! quel sublime accord d'une hauteur qui surpasse tout, au ciel et sur la terre, et d'une simplicité qui l'énonce comme la plus simple des choses ! Etonnante nature humaine, qui, dans une situation si inexprimable pour l'homme, n'exprime que la quiétude la plus reposante, la possession des choses sans effort, l'harmonie avec elles. Comme elle est à sa place dans cette condition inouïe ! » (DE TOURVILLE, *Lumière et Vie*, p. 77).

1. Et certes, il est digne d'un Dieu de n'avoir besoin d'aucun artifice. Nous aurions imaginé tout autre chose. Trop souvent l'homme essaie, tant il est indigent dans son fond, d'éblouir les yeux par le faste. Et peut-être aurions-nous souhaité voir entourée de prodiges, à la face de l'univers, la naissance du Roi des rois. Les apocryphes se sont complu dans ces fictions. L'Evangile vrai les ignore[1]. Jésus apparaît

[1] Ce n'est pas que nous songions à contester la valeur artistique des productions inspirées par les Evangiles apocryphes, notamment l'*Evangile de la Nativité de Marie et de l'Enfance du Sauveur*, et l'*Evangile de Nicodème*. M. EMILE MALE, qui les a étudiés dans *L'art religieux en France au XIIIe siècle*, assure que ces œuvres « sont chargées de pensée et de rêve » ; et que, telles quelles, elles demeurent « bien supérieures aux pauvres imaginations des artistes modernes qui ont prétendu

dans la *simplicité de l'enfance;* cette simplicité proclame mieux sa grandeur que les secours d'emprunt dont il se serait entouré.

« Puisque Dieu avait résolu de paraître parmi nous, l'un d'entre nous, il ne devait se montrer qu'avec le vêtement de la pauvreté et de l'humiliation.

Il le devait à sa dignité. Ambitionner de se faire ici-bas une fortune, et une situation, c'est petitesse; c'est avouer que pour être grand, il nous faut le piédestal des créatures. S'entourer de confortable, demander à la vie la plus grande somme possible de jouissances, c'est faiblesse et abaissement, l'âme cédant aux sommations du corps, et abdiquant sa royauté! En venant au monde, l'Homme-Dieu ne pouvait forligner. Il devait à sa dignité de faire acte de force et de grandeur; la force, c'est le support de la souffrance; la grandeur, le mépris des grandeurs.

Il le devait à sa gloire. Fonder un empire sur la puissance des armes, attirer les âmes par une doctrine, par une morale facile, aimable à la nature, c'est faire œuvre humaine. Ainsi ont fait les conquérants et les fondateurs humains des fausses religions. Mais conquérir l'univers par la faiblesse, séduire les esprits et les cœurs en leur montrant le mystère et

---

renouveler l'art chrétien » (p. 204). Au sujet de la Vierge et de l'Enfant surtout, l'art religieux, du XII[e] au XIV[e] siècle, s'est complu dans les moindres détails qu'il a pu recueillir, aussi bien le long des pages révélées qu'au fond des trésors de la naïve légende, Mais l'idée qui revient le plus souvent, à la grande époque (XIII[e] s.) est celle de la royauté de Notre-Dame. On célèbre la Reine; Jésus repose sur Elle comme sur un Trône. Le passage se fera, sans tarder, de la Reine majestueuse à la Mère des Douleurs (voir, du même, *L'art religieux à la fin du moyen âge*, ch. 3 et 4). Au XIII[e] siècle, elle est encore la Reine qui porte le Roi du monde. Cette dignité, toutefois, n'exclut pas la simplicité, tout au contraire. Ce que le grand art religieux a su exclure, comme la foi elle-même l'a éliminé, c'est la fausse grandeur qui consiste à étaler des prodiges pour éblouir les yeux. Cet apparat des *prodiges*, si cher aux apocryphes, nous le répétons, l'Evangile vrai l'ignore. Et il n'est pas sans intérêt de constater, en passant, quel éminent service la foi rend aux arts, en les sauvant du romanesque, du bizarre, et du faux.

la croix, c'est faire œuvre divine, et un Dieu doit agir en Dieu.

L'Homme-Dieu devait donc à sa gloire d'assurer son triomphe par les moyens qui causent nos défaites. Il le devait également à sa sagesse. En venant parmi nous, il voulait nous rapprendre la science perdue du bonheur. Or, au fond de toutes nos peines, de tous nos malheurs, on retrouve toujours l'orgueil, la volupté, l'amour de l'argent, qui permet de satisfaire l'orgueil et la volupté. Il fallait donc nous apprendre l'humilité, la pénitence, le détachement. Mais prêcher aux hommes l'amour du mépris, des épreuves, de la pauvreté, et en même temps choisir pour soi l'honneur, le plaisir, la richesse, c'est contredire la doctrine par l'action, ne mériter ni l'estime ni la confiance. L'Homme-Dieu devait à sa sagesse de fouler le premier, de ses pas divins, le chemin par lequel il nous invitait à marcher.

Enfin, il le devait à son amour. Il nous aime, et nous aimant il veut se faire aimer de nous. C'est le premier et le dernier mot de l'Incarnation. Mais il est si difficile d'aimer plus grand, plus riche, plus puissant, plus heureux que soi! Alors, il s'abaisse jusqu'à nous et se présente à nous sous la forme la plus aimable, la plus attrayante : un petit enfant porté dans les bras de sa mère. Il rejette la gloire, la majesté, la puissance, le bonheur. Il revêt nos faiblesses, nos indigences, nos douleurs, et à travers le voile de nos infirmités, ne laisse paraître que sa bonté, sa grâce, sa bienveillance, son amour. Notre égal en tout, faible comme nous, petit comme nous, il espère se faire aimer de nous. C'est tout son désir » (H. LEROY, *Jésus-Christ, sa vie et son temps*, 1894, p. 231).

Simplicité qui ne le quittera point. Il la portera partout, demain comme aujourd'hui; — dans l'exposé des plus hautes vérités; — dans sa manière d'envisager et de traiter la nature extérieure, car le symbolisme dont il usera n'aura rien de surfait; et nulle part le sentiment de la nature ne sera plus limpide que dans l'Evangile; — dans la façon dont il accepte, déjà, et pour toujours, les limita-

tions que lui impose sa mission; — dans ses rapports avec ses disciples; — dans l'organisation de son Eglise; — dans sa piété filiale envers Dieu. Nativité, Présentation, Fuite en Egypte, séjour au Temple; vie à Nazareth; dans tous ces profonds mystères, quelle simplicité!

Jésus, du reste, vient pour tous. C'est à tous qu'il est envoyé : joie pour tous, *gaudium omni populo* (Luc, 2, 10). Il faut que tous soient éclairés, encouragés, consolés. On demande pourquoi le Seigneur a fait choix d'une vie d'aspect si primitif, la vie du plus humble artisan dans une bourgade obscure de Galilée; la réponse est facile. Ce choix nous procure deux avantages de la plus haute portée :

a) Il rend aimable la religion, et il en fait entendre le sens véritable, reposant et bienfaisant. Jésus a voulu que, par le spectacle de sa vie, sa grâce nous apparût, dans la complication de notre vie, souvent rude et pénible, comme une chose simple, « comme un appel à la nature primitive », loin des conventions et des raffinements de certaine vie dite civilisée, où triomphe la duplicité et le vain décor. Ici nous apparaît le prix du naturel, la fausseté de l'apprêt et des voies tortueuses.

b) Et puis Jésus nous montre, réalisée à merveille dans son histoire, la parfaite harmonie de la nature avec la grâce. Si souvent nous estimons, — soit ignorance, soit illusion intéressée — ne pouvoir vivre à la fois l'une et l'autre; et nous plaçons en dehors de toute nature, sur des cimes réservées, cette vie de la Grâce, dont le point d'insertion est pourtant

la Nature. Jésus nous révèle l'adaptation possible de l'une à l'autre; leur accord, voulu par Dieu et toujours réalisable. Sans la divine simplicité de Jésus-Christ, nous aurions pu nous croire obligés, pour parvenir à Dieu, d'aller à la découverte de routes non frayées : et peut-être aurions-nous considéré comme le vrai critérium des voies parfaites, la recherche et la subtilité des sentiments ; ainsi se seraient découragés les humbles, et effrayés les timides. Jésus convie tous les petits. *Voca debiles* (Luc., 14, 21).

2. Simplicité dit *pauvreté*, ou réclame la pauvreté.

La pauvreté nous coûte. Une tendance funeste, héritée d'un « mauvais riche », nous porte à nous entourer des biens sensibles; à nous étayer, à nous établir, à nous fixer. De toute créature nous attendons, quémandeurs importuns, qu'elle travaille à notre établissement; entre elle et nous, c'est comme un accord tacite : *Affer, affer* (Prov., 30, 15).

Pacte funeste, qui nous complique et nous enchaîne, nous rendant plus difficile une réponse immédiate et allègre aux appels des anges.

A peine avertis, les pasteurs de Bethléem se rendent auprès de l'enfant nouveau-né. Le *mien*, le *tien*, ne les retiennent guère. Comme au temps d'Abel, ils ne mettent dans leur offrande aucune réserve, à l'encontre des invités de la parabole, qui, sous des prétextes misérables, se dérobent à Dieu, esclaves qu'ils sont de leurs désirs, *non possum venire* (Luc., 14, 20).

L'estime, l'amour de la pauvreté, deviendra le fondement de la vie parfaite. Pauvreté à tout le moins et toujours affective. Pauvreté effective [1] aussi, dont la simplicité devient la marque : simplicité de la nourriture et du régime ; simplicité de l'ameublement ; simplicité de la mise ; simplicité du langage et des relations.

Appauvrissement, surtout, par le dépouillement spirituel, *pauperes spiritu ;* et c'est ici que surgira la tentation. S'enrichir des biens de l'âme, dans la mesure même où l'on s'est détaché des autres, n'est-ce pas le précepte du Seigneur : *thesaurizate thesauros in cælo* (Mat., 5, 20)? Mais tandis que nous y travaillons, le tentateur nous guette ; et déjà s'insinue, en nous, le désir fastueux : sous le couvert de la vertu, la convoitise s'est imposée à nous, vivace et turbulente.

L'amour-propre, racine de la convoitise, Jésus le sacrifie. Ce n'est pas des seuls biens matériels qu'il s'appauvrit. Rien autour de lui qui le relève. Il ne laissera entrevoir çà et là quelques rayons de sa gloire que pour rentrer aussitôt dans une ombre plus épaisse (Luc., 2, 51 ; Marc., 9, 8). Il se cache, il s'efface, il se simplifie, comme pour se rendre à lui-même plus difficile l'entrée en scène brillante, de laquelle, au sens humain, semblait dépendre tout le succès de sa carrière et tout l'avenir de son œuvre.

Il s'humilie, pour que Dieu seul ait toute

[1] La « vie commune », dans l'état religieux, sert à ce grand dessein de perfection. Voir L. CHOUPIN, *Nature et Obligations de l'état religieux* (Beauchesne), p. 390.

gloire (Jo., 8, 54). Simplicité divine, toute au rebours de notre futile sagesse! De l'honneur, des succès, nous attendons presque tout : nous devrions savoir, assurément, que leur valeur est relative; mais quand le saurons-nous? Pour se contenter des richesses de la pauvreté du Christ, il faut beaucoup de vigilance. *Custodientes vigilias noctis super gregem.*

3. La *voie d'enfance* est chère à Jésus; il y convie les siens. *Simplices sicut columbæ* (Mat., 10, 16). N'est-ce pas en matière *d'obéissance* surtout que pareille simplification s'impose?

Qui comptera les complications de l'amour de soi, en matière d'obéissance? Raisonnements, ou protestations; critiques, ou intrigues; silences, ou retards; qu'importe le nom, la chose est là, funeste à l'âme encore plus qu'à la communauté, à la Religion ou à l'Eglise. Illusions et détours, résistances et cabales, quel bilan d'orgueil, quand vient à prédominer dans une vie, consacrée par le baptême ou par les vœux, l'idolâtrie du sens propre.

La *sujétion totale*, tel est le saisissant exemple que nous donne Jésus enfant. Chez les autres enfants, c'est, le plus souvent, besoin senti, instinctive prudence, que rendent faciles l'infirmité et l'ignorance; au premier âge, on dépend, sous peine de ne point vivre. Mais Jésus, lui, sait tout, et peut tout. Or, délibérément, il s'établit dans une soumission sans limites.

Imitons le divin Agneau par l'abandon, très simple, de nos aptitudes, de nos intérêts, de nos intentions, de tout, à la très sainte volonté du Père, *in his quæ Patris sunt* (Luc., 2, 49).

2. — Sacrifice.

Une autre loi se dégage ici des faits : celle du *Sacrifice.*

Le Sacrifice n'occupe pas seulement les derniers jours de la vie de Jésus; il en pénètre tous les instants; il en fait la continuité et l'unité. Doctrine facile à entendre, à condition de distinguer, du sacrifice « rituel », — nous le retrouverons au Calvaire et à la Cène — le sacrifice « spirituel », âme de l'autre. Le Sacrifice extérieur viendra, aux jours marqués, couronnement désiré d'un sacrifice intérieur qui n'a connu ni intermittence ni date fixe. Il sera l'expression publique du Sacrifice intérieur; lequel consiste dans l'oblation, dans la donation faite à Dieu, pour reconnaître son domaine, et pour passer, s'il se pouvait — c'est l'adoration même — dans l'état de chose à jamais transférée, qui ne s'appartient plus, parce que Dieu daigne la faire sienne et se l'unir. A ce titre, et comme hommage à la souveraineté de Dieu, et comme « livraison » totale à son dessein, le Sacrifice a pu remplir toute l'étendue de la vie du Seigneur, et commencer par l'oblation [1] qui a marqué son entrée en ce monde (Heb., 10, 5). C'est du moins l'opinion fort plausible de nombreux théologiens; et nous n'anticiperons pas sur les mystères de la Croix et de l'Autel en considérant l'oblation du Sacrifice comme contemporaine des premiers battements du Cœur de Jésus [2].

[1] Voir BOSSUET, *Elévations*, XIII, 7. Quelle a été l'oblation de Jésus-Christ et le premier acte qu'il a produit en entrant dans le monde.

[2] M. LEPIN s'étend sur cette idée, si pieuse et si juste, dans l'*Idée du Sacrifice* (Beauchesne). Nous la retrouverons plus loin.

L'ardente et simple piété de nos pères, au moyen âge, entendait et goûtait ce mystère. Rien ne leur paraissait moins artificiel que de rapprocher la Nativité de la Passion, la crèche de l'autel; leur foi trouvait son aliment dans ce contraste. On s'en convaincra en lisant une page de *L'art religieux du XIII^e siècle en France*, de M. Emile MALE. Relevant une des particularités de la Nativité dans les vitraux de cette époque, il y voit Jésus, à peine né, apparaître comme victime, tandis que Marie sa mère, au lieu de goûter les joies de sa très pure maternité, médite, dans un recueillement ému, le sacrifice qui déjà s'inaugure et pour Jésus et pour elle-même.

« Le XIII^e siècle, fidèle d'ailleurs à la tradition du siècle précédent, écrit-il, représente la naissance de Jésus-Christ d'une façon qui ne manquerait pas de nous paraître singulière si nous nous donnions seulement la peine d'observer. Il n'y a dans cette scène, plusieurs fois reproduite dans les vitraux, rien de tendre, on pourrait presque dire rien d'humain. On ne voit jamais, comme chez les Quattrocentistes italiens, la mère agenouillée devant l'enfant, le contemplant les mains jointes, l'enveloppant d'un amour infini. Au XIII^e siècle, Marie, étendue sur son lit, semble détourner la tête pour ne pas voir son fils; elle regarde vaguement devant elle quelque chose d'invisible. Quant à l'Enfant, il est couché, non pas dans une crèche, mais, chose étrange, sur un autel élevé qui occupe toute la partie centrale de la composition; une lampe est suspendue au-dessus de sa tête entre des rideaux ouverts. La scène a l'air de se passer non pas dans une étable, mais dans une église. Et, en effet, c'est bien à une église que les artistes théologiens du moyen âge ont voulu nous faire songer. Dès l'instant où il est né, Jésus-Christ doit apparaître sous l'aspect d'une victime. La crèche où il repose, dit la *Glose*, est l'autel même du sacrifice [1].

[1] Glose ordinaire (de Walafried Strabo), in Luc. 2 : « *Ponitur in præsepio, id est corpus Christi super altare* ».

Un manuscrit français du XIII^e siècle nous montre, au-dessus de Jésus enfant, étendu sur l'autel, Jésus crucifié ; l'arbre de la croix sort de l'autel même où l'enfant est couché : le symbole ici parle aux yeux.

Devant un tel mystère, les sentiments humains se taisent, et même l'amour maternel. Marie garde un religieux silence ; elle repasse dans son esprit, disent les commentateurs, les paroles des prophètes et les paroles de l'ange, qui viennent de se réaliser. Saint Joseph imite son silence, et tous les deux, immobiles, les yeux fixes, semblent écouter leur âme. Il y a loin d'une pareille conception, si grandiose et toute théologique, aux « crèches » pittoresques, qui apparaissent au commencement du XV^e siècle et qui marquent la fin du grand art religieux » (Emile MÂLE, *L'art religieux du XIII siècle en France*, p. 188).

Dès l'Incarnation, Jésus est donc livré ; victime, pour toujours ; prêtre et hostie tout ensemble, ces deux termes ayant pour ainsi dire même mesure [1].

Nous sommes ici placés par Dieu même en présence d'une de ces *lois* constitutives du monde surnaturel, qu'il serait aussi vain de méconnaître que dangereux d'éluder. Nul christianisme, ni chez le religieux, ni chez le prêtre, ni chez le chrétien, sans cette imitation persévérante de la vie de Jésus Prêtre et Victime. Telle est l'idée même du Sacerdoce ; tout chrétien le porte en lui, non point ministériellement sans doute, mais initialement, et de par l'Esprit dont il doit vivre.

Du Sacerdoce de Jésus, il faut chercher les

[1] On fera bien de méditer avec le P. FABER, dans *Bethléem* (voir ses *Œuvres*, par L. JAUD, t. III) cette identité qui existe, si profonde, malgré la diversité des mystères, entre l'Enfance et la Passion de Jésus-Christ. L'enfance, c'est déjà la Passion au repos ; la souffrance de la sainte Enfance, c'est le Calvaire avant le temps (pp. 230 à 236).

origines dans le sein du Père, et dans le sein de Marie. Fils de Dieu, fait homme pour la rédemption, Jésus est prêtre, par toute sa Personne et par toutes ses actions; victime aussi, et dans la même proportion, par son humanité, qui est l'hostie de son Sacrifice. A la sainteté sacerdotale de cette nature humaine, unie à Dieu par le lien de l'union personnelle, répondent des dispositions sacerdotales incomparables; n'attendons pas que Jésus ait grandi pour les reconnaître en lui; respirons-en près de lui le parfum :

a) Une *religion* parfaite, par laquelle Jésus reconnaît dès son premier instant n'exister que par son Père, se rapporte pleinement à Lui, se dévoue à sa gloire, et devient par tout son être et par tous ses actes le Religieux accompli, et en quelque sorte la Religion vivante, vrai lien indissoluble entre Dieu et nous.

b) Une *humilité* sans exemple; l'humilité de la *victime* volontaire; seule explication, avec l'amour, des excès d'abaissement et de souffrance qui ont marqué sa naissance même. Certes, il n'y faut voir ni imprévoyance de la plus tendre des mères, ni impéritie du plus dévoué des pères; mais intention de Jésus lui-même. Il était digne de l'hommage et des services empressés de toute créature. Laissées à leur tendance propre, et comme au rythme de leur création, elles se seraient portées, d'un élan spontané et admirable, vers leur Auteur, heureuses de suivre leur pente native pour glorifier le Dieu fait homme, pour l'entourer et pour le servir. Les anges, au désert, s'appro-

cheront de lui, serviteurs fervents; toutes les autres créatures l'auraient honoré de même; les astres, les flots, les animaux, les fleurs, les blés, la vigne et son raisin, les arbres et leurs fruits... Or, non seulement Jésus n'a point permis ces empressements, mais il en a positivement arrêté ou entravé le cours. En vue de son Sacrifice, il a voulu que tout se tournât contre lui, et contribuât à le faire souffrir. Ecoutons Mgr GAY :

« Qu'on étudie sérieusement la vie terrestre de Jésus, on y verra jusqu'à l'évidence, non seulement que Jésus est demeuré sobre [1] ici-bas, mais qu'il a fait infiniment plus : si bien que signaler en lui cette vertu, c'est presque commettre une inconvenance, comme serait d'exalter dans un roi je ne sais quelle habitude ou qualité bourgeoise. Le mot propre de la vie de Jésus, quant aux biens extérieurs et aux jouissances sensibles, ce n'est pas la sobriété, mais l'austérité. La joie lui venait naturellement de toutes parts, elle affluait vers lui, comme les fleuves affluent vers la mer. Toute joie lui était due comme toute gloire; et si vive qu'elle pût être, elle le laissait si pur et restait en lui si innocente! Qui dira l'inclination, j'allais dire la passion, qu'avaient les créatures sensibles de servir et de réjouir leur béni Créateur, venu par amour au milieu d'elles! Si l'Ecriture fait foi qu'employées à l'iniquité, c'est-à-dire obligées de procurer des joies aux pécheurs, elles sont comme violentées et poussent des gémissements (Rom 8, 20), quel soulagement pour elles et quelle jubilation, que de dévouer, d'apporter, de prodiguer au Saint des saints, au Dieu fait homme tout ce qu'elles peuvent causer de joies humaines! Ce fut un miracle secret, mais assurément l'un des plus étonnants de la

[1] Dans cette 32e conférence, Mgr GAY applique au mystère de l'Epiphanie le texte de saint Paul, Tit., 2, 12. Jésus nous apprend à pratiquer les trois vertus auxquelles l'Apôtre ramène l'exercice de la vie chrétienne : 1° *sobrie*, sobriété, chasteté (la myrrhe); 2° *juste*, justice, bonté (l'or); 3° *pie*, piété filiale envers Dieu (l'encens).

toute puissance du Sauveur, que de contenir cet élan de tout l'univers. Et Jésus ne le contint pas seulement : il tourna cet amour spontané en contradiction et en haine, se rendant, si on peut le dire, les créatures hostiles ; changeant pour lui les fleurs en épines, les suavités en amertume ; enfin, saint Paul dit le mot, les joies en croix (Heb., 12, 2). Tel fut le caractère de la vie de Jésus, et pour ainsi parler, son régime ». (*Conférences aux mères chrétiennes*, t. II. 32e Confér., p. 44).

Considérons l'Enfant Jésus, notre suave Hostie : hostie blanche, frêle, et voilée déjà, comme sera plus tard l'Hostie du Sacrifice eucharistique. Les analogies apparaissent nombreuses entre les deux états. De part et d'autre, voici l'Agneau de Dieu : l'agneau immolé dès la constitution du monde ; l'agneau figuré, annoncé, dans les plus majestueux des sacrifices anciens : l'agneau qui sera immolé sur la Croix, en vertu d'une oblation réalisée formellement à la Cène, mais virtuellement inaugurée par le sacrifice personnel et intime, dès son entrée parmi nous, dans le sein de sa Mère.

Que notre cœur s'émeuve à la contemplation de ce Prêtre au berceau. Pourquoi, les premiers jours écoulés, porte-t-il cette petite tunique blanche, que l'on prendrait pour l'aube d'un sacrificateur? Comme faisait naguère la mère de Samuel, la mère de Jésus a tissé, pour l'Enfant, cette robe sacerdotale (I Reg., 2, 19). Sur la poitrine de Jésus, elle a croisé, et passé autour de son cou, une écharpe d'un fin tissu, qu'on dirait une étole... Poursuivons cette pieuse fiction ; imaginons le saint Enfant Jésus, paré comme le prêtre à l'autel, déjà joignant les mains en attendant qu'il les ouvre et qu'il les étende, et murmurant : *Introibo ad altare Dei*... Et puis, considérons Marie l'éle-

vant, l'offrant, le livrant; car Elle est prêtre, elle aussi, associée à son Œuvre, pendant qu'Il s'offre lui-même par ces mots jaillis de son cœur : *Ecce venio* (Heb., 10, 7).

c) Un éternel *amour;* car c'est l'Amour qui préside à ce grand ouvrage.

L'amour du Verbe incarné pour Dieu prend toutes les formes dont l'amour est capable : amour de complaisance pour les perfections infinies de l'Être divin : amour de reconnaissance pour la bonté sans mesure d'où jaillit et le dessein de créer et la volonté de racheter; amour de bienveillance, qui le porte à souhaiter que son Père soit glorifié par le salut de toutes les âmes; amour de condoléance, que Jésus ressent à la vue des méconnaissances dont Dieu est l'objet.

Mais aussi, flamme ardente sortie de la même fournaise, amour ardent pour les hommes. Jésus n'était pas encore né que déjà cette charité le pressait d'aller, à travers les montagnes, sanctifier son Précurseur. Encore petit, Marie le porte au Temple, accomplissant avec Lui la tâche ardue de la charité : l'immolation pour les autres; long et onéreux service de dévouement qu'il inaugure dès le matin de sa vie; œuvre difficile et laborieuse, qui ne sera ni comprise ni acceptée par ceux qui devraient en être les bénéficiaires reconnaissants. *Il est venu et il n'a pas été reçu.* Le monde ne peut exister ni vivre sans Lui : et le monde ne l'a pas connu (Jo., 1, 10). Jésus le sait; il en souffre, son cœur en est affligé, ses larmes coulent, il tremble déjà, de tristesse plus que de froid. Voici bien l'Agneau de Dieu!

3. — Progrès.

Il est dit de Jésus *qu'il croissait, en sagesse, en âge, en grâce* (Luc, 2, 52); qu'il *grandissait et se fortifiait, plein de sagesse* (Luc, 2, 40). Ces mots nous rappellent la loi de la croissance spirituelle à laquelle est tenu tout chrétien. N'est-ce pas, en effet, pour nous faire entendre ce devoir de *grandir*, que Jésus a commencé, parmi nous, par les petitesses de l'enfance?

1. La loi est certaine. Tout la proclame. Dieu lui-même semble s'y appliquer. Il conduit les êtres à leur perfection par un progrès continu. *Voyez les lys, comme ils croissent.* Le printemps n'apparaît pas soudain : c'est avec le temps que les fleurs éclosent et que les fruits mûrissent.

Sans doute, il y a dans la nature des énergies soudaines et des forces violentes; l'avalanche, la tempête, l'orage, semblent désordonnés; ils ne le sont pas : Dieu sait à quel ordre universel, dont l'ampleur dépasse nos horizons, doivent servir ces phénomènes insolites et terribles. Par contre, c'est le cours régulier des eaux de la source dans la plaine, c'est la lumière grandissante du jour depuis l'aube jusqu'au midi, qui représentent et assurent le mieux, pour nous, l'ordre normal et la vie féconde.

Il en va de même dans le monde de la Grâce. Le chemin du juste s'étend comme une lumière qui se développe, *justorum semita quasi lux splendens; procedit, et crescit usque ad per-*

fectam diem (Prov., 4, 18...). Le *royaume* de Dieu est semblable à un grain de sénevé qui, chétive plante d'abord, devient grand arbuste (Mat., 13, 32...). Et la *révélation* entière n'a-t-elle pas, depuis la première annonce du Messie jusqu'à Jésus-Christ, passé par des phases successives, en progrès l'une sur l'autre? Saint Jean résume l'Evangile du Verbe dans une antithèse entre la lumière et les ténèbres, celles-ci étant peu à peu refoulées par celle-là. La *vie* de la grâce, enfin, vient se greffer sur notre vie naturelle grandissante, prenant place, discrètement, dans notre existence quotidienne, et formant en nous, sans secousses, ni heurts, le Christ qui veut grandir. *Crescamus in illo per omnia* (Eph., 4, 15).

Le modèle est là, sous nos yeux, Jésus a grandi : 1) Pour donner une joie grandissante à ses parents, sans doute; car l'éveil croissant du tout petit devient la source des émotions les plus pures, au foyer. 2) Pour accomplir aussi, en toute vérité, la loi de l'évolution humaine; s'étant fait enfant, il n'aurait pu, sans trahir prématurément son dessein, se soustraire au développement humain; l'enfant prodige étonne, et risque de paraître anormal. 3) Mais surtout, Jésus grandit pour nous instruire, et nous montrer, largement ouverte, la route d'une perfection sans arrêt, à travers les principaux âges de l'homme ici-bas : de l'âge candide à l'âge rassis; de l'âge frémissant à l'âge apaisé, où l'on peut dire : *evacuavi quæ erant parvuli* (I Cor., 13, 11).

2. Jésus grandissait... Ce *progrès*, comment l'entendre?

Imaginer en Jésus un progrès réel dans la vertu, dans la **sainteté,** dans la perfection, n'est pas possible. On n'ajoute pas à la plénitude du Christ ; en lui résident toutes les perfections ; en lui, la Grâce parfaite ; en lui, toutes les vertus, éminemment ou formellement ; en lui, les Dons de l'Esprit-Saint, dans toute leur ampleur ; en lui l'impeccabilité totale, la possibilité de pécher étant « inconciliable avec l'union hypostatique, avec l'action rédemptrice, avec la vision béatifique, dans le Sauveur Jésus » [1]. Il s'agit donc d'une manifestation progressive de cette sainteté ; qui laisse entière d'ailleurs la leçon, avec l'exemple. Il faut grandir, autant qu'on le peut. C'était une des perfections de Jésus-Christ de ne le pouvoir pas autant que nous ; comme c'en était une pour Lui, d'être à la fois « compréhenseur » et « voyageur », capable de mériter, et incapable d'ajouter, par ses mérites acquis, à sa gloire comme Fils de Dieu.

Il en allait de même des perfections de son **intelligence.** — *a*) Il possédait la *vision intuitive* permanente, avec toute la science qu'elle implique, et il la possédait à des titres éminents ; toute l'économie du monde des élus lui demeurait présente ; et les effets merveilleux de cette vue directe et pleine se répandaient sur tout son être. Mais il en arrêtait le rayonnement, — comme on ferait d'un phare en

[1] Rien de mieux, sur ce problème théologique, et sur ceux qui vont suivre, relatifs au progrès du Christ, que les deux volumes de Mgr CHOLLET, *La Psychologie du Christ* (Lethielleux). Nous en indiquons ici les principaux passages. Sur la conciliation de l'impeccabilité avec la liberté et le mérite, voir t. II (ch. 7, p. 71).

baissant sa lumière, — pour être en mesure d'accomplir son programme d'abnégation.

b) Il possédait la *science infuse*, plus belle et plus riche que toute connaissance angélique, au degré où Il en jouissait ; science bien supérieure du reste à toute connaissance discursive. Mais il n'en usait qu'en vue des âmes, pour l'accomplissement de son dessein sur terre ; et c'est par cet usage, adapté aux fins opportunes de sa mission, que Jésus « grandissait en sagesse ».

c) Il possédait comme tout homme normal, une *science acquise* ou expérimentale, en progrès chaque jour. Pleinement homme comme il était pleinement Dieu, Jésus s'est comporté en homme, par l'usage des sens, de la mémoire, de l'imagination ; par l'exercice de la réflexion et de la déduction; et son trésor d'images, d'impressions, de sensations et d'idées, s'augmentait par cette voie. Le contraire eût semblé insolite, et laissé planer quelque soupçon sur la vérité de sa nature humaine. A quoi l'on opposerait en vain l'inutilité d'un tel apport, chez un homme que tant de connaissances, et une science si exhaustive en son objet, dispensaient de rien apprendre. Le *mode* de connaître était nouveau, sinon la chose apprise; elle était connue, mais dans une autre lumière, sans confusion, ni superfluité. N'apprenons-nous pas nous-mêmes la vérité par plusieurs voies? Les Samaritains ne pouvaient-ils pas dire en parlant du Sauveur, en toute vérité : « Déjà nous le connaissions par le témoignage de la femme de Sichem; mais nous avons vu nous-mêmes, et nous savons par nous-mêmes, qu'il est le vrai Sauveur » (Jo., 4, 42).

Peu à peu Jésus apprenait, et par l'expérience quotidienne; et par les maîtres [1] aussi, dans une certaine mesure, que lui fixait son rôle, à Nazareth, au sein de la Famille, dont il voulait dépendre; mais toujours en vue de la « sagesse » [2].

Toutefois, c'est dans le Christ lui-même, on ne saurait trop le dire, qu'il faut chercher le vrai principe de sa croissance, et la seule façon adéquate de l'entendre.

« En effet, les relations étroites que Jésus avait avec Dieu n'étaient pas seulement celles que la prière et la méditation établissent entre le Seigneur et ses amis fidèles, — et que dire de la ferveur, de l'extase des oraisons du Verbe incarné, des lumières que son esprit et son âme y puisaient incessamment! — mais celles d'une identité de nature, d'une génération et d'une filiation strictement divines. N'allons donc pas chercher sur la terre, dans les hommes ou dans les choses, dans la nature ou dans l'histoire, la raison dernière du développement, de la formation du Christ Jésus. Cherchons-la dans son origine céleste. N'a-t-il pas dit un jour (Jo., 7, 16) que son enseignement était celui du Père

[1] « Ce verset de saint Luc, 2, 52, qui a été fort discuté au temps de la controverse arienne, comme aussi le v. 40 du même chapitre, s'éclaire par l'enseignement de la théologie catholique. Celle-ci, outre la vision béatifique, et des connaissances infuses, admet dans l'âme du Christ une science expérimentale, dont il tirait les éléments du monde sensible. Il y avait développement dans l'ordre de ces deux sagesses, l'infuse et l'acquise, mais développement différent : manifestation graduelle de la première, acquisition progressive de la seconde. Jésus, il est vrai, ne passa pas par les écoles des Scribes; jamais il ne s'assit aux pieds d'un de ces rabbins célèbres qui distinguaient et formaient de futurs docteurs en Israël. Mais il sut regarder les choses et les hommes, et il prit aux horizons galiléens et au milieu social qui l'environnaient les images dont devait se revêtir plus tard sa parole de vie et de vérité » (A. VALENSIN et J. HUBY, *Evangile selon saint Luc*, p. 5).

[2] Mgr CHOLLET, *op. cit.*, t. I (p. 188).

qui l'avait envoyé, et n'est-ce pas dans le sens le plus littéral qu'il était le Fils de ce grand Dieu? Son éducateur véritable, c'est donc le Dieu vivant; c'est, par conséquent, lui-même. Le milieu, c'est-à-dire le pays, la famille, l'école, la synagogue, les leçons de l'expérience et des choses, la lecture de la Bible, a certainement contribué quelque peu à l'éducation morale du Sauveur; mais son instructeur principal, c'est le Verbe. En dehors de cette formation divine, il n'est pas possible de découvrir la cause du merveilleux développement de Jésus » (L. Cl. Fillion, *Vie de Notre Seigneur Jésus Christ*, t. I, p. 369; Letouzey, 1922)[1].

Grandir ainsi, ce n'était pas simuler, ni prendre un rôle d'emprunt; c'était se laisser voir, peu à peu, selon le mode humain. Jésus, de jour en jour, se montrait conforme à l'âge humain qu'il acquérait.

---

[1] L'auteur cite à ce propos une page de Mgr Le Camus : « L'homme ne se séparait pas de Dieu au fond de cette personnalité divine. Il ouvrait progressivement, et selon les occasions diverses, l'œil de son âme à la lumière du Verbe qu'il portait essentiellement présente en lui. Il y lisait l'œuvre à accomplir ou la parole à prononcer. Ainsi, à la science naturelle et humaine s'ajoutait la science divine, à laquelle il avait recours dans les proportions requises par les événements, et d'après les lois prudentes que la Providence traçait elle-même. Or, ces événements étaient toujours conformes aux phases régulières de la vie humaine; voilà pourquoi l'évangéliste observe que l'Enfant croissait en sagesse devant Dieu et devant les hommes, c'est-à-dire que, tout en ayant la science infinie de Dieu à son service, l'homme en Jésus-Christ ne s'en servait que proportionnellement à ses besoins, selon les lois du développement de sa nature humaine et de sa mission divine. De là rien d'anormal ou de fantastique chez lui. Petit enfant, il ne parle ni n'agit comme un homme; cette précocité contre nature eût fait peur à tout le monde; il se contente d'être petit enfant parfait... A mesure que les années se succéderont, le spectacle de la nature, les relations avec les hommes, l'habitude de la méditation développeront graduellement sa pensée humaine, et, dans sa pleine conformité à la volonté de son Père, il perfectionnera cette science à la lumière éternelle qu'il porte en lui » (*La Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 215).

3. Fidèles à son exemple, subordonnons au progrès moral et spirituel toute acquisition nouvelle, au fil de nos jours. Quels obstacles s'y opposent?

Parlons peu des obstacles du dehors. Le tentateur, le monde, ennemis du Christ, sont-ils plus forts que Jésus-Christ? et que peuvent-ils après qu'Il les a vaincus par sa mort? Mais que pourrait Jésus-Christ pour nous, sans nous? L'obstacle viendrait de nous : par la *défiance*, par le *découragement*, par l'*impatience*.

a) La *défiance!* lourde misère. Nous nous défions; oh! non pas de Dieu peut-être; nous le savons fidèle, dévoué, aimant; mais de nous, et par ce retour insidieux sur nous-mêmes, nous nous paralysons.

Peut-être, en effet, sommes-nous de ces âmes timides qui *se voient* toujours inférieures à leur tâche spirituelle, au-dessous de ce que la grâce demande, en retard sur l'héroïsme que la vertu réclame! Et peut-être le spectacle, vu par nous, de nos défections quotidiennes, ne donne-t-il que trop raison à ce jugement, propre surtout à resserrer le cœur et à briser l'élan. Qu'en est-il au vrai? — Quand ces déficits existeraient tels que nos yeux les voient; quand il ne faudrait pas faire, en pareil sujet, la part de l'impression humiliante, qui nous rend hostiles à nous-mêmes; quand nous aurions toujours (ce qui n'est pas) des perspectives assez ouvertes sur notre vie déjà vécue pour l'embrasser toute d'un regard, le bien autant que le mal, et pour n'y apercevoir nos misères que dans leurs justes proportions, sans oublier les mérites qui les compensent; ne vaudra-t-il pas mieux, presque

toujours, glorifier Dieu assidûment du bien accompli, sa grâce aidant, que de nous rebuter par la considération obstinée de nos lacunes?

Pendant que nos déficits frappaient les regards — nos regards surtout — un admirable travail se poursuivait, silencieux et sacré, au dedans; œuvre de grâce, de laquelle nous savons peu, qu'il ne nous est guère donné de voir, et de laquelle pourtant nous sommes, avec Dieu, les ouvriers méritants.

Il y a du vrai dans la remarque qui a été faite bien des fois sur « les illusions de l'introspection psychologique ». Je me penche sur moi ; que vais-je retrouver de mon passé? « Je pourrai bien retrouver le matériel, l'enchaînement des faits, tous les détritus muets du souvenir, ce qui ne fut que l'enveloppe d'une existence. Mais ce qui était la substance même de ma vie! ce qui lui donne sa qualité, son intensité, sa coloration, sa saveur propres?... » L'état de notre âme dans le passé, qui nous le rendra? Comment ressaisir notre âme d'alors pour en juger? Le souvenir de nos états intérieurs nous rend-il ces états eux-mêmes? « En réalité, nous vivons dans un perpétuel présent, nous ne sommes que dans le présent ; le passé est une illusion de notre esprit »[1]. Pas tout à fait cependant. *Illusion*, c'est trop dire. Une identité foncière demeure, qui fait de moi le même qu'hier, — le même sujet, la même conscience, psychologique et morale, essentiellement. Je puis prononcer sur *mon passé;* et j'en suis responsable. Cela dit, il reste indéniable que l'écueil serait, au point de vue spirituel, de prononcer trop facilement, avec nos seules lumières, et *sans direction*, sur nos états passés. Il sera le plus souvent oiseux, stérile, funeste même, de s'attarder à ce genre de *comparaisons*, dont les éléments nous échappent. Certaines âmes timorées, toujours inquiètes, s'y attardent pour leur malheur, et ne sortent plus d'elles-mêmes. On les entend répéter en soupirant : Je change, je baisse, je m'attiédis, je vais de mal en pis,

[1] Louis BERTRAND, dans *La nouvelle éducation sentimentale* (Revue des Deux Mondes, 15 déc. 1927).

je progresse à rebours. — C'est possible; mais quelle *preuve* apportez-vous de ce recul, ou de cette déchéance? — Je ne me reconnais plus! — Oubliez-vous, et laissez là ces introspections inopportunes. — Faudra-t-il donc renoncer à l'examen? — A certain examen, peut-être; c'est-à-dire à certaine manière de l'entendre. Dans un tout autre esprit se fait l'examen, quotidien, objectif, et particulier, des fautes ou des vertus, en vue de l'amendement ou du progrès : et nul exercice n'est plus opportun, quand la confiance y préside, à la lumière de la grâce. C'est même précisément par un bilan de ce genre, fidèlement tenu, à l'instar des comptes d'affaires soigneusement mis à jour, que l'on aura chance d'échapper à l'introspection rêveuse, chère jadis aux romantiques, chère encore à trop de chrétiens, qui font de leur vie intérieure une suite de retours inutiles et lassants sur un moi toujours inquiet. Voir Jésus, vraie lumière, vaudrait mieux.

Jésus travaille toujours (Jo., 5, 17); le croyons-nous si faible? et pourra-t-il si peu que nous ne fassions guère, voulant être fidèles, que gâter son ouvrage? Non; nos imperfections, nos fautes même, tant de fois désavouées par nous, ne le rebutent pas. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (Rom., 8, 28). Il faut avoir cette confiance, que nos misères ne lui sont pas inutiles [1]. Toutes sordides qu'elles

[1] Comment ne pas souligner ici le parfait bon sens de certain conseil que donne souvent S. François de Sales, et dont voici peut-être la formule la plus originale : « Notre imperfection nous doit accompagner jusqu'au cercueil; nous ne pouvons aller sans toucher à terre. Il ne faut pas s'y coucher, ni vautrer; mais aussi ne faut-il pas penser voler; car nous sommes si petits que nous n'avons pas encore nos ailes. Nous mourons petit à petit; il faut aussi faire mourir nos imperfections avec nous de jour en jour. Chères imperfections! qui nous font reconnaître notre misère, nous exercent en l'humilité, mépris de nous-mêmes, en la patience et diligence, et nonobstant lesquelles Dieu considère la préparation de notre cœur, qui est parfaite » (*La vraie et solide piété expliquée par S. François de Sales*, p. 41; Gabalda).

soient — et que sommes-nous que souillure! — il nous les laisse, en dépit de nos efforts; comme une mère laissera pour un temps, au petit adopté, ses haillons d'hier en attendant de l'introduire dans la maison. Certes, il peut, en moins de rien, nous « convertir »; les cœurs sont en sa main; il ne le fait pas, pas autant du moins ni de la manière que nous souhaiterions. Nous laissant aux prises avec tels ou tels défauts, qui choqueront peut-être des témoins immédiats — profit d'humilité pour nous — il réalise, au dedans, une croissance digne de Lui, plus opportune pour l'achèvement de son dessein que ne le seraient, sur des points secondaires, des progrès manifestes, où se complairaient les yeux des témoins, mais aussi les nôtres.

Faisons crédit à la Grâce. Volontiers nous disons à Jésus : *Je crois à votre amour pour moi;* pourquoi n'ajouterions-nous pas, avec une sainte familiarité : *Je crois aussi à mon amour pour vous*, et je sais que votre cœur, toujours soucieux de mon avancement, sera touché d'en recevoir l'aveu. C'est répéter équivalemment la protestation touchante de saint Pierre : *Seigneur, vous qui savez tout, vous savez bien que je vous aime* (Jo., 21, 15).

b) Le *découragement* est-il moins rare; est-il moins funeste? Disons, si l'on veut (c'est plus ordinaire), l'accablement (lassitude ou dégoût), voisin du découragement, qui courbe l'âme gémissante sous le fardeau, en dépit du mot prometteur de l'Evangile : *Mon joug est suave, et mon fardeau léger* (Mat., 11, 30).

Il est bon de « devenir enfant » — *efficiamini* — pour jouir, dans un âge avancé, de cette

simple et belle assurance qui aide à vivre, avec l'espérance et la joie pour compagnes assidues. Ignorant tout du lendemain, l'*enfant* n'a pas de peine à croire aux bonheurs prochains que son cœur entrevoit ou souhaite. Il se laisse porter par la providence visible, paternelle et maternelle, qui veille sur ses jours. Inquiétude, scepticisme, lui sont également étrangers. Avec plus d'âge, avec des responsabilités grandissantes, il sentirait le poids du jour et de la chaleur, et peut-être aurait-il moins de courage à le porter. N'en tirons pas argument pour nous obliger à des prévoyances, à des calculs sans fin; car de cette préoccupation des lendemains indéfinis, Dieu nous a dispensés : il veut nous voir enfants, plutôt que « raisonnables » ou « grands », dans nos rapports avec lui : *enfants*, par la foi sereine et par l'abandon tranquille, même après que sont venus, et l'âge, et la raison, et les responsabilités. Il dépend de nous de nous maintenir, avec la grâce, dans ces dispositions apaisantes; gardons-nous de vouloir, par une sagesse puisée à d'autres sources, être *grands* à notre façon plutôt que *petits* à la façon divine.

Toute suffisance mise à part, l'accablement résulte aussi de la *monotonie des devoirs*, chaque jour les mêmes, dans leur continuité implacable.

On voudrait garder toujours la vivacité des impressions neuves, et goûter Dieu, comme aux premiers jours. Quelle chimère! Les plus belles fleurs se fanent; pas plus dans la vie de l'âme que dans la suite des saisons, le printemps ne dure. Pourquoi s'étonner de n'éprouver plus, l'accoutumance ayant prévalu, la même fraî-

cheur d'émotion, la même facilité sentie, au service de Dieu, qu'au début de la carrière? On s'en afflige : obstacle au progrès.

— En vain souhaiterions-nous, pour tromper cet ennui, quelque Evangile nouveau. Cette ressource n'est pas laissée aux maîtres qui nous instruisent des choses de Dieu. Immuable en sa fixité, inaltérable comme Dieu même, de qui vient ce pain du ciel, comme venait aux Hébreux la manne dans le désert, le « dépôt », révélé ne subit pas de changement, tandis que nous changeons. La Doctrine, fondement des vertus, aliment de la sainteté, se répétera, la même, d'âge en âge. Ces vieux mots employés par les vieux saints, l'Evangile vénérable du renoncement et de la croix, nous nous flatterions vainement de les recevoir dans un état nouveau. Tous les frais d'invention sont déplacés ici. Le renouvellement, si agréable qu'il soit aux oreilles des hommes, *prurientes auribus* (II Tim., 4, 3), possible et facile même dans la plupart des matières de l'enseignement humain, ne l'est point en matière religieuse. Les hommes se donnent volontiers des maîtres de rencontre, *facient sibi magistros;* mais cette démangeaison d'innover devient mortelle quand elle porte sur les vérités d'en haut. Il reste à l'évangéliste l'unique ressource de s'en tenir à l'antique dépôt, de consentir à des redites, de répéter — fastidieux devoir — un credo, une morale, des préceptes, des conseils, qui ne sauraient avoir l'attrait de l'inédit.

Il en va de même des industries de l'ascèse et des secrets de la spiritualité. Là non plus, les recettes ne sont pas indéfiniment renouvelables. Quel ouvrage de méditation suffira, pour

tous, et toujours? Quelle méthode de prière ou d'ascèse donnera satisfaction à tous? On veut du nouveau!... Il est fâcheux que le progrès en dépende; or, en fait, il en dépend trop. L'obstacle viendrait de cette dépendance.

c) Enfin, l'*impatience d'aboutir*.

L'empressement peut tout compromettre, dans les rapports de l'âme avec Dieu; comme fait une hâte indiscrète, entre hommes qui s'abordent.

Certes, le désir du progrès plaît à Dieu, qui nous en tient compte. Encore faut-il que ce désir ne soit ni impatient ni fébrile; autrement qu'y verrait-on, qu'une des mille formes de l'agitation naturelle, plus dommageable que propice au progrès. On peut être serviteur maladroit des plus nobles intentions, exécuteur indiscret du programme le plus saint; on le serait par *l'impatience* des désirs. *Mon heure n'est pas encore venue*, pourrait nous dire le Seigneur.

Obligés au progrès, *possédons* nos âmes *dans la patience*. Et quelle patience plus nécessaire que d'attendre Dieu! *Exspecta Dominum* (Ps., 26, 14). Notre croissance sera progressive, mais lente; pourquoi?

1° C'est le sort des plus grandes choses. Le chêne met des années à se former; nul ne voit le progrès de ses fibres, mais il résiste au temps, brave l'effort de la tempête, et l'orage ne courbe pas son front.

2° Croissance *lente*, pourquoi encore? parce que Dieu se réserve la souveraineté de son action. Ses moments sont à lui, en propre : jalousement il les garde. A nous de com-

prendre que, ne pouvant rien sans lui, rien, ni un pas, ni un mot, nous sommes amenés à le suivre, non pas à le devancer, par l'impossibilité qui nous est faite de franchir à pas de géants une course héroïque. Plus tard, dans le ciel, la vie des élus comportera cette aisance brillante, cette spontanéité magnifique, et cette agilité glorieuse : *tanquam scintillæ in arundineto, discurrent* (Sap. 3, 7). Plus tard, oui; mais aujourd'hui trop de servitudes pèsent sur nous; l'heure n'est pas venue de nous mouvoir avec l'aisance de la vie pleine, unie pour toujours à son principe.

3° Croissance *lente*, enfin, parce que l'œuvre divine, au-dedans de nous, se trouve conditionnée, Dieu le voulant ainsi, par le milieu dans lequel sa Providence nous établit. Nous appartenons à un corps vivant, dont tous les mouvements, et toutes les fonctions, s'exercent solidairement; la courbe de notre vie spirituelle en dépendra. Les impulsions de la grâce actuelle, en nous, seront commandées, en quelque sorte, par un rythme d'ensemble dont Dieu seul détient le secret; à peu près comme l'activité d'un organe, dans le corps dont il fait partie, est commandée par celle des autres.

Il faut avoir égard à la complexité du corps entier, corps immense du Christ, pour comprendre à quel point nous échappe le mystère et le fonctionnement de la grâce. Bien des secours de sanctification, destinés à notre progrès, ne nous parviendront *qu'à tel jour* de notre vie, et *par tel moyen*, que la Providence a prévu. Distributeur souverain des grâces, Dieu ne les donne pas tumultuairement, ni par

à-coups, comme au hasard d'une improvisation capricieuse ; elles font partie d'une harmonieuse synthèse et d'un ensemble majestueux, en fonction de l'Eglise, et en fonction du Christ. Une loi secrète inspire son choix, guide sa main, fixant la nature et réglant l'heure de ses dons. Notre progrès pourra dépendre d'une prière, d'une souffrance, d'un sacrifice, qui ne sont pas encore ; comme le retour et le progrès d'Augustin, bien que tardifs à notre gré, dépendaient des offrandes et des larmes de Monique.

Le chrétien sait attendre.

4. Mais Dieu, en vérité, ne se fait pas attendre. Pour le trouver de plus en plus, les *moyens* abondent. Le même Seigneur qui nous commande d'*être parfaits, comme notre Père est parfait* (Mat. 5, 48), nous donne, pour parvenir à ces sommets, ou pour y tendre avec constance, *mesure large, pleine, débordante* même (Luc., 6, 38). Heureux si nous-mêmes nous usons envers Lui de la même prodigalité... Ces *moyens de croître*, les rappellerons-nous sommairement?[1]

Le Moyen par excellence, c'est Jésus-Christ lui-même, né Médiateur, de la plénitude de qui nous recevons abondamment le salut, par conséquent les secours pour y aboutir. Nulle sainteté que par Lui, nul progrès qu'en Lui ; mais par Lui, avec Lui, en Lui, quel progrès assuré, quelle sainteté certaine! Lui être uni,

[1] Nous ne faisons qu'effleurer le sujet, qu'il sera utile d'approfondir avec le P. TERRIEN, S. J., *La Grâce et la Gloire*, t. II, *La croissance des enfants de Dieu ;* ou avec Dom COLUMBA MARMION, *Le Christ vie de l'âme.*

et vivre de sa sève, c'est le vrai gage d'avenir (Jo., 15, 5).

Grâce au Christ, et dans le Christ, notre croissance s'avancera, régulière et facile; en voici les principaux aspects :

a) Croissance par les *sacrements*, par l'Eucharistie entre tous; « voie normale et officielle » de la grâce, dit l'auteur du *Christ vie de l'âme*[1], lequel ajoute :

« Toutes les pratiques d'ascèse que nous pouvons inventer pour entretenir et augmenter en nous la vie divine, n'ont de valeur que dans la mesure où elles nous aident à profiter plus abondamment de ces sources de vie; ce sont là, en effet, les sources vraies et pures, en même temps qu'inépuisables, où nous trouverons infailliblement la vie divine dont le Christ Jésus est rempli et dont il veut nous faire part : *Veni ut vitam habeant* » (p. 85).

b) Croissance par la *vie de foi;* la foi en Jésus-Christ réalisant, elle aussi, ce conctact avec l'humanité du Sauveur, d'où procèdent guérison et salut (Luc., 6, 43) :

« Dans un de ses sermons au peuple d'Hippone, saint Augustin se demande comment nous pouvons « toucher le Christ », maintenant qu'il est remonté au ciel? *In cælo sedentem quis mortalium potest tangere?* Il répond : Par la foi; celui-là touche le Christ qui croit en lui : *Sed ille tactus fidem significat : tangit Christum qui credit in Christum.* Et le saint Docteur rappelle la foi de cette femme qui toucha Jésus pour obtenir sa guérison : *Fide tetigit, et sanitas subsecuta est.* Il est, dit-il, beaucoup d'hommes charnels qui n'ont vu dans Jésus-Christ qu'un homme, et n'ont pas compris la divinité qui était voilée par son humanité. Ils n'ont pas su toucher, parce que leur foi n'a pas été ce qu'elle devait être. Voulez-vous toucher avec fruit

[1] Nous citons cet ouvrage d'après l'édition de 1926 — (Desclée).

Jésus-Christ? Croyez à la divinité que, comme Verbe, il partage de toute éternité avec le Père. *Vis bene tangere? Intellige Christum ubi est Patri coæternus, et tetigisti* » (ibid., p. 97).

c) Croissance par les *œuvres;* et telle est la beauté de la vie chrétienne, que les actions les plus ordinaires peuvent servir à ce progrès continu, par l'intention de plaire à Dieu, en tout, *quæ placita sunt ei, facio semper* (Jo., 8, 29). — *Crescamus per omnia*, c'est la consigne de saint Paul :

« Que veut dire par là saint Paul « Croître par toutes choses »? Qu'aucune action, du moment qu'elle est « vraie », n'est exclue du domaine de la grâce, de la charité, du mérite ; qu'il n'en est aucune qui ne puisse servir à l'augmentation en nous de la vie de Dieu (I Cor., 10, 31 ; Col., 3, 17)... C'est comme le grain d'encens : un peu de poussière sans consistance, mais lorsqu'il est jeté dans le feu, il devient un parfum agréable. Quand la grâce et l'amour saisissent tout dans notre vie, alors toute notre existence est comme un hymne perpétuel à la gloire du Père céleste ; elle devient pour lui, par notre union au Christ, comme un encensoir d'où s'élèvent des parfums qui le réjouissent, *Christi bonus odor sumus Deo* (II Cor., 2, 15) » (p. 302).

d) Croissance par les *vertus*. Directement, par les vertus *théologales;* indirectement par les vertus *morales*. Acquises, ou infuses, ou les deux à la fois comme il arrive chez le chrétien, les vertus morales, à des points de vue divers, rendent service à la charité, qui les perfectionne à son tour. Acquises, elles donnent la facilité, qui résulte normalement de la répétition des actes, et que les vertus infuses ne confèrent point par elles-mêmes ; infuses, elles élèveront jusqu'à la région du mérite surnaturel ces acquisitions courageuses.

Les vertus morales, ainsi développées, gar-

dent la charité, dont le péché menace toujours en nous l'existence et la puissante vitalité; et, de son côté, la charité anime et couronne toutes les vertus morales.

Ainsi s'organise et se développe, en nous, le progrès dans l'amour. C'est du degré de cet amour, et de sa ferveur, — doctrine capitale, et principal exemple du Sauveur, — que dépendront nos accroissements spirituels :

« Regardez autour de vous : vous rencontrerez deux personnes pieuses, en état de grâce, qui mènent, côte à côte, une existence identique; toutes deux accomplissent extérieurement les mêmes actions matérielles, et pourtant il peut y avoir, il y a même souvent, entre elles, au yeux de Dieu, une énorme différence. L'une piétine sur place, l'autre avance à grands pas dans la vie de la grâce, de la perfection, de la sainteté. D'où vient la différence? De l'état de grâce? Non, puisque nous supposons ces deux personnes en possession de l'amitié de Dieu. De l'excellence spéciale des actions de l'une d'entre elles? Non, puisque nous supposons aussi que ces actions matérielles sont les mêmes dans leur substance. Peut-être du soin apporté à accomplir matériellement ces actions? Non encore; car bien que ce soit certes quelque chose, cette perfection tout extérieure est supposée égale chez toutes deux. D'où vient donc la différence? De la perfection intérieure, de l'intensité d'amour, du degré de charité avec lequel chacune d'elles accomplit ses actions. L'une, attentive à Dieu, agit avec un amour élevé, puissant; elle agit uniquement pour plaire à Dieu, elle reste intérieurement prosternée en esprit d'adoration devant le Seigneur; son activité ne procède, par sa racine, que de Dieu; et c'est pourquoi chacune de ses actions la rapproche davantage de Dieu; elle avance rapidement dans l'union divine. L'autre personne accomplit la même besogne; mais en elle la foi est endormie; l'âme ne pense pas aux intérêts de Dieu; son amour est peu ardent, à un degré ordinaire, médiocre; sans doute, son action n'est pas sans mérite, mais la mesure de ce mérite est faible, et elle peut encore être diminuée par

la dissipation, l'amour-propre, la vanité et tant d'autres mobiles humains que cette âme, par négligence ou légèreté, laissera s'insinuer dans ses actes. — Voilà le secret de la différence considérable qui existe parfois aux yeux de Dieu entre certaines âmes vivant l'une près de l'autre et menant une existence extérieurement identique. Telle est l'excellence de la vertu de charité; c'est elle qui règle proprement la mesure de la vie divine en nous » (ibid., p. 291).

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

LECTURES.

BOSSUET. — *Panégyrique de Saint Joseph*, 1661. — Œuvres, t. III, p. 643 (Lebarq; Desclée, 1916).

Saint Joseph a cherché Dieu par l'exercice des vertus les plus secrètes : « Je laisse, dit l'orateur sacré, les dons et les mystères qui pourraient relever son panégyrique... Je veux taire tout ce qui éclate, pour faire l'éloge d'un saint dont la principale grandeur est d'avoir été à Dieu sans éclat. Les vertus même dont je parlerai ne sont ni de la société ni du commerce; tout est renfermé dans le secret de sa conscience. La simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée sont les trois vertus du juste Joseph que j'ai dessein de vous proposer ».

Dans le premier point, Bossuet célèbre donc cette « simplicité bienheureuse, tant vantée dans les saintes Lettres »; par où il faut entendre « une certaine droiture de cœur et une pureté d'intention ». L'acte principal de cette vertu, « c'est d'aller à Dieu de bonne foi sans s'en imposer à soi-même ». Et l'orateur s'indigne contre les « actes de vertu forcés et les directions d'intention étudiées ». Dieu « ne peut souffrir cette intention louche, si je puis parler de la sorte, qui regarde de deux côtés en un même temps ». Le plus bel effort de cette simplicité, saint Joseph l'a pratiqué dans la pureté de sa foi, car « le grand mystère de notre foi, c'est de croire en Dieu dans la faiblesse ». Et saint Joseph a vénéré cette faiblesse dans ce premier état de Sauveur en fuite, où elle se montrait en quelque

sorte plus abandonnée que dans l'ignominie même de la croix (p. 652).

A. VALENSIN et Jos. HUBY, S. J. — *Verbum salutis*, III. *Evangile selon saint Luc*, traduit et commenté. — Beauchesne, 1927.

1) Le troisième Evangile se présente à nous comme étant de saint Luc, avec l'autorité d'une tradition unanime sur ce nom et cette attribution. L'auteur a cherché avec soin le passé dont il était tout proche, auprès de ceux qui dès le commencement avaient été les témoins oculaires du Christ et étaient devenus les ministres de la Parole évangélique : « Il paraît bien s'être servi comme d'une source autorisée de l'Evangile de Marc son compagnon à Rome. Il a aussi recueilli les échos de la catéchèse palestinienne qui a pris corps dans l'évangile araméen de saint Matthieu, et vraisemblablement avait inspiré d'autres documents plus ou moins fragmentaires », dont il a pu connaître de larges extraits déjà traduits en grec (p. 3). Remontant jusqu'à l'origine, par delà la vie publique, par delà la mission de Jean-Baptiste, l'auteur raconte ce qu'il a su de l'enfance du Seigneur. Harmonisant le tout dans le cadre des réalités de l'histoire contemporaine, sans suivre un ordre rigoureusement chronologique, mais « avec suite » cependant, pour mettre en lumière l'ordre des choses et le développement du plan divin, il fait œuvre d'historien consciencieux, mais aussi d'annonciateur de la Doctrine ; et certes, rien de plus légitime, car « un fait ne cesse pas d'être un fait quand il devient un argument » (p. 4).

Cette précieuse Parole du Salut s'offre aussi à nos méditations avec l'autorité du plus recevable des témoins. Médecin de son état, helléniste cultivé, peintre même, assure-t-on, il connaît les exigences de l'art d'écrire, et de celui de peindre en écrivant : sa narration est vive, sa langue sûre et distinguée. La curiosité intelligente de saint Luc nous est un garant fort précieux de sa prudence. A quoi s'ajoute d'ailleurs la dignité d'une vie irréprochable, unanimement louée (p. IX et X).

A ce crédit personnel se joint celui du plus considérable des patronages. En lisant Luc le médecin, c'est

Paul l'apôtre des nations que nous suivons et que nous entendons. Son Evangile est l'évangile de Paul, dont Luc fut le disciple aimé, le compagnon assidu jusques y compris ses deux captivités [1]. La confiance absolue que méritent les Actes rejaillit en quelque sorte sur le troisième évangile, qui est du même auteur que les Actes, lesquels demeurent bien l'ouvrage le plus historique qui soit, et portent très légitimement le nom de saint Luc.

2) Sur un même fond substantiel d'Evangile, commun aux trois synoptiques, plusieurs différences de groupement, de détails, d'esprit même, témoignent du but particulier poursuivi par chacun des évangélistes ; but auquel, sans détriment aucun de l'intégrité du récit, sera subordonné le choix et l'agencement des discours et des faits, en chacun des écrivains sacrés.

Parmi les caractéristiques de saint Luc se placent : *a*) les *récits de la divine Enfance*, dont il est le témoin privilégié [2], récit tellement simple et frais et pur, que l'aimable et virginale intervention de la Vierge-Mère s'y laisse entrevoir et sentir. C'est de ses lèvres sans doute qu'après l'Ascension, saint Luc — le peintre de la Vierge — a recueilli cet auguste secret, que Marie conservait fidèlement en son cœur (Luc, 2, 19) :

« Une âme recueillait tout cela, et elle le gardait, le méditant en son cœur. C'était Marie, dont saint Luc tient probablement les détails de son récit. Elle pénétrait du regard de l'esprit les choses divines qui s'accomplissaient devant elle. Elle en goûtait la beauté. Elle en conservait le parfum. Elle adorait en silence. Et modèle des âmes contemplatives, elle montrait déjà par son exemple, qu'aux cœurs purs est réservée l'intelligence des chastes mystères du Verbe incarné » (p. 37).

---

[1] A Rome, « acquitté une première fois, saint Paul fut de nouveau arrêté par la police de Néron, et saint Luc reparaît auprès de lui pendant cette seconde captivité, qui devait aboutir au martyre de l'apôtre. Sur les dernières années de l'évangéliste, nous ne possédons que des traditions incertaines. Des anciens prologues dont nous avons parlé, les uns le font mourir en Béotie, à l'âge de 84 ans, les autres en Bithynie à l'âge de 74 ou 84 ans, ayant gardé la chasteté de son enfance » (p. XI).

[2] Voir A. DURAND, *L'enfance de Jésus-Christ*, 1908.

b) La *miséricordieuse bonté de Jésus*, Luc sera *scriba mansuetudinis Christi*. Des trois Synoptiques, il est, pour ainsi dire, le plus encourageant pour la misère humaine, et il ouvre devant nous, à la grande manière de son maître saint Paul, des perspectives beaucoup plus étendues que celles du judaïsme étroit ; sans donner d'ailleurs dans le travers des « miséricordieux », contre lesquels il a fallu réagir plus tard au sein de l'Eglise, il met en relief la charité du Christ, toujours prête à pardonner. On lit en saint Luc : la pitié de Jésus pleurant sur Jérusalem (p. 345) ; l'épisode des filles de Jérusalem sur la route du Calvaire, et il n'est pas sans intérêt de noter à ce propos qu'il « ne manque jamais de signaler le rôle joué par des femmes au cours de l'histoire évangélique » (p. 413) ; le récit du prodigue (p. 286) ; le pardon accordé aux bourreaux par Jésus sur la croix (p. 415) ; et parmi les miracles, la pêche miraculeuse, la résurrection du fils de la veuve de Naïm, la guérison des dix lépreux, de la femme courbée, de Malchus.

c) L'*universalisme religieux*, l'expansion de l'Evangile à travers le monde, la destination catholique du royaume de Dieu, et sa portée civilisatrice. Là surtout son enseignement rejoint celui de l'apôtre des Gentils, et en dépend. C'est à toutes les nations que le message du Christ est annoncé. Le particularisme national doit céder devant cette loi de l'alliance nouvelle et définitive. Le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que Jean-Baptiste lui-même (p. 136). Si chargée qu'elle soit de vérités qui dépassent l'homme, la révélation de Jésus ne sera pas une doctrine ésotérique, réservée à un groupe d'initiés. La lampe de la prédication devra être mise sur le chandelier, non sous le lit (p. 152). La foule des petites gens, les pauvres, les estropiés, les aveugles, les boiteux, entreront dans la salle du festin ; il y a plus, « une foule recrutée de gens étrangers à la cité, s'ils n'osent venir d'eux-mêmes dans la salle du banquet, y seront poussés par le zèle des serviteurs de l'Evangile, jusqu'à ce que la maison du Père soit pleine » (p. 275). La religion prêchée par Jésus-Christ ne sera donc pas un « rapiéçage » sordide et précaire (p. 101). Et l'esprit de l'Evangile, comparable au vin nouveau, ne saurait être versé dans des outres vieillies : il faut des outres neuves, « entendez

une organisation religieuse différente, des hommes nouveaux, dégagés des préjugés et des formes vieillies du judaïsme » (p. 102). Dans l'épisode de la guérison des dix lépreux, l'étranger, un samaritain, est ouvertement loué d'avoir compris les devoirs élémentaires, qu'Israël méconnaissait. Quant à l'histoire du bon Samaritain (p. 201), elle laisse voir quelle noble charité, supérieure aux préjugés rétrécissants de caste, de race et de religion, est entrée dans le monde avec Jésus-Christ.

C'est dans le même esprit d'universalisme libérateur que sont discrètement soulignés en saint Luc les meilleurs éléments d'une civilisation chrétienne, notamment en ce qui regarde la place d'honneur assignée par le Sauveur à la femme dans l'économie chrétienne (p. XIII).

Enfin, le rôle souverain de l'Esprit divin paraît ici particulièrement manifeste, et dans la vie du Christ et dans l'établissement du Royaume. Et l'on reconnaît sans peine à ce trait le même auteur qui, dans les Actes, — cet Evangile de l'Esprit-Saint — a décrit, d'une main si sûre, son action et sa fécondité au premier âge de l'Eglise (p. XIV).

3) S'il était permis de louer certaines portions de ce commentaire sans risquer par cette sélection de faire tort aux autres, nous mettrions à part pour les recommander à la méditation du lecteur : la *paraphrase du Magnificat*, le cantique de l'Incarnation (p. 21 à 25).

« En y glorifiant l'œuvre accomplie en elle par le Saint-Esprit, Marie exalte les attributs divins avec un accent que n'eurent jamais les femmes inspirées de l'ancienne Loi. Elle annonce vraiment l'esprit nouveau du royaume de Dieu » (p. 25).

Et puis : la *parabole du Semeur* (p. 151) ; l'*explication du Pater* (pp. 209-213) ; l'*apologue du prodigue*[1] (p. 286) et l'*épisode du mauvais riche* (pp. 299-305)[2] ; et le récit

[1] « Il n'y a aucune raison de voir dans ce touchant récit une histoire et non une parabole imaginée par Jésus pour inculquer un enseignement dogmatique et moral » (p. 286).

[2] Parabole, ou histoire vraie ; les commentateurs, depuis l'époque d'Irénée et de Tertullien, sont partagés d'opinion. Il y a sans doute là, sur un fond d'histoire « une proportion notable de traits paraboliques » (p. 300).

du *festin pascal*, avec l'institution du rite eucharistique (p. 382).

Certains passages de saint Luc prêtent à des interprétations diverses, ou même soulèvent quelque difficulté. Le commentaire, sans s'alourdir par une érudition massive, condense en quelques lignes, sur ces points discutés, les solutions les plus autorisées :

a) L'avènement de Jésus apporte aux âmes « de bonne volonté » la paix (p. 36) : bienveillance divine, ou coopération humaine; nous avons vu ce qu'en pensent les exégètes;

b) La théophanie du Jourdain, première manifestation messianique du Sauveur, fait apparaître le symbolisme de la colombe :

« En vain a-t-on essayé d'expliquer ce détail par l'hypothèse d'un emprunt à des légendes helléniques ou à des mythes platoniciens. Le milieu de l'Eglise naissante était fermé à de pareilles influences, et les analogies que l'on prétend découvrir sont trop précaires pour établir une dépendance » (p. 61); par contre, en fait, « la pensée chrétienne s'est plu à voir dans ce récit une discrète indication de la personne du Saint-Esprit ».

c) Il y a « progrès » en Jésus-Christ enfant; le commentaire fait entendre en quoi peut consister ce progrès (p. 49);

d) Qu'est-ce que le blasphème contre le Saint-Esprit, et comment peut-il être irrémissible?

« Celui-là se rend coupable de ce blasphème qui non seulement n'adhère pas au Christ comme au Fils de Dieu, mais attribue à l'esprit du mal ses œuvres de bonté, de puissance salutaire, alors que toute âme droite y voit manifestement le doigt de Dieu, l'action du Saint-Esprit... C'est le péché irrémissible, non au regard de la miséricorde de Dieu, que Jésus n'entend pas limiter, mais parce qu'en fait celui qui le commet ferme obstinément les yeux à la lumière et se rend opiniâtrément sourd aux appels de la grâce » (p. 236).

e) Jésus enseigne à Marthe, qui s'empresse de le servir, qu'une seule chose est nécessaire; qu'est-ce à dire? L'auteur traduit : « Il n'est besoin que de peu de

choses, et même d'une seule » (Luc, 10, 42), comme étant la leçon textuelle la mieux attestée, et il rappelle que dans l'antiquité comme de nos jours les interprètes ont toujours été divisés sur le vrai sens de ce passage : sens spirituel, ou aliments corporels ; peut-être ce dernier sens, plus obvie, n'est-il pas exclusif (p. 208)?

f) Y a-t-il lieu d'identifier Marie-Madeleine (Luc, 8, 2) avec Marie de Béthanie (10, 38), sœur de Marthe ; et avec la pécheresse de Magdala (7, 36)? On trouvera ici sur ce problème les meilleures données actuelles (p. 144).

g) Jésus reviendra glorieusement juger les hommes à la fin des temps ; mais plusieurs de ceux qui l'entendaient (Luc, 9, 27), ne devaient pas mourir avant d'avoir vu le royaume de Dieu. Voici l'explication de cette énigmatique promesse, qu'on a tort quelquefois de restreindre à la manifestation du Christ sur le Thabor :

« Distinct de ce retour glorieux du Fils de l'homme à la fin des temps, Jésus annonce un autre avènement dont plusieurs de ceux qui l'écoutent en ce moment seront les témoins : Je vous le dis en vérité, il en est parmi ceux qui sont ici présents qui ne goûteront pas la mort avant qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu ». Celui-ci est proche. Il vient. Il est arrivé. Il se manifeste dans les âmes et dans le monde, par la puissance de l'Esprit qui renouvelle toutes choses. En particulier, la première génération chrétienne ne s'éteindra pas qu'elle n'ait assisté à la ruine du judaïsme et à la merveilleuse expansion de l'Eglise dans le monde païen. Et devant l'éclat extraordinaire de cette manifestation, il en est parmi les serviteurs de Jésus, qui, avant de mourir, reconnaîtront la vérité de ce qui leur est prédit en ce jour : ils diront, voyant l'Eglise en qui se perpétue le Christ mystique : le royaume de Dieu est là » (p. 176).

h) En présence des disciples ébranlés que sa charité va ressaisir sur le chemin d'Emmaüs, Jésus esquisse le geste de la fraction du pain. Comment l'entendre?

« Chez les Latins, saint Augustin, et après lui, Bède le Vénérable ; chez les Grecs, Théophylacte, concluent à l'Eucharistie. Cette interprétation fut la plus commune parmi les exégètes du XVI^e^ siècle, qui y voyaient

un argument pour la communion sous une seule espèce. Elle peut invoquer en sa faveur le terme « fraction du pain », qui paraît bien être dans les Actes, 2, 42 : 20, 7, l'expression consacrée pour désigner la célébration de l'Eucharistie. Cependant l'indice reste insuffisant pour dirimer le débat : il est impossible de prouver que la dite expression ait ici le même sens technique que dans les Actes, et Jésus a pu avoir pendant sa vie sa manière à lui de bénir le pain et de le distribuer à ses disciples, manière qui l'aurait fait reconnaître. De plus, il n'est pas fait mention de la bénédiction de la coupe. Aussi, en l'absence d'indications plus explicites, d'éminents théologiens, comme saint Bonaventure et Suarez, et de nombreux commentateurs renoncent-ils à voir dans le repas d'Emmaüs un renouvellement de la Cène du Seigneur » (p. 437).

i) Nous parlerons peu de la péricope de l'agonie et de la sueur de sang ; une note de critique textuelle en examine avec soin et la canonicité, tranchée par le décret du concile de Trente (D-B., 784)[1] et l'authenticité, à la lumière de la tradition manuscrite (p. 394).

Ainsi mené, ce commentaire prend place à la suite des meilleurs : F. FILLION (1882) ; V. ROSE (1904) ; J.-M. LAGRANGE (introduction, texte, traduction, commentaire 1921) ; E. JACQUIER, *Histoire des Livres du Nouveau Testament*, t. II (1910), ch. VIII, *L'Evangile selon saint Luc* (p. 451 à 490). On peut dire qu'il les résume, et nous en offre, en peu de pages, la copieuse substance.

Le P. LÉONCE DE GRANDMAISON, à propos de saint Luc et de sa place parmi les Synoptiques[2], écrivait avec raison : « Beaucoup plus châtié que Marc dans son style, plus large d'ailleurs, délibérément ramené par son auteur aux règles d'une histoire exacte, ordonnée et

---

[1] La Commission biblique (26 juin 1912 ; 12 juin 1923) déclare que saint Luc est l'auteur du troisième Evangile, dont font partie authentiquement les récits de l'enfance du Christ, Luc 1 et 2, et le passage sur l'apparition de l'ange et la sueur de sang, Luc 22, 43 et 44 ; voir *Dict. de Théol.*, saint Luc (col. 974).

[2] L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*, dans le *Dict. Apolog.*, fasc. XI, nos 17 à 31.

complète, le troisième Evangile est sans doute le plus touchant écrit qui soit tombé de la plume d'un homme. Composée par un disciple instruit, Grec de race et de langue, médecin, compagnon de saint Paul (il insère dans le récit des Actes des fragments d'un journal personnel où, parlant de saint Paul et de ses amis, il dit *nous*), cette noble histoire se déroule avec sérénité : la face miséricordieuse, universaliste, et, pour reprendre un mot de saint Paul, philanthropique de l'Evangile de Jésus, luit et resplendit dans le récit de saint Luc. Les nouveaux chrétiens des églises méditerranéennes, venus de tous les points de l'horizon des âmes, d'Israël, d'Hellas ou de Rome, ne pouvaient tomber, pour comprendre le Seigneur Jésus et pour l'aimer, sur un meilleur interprète. » Et nous, chrétiens tard venus, pouvons-nous mieux faire, pour suivre Jésus, que d'imiter leur belle confiance?

H. D. NOBLE, O. P. — *L'Amitié avec Dieu*, essai sur la vie spirituelle d'après saint Thomas d'Aquin. — Desclée, 1927.

La Charité est un amour d'*amitié* entre Dieu et l'homme, impliquant bienveillance, réciprocité ou « retour alternatif et incessant du cœur », et, par la grâce, similitude de parenté; Dieu nous fait don de lui-même. *Caritas amicitia quædam est hominis ad Deum* (2. 2., q. 23, a. 1). — Elle peut exister en nous « avec la satisfaction ressentie que tout bonheur nous vient par elle; seulement ce retour sur nous devient l'expression même de notre charité ». Nous ne pouvons nous attacher au bien personnel de Dieu sans aimer ce qu'il aime. Or il nous aime. Comment ne serions-nous pas heureux de nous sentir aimés de Lui et de recevoir de Lui, puisqu'il met son bonheur à nous combler?

Vraie mère des vertus, la charité les vivifie (foi, espérance; vertus morales). Toute à la « fervente curiosité de connaître Dieu » (oraison à ses divers degrés, p. 127), la Charité préside à l'épanouissement de la vie spirituelle. L'auteur le montre, à la suite de saint Thomas, et met surtout en relief les relations de cette vertu maîtresse avec la contemplation mystique, avec les Dons du Saint-Esprit, et avec le Mérite surnaturel.

6.

LA DIVINE ENFANCE.

3.

SINITE PARVULOS.

(Mat., 19, 14.)

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — Les mêmes que plus haut.

Une réflexion du P. FABER, dans *Le pied de la Croix*, nous fera entendre dans quel esprit nous devons méditer les mystères de Jésus-Christ, ceux de son Enfance et de sa Passion entre tous :

« Le but important auquel nous devons aspirer, est d'avoir continuellement à notre pensée les mystères de Notre Seigneur, surtout sa Passion et son Enfance. Gardons-nous de penser à ces mystères comme à quelque histoire passée, qui peut seulement nous faire éprouver des impressions poétiques et sentimentales, et posséder pour nous des attraits particuliers. Il doit en être de ces mystères comme s'ils se passaient de nos jours et s'accomplissaient continuellement sous nos yeux, comme si, enfin, nous y étions nous-mêmes acteurs. Telle est la différence qui se trouve entre les mystères du Verbe incarné, dans le Nouveau Testament, et les glorieuses manifestations de Dieu dans l'Ancien. Ces dernières sont nos leçons ; les premières sont notre vie. Ils ne restent pas simplement écrits pour briller avec éclat, ils vivent, ils se montrent pleins d'attraits, ils donnent de la force, ils contiennent des grâces, ils transforment. La vitalité de l'Incarnation les a pénétrés. Voilà la raison secrète de la préférence accordée à l'Ancien Testament par l'hérésie, parce qu'il convient mieux à son tempérament. Ceux qui n'ont pas le Saint Sacrement, et qui ont détrôné Marie, ne comprennent pas le sens de l'Incarnation. Pour eux, l'Evangile est une belle histoire, peu de chose au delà. Mais l'Exode est beaucoup plus romantique, plus émouvant, plus

glorieux. Il en est de même de la conquête de Chanaan, du règne de David, et du patriotisme sublime des prophètes. Voilà pourquoi l'enthousiasme que les catholiques sentent pour les incidents de l'Evangile, les hérétiques l'éprouvent pour l'histoire de l'Ancien Testament. Mais, chez les premiers, c'est plus que de l'enthousiasme : c'est la vie de leur religion, le souffle de leur sainteté, la présence sans fin et la vision de leur Sauveur bien-aimé. Ainsi, par une méditation assidue, par un amour qui s'afflige ou par un amour qui se réjouit, nous devons poursuivre notre route dans les mystères de Jésus, nous les assimilant, vivant en eux, sentant avec eux, jusqu'à ce que leur simple caractère historique se soit agrandi de toute la réalité d'un culte, et que le cœur de Jésus batte pour ainsi dire dans les nôtres comme une autre vie meilleure et surnaturelle » (p. 168).

En quelle estime Jésus tient les enfants, sa propre enfance nous l'apprend par le plus touchant des langages. Plus tard, il nous fera entendre, par des paroles explicites, sa prédilection pour eux ; mais ne nous révèle-t-il pas assez la préférence de son Cœur, par le choix qu'il fait lui-même de ce premier état?

Contemplons donc souvent l'Enfance de Jésus [1], puis son exil, puis ses longues années d'obscurité, prolongées à Nazareth, bien au delà des limites de l'adolescence; nous y apprendrons le prix de l'enfance. Tandis que le jeune homme ne demande qu'à s'émanciper des tutelles familiales, *monitoribus asper*, Jésus s'y soumettra le plus longtemps possible. Il mettra autant de persévérance à demeurer enfant que d'autres à se dégager des con-

[1] Nous mentionnerons ici, en passant, l'*Histoire de l'Enfant Jésus*, gracieusement illustrée, pieusement contée aux enfants et aux adolescents, par Renée Zeller. — Art Catholique, 1927.

traintes du matin de la vie. N'est-ce pas tout un enseignement? Ecoutons-le docilement.

a) Par égard pour Jésus, nous respecterons l'enfant, souverainement, *maxima reverentia.* Nous aimerons, dans l'enfant, moins les charmes de l'âge candide que les attraits du Dieu naissant; c'est-à-dire, ce Jésus commencé, dont le baptême a fait un fils de Dieu; les espérances surnaturelles qui reposent sur cette existence encore frêle; les autres vies qui vont dépendre de la sienne, et sur lesquelles déjà Dieu porte ses regards; bref, la Vie éternelle qui lui est destinée et même déjà dévolue, par la grâce, qui commence la gloire.

b) Nous aimerons l'enfant. Jésus nous apprend comment il le faut entourer d'amour. *Dilexit,* déclarent à l'envi tous les témoins de ses œuvres. L'Incarnation nous a montré les démarches faites, les distances franchies, les obstacles renversés, les divines industries mises en œuvre. Voilà comment on aime! Cette charité qui s'applique, si magnanime, à sauver les hommes, c'est à l'égard des petits qu'elle se révèle d'abord. Combien de conseils précieux à dégager des mystères de la divine Enfance! et, pour ceux que leur vocation destine à vivre avec les humbles, enfants par l'âge, ou enfants de tout âge, quelle pédagogie de la bonté se laisse voir ici!

Savoir demeurer parmi les imparfaits; supporter leur voisinage; se faire petit avec les petits, laisser tout orgueil, de parti, de caste, ou de rang; gagner les cœurs, pour mériter d'être écouté; fermer les yeux sur les imperfections visibles, au lieu de s'en offusquer; se

dépenser pour les ignorants, sans escompter de retour; encourager, pour être compris; plaider les causes ingrates, abandonnées, ou méconnues, quand elles sont justes; intercéder, se faire avocat, victime même; lequel de ces procédés, si dignes de l'amour, n'est pas inculqué, pour qui sait voir et entendre, dans les abaissements volontaires du Fils de Dieu?

c) Ces petits, les pauvres, les ignorants, les prisonniers, les faibles (Mat., 25, 35), ils sont légion. Nous les aiderons.

Soyons anges auprès d'eux. A des signes reconnaissables et certains, signalons-leur la naissance du Sauveur, qui vient pour eux [1]. Avertis, entraînés, ils iront à leur tour vers l'Enfant pauvre, et l'ayant contemplé à loisir, ayant surtout prié tout près de lui, ils s'empresseront, catéchistes et apôtres, de porter à d'autres la nouvelle du salut.

Les mages, appelés de leur côté, se mettent en quête de l'enfant royal, discernent ses grandeurs parmi ses petitesses; et grâce à leur docilité, l'enfant sera sauvé; car ils trompent l'astuce d'Hérode. De retour dans leur pays, c'est l'Enfant qu'ils annoncent. Missionnaires de la Sainte Enfance, soyons mages, comme eux, pour le service et pour la délivrance de l'enfant.

Nous méditions, plus haut, les destinées de l'enfant royal menacé par l'usurpatrice; et

[1] *Le Christ dans la banlieue*, du P. LHANDE, S. J. (Plon, 1927), trace un tableau émouvant des entreprises héroïques du zèle sacerdotal dans les milieux déshérités, chez « les chiffonniers », dans les « villages sans clochers », ou dans « la banlieue rouge ».

l'émotion nous étreignait au souvenir de Joas enfant. Mais c'est trop peu d'un émoi et de quelques larmes. Prêtres et lévites, dans l'enceinte du Temple, se rangent autour du petit roi, et le défendent. Si belliqueux que soit le geste, il convient aux ministres du Roi Jésus, qui vient combattre l'ennemi de la gloire de Dieu, *rex iturus committere bellum* (Luc., 14, 31). En la personne de tout enfant, l'Enfant divin est menacé, quand on lui refuse la vie de la grâce, ou quand on la lui rend impossible. Sauvons Jésus enfant, fût-ce aux dépens de notre repos ou de notre avoir. Par l'enfant chrétien se répandra la rédemption ; car en tout chrétien se cache un rédempteur, pour le salut d'une partie du monde. Sur tout berceau, après le baptême, on pourrait écrire : *Natus hodie salvator*. Faisons-nous les sauveurs de ces futurs Sauveurs.

d) Et puis, nous entrerons dans la Maison où Jésus, désormais va demeurer, *subditus*, soumis à ses parents (Luc., 2, 51). Nous contemplerons les vertus de l'Enfant parfait, au sein de la Famille parfaite.

Aux clartés de la foi, nous nous sommes demandé pourquoi Jésus a voulu être enfant. A toutes les réponses données s'ajoute celle-ci, ou plutôt celle-ci est impliquée dans les autres : Il a voulu passer par les humiliations de cet âge afin d'avoir, lui aussi, une famille ; afin de consacrer, par son exemple, les relations que comporte la famille humaine. Ce cadre tout humain où il daigne apparaître, n'est-il pas un des traits les plus saillants de l'humanité en sa personne, *apparuit huma-*

nitas? De même qu'il a voulu connaître l'amitié, avoir une cité d'origine et une patrie, passer comme nous par les années d'apprentissage et de travail, de pénurie laborieuse et d'effort quotidien; de même il a eu sa maison, son humble maison; un gîte d'emprunt pour commencer, c'est vrai; l'asile de rencontre, à Bethléem; et puis, à l'étranger, une hospitalité précaire; mais aussi, à Nazareth, la modeste demeure de son père et de sa mère, le séjour auprès des siens, le foyer, la famille. Il y vivra comme vivent les hommes, comme vivaient les obscurs habitants de la bourgade inconnue de Galilée.

Toute autre condition l'aurait mis trop à part de nous, comme un être d'exception. Et nous n'aurions pas eu sous les yeux le modèle achevé de ces bons offices de parenté et d'affection, de société domestique et d'amitié familiale, de support et de charité, dont le programme forme l'une des parties de la perfection chrétienne, et dont la douceur tempère les amertumes de la vie. Reposons-nous auprès de Jésus, de Marie, de Joseph. Epoux et parents, enfants et serviteurs, y apprendront à bonne école les vertus de choix, que la condition familiale a rendues nécessaires. L'Eglise nous les propose à méditer dans l'Office et dans la Messe de la *Sainte Famille*, qui viennent prendre place au milieu des mystères de l'Epiphanie [1].

Domine Jesu Christe, qui Mariæ et Joseph subditus, domesticam vitam ineffabilibus virtutibus consecrasti; fac nos, utriusque auxilio, familiæ sanctæ tuæ

[1] Domin. infra Octav. Epiphaniæ.

exemplis instrui, et consortium consequi sempiternum. Qui vivis...

Estimer, aimer, élever, sauver l'enfant, par égard pour l'Enfant divin, grande et sainte tâche. *Sinite parvulos...*

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

LECTURES.

J. C. BROUSSOLLE. — *L'enfant d'après les saints Livres et les saintes images.* — Téqui, 1916.

Au seuil de ces « études religieuses et artistiques sur l'enfant », empruntées aux Bibles anciennes, aux Evangéliaires, aux miniatures, aux fresques, aux tableaux des maîtres de l'art chrétien, l'auteur rappelle les principes de l'éducation surnaturelle, et le rôle de la communion dans cette œuvre : « L'éducation de l'enfant de demain devra se faire, si on la veut pleinement catholique, sous le rythme très doux et admirablement fécond de la Sainte Eucharistie », conformément aux directions de l'Eglise (Décret *Quam singulari*, 1910; et Droit canon).

C'est le christianisme qui a réhabilité et sauvé l'enfant. Le paganisme, ou ne l'a guère connu, ou ne l'a connu que pour le traiter comme une chose inutile, quand il ne lui a pas fait un sort ignominieux. — Dans l'Ancien Testament, la mère se laisse voir, avec l'enfant, dans une double beauté morale. La Loi instruit l'enfant de ses devoirs et l'initie à la Sagesse. Quelques physionomies d'enfants y retiennent l'attention : Ismaël, le fils de la servante (Gen., 21); Isaac, l'enfant du sacrifice, figure du Christ (Gen., 22); Moïse sauvé des eaux; Joseph parmi ses frères; Daniel et les enfants hébreux dans la fournaise; Joas, le rejeton malheureux des rois; David enfant; Tobie guidé par l'archange; Samuel, l'enfant du saint appel (1 Reg., 8). Mais, par plus d'un endroit, la famille juive se rapproche encore de la famille païenne.

Il appartenait au christianisme de révéler pleinement la valeur morale de l'enfant; de nous le proposer en

modèle; de faire jaillir les sources de la plus pure tendresse humaine, avec l'apparition de la Mère et de l'Enfant à jamais accomplis, Jésus et Marie, suave création de l'Amour. Avec l'Evangile, s'offrent à nos contemplations les mystères aimables de l'enfance de Marie (voir BROUSSOLLE, *De la Conception immaculée à l'Annonciation*, 1908; Téqui), les mystères attirants de la divine Enfance de Jésus-Christ (*L'enfant Jésus et le petit saint Jean*, p. 220 à 274), si chers à l'iconographie chrétienne; et puis les deux épisodes saillants de la vie publique du Sauveur : 1) Jésus attirant à lui les petits enfants, et s'indignant de ce que les apôtres veulent les écarter (Mat., 19, 13; Marc, 10, 13; Luc, 18, 15); 2) Jésus corrigeant les ambitions de préséance chez les siens, et proclamant plus grand dans le royaume celui qui ressemblera au plus petit par son humilité; et ce petit, il le plaçait au milieu d'eux (Mat., 18, 3). — Ailleurs, à travers le saint Livre, se laissent voir, au regard attentif, l'enfant des foules, l'enfant des miracles (multiplications des pains), l'enfant des triomphes (Rameaux), l'enfant de l'accueil, l'enfant du scandale. Plus tard, l'Eglise chantera les enfants martyrs; mais l'Evangile nous les montre déjà, avec la troupe empourprée des Innocents tués en haine de Jésus.

Enfin, Jésus nous a fait entendre la suavité et la dignité des enfants quand il montre les anges — leurs anges — attentifs à les entourer (Matt., 18, 10). La piété et l'art chrétien ont travaillé, à l'envi, sur cette gracieuse donnée : la religion, mise en éveil, a goûté la similitude des *enfants* et des *anges*. Les enfants sont des anges; et quand il s'est agi de représenter l'inaccessible beauté des anges, l'art n'a rien trouvé de mieux que le charme pénétrant et la transparente pureté de l'enfant.

1. Les enfants sont comme des anges.

a) Par le minimum de matière de leur humble corps :

« L'enfant, tant qu'il demeure véritablement un enfant, ne semble pas savoir ce que c'est que d'avoir un corps. Il faudra, pour l'amener à le soupçonner, l'invite brutale ou sournoise du tentateur. Ce sera au cours d'un de ces drames intérieurs et secrets qui rappellent, de tout point, celui de la chute de nos premiers parents... ».

b) Par la proximité avec Dieu :

« De même que par la subtilité de leur nature, les anges sont plus près de Dieu que de l'homme, ainsi, à cause de leur innocence, les enfants se rapprochent davantage de la perfection angélique que celle, toujours troublante, de l'homme... »

c) Par la bienfaisance de leur rôle au foyer :

« Ils sont les anges du foyer ; ils en sont la lumière, qui éclaire, et la chaleur, qui réconforte. Ils le sont de telle façon qu'un foyer sans enfants est, sinon un enfer, du moins un foyer presque toujours désolé ; il lui manque, en effet, ce qui évoque le mieux, sur cette terre d'exil, la vision du Paradis ».

d) Par leur dignité ; car il est permis de le penser, le texte *angeli eorum* ne nous révèle pas seulement le ministère des anges gardiens, mais encore celui des anges spéciaux préposés au radieux voisinage des petits enfants :

« Nous songions, écrit l'auteur [1], à la façon dont le Christ, après nous avoir dit de ne pas mépriser les enfants, nous proposait un nouveau motif de les honorer. Ce motif n'est plus emprunté, comme précédemment, à la considération même de l'enfant, dont la haute valeur surnaturelle est solidement établie. Il est pris de quelque chose qui lui est extérieur, sans lui être toutefois étranger. Il est tiré, en un mot, de la considération de « leurs anges », *angeli eorum*, ces anges que nous pouvons appeler désormais, ce qu'ils sont en vérité, *les anges des petits enfants*.

« Nous comprenions bien, clairement, la dignité spéciale de ces anges des petits enfants. Jésus nous dit en effet quelle est cette dignité. Ce sont les anges des plus hautes hiérarchies célestes, ceux qui, dans le ciel, *voient la face du Père*. Cela encore ne faisait aucun doute. Mais où commençait notre hésitation, c'est

[1] Après avoir vu dans le texte de saint Matthieu (18, 10), à la lumière de la tradition, un enseignement divin sur le ministère de l'ange gardien, l'auteur se demande si Jésus, dans ce même texte *(angeli eorum)* n'a voulu parler que de ce céleste patronage. Et il répond par l'ingénieux commentaire dont nous donnons ici l'essentiel, en le citant.

quand nous en venions à nous demander quelles sont, sur la terre, les fonctions spéciales de ces anges des petits enfants.

« Et plus nous y songions, plus il nous semblait entrevoir qu'il ne s'agissait peut-être pas, dans ce texte, de l'ange spécial et unique auquel, de par les délicates prévenances du Dieu très bon, a été confiée la charge de garder chacun de ces petits. — L'ange gardien, qui se penche déjà sur le bord des berceaux, n'abandonne jamais, au cours de son pèlerinage terrestre, celui qu'il a reçu mission d'y accompagner, en le protégeant... » (L'auteur s'étend sur les vicissitudes de ce rôle), et il ajoute :

« Tel est le rôle de l'ange gardien dans l'histoire merveilleuse de la conquête, par une âme, du royaume de Dieu. J'ai besoin, pour continuer à le comprendre clairement, de ne pas le confondre avec celui de l'*ange des petits enfants*. Car si je disais que l'ange gardien et l'ange des petits enfants, c'est, sous deux appellations différentes, un seul et même ange, voici que, sans y prendre garde, je m'acheminerais vers des conclusions qui, les unes comme les autres, ne parviennent plus à me satisfaire.

« Si l'ange des petits enfants était simplement, si j'ose dire, un ange pour enfants, au moment où son protégé commencerait à devenir un homme, ne lui faudrait-il pas s'évanouir soudain, comme le fit jadis l'étoile des rois mages, qui, selon la naïve expression de Jacques de Voragine « une fois terminé son service s'en retourna dans la matière première »? Il prendrait donc son vol, ce bel ange, et s'en retournerait au Paradis?

« Irai-je supposer que pour le maintenir en service, Dieu va lui donner, à lui qui dans le ciel est un des plus grands, une mutation de grade? Sera-t-il désormais et tout simplement l'ange gardien de cet enfant devenu un homme? Mais la place était déjà prise. Car, depuis le moment de sa naissance, et peut-être dès l'instant où sa mère le portait dans son sein, avant de le tenir dans ses bras, cet homme d'aujourd'hui avait certainement à son service un ange gardien...

« Reste donc à supposer, pour bien entendre les paroles de Jésus, que « les anges des enfants » ne

doivent pas être assimilés à leur ange gardien. Ils appartiennent, les uns et les autres, à des hiérarchies différentes. Celle des « anges des enfants » est, dans les chœurs angéliques, la plus élevée de toutes : ce sont les anges de la Face de Dieu. A cause de cela nous leur devons donner plus spécialement un culte d'honneur. Ce culte, qui aboutit finalement, comme toute espèce de culte, à Dieu, rejaillit en quelque façon sur ceux qu'ils ont reçu mission d'honorer, c'est-à-dire les enfants. Et c'est toujours la parole de Jésus qui revient, de plus en plus pressante, nous y engager : « Prenez garde de mépriser aucun de ces petits, car je vous dis que leurs anges, dans le ciel, voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux ».

« L'ange gardien, au contraire, a reçu auprès des enfants, une mission qui est plus spécialement d'ordre protecteur. Nous lui devons certes de l'honneur et de la révérence. Mais il nous faut aussi le craindre, en le respectant. Il est d'autre part, ce gardien secourable, un ange solitaire et unique, vaillante sentinelle qui surveille, toujours aux aguets, les approches possibles de l'ennemi. Quand il s'agirait, au contraire, de donner un surcroît d'honneur aux plus chers amis de Jésus, son Père enverrait auprès d'eux, en supplément, de véritables escouades d'esprits angéliques. Auprès de chaque enfant il y a donc, cela est certain, l'ange gardien, qui est unique, et il y aurait aussi, si j'ai deviné juste, les anges des petits enfants, qui sont légion » (p. 490-497).

2. D'autre part, lorsque l'art veut essayer de nous faire sentir, sans trop l'humilier, la splendeur angélique, c'est au charme ineffable et très pur des formes enfantines qu'il aura recours, — hormis les anges des annonciations et les anges tutélaires, dont l'office ne s'accommoderait pas de cette représentation. Si donc nous en croyons les artistes, les anges sont comme des petits enfants :

« Ils en ont les formes menues. Ils en ont aussi les actions naïves et gracieuses. Jusqu'au pied du trône de Dieu, où les appellent leurs célestes fonctions, ils ont, comme les enfants, mille petites façons de s'amuser gentiment. Et seraient-ils vraiment des enfants si, par surcroît, ils n'étaient jamais distraits? Or, je ne me trompe point, parfois ils le sont.

« Regardez, par exemple, les anges musiciens, ceux qui chantent, dans les paradis des peintres d'Ombrie, les louanges du Très-Haut ou celles de la Vierge. Ils lisent leurs cantiques sur de grands missels enluminés, comme les enfants de chœur au lutrin. Mais ils le font avec une application inégale. Ils donnent souvent l'impression d'un petit chantre qui ne va pas bien en mesure et qui est toujours sur le point de se tromper. Ou encore, ils chantent de mémoire, ce qui est bien imprudent ; et même, les yeux demi-clos, en même temps que les lèvres, ils laissent visiblement, à côté d'eux, se fatiguer leurs petits compagnons. Ce sont des enfants. J'en ai même remarqué qui, en plein concert et au lieu de suivre attentivement leur partie, s'amusaient avec un petit oiseau.

« Toutes ces imperfections, ce qui est extraordinaire, ne me paraissent pas déplacées dans ces chœurs angéliques. Elles me plaisent, au contraire, et je les dis charmantes, tellement je suis persuadé que les gestes des anges, dans la mesure où nous les pouvons imager, doivent être semblables à ceux des petits enfants.

« Autour de l'Enfant Jésus, qui vient de naître, leur ravissement se traduit avec des petites mines aussi caressantes que ravies : il ne faut rien moins que la présence de leur Dieu pour les tenir à distance respectueuse du berceau. Alors, pour se consoler, ils se mettent à chanter, ou encore, se donnant la main, ils forment autour de lui une ronde dont les spirales, parfois, s'élèvent doucement dans les airs, comme une fumée d'encens. Quand le petit Jésus est un peu plus grand, alors ils lui apportent des fleurs, ou un petit oiseau, et s'amusent gentiment avec lui. Ce sont des enfants.

« Leur douleur aussi bien, comme leur joie, n'a-t-elle pas la même façon de s'exprimer? Autour de la croix, où Jésus achève de mourir, regardez les vols d'anges que les pieux artistes y ont suspendus, et qu'on retrouve aussi dans les Descentes de croix aux multiples variantes. Est-il possible de donner à leur angélique détresse une manifestation plus naïve et plus émouvante? Ainsi pleurent et se lamentent les enfants, sans être capables de doser savamment, à cause de ceux qui les regardent, l'expression de leur chagrin. Ils sont exagérés, c'est certain. Et pourtant, bien loin de

les trouver ridicules et d'essayer de les raisonner, nous aimons encore, ne serait-ce que pour notre propre consolation, à les voir ainsi pleurer » (p. 466 à 475).

Cécile JÉGLOT, de l'Ecole du Louvre. — *La Vie de la Vierge dans l'Art.* — Bloud, 1927.

En exprimant par les procédés les plus inventifs, sur la toile surtout, les scènes de la Bible ou de l'Evangile, et plus particulièrement les épisodes où figure la Vierge, les maîtres de l'art n'ont pas seulement fourni à notre piété un précieux appoint, par la richesse des couleurs, par l'harmonie des formes, par les habiletés de la mise en scène; ils n'ont pas seulement aidé la prière et soutenu la contemplation; leurs innombrables œuvres, de toute école et de toute nuance, ont aussi montré la fécondité de l'idée religieuse, et prouvé, par le fait, quel secours, quel élan, les facultés artistiques trouvent dans la foi, en dépit du préjugé qui les croit diminuées par le dogme. — *La Vie de la Vierge dans l'Art* représente, à travers 160 illustrations empruntées aux meilleurs maîtres, la suite harmonieuse des destinées de la Vierge Marie, à elle seule inspiratrice de tant de chefs d'œuvre : sa première conception, dans la pensée divine; ses origines sur terre, son ascendance royale (les arbres de Jessé), son enfance, son mariage; puis, les incomparables mystères accomplis en Elle et par Elle : sa Maternité divine, son rôle durant la Passion, sa place au Calvaire; ses gloires, ensuite, par lesquelles l'Immaculée fait en quelque sorte retour à cette pensée divine d'où elle est sortie. — Un Epilogue nous la montre en relations perpétuelles avec nous, par son apparition, par ses miracles, et par le culte ardent que notre pauvre humanité n'a cessé de lui vouer (images et sanctuaires).

Nous avons cité Emile MALE à propos des Nativités douloureuses marquées par l'idée du Sacrifice (p. 171). Elles ont pris fin avec le XV^e^ siècle. Les Nativités joyeuses ont prévalu, surtout sous l'influence des Mystères, au XV^e^ siècle et depuis; l'art s'est fait moins grave, mais aussi moins profond.

« La Vierge s'agenouille, heureuse et pieuse, première adoratrice « en vérité » du Verbe incarné, écrit M^lle^ Cécile JÉGLOT. L'adoration dans l'amour, l'humi-

lité, la joie surnaturelle, a remplacé la méditation spéculative. Les deux mains jointes, elle prie, les yeux clos (Angelico, Luini) ; ou, timide et suave, regarde l'Enfant (Bourdichon). Il lui arrive de se plier et de tendre les bras vers son tout petit (Memling, Corrège) ; elle ne s'inquiète ni des bergers qui arrivent, ni des anges qui la frôlent, perdue en l'adoration, de tout son être. Parfois elle est seule avec le Bambino (Filippino Lippi), ou avec un grand ange (Lorenzo di Credi), sans interrompre sa prière.

« L'Enfant est un tout petit, nu comme les fils des hommes ; il est posé à terre, selon l'usage des Juifs, ou enfoncé sur un peu de foin, suivant le rite des pauvres. Parfois un lange s'interpose entre lui et le sol ou la paille dure ; très souvent, il est placé sur un pan du manteau de sa mère ; enfin, il lui arrive maintes fois, à lui qui est « la lumière du monde », de reposer sur des rayons lumineux (Angelico), rayons qui, avec un Corrège ou un Honthorst, deviendront une éblouissante clarté.

« Quant à Joseph, quel que soit l'âge qu'on lui prête, il a bien changé. A part quelques exceptions (Crivelli, Botticelli), ce n'est plus le vieillard accablé, tout replié sur ses pensées ; avec la Vierge, et vis-à-vis, il adore à genoux l'enfant qui est au centre. Ou bien, appuyé sur un long bâton, debout, il regarde (Memling). Il va jusqu'à s'asseoir, les jambes croisées, sur le bât de l'âne (P. della Francesca) ; mais surtout, il tient à s'employer, à être utile. Ainsi éclaire-t-il la scène en tenant une chandelle qu'il protège du vent (Memling, le Maître de Flémalle, Van der Weyden, Hugo Van der Goes, et autres artistes du Nord) ; ou mieux, une lanterne, qui lui donne moins de soucis (Bourdichon, Heures d'Anne de Bretagne). Enfin, il travaille activement au bien-être de la Vierge et de l'Enfant. Le Livre des Méditations avait parlé du « pauvre abri ouvert à tous les vents » ; ce n'était pas convenable ; il fallut donc garantir l'Enfant. Et voici Joseph faisant des claies pour clore l'étable (Bréviaire du duc de Berry, du duc de Bedfort), ou achevant la colonne qui soutient la crèche, et à laquelle, dit un apocryphe, la Vierge s'appuya (Memling, Van der Weyden, Van der Goes). Avec Dürer, Joseph puise de l'eau dans un puits voisin ; en un manuscrit de la Bibliothèque nationale, il apporte

du bois et prépare la marmite. Il est vrai que la Vierge n'est là qu'une simple femme occupée à baigner l'Enfant » (p. 81).

Jacques d'ARS. — *L'Etoile du Carmel. Vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.* — Lethielleux.

Abrégé de la vie; historique de la vocation (*Le Calvaire d'une vocation*); tableau de la prodigieuse survie; résumé de la « *Doctrine* ».

P. CHASSANG. — *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.* — Procure générale du Clergé.

Récit populaire, alerte et simple, de l'admirable vie, dont l'héroïsme n'est apparu, providentiellement, qu'après sa mort; pour que nous sachions que, sous des signes ordinaires, peuvent se cacher d'extraordinaires réalités spirituelles.

Fernand LAUDET. — « *L'enfant chérie du monde* » (PIE XI). *Sainte Thérèse de Lisieux.* — Mame.

M. Fernand LAUDET, l'auteur très apprécié de l'*Histoire populaire de Jésus* (Mame), raconte, en un style sans apprêt : 1° la vie de la « petite sainte »; 2° l'histoire de son âme; ses difficultés, ses consolations, ses vertus, son apostolat, surtout auprès de deux prêtres (pp. 128 à 149); ses lettres à sa famille; puis sa « petite voie » (pp. 185-200), avec les témoignages de ses deux sœurs, Pauline et Cécile; et l'indication de ses « sources » : sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, le P. Surin, Mgr de Ségur, etc.; 3° enfin, la survivance, qui continue d'être, sous nos yeux, un prodige.

7.

LA MISSION PATERNELLE.

ORAISON PRÉPARATOIRE. — *Veni, Sancte... Ave, Maria.*

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* Considérons, à la lumière de la foi, la mission du père dans la famille chrétienne : 1. *L'Autorité paternelle;* — 2. *La Tâche paternelle;* — 3. *Les Ressources paternelles.*

2. *La construction de lieu.* — Dans la maison, bien gardée, l'homme *fort*, l'homme *armé*, qui veille. Tout ce qu'il possède est dans la paix. La maison est tranquille (Luc., 11, 21).

3. *La grâce à demander.* — Par le patronage de saint Joseph, modèle parfait du père de famille, obtenir de Marie médiatrice et de Jésus Sauveur la préservation de nos familles chrétiennes.

1. — L'Autorité paternelle.

Dieu n'aime rien tant que de nous marquer à sa ressemblance. C'est pour que nous soyons en mesure de ressembler humainement à Dieu qu'il a uni la nature humaine à la nature divine en la Personne de son Fils. C'est aussi pour donner à l'homme le trait le plus auguste de ressemblance avec sa nature divine infiniment féconde qu'il a créé parmi les hommes le mystère de *la paternité :* dans l'ordre surnaturel, la paternité spirituelle, prérogative du sacerdoce, *In Christo Jesu per Evangelium ego vos genui* (I Cor., 4, 15); plus bas, mais au-dessus de toute dignité humaine, *la dignité paternelle*, honneur et force du foyer.

Le père possède *l'autorité de Dieu* même sur la famille.

Toute autorité vient de Dieu, mais plus ou moins médiatement. Descendue parmi les hommes, l'autorité divine prend pied d'abord dans la famille, première société naturelle. Et dans la famille, c'est le père qui en est le dépositaire principal, Il détient ainsi l'autorité de Dieu par la première et la plus authentique des délégations qui existent — antérieure qu'elle est à toute institution positive — fondée qu'elle est non pas sur des conventions ou des contrats, mais sur la nature même des choses.

A trois titres, et comme à trois degrés, le père possède l'autorité principale dans la famille, comme *auteur*, comme *guide*, comme *providence*, à l'imitation de la paternité de Dieu.

Si une « aide semblable à Lui », près de lui, *adjutorium simile sibi* (Gen., 2, 18), est associée à l'exercice de cette autorité, c'est dans la mesure où elle remplit, elle aussi, à sa manière[1], ce grave ministère.

1. Le père possède **l'autorité de commandement**, il est chef, *caput*... Il a maîtrise, puissance, souveraineté véritable dans son petit domaine, parce qu'il y est *auteur*.

Quand nous établissons les droits souverains de Dieu, fondement de tous nos devoirs, c'est bien ainsi que nous raisonnons. Plus on est auteur, dans la force du terme, plus on est maître. Auteur, personne ne l'est plus que

[1] Nous préciserons, plus loin, cette aimable et sainte *manière*.

Dieu; car Il ne travaille sur aucune donnée première dont il dépende, dont il ait besoin. Fond et forme, substance et accidents, tout est de Lui, donc tout est à Lui. Il ne modifie pas seulement ce qui existe, il crée. Ce ne sont pas les modalités de l'être qu'il touche en passant, pour le transformer, c'est l'être même qu'il atteint, pour le faire surgir.

Par la même raison, après le Créateur, nul autre « domaine » plus avéré que celui de la *paternité*, parce qu'elle réalise, non pas sans doute une création, mais la transmission de la vie au seul titre actif et personnel où elle puisse apparaître ici-bas, sauf miracle. Nulle part, dans aucune des œuvres dont il est capable, l'homme n'est plus complètement *principe*, à l'image du Créateur : car il reproduit l'image de sa propre substance, *filius est aliquid patris*...

Aussi est-il la tête, *vir caput est mulieris* (Eph., 5, 23)... L'épouse lui doit — principe elle aussi, mais principe passif — une véritable obéissance, *mulieres subditæ sint viris suis* (Eph., 5, 22) [1]... Obéissance d'une dignité particulière, analogue à celle que l'Eglise voue au Christ; soumission d'où est exclue toute crainte, et qui se traduira, comme il convient à une aide intelligente, complément de l'unité conjugale, par une collaboration confiante;... mais obéissance réelle, qu'elle soit ou non inscrite dans le code des lois humaines.

Au père incombent donc les responsabilités, les initiatives, les décisions, les ordres. Et quand ces ordres sont vraiment l'expression

[1] Saint Paul insiste (Col., 3, 18; Tit., 2, 5). Saint Pierre, de son côté (I Pet., 3, 1).

d'une volonté qui commande, il y a offense de Dieu à les enfreindre. *Filii, obedite* (Eph., 6, 1 ; Col., 3, 20).

2. Mais il est **guide** aussi.

Dieu ne laisse pas ses créatures dans *l'indétermination.* En les créant, il dépose en elles des aptitudes, des capacités, des propriétés, des facultés, apanage de leur substance. Il leur imprime par là une direction, une impulsion déterminée... S'il s'agit de l'homme, il préside à son opération par un concours spécial, à cause de l'excellence de sa nature intelligente et libre; il meut sa liberté sans en briser les ressorts... Il met sa joie à lui communiquer ses lois, à lui intimer ses préceptes... Paternité bienveillante, qui tempère en quelque sorte l'autorité de commandement.

Ainsi l'autorité paternelle..., **autorité de direction,** de persuasion, de lumière... Le père est la lumière du foyer comme la mère en est la flamme. Chacun y connaît grâce à lui son devoir, et la raison de son devoir. Dans la maison se répand le sentiment très doux de la sécurité, de l'ordre, de la paix. *Fructus lucis est in omni bonitate* (Eph., 5, 9).

3. Le père, pour imiter jusqu'au bout la paternité de Dieu, sera la *providence* de la famille. Il possède **l'autorité de gouvernement** et de contrôle.

Dieu, en effet, n'abandonne jamais son ouvrage. Après avoir muni sa créature des aptitudes qui lui conviennent, il veille sur elle, il la suit d'un regard qui la pénètre et la maintient, il pourvoit à ses besoins, il écarte les dangers, il fait aboutir ses tendances légitimes...

Il superpose en quelque sorte son gouvernement à l'action limitée et imparfaite des agents et des lois créées; il corrige nos plans, il complète nos projets, il prépare — avec nous, ou sans nous si nous nous dérobons — les *résultats* qu'il sait les meilleurs, et nous conduit à des *fins* supérieures connues de sa sagesse.

Ainsi fait un père, dit Notre-Seigneur..., qui nous présente précisément le gouvernement divin sous l'image du gouvernement paternel. *Quis ex vobis patrem petit panem, numquid lapidem dabit illi?* (Luc., 11, 12).

Et comme Dieu est souverainement intelligent et parfaitement bon, Il adapte toujours les moyens à la fin.

a) Voilà pourquoi le Père céleste a déposé dans le cœur de l'enfant bien né des sentiments d'une force indestructible. Jamais l'enfant ne croira à la déchéance paternelle...

b) Voilà pourquoi Dieu a mis autour du front paternel une auréole, le plus beau rayon divin qui puisse orner un front d'homme après le sacerdoce; la plus sereine image de la majesté de Dieu; image vénérable, qui s'embellit avec les années, qui prend avec chaque nouveau bienfait un nouvel éclat, et que la mort même ne saurait ternir.

c) Voilà pourquoi, encore, il a gravé fortement dans les institutions positives sa volonté très sainte. Il a fait un commandement du respect des parents (Exod., 20, 12; Ephes., 6, 2). Respect qui s'appelle d'un nom spécial, *la piété filiale*, vraie forme de culte, qui s'adresse à l'excellence de la personne ou du titre... Il s'est engagé par des promesses spéciales vis-à-

vis des enfants respectueux. Il a sanctionné par des faveurs abondantes *la bénédiction paternelle* (Gen., 27, 40)[1].

d) Il a fait mieux. Législateur avisé et charitable, Il a commencé par pratiquer lui-même ce qu'il est venu nous enseigner. *Exemplum dedi...*

Il s'est soumis à l'autorité d'un homme en qui il révérait la dignité paternelle. Cette dignité résultait pour saint Joseph de la volonté de Dieu qui l'avait choisi, et de son mariage avec la Très Sainte Vierge, et de ses droits acquis sur le fruit de ce jardin fermé dont il était le gardien virginal... Il était le *Chef de la Sainte Famille.* A lui, Jésus-Christ s'est soumis. *Erat subditus* (Luc., 2, 51...). Nous ne savons de ses années d'adolescence et de jeunesse que cet emploi de soumission, insignifiant aux yeux des hommes.

RÉSOLUTION. Restaurer par tous les moyens cette notion de l'autorité parmi nous..., dans la famille d'abord, où l'irrespect est entré, avec l'irréligion.

2. — La Tâche paternelle.

Quelle est *la tâche du père?*

Elle est considérable, sublime... la plus élevée qui soit en ce monde après celle du prêtre...

Le père est devant Dieu *responsable* de toute son hérédité. Il sera ruine ou résurrection pour

[1] Et ne fut-ce pas longtemps chez nous une admirable coutume de demander la bénédiction paternelle, gage de la bénédiction de Dieu?...

un grand nombre (Luc., 2, 34). La vie qu'il répand sera ce qu'il voudra, c'est tout dire [1].

Nous en avons pour preuve la *solidarité* qui a présidé à nos origines, et sur laquelle l'enseignement de la Bible, de saint Paul (Rom., 6), du concile de Trente (Trid. Sess. 5, can. 4) ne nous laisse aucune illusion.

Nous étions un en Adam. Par sa faute nous avons été dépouillés de la grâce et nous sommes devenus pécheurs, *in quo omnes peccaverunt* (Rom., 5, 12...). Ce ne sont pas seulement les suites de la faute initiale que nous portons en nous, à notre entrée dans la vie. S'il ne s'agissait que des conséquences de la désobéissance paternelle, notre état s'expliquerait assez par la responsabilité d'un dépositaire infidèle qui, ayant prévariqué, transmet un dépôt dilapidé, mutilé. Mais la transmission de la nature humaine met en nous la *tache* héréditaire, la *faute* de la famille;... non pas sans doute *l'acte* du péché personnel d'Adam, qui n'est pas transmissible, mais *l'état* d'une nature déchue et coupable; et cet état peccamineux se trouve en nous parce que Dieu a établi entre nos premiers parents et nous une solidarité étroite, la *solidarité familiale.*

A cette première solidarité s'en est substituée, par la miséricorde de Dieu, une autre, en *Jésus-Christ*, par la Rédemption. Nous sommes rachetés en Lui. Il est le chef de la race régénérée, *sicut per unius delictum* (Rom., 5, 18...).

[1] L'hérédité est-elle contestable? Jusqu'où ne s'étendent pas ses suites? N'est-elle pas, à la lettre, une « geôle » — suivant le titre d'un des ouvrages de Paul Bourget — dans laquelle se trouve emprisonnée dès ses débuts toute une vie, quand ces débuts ont été malsains par la faute du père?

Mais nous ne sommes sauvés en Lui qu'avec le *consentement* et le *concours* de ceux qui nous donnent la vie... A vrai dire, c'est la famille entière qui doit conspirer dans ce beau travail. Mais *le père* est le premier et le principal responsable.

Responsable de la vie surnaturelle de ses enfants. Comprenons ces mots... faisons-les comprendre... *Hæc loquere.*

La vie du corps est la moindre assurément des vies que Dieu nous accorde. Donner celle-là ne suffit pas. Est-elle un bienfait sans la vie de l'âme, spirituelle et immortelle?... Qu'est-ce que la vie des organes sans celle des facultés supérieures?

Mais qu'est-ce à son tour que la vie de l'âme sans la grâce, dans la pensée de Dieu? Sans ce surcroît, gratuit mais obligatoire, en vain est-elle spirituelle et immortelle par sa nature, elle manque sa destination, faute de l'état surnaturel, condition de sa fin dernière.

C'est de cet *état surnaturel* de l'âme que le père est responsable devant Dieu. Non pas seul, il est vrai. L'Église est là, qui saisit l'âme à ses origines et exerce sur elle les droits de Jésus-Christ.

Mais ce droit primordial de l'Église, consécutif à sa mission, ne diminue en rien la responsabilité familiale; au contraire, il rend plus impérieuse l'obligation de seconder cette mission de l'Église, et plus sacré le droit qui en résulte pour l'enfant... Or, c'est au *père* qu'il appartient, en qualité de chef de famille, de présenter son enfant à l'Église. Il lui doit le baptême, comme il lui doit l'aliment, le vêtement, l'éducation...

Et cette âme une fois baptisée, il appartient au père de la pétrir, de la façonner, pour faire produire au germe divin déposé en elle tout le rendement possible.

Sur quoi portera cet effort paternel? Sur tout ce qui peut à la longue rendre cette âme plus saine, plus forte, plus utile, et lui imprimer un élan vigoureux dans cette voie du ciel où Dieu l'a introduite... Une *conscience* nette, toute chrétienne; un *caractère* fortement trempé, vraiment chrétien; une *carrière* honorable, chrétienne d'abord; autant de bienfaits, autant de fruits de l'ascendant et du labeur paternels.

a) **La conscience;**... la seconde *initiation morale* (la première appartient, en date, à la mère), de laquelle dépend, à l'âge adulte, le pli que prendra l'homme.

Le père inculquera à son enfant le sens du devoir; non pas le catalogue minutieux des devoirs, ils s'apprennent à la longue; mais 1° ce commentaire fondamental qui montre la valeur du moindre devoir; 2° ce commentaire raisonné qui fait toucher du doigt, par des exemples ou autrement, l'insuffisance pratique de toute morale où n'est pas respectée l'autorité d'un législateur supérieur à l'homme [1];

[1] Quelle pitié de voir tomber entre les mains des « jeunes » certains ouvrages dits éducateurs; comme *Le livre des pères et des enfants*, de LEGOUVÉ; propos d'un comédien moraliste qui, au lieu de calmer les doutes et de réfuter les objections d'un fils chrétiennement élevé, ne fait que déposer en lui les théories les plus dangereuses, sur le divorce, sur le rôle de la femme, sur la liberté de conscience, etc.; — ou encore *Le livre de mes fils*, de Paul DOUMER, 1906. On y cherche le nom de Dieu, c'est-à-dire le fondement solide des obligations

3° ce commentaire chrétien qui, s'inspirant de la crainte de Dieu, place Dieu en évidence, à la base et au sommet de la science des mœurs, par l'obligation et par la sanction surnaturelles.

b) **Le caractère;**... cette maîtrise de l'homme sur les événements et sur lui-même... Trésor inestimable.

Il rend l'homme supérieur à la crainte exagérée comme à l'espérance présomptueuse, au succès comme au revers, à la louange et aux injures, à la contagion des mœurs faciles, aux compromis de la conscience vénale, aux spéculations cupides, aux marchés complaisants, aux surenchères inavouables...

L'enfant n'y parviendra que lentement, sous l'influence patiente d'une volonté forte et douce à la fois, qui soutiendra et stimulera la sienne. Le père, autant que le maître, autant que le prêtre, et avant l'un et l'autre, doit à ses enfants cette formation.

c) **La carrière;**... non pas une situation toute faite, et ambitieuse ; mais les moyens de s'en procurer une, et en vue de sa destinée chrétienne... *par le travail* surtout.

Quand Dieu voulut, après la chute, relever l'homme, que fit-il? Il aurait pu nous racheter sans nous, nous rendre sans condition son

---

affirmées gratuitement dans l'ouvrage. « Fais ton devoir... Sois homme de bien... maître de toi... Il faut s'améliorer... fortifier sa volonté... Fais ton examen de conscience, comme l'empereur philosophe... Sois un caractère. » Pourquoi? parce que « dans la lutte pour l'existence, l'homme de volonté énergique réussit mieux que tout autre » (p. 31). « Il faut obéir au devoir parce que c'est le devoir » (p. 40...). « L'idée de devoir est innée chez l'homme », etc.... Des mots...

amitié avec la situation privilégiée que nous avions perdue. Nous n'aurions eu d'autre part dans notre réhabilitation que de recevoir tout fait un héritage intact... Il a fait mieux ; en nous donnant Jésus-Christ modèle et secours, il met à notre disposition la grâce, qui nous aide à rétablir notre fortune... Tout chrétien devient ainsi le fils de ses œuvres...

Il appartient donc au père, — à la mère avec lui, — de choisir et de contrôler l'*école*. De même que le père doit, par une obligation stricte, le baptême à son enfant, de même il a le devoir de réclamer pour lui une école où l'initiation du baptême recevra son complément régulier et son plein développement.

Ce *droit de la famille chrétienne*, gardons-nous de le présenter comme une sorte de *concession* qui lui serait faite, comme une tolérance de l'Etat, comme une situation de fait dont l'Etat fera bien de s'accommoder s'il est quelque peu libéral et s'il comprend ses intérêts. Ce serait changer singulièrement les rôles...

Si l'on parle ici de *concurrence*, lequel des deux concurrents a les droits de priorité — la famille, à qui appartient de droit naturel et de droit divin l'instruction et l'éducation de l'enfant ? — ou l'Etat, qui a pour seul office d'ouvrir des écoles comme une aide aux familles à l'effet de continuer, *in bonum commune*, la mission de la famille ? [1]

[1] L'ouvrage de M. l'abbé Rouzic, *Le Père* (Téqui) expose le rôle du père de famille, comme père, comme éducateur, comme maître, comme gardien des traditions du foyer, dont il est en quelque sorte le prêtre. Après avoir énuméré les devoirs des enfants envers leur père, il rappelle les sanctions par lesquelles Dieu a couvert et garanti le IV^e^ commandement.

Si des lois existent qui professent le dogme de la laïcité et de la neutralité d'Etat, mortel comme l'hérésie, il appartient à l'Etat qui ne veut pas être persécuteur mais bienveillant, de les modifier ou d'en suspendre l'effet. Les déclarer intangibles, c'est blesser le sentiment chrétien et se retrancher dans un dessein de persécution légale qui rendrait illusoires tous les essais d'entente...

Est-ce là ce que j'enseigne?...

3. — Les ressources paternelles.

Pour suffire à cette tâche, de quels *moyens* dispose le père?

A une plainte émue de saint Paul, inquiet de savoir comment il suffirait à des charges, à des luttes, à des devoirs impossibles, Dieu répondait : *Sufficit tibi gratia mea* (II Cor., 12, 9).

La *grâce* divine suffit à tout,... encouragement qu'il importe de répéter. La grâce, Dieu aime à la donner, il la prodigue... merveilleusement adaptée aux besoins, aux fonctions, *la grâce d'état ;* elle résulte aussi, pour les époux fidèles, de *la grâce sacramentelle* reçue au jour de leur mariage et qui porte des fruits *in tempore opportuno*...

Avec la grâce, l'homme le plus faible est *fort ;* l'homme le plus dépourvu est *armé*. Lorsque l'homme fort et armé garde la place, tout ce qu'il y possède est en paix (Luc., 11, 21).

Toutefois, si nous considérons, non pas la grâce et son œuvre, mais ce que le père de famille peut faire pour seconder son travail, quelles sont les *ressources* dont il dispose? Trois surtout.

a) La parole paternelle.

La parole, avec son extraordinaire puissance de pénétration, avec ses mille variétés, avec les nuances que lui donnent l'accent, l'attitude, le geste, le regard... et le cœur surtout.

Parole *d'exhortation et de conseil...*

Rien de plus émouvant que les conseils de Tobie à son fils, qui va partir pour un voyage d'où peut-être il ne reviendra pas (Tob., 4, 2). *Audi, fili mi, verba oris mei, et ea in corde tuo quasi fundamentum construe...*

Parole *d'avertissement et de réprimande... et de correction aussi.*

Saint Paul recommande la discrétion dans l'exercice de l'autorité. *Nolite ad iracundiam provocare filios* (Eph., 6, 4 ; Col., 3, 21...) pour qu'ils ne deviennent pas pusillanimes, *pusillo animo*, resserrés comme on l'est quand l'humeur est aigrie ou ulcérée... Mais nous savons à quelle société s'adressait l'Apôtre, où les droits de la puissance paternelle avaient été exagérés et faussés par une conception toute païenne de l'autorité.

C'est le même saint Paul qui, parlant aux Hébreux, leur dit : Seriez-vous assez étrangers à Dieu *(adulteri)* pour n'avoir plus de part à la correction paternelle?... *Quis filius quem non corripit pater?* (Heb., 12, 7...)

La réprimande suffira souvent, sans le châtiment. Mais un père chrétien n'admettra jamais qu'un ordre donné demeure inobéi,... il ne laissera jamais impunie une désobéissance.

Toutefois la *parole qui instruit, qui éclaire*, vaut mieux que celle qui réprimande.

Prévenez le mal pour n'avoir pas à le punir... Donnez *la leçon*, dans le sens complet du mot, car le fils est un disciple et doit le rester toute sa vie... Certes, la bibliothèque paternelle ne lui sera pas ouverte avant le temps utile. Mais le plus attachant et le plus goûté des ouvrages, c'est *l'âme paternelle*, qui doit toujours rester ouverte, et inondée de lumière...

Heureux le fils, si avancé qu'il soit en âge, qui trouve toujours dans les entretiens, dans les lettres de son

père, la sécurité, la force et la paix, que plus d'une fois, aux jours critiques et amers, la vie lui refusera [1].

b) L'exemple paternel.

Par *l'exemple*, le père sera plus *fort* et mieux *armé* que par la parole.

Sans doute, la valeur d'un avis ne dépend pas, en droit, de la conduite de celui qui le donne. Mais, en fait, son efficacité en dépend. Nous sommes ainsi faits que nous exigeons, par un instinct plus fort que tout raisonnement, l'accord entre la leçon et l'exemple.

Notre-Seigneur ne nous a pas interdit ce sentiment; il nous a seulement recommandé de n'en pas pousser trop loin la sévère logique, quand il a déclaré, devant la duplicité des pharisiens : *Ils sont assis dans la chaire de Moïse, écoutez-les, mais ne faites pas ce qu'ils font* (Mat.. 23, 2).

En fait, lorsque, au sein de la famille,

[1] S'il fallait, de cette bienfaisante tutelle, un exemple proche de nous, nous citerions la vie de Jean DU PLESSIS, le glorieux et infortuné commandant du « Dixmude », écrite par son père. On y voit s'épanouir sous les influences paternelles une âme de héros. A chaque pas, « l'enfant au cœur fidèle » se sent tenu et guidé; et il en est heureux. Faut-il prendre une décision d'avenir? Le père est là qui conseille, prévenant les illusions et le découragement. Faut-il, à l'entrée du jeune marin dans la carrière, l'avertir des dangers qui l'attendent, et l'empêcher de donner sur l'écueil où sombrent tant de jeunes gens? Le père ne manque pas à ce devoir. Faut-il, dans une crise douloureuse, préserver le cœur du fils, contrarié dans ses plus chers espoirs? Le père est là, dont l'autorité empêche l'irréparable. Enfin, après que les violences de la foudre ont eu raison du magnifique dirigeable et de son courageux pilote, c'est encore à la sollicitude paternelle que nous devrons la glorification de cette grande mémoire. Le père n'a pas laissé un seul instant parmi les hasards cette vie née de la sienne. Voir *Le Commandant du « Dixmude »*, par le C^te^ DU PLESSIS DE GRÉNÉDAN (Plon).

l'accord manque entre la parole et les actes, un hiatus existe, un fossé se creuse, un abîme s'ouvre. C'est un *royaume divisé* contre lui-même : *desolabitur* (Luc, 11, 17...). Devant cette inconséquence, devant cette contradiction, dont l'enfant n'est pas dupe, car il a les yeux ouverts, son âme est déroutée, *dévastée*... Et rien n'atténuera le tourment de ce premier et intime *scandale* [1].

Par contre, jusqu'où ne retentit pas dans une vie le souvenir des leçons et des exemples d'un père?

PASTEUR, longtemps après la mort de son père, témoignait en toute occasion de la reconnaissance qu'il devait à ce formateur, à ce modèle. Il le fit en public, en mainte circonstance solennelle... Tandis que les hommages du monde montaient jusqu'à lui, le modeste et laborieux savant détournait ces honneurs de sa propre personne pour les reporter sur son père, à qui il se déclarait redevable de tout [2].

---

[1] Un littérateur contemporain a traduit ce malaise de la conscience filiale dans la préface du *Disciple*, qui a pour titre *Confession d'un jeune homme d'aujourd'hui*. Repassant ses impressions d'enfance, il signale dans *l'abstention* religieuse du père le point de départ de *l'incrédulité* du fils.

« Je regardais ma mère prier à côté de moi avec l'ardeur contenue qui se manifeste dans ses moindres actions, et je songeais que mon père n'était pas là, qu'il n'entrait jamais à l'église. Ma tête d'enfant se tourmentait de cette absence, au point que j'avais un jour demandé : Pourquoi papa ne vient-il pas à la messe avec nous?... »

Ce *pourquoi* est une torture pour l'enfant :

« Je savais que mon père comptait parmi les premiers de la ville... *Nous n'avions donc pas les mêmes devoirs, lui et nous?...* » (P. BOURGET, *Le Disciple*).

[2] En 1883, à Dole, une plaque commémorative était apposée sur sa maison natale. Il donnait à cette occasion un souvenir ému à ses parents. En 1892, le 27 décembre, la France célébrait le jubilé de Pasteur dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne ; et là encore, le souvenir de son père, évoqué

c) La prière paternelle.

Armé, fort, le père le sera surtout par *la prière.*

Priez... priez... car il s'agit de la grâce à « mériter », c'est-à-dire à obtenir. Dieu ne la donne pas sans condition... C'est par la prière qu'on l'obtient.

Quand obtiendrons-nous que le père de famille prie,... et prie en famille?

La sainte Écriture nous montre, en la personne de Job, le majestueux spectacle de la prière paternelle (Job, 1, 5, *Surgens diluculo...*). Se levant de bon matin, il offrait, à des jours marqués, l'holocauste pour ses enfants; « de peur, se disait-il dans le secret de son sacrifice, que mes fils n'aient commis quelque faute »[1].

La prière... oui, insistons. Ce sera du reste, bien souvent, *l'unique ressource* du père... Car les soins les plus diligents ne sont pas toujours payés de retour. L'épreuve, la lourde épreuve, celle qui fait saigner le cœur du père, tombe parfois sur la famille : la mort, ou bien, malheur plus grave, la honte (Luc, 15).

Jamais Jésus n'a rebuté la demande d'un père. L'Évangile nous le montre au contraire particulièrement attentif aux *démarches paternelles*, et profondément ému par le spectacle de cette détresse.

Rappelons-nous quelques épisodes, pour ne

---

devant lui, faisait jaillir ses larmes. Voir la vie de *Pasteur*, par VALLERY-RADOT, son gendre; et *Pasteur et son œuvre*, par L. DESCOUR, Delagrave, 1921.

[1] Mgr GIBIER cite, dans *Le règne de la conscience*, cette prière originale du général DE MAUD'HUY, de grande mémoire : *Monseigneur saint Louis, messire Bertrand Duguesclin, messire Pierre de Bayard, faites que mes enfants soient braves et ne mentent jamais...*

pas parler de la parabole de *l'Enfant prodigue*, où le cœur paternel de Jésus s'est révélé dans toute l'étendue de ses tristesses et de ses miséricordes.

1. Jaïre, le chef de la synagogue de Capharnaüm (Marc., 5, 21...). Considérons... Il va perdre son enfant : sa petite fille — et qui ne sait la prédilection des pères pour leur fille!... elle a douze ans, âge aimable, où l'âme en fleur va s'épanouir... Hélas! l'enfant va mourir...

Alors, comme ceux dont le cœur est brisé, cet homme comprend que Dieu l'attend. Il vient, il s'incline, il se prosterne, *procidit ad pedes ejus*... Il prie, *deprecabatur eum multum*... et l'on sent passer des gémissements dans cette prière : *veni, impone manum, ut salva sit*...

Et Jésus, écartant les importuns, ranime la jeune morte en lui prenant la main (Marc, 5, 41).

2. Un autre est plus malheureux encore. Son nom? nous l'ignorons, *unus de turba* (Marc, 9, 13), mais qu'importe? *c'est un père* qui demande la délivrance de *son fils*.

Cet enfant souffre d'un mal étrange et incurable... Il est la proie d'un démon insolent et cruel, qui le jette tantôt dans l'eau, tantôt dans le feu, qui fait de lui le jouet et la victime de ses caprices désordonnés... saisissante image de ces crises d'orgueil, de ces convulsions de volupté qui, s'abattant sur le jeune homme, laissent le père accablé, désespéré, impuissant, devant des ruines...

« Je me suis adressé à vos apôtres, *attuli filium*, ils n'ont rien pu pour moi », s'écrie le père; et il éclate en sanglots... « Si vous pouvez quelque chose, aidez-moi... »

Oui, Jésus peut tout... Et Jésus lui vient en aide... Il ne pose qu'une condition, *la foi : Si vous pouvez croire...*

Et le père répond, avec humilité : *Seigneur, je crois, mais soutenez la faiblesse de ma foi.*

La *foi paternelle*, tel est bien d'un mot le secret de la *mission du père*... La *vraie paternité*, celle de l'esprit, celle du cœur, celle de la grâce, c'est la paternité de la foi.

Dieu n'en a pas donné d'autre à S. Joseph.

Le chef de la Sainte Famille a possédé la plénitude du pouvoir paternel, nécessaire à sa mission. Mais cette mission, il l'a fait consister dans l'exercice des plus hautes vertus : humilité profonde, dévouement silencieux, travail incessant, intime union avec Dieu présent, adoré et servi dans le mystère de Jésus ; pour tout dire, *foi* inconfusible, surtout *foi patiente dans l'épreuve*, car l'épreuve ne lui a pas été épargnée [1].

Sans doute, il a connu des joies sans égales : l'indicible joie, qui comprend toutes les joies, de posséder à un titre unique et incommunicable les deux trésors divins, Jésus et sa Mère... Mais qui donc a connu des épreuves plus poignantes et s'est trouvé aux prises, plus que lui, avec la douleur imméritée?... Si l'intensité de la souffrance se mesure à la pureté de l'amour, à la noblesse des sentiments, à l'élévation des pensées, à la grandeur du rôle, qui a souffert plus que Joseph, après la Très Sainte Vierge?... C'est dans les sentiments les plus profonds du cœur humain qu'il est mis à l'épreuve, et par Dieu même.

[1] Voir *Sur les pas de Jésus*, t. I, n° 5, *L'homme de foi*.

a) Il est le plus respectueux des *époux*... Dès le début de sa mission auprès de la Vierge silencieuse, c'est dans cet amour conjugal, si désintéressé, qu'il sera martyrisé,... et Dieu ne fait rien pour lui épargner cette torture.

b) Il est le plus *pieux* des hommes. Cet enfant mystérieux, Fils de la Vierge, il sait maintenant qui il est, et de quels hommages il est digne. Avec quel respect religieux il le porte entre ses bras !... Or comment les hommes l'accueillent-ils? Pauvre entre les pauvres, il n'a pas de berceau, la Providence de son Père ne lui a réservé qu'un abri de rencontre.

c) Joseph est le *coadjuteur* du dessein de Dieu pour le salut du monde... Or Jésus est à peine né qu'il est précipité dans l'exil. Joseph l'emporte, la nuit, en toute hâte, sans savoir si la fuite la plus accélérée parviendra à sauver ce Sauveur...

d) Dieu a fait à Joseph un vrai *cœur de père*, fidèle et dévoué... C'est ce cœur de père qui sera meurtri;... dès la Présentation;... plus tard, quand Jésus à douze ans se dérobe;... toujours, à vrai dire, car toujours il a vu planer, sur cette existence aimée, la plus troublante et la plus énigmatique des menaces...

Parmi ces travaux, parmi ces douleurs, parmi ces persécutions, où il semblait que le ciel et la terre fussent conjurés pour lui rendre intolérable et impossible la *mission paternelle*, il est resté *tranquille* dans sa foi simple et héroïque...

Modèle à qui tout père, le prêtre aussi, père des âmes, peut demander le trésor de la *foi*.

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES.

LECTURES.

Mgr GRENTE. — *Aux parents. Les vices actuels de l'éducation familiale.* — Beauchesne, 1924.

L'oubli de Dieu, le fléchissement de l'autorité, la primauté de l'argent, la passion du plaisir, la déformation de la conscience ; autant de vices actuels, dont l'initiation chrétienne peut seule efficacement dégager l'éducation familiale.

a) Ici se laisse voir, désastreuse en ses effets « l'incuriosité spirituelle », certain détachement de Dieu et de ses droits, qui finit par laïciser la maison paternelle. — Réagissons : qu'au foyer chrétien la prière soit en usage ; qu'une forte instruction religieuse y consolide la piété ; que le dimanche y soit vraiment sacré.

b) Là, passe en habitude une mortelle insouciance dans l'exercice de l'autorité : faiblesse et indulgence lamentables, qui autorisent des émancipations hardies ; quand, par surcroît, la division des parents, ou leur vie coupable ne viennent pas, énervant tout prestige, accroître le danger.

c) Plus loin, c'est le sens chrétien de la richesse, de sa destination et de ses devoirs, qui fait défaut, ruinant la probité, et laissant prévaloir le souci des intérêts matériels. On aura beaucoup fait pour entraver la cupidité si l'éducation réussit à faire apprécier l'enseignement si vrai de S. Augustin : *De toto Deo dives est christianus;* c'est de Dieu tout entier que le chrétien est riche.

d) Presque partout, le plaisir impose sa loi, donnant à l'enfant le sentiment d'un droit acquis à n'être jamais contrarié dans ses désirs de jouissance, voire de luxe, surtout chez les jeunes filles : « Aucun scrupule sur le choix des plaisirs ; aucune mesure dans leur cumul ou leur succession ».

Aux causes de perversion communes à toutes les époques s'ajoutent aujourd'hui, et la diminution de la foi, et l'absence de réflexion, et la carence des pouvoirs publics. — A ce mal, opposons le remède d'une surveil-

lance attentive, et d'un régime de pénitence qui rendra quelque sens, parmi nous, à des formules comme celle du P. de Ravignan : « Seigneur, donnez-moi de faire toujours ce qui me coûte le plus et ce que vous aimez le mieux ».

e) C'est la conscience, pour tout dire, qu'il faudra former avec un soin jaloux. La famille en est chargée, pour sa part. — Les parents, en fait, n'instruisent pas assez leurs enfants de la gravité du péché. Vivant peut-être eux-mêmes dans une contradiction funeste, on les verra violer des préceptes essentiels, tandis qu'ils s'adonnent à des pratiques de religion; censurer le clergé, tandis qu'ils prétendent aimer l'Eglise (p. 183); inconséquences, qui discréditent et ruinent d'avance leurs conseils.

Le redoutable ennemi de la conscience chrétienne, c'est l'égoïsme. « L'éducation suppose le détachement; il faut sortir de soi, de ses intérêts, de ses aises, pour préparer le bonheur et consolider la vertu des autres »; tâche ardue, que compromet tout respect humain, et que rend impossible la coutume prise de dispenser la jeunesse de tout effort.

Les parents qui veulent réagir s'appliqueront au rôle de guides qui leur incombe. Qu'ils soient des guides vigilants, à l'heure des premiers troubles de la conscience; plus tard, à l'époque où la jeunesse cherche à pénétrer le mystère de la vie; toujours, quand se manifestent par des symptômes ou par des faits les défauts et l'humeur; — des guides habiles à discerner les caractères, à graduer les remèdes, à doser les commandements ou les conseils; — des guides sûrs, enfin, compétents et charitables, quand vient le moment d'orienter l'enfant vers la carrière où Dieu le veut.

Card. DUBOIS. — *Saint Joseph* (coll. « Les Saints »). — Gabalda.

Ce volume rassemble et coordonne « la substance des principaux ouvrages » parus sur l'auguste Chef de la Sainte Famille. Rien n'y manque : son histoire, aussi détaillée qu'elle peut l'être quand on se défend des « pieuses rêveries » (p. 149); — la « théologie » de saint Joseph, notamment sa prédestination; l'excellence de son mariage avec la T. S. Mère de Dieu; ses vertus,

entre toutes sa pureté virginale, sa foi et son obéissance. Faute d'une révélation explicite, qui n'a existé que pour Jérémie et Jean-Baptiste, le cardinal ne croit pas devoir adopter l'opinion d'après laquelle saint Joseph aurait été sanctifié dès avant sa naissance ; ou plus exactement, il juge « préférable de suivre en cette matière saint Thomas d'Aquin » (p. 143). — Une histoire abrégée du culte de saint Joseph vient ensuite ; le développement de ce culte répond, en effet, magnifiquement, au progrès de la carrière du premier Joseph, figure du second, et coïncide d'ailleurs, providentiellement, avec les besoins grandissants de la famille chrétienne. — Trois nomenclatures suivent : l'hagiographie, l'iconographie, la bibliographie de saint Joseph.

Le cardinal DUBOIS se plaît à montrer en saint Joseph, pour conclure, l'un des saints « les plus humains et les plus proches de nous » ; voici comment :

« Il est peu de situations, dans la vie, auxquelles il ait été étranger, et dans lesquelles il ne puisse être proposé comme modèle.

A l'adolescent qui s'éveille à la vie, saint Joseph apparaît comme le modèle de la pureté. Gardien de Jésus, il est le gardien et le protecteur des jeunes.

A l'ouvrier qui peine sous l'ingrat labeur, saint Joseph, l'outil à la main, donne l'exemple du travail, de la résignation, de l'honnêteté et de la conscience.

Aux parents que le souci de l'éducation et de l'avenir de leurs enfants préoccupe justement, saint Joseph prêche le devoir, le dévouement, l'esprit de sacrifice, et la soumission à la volonté de Dieu.

Il est le modèle des chefs de famille et le protecteur des foyers. Il est le parfait exemple des époux. Les riches s'adresseront à lui, il est de race royale. Les pauvres compteront sur lui, il fut pauvre. Les affligés recourront à son intercession, il a souffert. On peut le regarder comme le guide et le protecteur des voyageurs.

Pour les âmes éprises de perfection et de vie intérieure, il représente l'idéal de la sainteté. La sainteté a sa source dans l'union toujours plus intime de l'âme avec Dieu ; saint Joseph pratique au plus haut degré cette union » (p. 210).

8.

LE CŒUR MATERNEL.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Considérons *l'amour maternel*, émanation et révélation de l'amour de Dieu. Aux mères chrétiennes, que nous sommes chargés d'instruire, donnons la plus haute idée de cet amour... Méditons, pour le leur faire entendre : 1. *La dignité maternelle;* — 2. *Le ministère maternel;* — 3. *Les procédés maternels.*

2. *La construction de lieu.* — La « femme forte » (Prov., 31) dans sa maison. — Sainte Monique et saint Augustin à Ostie (*Confessions*, IX, 10). — Blanche de Castille faisant l'éducation de son royal enfant. — La Sainte Vierge et l'Enfant Jésus...

3. *La grâce à demander.* — De former des mères dignes de leur sainte vocation... Qu'elles obtiennent, par la prière, d'envisager comme faisait Marie leur mission auprès de l'Enfant. A nous de les y aider (I Pet., 3, 3 à 7).

1. — La Dignité maternelle.

Dieu n'a rien créé de plus parfaitement bon que le *cœur maternel.* Il l'a fait pour être la sécurité, la douceur et la joie de la famille... Quand il a voulu grouper autour de Jésus dans l'Incarnation ce que le monde possédait de plus beau, il a résumé toutes ces merveilles dans le Cœur de sa Mère; il a donné à Jésus, dans le sens le plus relevé de ces mots, une « aide semblable à Lui ».

Méditons ces simples mots : **une aide semblable** (Gen., 2, 18). C'est la définition de l'épouse dans la Genèse. Mais, dans la pensée

et dans la volonté de Dieu, la femme est épouse pour être mère.

1. Elle sera une *aide semblable.* Il suffit de cette parole divine pour se dégager de tout féminisme indiscret :

Une *aide*, non pas une esclave, non pas un jouet, non pas une idole, non pas même une associée, non pas une compagne, juxtaposée seulement à la vie de l'homme, voisine mais indépendante ; mais une aide capable de le comprendre, destinée à le compléter et à collaborer avec lui dans une même tâche qui sera moitié de lui et moitié d'elle ; dans une œuvre commune où s'effaceront si bien les deux coopérateurs qu'elle sera toute de l'un et toute de l'autre, avec les traits de l'un et les traits de l'autre fondus dans une même vie ;

Une *aide semblable*, mais non pas une égale. Pourquoi parler d'égalité ici? Entre l'homme et la femme, il n'y a pas une unité de mesure à laquelle on puisse les ramener l'un et l'autre pour proclamer l'égalité ou son contraire. L'homme et la femme ne s'opposent pas, ils se complètent. Dieu a établi la famille sur la diversité des rôles, sur la *disparité* des fonctions, sur la spécialisation des devoirs. Et cette disparité est indiquée par l'évolution même des sexes, contre laquelle on s'insurgerait en vain : il y a physiquement et moralement proportion entre la nature virile et la prépondérance des facultés rationnelles, par conséquent aptitude à des carrières déterminées qui seront les carrières de l'homme ; il y a proportion entre la nature féminine et la vie affective, par con-

séquent aptitude à des emplois qui seront spécifiquement féminins :

« La femme, dit-on, est l'égale de l'homme. Question mal posée, formule vague, d'une excessive généralité. Unité d'origine et de destinée, dignité identique, intelligence, vertus morales facilement de même valeur, ou plutôt inégalité fréquente d'esprit, de cœur, de volonté au préjudice de l'homme, oui certes, et nous n'avons jamais nié, nous catholiques, qu'il en fût ainsi. Ce n'est pas de disparité qu'il conviendrait de parler pour rester dans les limites de l'exactitude, mais de différences. Il y a équivalence de dons naturels et de mérites possibles entre l'âme masculine et l'âme féminine plutôt qu'égalité. Pourquoi? Parce que les fonctions, les devoirs sont distincts. Si ce raisonnement paraît superficiel, procédons suivant une méthode plus rigoureuse, remontons des phénomènes constatés aux lois qui les régissent. Là où les effets ne peuvent être confondus, les causes ne le seront pas plus légitimement. Le procédé est logique, il sert à l'investigation dans toutes les sciences expérimentales. Je n'ai ni à le défendre ni à le démontrer.

« Or, ne l'oublions pas, une incontestable prédominance des facultés sensibles distingue la physionomie intellectuelle et morale de la femme. De toutes ces facultés, la plus riche, la plus parfaite sous quelque rapport que ce soit, est celle *de sentir et d'aimer*. Second trait particulier, il s'harmonise avec le premier : *l'aptitude aux détails en tout ce qui se rapporte à la vie affective*, je veux dire, certaine finesse extrême de perception et de jugement, une tendance très marquée à tenir pour graves les plus minces incidents, les toutes petites choses, beaucoup de délicatesse et d'habileté dans le choix ou l'usage des moyens propres à réussir, enfin une puissance d'intuition, même de divination, qui permet à l'acte d'aller droit au but, alors que l'homme cherche longtemps et ne cesse d'hésiter. Les moralistes ont décrit et analysé avec une complaisante prolixité ces faits que l'expérience universelle contrôle. Je ne prétends pas conclure que la femme soit incapable de s'élever aux idées générales et d'opposer aux instincts émotifs de sa nature, à la tyrannie de son imagination, aux entraînements de ses passions, le contrepoids d'une raison saine, forte, vraiment libre. Je ne soutiens

pas non plus que l'éducation traditionnelle de la jeune fille n'ait pas exagéré les qualités féminines au point de les transformer parfois en défauts. J'affirme simplement que, malgré toutes les tentatives, on n'est pas arrivé, on n'arrivera pas à ce que l'esprit, le cœur, la volonté évoluent indépendamment de toute influence du sexe. On ne change pas les lois de la nature. Mais pourquoi ces divergences irréductibles, sinon parce que l'homme et la femme ont l'un et l'autre une *mission spéciale* à remplir? Qu'on le comprenne bien, ces fonctions exigent l'usage des énergies et des attraits spéciaux que je signale. Il y a *proportion* entre le gouvernement intérieur du foyer domestique : maternité, éducation des enfants, soins ménagers, et la nature féminine, de même que les caractères propres de l'âme masculine la désignent au maniement des affaires, comme aux études scientifiques, à la gestion politique, somme toute, à l'ensemble des actes qui supposent la prépondérance des facultés rationnelles sur les puissances sensibles. Ces rapports harmonieux révèlent clairement la pensée de la divine Providence : il faut la respecter; de fait, dès que l'on cesse d'en tenir compte, le désordre se produit; or la désorganisation de la famille est la ruine de la société.

« La sagesse la plus élémentaire réprouve donc l'accession de la femme aux carrières incompatibles avec l'exercice de ses devoirs. Ce qui l'empêche d'être avant tout épouse et mère, en règle très ordinaire doit lui être interdit. Sans doute, la nécessité l'oblige souvent à gagner son pain quotidien, mais dans une société bien organisée, la loi atténuera le plus possible les difficultés et la durée de ce travail. Certains métiers seront même l'objet de sévères prohibitions. Une formule me semble résumer ici la saine doctrine. L'éducation et les occupations de la femme sont bonnes, utiles, louables, dans la mesure où elles lui permettent de suivre sa vocation naturelle. Des cas plus ou moins exceptionnels se rencontrent. Si nombreux qu'on les suppose, ils ne constituent qu'une faible minorité, trop faible pour amoindrir la valeur d'une loi générale » (Mgr SAGOT DU VAUROUX).

Bref, voici deux fonctions, admirables toutes deux, importantes toutes deux : la tête, le

cœur; avec subordination de l'une à l'autre, comme l'unité d'action la réclame [1].

2. Aide semblable... De cette définition dérivent aussi les prérogatives de la **maternité.**

L'épouse, devenue mère, entre en partage de l'**autorité** paternelle :

Parce que, elle aussi, elle est *principe*, avec le père : ils sont deux en un, auteurs tous deux, complets l'un par l'autre;

Elle aussi est *guide*, participant à l'autorité qui dirige; guide souvent plus perspicace que le père même, quand il s'agira des détails;

Elle aussi est *providence* tutélaire, seconde les desseins du Père céleste, pourvoit aux besoins des siens, et multiplie le pain miraculeux dans la maison, *quasi navis institoris, de longe portans panem suum* (Prov., 31, 14).

Aussi Dieu a-t-il mis en elle un instinct puissant, vivace, indéracinable, pour la préservation de l'enfant, existence fragile et toujours menacée. La première ébauche s'en aperçoit dans la création inférieure, mais il se purifie, il s'élève, il se transforme à mesure que l'on passe des degrés infimes de la vie animale jusqu'aux sommets de l'intelligence, de la liberté et de la grâce.

C'est l'**amour maternel,** pure flamme jaillie du Cœur divin :

L'amour maternel avec ses intuitions pénétrantes et infaillibles; avec ses illusions, ses indulgences et ses miséricordes patientes; avec

[1] Méditons, commentons le *mulieres subditæ sint* (Eph., 5, 22 à 32; Col., 3, 18; I Pet., 3, 1 à 8).

ses tendres partialités; avec ses ambitions démesurées et insatiables;

Voyez cette mère de Jacques et de Jean, et sa demande téméraire (Mat., 20, 21);

Avec sa constance, sa générosité, son désintéressement; avec ses saintes audaces, ses pieux transports, sa belle confiance;

Voyez cette femme du pays de Chanaan qui n'a aucun droit aux privilèges d'Israël, qui ne les demande pas moins au Seigneur, *magna fides* (Mat., 15, 28);

Avec ses tourments, avec ses gémissements, avec ses angoisses, qui font dire à l'Esprit-Saint : *gemitus matris ne obliviscaris* (Eccl., 7, 19...). *Memor enim esse debes quæ et quanta pericula passa sit propter te* (Tob., 4, 4).

Tout Israël a loué la prudence de Salomon lorsque, dirigé par l'Esprit de Dieu, il a reconnu sans hésitation la vraie mère : « Celle-ci est la mère ». L'amour maternel s'était révélé dans ce cri : Donnez-lui l'enfant vivant; qu'on ne le fasse pas mourir... Car, dit la sainte Écriture, elle sentait ses entrailles s'émouvoir pour son fils, *commota sunt quippe viscera ejus super filio suo* (III Reg., 3, 16).

Force indomptable, levier qui soulèverait un monde... De quoi une mère n'est-elle pas capable? devant quelles démarches a-t-elle reculé? quels obstacles a-t-elle redoutés ou n'a-t-elle pas franchis? [1]

C'est l'*amour* dans sa noblesse divine.

Voilà donc les fondements de l'**autorité maternelle...** L'enfant doit respecter, aimer, aider ses parents; mais une nuance s'ajoute

[1] L'épisode du lion de Florence n'est qu'un symbole, émouvant, il est vrai, de la toute-puissance maternelle. La férocité, celle des fauves du moins, cède à son courage; celle des hommes, pas toujours.

ici à la piété filiale : la tendre *vénération; honorem habebis matri tuæ*, dit Tobie à son fils (Tob., 4, 4), comme s'il distinguait cette révérence de celle que l'enfant doit à son père.

Et de fait, si l'enfant dépend de son père et de sa mère comme d'un seul principe, la dépendance n'est-elle pas plus intime, plus continue, plus touchante, quand il s'agit de la mère?... La vie de l'enfant, c'est la vie même de sa mère; une vie élaborée jour par jour, aux dépens de la mère, dans une intimité à laquelle aucune autre ne peut être comparée; comment toucher l'une sans blesser l'autre?

Le christianisme a sanctifié ce sentiment... Si le souvenir de la soumission de Jésus à Joseph donne à l'obéissance tant de prix, l'enfant chrétiennement élevé s'arrête plus ému encore devant un autre spectacle qui parle davantage à son cœur : celui de la vénération dont Jésus a entouré sa Mère, des faveurs dont il l'a comblée. Les siècles chrétiens ont contemplé, émerveillés et recueillis, cette révélation si touchante du Cœur de Jésus. Et les artistes guidés par la foi ont mille fois essayé de faire passer sur la toile cette scène d'une inexprimable suavité : l'Enfant Jésus entourant de ses bras sa Mère, et la couvrant de caresses, et lui parlant au cœur.

Le divin exemple sera toujours la raison la plus haute de la piété filiale que l'enfant chrétien professe envers sa mère; sentiment d'une force et d'une douceur extrêmes parce qu'il est spécialement béni de Dieu; il passe au premier rang de ces émotions saines et saintes que la foi vivante fait éclore et développe dans l'âme baptisée où l'Esprit-Saint habite.

2. — Le Ministère maternel.

Considérons maintenant le *ministère maternel*, c'est-à-dire le programme que Dieu assigne à la mère de famille. Il ne cesse qu'avec la vie... Après le ministère du prêtre, en est-il un plus relevé ici-bas?

1. D'un mot, c'est la mère qui entretient le **foyer,** qui en attise la flamme.

Le *foyer*, mot heureux et expressif qui signifie *la maison* sans doute, mais non pas la maison vide et froide, la maison, raison sociale, bureau, atelier, magasin; mais la maison, asile chaud, refuge aimé, nid paisible et bien gardé; la maison débordante, gazouillante, bourdonnante, autour d'un feu bien entretenu et toujours prêt.

C'est autour de la mère, *foyer vivant*, que viennent se grouper les énergies et les tendresses de la famille.

Il semblerait que ce soit plutôt le père qui les concentre toutes en sa forte main. Mais non... Dans le vivant, est-ce la tête qui réalise l'intime cohésion des éléments qui le composent? C'est plutôt **le cœur,** où passe et repasse le sang. Cherchez le cœur maternel, écoutez-le battre et vous entendrez le rythme de tous ces cœurs groupés autour du sien. Où qu'ils soient, c'est là qu'ils vivent, c'est de là qu'ils viennent, c'est là qu'ils reviennent, comme à la source de leur sang.

Aussi, pour donner quelque idée de l'unité puissante et féconde que la révélation est destinée à procurer aux âmes, c'est l'image maternelle que la tradition chrétienne em-

prunte. L'Eglise est une Mère, *Sancta Mater Ecclesia...*

Aussi, lorsque Jésus-Christ a voulu par une comparaison faire entendre les desseins de sa charité sans limites, il n'a pas dédaigné de chercher dans les humbles sollicitudes de la poule pour ses petits l'image de ses tendresses sacrées pour les âmes. *Quoties volui congregare... sicut gallina congregat pullos sub alas* (Mat., 23, 37).

Aussi, dans la sainte Ecriture, Dieu se compare souvent à une mère. *Quomodo si cui mater blandiatur, ego consolabor vos* (Is., 66, 13...). *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum?... ego tamen non obliviscar tui* (Is., 49, 15...). Par là, Dieu nous fait connaître les soucis anxieux, les ardeurs sublimes, les patiences héroïques de son éternel amour.

Telle est la mission maternelle. Elle est le cœur de la famille, fait à l'image du Cœur de Dieu.

2. Nous dirons donc qu'elle a, elle aussi, « charge d'âmes » dans la famille. Le père est, le premier, responsable du bon état surnaturel de l'âme de son enfant, c'est vrai; mais auprès de lui, et avant lui en date, la mère est chargée de ce qu'il y a de plus délicat dans cette tâche.

Elle préside aux **commencements,** c'est tout dire; car nous savons que plus un ouvrage doit être parfait, plus il dépend des commencements. La Sainte Écriture a marqué d'un trait vigoureux cette relation entre les extrêmes de la vie, qui s'appellent : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit non recedet ab ea* (Prov., 22, 6...) Les toutes premières années

mettent sur l'âme une empreinte ineffaçable. Certaines notions commencent là, que l'éducation subséquente pourra développer mais ne donnera pas, ou qui manqueront de force si le cœur de la mère n'en a pas protégé l'éveil et dirigé l'éclosion... Lesquelles?

a) LA PREMIÈRE CONSCIENCE.

La conscience à l'état naissant, ou le *sens du devoir*... Rien n'est plus délicat ni plus fragile.

La conscience comporte le discernement du bien et du mal, l'avertissement intérieur avant l'action, la qualification et le jugement moral après... C'est à la lumière de la foi que la conscience se précisera et se développera... Mais c'est *la mère* qui donne à cet enseignement son efficacité pratique. Elle possède le secret des formules justes, et l'art difficile d'approprier les motifs du devoir à l'âge qui bégaie.

Formules, non; l'éveil de la vertu ne se fait pas sous la forme abstraite des formules, mais sous la forme concrète des impressions : conscience et vertu se résument dans les habitudes familières et dans les pratiques initiales, reçues par l'imitation, fortifiées par l'usage; elles commencent parmi les sourires, les regards, les signes affectueux ou graves d'une mère.

« Il y a certainement, dit Mgr D'HULST, une période durant laquelle la vie intellectuelle, partant la vie morale, n'existe dans l'enfant qu'à l'état de virtualité. C'est une puissance endormie qui attend, pour s'éveiller, l'excitation sensorielle, puis l'éducation des sens. Toutefois, il n'est pas nécessaire que la première initiation soit achevée, il suffit qu'elle soit ébauchée, pour que

l'autre commence. Les vraies mères ne s'y trompent pas. Dieu leur a donné la divination du mystère caché dans l'enfant. Elles savent accommoder le motif moral aux aptitudes naissantes d'une conscience à peine éclose; elles se refusent à ne voir dans cet homme futur qu'un animal actuel. Sans doute, pour gouverner une activité que dominent encore les sens et l'appétit, elles font appel surtout aux caresses et au plaisir; mais de bonne heure elles y mêlent la crainte; elles résistent aux exigences outrées de ce petit être tout en désirs; elles imposent à leurs entrailles émues d'apparentes rigueurs et laissent couler des larmes qu'un peu de faiblesse aurait vite séchées. Bientôt la crainte du mal physique ne suffira plus pour ce travail délicat qu'on pourrait appeler l'élaboration d'une conscience; Dieu leur inspirera des industries merveilleuses pour plier le langage du devoir au bégaiement du premier âge. Quand, plus tard, l'homme fait voudra raisonner ses idées morales, il en cherchera derrière lui les origines, il lui semblera qu'elles remontent plus haut même que sa pensée réfléchie; il les verra se perdre dans ce lointain passé où sa vie, encore mal détachée de celle de sa mère, ne pouvait se soutenir qu'entre les bras qui l'enlaçaient de tendresse » (D'HULST, Confér. 1894, p. 116).

C'est bien là, dans les bras d'une mère, que se forme cet instrument d'une délicatesse extrême, la première conscience [1].

[1] OZANAM écrit de son côté ces lignes de touchant hommage à la persévérance des soins pieux de sa mère : « Ma mère nous gouvernait par la confiance, par l'honneur, par le sentiment du devoir. Aurais-je osé lire la page qu'elle me défendait dans un livre, tout en me le laissant sur ma parole? Pendant mon séjour à Paris, elle ne me perdit pas de vue; elle sut tout ce que je faisais, mais je ne m'en doutai jamais. Je me croyais libre, et je ne m'en trouvais que plus lié. C'est ainsi qu'on inspire des sentiments généreux, qu'on donne des ailes à l'âme, qu'on l'habitue à se porter au bien par un essor dont elle est fière, au lieu de l'y enchaîner par des liens d'une surveillance qui l'irrite, et d'une servitude humiliante qu'elle est impatiente de secouer » (*Ozanam*, par Mgr BAUNARD, p. 46).

b) LA PREMIÈRE PURETÉ.

De quoi dépend la pureté, cet absolu respect de soi? Des habitudes de réserve, de modestie et de pudeur qui résultent de la première préservation. L'éveil prématuré des sens vient rarement d'une autre cause que des imprudences. C'est le *tact* et l'*imagination* qu'il importait de garder... Qui le pourra sans la mère?

On parle *d'éducation de la pureté*. La tradition chrétienne sur ce point est nettement favorable au silence. Elle n'admet pas l'initiation technique, ni collective ni individuelle. Elle tolère l'initiation privée, sans précisions techniques, lorsque des circonstances exceptionnelles la réclament, pour éviter un plus grand mal [1].

Aujourd'hui, par la voix de nos évêques, l'Eglise en France met une insistance particulière à nous détourner des projets d'initiation sexuelle à l'école... C'est l'Eglise aussi qui demande aux parents d'agir avec prudence et vigueur contre la coéducation des sexes et contre les abus de l'éducation physique.

Toute mère de famille doit ressentir douloureusement l'outrage fait à sa propre mission par ces audaces de pédagogues, de législateurs et de médecins sans scrupules... La mère chrétienne est divinement jalouse de la pureté de son enfant... Aucune angoisse n'a été plus poignante pendant la guerre que celle des affreux moments où, par des coups de force, des enfants ont été soustraits à la sollicitude de leurs mères et livrés à l'odieuse promiscuité

[1] Voir plus loin : *Ange ou démon*.

de la rue, de la prison, des transports en commun, des exils lointains... Mais n'est-ce pas la même expérience que l'on prétend renouveler lorsque, sans consulter la famille, et en vertu de la fausse doctrine qui attribue à l'Etat des droits souverains, on en vient à des projets de mesures légales qui seraient des attentats?

A vous, mères, de protéger vos enfants contre les curiosités indiscrètes, de sauver du ciné-roman [1] les yeux de l'enfant, des récits libertins son oreille, son cœur des amitiés dangereuses, son corps des insolents dénudages.

Que l'enfant connaisse par sa mère la noblesse de son âme et la dignité de son corps. Qu'il apprenne de sa mère, le matin, le soir, ces exquises délicatesses que les mœurs chrétiennes ont fait fleurir chez nous..

c) LA PREMIÈRE CHARITÉ.

Il existe un sens chrétien aussi exigeant que celui de la pureté : c'est le *sens du dévouement*. Bonté, amour du pauvre, pitié pour l'infortune, aménité dans les rapports, support mutuel, pardon réciproque, respect des absents;... trésors du cœur charitable, que rien ne remplace.

Qui préservera l'enfant du cœur égoïste, jaloux, railleur et dur? sinon *la mère*, seule capable de surveiller de tout près et de suivre un à un les mouvements du cœur à son éveil [2].

---

[1] Voir, sur les hontes et les méfaits de cette industrie du ciné-roman, dans les *Etudes* (10 juin 1922), l'article du P. JALABERT.

[2] Rappelons l'éducation d'OZANAM : « Frédéric fut mis de bonne heure en contact avec les pauvres : ceux que son père

Ici, chez la mère, l'instinct ne suffit pas. S'il se développe sans la foi, la mère fait *sien*, dans un amour aveugle, ce petit être passionnément aimé; et ses exigences deviennent des tyrannies. Quelque chose de l'adoration qu'on doit à Dieu se glisse dans ses tendresses : patrie, religion, Dieu même, tout cède à ce sentiment accapareur.

L'amour dont la grâce est le principe ne connaît pas ces excès. Témoin **Marie,** qui dès la Présentation, avertie du sort qui l'attend, y répondra sans réserve, jusqu'à la Croix..., *doloris gladius*... Nulle souffrance plus aiguë que celle d'une mère à qui l'on demande le sacrifice de son enfant; les entrailles se déchirent, le cœur se brise... Mais du moins les droits de la charité restent saufs. L'amour divin l'emporte et triomphe.

Tel est, en raccourci, le programme maternel... *Et hoc præcipe, ut irreprehensibiles sint* (I Tim., 5, 7 à 15).

3. — Les Procédés maternels.

C'est en copiant, d'aussi près qu'il est possible à une créature, les procédés de l'amour divin, que la mère chrétienne réussira dans

---

soignait, ceux que sa mère venait consoler et assister : car elle y était assidue et dévouée à ce point que son mari, alarmé de ses fatigues, finit par lui défendre de dépasser, dans ses ascensions de charité, le troisième étage de leurs nombreux clients. Lui-même, vieillissant alors, promit de s'y conformer de son côté. Mais peu de temps après, l'un et l'autre se surprenaient en flagrant délit de contravention, sur le seuil d'une pauvre mansarde, sous les toits. Il devait un jour en coûter la vie au courageux docteur. Frédéric eut vingt ans ces exemples sous les yeux » (*Ozanam*, par Mgr BAUNARD, p. 10).

sa grande tâche. Fidèle à sa vocation, elle deviendra comme une Eucharistie permanente pour ses enfants, par sa *présence*, par son *ascendant*, par son *immolation*.

a) PRÉSENCE.

Elle sera *présente* d'abord, — d'une présence **effective**, — au domicile familial, qui, sans elle, se désagrège; au foyer qui, sans elle, se refroidit.

Présente, et non pas répandue au dehors dans une course fiévreuse et stérile; *quæ ducuntur variis desideriis* (II Tim., 3, 6...).

Jésus-Christ, remarquons-le, a voulu condenser et résumer dans un seul mystère les mystères de sa vie, de sa mort, et de sa gloire; et c'est là, dans cette Hostie limitée, qu'il concentre les trésors de la Rédemption... Ainsi fait la mère, Eucharistie chez elle..., cachée comme la Mère de Jésus à Nazareth.

On ne saurait trop déplorer les nécessités qui déterminent la mère à se départir de ce rôle d'intérieur : besoins nés de la guerre, urgences du travail féminin... La prudence commande qu'on les subisse, mais la sagesse exige qu'on les atténue... Législateurs et patrons n'encourent-ils pas sur ce point de graves responsabilités?

La place de la femme est au foyer. Là seulement elle déploie ses meilleures aptitudes et se révèle tout entière; là elle trouve des sauvegardes pour elle-même et en procure aux autres. C'est pour cette tâche domestique que Dieu l'a douée.

Son absence du foyer sera toujours funeste : à l'enfant, qui sera un fardeau, sinon une

catastrophe; au mari, qui cherche dans la maison le repos et les soins du foyer, après les agitations de la vie publique et le souci des affaires [1]; à la femme elle-même, que la vie au dehors diminue, la jetant en proie aux convoitises, et l'exposant à toutes les tentations, dans une destinée nomade pour laquelle Dieu ne l'a point armée, ni physiquement ni moralement.

Présente, d'une présence **vigilante,** tout occupée du soin de ses enfants... Car n'appelons pas présence les longues heures données aux « obligations » de société, pendant que les enfants restent livrés à des soins mercenaires.

La crise de la domesticité réclame plus impérieusement aujourd'hui cette présence maternelle.

Ce fut autrefois l'honneur et la sécurité de la famille de posséder des serviteurs dévoués, vrais amis, qui n'aspiraient pas à une égalité chimérique, encore moins à ce renversement des rôles auquel aboutissent toujours en fin de compte les utopies égalitaires. Ils servaient Dieu en servant leurs maîtres. Modestes, tranquilles, laborieux, traités d'ailleurs avec égard, ils ne songeaient ni à exploiter une situation ni à déserter leur poste de sanctifiante fidélité. Ce temps n'est plus... L'abnégation chrétienne, qui tempère toujours de tant de manières les

[1] N'est-il pas exact d'affirmer que, jusque dans le mariage, l'homme cherche à son insu un reste des premières tendresses qui ont soutenu sa vie? Ce qui fera toujours à ses yeux le prix du foyer, ce sera le prolongement des sollicitudes maternelles, qu'il y retrouvera sous une autre forme dans l'amour attentif de sa compagne...

inégalités sociales, a fait place à des aspirations nouvelles. A défaut des âmes simples et dévouées, à qui l'imitation de Jésus-Christ serviteur volontaire de tous paraissait non pas une injustice imméritée, mais une condition enviable, il faut que la mère de famille se multiplie chez elle, apprenne à limiter ses fantaisies, à restreindre son luxe, à se servir et à servir les siens.

Présence **active** par conséquent. La mère de famille est, par vocation, une *ménagère*, une maîtresse de maison : ordre, propreté, travail dépendent d'elle.

La sainte Écriture nous a laissé le portrait de la femme selon le cœur de Dieu (Prov., 31)[1]. Nous y voyons la femme appliquée au travail, toujours en haleine ; sa lampe ne s'éteint guère, une partie de la nuit est donnée à des occupations utiles ; la quenouille ne chôme pas, les doigts habiles marchent toujours ; la maison est bien tenue ; les serviteurs, chaudement vêtus, sont heureux ; l'aisance est partout... Bénédictions temporelles, il est vrai, sur lesquelles l'Ancien Testament insiste, comme il convient à une économie incomplète encore... Mais même là, l'éloge de l'Esprit-Saint ne se borne pas à des avantages temporels. Deux détails sont relevés, dignes de toute notre attention : 1° ses fils se sont levés, et l'ont proclamée bienheureuse ;... 2° son époux a fait publiquement son éloge dans l'assemblée qui se tient aux portes de la ville...

Ainsi le diadème d'honneur entoure le front de la femme et de la mère. Elle marche, silencieuse, environnée du respect public. Et ce qui

[1] Voir plus loin, p. 293.

lui donne ce prestige, c'est non pas la louange qu'elle s'attribue ou qu'elle provoque, mais le doux éclat de ses services domestiques, hautement publiés par ceux qui vivent de son obscur labeur.

Présence **intime** et **suave** enfin, comme celle de l'Eucharistie. Invisible mais féconde, elle va saisir le cœur de l'enfant et y dépose la paix.

Présence chaque jour mieux goûtée, qui grave à jamais dans le cœur filial l'image et le nom maternel. Nom béni, qui sera, jusque sur le champ de bataille et devant les horreurs de la mort, le dernier cri de détresse et le suprême appel de l'enfant qui s'en va... Image inaltérable, que les années ne sauraient ternir [1].

b) ASCENDANT.

Je suis le Pain de Vie, dit Jésus... Les bienfaits eucharistiques nous viennent de la transcendance de cette vie. Ainsi, proportion gardée, la mère sera pour les siens le « pain de vie ».

Par l'ascendant de l'esprit?... Pas nécessairement.

Certes, l'Église n'est pas ennemie du savoir féminin, mais elle déteste partout le pédantisme, variété du détestable orgueil.

Heureuse la femme capable de suivre les études de son fils, de s'associer même aux travaux de son mari, comme faisait Mme Pasteur... mais avec quelle modestie!

---

[1] Relire, dans *Ozanam d'après sa correspondance*, par Mgr BAUNARD, la lettre que ce grand chrétien écrivait en 1842 à son ami Falconnet, sur la *présence* en quelque sorte permanente de sa mère auprès de lui, (p. 227). Il l'avait perdue depuis deux ans.

L'ascendant du cœur est le plus souhaitable.

Ici l'Église nous met sous les yeux un modèle admirable en la personne de *sainte Monique*... Augustin s'est laissé captiver par les séductions de Carthage. Tout l'entraîne, jusqu'au charme décevant des systèmes hérétiques, où se complaît son esprit subtil... Que pourra sa mère? En vain songerait-elle à exercer sur le brillant rhéteur l'ascendant de l'esprit... Monique prie, souffre, pleure... Et la conversion d'Augustin sera le fruit de ces prières et de ces larmes... Monique tenait le cœur de son enfant. Les pages immortelles des *Confessions* sur la mort de cette sainte mère le disent assez.

c) IMMOLATION.

Par l'immolation d'elle-même, silencieuse, constante, totale, la mère chrétienne sera dans toute la vérité, dans toute la piété de son rôle. Pourquoi?

Parce que telle est la loi qui préside à la vie. *Nisi granum frumenti* (Jo., 12, 24).

Parce que le cœur qui aime aspire à donner cette preuve d'amour. *Majorem caritatem nemo habet.*

Parce que, par un décret divin, la femme enfante dans la douleur (Gen., 2, 16). C'est sa vocation; c'est aussi sa rédemption... Mais quand cette mission est-elle achevée? à quel âge de l'enfant peut-elle dire, dans la joie d'une mission terminée : *natus est homo...?*

Parce que la sagesse divine en a disposé ainsi par rapport à Marie, touchant mystère; pour nous laisser en Marie un modèle parfait

du rôle maternel, Jésus a voulu que sa Mère fût au Calvaire près de Lui..., associée au salut du monde..., mais aussi exemplaire achevé de toutes les mères.

Parce que l'amour divin, pour tout dire, n'a pas imaginé d'autre façon de nous donner la vie que de s'immoler pour nous, dans les immolations sanglantes de la Passion, et dans les immolations mystiques de l'autel.

Ainsi nous apparaît la **mère chrétienne,** idéal impressionnant de la Femme telle que Dieu l'a voulue, dans sa vraie beauté, car toute autre beauté est vaine (Prov., 31, 30); — et principal agent de moralité, de religion, de sainteté dans le monde. A l'origine de la sainteté, les *saintes mères*, mères des saints [1]. Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère (I Pet., 3, 5).

Une seule apparition est plus ravissante, celle de la **Vierge**... Le christianisme a présenté la Virginité au monde comme la merveille de la Grâce. Saint Paul (I Cor., 7, 25), et après lui les docteurs et les Pères, Ambroise, Augustin, Jérôme, en ont célébré l'excellence... Mais la Virginité n'a pas été seulement *présentée* à la terre. En la personne de la **Vierge-Mère,** elle a été *donnée* au monde. Marie est Vierge, pour être libératrice avec Jésus, médiatrice auprès de Jésus, Vierge et Mère pour le Sacrifice...

---

[1] Et il serait facile de prouver que, le plus souvent, au point de départ du crime il y a la mère sans foi ou sans mœurs, la femme frivole, amusée, coupable, exemple et complice d'amoralité ou d'immoralité (Marc, 6, 22). — M. Henry BORDEAUX, dans *La maison morte* (1921), montre comment la *faute d'une mère* amène la ruine de la famille la mieux établie.

Nous parlions d'*Eucharistie.* Pour qu'elle soit possible, il faut que la pâte soit azyme; elle ne l'est, spirituellement, que par l'innocence : intégrité chez la vierge, pureté chez la mère, partout dignité des mœurs, *estis azymi* (I Cor., 5, 7); en toute vocation, c'est le sûr moyen, et le seul, pour devenir autour de soi, par la charité, une hostie bienfaisante.

COLLOQUES. — Au Cœur très pur de Marie (19 août). — Au Sacré-Cœur (promesses aux familles; intronisation)... *Anima Christi...*

LECTURES.

Abbé Ch. GRIMAUD. — *Aux mères et à leurs grandes jeunes filles. Futures épouses.* — Téqui, 1922.

La « grande idée de la maternité » doit être, assure l'auteur, le centre et le pivot de la formation de la jeune fille, et de son *éveil moral;* première partie du présent ouvrage. Cette idée suscitera et organisera la pratique de la piété féminine; elle dirigera utilement la formation intellectuelle du sujet, et pèsera sur le choix de l'avenir, qui ne se fera bien que sous l'influence de cette idée directrice.

L'auteur fait avec soin (p. 105 à 110) la part des vocations particulières et réservées, comme s'il sentait quel abus l'on peut faire du principe qu'il a posé... Évidemment, les perspectives de fiançailles humaines et de maternité peuvent devenir, pour les élues que Dieu s'est destinées, l'occasion d'une offrande à la fois plus réfléchie et plus généreuse à Dieu souverainement aimé. Jésus sera ainsi l'objet d'un amour de préférence; quoi de plus délicatement vrai!... pourvu toutefois que l'appel divin ne risque pas d'être *moins entendu* parmi les années de cette formation pédagogique dont l'idée de maternité sera délibérément la lumière et le stimulant... Il est bien vrai que, même dans la vocation religieuse, la femme reste *faite pour être « mère »*; sa

vocation essentielle la tournera vers les infortunes humaines ; elle doit être un jour la maman des orphelins, des petits, des malheureux, des pécheurs, et de tous ceux qui pleurent. Pensée fort juste, *théoriquement au moins ;* mais est-ce bien ainsi que, pratiquement, cette vue d'avenir sera comprise? et se fait-on de la vocation religieuse une idée exacte lorsqu'on affirme, implicitement, qu'elle a plus à gagner qu'à perdre dans une éducation organisée toute autour de cette notion — si noble d'ailleurs, et si vraie en soi — que la femme est constituée pour la maternité?... Simple question, mais doute pressant, qui n'a pas été tout à fait dissipé à la lecture de ces pages, où par contre nos lecteurs trouveront de très pieux développements sur le rôle de la sainte Vierge dans la formation de l'adolescente (p. 49 à 65).

La deuxième partie concerne la *vie de jeune fille.* Il importe de la prémunir, et contre « les écueils intimes qui émergent du propre fond de la nature féminine », et contre ceux de la *vie mondaine.* Elle s'exercera à la *vie intérieure,* seul soutien de la *vie d'intérieur* qui ne soit pas factice ; puis à la pratique des bonnes œuvres, autrement dit au *dévouement.*

Qu'on lui évite la *surexcitation imaginative.* Lui enseigner assidûment le calme de l'imagination, c'est lui rendre un service incalculable (p. 159). On sait le rôle capital des images ; ce trésor des images doit rester intact (p. 162). Qu'on écarte donc de sa route les excitants de l'imagination : roman, théâtre, et cinéma.

Qu'on la sauve aussi du *désœuvrement.* Sur les bals et sur les danses, les vérités utiles sont rappelées, fortement, sobrement, et avec un tact parfait (p. 173 à 178). L'auteur s'est donné la peine d'analyser, pour avertir « les mères et leurs grandes jeunes filles », le progrès lent mais implacable d'une passion dans un cœur facile à embraser et mal prémuni (p. 190 à 195). Ne faut-il pas que ces choses soient dites, dans un monde où les entreprises de « la séduction » passent pour anodines, et alimentent certaine littérature que l'on ose dire de bon goût?

Il fallait, à propos de la vie intérieure, recommander le *choix du directeur ;* c'est fait. L'auteur attend de celles qui souhaitent pour elles-mêmes le bienfait de la direction deux qualités rares, qui sont presque des vertus : la franchise, et le désir de se perfectionner (p. 227).

A la *fiancée* (3e partie) sont donnés ici les plus sages conseils ; et sur la noblesse du rôle conjugal qui, loin d'être humiliation ou déchéance, devient source de mérite et de grandeur quand il est pleinement accepté et compris selon les lois du Créateur ; et sur les gloires de la fécondité, ce qui permet à l'auteur d'être explicite sur les conséquences ignominieuses du divorce... Quant aux imprudentes qui, sur un caprice, et sans autre garantie qu'elles-mêmes, se promettent de convertir le mari que la passion leur présente, qu'elles lisent cet ouvrage ; il leur ouvrira peut-être les yeux (p. 317).

Dans le chapitre sur l'*initiation matrimoniale*, l'auteur nous paraît heureusement inspiré de souhaiter que la mère comprenne tout son devoir et prenne souci de s'en acquitter (p. 299). Le confesseur ne vient qu'après. [1]

Abbé Charles GRIMAUD. — *L'épouse attrait du foyer.* — Téqui, 1925.

Dans *Futures épouses*, il s'agissait de préparer la jeune fille à son rôle naturel. Ici, l'épouse qui a pris possession de son domaine apprend à y exercer, sans artifice ni contention, les influences chrétiennes qui lui assureront une royauté indiscutable.

a) Tout est vu ici, décrit avec soin, finement analysé, de ces premières attractions que l'épouse exercera, pour peu qu'elle le veuille, au lendemain du mariage : par ses dons intérieurs, plus importants et plus durables que ses charmes (jugement, volonté, optimisme) ; — par ses talents acquis, domestiques, artistiques ou autres ; — par ses vertus surtout : fidélité conjugale

[1] Signalons, pour compléter ces aperçus : 1) abbé MOULARD, *Saint Jean Chrysostome défenseur du mariage et apôtre de la virginité* (Gabalda, 1924). Fervent panégyriste de la virginité, comme saint Jérôme et comme saint Ambroise, l'évêque de Constantinople a été aussi l'un des champions de l'Église dans sa lutte contre les abus qui désagrégeaient le mariage (cf. F. CAYRÉ, *Précis de Patrologie*, Desclée 1928, p. 476) ; — 2) chanoine DUTOIT, *Chrétiennes ou païennes. Le dilemme contemporain dans l'éducation des jeunes filles* (de Gigord) ; où la « vertu » à la Marcel Prévost est qualifiée comme elle le mérite ; — 3) les méditations du P. LEBEAU, S. J., *Les jeunes filles de l'Evangile ; Les femmes de l'Evangile* (Desclée).

(p. 101 à 106), acceptation des graves devoirs, patience, esprit de foi, abandon à la Providence, abnégation... jusqu'au silence; désir de la maternité, et amour du sacrifice, les deux marchant de pair. Signalons à ce propos des pages excellentes sur la conjuration qui semble tramée par certaine « littérature » contre la fidélité conjugale (p. 106).

b) Mais quels dommages pour le foyer, que de ruines préparées ou imminentes, lorsque s'exerce la répulsion au lieu de l'attrait, compromettant à brève échéance l'union des cœurs, et brisant des liens qu'on voulait éternels. Trois de ces « causes de répulsion » sont signalées fort à propos : 1) la mondanité, avec le délaissement de l'époux, l'abandon de l'enfant, les flirts, etc.; — 2) les défauts d'humeur et de caractère : susceptibilité, rancune, jalousie, indiscrétion (Marie modèle de discrétion, p. 200); — 3) la mauvaise administration, avarice, ou prodigalité, avec les sautes d'un budget mal équilibré.

c) Ces obstacles élagués, par quels moyens positifs obtenir, en fait, la royauté désirable et nécessaire, gage de paix et de bonheur au foyer? — L'épouse y pourvoira, efficacement et saintement : 1) par sa piété personnelle, aidée de la direction (la rendre possible, p. 236); piété entretenue par un bon régime spirituel, et par le recours à Marie; — 2) par une influence chrétienne exercée assidument auprès de son mari : soit que des convictions intimement partagées laissent à l'épouse la joie de n'avoir qu'à écouter et à suivre un modèle; soit qu'elle ait à se garder de lui, s'il est indifférent ou hostile, surtout à certains points de la route, comme quand il s'agira du choix de l'école ou du collège (p. 269); soit même qu'il devienne urgent, quand passera le démon de la quarantaine, de le conquérir encore, pour assurer par la reprise du cœur la possession finale; — 3) enfin, par l'apostolat, grand moyen évangélique de garder à jamais le mari, en l'associant aux bonnes œuvres; et moyen sûr de former les enfants, par le sens social.

9.

L'ENFANT.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — L'enfant, dépôt confié par Dieu à la famille, à charge pour elle de l'élever chrétiennement, semble n'être qu'un fardeau; mais il devient un bienfait quand il est chrétiennement accepté et traité : 1° *Dépôt sacré;* 2° *Bienfait divin.*

2. *La construction de lieu.* — Notre Seigneur Jésus-Christ, entouré d'enfants qu'il bénit, à l'entrée de Capharnaüm, sous les sycomores; les passants, nombreux, affairés, s'arrêtent, émus... Les apôtres contemplent, étonnés...

3. *La grâce à demander.* — Connaître plus intimement, aimer plus ardemment, suivre plus assidûment Jésus, l'ami des enfants; devenir, auprès des familles, l'apôtre de l'éducation chrétienne.

1. — Dépôt sacré.

Méditons les *prédilections de Jésus pour les enfants.* Elles nous instruisent [1].

Jésus les attirait doucement à lui. Il aimait à les avoir près de Lui, à leur donner sa bénédiction et ses caresses. Guidées par leur admirable instinct, les mères les lui amenaient; cette divination, qui vient de Dieu, leur fait découvrir en Jésus le Dieu caché, bienfaiteur et ami de ceux qu'elles aiment le plus au monde... Les apôtres voulaient écarter ces turbulents, ces importuns; mais Jésus leur dit, les écartant eux-mêmes pour faire place aux enfants : *Laissez venir à moi les petits enfants.*

---

[1] Voir plus haut, p. 206. Nous complétons ici.

Laissez... Peu de gestes plus touchants à contempler; peu de paroles plus douces à entendre. *Sinite.* (Marc, 10, 14)

Et, dans son *enseignement*, Jésus leur donne une importance bien étonnante à première vue.

A l'occasion d'une contestation de préséance entre les apôtres, Jésus prend un enfant par la main, le place au milieu du groupe apostolique, et dit : *Si vous ne devenez semblables à cet enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* (Mat., 18, 1)... Ce qu'ils sont par le bienfait de leur âge, devenez-le par la grâce.

Malheur à qui *scandalise* l'un de ces petits. Et il y a scandale quand un obstacle est posé sur la route qui mène l'enfant à Dieu. *Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il fût jeté à la mer avec une meule au cou* (Mat., 18, 6).

Heureux, par contre, celui qui prend à sa charge un de ces petits... Le bien que l'on fait à l'enfant, c'est à Jésus-Christ même qu'on le fait. *Qui susceperit... me suscipit* (Mat., 18, 5).

Ne dirait-on pas que l'enfant est comme un centre autour duquel évolue et s'organise l'économie de la grâce?

— Que voyait donc Jésus en ces petits pour les aimer ainsi, pour les recommander ainsi, pour les défendre ainsi?

Il voyait en eux la *faiblesse*... Toute faiblesse, toute indigence, parle à son cœur (Luc., 4, 18...). L'enfant a faim, il a soif ; corps et âme, il n'est que faiblesse. Que peut-il, seul? (Mat., 25, 35).

Il aimait en eux l'*innocence*... Dans ces yeux limpides, que rien n'a ternis, il voit un reflet de la pureté divine : l'âme immortelle l'attire

image vivante de Dieu trois fois saint, encore frémissante de son éveil...

Il bénissait en eux *l'avenir :* pas seulement l'avenir en ce monde, une situation, une fortune, un nom ; mais l'avenir de son œuvre : les fils adoptifs, *filii, hæredes* (Rom., 8, 17) ; vivante matière toute prête aux opérations de la grâce, et destinée à les recevoir ; « l'homme nouveau » enfin (Eph., 4, 23 ; Rom., 6, 4). Cette « création » meilleure, qui va lui coûter tout son sang, Jésus la contemple en germe dans ces petits... Ne sont-ils pas *la moisson ?*

Devant les moissons presque mûres, blanchissantes au soleil, Jésus s'écriait, ravi : Voyez comme elles sont prêtes... *Levate oculos* (Jo., 4, 35...). Ainsi Jésus tressaille, dans l'espérance de l'éternelle moisson.

Quand viendra la consommation des siècles, les anges « sortiront », et sépareront les méchants d'avec les justes (Mat., 13, 49...). Que seront-ils alors, ces petits ? Il en est temps encore ; bons aujourd'hui, ils peuvent l'être toujours. Jésus vient pour qu'ils le soient et pour que, justes jusqu'à la fin, ils vivent avec les anges, à qui le ciel est préparé..., avec leurs anges, qui voient toujours la face du Père (Mat., 18, 10).

Tel est l'*opus Dei*, l'objet du divin travail (Jo., 17, 4). Jésus ne s'y est pas épargné... De là *ses droits :* non pas les « droits de l'enfant » d'abord, ni de qui que ce soit en ce monde, mais les **droits de Jésus-Christ.**

Comme les prérogatives de la *création* confèrent à Dieu un droit souverain sur toute créature, les bienfaits de la *rédemption* donnent à Jésus-Christ un droit absolu sur tout homme qui vient en ce monde (Jo., 1, 9 ; 17, 2).

— L'Eglise, héritière de ces droits, répète à la famille ce que disait la fille du Pharaon à la mère du petit abandonné, Moïse, perdu dans les flots du Nil : *Accipe puerum istum et nutri mihi* (Exod., 2, 9).

L'enfant est donné aux parents, non pas comme une propriété, mais comme un dépôt...

Dépôt sacré.

L'enfant n'est ici-bas la *propriété* de personne : ni de l'Etat, ni de l'Eglise, ni de la famille. Dieu seul est propriétaire de l'enfant, parce que, seul pleinement auteur, il lui donne, non pas quelques modalités d'être, mais l'être.

Au sens relatif du mot, les parents sont les premiers propriétaires de ce divin trésor, parce que premiers et immédiats collaborateurs de Dieu dans l'œuvre créatrice.

Dieu crée l'âme. Mais il subordonne cette opération souveraine — l'union de l'âme avec le corps — à la volonté des parents, à qui par ailleurs il commande de s'acquitter de leur office conformément aux lois de la nature, inscrites par Lui dans son œuvre... D'un mutuel accord, les époux posent des conditions d'existence, mais avec si peu de souveraineté que, leur tâche remplie, il ne leur reste qu'à s'en remettre à Dieu des effets de leur concours. *Cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : servi inutiles sumus* (Luc., 17, 10).

De là ces droits absolus de Dieu et de son Christ — inséparables (Jo., 10, 30) — sur lesquels il n'est permis à personne de transiger.

Rien de *facultatif* ici. Pas d'*hypothèse* qui puisse masquer ou abroger cette *thèse*. Pas de fait qui s'impose plus que ce fait... Il donne naissance au devoir de servir Dieu et son

Christ... et au *droit* d'accomplir toujours ce devoir...

L'enfant possède ce droit, et tous les droits particuliers qu'il implique... Enumérons-les.

a) *Droit à la naissance chrétienne.*

Droit à *l'existence*, si Dieu la lui donne, et telle que Dieu entend la donner; non pas quelconque par conséquent, ni sans moralité; car Dieu déteste l'infraction à ses commandements... Il veut l'introduction de l'enfant dans la vie par la famille, telle qu'il l'a constituée (Gen., 1, 28) et restaurée (Marc., 10, 8), fondée sur le mariage un, indissoluble, et religieux... Droit à naître *légitime :* légitime, conforme à l'ordre.

Or, il est impossible d'assimiler, sans danger pour l'ordre, le fruit de l'aventure aux naissances que l'honneur environne. Ces dernières seules fournissent à l'*ordre* un appoint utile. Les autres, inavouables, introduisent dans la cité le désordre... Il en est des victimes de ces unions louches comme de ces astres errants qui traversent le ciel par les nuits d'automne : bolides qui n'ont pas d'histoire, qui n'appartiennent à aucun système défini ; ne les comparons pas aux limpides étoiles qui viennent, radieuses, et pleines de joie, dire au Seigneur, sur un appel de Lui : *Ecce, adsumus* (Bar., 3, 35).

La société, pour assurer son avenir, ne doit-elle pas protéger la famille contre ces natalités douteuses, étrangères à l'ordre divinement établi?... Ce n'est pas la natalité comme telle (un contingent de naissances) qu'il s'agit de promouvoir pour relever un pays; ni même la nuptialité ; mais la *moralité de l'une et de*

l'autre : la multiplication de foyers chrétiens, étrangers, par conviction religieuse, aux calculs restrictifs : un meilleur étiage des familles chrétiennes, seules capables de fournir des naissances nombreuses et légitimes.

Droit à l'existence *honorable*... Entendons par là un *nom sans tache.*

Dieu nous connaît, comme il nous a faits, par notre nom, *finxit singillatim* (Ps. 32, 15). Chacun d'entre nous répond à une idée divine, représentée et en quelque sorte incarnée dans *un nom*, qui ne doit pas devenir un reproche ou un opprobre, mais un titre de gloire dans le cortège du Christ, *elegit nos in Ipso, ut essemus immaculati* (Eph., 1).

Le Bon Pasteur, lui aussi, appelle ses brebis par leur nom, *vocat nominatim* (Jo., 10, 3).

Le nom, quel héritage! Les hommes y tiennent; ils en ont l'orgueil. Ils disent : Noblesse oblige... La noblesse de l'élection divine — du nom chrétien — n'obligera-t-elle pas les parents?... Comment des parents qui n'ignorent pas cette solidarité du nom osent-ils faire peser d'avance sur un enfant l'ignominie d'un nom qu'ils n'ont pas su garder sans souillure?...

b) *Droit à l'initiation chrétienne.*

Encore un **droit du Christ,** voie, vérité, vie, seul salut, pierre du fondement (I Cor., 3, 11).

L'initiation au *surnaturel*, par la révélation du Fils de Dieu, n'est pas seulement *utile* parce qu'elle donne du lustre à la vie et parce qu'elle en protège la moralité. Nul autre viatique n'est plus *indispensable* à l'homme, s'il veut ne pas manquer sa vie, *panis Dei qui de*

celo descendit et dat vitam mundo (Jo., 6, 33). De tout homme Dieu *l'exige*, en même temps qu'il le lui *offre*. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné (Marc., 16, 16).

L'enfant a donc *droit au baptême*, prise de possession de l'être naissant par Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, auteur de l'adoption ; agrégation de l'enfant à la famille divine. *Nisi quis renatus* (Jo., 3, 5).

L'enfant a *droit aux grâces* que le baptême implique et appelle, *secundum propositum* (Rom., 8, 28...).

Entre la naissance sur terre et la naissance au ciel — grâce, gloire, ne faisant qu'un — un enchaînement existe. Cette destinée en deux phases forme dans la pensée divine un tout indivisible (Rom., 8, 28 à 31).

Ces *grâces* qui doivent, dans l'intervalle, avancer un si grand ouvrage, c'est à la **famille** qu'il appartient de les désirer pour l'enfant, de les demander pour lui, de les lui rendre possibles...

Comment, en effet, hormis un miracle que Dieu ne s'est pas engagé à accomplir, les obtiendrait-on sans la famille?

Au mauvais riche, qui souhaitait une intervention extraordinaire du ciel pour préserver ses frères des éternels supplices, le ciel répond : Ils ont Moïse et les prophètes (Luc., 16, 31).

Aux enfants, pour le salut, Dieu donne le Christ et l'Église, mais par la famille...

Pourquoi **par la famille?**

a) Parce que la famille est le *milieu providentiellement disposé* pour la croissance physique et morale de l'enfant.

De ces dispositions de la Providence, il y a témérité et faute à ne pas tenir compte... Nos organes n'exigent-ils pas, pour s'exercer, un milieu parfaitement adapté? L'œil, avec sa merveilleuse structure, verra-t-il sans les milieux propices?... Or, la famille est le milieu divinement voulu pour l'éclosion progressive de l'âme frêle de l'enfant :

Milieu *précoce* et *naturel*, où l'enfant est saisi dès ses premières heures, et par ses propres auteurs ;

Milieu *durable* et *sans artifice*, dont l'influence ne cesse pas, intérieure et extérieure à la fois, fondée d'ailleurs non sur des règlements ou des conventions, mais sur les lois mêmes de la vie ;

Milieu *persuasif*, pleinement accepté par l'enfant, où les sentiments les plus tendres et les besoins les plus profonds de l'âme encore rudimentaire trouvent leur apaisement ;

Milieu patient, tutélaire, *aimant*, où l'enfant ne sera ni intimidé ni heurté, à l'heure des incidents ou des crises.

b) Pourquoi encore?... Réfléchissons, prions.

De quoi s'agit-il, quand nous parlons d'initiation *au surnaturel?* D'une *formation morale*, d'abord et surtout : cultiver dans l'âme neuve les dispositions morales favorables à l'acceptation des vérités de la foi. Avant tout, écarter les obstacles qui s'opposent à l'épanouissement de la foi... Où sont-ils, ces obstacles? Beaucoup plus dans la *volonté défaillante* que dans l'intelligence obtuse, pour l'ordinaire du moins. C'est la *volonté* qu'il importe de préserver, d'assainir.

L'histoire des Pharisiens ne le fait-elle pas entendre?... Jésus ne se fiait pas à eux, *non se credebat eis*... Eux, malgré tant de miracles, ne croyaient pas en lui (Jo., 12, 37); sa parole ne « prenait » pas en eux (Jo., 8, 37). Leurs œuvres étaient mauvaises.

On écartera donc avec soin de l'âme qu'on veut rendre attentive à la grâce la *présomption*, les *passions*, l'*abstention*... La famille seule peut y suffire, au premier âge, où le pli se prend :

1. La présomption... Comment la foi, humiliation volontaire de l'esprit devant la vérité révélée, trouverait-elle entrée dans un être sûr de lui-même?... Mais cette infatuation puérile, où se guérit-elle mieux que dans la famille? La nécessité d'y être enfant et d'y rester à sa place rabat vigoureusement l'orgueil...

2. Les passions... Forces et stimulants quand elles se mettent au service du bien; mauvaises conseillères, vrais tyrans, quand elles s'en détournent... Mais ne sont-elles pas vingt fois par jour contrariées dans la famille, sous le contrôle des parents?

3. L'abstention... Rien de plus préjudiciable à la foi que l'absence de prière et de pratique... Pratiquer sera toujours, pour croire, le plus court moyen, un pragmatisme sans danger. C'est l'exemple qu'il faut à l'enfant. C'est donc au sein de la famille que l'abstention, mortelle à la piété, sera le mieux empêchée ou corrigée, si elle peut l'être.

Quel scandale pour l'enfant quand la famille manque à ce devoir!... *Si votre œil, si votre main, si votre pied vous scandalisent, arrachez-les, jetez-les loin de vous* (Mat., 18, 8...). Mais le moyen, pour l'enfant, de s'arracher à sa famille?... Pauvre paralysé, il se traînera, sans force, auprès des eaux de la grâce, sans y pouvoir entrer : *Je n'ai personne* (Jo., 5, 7).

c) Pourquoi enfin par la famille? Parce que l'initiation surnaturelle ne se borne pas à des

habitudes de préservation morale. Elle com porte un véritable *enseignement religieux*, un *instruction*, une *doctrine;* vérité avant tou savoir certain, et non pas seulement émotion et pratiques, rites et formules.

Qui le lui donnera, cet enseignement, si famille manque?

Qu'on le veuille ou non, l'enfant grand Avec l'éveil de son jugement se posent pou lui des questions ; des problèmes sont soulev devant lui ; il entendra, ne pouvant fermer l oreilles, formuler autour de lui les sophism d'une morale habilement neutralisée, les me songes d'une histoire savamment dénaturée Quelqu'un doit être là — *son père d'abord* — pou lui apprendre qu'il existe une façon chrétienn d'envisager ces problèmes et de les résoudre.

Par ailleurs, la vérité catholique forme u tout cohérent, un corps de doctrine solideme construit, et sans fissures. Nier un seul dogm c'est les nier tous. Quelqu'un doit être là - *son père d'abord* — pour lui signifier la hau valeur scientifique de cette doctrine, et l moyens de l'acquérir [1].

---

[1] Traiter l'enseignement religieux comme il doit l'être : com la première des disciplines, et la plus importante pour la v comme la plus délicate des tâches, à préparer avec so comme un véritable enseignement, source de certitudes, non pas seulement comme un besoin sentimental. Relire à propos les *Réflexions* de Mgr LAVALLÉE (*Revue Ap* 1er oct. 1921 ; *Doct. cath.*, 26 nov. 1921). Comme manu nous recommanderions *La Doctrine catholique*, de l'ab BOULENGER (Vitte).

Toutefois, l'on fera bien de commencer par l'*Evang* (voir Lettre de Mgr LANDRIEUX, évêque de Dijon, à s clergé, 22 sept. 1922 ; *Doct. cath.*, 14 oct.). Séparé de l'Évi gile, le catéchisme serait insuffisant, actuellement, au moi pour faire l'éducation religieuse de l'enfant.

Mais la famille, le plus souvent, ne peut suffire à une tâche pareille... Temps, capacités, lumières et outillage, tout lui fait défaut...

Recueillons cet aveu. Tirons-en deux conclusions :

1. D'abord la **nécessité du prêtre.**

Le prêtre est, en effet, indispensable à la famille. C'est à lui que tout le surnaturel est confié. On cherche en vain Dieu sans le Christ, le Christ sans l'Église, l'Église sans le prêtre. Le maître de la doctrine, c'est lui. Le catéchiste par état, c'est lui. Il a mission. *Allez, enseignez* (Mat., 28, 19; Rom., 10, 15).

Mission qui commence, auprès de l'enfant, dès les origines de l'enfant: Mission parallèle à celle des parents, mais supérieure.

Ainsi, que l'enfant aille au catéchisme, qu'il y soit assidu, qu'il s'y plaise; qu'il en apprenne avec soin la lettre, qu'il en retienne les explications; qu'il écoute le prêtre, qu'il aime le prêtre... Mais, par ce détour, nous voici ramenés à la pressante obligation de répéter aux parents : *Tout dépend de vous...* Sans eux, que deviendra cette fréquentation du catéchisme, et ce respect du prêtre?... Je ne vois plus que froideur ou dédain, méconnaissance du prêtre, et impossibilité pour lui de se faire écouter.

2. Et puis, l'**importance de l'école.**

Oui, au maître incombe le devoir de seconder — de respecter à tout le moins — cette œuvre de la famille, par le souci constant de laisser à chaque matière enseignée sa perspective et sa valeur par rapport aux vérités et aux

faits divins. Mais l'école, à tous ses degrés, remplirait en vain ce programme si la famille, par son silence ou par son action neutralisante, devenait complice de la démolition secrète que les passions cherchent toujours à réaliser, pour la ruine de la foi, au fond du cœur humain.

« Séparer la religion de la morale ! ah ! je m'explique encore que des esprits faussés en fassent l'essai dans le domaine des spéculations philosophiques. La morale qu'ils auront isolée de la sorte ne tiendra pas, voilà tout. Heureusement, ces penseurs malavisés n'ont pas seuls la parole. D'autres, à côté d'eux, ne laisseront pas prescrire les vérités nécessaires. Mais risquer ce divorce dans l'éducation ! quelle aberration ! quel sacrilège ! Malheureux ! Ignorez-vous donc que le père et la mère sont, de par Dieu, les premiers révélateurs du devoir? S'ils manquent leur tâche, qui la reprendra après eux? Il y a des assises souterraines qui portent tout l'édifice de la moralité d'une vie ; et ces assises, les parents seuls ont mission de les poser. Qu'ils se trompent, qu'ils bâtissent sur un sol mouvant, et l'édifice est promis à la ruine. Or, messieurs, la preuve est faite maintenant. Une éducation religieuse n'assure pas toujours, hélas ! le triomphe de la morale ; mais une éducation sans religion en assure l'irrémédiable défaite. Ah ! je sais bien qu'un vent de folie souffle depuis quelque temps sur le monde. On s'est contenté d'abord d'écarter la religion de l'enseignement public. L'école, a-t-on dit, restera neutre. Entre l'affirmation et la négation de Dieu et de son Christ, elle ne prendra plus parti. Comme si ce n'était pas déjà prendre parti contre l'affirmation que de lui substituer le silence, indice de dédain, conseiller d'indifférence, fauteur du doute ! La famille, dit-on, et l'Eglise sont là pour combler le vide. Oui, si la famille continue de comprendre son devoir, si elle appelle l'Eglise à son secours. Mais peut-on nier l'influence qu'exerce sur le grand nombre des parents, surtout dans les classes populaires, l'exemple de l'athéisme officiel? La neutralité de l'école engendre l'irréligion du foyer. Au fond, c'est bien là ce qu'on a voulu !... » (Mgr D'HULST, *Confér.* 1894, p. 118).

c) *Droit à l'orientation chrétienne.*

De par sa fin dernière, et de par sa rédemption, l'enfant a droit à être *orienté vers Dieu.*

Or, il existe une connexion étroite entre la *carrière* dans laquelle on se fixe et la *destinée* surnaturelle. Ici encore, *nature* et *surnaturel* se compénètrent.

De la voie dans laquelle on entre dépendent, et les *secours* matériels et moraux dont on disposera (seront-ils nombreux? efficaces? abordables?...); et les *dangers* que l'on évitera (facilement? difficilement?...); et les *vertus* que l'on pratiquera (lesquelles? avec aisance?...). Une erreur d'aiguillage, et le train court à l'abîme. Plus il accélère sa course, plus il précipite la catastrophe.

Le droit de l'enfant est d'être, en un pareil sujet, *positivement aidé*... Il ne peut se suffire. Une attitude passive, dite respectueuse, ne respecterait rien. Il y faut une influence positive : aide, conseil, concours.

La semence est là, déposée dans le sol. La terre lui ouvre son sein, elle y repose. Le soleil, la pluie viendront *opportuno tempore*... Elle n'y dort pas inerte. Divinement pourvue, elle vit. Le germe cherche des sucs propices. Ne les trouve-t-il pas, il meurt...

Précisons quelque peu :

a) *La carrière*, — la vocation en général, « l'avenir » — lui sera montrée comme le *moyen*, pour lui, de rester fidèle à son *devoir chrétien* d'imiter sur la terre Jésus-Christ et de sauver son âme.

b) Parmi *les carrières*, certaines « vocations » plus relevées que les autres, lui seront indiquées, expliquées :

vocations très appréciées de Dieu, très utiles aux âmes, très méritoires pour le ciel.

Sa jeune sagacité s'exercera, il interrogera, il priera ; pesant le pour et le contre, il poursuivra son enquête. *Domine, quid me vis facere?*... Et peut-être Jésus, le regardant, lui dira, appel suave, réitéré, pressant : *Si vis*... Veux-tu?...

c) La famille ne restera pas oisive, indifférente, parmi ces débats d'une âme d'enfant qui cherche laborieusement sa voie. Elle fera tout, non pas pour précipiter une résolution si grave, mais pour aider l'enfant dans ce choix décisif... Concours intelligent et charitable.

Empiétement, dit-on... C'est *empiéter* sur les « droits de l'enfant ».

Non... L'aider à connaître ses responsabilités; lui fournir les éléments d'une étude complète, au lieu de la tronquer par des silences irréparables, ce n'est pas empiéter...

Empiéter sur ses « droits »? Mais à ce compte, on les viole tous les jours lorsque l'on discute devant lui les avantages et les inconvénients d'une mesure à prendre...

Pour tout dire, *éclairer* la liberté de l'enfant, est-ce le *pousser* indûment dans une voie « déterminée » ? Sommes-nous donc déterministes? Ne savons-nous pas que le propre de la liberté, faculté du choix, c'est précisément de pouvoir assigner elle-même une efficacité pratique à tel motif, moins déterminant en soi?... La pire obstruction de la liberté ne consiste-t-elle pas plutôt à la maintenir sans lumière, à l'état passif et neutre?... Le crime serait moindre de laisser un estomac sans aliment, un poumon sans air, sous prétexte de ne pas entraver par des apports indiscrets le jeu libre de ces organes.

Devoir d'*orienter l'enfant*... bien des fois *éludé*. Comment?

1. Par le *silence*, ce honteux péché d'omission qui pèsera d'un poids si lourd sur l'avenir de tant d'enfants...

2. Par l'*isolement* où reste l'*unique*.

Dans la famille nombreuse, l'enfant trouve le secours d'une tradition qui le saisit et d'un milieu qui l'entraîne. Il est encadré, il est porté, la famille le soutient. Et si elle est dévouée à Dieu de père en fils, quel appoint! Alors, parents et proches de tout degré approuvent d'avance tout choix héroïque.

3. Par l'équivalente *séquestration*.

C'est séquestrer équivalemment un enfant que de le placer dans un milieu où la vocation, si elle existe, a toute chance d'avorter... Ne le commet-on pas, ce crime, autour de nous, par les sécularisations de toute sorte, par les neutralisations systématiques, auxquelles s'exerce comme à un progrès une société à qui la guerre semble n'avoir rien appris?... Neutraliser les âmes d'enfants, c'est rendre impossible le recrutement des vocations d'élite.

Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu (Marc., 12, 17).

2. — Bienfait divin.

1. Il en est du royaume des cieux comme d'un homme qui, partant en voyage, appelle ses serviteurs et leur confie ses propres biens. A l'un, il donne cinq talents; à l'autre, deux; à un autre, un seul... Dépôt d'argent, *grave souci*. Mais les serviteurs avisés (et justement

ceux qui ont reçu davantage) s'empressent de les faire valoir ; et ainsi, d'une cause d'embarras, ils font une source de profits, *operatus est, lucratus est...* Et le maître, à son retour, leur prodigue ses récompenses. Fidèles en de petites choses, ils sont établis sur de plus grandes (Mat., 25, 21).

L'apologue s'applique à notre sujet. L'enfant, *lourd fardeau*, mais *source de biens...* Méditons ce point.

Onus meum leve... Si des secours abondants sont préparés au chrétien par une providence attentive, pour l'aider, au jour le jour, à porter le joug du Seigneur, pourquoi ne parler que de fardeau? *Nolite solliciti esse, sufficit diei malitia sua* (Mat., 6, 34).

Si, au prix des fatigues d'une mission courageusement remplie, certains résultats considérables sont assurés, pourquoi ne parler que d'embarras, et ne voir en Dieu qu'un maître dur et exigeant, *homo durus* (Luc., 19, 21)? Ne déprécions pas les tâches fécondes, comme fait le serviteur paresseux.

Entrer dans les charges publiques, quel *fardeau!...* Mais un homme de cœur hésitera-t-il? S'enrôler pour la défense de la patrie menacée, quel risque, quel *fardeau!* mais quel honneur, et quel devoir! Etre doux, toujours ; pauvre, de bonne foi ; pur et charitable, partout ; souffrir avec patience ; avoir faim et soif de la justice (Mat., 5, 3), quel programme! quel *fardeau!...* Mais c'est le ciel sur terre, *beati...*

Ainsi de tout *fardeau* envisagé à la lumière de l'Evangile, *onus meum leve* (Mat., 11, 30...). Notre sainte religion ne supprime ni les difficultés ni les fardeaux ; mais elle modifie telle-

ment les perspectives que les épreuves les plus rebutantes prennent un aspect aimable. *Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam* (Jo., 12, 25).

Le lumineux principe ou *Fondement* de saint Ignace nous avertit ici. Les créatures sont moyens, rien que moyens. Prendre les plus appropriées au but — non pas les plus faciles, ni les plus attrayantes — c'est sagesse. Aussi la ferme volonté de servir Dieu et d'imiter Jésus-Christ donnera souvent aux moyens les plus onéreux un intérêt spécial. *Tollite jugum... invenietis requiem* (Mat., 11, 30).

2. Il y a, il est vrai, *la manière*... Tout dépend de la manière. Quand on a découvert *la divine manière*, la vie se transforme.

La *divine manière*, personne ne nous l'apprend mieux que **Marie** et **Joseph,** au sein de la famille idéale.

Lorsque, dans la plénitude des temps, Dieu envoie au monde l'Enfant merveilleux, le ciel est en mouvement pour l'annoncer. Depuis longtemps l'archange Gabriel a prédit les semaines d'années qui précéderont sa venue; Isaïe a fait l'engageant tableau des douceurs et des gloires de son règne (Is., 7; 9; 42; 49). La naissance miraculeuse de Jean-Baptiste prélude à son apparition. La Vierge immaculée, fleur du monde et paradis de Dieu, reçoit l'annonce du règne sans fin de celui qui sera le Fils du Très-Haut. Les anges chantent sur son berceau... Quel personnage a jamais été introduit dans l'univers avec plus de magnificence?

Et cependant, si nous considérons toutes les circonstances de cet événement, quel contraste!... Cet enfant, espérance et gloire du monde, n'est-il pas, dès le jour où il entre au

foyer de Joseph et de Marie, un *fardeau ?*... Ce Roi, *Rex regum*, est le plus pauvre des enfants, le plus obscur des nouveau-nés, un roi sans couronne, un prophète sans gloire, un thaumaturge impuissant, un messie ignoré ; un petit être vagissant et sans défense, soumis à la faim, au froid, aux rigueurs d'un sort incertain ; un persécuté, un exilé, un innocent agneau que le glaive poursuit, cause d'alarmes pour son père et sa mère, cause de martyre pour les mères en deuil ; bref, un *fardeau*... un *enfant incommode*[1].

Enfant incommode lorsque, présenté au Temple, Siméon annonce qu'il sera une torture pour le cœur de sa Mère (Luc., 2, 35).

Enfant incommode lorsque, à douze ans, il se dérobe à la sollicitude de ses parents et n'est retrouvé qu'après trois jours de mortelles inquiétudes (Luc., 2, 46).

Enfant incommode lorsque, des lèvres du fils devenu grand, tombent ces mots : *Voici que nous montons à Jérusalem, et le fils de l'homme sera crucifié* (Mat., 20, 18...). La croix, quel fardeau !...

Mais non. Ce sont là les choses que l'homme voit, *ea quæ parent* (I Reg., 16, 7...). La foi perce les voiles et atteint les réalités profondes, *sperandarum substantia rerum* (Heb., 11, 1).

Le saint enfant Jésus, loin d'être un fardeau pour Joseph et pour Marie, n'est pour eux que *joie, bonheur, honneur.*

Pour ceux qui reçoivent mal Jésus-Christ, il sera pesant fardeau, et châtiment, *erit in ruinam ;* mais à ceux qui le reçoivent comme Joseph et Marie, il est *résurrection* (Jo., 1, 12 ; Luc., 2, 34...). Le *fardeau* s'est changé en *bienfait.* Comment cela ? par quel prodige ?...

[1] Ce mot audacieux est de BOSSUET, *Élévations*, XIX, 3.

Par un artifice qui n'a rien de magique. Il suffit de *prendre l'enfant tel que Dieu le donne.*

Joseph et Marie restent à jamais les modèles de cette *sainte manière* d'assumer le divin fardeau. Laquelle?... — L'ange la fait entendre en trois mots : *Prenez... Fuyez... Restez...* (Mat., 2, 13)[1].

a) Prendre l'enfant... *Tolle.*

Manière toute sainte. L'accueillir avec joie... Le prendre là où il est, dans sa faiblesse, pour l'élever jusqu'à Dieu... Le voir tel qu'il est, dans la pensée de son Créateur qui le nourrit, dans l'amour de son Rédempteur qui s'est offert pour lui, dans la grâce de l'Esprit-Saint qui veut l'enrichir.

b) Fuir... *Fuge.*

Fût-ce au loin, en Egypte, à travers la nuit noire... Défauts à corriger, vertus à former, préjugés à dédaigner, monde à mépriser ; crises à traverser, Hérode enfin à déjouer...

c) Rester... *Esto ibi.*

Tenir, jusqu'à ce que soit accomplie, au gré de l'ange qui reviendra, la tâche de patience, de discrétion, de désintéressement, de charité...

Souvent, quel long exil !... Vous vous sentez seuls, peu récompensés, pas compris, guère aidés... Exil, parmi l'envie, l'hostilité, les jalousies... Exil dans la patrie même, dans une société demi-paganisée, à qui plaît l'entreprise laïque... Comment persévérer, malgré l'insuffisance des secours, l'incertitude du lendemain, les menaces persistantes?... *Heu mihi, quia*

[1] Voir *Sur les pas de Jésus*, t. I, n. 4, *La Fuite en Egypte.*

incolatus meus prolongatus est (Ps. 119, 5...). Restez pourtant. *Esto ibi...*

3. Mais que de **bienfaits** à ce prix!

Pour recevoir l'enfant, pour le sauver, pour l'élever, il faut renoncer à la vie oisive, frivole, égoïste; s'enchaîner, accepter les servitudes quotidiennes, travail et renoncement; éloigner résolument certaines *manières* d'être époux, d'être père, d'être mère; entrer dans le grand sérieux de la vie chrétienne; *insigne bienfait.*

Ne parlons plus de *fardeau.* Voici l'enfant devenu bienfait divin :

Par sa seule *présence... Ecce sic benedicetur homo;*

Par les *vertus* qu'exige son éducation;

Par son *innocence;* rempart pour la famille... car si la famille garde l'enfant, l'enfant garde la famille; les anges y habitent avec lui...;

Par les *mérites* dont il devient l'occasion, car aux œuvres corporelles et spirituelles de miséricorde sont attribués d'éternels mérites;

Par les *résultats* de son éducation : car quel sera cet enfant? une lumière peut-être, la fierté et l'honneur des siens;... une aide matérielle pour ses parents si plus tard ils sont dans le besoin;... un trophée pour l'Eglise, puisque, en sa personne, le divin Enfant, une fois de plus, est sauvé des mains d'Hérode...

Souci,... mais sauvegarde...

Fardeau,... mais soutien...

Charge,... mais récompense...

Epreuve,... mais bénédiction...

Voilà bien le *trésor caché* dans un champ (Mat., 13, 44).

Résolutions... Colloques...

LECTURES.

Mgr D'HULST. — *Œuvres* (passim).

Conférences de Notre-Dame, 1894, 4e conférence. *Les devoirs des parents.*

Nouv. Mél. Orat. IX. Exhortation aux mères chrétiennes (p. 491...). L'adoption divine domine vos droits maternels. Vous êtes chargées d'élever et de nourrir vos enfants pour le sacrifice... Vous leur devez : la connaissance de la vérité divine ; le bon usage de leur liberté sous l'influence de la grâce ; la fidélité à chercher et à suivre la vocation (p. 493 à 500 — modèle, Marie à la Présentation).

Mél. Orat., II, *Discours sur l'éducation* (notamment p. 56). *L'enseignement neutre et la destinée humaine ;* ce qu'il faut penser de l'omission volontaire du problème de la destinée : « précisément parce qu'elle est volontaire, cette omission a un sens et trahit une doctrine. Sous l'apparence d'un dédain superbe et impassible, elle cache des passions de sectaires ».

G. CERCEAU, S. J. — *Catéchisme de Léon XIII.* — Vitte, 1901.

Devoirs et droits des parents dans l'éducation de leurs enfants (p. 375 à 388). Voir, en particulier, dans les *Œuvres* de LÉON XIII, *Nobilissima Gallorum gens* (1884, t. I), *Officio sanctissimo* (22 déc. 1887, t. II), *Sapientiæ christianæ* (10 janv. 1890, t. II, de l'édit. de la Bonne Presse).

F. KIEFER (supérieur du collège Saint-Stanislas de Strasbourg). — *L'autorité dans la famille et à l'école*, 4e édit. — Beauchesne, 1920.

Pour bien exercer l'autorité, il faut : 1° être maître de soi (écueil de la timidité et de l'impressionnabilité) ; 2° comprendre l'enfant ; 3° respecter l'enfant, sa spontanéité, sa naïveté, sa pudeur (la surveillance est un adjuvant, p. 111 à 125) ; 4° aimer l'enfant ; 5° être

ferme; quelques règles pratiques excellentes (p. 160 à 175) : savoir ce que l'on veut; le vouloir fortement et avec suite; avoir le sens de l'ensemble et y subordonner les détails; ménager ses forces et graduer ses effets; faire suivre la menace de son effet; savoir fermer les yeux à propos; ne pas pousser les enfants à bout, etc.; 6° user des moyens de répression (les punitions, p. 186 à 197); 7° manier à propos l'éloge et le blâme.

Victor POUCEL. — *La foi de l'enfant.* — Messager du Sacré-Cœur.

Le premier âge, encore indéterminé au bien et au mal, écrit le P. Victor POUCEL dans le *Messager du Sacré-Cœur* (oct. 1923) attend de nous *des empreintes*... L'enfance est d'ailleurs — les cas exceptionnels et monstrueux mis à part — l'époque de la plus belle droiture de l'homme, tout artifice étant ignoré de l'enfant... S'il s'agit enfin du procédé par lequel l'éducateur formera ce petit être tout neuf, « matière incroyablement délicate, maniable, formable », c'est *l'influence directe et personnelle* qu'il faudra conseiller et pratiquer.

Cette formation, le P. Victor POUCEL l'étudie de près, en détail : formation de la *foi*, de la *piété*, du *caractère*. Nous citons quelques lignes :

« Nous n'avons pas à démontrer, je pense, la suprême importance de ce point, *la Foi*, qui commande les deux autres. C'est de la foi, en effet, que doit se nourrir la piété, sous peine de dégénérer en pur sentiment. C'est la foi qui donne sa distinction propre, on pourrait dire unique, au caractère chrétien. S'il ne s'agissait que de tremper un caractère quelconque, *ethnici hoc faciunt*, un païen y serait bon.

« La foi de l'enfant, toute fraîche du baptême, vive, facile, mais sans racines encore dans un esprit personnel, se fortifiera par deux moyens principaux : par la connaissance précise; par l'entraînement à la vie de foi.

« Il importe d'abord de préciser, dès leur apparition, les représentations mentales des choses de la foi. C'est ce que l'Eglise a tenu à faire à ses propres débuts en établissant les formules de sa profession de foi et de sa liturgie. Les formules donnent à la foi un corps, et lui

assurent une existence inviolable, indépendante de nous. Ces formules que l'Eglise a fixées dans sa jeunesse, elle les répète encore, les mêmes, dans son âge mûr. De la même façon, le premier souci des éducateurs -- parents d'abord, sera donc celui d'un catéchisme bien appris par cœur, de manière à n'être plus oublié, avec les prières liturgiques usuelles et l'Histoire sainte. Et cette préoccupation urgente doit conduire à établir partout, à perfectionner sans cesse et mettre au point de fortes organisations scolaires et paroissiales pour l'enseignement du catéchisme.

« A l'exercice de la mémoire se joindra celui de trouver sous les mots des réalités ; ceci est encore indispensable. Un préjugé, contre lequel nous ne réagirons jamais trop, veut que les enfants soient moins capables que nous de porter la vérité divine, sous prétexte que leur intelligence n'a pas, dans l'ordre pratique, social, le même développement que la nôtre. Mais le don d'intelligence qui éclaire et rapproche de l'âme les objets de la foi est tout autre chose qu'une finesse de grandes personnes. Il est le privilège des « petits ». Un commerce sympathique avec les enfants montrera d'ailleurs, plus qu'on ne le soupçonnait d'abord, leur aptitude aux choses de Dieu. Et ce ne sont pas seulement les « Nellie »[1], quelques enfants élus entre mille, ce sont nos enfants à nous, en général, nos petits Jean et nos petits Pierre, qui embrasseront nos mystères les plus hauts, la présence de Dieu et la présence réelle, avec l'instinct du nourrisson qui prend le sein, pour peu que nous les aidions à cela. N'ayons donc pas peur d'appeler fréquemment nos enfants des mots qu'ils prononcent aux choses qu'ils sont si disposés à aimer. Notre-Seigneur présenté dans la forme qui leur convient le mieux, celle de son enfance, mais aussi dans sa Passion, dont le pathétique les pénètre naïvement, gravera ainsi dans leur raison une empreinte, par des images indélébiles. La Sainte Vierge, le Ciel, le commerce des Anges et l'intercession des saints, que tout le monde invisible leur devienne présent par de fréquents rappels. Mais pour que cet enseignement

[1] Ou les « Guy », pourrions-nous ajouter, par allusion au petit élu de Notre-Dame, GUY DE FONTGALLAND, dont nous avons déjà parlé ; voir *Sur les pas de Jésus*, t. II (p. 445).

soit efficace, il convient de le lier opportunément aux actions les plus ordinaires. Que leur cœur, donné à Dieu dès le réveil, revienne à Dieu à tout propos. Plus la vie leur apparaîtra surnaturelle dans tous ses détails, plus leur foi sera profonde et durable. Redoutons comme une plaie mortelle la « laïcité » d'une volonté qui se développe en dehors de l'orbite de la foi, en fonction d'une raison devenue efficace par elle-même. Ce mauvais pli, que seule une vigilance à la fois maternelle et chrétienne décélerait au début, se durcira, sera un jour cette séparation que nous déplorons dans tant de chrétiens entre leur vie presque totale et un christianisme de souvenirs. Le juste vit de la foi, oui, à condition qu'il en ait vécu dès l'enfance ».

H. DEHOVE. — *Le droit des familles vis-à-vis de l'Etat en matière d'éducation.* — René Giard.

Il y a un siècle s'inauguraient en France des luttes célèbres qui devaient aboutir, en 1850, à la loi sur la liberté d'enseignement. La lutte s'imposera partout, aussi longtemps que voudra prévaloir l'erreur d'après laquelle cette liberté serait une sorte de concession consentie aux particuliers par l'Etat.

1) La fin propre de l'État, c'est la sauvegarde du « bien commun » ; et par là il faut entendre « l'ensemble des conditions requises pour que tous les membres de l'État aient la faculté d'atteindre, librement, par leur activité propre et dans la mesure du possible, à leur vrai bonheur temporel ». — Cette fonction comprend, et la sauvegarde efficace des droits de chacun, et l'aide positive apportée à l'initiative privée, en vue de procurer aux hommes le bonheur de la communauté comme telle. D'où cette conséquence logique, que « si l'Etat est fondé à réclamer, et au besoin à imposer par la force le respect de toutes les mesures qu'il prend dans l'intérêt de l'ordre public, matériel ou moral, s'il peut exiger le concours de tous les associés en tout ce qui se rapporte au bien général, irréalisable par les seules ressources de l'initiative privée, individuelle ou collective, il n'a pas, il n'a plus le droit de se substituer à cette initiative privée, lorsque celle-ci se suffit à elle-même, sur quelque champ au surplus qu'elle se déploie » (p. 13).

2) Or, quand il s'agit de l'éducation des enfants, l'initiative privée se trouve être « plus splendidement en possession que jamais, avant toute intervention possible des pouvoirs publics ». Car voyons exactement de quoi il s'agit :

« Il s'agit, en somme, de savoir, et il ne s'agit que de savoir à qui incombe, de par la nature des choses, la mission d'assurer à l'enfant la formation intellectuelle et morale dont il a besoin. Poser la question, c'est la résoudre : *le tuteur, l'éducateur, l'instituteur naturel de l'enfant, c'est le père et la mère de famille, et eux seuls.* C'est à ceux qui lui ont donné la vie, *et à eux seuls*, qu'il appartient de lui procurer tout ce qui pour l'homme, créature intelligente et libre, capable de connaître le vrai et de s'attacher au bien, fait la dignité, l'honneur et le prix de la vie. Il n'y a pas de subtilité de raisonnement, il n'y a pas de raffinement de dialectique, qui puisse tenir en face de cette vérité élémentaire et de cette évidence irrésistible.

« Que les parents ne soient pas toujours, qu'ils ne soient même pas souvent en mesure de pourvoir par eux-mêmes à pareille tâche — au moins sur toute la ligne — nous en tombons d'accord ; mais aussi bien ont-ils alors la ressource de s'adresser à d'autres, à des maîtres de leur choix, et *de ce choix nous affirmons qu'ils restent, naturellement parlant, les seuls juges, comme ils en assument seuls, devant Dieu, toute la responsabilité.*

« En d'autres termes le droit d'enseignement et d'éducation n'est autre chose, dans l'ordre naturel, tel que Dieu l'a établi, que le prolongement nécessaire et le corollaire indéclinable de cette sublime fonction qui s'appelle la paternité. Que dis-je? Mais c'est plus qu'un droit, à ce compte, *c'est avant toute chose un devoir*, devoir essentiel, s'il en est, devoir impérieux par excellence — ou plutôt, ce n'est un droit que parce que c'est premièrement un devoir : or, si l'on peut, à l'occasion, aliéner un droit ou renoncer à un droit, ou n'aller pas jusqu'au bout de son droit, se soustraire à un devoir, rester en deçà de son devoir n'est jamais permis. Le droit demeure toujours chose infiniment respectable, à coup sûr ; mais quand il est l'autre face d'un devoir, il devient de ce chef doublement intangible et sacré » (p. 14).

3) Une objection, il est vrai, se présente. L'État, gardien-né du « bien commun » n'est-il pas directement intéressé à la bonne éducation des enfants ; donc fondé, comme tel, à prendre l'affaire en main? — La réponse est facile. De ce motif d'intérêt social il serait exagéré de conclure que l'enseignement soit fonction publique, ou pouvoir essentiel de l'État ; voici pourquoi :

« Il y a deux choses, somme toute, à considérer dans l'éducation et dans l'enseignement : 1° leur rapport au bien *privé* ou particulier de l'enfant, dans lequel il s'agit de former l'*homme* (un homme capable d'atteindre sa vraie destinée terrestre et, par delà, sa fin éternelle) ; 2° leur rapport au bien *public*, en ce sens que ce futur homme est aussi un futur *citoyen*, qu'il faut également préparer ou aider à devenir un membre utile de la société.

« Or il est évident, de la dernière évidence, que la société ni le pouvoir social n'ont, règle générale et en principe, rien à voir dans l'éducation envisagée au premier point de vue : il suffit de se reporter à notre démonstration antérieure, fondée tout entière sur cette vérité indiscutable, que l'État n'a pas à se préoccuper du bien privé, mais exclusivement du bien public.

« C'est seulement à ce second point de vue que l'intervention des pouvoirs publics peut paraître légitime. On dira, par exemple : « l'État a précisément droit et pouvoir sur tout ce qui est nécessaire au bien public ; or le bien public est dans un rapport très étroit avec l'éducation des enfants comme citoyens. *Ergo.*

« — *Distinguo majorem*, car c'est avant tout la majeure de l'argument qui est ici fautive, à raison de l'équivoque ou de l'ambiguïté de termes qu'elle enveloppe — ou plutôt *des* équivoques et *des* ambiguïtés de termes qu'elle enveloppe, car il y en a plusieurs. Il y en a toujours deux, pour le moins, l'une qui porte sur le *droit* ou le *pouvoir* conféré à l'État, l'autre qui se dissimule sous ces mots d'apparence inoffensive : « *tout* ce qui intéresse le bien commun ». Expliquons-nous.

« 1° Le droit de l'État, tout d'abord, peut être direct, immédiat, premier ou primaire, permanent, absolu, etc., et il peut être aussi occasionnel, transitoire, subsidiaire, secondaire, indirect, etc. Et 2° parmi les multiples choses qui « *intéressent* » le bien commun, il en est qui

dépassent, de soi, par nature, en toute hypothèse et en toute rencontre, la sphère d'action des initiatives privées; et il en est aussi qui n'échappent à leurs prises qu'en vertu de circonstances exceptionnelles, dans une hypothèse donnée, momentanément, accidentellement.

« Or l'État n'a de droit et de pouvoir direct, absolu, immédiat, premier, etc., que sur les choses de la première catégorie, c'est-à-dire, car on y est toujours ramené, c'est-à-dire en somme la protection de l'ordre juridique et les diverses mesures propres à promouvoir positivement et directement la prospérité commune, etc., bref les éléments ou constitutifs proprement dits du bien commun lui-même, tel qu'il a été défini ci-dessus. Quant à la seconde catégorie, quant aux choses qui, tout en se rapportant de près ou de loin au bien commun, ne le constituent pourtant pas à la lettre, à titre d'éléments proprement dits, parce qu'elles ne sortent pas, ordinairement parlant, du domaine des initiatives privées, l'État n'a sur elles qu'un droit indirect, subsidiaire, occasionnel, etc., c'est-à-dire, car on y est toujours ramené aussi, qu'il n'est fondé à s'y immiscer qu'au défaut éventuel des initiatives privées. Et nous maintenons avec énergie que tel est précisément le cas pour l'enseignement et l'éducation envisagés même dans leur rapport à l'intérêt social ou comme formation du futur citoyen : l'État, disons-nous, ne peut légitimement en assumer la charge que s'il n'a pas été pourvu à ce besoin de la société par une autre voie et d'une autre manière, par les organismes qui ont reçu de Dieu même le soin d'y pourvoir; et l'on entend bien qu'il s'agit toujours en premier lieu des familles » (p. 19).

Après quoi, l'on accordera sans peine, à l'État, vis-à-vis de l'enseignement : un droit de surveillance, d'une part; un droit de suppléance, de l'autre, quand l'initiative privée ou familiale fait défaut.

4) Mais ces droits de la famille s'accentuent singulièrement, quand on les considère dans leurs rapports avec la destinée surnaturelle des hommes. Et là, intervient d'office la Société divinement instituée pour en connaître, c'est-à-dire l'Église de Jésus-Christ, mère et pourvoyeuse des âmes. Cette mission de l'Église donne

au droit des parents une force nouvelle, et un crédit inébranlable :

« Nous avons eu occasion de le signaler, ce qui rend ces droits particulièrement inviolables, c'est qu'ils sont chez les parents mêmes l'autre aspect et comme la bienheureuse contrepartie, la compensation providentielle des obligations, des lourdes obligations qui leur incombent en qualité de chefs d'une famille. Or, dans l'ordre surnaturel où il a plu à la libéralité infinie de Dieu de nous appeler, la première de toutes ces obligations est de faire de leurs enfants des chrétiens et de les élever pour le ciel. En les présentant au baptême, ils ont solennellement reconnu le droit de Jésus-Christ sur eux, avec cette maternité de l'Église dont il vient d'être question. Et ils ont pris du même coup l'engagement formel, engagement irrévocable, engagement sacré à tous les titres, de se conformer à ses prescriptions et à ses directions en tout ce qui intéresse leur avenir éternel.

« On vient de parler du baptême : mais c'est plus haut encore qu'il faut remonter, jusqu'au mariage, lequel pour les chrétiens n'existe qu'avec le sacrement et dans le sacrement et par le sacrement. En instituant celui-ci, Jésus-Christ a pris possession de la famille ; il a, d'une certaine manière, fait des époux dont il sanctifie l'union ses propres ministres et les auxiliaires de l'Église à l'égard de leurs enfants. Voilà pourquoi, lorsqu'ils les présentent au baptême, les parents les reçoivent de l'Église avec la charge de pourvoir, sous le contrôle de l'Église même, à leur éducation chrétienne. Et ainsi cette éducation surnaturelle elle-même, *qui appartient premièrement à l'Eglise*, appartient-elle aussi aux parents, à titre secondaire sans doute, mais pourtant essentiel ; à titre secondaire, puisque ce n'est qu'une extension des droits et devoirs de l'Église et comme une délégation de celle-ci ; à titre essentiel pourtant, attendu que cette participation à l'autorité de l'Église résulte de la constitution même de la famille chrétienne, fondée, encore une fois, sur le sacrement de mariage.

« Mais ne l'oublions pas, si par là-même les devoirs des parents chrétiens sont devenus plus étendus et plus impérieux, leurs droits se sont, en revanche, affermis et amplifiés dans la même mesure. Moins que jamais, en effet, quand Dieu et l'Église se mettent ainsi de moitié

avec eux dans les prérogatives qu'ils tiennent de leurs augustes fonctions de père et de mère, il n'appartient à personne ici-bas d'y porter aucune atteinte. Et par là-même, lorsqu'ils disputent l'âme de leurs enfants aux entreprises d'un pouvoir sectaire, c'est l'Église, c'est Dieu même qui, dans ce combat acharné, interpose en leur faveur son autorité souveraine : ce n'est plus seulement leur droit proprement dit qu'ils défendent, c'est le droit même de Dieu et de son Église, c'est le droit de Dieu et de son Église en eux, c'est le droit de Dieu sur eux et sur les chères âmes dont Dieu et son Église leur ont confié le dépôt doublement sacré. Quelle noble et sainte fierté, quel courage invincible la conviction de cette vérité capitale peut leur mettre au cœur, c'est ce qui se comprend de soi » (p. 27)[1].

Mgr GAY — *Conférences aux mères chrétiennes*, 2 vol. — Mame.

Au tome I, on trouvera un commentaire solide et pieux du texte célèbre de la *Femme forte*, au livre des Proverbes (ch. 31), « qui pourrait être appelé le code ou le manuel de l'épouse et de la mère chrétienne ». On y apprendra : les mystères cachés sous les symboles de la *laine* et du *lin;* — pourquoi la femme forte est comparée à un *navire;* — quel est le pain dont elle nourrit ses fils (l'autorité, la vérité, l'amour) — la *région lointaine* où elle va chercher cet aliment — le champ qu'elle achète, la vigne qu'elle plante ; la *ceinture* dont

[1] Sur ces questions, voir notre ouvrage *Par la famille*, 2e édit. (Action Populaire, 1921) ; — et les quatre volumes du P. COULET, S. J., *L'Eglise et le problème de la Famille :* 1) La crise du foyer ; 2) La stabilité du foyer ; 3) La fécondité du foyer ; 4) L'école et le foyer (Edit. Spes). Dans ce dernier, le « droit de l'enfant » est précisé ; les droits de l'État délimités avec soin ; le droit fondamental et naturel, pour la famille, de choisir les maîtres de l'enfant, exposé avec fermeté ; et la neutralité scolaire démasquée.

— L'article *Question scolaire*, du Dictionnaire Apologétique, comporte trois études : la première, du P. DE LA BRIÈRE sur le Droit des Congrégations à enseigner, et sur la Répartition Proportionnelle scolaire ; — la seconde, de M. Georges GOYAU sur ce que l'Église a fait pour l'école ; — la troisième, de M. DEHOVE, que nous venons de résumer.

elle entoure ses reins (force et chasteté, ch. X); — les œuvres auxquelles elle met la main; le *négoce* qu'elle entreprend; — l'*hiver* contre lequel elle prémunit les siens : toute mère chrétienne doit munir ses enfants d'une double force, d'une conscience bien formée, et d'un caractère bien trempé, digne, ferme et bon (p. 213 à 218). La mère sera, au foyer, la gardienne spéciale de la *loi de clémence* (ch. XXI) : l'intercession et la médiation lui sont dévolues dans la famille. — Elle préside aux « sentiers de l'enfant » depuis sa naissance jusqu'à son mariage. Ces *sentiers*, « ce sont d'abord leurs dispositions natives, leurs instincts, leurs passions, leurs défauts, leurs goûts et toutes leurs habitudes, soit naturelles soit acquises. Ce sont ensuite leurs actions, leurs occupations, leurs relations. Il n'y a rien de tout cela à quoi ne s'étende de droit votre intendance, et que vous ne deviez effectivement connaître, surveiller et régler ».

L'auteur indique trois sortes de travaux : purification, préparation, action de grâces, requis pour que l'âme ne mange pas son pain (le pain eucharistique) dans l'oisiveté (ch. XXV). A propos du travail de purification, notons ces lignes : « Rien ne serait plus opposé à l'esprit de l'Eglise que de vous dissuader de communier parce que vous avez commis et commettez même habituellement des péchés véniels, habitude dont il faut conclure que, dans telle ou telle mesure plus connue de Dieu que de vous, vous affectionnez ces péchés; non certes leur malice et moins encore peut-être leurs funestes effets, mais la joie que vous y goûtez, bien que vous la sachiez déréglée et mauvaise, et c'est là, souvenez-vous-en, ce qu'on nomme en théologie affection au péché véniel. Si, comme je le suppose, votre confesseur est éclairé et sage, il tiendra compte sans doute de vos dispositions pour vous conseiller ou vous permettre des communions plus ou moins fréquentes. Dans bien des cas la communion, et même souvent renouvelée, sera précisément un moyen, et peut-être même le plus efficace, de fortifier votre volonté, d'épurer et partant d'affranchir votre cœur, d'augmenter votre confiance en Dieu et votre crainte de lui déplaire et votre zèle pour le contenter » (p. 410) [1].

[1] De cet avis, remarquable pour le temps où il était écrit, c'est-à-dire avant les directions données par PIE X sur la

Mgr GAY rappelle le *témoignage* glorieux que rendent à cette mère ses fils, dignes d'elle : témoignage qui n'a toutefois toute sa réalité que dans les deux mères parfaites : la Très Sainte Vierge, et la Sainte Eglise catholique (ch. XXVII).

Vicomte E. DU JEU. — *Madame de Chantal. Sa vie dans le monde. Sa vie religieuse.* — Perrin, 1927.

D'un bout à l'autre de ce récit d'une très noble vie se laisse voir « l'heureux mélange de perfection religieuse et de réalisme pratique qui sera le signe particulier de cette attachante figure ». Nous n'en retiendrons ici que les relations de cette femme éminente avec sa famille, après la mort tragique de son époux. Au moment d'exécuter la très grave décision qui devait la séparer des siens pour la consacrer à Dieu, les assauts furent bien rudes : non seulement chez son étrange beau-père, à Monthelon ; mais à Dijon, d'où il fallait se dégager, alors qu'un père très aimant, et vieilli, se refusait à un tel abandon ; et alors que Celse-Bénigne, l'unique fils, l'adolescent de treize ans, fit à sa mère la scène célèbre ; la voici, au vrai, finement commentée :

« Ce fut à Dijon que se consomma le sacrifice. Tout le monde connaît la célèbre scène des adieux, le 29 mars, à l'abbaye de Saint-Étienne où résidait le président Frémiot. Parents et amis y étaient réunis : Mme de Chantal, profondément émue, allait de l'un à l'autre, embrassant ses proches, demandant pardon à tous et de tous sollicitant des prières. « Ses yeux nageaient dans l'eau ». Quand elle parvint à son fils qui ne devait pas la suivre dans son exode, Celse-Bénigne se pendit à son col. Mais ici, laissons une fois de plus la parole à la mère de Chaugy : « La compagnie redoublait ses larmes et ses sanglots d'entendre ce discours filial et maternel si douloureusement amoureux. La vaillante mère voulant passer outre pour aller dire adieu à M. Frémiot, le jeune gentilhomme, avec des pleurs et une grâce non pareille, s'alla coucher sur le

---

communion très fréquente et même quotidienne, retranchons le « *peut-être* », et nous serons dans le vrai.

seuil de la porte de la salle : « Hé bien ! dit-il, ma mère, je suis trop faible et trop infortuné pour vous retenir ; mais au moins sera-t-il dit que vous aurez foulé votre enfant aux pieds ». Et comme le bon M. Robert, voyant la sainte s'arrêter un instant, lui disait : « Madame, eh quoi ! les larmes d'un jeune homme pourraient-elles faire brèche à votre constance? — Nullement, répondit-elle en souriant, mais que voulez-vous, je suis mère », — et, ce disant, elle passa sur ce cher fils.

« Je sais bien que ce trait-là, nombre de cœurs sensibles le lui ont reproché et le lui reprochent encore. Mais n'oublions pas que Mme de Chantal est une sainte, et ce qui caractérise la sainteté, c'est, pour parler comme l'Eglise, l'héroïcité des vertus. Et puis, il y a ce sourire maternel, cet adorable sourire à travers les larmes, qui met si bien les choses au point, qui mesure si exactement la vraie portée du geste un peu théâtral de l'enfant. — Il est charmant, ce Celse-Bénigne, mais tout le monde le gâte, sa mère, son grand-père et aussi son oncle Claude Frémiot : pour lui, sa mère incarne tout ce qu'il y a de bien et de beau au monde, et la voir partir — si loin — est le premier étonnement douloureux d'une vie doucement choyée jusque-là. Il pleure, il supplie ; puis, de ne pouvoir la retenir, il s'irrite et il fait du drame. Le précepteur, le bon abbé Robert, qui connaît à fond la nature impulsive et égoïste de son élève, juge le geste de mauvais goût, à un tel moment, et le laisse entendre d'une voix quelque peu grondeuse. La mère, au contraire, trouve cela un peu fou mais tout à fait joli, et, dans son grand chagrin, dans le déchirement de tout, elle s'y arrête un instant — oh ! pas longtemps — pour en bien conserver la vision, et puis elle passe, écartant délibérément, avec une fermeté simple et sans éclat, ce qu'elle considère comme un délicieux enfantillage, et qui, au fond, n'est que cela, il faut bien en convenir avec elle » (p. 76).

Fidèle à Dieu qui l'appelait, Madame de Chantal le fut encore à ses enfants, notamment à ses trois filles, Marie-Agnès, Françoise, Charlotte. On se convaincra sans peine, en lisant ce livre, qu'outre un zèle constant de hausser jusqu'à Dieu l'âme de ses enfants, Madame de Chantal pourvut encore avec un soin attentif à les établir selon leur condition. La faute n'en fut point à elle si les événements, qui sont nos maîtres, trahirent

en partie ses intentions maternelles. La conclusion de ce chapitre mérite de nous retenir :

« Et maintenant, si l'on veut résumer le rôle de Mme de Chantal vis-à-vis de ses enfants, il me semble impossible de lui dénier, quoi qu'on ait pu dire, les mérites d'une mère à tous égards accomplie. Mère, certes elle le fut, autant et plus qu'aucune autre, par la compréhension élevée de ses devoirs, par sa tendresse et par ses angoisses encore. Sans trêve, sa sollicitude plane au-dessus de ces deux êtres chéris qui l'ont tant fait souffrir. Par ses conseils et par ses lettres, elle ne cesse de les guider dans la vie, avec une nuance un peu plus marquée d'autorité vis-à-vis de Françoise, de tendresse plus indulgente pour Celse-Bénigne ; cette différence d'attitude lui est peut-être dictée par la différence des caractères, à moins que, tout simplement, elle ne se souvienne que son fils, après tout, est le chef de la maison, ce qui signifie beaucoup encore en ce temps-là et impose quelque réserve dans les rapports familiaux. En grande sainte qu'elle est, elle voudrait voir ses enfants marcher à sa suite dans les voies de la perfection : eux, n'en ont cure et ne prêtent qu'une oreille distraite aux pieuses sollicitations d'une mère qu'ils vénèrent, mais dont les exemples leur paraissent un inaccessible modèle. Françoise est certes une très honnête femme, mais elle aime à recueillir des hommages et des dignités ; elle est préoccupée d'amasser des biens — et Celse-Bénigne songe surtout à ses plaisirs : de ce profond désaccord, ils sont infiniment moins attristés que leur mère. Quand les épreuves eurent brisé l'orgueil et la vanité de Françoise, celle-ci revint, sincère et confiante, chercher un refuge auprès du grand cœur maternel ; si Celse-Bénigne eût vécu davantage, sans doute, ayant jeté son feu, il eût agi de même. Excusons ce fils tant aimé d'avoir été, en somme, un assez mauvais sujet : la faute en est au sang bouillant des Rabutin et aux temps troublés dans lesquels il vécut, nullement à son éducation. Mme de Chantal ne l'abandonna à lui-même que lorsqu'il fut parvenu à l'âge d'homme, libre de choisir sa voie : aucune autre n'eût pu faire mieux ni davantage. Puis elle le sauvegarda par ses prières et par ses tendres avis. Il faut citer, à titre d'exemple, la belle lettre qu'elle lui écrivait au moment qu'il partait pour l'île de Ré :

« Au reste, mon fils, vous voilà parmi les hasards de la guerre... cela me rendra plus attentive devant Dieu pour vous. Et en tout lieu et en tout temps, un moment de vie ne nous est point assuré ; mais où sont les périls éminents, il y a encore moins d'assurance ; c'est pourquoi je vous prie et conjure, mon très cher fils, d'avoir un soin extraordinaire de votre âme, de la mettre et tenir en bon état et telle que nous voudrions qu'elle fût à l'article de la mort. C'est un passage qu'il faut que tous les hommes fassent ; l'importance est de le faire en la grâce de Dieu... ». Du moins, cette suprême adjuration fut écoutée. « La fin de ce vaillant gentilhomme fut aussi chrétienne que généreuse : dès le matin, il s'était préparé au combat par la réception des sacrements, et il exhala son dernier soupir dans les sentiments de la piété la plus sincère ». Sa mère le sut et, dans son immense chagrin, elle en ressentit quelque consolation.

« En dehors de ce grand souci pour l'âme de ses enfants, M^me^ de Chantal ne négligea rien de ce qui concernait leurs intérêts temporels, tant qu'elle en eut la charge. On a dit avec quelle ardeur elle embrassa le projet de mariage de Françoise avec Toulonjon, et avec quel doigté délicat elle sut le mener à bien. Ce fut elle aussi qui maria Celse-Bénigne, et, dans ces deux unions, les hautes qualités morales qu'elle trouva chez son gendre et sa bru marchaient de pair avec les avantages de fortune et les convenances mondaines. Non vraiment, il ne me paraît point possible d'énoncer de bonne foi la supposition que, chez M^me^ de Chantal, le souci de sa vocation et le soin de son ordre aient pu faire tort à l'accomplissement de ses devoirs maternels !... (p. 185). »

10.

SOLITUDES.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — 1. Le *sujet.* — Dieu appelle l'âme dans la solitude. « Je conduirai mon peuple dans la solitude, et je lui parlerai au cœur » (Os., 2, 14)[1]. Promesse engageante du cœur à cœur avec Dieu; invitation touchante, et appel pressant. On pourrait croire une telle faveur réservée à la nouvelle Alliance; mais non, elle appartient à l'un et à l'autre Testament. Toujours ancien, toujours nouveau, cet appel à l'intimité divine se répète d'âge en âge; n'est-il pas contemporain de nos origines, par notre élévation primitive à la Grâce? Dès l'Eden, Dieu entrait en communication familière avec sa créature privilégiée, dans la splendide solitude d'un paradis.

Toutefois, de quelle solitude s'agit-il pour nous qui avons perdu ce séjour? Il y a des *solitudes funestes;* il y a des *solitudes forcées;* il y a des *solitudes saintes :* 1° La solitude peut devenir un *Ecueil;* 2° elle sera, souvent, une *Probation* nécessaire; 3° par l'intimité avec Dieu, elle devient une *Grâce.* Méditons ce sujet.

2. La *composition de lieu.* — Jésus seul sur la montagne, le soir, se retire pour prier. Représentons-nous Jésus, les mains et les yeux levés, seul, dans la nuit, devant son Père; *solus erat ibi* (Jo., 6, 15 et Marc., 6, 47); *pernoctans in oratione* (Luc, 6, 12).

3. La *grâce à demander :*

« *O mon âme, que rien ne te trouble, que rien ne t'épouvante! Tout passe. Dieu ne change point. Qui a Dieu, rien ne lui manque. Dieu seul suffit. Que ton*

---

[1] Il s'agit littéralement, dans le prophète Osée, des promesses que Dieu fait à son peuple pour le temps où, revenu au devoir, l'infidèle se convertira : *ego lactabo eam, et ducam in solitudine, et loquar ad cor ejus* (Os., 2, 14). Il est permis d'entendre de l'âme chrétienne ce que Dieu dit de son peuple choisi.

désir soit de le voir, ta douleur de ne pas le posséder encore, ta joie de ce qui peut te conduire à lui, et tu vivras dans une grande paix. » (SAINTE THÉRÈSE).

1. — Solitudes funestes.

LE PIÈGE.

Que la solitude soit recommandée par le saint Livre, par le Livre qui ne trompe pas, on peut s'en étonner.

N'est-ce pas dans ce même Livre que nous lisons : *Væ soli, quia cum ceciderit, non habet sublevantem se* (Eccle., 4, 10)? — Et puis, un puissant instinct proteste en nous contre la vie solitaire. *Non est bonum hominem esse solum* (Gen., 2, 18). L'homme est né sociable : il a besoin du commerce de ses semblables. Les solidarités les plus étroites le saisissent dès sa naissance; et jamais il n'y échappe totalement. N'est-ce pas là une des thèses fondamentales du droit naturel? — Et si nous parlons de la vie chrétienne, n'est-ce pas plus vrai encore? Vertus et apostolat impliquent le groupement : l'obéissance suppose les supérieurs; la charité, le prochain; le zèle, des foules à entraîner; d'un mot, l'Eglise, société visible et hiérarchique...

Aucune de ces considérations, toutefois, ne saurait l'emporter sur un vaste fait, de psychologie et d'histoire, d'expérience et d'ascèse : 1° la solitude fait partie des observances religieuses; assurément, elle n'y sera parfois qu'un rite, formaliste et mal compris, mais elle y peut devenir une religion en esprit et en vérité; — 2° elle est recommandée, louée, dans la sainte Ecriture. *Ecce elongavi fugiens, et mansi*

in solitudine (Ps. 54, 8); — 3° les saints l'ont aimée et pratiquée de bonne heure, dans l'Eglise; — 4° Jésus, le premier, nous en a donné l'exemple...

Toute contradiction cesse si l'on fait ici, pour ne pas confondre, les distinctions nécessaires. Non, toute solitude n'est pas salutaire pour nous. La solitude peut devenir *un piège*, créer pour l'âme *un écueil*. Certes, les périls ne manquent pas dans le monde; la prudence commande de les éviter; mais il ne suffit pas de fuir le monde pour ne les plus rencontrer; *periculis in solitudine* (II Cor., 11, 26). S. BERNARD, le moins suspect des témoins, nous en avertit; écoutons-le prémunir ses disciples, et tracer d'une main sûre les limites à garder [1] :

« *Sed periculosum est si forte velit inter sæculi turbas agere pœnitentiam, ubi nimirum alii venenatis persuasionibus, alii undique exemplis pejoribus ad peccatum alliciant, alii adulationibus in vanam gloriam, alii detrectationibus in impatientiam animum ejus dejiciant. Procedat jam necesse est prudentiæ radius* [2].

---

[1] Et rappelons-nous les *Moines d'Occident :* « Nous sommes tous portés à nous exagérer, dans le passé comme dans le présent, la paix et la suavité de la vie religieuse, au milieu des orages, soit de cette société d'autrefois, si violente, si belliqueuse, si troublée, soit de la société moderne, si frivolement agitée, si mobile dans sa servilité. On a raison de se représenter le cloître comme un nid suspendu dans les branches d'un grand arbre secoué par le vent, ou comme la chambre intérieure d'une barque battue par les flots... Mais dans ce nid et dans cette barque, préservés des tempêtes du dehors, que d'orages, que de périls, que d'écueils intérieurs ! » (MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, t. V, 1867, p. 334). Et il souligne dans ce livre XV (ch. 17), ces « orages du cœur ».

[2] Dans ce passage, S. Bernard compare la naissance du Fils de Dieu dans l'âme à la naissance de la lumière du matin.

Ostendat quantas et quam importunas, præsertim in hac generatione nequam, opportunitates et occasiones peccati offerat mundus et ingerat; quam debilis sit ad illas humanus animus, maxime qui in peccati consuetudine sit nutritus. In hac ergo die prudentiæ eligat de præsenti sæculo nequam fugere, dicens cum propheta : Odivi ecclesiam malignantium, et cum impiis non sedebo (Ps. 25, 5). *Sed nondum sufficit hoc. Forte enim vult eligere solitudinem, non satis attendens propriam infirmitatem, et periculosam diaboli luctam. Quid enim periculosius quam solum luctari contra antiqui hostis versutias, a quo videatur, et quem videre non possit? Itaque jam habet necessariam fortitudinis diem, ut noverit custodiendam ad Dominum fortitudinem suam, et in acie multorum pariter pugnantium esse quærendam, ubi tot sunt auxiliarii quot socii, et tales qui dicere possint cum Apostolo : quia non ignoramus astutias inimici* (II Cor., 2, 11) ». (S. BERNARD, *in Circumcis. Domini;* P. L., t. 183, col. 139).

1. Ecueil, elle le devient, quand elle est cultivée pour elle-même. — Il existe un goût de solitude très avouable. Qui l'a mieux éprouvé que les religieux [1], pour qui la paix des champs, le silence des forêts, la parure des fleurs, la beauté des nuits étoilées, la nature avec ses sourires, avec ses orages, avec sa fécondité ou son mystère, devenaient comme autant d'échelons pour l'ascension vers Dieu? La solitude repose l'âme, l'apaise et l'élève. Mais les déviations du romantisme ont montré à quels excès peut conduire ce « sentiment de la nature », l'un des thèmes préférés de la poésie. Solitude, où je trouve une douceur secrète... A quelle idolâtrie du moi n'a-t-il pas été poussé, et jusqu'à l'extrême orgueil morbide, par le « pro-

[1] Le même MONTALEMBERT, au t. II (liv. 8), des *Moines d'Occident*, rappelle le goût des moines pour la nature, l'art avec lequel ils choisissaient leurs solitudes, dans les déserts, dans les forêts *(Les moines et la nature)*.

meneur solitaire »?... Il a nourri une rêverie imprudente, une mélancolie sensuelle, des tristesses sans objet, poison funeste aux jeunes cœurs. En sommes-nous tout à fait guéris?

Besoin malsain, aussi, quand la recherche de la solitude n'est qu'une des variétés de l'hypocondrie, du pessimisme et de la misanthropie [1]. Nulle poésie ne saurait relever cette laideur; et la religion la condamne. Le misanthrope veut fuir dans un désert l'approche des humains... A quoi la mondaine répliquera, sans un remords : La solitude effraie une âme de vingt ans.

2. Piège, encore, quand elle est désirée, cherchée, comme un repos prématuré, que rien ne justifie, que tout condamne; quand elle se définit lassitude ou paresse, lâcheté consentie; abstention ou désertion du devoir; peur des charges de la vie, et volonté de s'y dérober; éloignement délibéré des œuvres, émigration boudeuse à l'intérieur. C'est la flétrissure que mérite la solitude volontaire du célibat quand nulle raison supérieure n'en explique le choix.

Détestons-la aussi — car elle déplaît à Dieu — quand la peur de l'effort paralyse les vertus. Sous l'influence de cette disposition, hostile

---

[1] Sainte Thérèse a écrit, dans son récit si animé des *Fondations*, un chapitre des plus judicieux, le VII[e], sur la *Conduite à tenir envers les personnes atteintes de mélancolie.* Cette connaissance, ajoute le titre, est nécessaire aux Supérieures (Œuvres complètes, du Monastère de Paris, t. III, p. 126; Beauchesne, 1909) : « Si l'on y prend garde, on reconnaîtra que ces personnes sont surtout portées à faire leur volonté, à dire tout ce qui leur vient à la bouche, à découvrir chez les autres des fautes dont elles voileront les leurs, à prendre leur plaisir partout. En un mot, ce sont des personnes qui n'ont point de frein en elles-mêmes... »

aux initiatives généreuses et aux abnégations héroïques, on verra l'obéissance peser bientôt d'un poids trop lourd ; et l'homme de Dieu, prêtre ou religieux, secouant le joug, vivra seul, c'est-à-dire indépendant, et à sa guise ; *labia nostra a nobis sunt*... La charité, tenue en échec, sera omise, ou compromise ; la vie commune, en religion, courant chaque jour les plus grands périls, succombera enfin ; le zèle, attiédi par mille lenteurs, languira et mourra, victime d'inerties calculées. Solitude où Dieu même est tenu à distance ; alors la tiédeur envahit une existence qui ne se concentre que pour échapper aux sujétions ; la tristesse suit, inévitable, et prend parfois, dans les plus saints états, un caractère inquiétant, stigmatisé d'un nom fort transparent, l'*acedia ;* amertume foncière, dégoût étrange des biens de Dieu ; fruit vénéneux des solitudes malfaisantes, où s'est énervé le courage sacerdotal ou religieux.

Sous des formes atténuées, moins coupables, funestes cependant, certain attrait de solitude s'autorisera de prétextes futiles, quoique spécieux. Un examen sérieux, et l'emploi des remèdes, nous les feront éliminer. L'impossibilité de se recueillir? Mais on n'essaie d'aucune industrie pour fixer l'attention! — La difficulté de concilier l'action avec la prière? Mais on traite avec dédain les vieux livres de l'ascèse chrétienne, où la présence de Dieu est enseignée! — Les plaintes, répétées à tout venant, sur l'encombrement des journées, sur les accaparements inséparables de la vie moderne? Mais vingt fois le jour, à condition de prier, *semper orare*, on serait à même de secouer la tyrannie des choses, ou de faire

face, d'un cœur égal, à l'importunité des hommes. Bref, que voyons-nous le plus souvent? Les tâtonnements, les tourments, d'une âme qui, par sa faute, trop volontairement seule, loin des secours divins, n'a trouvé ni son régime spirituel approprié, ni la voie sûre du progrès. Elle *s'appartient*, quoi qu'elle en dise, elle ne s'appartient que trop. C'est à Dieu, au prochain, aux solidarités de la vie selon Dieu, qu'elle n'appartient pas assez; trop occupée, dit-elle; non, plutôt trop seule, *væ soli!*

3. Piège, enfin, quand sous l'influence persuasive du tentateur, le désir de la solitude devient obsédant, dans une vocation toute de charité, enseignante ou pastorale; imposant au regard intérieur la vue troublante du prétendu bien majeur qui résulterait, pour les âmes, pour l'Eglise, d'une solitude effective et durable. Cette tentation, cette illusion, le saint curé d'Ars l'a subie jusqu'au tourment. Son dernier historien a pu écrire sous ce titre : *La hantise de la solitude* [1], un chapitre entier, chargé de faits; à trois reprises, ce saint ami des pécheurs s'est enfui d'Ars, non pas certes pour échapper au travail, mais pour trouver Dieu plus sûrement, et pour pleurer, disait-il, ses pauvres péchés, loin des dangers du saint ministère, qu'exagérait sa délicatesse d'âme, sous l'empire du « grappin » : vrai drame de conscience, qui s'est poursuivi plusieurs années,

[1] Abbé F. Trochu, *Le Curé d'Ars* (Vitte, 1926, ch. 17), *La hantise de la solitude*. — « L'attrait de la solitude était fortement combattu en lui par l'attrait de l'apostolat, et, par une permission de Dieu, son cœur fut ballotté sans cesse entre ces deux attraits » (p. 406).

lui persuadant que là-bas, dans quelque ermitage ou dans les profondeurs d'un couvent ignoré, serait sa vraie place et sa vocation divine. — L'ennemi nous tente de bien des façons; l'un de ses artifices, c'est de prendre le masque de la piété, pour obséder sa victime par quelque sentiment très noble qui, drainant toutes ses ressources spirituelles, la poussera quelque jour, sous couleur de perfection, dans une misérable aventure.

« Un désir si véhément de la solitude ne saurait étonner chez un homme comme M. Vianney, qui volontiers eût passé sa vie entière agenouillé devant un tabernacle. Cependant, à bien examiner la chose, une tentation subtile et que le saint finit par deviner se cachait sous un attrait en apparence fort légitime » (p. 404).

2. — Solitudes forcées.

LA PROBATION.

1. Certaine solitude est indispensable, en nous, aux desseins de Dieu. Certain purgatoire de l'âme, si redoutable qu'il soit, comme tout traitement dont la nature a peur, est nécessaire à nos progrès.

Sous le coup de cette épreuve — *probatio* — si Dieu se fait attendre, ou agit sans se laisser voir, dans une solitude sans eau et sans route, *in terra deserta, invia, inaquosa* (Ps. 62), durant les quarante ans d'une marche aride et épuisante, en plein désert, l'âme accablée en est réduite à dire en gémissant : Pourquoi nous avoir conduits dans cette solitude, où nous n'avons plus qu'à mourir? (Num., 21, 5); — ou tout au moins à s'écrier, triste et défiante : Comment vivre, dans ce désert? *Quis poterit*

nos saturare panibus in solitudine? (Marc, 8, 4 ; Ps. 77, 20).

Et pourtant, déjà Dieu a vu les souffrances de son peuple. Il descend, pour le délivrer des servitudes, toujours secrètement aimées, de l'Egypte coupable, *descendi ut liberem populum* (Exod., 3, 7). Et c'est Dieu même qui, dans cette solitude, *in solitudine magna et terribili*, mais sous la tente, sous les voiles, se fera le guide de son peuple, *ductor fuit* (Deut., 8, 15) ; le nourrira du pain miraculeux. (Le Ps. 77 célèbre ces bienfaits).

Encore faut-il marcher, accepter l'itinéraire, fournir toutes les étapes. Nulle autre route vers la terre promise. Heureux les pèlerins qui ne murmurent point! Beaucoup sont tombés, laissant leurs ossements sur la route stérile, pour n'avoir pas suivi en silence les voies du Seigneur. *Quadraginta annis proximus fui, et dixi : semper hi errant corde* (Ps. 92).

Certes, Dieu ne demande qu'à se communiquer, océan de bonté. Mais trouve-t-il fermées les écluses de l'âme, il ne saurait s'y déverser. Au flot qui vient, il faut creuser un lit, — coopérer, agir, *labora* (II Tim., 4, 5) ; *satage* (II Pet., 1, 10). Nous n'en avons pas toujours le courage. Alors, Dieu creuse lui-même.

2. Il s'y prend divinement. Il peut dire, en vérité : *descendi, ut liberem populum.* En nous, autour de nous, il crée les solitudes — il opère les détachements — nécessaires à son entrée. Il vient... *Ego veniam, et curabo* (Mat., 8, 7).

Par l'admirable Incarnation, Dieu nous montre quelles préparations intérieures il veut

pour l'avènement de son Fils. La plus aimable de toutes s'est accomplie en Marie, Mère du Verbe, par l'*exemption* totale. En nous, elle ne peut se réaliser que par un *dépouillement* laborieux. Il vient, il aime à venir. Il est venu, par l'Incarnation; mais il estime n'avoir achevé son ouvrage que par une Incarnation moralement prolongée, et spirituellement accomplie en chacun de nous.

Ce fut la joie de SAINTE THÉRÈSE, jeune carmélite à Avila (et, pour elle, comme une révélation), de comprendre, après certaine lecture apaisante, qu'elle n'en serait pas réduite à n'aimer qu'un Dieu invisible :

« Car elle savait bien qu'elle devait aimer Dieu, elle s'y efforçait en toute conscience. Mais l'amour qui s'adresse à un être lointain et inaccessible, l'amour qui ne s'unit pas à son objet n'est qu'une pâle image de l'amour véritable. Et voici qu'une voix amie et digne de toute confiance révélait à Thérèse que cette union est possible dès ce bas monde!... Quel rêve! Elle ne vivait que pour cela. On peut être sûr que, dès cet instant, elle se jeta de tout son cœur à la conquête de cet Amour, qui est l'unique Réalité, comme il est l'unique Bien. Dès cet instant, elle désira la possession de l'Aimé. Elle la désira avidement, instamment, comme un homme qui meurt de soif cherche l'eau du puits qui le sauvera. Boire cette eau, tout de suite! tout de suite... autrement je meurs!... Cette soif brûlante ne sera pas, chez elle, une banale métaphore de dévotion. A force de la crier, cette soif, elle finira par en faire passer sur nos lèvres et jusque dans nos veines l'aridité torturante et pourtant pleine de délices et de pressentiments... » (L. BERTRAND, *Sainte Thérèse*, p. 112).

Pour satisfaire ce besoin, pour combler cet attrait, Dieu se fait petit. Il lui faut les langes, les liens; les entraves, les servitudes; les dépendances, les solitudes, d'une chair humaine et d'une vie d'homme parmi les hommes... Déjà,

certes, la nature humaine est pour le Verbe la plus solitaire des prisons; car si parfaite que soit l'humanité en Jésus-Christ, la disproportion reste totale entre ces deux termes : *Verbum, caro*... Mais cette chair, et cette vie, il la reçoit de Marie dans des conditions d'enfance qui le contraignent sans mesure, dans la solitude des langes, sans mouvement et sans parole. Il nous indique, par là, et le sens unique de notre travail spirituel, et les solitudes contraignantes sans lesquelles Dieu ne saurait venir en nous.

« L'Incarnation ! Mystère insondable ! Arriver à secouer ce poids accablant de la chair, vaincre le courant de la chute, lutter contre la puissance inconnue et formidable qui précipite l'âme humaine vers l'abîme des sens et la mort de la matière, soulever le fardeau des siècles de damnation qui nous écrasent, se dresser contre sa propre chair, contre des myriades d'êtres entraînés par le torrent de la chute, contre l'humanité entière et contre l'univers entier, quelle entreprise à donner le vertige, et quelle agonie pour celui qui se sent marqué du signe de la sainteté ! Rompre le sortilège et l'esclavage de l'âme incarnée ! » (L. BERTRAND, *op. cit.*, p. 104).

Non, Jésus ne saurait se trouver à l'aise dans une humanité satisfaite, épanouie, repue, indépendante, hautaine et comblée. Cette nature-là s'est révoltée en Adam; elle est à jamais condamnée. Il lui faudra s'effacer, se plier, se meurtrir, se nier, et mourir. La solidarité surnaturelle établie par l'Incarnation et par la Rédemption entre le Christ et nous fera de nous, si nous le voulons, d'autres Christs, copies vivantes du vrai. Nul salut à moins; mais comment s'étonner qu'il y faille des contraintes et des solitudes pénibles?

Comme le sculpteur penché sur le bloc informe, *tunsione plurima;* — comme l'émondeur dans nos jardins (Jo., 15), il fait, autour de nous, en nous, des solitudes. Voyons à l'œuvre le divin Ouvrier.

a) *Solitudes de l'exil.* — Sur les rives du fleuve étranger, les Hébreux captifs pleuraient Sion, perdue pour eux. Suspendant leurs harpes aux saules du rivage, ils refusaient de chanter les cantiques des jours heureux, pour ne pas être accablés par les souvenirs de la patrie absente :

« Nous ressemblons à ce peuple exilé. Le fleuve mouvant des choses passe devant nous avec sa diversité, ses reflets, le bien-être qu'il porte avec lui ; et nous ne réussissons pas à nous fixer sur ses bords, comme si nous étions du pays. Toujours la pensée d'une autre rive, de la patrie, nous y poursuit comme des étrangers de passage. La moindre ébauche des cantiques de là-bas que le vent nous apporte nous jette dans la rêverie et nous arrache des larmes... »[1].

b) *Séparations*, solitudes meurtrières. — Celles de la mort, cruelles au cœur, et inexorables ; *siccine separas?* — Celles de la vie, plus amères parfois, ou plus désolantes. Nous sommes emmurés, impénétrables les uns aux autres, et l'amour le plus éveillé ne peut rien pour percer la paroi :

« Fixez votre regard sur les yeux qui vous sont les plus familiers, vous y voyez les formes, l'agitation, les éclairs, les ombres que l'âme y projette ; mais l'âme, elle, vous échappe éternellement. Ces yeux, dont nous ne pouvons pas détacher les nôtres, nous y sentons palpiter, passer et repasser l'âme ; mais à le bien prendre, ce n'est que la paroi où elle se laisse deviner aux ombres et aux mouvements de ses gestes. Comme

[1] Mgr LAVALLÉE, *Solitude et union à Dieu* (Vitte, p. 39).

les prisonniers de Platon, n'ayant jamais vu autre chose, nous prenons ces ombres pour la réalité qui vit et qui parle; nous nous adressons à elles d'un langage direct; nous leur disons : vous. Mais qui réfléchit un instant, quand, le regard fixé sur ces yeux familiers, il dit « vous », il a le sentiment de parler derrière la paroi à un être que jamais il n'a vu, qu'il ne peut atteindre, et qui lui reste impénétrable » (*Ibid.*, p. 58).

Et il est d'autres *séparations*, hélas! solitudes affreuses, larges fossés que creuse, entre âmes faites pour s'entendre et rapprochées par leur destin, un malentendu, une passion, un intérêt; époux que désunit, sous le même toit, toute la question religieuse; enfants que tient distants de leurs père et mère l'ingratitude, ou l'intolérable irrespect moderne; pasteurs que tient séparés de leurs ouailles l'indifférence de ces dernières, rebelles à la charité même; coreligionnaires que sépare de leurs frères une obstination de partisans; dissidents que relègue, loin de l'unité du bercail, une équivoque persistante; — âmes divisées enfin, qui vivent à une distance infinie les unes des autres, pendant que les bienséances, ou le devoir de vivre, les tiennent les unes près des autres, dans la plus lamentable des solitudes.

Autres *séparations* encore, celles dont parle le Seigneur: *veni separare* (Mat., 10, 35); départs que commande la vertu, qu'exige la vocation, quand Dieu prend à son service, dans la famille la plus unie, l'enfant la plus aimée, qui n'y pourra plus reparaître. MONTALEMBERT a dit en termes dont l'éloquence, toute faite de larmes, ne sera sans doute jamais surpassée, ces conquêtes de l'Amant invisible qui crée la solitude au foyer [1].

[1] *Moines d'Occident* (1867), t. V (pp. 377 à 385).

c) Impuissances persévérantes. — Fatale et sordide infortune, de ne pouvoir faire aboutir, ni les projets qui nous hantent, ni les vertus que nous convoitons, ni les œuvres que nos mains ont entreprises, avec l'intention la plus droite. *Hic homo cœpit ædificare* (Luc, 14, 30). Stérilités humiliantes, ou avortements misérables! *Mulier cum pepererit, jam non meminit pressuræ* (Jo., 16, 21); jamais je ne connaîtrai cette joie d'avoir enfanté une âme à Dieu... *Impleti sunt dies ut pareret, et peperit,* écrit S. Luc de la Vierge-Mère; l'heure venue, Jésus est né; signe d'une aisance parfaite dans le divin travail. De cette aisance, comme je suis loin! Comme tout est laborieux, ou sans effet, ou sans lendemain, dans ma vie, dans mes travaux, dans mon ministère! *Quare misero data est lux* (Job, 3, 20)?

Ainsi ai-je vu tomber un à un, autour de moi, tous les appuis. Qui aller voir, maintenant? A qui me confier? Sur qui compter? Ce supérieur? Il est inapte, fermé, distant, partial; il ne m'entend pas; je n'existe pas pour lui [1]. — Ce directeur? Il est introuvable, maladroit, égaré sur de fausses pistes. — Cet ami? Il m'est ravi; nous ne faisions qu'un; mais son cœur m'a quitté. — Ce milieu, fait pour moi, jusqu'ici favorable, indulgent, il s'est tourné contre moi, *factus sum extraneus fratribus* (Ps. 68). Ce travail, jusque-là facile, il m'ennuie, *factus sum mihi gravis* (Job, 7). Ma réputation? On vient de l'entamer; la calomnie

[1] Imaginations le plus souvent; mais que ne peut, pour se mettre au tourment, une âme troublée, une âme tentée? Très heureusement, ces peines deviendront, si nous le voulons, méritoires.

a passé, ravageant tout. J'ai lu l'histoire de Pauline Jaricot [1], délaissée de tous, injustement traitée, morte pauvre et humiliée, *omnium peripsema* (I Cor., 4, 13). Solitudes de l'oubli et de la méconnaissance [2].

Misères physiques. — Qui dira combien le malade est seul? Longues heures d'isolement, ou d'insomnie, ou d'inquiétude; accablements, appréhensions, tortures du corps, tristesses de l'âme. On est à charge; et l'on vit avec cette pensée... Dieu crée la solitude.

Misères morales; et c'est plus grave. — Autour de nous, le spectacle d'une civilisation faussée, privée de Dieu, inhumaine; la vue affligeante d'un temps qu'on voudrait fuir; d'une époque où le mérite repose sur l'audace ou l'intrigue; où triomphent l'or, la volupté, la force; où règnent le vol et l'injustice, inscrits dans les lois; d'un monde où commandent une mode répugnante, une opinion sans contrôle, une presse sans frein, coutumière des mensonges les plus épais et des plus ineptes sophismes. — Autour de nous, ce que M. Louis BERTRAND appelle le drame immanent de la damnation :

« Le masque grimaçant du Mauvais se dessinant à travers les influences les plus fascinatrices ou les plus placides et les plus rassurantes; cette omniprésence du Mauvais se dégageant triomphalement des époques les plus platement matérielles comme la nôtre, où le culte d'un univers sans âme et d'une raison sans contrepoids ramène le prétendu civilisé à toutes les dépra-

[1] Par Sainte-Marie PERRIN (de Gigord). Nous retrouverons cet ouvrage.

[2] Beaucoup de psaumes trouveraient ici leur place; interprétations éloquentes de la souffrance humaine (Ps. 3, 12, 21, 43, 58, 68). Et le livre de Job fournirait maint passage.

vations de l'instinct et à toutes les atrocités de la barbarie : déchéance infernale d'autant plus effrayante que la mollesse des âmes semble interdire l'espoir du remède » (*op. cit.*, p. 106).

En nous, par ailleurs (car pourquoi n'accuser que notre temps?), les passions trop souvent victorieuses; l'instinct plus fort que la foi; mille concessions au mal; des fautes, des chutes. Contraintes humiliantes pour le Fils de Dieu qui veut naître et grandir en nous; entraves bien différentes de celles que lui préparait, pour sa naissance, la main d'une Mère aimante; celles-ci ne le blessaient pas, les nôtres le tourmentent. Et déjà voici les bourreaux et les traîtres; les clous et les verges; les supplices infamants, les foules ingrates et les chefs indignes; toutes les solitudes d'une Passion renouvelée, dans laquelle nous tenons le plus triste rôle.

3. Ce travail de Dieu qui crée les solitudes de l'épreuve, nous pourrions le suivre dans l'âme de bien des saints. Très peu ont échappé à ces probations nécessaires. Elles apparaissent, avec un relief significatif, dans l'histoire d'une sainte Thérèse. — Après son plus récent historien, mentionnons quelques-unes des phases de ce labeur où Dieu s'exerce pour rendre une âme digne de Lui :

a) Avant tout, l'*angoisse* de la recherche de Dieu; et pour y être amené, le *vide* des joies humaines imprimé dans l'âme aimée, avec l'horreur du monde;

« On ne saurait trop appuyer sur ce sentiment très fort qui paraît avoir orienté, dès ce moment, toute la vie spirituelle de Thérèse : l'horreur du monde. Qu'elle l'ait eue, pour ainsi dire, de naissance — rappelons-

nous sa fuite enfantine à la recherche du martyre et de la félicité céleste — c'est là, chez elle, un des premiers et des plus évidents signes de la sainteté. Au commun des hommes il faut, pour arriver à un pareil sentiment, non seulement le spectacle de l'ignominie et de la cruauté foncière de la créature, de la stupidité et de la brutalité de l'univers mécanique, mais une expérience personnelle douloureuse et mille fois répétée, de tous les désenchantements et de tous les désabusements... La jeune postulante de l'Incarnation n'eut pas besoin de s'infliger cette contrainte ni de faire les expériences amères qui conduisent au détachement. Dès le début, par une grâce spéciale, elle fut instruite de la duperie du monde. Elle fut la lèvre qui se détourne du vase avant même d'y avoir goûté. Elle a eu tout de suite le pressentiment de l'âme élue, qui devine la déception et la catastrophe finale où se précipite la vie d'en bas... » (L. BERTRAND, *op. cit.*, p. 107).

b) Puis, les *exigences* souveraines de la divine amitié. Le goût de l'amitié fut vif en sainte Thérèse; il lui en coûta de ne plus aimer, de toute sa nature aimable, les créatures qui l'attiraient. C'est là que Dieu fait la solitude, par ses contraintes saintement jalouses.

« C'est à propos d'une de ces vives amitiés dont elle eut beaucoup de peine à se déprendre, qu'elle fût l'objet d'un prodige : Un jour, dit-elle, me trouvant avec une personne, au début de notre connaissance, le Seigneur voulut bien me faire comprendre que des amitiés pareilles ne me convenaient point, en m'avertissant et en me donnant sa lumière dans un si grand aveuglement. Le Christ se représenta devant moi avec un visage très sévère, me donnant à entendre que cela lui déplaisait. Je le vis avec les yeux de l'âme plus clairement que je ne pourrais le voir avec les yeux du corps. Et cette vision resta si imprimée en moi qu'elle me paraît toujours aussi présente après plus de vingt-six ans... » *(Ibid.*, p. 140).

c) Les *états pénibles et maladifs*. On n'a pas voulu voir qu'au lieu d'être comme les stigmates d'une nature hystérique ou morbide, les

malaises de sainte Thérèse laissaient voir une intention d'en haut, que les médecins ne pouvaient découvrir dans leurs livres. — Peu après sa profession, en 1537, la vierge d'Avila subit, sous l'influence de ses peines morales, une grande secousse : une maladie la met aux portes du tombeau; une crise la terrasse, qui pendant quatre jours l'étend morte, au point qu'on risque de l'enterrer vivante. Elle en revient, mais dans un état lamentable ; pendant huit mois, elle éprouve encore de vives douleurs. Cas singulier et complexe [1] :

« Cette maladie demeure quelque chose de singulier, d'anormal, et qui, selon toute vraisemblance, est à jamais inexplicable, parce qu'elle procède surtout de causes morales. Tous les accès dont Thérèse a souffert ont été précédés, sinon déterminés, par de violents états psychologiques. Pour ma part, j'incline à voir, surtout dans cette dernière crise hyper-aiguë, une sorte de mal sacré, qui servit à Thérèse de préparation et d'introduction à la vie de haute spiritualité qu'elle allait mener plus tard. Elle-même en a jugé ainsi. Elle considère cette maladie dont elle a manqué mourir comme une épreuve providentielle destinée à la détacher complètement des choses sensibles. Rappelons-nous, d'ailleurs, qu'elle avait demandé à Dieu de la faire mourir comme

[1] Chose digne de remarque, ces deux probations, par le sacrifice des amitiés humaines, et par la maladie, se retrouvent dans la sainte amie du Sacré-Cœur, Marguerite-Marie. Voir *Sainte Marguerite-Marie*, par Mgr DEMIDUID (p. 84 et 39), au sujet des amitiés de la jeune fille et de la novice ; — et (p. 17), au sujet d'un « mal étrange et opiniâtre », qui pendant quatre ans, vers sa onzième année, la cloua sur un lit de douleurs, sans que rien pût la soulager. « Dès le début elle n'hésita pas à y voir la main de Dieu, qui ne la frappait dans son corps que pour mieux guérir son âme... Durant ces longs jours de solitude forcée, durant ces interminables nuits d'insomnie, ses pensées s'étaient de plus en plus tournées vers Dieu. C'est alors, nous pouvons le supposer, que le divin Maître lui apprit, comme elle-même nous l'a raconté avec une simplicité touchante, à faire oraison ».

cette religieuse, atteinte de péritonite, dont les plaies hideuses l'avaient si fortement frappée. Il est certain que cette maladie crucifiante — et il suffit de se reporter à sa propre confession pour constater que ces mots ne sont nullement exagérés — cette maladie lui révéla l'importance capitale de la douleur dans l'ascétisme, son rôle hors de pair comme moyen de purification et de libération spirituelle : dès cette époque, elle entrevit sans doute qu'il y a une volupté suprême dans la souffrance librement acceptée pour une fin transcendante » (*Ibid.*, p. 128).

d) Dieu préparait cette âme par un lent purgatoire. Elle en connut un autre : les difficultés, les aridités, les *sécheresses* de l'oraison : inertie spirituelle qu'explique, il est vrai, certaine mondanité persistante, avant la grande conversion, mais que seul explique tout à fait le plan divin : Thérèse, la prédestinée, devait sentir plus que personne, et par une expérience douloureuse, l'absolue gratuité des états mystiques auxquels un jour elle serait appelée.

Ainsi nous apparaissent les Saints, ces grands éprouvés, *probati*, témoins augustes de la foi, *testimonio fidei probati* (Heb., 11, 37); martyrs errants, persécutés itinérants, desquels on peut dire que, dans la solitude, ils ont connu le dépouillement, la pénurie, la faim, la soif, l'affliction, le glaive.

C'est que, en vérité, une seule solitude mérite qu'on la redoute : la solitude du *péché* qui éloigne de Dieu; la solitude de l'*enfer*, irrémédiable, quand Dieu se retire, quand « c'est fini ».

Pour nous épargner, Dieu crée les solitudes d'un purgatoire[1]. C'est la *nuit*, de laquelle Jésus a dit : *venit nox, quando nemo potest*

[1] Lire dans la vie de *S. Alphonse de Liguori*, par le P. BERTHE (édition abrégée, 1923) l'histoire des dix-huit

operari (Jo., 9, 4). *Nuit* des années, sur terre, quand tout se décolore, quand passe la figure de ce monde triste et insipide : — *nuit* des purifications divines, « nuit des sens, nuit de l'esprit », dont parle le Docteur de la vie mystique; — nuit du *Purgatoire*, après la vie présente, quand aucune créature n'est plus là, pour distraire l'âme de Dieu, qui toutefois ne se donne pas encore. Solitude redoutable, et nuit profonde! Mais Dieu n'est pas absent; c'est lui qui agit (I Cor., 3, 15; Mal., 3, 3); et l'âme mise au creuset le sait : douce certitude, qui ferait de l'enfer même un purgatoire paisible, si pareil sentiment pouvait y entrer. Avec cette certitude, que donne la foi (II Tim., 1, 12; Job, 19, 25), l'existence la plus chargée d'épreuves, injustifiées humainement, échappera au désespoir, et jamais ne deviendra « un enfer ».

Il en sera plutôt de cette nuit comme de celle où le Christ est venu parmi nous. Au loin la solitude; le silence dans la plaine morne : seule, à distance, la lueur d'un feu d'hiver, auquel se chauffent des mains grossières de pâtres ignorants; tout autour du petit Enfant, enseveli dans ses liens, le monde indifférent. Mais plus haut, un ciel clair, des étoiles limpides, le chant des anges; et là, dans la grotte, le touchant Mystère : sur les bras de Marie, Jésus, la douceur et la suavité; le Dieu d'amour.

Ne tremblons pas. Sans aller peut-être jusqu'au désir des probations énumérées ici, et

---

mois d'un purgatoire humiliant et douloureux, subi avec patience par le saint Fondateur (p. 715 à 720).

dont la liste est loin de se clore jamais en ce monde, remercions Dieu de ne pas nous épargner. A tout le moins, acceptons les séparations inévitables, les contraintes inhérentes à notre état. Ni le sacerdoce, ni la vie religieuse ne sont les seuls à connaître cette probation, *probatio fidei, multo pretiosior auro* (I Pet., 1, 7). A tous, maintes solitudes sont providentiellement imposées par Dieu. Saint BERNARD nous invite à les aimer, dans ce délicieux passage de son commentaire du Cantique [1] :

« *Sede itaque solitarius sicut turtur. Nihil tibi et turbis, nihil cum multitudine cæterorum; etiamque obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum* (Ps. 44, 12). *O sancta anima, sola esto, ut soli omnium serves te ipsam, quem ex omnibus tibi elegisti.*

De cætero, sola indicitur tibi mentis et spiritus solitudo. Solus es, si non communia cogites, si non affectes præsentia, si despicias quod multi suspiciunt, si fastidias quod omnes desiderant, si jurgia devites, si damna non sentias, si non recorderis injuriarum. Alioquin, nec si solus corpore es, solus es. Videsne posse essé te, et solum, cum inter multos; et inter multos, cum solus es? Solus es, in quantacumque hominum verseris frequentia : tantum cave alienæ conversationis esse aut curiosus explorator, aut temerarius judex... » (S. BERNARD, Serm. in Cantic. 40, n° 5 ; P. L., t. 183, col. 983).

3. — Solitudes fécondes.

L'UNION.

1. Dieu ne désire rien tant que de s'unir à nous. Nous sommes sanctifiés non seulement

[1] A propos de ce verset : *Pulchræ sunt genæ tuæ, ut turturis* (Cant., 1, 9). « Sede solitarius. sicut turtur », dit S. Bernard : solitude de l'âme, bien plus que du corps; et que l'âme fidèle trouvera partout.

par le Christ Jésus, mais dans le Christ Jésus. Aussi se dépense-t-il pour nous attirer, encore plus que pour nous instruire. *Amas me* (Jo., 21, 15)? Il veut obtenir de nous, à force de dévouement, une réponse à cette demande. « Si le christianisme est une voie, Jésus n'en est pas seulement l'initiateur, mais l'aboutissement. Si le christianisme est un mystère, Jésus en est l'objet, et non pas seulement le dépositaire. La morale qu'il enseigne revient à dire : Imitez-moi. Le secret qu'il révèle consiste à dire : Attendez-moi » [1]. Et l'exemple qu'il donne, complétant l'un et l'autre, équivaut à dire : Aimez-moi. *Qui diligit me, diligetur a Patre meo* (Jo., 14, 21).

Probations et purgatoires de toute nuance et de tout degré, en ce monde ou en l'autre, ne représentent que des phases provisoires dans la vie des âmes prédestinées. Ils mènent au but, ils ne sont pas le but. Aussi, cherchant le pourquoi du traitement rigoureux qu'endurent ici-bas les âmes les meilleures, ne nous perdons pas en conjectures : Dieu, qui les destine à l'aimer, les conduit à son amour par les voies les plus sûres, *arcta via, quæ ducit ad vitam* (Mat., 7, 14).

Eternellement, dans la lumière de Dieu projetée sur notre destinée entière, nous célébrerons la charité paternelle, riche de miséricordes cachées, qui ne nous a dépouillés que pour nous revêtir (II Cor., 5, 4). *Misericordias Domini in æternum cantabo* (Ps. 88, 2). Combien, ô mon Dieu, vous m'avez aimé! Comme vous m'avez cherché, et poursuivi! Se peut-il

[1] J. Huby, *Christus* (Beauchesne, 1913; p. 714).

que sur moi vous ayez jeté les yeux, et que vous ayez souhaité d'être aimé de moi! *Dignum ducis super hujuscemodi aperire oculos* (Job., 14, 3)? [1]

Si Dieu nous conduit dans la solitude, en effet, c'est pour nous parler au cœur. Par l'intimité avec Dieu, que la solitude prépare et assure, et non pas seulement par les probations salutaires qu'elle rend possibles, la solitude apparaît dans la vie spirituelle comme un bienfait. Et à vrai dire, parlons plutôt de plénitude, et de béatitude, car la solitude chrétiennement comprise procure l'une et l'autre : *beata solitudo, sola beatitudo*, dit l'adage monastique. Plénitude, car c'est Dieu même fidèlement écouté et tendrement aimé. Béatitude, car c'est la solitude animée d'un désert où tombe la manne et où Dieu se communique : solitude fleurie, solitude embaumée, solitude riante, solitude féconde. Telle était l'espérance messianique; elle impliquait la certitude des plus grands biens, par l'avènement du Réparateur divin, qui viendrait par les voies de la solitude (Is., 35) [2].

2. Aussi a-t-elle été comblée des éloges des saints. Relisons l'*Imitation :* sur la vie monastique (liv. I, c. 17); sur les exemples des anciens Pères (l. I, c. 18); sur l'amour de la solitude et du silence (l. I, c. 20); sur la vie

[1] Rien que miséricordes dans ma vie, s'écriait le P. Charles DE FOUCAULD, en méditant sur son passé, sur sa conversion et sur sa vocation (René BAZIN, *Charles de Foucauld*, p. 159).

[2] Et plus loin : *Consolabitur ergo Dominus Sion, et ponet desertum ejus quasi delicias, et solitudinem ejus quasi hortum Domini. Gaudium et lætitia invenietur in ea, gratiarum actio et vox laudis* (Is., 51, 3).

intérieure (l. II, c. 1); sur la Vérité qui parle au dedans, sans bruit de paroles (l. III, c. 2); sur l'oubli volontaire de tout le créé, pour trouver le Créateur (l. III, c. 31). — Relisons le P. DE RAVIGNAN, et l'analyse qu'il fait *des Exercices* de Saint Ignace. Une loi, écrit-il, préside à ce « labeur aimé » :

« Il va sans dire que la loi qui préside à tout dans le cours de ces exercices, c'est la belle loi de la solitude et du silence : la solitude et le silence, ces deux grandes choses qui touchent de si près à Dieu, qui semblent nous donner quelque idée de la nature même divine, et nous plonger plus avant dans son immensité pour y retremper nos âmes amollies! La solitude est la patrie des forts, le silence leur prière. Là Dieu parle et agit en eux; il les enfante aux généreux desseins, aux énergiques entreprises.

L'homme captif de la chair et du sang a horreur de la solitude et du silence; les hommes du monde le savent, et combien de fois ne m'en ont-ils pas fait l'aveu? Ce que leur pèse la solitude, ils le sentent; c'est qu'il y retrouvent Dieu; c'est qu'ils s'y retrouvent eux-mêmes, et leur vie entière est un long effort pour y échapper. Je raconte ici ce que j'ai vu trop de fois : déplorables faiblesses de l'âme, pour lesquelles le souvenir de ma délivrance m'inspire un plus profond et plus tendre intérêt » (*De l'existence et de l'Institut des Jésuites*, chap. I).

Relisons la vie de saint FRANÇOIS D'ASSISE, et comprenons le prix du trésor qu'il allait chercher dans les solitudes boisées de l'Alverne.— Relisons saint BERNARD, si pénétrant sur ce sujet (*in Circumcis. Domini*, serm. 3, n° 6; *in Cantic.*, serm. 40) [1]. L'Epître *ad Fratres de Monte Dei* contient un vrai traité sur

[1] Au t. II de ses Œuvres (P. L. col. 983). L'épître *ad Fratres de Monte Dei* a pris place dans les Œuvres de l'abbé de Clairvaux, elle s'inspire de ses leçons; mais elle est de Guigues (Guigonis).

les occupations et les bienfaits de la solitude religieuse :

« *Vere enim solus est, cum quo Deus non est; vere reclusus est, qui in Deo liber non est. Solitudo enim, et reclusio, sunt nomina miseriæ; cella autem nequaquam debet esse reclusio necessitatis, sed domicilium pacis, ostium clausum; non latebræ, sed secretum. Cum quo enim Deus est, nunquam minus solus est quam cum solus est. Tunc enim libere fruitur gaudio suo, tunc ipse suus est sibi, ad fruendum Deo in se, et se in Deo* » (liv. I, c. 4; col. 913).

Relisons aussi le remarquable chap. III des Septièmes Demeures, dans le *Château intérieur* de sainte Thérèse [1], sur la paix et le silence de l'âme unie à Dieu par l'oraison d'union :

« C'est au milieu d'une telle paix et d'un si profond silence que le Seigneur enrichit et enseigne alors cette âme, que cela me fait songer à la construction du temple de Salomon, où l'on ne devait pas entendre le moindre bruit (III Reg., 6, 7). De même, en ce temple de Dieu, en cette demeure qui est sienne, Dieu seul et l'âme jouissent l'un de l'autre dans un très profond silence. O Jésus, que n'ai-je l'intelligence de tant de passages de l'Écriture, qui nous décriraient sans doute cette paix de l'âme! O mon Dieu, vous qui voyez combien cette paix nous est avantageuse, donnez aux chrétiens la volonté de la rechercher, et conservez-la par votre miséricorde à ceux qui l'ont reçue de vous ».

Mais relisons surtout le livre des livres, Jésus-Christ, livre vivant, livre parfait, Parole substantielle de Dieu. Il aime la solitude, et il la recherche : pour y être avec son Père; pour y traiter, en Médiateur, les affaires de Dieu et celles des hommes :

a) Silence profond et solitude sacrée de son premier tabernacle, en Marie. Vivant en Marie

[1] Œuvres, édit. du Monastère de Paris (t. VI, p. 299 à 302).

et ne faisant qu'un avec elle, il est tout à elle, comme elle est toute à Lui (Cant., 2, 16).

b) Solitude de Nazareth; sanctuaire domestique où le monde n'entrait pas; jardin fermé où fleurissait le Lys divin parmi les lys.

c) Solitude du Temple, à douze ans : Jésus se prive de son père et de sa mère, pour demeurer dans la Ville sainte et dans la Maison de Dieu, tout entier aux choses de son Père (Luc., 2, 49).

d) Solitude du Désert, où il s'ensevelit durant quarante jours, séjournant au milieu des hôtes de la solitude et inaugurant le combat contre Satan (Mat., 4).

« Quiconque cherche Dieu, qu'il cherche en simplicité celui qui ne peut souffrir les voies détournées. Quiconque veut trouver Dieu, qu'il se détache de toutes choses, pour trouver celui qui veut être lui seul tout notre bien. Quiconque veut jouir de Dieu, qu'il se cache et se retire pour jouir en repos, dans la solitude, de celui qui ne se communique point parmi le trouble et l'agitation du monde »[1].

e) Solitude de la vie publique elle-même; car, si mêlé qu'il soit aux hommes, Jésus y est bien seul; mais seul avec son Père, *non sum solus, sed ego et qui misit me* (Jo., 8, 16).

Il choisit ses Apôtres, et il les forme; il organise son Église; il jette les fondements d'un Royaume à la fois visible et invisible, temporel et éternel, Église de la terre et Église du ciel. Mais parmi ces foules qui le pressent de toutes parts, devant ces auditoires qui l'écoutent, sur ces grands chemins où il s'avance,

[1] BOSSUET, *Panégyrique de saint Joseph*, Quæsivit (Lebarq, t. III, p. 646).

sur ces places où l'on apporte en longues files les miséreux, malades ou perclus; au milieu de ces ignorants, dont plusieurs seront demain des ingrats, comme il est seul!

Vous m'avez fait grandir puissant et solitaire, disait Moïse au Seigneur; il se sentait accablé par cette mission qui le plaçait si haut, loin du peuple à la tête dure, qu'il avait charge de conduire (Num., 11, 10; 14, 13; Exod., 32, 11). Mais Dieu le consolait dans sa solitude : *Loquebatur autem Dominus ad Moysen facie ad faciem, sicut solet loqui homo ad amicum suum* (Exod., 33, 11; Num., 14, 19). — Mille fois plus grand, et mille fois plus solitaire, notre Jésus, dans la solitude de ses grandeurs, de ses pensées, de sa doctrine, et de sa mission. — Tout « homme de Dieu » (I Tim., 6, 11) sera *seul*, lui aussi, et doit consentir à l'être : soit dignité d'une fonction de sainteté, qui provoquera pour l'ordinaire plus de réserves défiantes que de profondes sympathies; soit difficulté d'un ministère d'enseignement et de commandement, qui l'oblige à faire entendre des leçons importunes ou des réprimandes pénibles; soit enfin détachement d'un cœur qui, destiné à Dieu, ne peut sans déchoir s'attacher humainement à aucune créature [1].

[1] Saint BERNARD ne souhaitait rien tant que la solitude de son monastère; mais c'est précisément ce que Dieu lui accorda le moins. Et l'on peut dire, avec G. GOYAU, que sa vie se résume dans une sorte de conflit permanent — qui en a fait la souffrance, le mérite et la fécondité — entre les aspirations les plus profondes de son âme et les exigences de la grande mission dont la Providence le chargea, au sein d'une Europe tumultueuse et tourmentée : « Celui qui aurait voulu être un recueilli, sédentaire dans l'ombre, avait conscience de n'être plus qu'un *distrait*, au sens étymologique et cruel de ce mot,

f) Solitude de la Passion. Triste et navré, Jésus est seul, au jardin, dans le prétoire, dans les rues, sur la Croix, où il meurt, à l'abandon. Solitude sacrée, toutefois, d'où montent vers le ciel les supplications et les offrandes du Sacrifice (Heb., 5, 7) [1].

g) Solitude du Tabernacle, qui perpétue à jamais ce Sacrifice dans l'Église. Comme Jésus, trop souvent, est seul dans nos églises ! A peine visité, à peine connu; très seul surtout, quand le prêtre, fût-il présent, porte ailleurs sa pensée et son cœur.

---

un homme tiraillé de toutes parts et dans tous les sens » (ch. III, *La crise tragique : vie de cellule ou vie d'action*, p. 45). Et plus loin : « Il n'y avait pas seulement en lui, comme en chacun de nous, ce vieil homme et cet homme nouveau dont parle saint Paul. L'homme nouveau, à son tour, le converti, le favorisé de la grâce, était divisé d'avec lui-même, perpétuellement. Il était venu à Clairvaux pour y mener la vie de Marie la contemplative, s'isolant de tout ce qui n'est pas le Christ; mais la passion même de Bernard pour les intérêts de ce Christ l'avait attiré vers l'active besogne d'une Marthe » (p. 73). Toujours ce méditatif se voyait « arraché de sa cellule par l'impatiente chrétienté », et il cédait, non sans intime souffrance, à l'impérieux appel, pour devenir, au gré de la Providence qui le soutenait, l'arbitre des conflits entre princes et évêques, entre papes, antipapes et Césars, la « vigie de l'Église universelle », aux prises avec Abélard ou Arnauld de Brescia; le « chevalier de Notre-Dame et de la souveraineté pontificale »; et, chose plus étrange, un « remueur de foules », le promoteur d'une croisade. Ce fut le « heurt » de sa carrière : « Heurt entre la contemplation sereine et l'action génératrice de bourrasques; heurt entre la sérénité persuasive de l'Esprit, qui voudrait pouvoir rester désarmée, et l'assaut rôdeur de la force matérielle, mise au service des puissances du mal; et toujours, en un mot, sous les formes les plus diverses, heurt entre le besoin de se dégager de l'esprit du monde, de ses méthodes, de son étreinte, et l'obligation de compter avec les périls mêmes et les méfaits mêmes du monde, pour les écarter et agir efficacement sur lui » (G. GOYAU, *St Bernard*, p. 206).

[1] Lire Mgr GAY, *Instructions en forme de retraite :* la solitude de Jésus et son Sacrifice (p. 477 à 480).

3. Ainsi se laisse voir à nous, tracé par le Seigneur lui-même, le chemin du retour, par le désert, vers le Dieu de Sion. *In convertendo captivitatem Sion, facti sumus sicut consolati* (Ps. 125). Tous ceux qui ont aimé le Seigneur ont suivi cette route.

Tout près de lui nous contemplons, dès le début, marquées du même trait de ressemblance avec le divin Solitaire, les âmes associées à son œuvre : Marie, dans sa solitude immaculée (Apoc., 12, 8); Joseph, dans la solitude prudente, muette et forte de sa très chaste paternité. Et puis, d'âge en âge, une légion d'âmes, éprises de la même solitude d'union.

Le programme de la vie chrétienne, simple et sublime tout ensemble, apparaît là dans sa beauté : avec les solitudes volontaires, mais pleines et heureuses, de la retraite fidèlement gardée; de la maison fermée aux indiscrets; de l'oratoire assidument visité; de l'action même, dominée et sanctifiée par l'intention d'amour. Je pouvais croire la solitude contraire au dévouement et au zèle; et peut-être me semblait-il, comme à d'autres, que la formule ancienne eût fait son temps. Erreur, et qui serait de conséquence; car elle n'irait à rien moins qu'à ruiner la vie intérieure, âme de l'apostolat. Présence de Dieu, pureté d'intention, garde du cœur, oraison continue, se concilient fort bien avec le zèle le plus actif. Jésus « travaille toujours » (Jo., 5, 17); il va, il enseigne, il guérit, il est partout; les hommes le suivent, avides et subjugués; Roi pacifique, il les entraîne; Samaritain dévoué, bon Pasteur, il les nourrit, il les délivre; toujours au service des hommes, mais toujours devant la face de

son Père ; ange du Testament, par le feu dévorant de l'action, mais prêtre et médiateur, par l'intercession solitaire.

Nous irons donc dans la solitude, sur l'avis pressant du Seigneur ; non pas seulement pour un itinéraire de trois jours, mais pour tout le temps qui nous reste à vivre, afin d'y offrir un Sacrifice au Seigneur : *Ibimus viam trium dierum in solitudinem, ut immolemus Domino* (Exod., 3, 18). Solitude effective, à certaines heures :

« J'ai appris de S. Augustin que l'âme attentive se fait elle-même une solitude : *gignit sibi ipsa mentis intentio solitudinem.* Mais ne nous flattons pas ; il faut savoir se donner des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'âme » (BOSSUET, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, 1683 ; Lebarq, t. VI, p. 190).

Mais solitude qui ne saurait suffire ; car n'étant que l'absence des hommes et des choses, elle ne donne pas Dieu par elle-même ; nous y pouvons porter un cœur infidèle et agité, plus tumultueux que les cités de ce monde. Une foule remue toujours en nous ; et la dissipation nous est facile. La vraie solitude, plus affective qu'effective, doit être recherche assidue de Dieu et amour unique de Dieu.

Avec sainte THÉRÈSE, répétons : « Qui a Dieu, rien ne lui manque ». Avec sainte GERTRUDE, demandons la grâce, à tout le moins, si notre vie s'est écoulée trop loin de Jésus, de le goûter dans la paix du soir, pour n'être pas absent quand il viendra :

« O Jésus, mon amour, amour du soir de ma vie, réjouissez-moi de votre vue à l'heure de mon départ. O mon Jésus du soir, faites-moi m'endormir en Vous d'un sommeil tranquille et goûter l'heureux repos que

vous avez préparé à ceux que vous aimez. Par votre seul regard si pur, si plein de charmes, montrez-moi le chemin pour le voyage éternel. O mon amour, soyez pour moi un soir si beau que mon âme ne trouve qu'allégresse à dire un doux adieu à son corps, et que mon esprit, enfin de retour vers Vous, aille reposer sous son ombre bénie. Dites-lui alors, de votre voix limpide et mélodieuse comme une douce musique : Voici l'Époux! il arrive. C'est moi qui viens à toi pour les noces éternelles. Amen ».

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

LECTURES.

Jean BRÉMOND. — *Les Pères du Désert.* — Introduction par H. BRÉMOND, 2 vol. — Gabalda.

Depuis un quart de siècle surtout, — le P. d'ALÈS, le P. LEBRETON, M. H. BRÉMOND, d'autres encore en témoignent — les « Pères du désert » sont rentrés dans notre histoire. Ils reviennent vers nous, avec *leur Désert;* et par là nous entendons, non pas des confidences ou des descriptions (nos contemporains suffiraient à nous renseigner, et au delà, sur les charmes de ce mystère du désert) ; — mais toute *une spiritualité,* bonne à revivre. L'Egypte monastique, la Nitrie solitaire, les vieux moines de Scété, Antoine, Isaac, Paphnuce, Macaire, Jean et quelque douzaine d'autres — car les noms importent peu — nous ont laissé une vraie doctrine du désert, une théologie concrète, dont les siècles chrétiens feront bien de garder l'héritage.

En ce temps où l'autorité hiérarchique n'avait guère pu s'asseoir, au lendemain des rudes persécutions, « une institution nouvelle, le Désert, servit puissamment à maintenir la pure doctrine morale du Christ, les principes de l'abnégation, de l'oubli de soi, de la vraie charité, de l'état de guerre constant avec la chair, et avec ce monde qui survivait plus séduisant et dangereux à la ruine de l'Empire persécuteur » (p. XXIII) — Ils ont fait plus, sans y prétendre, ces hommes que nous trouvons étranges ; ils ont, « sinon créé de toutes pièces — et qui sait? — du moins organise, comme nul

ne l'avait fait avant eux, et d'une telle manière que la postérité n'aura rien à ajouter à l'édifice, cette chose magnifique, *ars artium*, « l'art céleste d'enchanter les maux d'autrui », comme disait Cassien, en un mot la direction des âmes » ; — plus énergiquement, M. BRÉMOND écrit : « Pacôme, c'est déjà François de Sales, autant dire la perfection, autant dire l'exception ».

Et certes, il serait assez arbitraire de ne s'arrêter qu'aux seules « histoires » de ces bons moines. Les Pallade, les Rufin, les Climaque, les Cassien, en excellents « greffiers », nous ont transmis les *sentences*, *apophtegmes*, *entretiens*, de ces sages, les « dires des Anciens » ; un œil exercé découvrira ces leçons, derrière les diableries dont sont émaillés ces fioretti du désert : « Tirer la langue au démon, lui faire les cornes, le narguer de mille manières, cette leçon puérile et concrète ne serait pas déjà négligeable ; mais combien plus précieuse la doctrine proprement dite qui préside à de tels jeux, le beau dogme, veux-je dire, de l'impénétrabilité de l'âme profonde, la certitude qu'il ne tient qu'à nous de cacher aux démons nos derniers secrets » (p. XXIX).

Applaudissons à l'effort qui nous rend aujourd'hui cette « littérature du désert ». M. H. BRÉMOND raconte sommairement les phases de ce mouvement qui ramène vers nous, avec leur forte ascèse et leur paisible mystique, ces moines de l'histoire lausiaque, trop longtemps relégués loin de nous, ou traités en suspects.

Une copieuse bibliographie du sujet ouvre ces deux volumes : M. Jean BRÉMOND énumère les sources, éditions, traductions et travaux à consulter, de valeur d'ailleurs très inégale, depuis Athanase, Pallade, Cassien *(Instructions, Conférences)* et Dorothée, jusqu'à l'*Echelle* de Jean Climaque, jusqu'au *Pré spirituel* de Moschus († 620) ; puis jusqu'à Rancé, et jusqu'à Dom Pichery, le traducteur récent de Cassien. — Après quoi, on nous livre le *Plan* du recueil : quelques vues générales et « principes premiers » pour commencer, sur l'athlétisme des solitaires : puis leur « morale appliquée », suivant l'ordre historique (et logique) de la conversion et du progrès : les séparations, les renoncements préalables ; puis les offensives déclarées, austérités, entraînements et exercices continuels ; mais aussi, la « Discrétion » — on sait le prix qu'ils y attachaient

(chap. VI), et la Charité, qu'ils n'ont garde d'oublier; enfin, les ascensions, la prière, l'union à Dieu, fin dernière, couronne et gloire du militant.

De larges introductions, dont plusieurs forment de véritables petits traités, par exemple sur la *Discrétion*, (p. 265); sur la *Lutte*, (p. 31); sur la *Grâce*, (p. 80); sur l'*Examen* — mais oui, l'examen particulier, le « bulletin des combats » (p. 58 à 62); sur l'*ascèse intime* (humilité, p. 202 : obéissance, p. 246), situent ces fragments, en indiquent la place dans le plan général, et les relient utilement les uns aux autres dans une synthèse attachante. — Nous aimerions à citer la description de l'*acedia* (pp. 318-327), par Cassien, par S. Nil, par Climaque, par Evagre; ou quelques pages sur *la joie, fille de la discrétion*, (p. 306); sur les *saintes amitiés* (p. 392 à 412); ou encore certain *sermon sur la toilette*, en quatre pages, qui n'ont pas du tout vieilli; il s'adresse aux femmes qui, à force de mettre du blanc et du rouge, en viennent à accuser le Créateur d'ignorance, et se mêlent de corriger son œuvre... Le chapitre sur la *Solitude* et le Dépouillement (p. 106) irait particulièrement à notre sujet. Mais on ne peut tout citer. Quel prêtre ne s'applaudira de pouvoir consulter et méditer ces deux volumes d'antique et saine morale chrétienne?

Jacques MARITAIN. — *Trois réformateurs.* — Plon.

Ces trois hommes, *Luther*, *Descartes*, *Jean-Jacques Rousseau*, ont, à des points de vue divers, placé l'homme dans une *solitude* funeste.

a) Avec Luther, « nous assistons, sur le plan même de l'esprit et de la vie religieuse, à l'avènement du Moi ». Avènement qui est une méprise et un désastre; car il marque « l'heure de l'exaltation de l'individualité, camouflée en personnalité, et l'avilissement corrélatif de la personnalité véritable »; rien n'étant plus faux que de confondre individu et personne, et de s'imaginer qu'on a donné du prix à la personne humaine en attribuant à l'individu tous les droits, au lieu de subordonner l'individu (et la cité, du reste) aux « intérêts éternels de la personne, ordonnée directement à Dieu comme à sa fin ultime ».

Au point de vue du salut, il pourrait sembler, à première vue, que dans la théorie luthérienne le salut est d'abord l'œuvre de Dieu et de son Christ. Mais non : « dans la théologie luthérienne, la grâce reste entièrement extrinsèque à nous-mêmes, l'homme est muré dans sa nature sans pouvoir jamais recevoir en lui un germe qui le rende vraiment participant de la vie divine, ni produire, lui, enfant de colère, un acte substantiellement surnaturel. En définitive, c'est à l'homme d'opérer sa rédemption lui-même, en se forçant à une confiance éperdue en Christ... » (p. 25).

b) Avec Descartes, voici largement introduit parmi nous le « péché d'angélisme » qui fait de la pensée humaine un abîme inextricable, parce que l'innéisme cartésien conçoit la pensée humaine sur le type de la pensée angélique. Trois notes caractérisent la connaissance angélique : elle est *intuitive* quant à son mode, *innée* quant à son origine, *indépendante des choses* quant à sa nature ; or, précisément, on retrouve « transposées sans doute, mais non moins foncières et non moins manifestes, ces trois mêmes notes dans la connaissance humaine selon Descartes » (p. 81). Il en résulte pour l'esprit une libération illusoire et funeste ; la pensée humaine refuse d'être mesurée par l'objet, et de se soumettre aux nécessités intelligibles. « Liberté à l'égard de l'objet, c'est la mère et la nourrice de toutes les libertés modernes, c'est la plus belle conquête du Progrès, qui nous rend, pour n'être mesurés par rien, également soumis à n'importe quoi... » (p. 115).

c) Avec Jean-Jacques, c'est encore le moi qui prévaut, mais le moi sensible. Il a érigé en dogme le primat de la passion ; la raison ne gardant ici d'autre rôle que de servir la passion et de la justifier par les plus audacieux sophismes, ou d'assister impuissante « aux ivresses du mauvais désir, sans intervenir ; demeurant toute au spectacle, elle ne fait en réalité qu'en augmenter l'attrait en lui donnant je ne sais quelle saveur de perversité intelligente et artistique » (p. 136).

« Il faut être soi », écrit-il impudemment ; qu'est-ce à dire? Qu'il faut « tenir pour un péché tout essai de se former et de se laisser former, de se rectifier, de ramener à l'unité ses discordances. Qu'elle vienne de la raison, qu'elle vienne de la grâce, toute forme imposée

au monde intérieur de l'âme humaine lèse sacrilègement la nature » (p. 141).

Il importe de signaler l'attrait exercé sur beaucoup d'âmes, d'ailleurs pures et nobles, par le lyrisme de cet écrivain : par « le frais déploiement d'un chant authentiquement jailli du cœur des solitudes ». Mais son apologie de la *solitude* offre le défaut grave de dériver d'une âme *asociale*, qui est tout le contraire d'une âme bien faite. A ce propos, M. MARITAIN dit en fort bons termes le bienfait, mais aussi l'écueil de la vie solitaire ; et la manière de la bien entendre, sans préjudice de la vie sociale, seule humaine. Nous citons ces excellentes pages :

« Les hommes portent naturellement respect aux anachorètes : ils comprennent d'instinct que la vie solitaire est de soi la plus exempte de diminution et la plus proche des choses divines. La fuite tragique du vieux Tolstoï à la veille de sa mort, n'est-ce pas de cet instinct qu'elle relève avant tout? Et tant de départs, tant de vagabondages. *Quoties inter homines fui, minor homo redii.* A des degrés divers, philosophes, poètes ou contemplatifs, ceux dont l'opération principale est selon l'intellect, savent trop bien que chez l'homme la vie sociale n'est pas la vie héroïque de l'esprit, mais le domaine de la médiocrité, et le plus souvent du mensonge. Oppression de la contingence et de la grimace, dont les poètes et les artistes, étant les moins dégagés du sensible, souffrent le plus sensiblement, mais non pas peut-être le plus cruellement. Tous cependant ont besoin de vivre de la vie sociale, dans la mesure où la vie même de l'esprit doit émerger d'une vie humaine, *rationnelle* au sens strict de ce mot.

« La vie solitaire n'est pas humaine : au-dessus de l'homme, ou au-dessous. « Il y a pour l'homme un double mode de vivre solitaire : ou bien c'est qu'il ne supporte pas la société humaine, à cause de la sauvagerie de son naturel, *propter animi sævitiam;* et cela est d'ordre bestial. Ou bien c'est qu'il adhère totalement aux choses divines ; et cela est d'ordre surhumain. Celui qui n'a pas communication avec autrui, disait Aristote, est une bête ou un dieu. » [1] Correspondance

[1] S. THOMAS, *S. Theol.*, 2. 2., 188, 8, *ad* 4.

des extrêmes! La bête et le dieu, l'être inquiet qui n'est qu'un fragment du monde, et le parfait qui forme un univers à lui seul, vivent d'une vie analogue, tandis que l'homme est entre deux, individu et personne à la fois. Paranoïaque et génial, poète et dément, Rousseau, lui, mène tout ensemble et embrouille voluptueusement la vie selon la bestialité et la vie selon l'intelligence. Contraint par ses tares physiques à la vie solitaire, l'inaptitude par déficience morbide au régime social, l'inadaptation qui se révolte et qui gémit, mime chez lui l'inadaptation qui domine, celle de l'esprit, *séparé pour commander*, comme disait Anaxagore à propos du νοῦς. Il nous présente dans sa sauvagerie même, dans son anachorétisme de malade, une image lyrique, aussi brillante que perfide, des secrètes postulations de l'esprit en nous.

« Mais n'oublions pas le théoricien. Faisant de son mal personnel la règle de l'espèce, il tiendra la vie solitaire pour la vie *naturelle* à l'être humain. « L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables, cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré », prononce-t-il. En conséquence, les inclinations essentielles de la nature humaine, et donc les conditions primordiales de la santé morale, exigent ce bienheureux état de solitude, qu'il imagine, projetant ses propres fantômes, comme la perpétuelle fugue à travers bois d'animaux rêveurs et doués de pitié, s'accouplant au hasard des rencontres, puis reprenant leur vagabondage innocent. Telle est à ses yeux la vie divine.

« Ainsi le glissement est immédiat. Le *supra hominem* a tout de suite versé dans le *bestiale*, non sans le parfumer d'une effusion paradisiaque. Le conflit entre la vie sociale et la vie de l'esprit est devenu conflit entre la vie sociale et la sauvagerie, et tout ensemble conflit entre la vie sociale et la nature humaine. Du même coup il est devenu une opposition essentielle, une antinomie farouche, absolument insoluble.

« Que dit pourtant la sagesse chrétienne? Elle sait bien que la vie selon l'intellect mène à la solitude, et que plus elle est hautement spirituelle, plus séparée est sa solitude. Mais elle sait aussi que cette vie est une vie surhumaine, — sous un certain rapport, quant aux mœurs de la spéculation rationnelle, purement et simplement quant aux mœurs de la contemplation en

charité. C'est le terme suprême à atteindre, l'ultime perfection, le dernier point de la croissance de l'âme. Et pour que l'homme y parvienne, son mouvement doit s'accomplir en milieu humain : comment irait-il au surhumain sans passer par l'humain? « Il faut considérer que l'état de solitaire est celui d'un être qui doit se suffire à lui-même, autrement dit, auquel rien ne manque, ce qui entre dans la définition du parfait : la solitude ne convient donc qu'au contemplatif déjà parvenu à la perfection, soit de par la seule largesse divine comme Jean-Baptiste, soit par l'exercice des vertus. Et l'homme ne saurait s'exercer aux vertus sans être aidé par la société de ses semblables : quant à l'intelligence, pour être enseigné ; quant au cœur, pour que les affections nuisibles soient réprimées par l'exemple et par la correction des autres. D'où il suit que la vie sociale est nécessaire à l'exercice de la perfection, et que la solitude convient aux âmes déjà parfaites » [1]. Voilà pourquoi sans doute, dans des temps très anciens, les peuples couraient au désert en arracher les ermites, pour en faire leurs évêques... En définitive, conclut saint Thomas, « la vie des solitaires, si elle est assumée selon l'ordre dû, est supérieure à la vie sociale ; mais si elle est assumée sans exercice préalable de cette vie, elle est tout ce qu'il y a de plus périlleux, à moins que la grâce divine ne soit venue suppléer, comme en les bienheureux Antoine et Benoît, ce qui, chez les autres, est acquis par l'exercice. »

« Ainsi la solitude est la fleur de la cité. Ainsi la vie sociale reste la vie naturelle à l'homme, requise par les plus profondes exigences de sa spécificité ; ses conventions et ses misères, les gênes et les diminutions qu'elle apporte à la vie intellectuelle, toute la « plaisanterie » qui frappait tant Pascal, restent des déficiences accidentelles, qui traduisent seulement la faiblesse radicale de la nature humaine, — la rançon, parfois terrible à payer, d'un bienfait essentiel : c'est la vie sociale qui conduit à la vie de l'esprit ; mais elle-même, et de par cette ordination même, comme le mouvement de la raison est ordonné à l'acte simple de la contemplation, la vie sociale est ordonnée à la vie solitaire,

[1] S. THOMAS, *S. Theol.*, 2. 2., 188, 8.

à l'imparfaite solitude de l'intellectuel, à la solitude parfaite, au moins intérieure, du saint ».

Notre vie sociale à nous, c'est la charité, c'est l'apostolat, double aspect d'une même vie donnée aux autres, dont l'amour de Jésus-Christ est le principe.

Germain FOCH, S. J. — *La vie intérieure. Dispositions prochaines. La vie cachée ; cachée en Dieu, avec Jésus-Christ.* — Ap. de la Prière.

« *Dieu seul suffit* », disait sainte Thérèse. Cet opuscule du P. FOCH sur *la Vie cachée* — complément de *Paix et Joie* et de *L'amour de la croix* — commente par des considérants, interprète dans un colloque, explique enfin de tout près le contenu et les origines de ce « *Dieu seul* », qui exprime en une formule courte et pleine la doctrine même de S. Paul (Col., 3, 3).

C'est la Charité qui doit présider à la vie intérieure et en animer tout le cours. Devant Dieu, tout est grand de ce que l'amour de Dieu relève ; « tout vaut dans la mesure où la charité s'y mêle, dans la mesure où la charité en est la forme ». Or, il y a d'autant plus de charité dans notre vie que notre vie est plus cachée en Dieu, plus livrée à Dieu seul. Lui plaire, et à Lui seul, dût-on ne trouver ici-bas aucun accueil, dût-on se voir stérilisé et inutile ; telle est l'ambition qui doit prévaloir, par la pureté d'intention, sur tout désir humain. Et du même coup, la solitude qui peut être se creuse autour de nous devient féconde, porte ses fruits, dans le Corps du Christ (p. 34). La vie de retraite, même de retraite forcée, nous met en état d'attirer mille grâces sur le monde. Soit dit, non seulement aux contemplatifs, mais aux malades, aux « grands malades », à ceux qui souffrent de « la tentation de se croire inutiles, incapables de rendre aucun service à la grande cause des âmes ».

« Que de prêtres, dit à ce propos l'auteur, que d'apôtres, que de personnes d'œuvres, sont sur le point de se décourager et de succomber à la tristesse, parce que la maladie, ou bien l'âge, ou bien telle ou telle autre disposition de la Providence les retire de la vie extérieure et les condamne à la retraite forcée » (p. 8). — Un *Colloque* fervent au Dieu caché, qui fut durant

sa vie parmi nous, même pendant sa vie publique « le grand Solitaire » (p. 54), les consolera de leur angoisse et calmera leur peine (pp. 43 à 50).

Par ailleurs, n'imaginons aucune opposition, il n'y en a pas, entre cette vie volontairement cachée en Dieu, et les besoins de l'*apostolat*. Le tout de l'apostolat, c'est « de se concilier les bonnes grâces de Dieu, de participer à son Esprit. Si je L'ai pour moi, s'Il est avec moi, si je Le gagne, Lui, et sa Toute-Puissance, Lui et sa Toute Sagesse, à quoi ne puis-je pas prétendre en fait de bien à produire dans le monde? » (p. 69)

Pas plus que le rendement apostolique, le *progrès* ne se peut concevoir en dehors de ce parfait détachement de tout bien personnel, par égard pour Dieu, seul servi, seul aimé. Se demande-t-on par quel progrès on donnera davantage à Dieu :

« Devant pareille question, tout cœur généreux va de suite à se demander : Quel travail pourrais-je ajouter au travail que je fais déjà, quelles œuvres aux œuvres dont je m'occupe déjà?

« Si louable que soit cette préoccupation, il faut cependant le reconnaître, quand il s'agit du progrès et du progrès dans un art quelconque et surtout du progrès spirituel, ce qui importe, ce n'est pas tant de faire beaucoup que de faire bien ; ce n'est pas tant la quantité des services rendus qui compte, mais la qualité, la manière plus ou moins parfaite dont en s'en acquitte ; ce n'est pas tant du *plus* qu'il faut se préoccuper, mais du *mieux* » (p. 77).

Ce « régime de Dieu seul », enfin, accroîtra notablement la délicatesse du *sens chrétien* pour tout ce qui touche à l'honneur ou aux intérêts de Dieu (p. 85). Et c'est la Charité qui s'en trouvera agrandie et meilleure.

F. LAVALLÉE. — *Solitude et Union à Dieu.* — Vitte.

L'union à Dieu, tel est le trésor offert à la détresse humaine, et la loi de notre création, quand le péché, « cette grande solitude », ne vient pas l'entraver, la ruiner. Cette *union*, elle ne se réalise ni dans les paroles, ni dans les attitudes, ni dans le miracle ; les merveilles mêmes de la maternité divine n'y pouvaient

suffire. Elle se fait uniquement dans « cette chose imperceptible aux hommes, l'amour que nous avons dans le cœur » ; l'*amour*, perfection de la loi de l'homme, explication des abaissements du Verbe ; raison dernière de l'admirable amour dont l'humanité chrétienne a entouré Dieu ; seule fraternité durable entre les hommes.

Ce *Dieu d'amour*, il nous est donné de le rencontrer, partout, toujours. 1° Au sein de la *nature*, qui parle si bien de Lui ; 2° dans la *beauté humaine*, en particulier dans la noblesse et la sainteté du sacrement qui unit l'homme et la femme ; 3° dans la moindre de nos actions quotidiennes ; 4° dans la *prière*, dont l'histoire de Monique atteste la puissance ; de sa prière si peu exaucée en apparence, est sorti saint Augustin, un « géant de la foi » ; 5° dans la *communion* à l'Hostie du sacrifice, ce point culminant de l'histoire du monde. Il y a là, sur la messe, sur la communion, sur l'illogisme des vies chrétiennes qui, au sortir de la communion, hésitent à se dépenser, quelques pages d'un accent bien neuf (p. 190 à 209) : « Si nous présentons nos lèvres à l'hostie, il faut que notre vie y passe tout entière » ; 6° dans le *cloître* aussi, plus qu'ailleurs, on trouve Dieu ; et sainte THÉRÈSE explique, on le sait, à quoi servent les religieux contemplatifs, (p. 215) ; 7° dans le *sacerdoce* enfin, car le prêtre est tout entier dans « l'appartenance à Dieu » ; il n'existe que pour sa tâche. Aussi Jésus-Christ l'a-t-il voulu en vêtements de travail : « un vêtement ecclésiastique qui tourne à l'élégance est ridicule, la soutane n'est qu'un habit de travail ». Aussi Jésus-Christ l'a-t-il voulu « seul dans une vie chaste ». Le prêtre demeure ainsi comme un « paradoxe vivant » dans notre état de société ; nul n'est plus aimé, nul n'est plus haï ; nul n'est plus nécessaire au monde, car « imaginez ce que serait le monde sans l'hostie » ; nul n'est tenu dans une condition plus précaire et plus injuste ; mais quoi ! *stulti propter Christum :*

« C'est à cause de Lui. Il y a une telle identité du prêtre avec Jésus que l'on rend le prêtre responsable des torts que l'on attribue à Dieu. Si la prière paraît impuissante, on se tourne vers le prêtre avec ironie ; si l'on accuse la Providence des événements, de la guerre, c'est contre le prêtre que la colère éclate. Les joies et les tristesses de la vie intime du prêtre viennent des

triomphes de Dieu et des offenses qui lui sont faites. Il porte dans son âme le poids de l'avenir de la rédemption parmi les hommes; et ce poids est douloureux. Mais quand il songe que cette douleur qu'il sent dans la profondeur de ses fibres comme la pointe d'une épine n'est que la révélation de l'intime pénétration de Jésus en lui, et d'une union qui atteint les racines de son être, grand Dieu, quelle douceur, dans sa douleur même, de se sentir un autre Christ! » (p. 231)

L'union ainsi réalisée ne se borne pas, il fallait le rappeler, à un *sentiment* moral; elle rend l'âme *déiforme* par cet être nouveau qui est en nous la vie de *grâce*. Le *ciel* consommera cette union; la surnature invisible, la grâce, s'épanouira dans son printemps éternel, la gloire.

Mgr LAVALLÉE. — *Béatitudes*. — E. Vitte, 1926.

Nos vices seuls font en nous la solitude sans remède, et parfois un véritable enfer. Aux vices s'opposent les vertus proclamées par le Seigneur, et dont chacune contient en elle le germe de la vie heureuse à jamais : béatitude de la gloire, béatitude de la grâce. Promulguer les vertus, c'est donc promulguer le bonheur; Jésus l'a fait.

D'abord, un large prélude sur l'*humilité*, seul fondement du bonheur : l'humilité, vue vraie de ce que nous sommes, et volonté de n'être qu'un instrument entre les mains de Dieu; — la chananéenne (Mat., 15, 21), nous en offre un touchant exemple. — Avec l'humilité, la *simplicité*, sa compagne. Combien elle nous manque, à en juger par les « extravagances de la mode » qui « relèguent et ensevelissent cette pauvre âme, en faisant parler le corps, tandis que celui-ci ne devrait être qu'un gardien très humble qui la protège et laisse deviner la grandeur de l'âme souveraine par la modestie même de son maintien à son service » (p. 53).

Quatre *Béatitudes* nous retiennent ensuite : 1° La *douceur*, « une grande force »; — 2° La *pauvreté*, béatitude de « ceux qui sentent le dénuement intérieur », lequel n'est que le sentiment de l'insuffisance des choses, acceptée vaillamment, avec cette conviction que la vie n'est pas faite pour elle-même, pas plus que l'écorce de

l'arbre ; mais comme l'écorce est faite pour abriter le travail de la sève, la vie est faite pour abriter le travail de l'âme (p. 94) ; — 3° La *pureté :* celle des *mœurs*, que blessent audacieusement trop de romanciers, croyant peut-être à force d'audace faire prévaloir leur loi à eux, sur la loi de pureté inscrite par Dieu dans l'Evangile et dans les faits ; — puis celle de la *conscience*, si exigeante que le moindre vice l'altère, fût-ce le vice le plus chaste, avarice, colère, orgueil (p. 121) ; — 4° Enfin, les *larmes*. Et certes il y a toujours à dire sur ce poignant sujet. Pourquoi est-il bon de souffrir? Parce qu'il y va de la noblesse et de la dignité de l'âme ; la douleur « dégage et réalise, à l'opposé du boire et du manger, et du reste, l'image divine que nous portons en nous » ; ouvrière de sincérité, elle nous débarrasse de l'apparence et de la surface des choses, pour nous en montrer le vide et la vanité ; vrai bien, en somme, parce qu'elle nous conduit au vrai Bien (p. 163). Et surtout, sculptée dans le corps du Christ par cinq plaies cruelles, qui demeurent à jamais, elle nous fait entendre et sa doctrine et son amour : « Le christianisme, c'est un Dieu blessé. Et la gloire éternelle des élus sort des plaies comme de son foyer. Il ne s'agit pas de comprendre, mais de constater » (p. 166). On le constatera si, après avoir fait cette méditation sur les cinq plaies de Jésus, on s'exerce à observer cette « loi du royaume » appliquée par les saints, et réalisée d'abord jusqu'au prodige dans la Mère de Dieu :

« Ce qui importe, c'est que nous la connaissions bien, la loi de notre royaume ; car la plupart des sujets, chose curieuse, l'ignorent ; ils crient ; ils regimbent ; ils en appellent à leur roi de ce qu'ils estiment une injustice ; et le roi leur dit : Mais c'est la constitution du pays ; mais regardez-moi donc une bonne fois ; mais regardez donc ma mère, et vous comprendrez » (p. 175).

Leçons connues, soit ; mais « les plus anciennes ne commencent à exister pour nous que le jour où nous y sommes attentifs. Elles sont nouvelles de tout ce que nous y apercevons pour la première fois. La nouveauté n'est pas à l'extérieur, elle est en nous, dans la disposition de notre âme. Nous n'avons pas besoin d'un Évangile nouveau, mais d'une âme neuve ». — Ces entretiens, si neufs, rajeuniront nos âmes.

11.

ANGE OU DÉMON.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — *Le sujet.* — C'est à la vie angélique que Dieu nous appelle. Pareils aux anges, nous vivrons un jour dans la société des anges, *erunt sicut angeli Dei* (Mat., 22, 30). Mais c'est au vice impur que Satan pousse les hommes, avec un cruel acharnement, (Marc., 5, 8). Nous sommes l'enjeu de ce combat, qui ne cessera point ici-bas, entre Jésus, le Fils de la Vierge, et Satan, l'esprit impur. Méditons ce sujet. Il nous offre tour à tour : 1° un tableau à voir de près ; des *laideurs* à répudier ; 2° une vision à contempler ; des *splendeurs* de pureté ; 3° un programme à étudier ; des *secrets* de vertu à mieux connaître.

2. *La composition de lieu.* — Jésus, avec ses anges, faisant le partage définitif des hommes (Mat., 25, 41). Ici, les bénis : « Venez, possédez le Royaume qui a été préparé pour vous dès la constitution du monde ». Là, les maudits : « Allez, maudits, loin de moi, dans le feu éternel, qui a été préparé (non pas pour vous) pour le démon et pour ses anges à lui » ; non pas depuis la fondation du monde, mais depuis la révolte et la chute.

3. *La grâce à demander.* — D'être admis dans la société des Anges ; *eorum æterna societate gaudere* (2 octobre) ; de garder des mœurs dignes du Pain des Anges, que nous mangeons : *Angelorum esca nutritos, angelicis etiam, Domine, da moribus vivere* (21 Juin, Postcomm.).

1.

LAIDEURS.

1. — Un déluge.

1. Une *objection* nous arrête au seuil de ce sujet.

Mener ici-bas la vie des anges; imiter, dans un corps soumis à des concupiscences véhémentes et déréglées, les mœurs des anges, qui n'ont pas de corps; rester pur dans un milieu de corruption, n'est-ce pas une chimère, une impossibilité? Tenter cet effort, n'est-ce pas une gageure? Et l'on répète le mot de Pascal : « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête » [1].

Réquisitoire de lâcheté, aussi ancien que le paganisme. L'homme s'empresse de déclarer impossibles les vertus qu'il ne veut pas se donner la peine de conquérir de haute lutte. Objection menteuse, d'ailleurs, et pleine d'équivoque; car les « mœurs des anges » qu'il s'agit d'imiter, s'entendent des mœurs de l'homme, fidèle librement à ses devoirs, et non d'une perfection à poursuivre, étrangère à sa condition. Et quant au mot de Pascal, le contexte l'explique *(Grandeur et bassesse de l'homme)* : Pascal estime dangereux, et il a raison, « de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur, et de trop lui faire voir sa grandeur sans sa bassesse ». Mais il déclare « très avantageux

[1] *Pensées de Blaise Pascal*, texte authentique, par le chanoine DIDIOT, (p. 77). — Desclée, 1896.

de lui représenter l'un et l'autre ». Sa grandeur (et qui le sait mieux que Pascal, si épris de la pensée!) c'est de vivre selon la perfection de sa nature intelligente et de sa vocation chrétienne, par le triomphe de l'esprit sur la chair; soit dans la voie des conseils, facultative (Mat., 19, 12); soit dans la voie des préceptes, imposée à tous (Mat., 5, 28).

Dieu lui-même nous a, par ailleurs, clairement et fortement instruits. Le *déluge* a été la punition du désordre qui consiste à éluder la perfection voulue par Dieu pour l'homme. Dieu s'est repenti d'avoir créé l'homme, *pœnituit eum quod hominem fecisset* (Gen., 6, 6). Et la raison de ce « repentir »? *Quia caro est;* l'homme est devenu chair; expression d'une singulière énergie : *Mon esprit ne demeurera pas dans l'homme, parce qu'il est chair.* Et le Seigneur fait passer sur la race corrompue l'effroyable châtiment [1].

L'homme, en effet, sera, selon son choix délibéré, esprit ou chair. *Esprit*, quand il fera volontairement prévaloir les ordres de la raison sur les sommations tyranniques des sens, et les lumières divines de la foi sur les clartés limitées de la raison; et alors, il vivra, selon le

[1] « A la fin, le déluge vint, et l'on vit alors un terrible effet de la colère de Dieu ; mais il voulut en même temps y faire éclater sa miséricorde, et la figure du salut futur du genre humain. Le déluge lava le monde, le renouvela, et fut l'image du baptême. En figure de ce sacrement qui nous devait délivrer, huit personnes furent sauvées (I Pet., 3, 20). Noé fut une figure de Jésus-Christ, en qui toute la race humaine devait être renouvelée. Dieu n'envoie point de maux qu'il n'envoie de consolations; et, résolu, malgré sa colère, à la fin, de sauver les hommes, sa bonté reluit toujours parmi ses vengeances ». (BOSSUET, *Elévations*, VIII, 5).

modèle du véritable Adam (I Cor., 15, 45); — *Chair*, s'il se refuse à cette noblesse, qu'exige de lui sa condition d'image de Dieu; et alors, il s'enlisera, il tombera; et toujours le déluge suivra; non plus celui des grandes eaux, Dieu s'est interdit d'y revenir; mais celui des hontes, des fautes et des crimes qui sont les suites inévitables de l'impureté.

2. Vrai déluge, en effet; *homicidium, et furtum, et adulterium inundaverunt; propter hoc lugebit terra* (Os., 4, 3; cf. Eccli., 23, 22 à 37).

C'est bien ici que la passion mal combattue laisse voir toute sa laideur, et la folie où elle mène :

« Si Dieu, dès les premiers jours, ne nous avait prévenus que l'homme, conduit par ses appétits, tourne en tout temps toutes ses passions au mal (Gen., 6); si le Christ ne nous avait rappelé que du cœur corrompu sortent les pensées dépravées, les meurtres, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les blasphèmes (Mat., 15, 19); si saint Paul ne nous avait répété que les impudicités, les impuretés, les débauches, etc., sont les fruits de la chair et de la concupiscence (Gal., 5, 21); en ouvrant les yeux sur le monde et sur nous-mêmes, nous aurions aperçu les ravages des passions au milieu des consciences; « leurs terribles stigmates, a dit le P. Lacordaire, sont visibles partout ». Aiguillonnés par nos convoitises, nous nous précipitons dans le mal avec un tel abandon de nous-mêmes, avec une telle intensité de volonté, une telle extravagance de procédés, un tel oubli des convenances, des intérêts, des lois, que nous appelons nos excès, non pas seulement des fautes, mais des folies. On dirait que, loin d'être la plus raisonnable des créatures terrestres, nous en sommes la plus insensée, car, à côté de notre conduite, la conduite des êtres inférieurs paraît de la sagesse » (E. JANVIER, *Les Passions*, 1905, p. 130) [1].

[1] Voir BOSSUET, *Sur les dangers des plaisirs des sens* (Carême 1664; Lebarq, t. IV, p. 548); les joies sensuelles :

Comment faire le tableau de ces ravages? Les noms mêmes qu'ils portent sont honteux; saint Paul ne veut pas qu'on en parle dans l'assemblée des fidèles (Eph., 5, 3). Les livres qui en contiennent l'énumération et le détail, comme *L'Indiscipline des mœurs* de Paul BUREAU, nous font frémir. Comment croire à tant de raffinements! Mais comment nier ces navrantes réalités, de volupté et de cruauté, de boue et de sang? Car les deux vont de pair. Signalons quelques-uns de ces désastres :

a) *Dégradation personnelle.* — Par l'impureté, surtout précoce, l'homme se dégrade, corps et

---

1° ruineuses à l'innocence; 2° vaines et imaginaires : « Les joies des sens amollissent l'âme, affaiblissent le cœur, et énervent le principe de droiture qui est en nous pour résister à tous les crimes. Une espèce d'ivresse qui offusque les lumières de l'esprit et fait naître une ardeur violente qui pousse à tout crime. Cette ivresse ne se passe pas, parce qu'elle ne prend pas le cerveau par des fumées grossières, mais le cœur par une attache très intime et très délicate. Le cœur ne résiste plus à rien ». — Dans le sermon *sur la femme adultère* (1663; *ibid.*, p. 449), Bossuet n'est pas moins net, à propos des péchés qui s'engendrent : « Ignorez-vous, chrétiens, de quelle sorte les péchés s'engendrent en nous? Ils y naissent comme des vers : *os fatuorum ebullit stultitiam;* non engendrés par le dehors, mais conçus et bouillonnants au dedans de la pourriture invétérée de notre substance... » Et là, tout en nous recommandant de ne pas devancer le jugement de Dieu, il rappelle le dessein de notre Sauveur, qui veut qu'on trouble le vice, qu'on l'inquiète, qu'on le blâme, qu'on le condamne : « Il faut condamner hautement les crimes publics et scandaleux; bien loin qu'il nous soit défendu de les condamner, il nous est commandé de les reprendre, et d'aller quelquefois, en les réprimant, jusqu'à la dureté et à la rigueur : « Reprends-les durement, dit le saint Apôtre, *increpa illos dure* » (Tit., 1, 13); c'est-à-dire qu'il faut presser les pécheurs et leur jeter, pour ainsi dire, quelquefois au front des vérités toutes sèches, pour les faire rentrer en eux-mêmes... » (p. 446). — Rappelons BOURDALOUE et le célèbre sermon *sur l'Impureté.*

âme. Il est marqué d'un stigmate ignominieux, que les plus ombrageux ou les plus fastueux soucis d'élégance ne parviendront pas à cacher. La mer y passerait sans laver la souillure. N'indiquons que deux des suites non équivoques de ce vice humiliant, chez les jeunes :

1° La *hantise*, premier et immédiat effet visible de ces fautes ; véritable obsession de l'âme, poursuivie, envahie par cette sorte de « seconde vie » qui suit le péché, et dans laquelle le voluptueux se repaît d'images et de souvenirs sensuels. Entendez leurs conversations ; elles sont pleines de sous-entendus, d'équivoques licencieuses. Surprenez leurs lectures, plus rien ne les dépasse. Suivez, si vous le pouvez, le jeu de leur imagination, suivez l'éclair de leurs yeux ; que cherchent-ils? Où vont-ils? Ils ne se posent sur les fleurs que pour les salir ; et l'on reconnaît à leur trace souillée le chemin qu'ils ont foulé. S'ils écrivent, on voit alors ce phénomène déconcertant, mais instructif : les sujets les plus relevés, les mystères même de la religion, sont traités ou touchés en un style charnel. Dans les paroles brûlantes des âmes mystiques, pour qui les comparaisons et le vocabulaire empruntés à la vie humaine servent en toute candeur à la vie de l'esprit, ces écrivains hantés ne sentent et ne goûtent que la chair. Le P. JANVIER a raison de le dire, un des effets les plus redoutables de cette passion, c'est qu'elle est capable de « promouvoir, avec une puissance terrible, les vices même de l'esprit, au détriment des réalités éternelles dans le sein desquelles nous trouverions la plénitude que nous cherchons ».

2° L'*habitude*, autre tare, et avec elle la plus irrémédiable des déchéances introduite dans l'organisme, *ignis ad perditionem devorans* (Job, 13, 12), avec un besoin insatiable de satisfactions impossibles, chaque faute devenant comme une préparation fatale à la faute qui va suivre, et laissant la volonté plus affaiblie devant des appels plus impérieux. *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant*, — et (notons ce trait), *nemo illi dabat* (Luc, 15, 16) [1].

b) *Ruine de la famille.* — L'impureté, c'est la ruine, à bref délai, de la famille. La stabilité, la fécondité, la dignité de l'union conjugale sont compromises [2], à fond, par les caprices impétueux et les remous désordonnés de cette passion de volupté, la plus inconstante, la plus volage, la plus rebelle qui soit à tout frein

[1] Relire les deux conférences de Lacordaire (1844) : *De la chasteté produite dans l'âme par la doctrine catholique* (22e Confér.), où il dénonce avec tant de vigueur le sens *révolté*, le sens *dépravé*, le sens *abject* (« Qui a touché cet enfant?... ») ; — *De l'impuissance des autres doctrines à produire la chasteté* (23e Confér.) ; il cite Mahomet, Luther, Voltaire, et il conclut : « La chasteté est une vertu nécessaire au mouvement général du monde, qui ne peut en remplacer l'effet pour la distribution de la vie que par la misère, la servitude, le crime et l'immoralité ».

Quant aux « habitudes » d'un traitement si difficile, lire H. D. Noble, O. P., *L'éducation des passions* (Lethielleux, 1919), 2e partie, chap. 6. L'habitude passionnelle ; — P. Castillon, *Nouv. Rev. Théol.* (novembre 1925). *Comment résister aux tentations?* — et (sans nom d'auteur) *Diagnostic et traitement des âmes* (pp. 147 à 157) ; direction des âmes dominées par la passion impure (Dewit, 1923).

[2] L'ouvrage du P. Castillon, *Autour du mariage, Méditations, Problèmes moraux*, nouvelle édit. (Beauchesne) met en lumière ces conséquences, à propos de trois problèmes : 1) Mariage ou chasteté? — ; 2) Mariage ou union libre? — ; 3) Mariage ou divorce? (p. 101-105).

comme à toute raison. Ce désordre se fait assez connaître par ses effets publics, *manifesta sunt opera carnis* (Gal., 5, 19...). De la dépopulation, ce n'est certes pas la pureté qui est cause, car elle se concilie admirablement avec le mariage chrétien, par l'apaisement légitime des concupiscences, et par l'acceptation tranquille des naissances; rien n'est plus fécond que les unions contractées devant Dieu et selon Dieu. Mais le fléau, c'est l'impureté, le vice hors du mariage, et le vice dans le mariage, qui déracine la vie dans son germe, *omnia eradicans genimina* (Job, 31, 12).

c) Ne disons rien ici (comment le pourrions-nous)? des *maladies* innombrables, aux noms d'effroi; des *états morbides et anormaux*, des *aberrations* et des *crimes passionnels*, qui naissent de l'impureté; faussant les rapports naturels, peuplant le monde d'invertis et de fous, semant partout la contamination avec le crime, et déposant dans la race des tares toujours de plus en plus lourdes. L'effrayante hérédité qui peut un jour en provenir, pesant de tout son poids sur une victime, une fiction récente (où ne manque pas une large part de vérité) le déclarait en la personne d'une dangereuse créature, spécimen de celles dont la morale nouvelle va peupler nos cités. La malheureuse porte en elle, dans sa chair tourmentée, le péché des morts; un saint prêtre le lui déclare un jour, en face. Ce qu'il lui disait, c'était son histoire à elle, mais...

« confondue avec d'autres vieilles histoires oubliées depuis longtemps, à moins qu'elles n'eussent été jamais connues. Avant qu'elle en comprît le sens, elle sentit son cœur se serrer, comme à une brusque descente, et

cette surprise qui fait hésiter le plus étourdi, au seuil d'une demeure profonde et secrète. Puis ce furent des noms entendus, familiers, ou seulement pleins d'un souvenir vague, de plus en plus nombreux, s'éclairant l'un par l'autre, jusqu'à ce que la trame même du récit apparût en dessous. Humbles faits de la vie quotidienne, sans aucun éclat, pris dans la malice la plus commune — comme des cailloux dans leur gaine de boue, — mornes secrets, mornes mensonges, mornes radotages du vice, mornes aventures qu'un nom soudain prononcé illuminait comme un phare, puis retombant dans des ténèbres où l'esprit n'eût rien distingué encore, mais qu'une espèce d'horreur sacrée dénonçait comme un grouillement de vies obscures... Mais ce que la voix racontait d'un accent tout uni, peu d'oreilles l'entendirent jamais — l'histoire saisie du dedans — la plus cachée, la mieux défendue, et non point telle quelle, dans l'enchevêtrement des effets et des causes, des actes et des intentions, mais rapportée à quelques faits principaux, aux fautes mères. Où la voix trouvait son écho, n'était-ce pas dans sa chair même, que chacune de ces fautes avait marquée, affaiblie à l'instant même qu'elle fut conçue? A voir peu à peu ces morts et ces mortes sortir tout nus de leur linceul, elle ne sentait même rien qu'on pût appeler surprise. Elle écoutait cette révélation surhumaine, d'un cœur abîmé d'angoisse, toutefois sans véritable curiosité ni stupeur. Mensonges calomnieux, haines longuement nourries, amours honteuses, crimes calculés de l'avarice et de la haine, tout se reformait en elle à mesure, comme se reforme, à l'état de veille, une cruelle image du rêve. Jamais, non jamais! morts ne furent si brutalement tirés de leur poussière, jetés dehors, ouverts. A un mot, à un nom soudain prononcé, ainsi qu'à la surface une bulle de boue, quelque chose remontait du passé au présent — acte, désir, ou parfois, plus profonde et plus intime, une seule pensée (car elle n'était pas morte avec le mort), mais si intime, si profonde, si sauvagement arrachée qu'elle la recevait avec un gémissement de honte. Elle ne distinguait plus la voix impitoyable de sa propre révélation intérieure, mille fois plus riche et plus ample... Des visages se superposaient entre eux, ne faisaient plus qu'un visage, qui était celui même d'un vice. Des gestes confus se fixaient dans une atti-

tude unique, qui était le geste du crime. Plus encore : parfois le mal ne laissait de sa proie qu'un amas informe, en pleine dissolution, gonflé de son venin, digéré. Les avares faisaient une masse d'or vivant, les luxurieux un tas d'entrailles. Partout le péché crevait son enveloppe, laissait voir le mystère de sa génération : des dizaines d'hommes et de femmes liés dans les fibres du même cancer, et les affreux liens se retractant, pareils au bras coupés d'un poulpe, jusqu'au noyau du monstre même : la faute initiale, ignorée de tous, dans un cœur d'enfant... Et, soudain, (elle) se vit comme elle ne s'était jamais vue, pas même à ce moment où elle avait senti se briser son orgueil : quelque chose fléchit en elle d'un plus irréparable fléchissement, puis s'enfonça d'une fuite obscure. La voix, toujours basse, mais d'un trait vif et brûlant, l'avait comme dépouillée, fibre à fibre » (BERNANOS, *Sous le soleil de Satan*, p. 208; Plon).

En un langage plus mesuré, le P. JANVIER montre le contre-coup des entraînements impurs sur la vie de l'esprit lui-même :

« 1° L'intelligence a besoin d'une certaine vigueur dans les organes qui servent d'instruments à son labeur; lorsque ces organes ont été blessés ou faussés par des émotions trop fréquentes et trop vives, notre âme ne suit plus qu'avec une extrême difficulté les voies qui la mènent à la vérité. 2° La passion précipite tout le corps dans les transes, dans les spasmes, qui commandent la raison, troublent son regard, pervertissent son jugement. 3° Pour l'esprit, les choses sensibles ne sont qu'un point d'où il prend son essor pour s'envoler dans la région où il trouve sa pâture, le renouvellement de sa force, l'épanouissement de sa vie; d'où pour l'esprit, vivre, grandir, c'est quitter le domaine des êtres matériels pour se plonger dans le royaume des êtres immatériels. Lorsque les réalités destinées à nous servir de marchepied nous retiennent captifs, empêchant notre ascension, — pareils au voyageur qui, oublieux du but et au lieu de marcher vers le soleil, s'étendrait dans l'ombre fugitive du chemin, nous fixons notre tente au début de la voie conduisant à la pleine clarté et à la vie, nous ne regardons ni plus haut, ni plus loin, — tout notre effort se tend vers les objets qui remuent

notre sang... Dans ce commerce incessant avec les éléments inférieurs de la nature, l'œil de l'intelligence baisse, s'affaiblit. Saint Augustin dit que la lumière est le breuvage et la nourriture de l'œil ; condamné aux ténèbres, l'œil perd la sympathie qu'il avait pour les astres, il devient incapable de les regarder, d'en supporter l'éclat ; bientôt il ne peut plus s'ouvrir en dehors de l'obscurité, autant dire qu'il succombe et qu'il meurt. L'esprit s'abreuve, s'engraisse divinement de la lumière intellectuelle ; l'emprisonner dans les cavernes noires du monde sensible, c'est l'étouffer, presque changer sa nature, l'abîmer dans une sorte de mort. Justement, l'imagination remplie et comme ensorcelée par l'objet de la passion, arrache la raison à sa contemplation, l'enchaîne, si nous la laissons faire, dans ces liens grossiers ; alors on dirait que nous ne sommes plus que chair, que notre âme immortelle nous a abandonnés, nous ne voyons plus, nous ne goûtons plus que ce qui se mange, se boit, se touche, se respire : « J'allais, raconte l'évêque d'Hippone, à travers les formes corporelles. C'est en vain que la splendeur vigoureuse du vrai faisait irruption dans mes yeux, je détournais mon âme palpitante de la réalité incorporelle pour l'attacher aux lignes, aux couleurs, aux vagues enflées de la matière. (*Confessions*, IV, 15) » (JANVIER, 1905, p. 138).

d) Mais combien plus laides ces laideurs, et plus désastreux ces désastres, quand il s'agit du *chrétien*. La vie mortellement atteinte, alors, ce n'est pas seulement la vie de l'esprit, mais la vie même de Dieu dans le sanctuaire de l'âme humaine. En souillant le corps du baptisé, l'impureté blesse, profane et tue la vie du Christ, sur qui le chrétien est greffé. Corps et âme, le chrétien appartient au Christ Jésus : *Ego sum vitis, vos palmites ;* même sève, du tronc aux rameaux, (Jo., 15). Quoi! ces membres du Christ, ils seraient livrés à d'ignominieuses créatures (I Cor., 6, 15)?

2. — Les Causes.

Comment l'homme — le chrétien surtout — comment la chrétienne elle-même en arrive-t-elle à ce lamentable état? *Quomodo cecidisti* (Is., 14, 12)?

a) L'explication se trouve en partie — mais non pas l'excuse — dans la complicité de l'*instinct*, cette force impulsive que Dieu, providentiellement, a disposée dans la race, avec le plaisir pour condiment et pour attrait, en vue des devoirs et des charges de la paternité. — La tentation, de ce chef, est naturelle, n'étant, de soi, que la convoitise en quête de son objet. Mais le plaisir, assaisonnement du devoir, tend à devenir, au lieu d'un moyen, un but; et l'abus commence à ce point précis où le plaisir sort de son rôle. Ainsi se trouve, dans la nature même, un perpétuel attrait, et un perpétuel danger; attrait, danger, que la déchéance originelle a singulièrement aggravés, en les compliquant d'une inclination sordide au mal, et d'un goût maladif pour le fruit défendu.

Si, élargissant le problème, nous nous demandons d'où peut venir cette « fascination » qu'exercent sur nous la matière et le monde sensible, au détriment du monde spirituel, un moraliste de la chaire chrétienne nous fournit la réponse : ce n'est pas la matière que nous aimons, mais le secours que nous offre la créature pour étendre, avec notre vie même, ce vouloir-être qui ne mourra qu'avec nous-mêmes [1].

[1] « Si dans l'éternité la vie descend d'en bas, je veux dire de Dieu à l'âme, de l'âme au corps transfiguré, dans le temps

Malheureusement, au lieu de chercher dans les choses le soutien ou l'ornement de la vie, nous leur demandons « la sensation aiguë de la vie »; et là s'affirme l'abus; et, avec l'abus, l'infirmité, la misère, la ruine, et la mort :

« Ce que le sauvage, l'homme civilisé, le pauvre, le riche, demandent (alors) au pain et au vin, ce n'est pas seulement l'aliment destiné à entretenir la flamme de la vie; ce qui les ramène souvent vers les coupes et vers les banquets, c'est le désir et la volonté d'éprouver à temps et à contretemps ces vibrations outrées des nerfs, ces voluptés du palais, cette ivresse du cerveau qui blessent l'organisme et abrègent les jours. Ce qui les incline à l'acte sublime de la procréation, ce n'est pas le dessein d'en faire jaillir la vie, c'est le dessein de s'oublier dans une extase honteuse; car, en le frustrant de son but, on lui ravit sa gloire avec sa légitimité. Ici encore la nature se venge cruellement : elle frappe celui qui a outragé ses lois, dans sa vitalité, dans sa fécondité, dans sa postérité : dans sa vitalité, puisque aucun désordre ne porte une atteinte plus grave à la vigueur du tempérament; dans sa fécondité, parce que aucun vice ne mène aussi efficacement à la stérilité; dans sa postérité, parce que les fils d'un pareil sang porteront les marques humiliantes de leur origine » (E. JANVIER, *op. cit.*, p. 136).

b) Toutefois, ce danger, le *monde* le décuple. Fauteur astucieux et persévérant de la volupté, il n'est rien que le monde n'ose ou ne

elle monte d'en bas, de la matière au corps, et aussi, en quelque sorte, du corps et de la matière à l'esprit ». Après avoir développé cette idée, le P. JANVIER conclut : « Devinez-vous, maintenant, pourquoi la matière nous séduit, pourquoi nous l'aimons, nous la cherchons, pourquoi son apparition nous jette dans tant de passions et tant de transports? *Le fleuve de vie coule en quelque sorte dans ses entrailles* et nous brûlons de nous y abreuver, de nous y enivrer, de nous y plonger, de nous y perdre; il prolonge son cours en passant à travers des veines frémissantes; il s'élève jusqu'au sublime de l'esprit. pour y éveiller une série de pensées et de vouloirs dont la portée est éternelle » (1905, p. 134.)

fasse pour la porter à son comble, et pour lui assurer l'impunité de l'opinion [1]. Prétextes spécieux, artifices variés, il met tout en œuvre. Il invite, il attire, il séduit, il fascine. Il organise la fête permanente des sens, *fascinatio nugacitatis*, Sap., 4, 12; *favus distillans*, Prov., 3, 5; féeries et délices. Plus variées, plus opulentes que les saisons, ses ressources abondent :

Les *livres*. Il les jette par tombereaux sur le marché : — périodiques, illustrés, feuilletons, romans à bas prix; vile marchandise, plus meurtrière que les stupéfiants et les toxines les plus aiguës; foyers d'infection et de contagion, qu'entretient une innombrable armée de malfaiteurs et de profiteurs; livres qui tuent [2]

[1] De cette influence tyrannique et délétère du *monde*, Mgr D'HULST a parlé en termes excellents dans ses *Conférences de Notre-Dame*, 1894 (*Le monde* : maximes, séductions, violences). A nous de combattre le monde; mais en évitant de condamner (excès dont il s'empresserait de triompher contre nous) les « manifestations de l'esprit civilisateur », art, littérature, théâtre, réunions de société, divertissements légitimes, dont il excelle à se servir pour ses fins mauvaises, mais qu'il nous appartient de faire servir à des fins excellentes. Nous avons cité ce fragment dans nos *Pages choisies de Mgr d'Hulst* (de Gigord, 1923, *Triage nécessaire*, p. 154).

[2] Au sujet des lectures que se permettent aujourd'hui avec une si incroyable présomption beaucoup de jeunes filles, Mlle C. Jéglot écrit ces lignes, fort justes : « Il est des jeunes filles qui s'empoisonnent cérébralement par des lectures ou des recherches malsaines, croyant ainsi se donner une mentalité et une liberté de juger masculines. Elles ignorent que le jeune homme propre ne lit pas lui-même tout ce qui lui tombe sous la main, car il n'y a pas deux morales, l'une pour l'homme, l'autre pour la femme, non plus que deux lois religieuses. Enfin, l'ouvrage qu'il arrive à l'un de lire impunément en manière de passe-temps peut être fort nocif à qui lui apporte une intention perverse. Il se fait ainsi des *intoxications cachées qui nous mènent plus loin qu'une simple crise de la pudeur*. Elles déterminent un état d'esprit que le mal ne touche plus, où la pensée et l'imagination se complaisent

chez nous; et « livres qui nous tuent ». Citons à ce propos un publiciste contemporain :

« Un exemple me sera fourni par le livre de M. Georges Anquetil : *Satan conduit le bal.* Je l'ai lu avec attention. Quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir à ce sujet, je veux croire qu'il est sincère. En présence du débordement d'iniquités, de perversion et de débauche qu'on voit monter de toutes parts autour de nous, Anquetil a donc poussé un cri d'alarme. Il analyse le mal et il indique un remède. Ce remède vaut ce qu'il vaut, mais enfin c'en est un. Or, pour mieux nous convaincre du dérèglement de nos mœurs, qu'a imaginé l'écrivain? Il a ramassé, condensé, concentré dans ce volume toute la lie, toute l'écume qu'il a pu recueillir à la surface de la société, de notre monde politique, de notre littérature, de notre vie administrative et coloniale. Il en a composé une mixture. Et il nous a dit : « Respirez! » Je ne sais quel effet cet ouvrage a pu produire en France, à l'étranger; ce dont je suis certain, c'est qu'il nous a porté un coup mortel. J'ai pu en contrôler moi-même les résultats. Ils sont effrayants. On a dit : « Eh quoi! c'est ça la France? » On a détourné la tête, et l'on s'est bouché le nez » (Léon THÉVENIN, *Les livres qui nous tuent;* Correspond. 10 fév. 1926) [1].

Et les *spectacles?* théâtres et cinémas, images trépidantes et vivantes, dont l'unique souci paraît être d'alimenter la frénésie de luxure. Titres, sujets, affiches, tout laisse voir quelles turpitudes on applaudit dans ces lieux louches, et quels émois la masse y va chercher.

à des raffinements subtils et troubles, où n'entre plus la loi morale. Et cette perversion de l'esprit gagne le cœur et l'âme qu'elle atrophie ».

[1] Une Instruction des plus graves, émanée du Saint-Office, *De sensuali et de sensuali-mystico litterarum genere* (Acta Ap. Sed., 5 mai 1927) souligne le *péché* que les lectures sensuelles entraînent : *Consequitur inde ut peccatum letale ab iis admittatur qui, sine permissione debita, librum non dubie salacem legant, etiamsi ab auctoritate ecclesiastica non nominatim damnatur.*

Et les *danses* qui ont prevalu; défi brutal à la plus élémentaire modestie; vraie gageure qui arrachait à un écrivain de notre temps cet aveu humilié :

« Depuis la guerre de 1914 et sa longue tragédie, il y a de la frénésie et de la tristesse à la fois dans les moindres gestes d'une société trop profondément ébranlée. Même ceux qui ne devraient, comme une sauterie dans un bal, être qu'un plaisir et une détente, sont touchés de nevropathie » (P. BOURGET, dans *Le danseur mondain*).

Et les *modes*? — irritant sujet que nous force à traiter l'intempérance féminine [1], comme

[1] Intemperance féminine, ces mots sont-ils trop durs? Qu'on lise le rapport de Mlle de Saint-Seine au Congrès de Luxembourg pour la Protection de la jeune fille (mai 1926). Dans *La Vie spirituelle*, qui résume ce rapport, on lit ces lignes : « Les principales coupables de ce débordement de l'immoralité, ce sont les femmes elles-mêmes. Nous ne disons pas les femmes sans mœurs, mais les femmes chrétiennes. Oui, les femmes chrétiennes sont les plus coupables, car elles pourraient tout arrêter, si elles voulaient. Or, non seulement elles ne s'opposent pas à ces modes païennes, mais elles-mêmes les adoptent, elles leur donnent l'appui de leur considération, elles les imposent à leurs enfants, elles poussent l'inconscience jusqu'à les étaler dans l'église. On voit de jeunes femmes assister à la messe les épaules et les bras nus, et se contenter de mettre au moment de la communion une légère écharpe qu'elles retirent aussitôt revenues à leur place. Sont-elles donc inconscientes, et que vont-elles chercher à la Sainte Table? » (juillet-août 1020, p. 459). — Devant ce reste de costume féminin, d'où la modestie est si savamment exclue, l'interprétation la plus bienveillante hésite, déconcertée. Entre les femmes perdues et ces femmes chrétiennes, il doit y avoir une différence; mais on regrette que les yeux ne puissent plus l'apercevoir. L'enseigne est trop parlante. De quel droit nous demande-t-on d'affirmer que la différence existe, quand on fait tout pour l'effacer?

Même remarque à propos du *sport* féminin, où il est si facile de passer d'une « culture physique » utile, au *culte* maladroit et funeste de *l'athlétisme*. Quelques lignes d'un article écrit par une femme-docteur, en disent long sur ce sujet : « Quand on vient nous dire, écrit-elle, que « les spor-

si l'on espérait que la persistance de l'impudeur dût désarmer l'Église et faire fléchir l'éternelle morale! Qu'attendent-elles, en vérité, pour se vêtir, ces chrétiennes, quand le Pape lui-même les presse de réagir contre la « crise de la pudeur », avouée aujourd'hui par les témoins les plus indulgents?

Libertés avouables? non pas; mais libertinage et luxe orgueilleux de la chair, qui prétend s'imposer, elle et ses lois, comme si les droits et les lois de l'esprit n'existaient pas, ou comme si la Grâce était faite pour subir cet odieux servage! Conjuration attristante, dont le monde est l'agent, contre la pureté; et qui, portant au paroxysme la concupiscence de la chair, fait d'innombrables victimes; la vertu la plus nécessaire à l'honneur et au progrès de l'homme se trouvant ainsi la plus combattue parmi les hommes. Entre ces libertés audacieuses laissées ouvertement aux sens, et les déchaînements de la convoitise charnelle dans le monde, il existe un lien psychologique étroit, qu'on ne peut nier sans être aveugle, ou sans s'aveugler à plaisir, pour les besoins d'une cause détestable; comment la responsabilité morale des chrétiens et des chrétiennes en serait-elle diminuée? [1]

---

tives apprennent à connaître leur corps dont elles admirent les merveilles », nous pouvons craindre que ces jeunes filles n'oublient, dans la contemplation perpétuelle de leurs muscles, de leurs attitudes, et dans la recherche continue de leurs performances, le sentiment de leur dignité » (Dr MARTHE BERTHEAUME, Le sport dans l'éducation des femmes, *Correspondant*, 25 juin 1926.)

[1] L'aspect *moral* de ces questions, que l'ignorance et la frivolité mondaines feignent de tenir pour indifférentes ou libres, a été maintes fois traité. La bonne foi a pu être surprise

La cause profonde de ces écarts, si nettement préjudiciables à la pureté, par l'immodestie passée en coutume, c'est l'état anarchique des âmes, impatientes de tout frein, élevées sans Dieu ou loin du Christ; c'est l'indiscipline et la révolte, nées elles-mêmes de la perversion des idées et d'une fausse conception de la vie, que la doctrine de foi ne redresse plus. Le naturalisme, voilà le fléau; écoutons le P. HOCEDEZ nous le dire en fort bons termes :

« On peut signaler parmi les causes de la décadence dont nous sommes les témoins attristés, l'indiscipline des jeunes générations, leur mépris de tout ce qui est traditionnel et de ce qu'ils nomment l'hypocrisie des conventions. Ils ambitionnent de se faire leur vie eux-mêmes, de ne rien devoir qu'à eux-mêmes.

Il n'est pas douteux que ces tendances anarchiques ne soient un facteur important. Chez beaucoup de jeunes gens, elles sont le fruit d'une mauvaise éducation, plus souvent encore d'une confiance exagérée en soi.

Mais si nous voulons découvrir la raison spéciale de la révolte contre les traditions de retenue et de modestie, il nous faut chercher plus loin.

Les conventions sociales ne sont que l'incarnation et l'expression extérieure d'une attitude morale intérieure; elles ont pour fin de défendre ou d'imposer des valeurs spirituelles, tenues en haute estime et jugées dignes d'être préservées. Elles ne sont donc pas arbitraires, au moins originellement, mais elles le peuvent devenir, lorsque, avec le temps, elles se vident de leur signification. Car une fois établies dans un groupe social, elles ont une tendance à se maintenir, parce que toute société est naturellement conservatrice. Ainsi il arrive souvent qu'une coutume survive à sa raison d'être. Un temps

---

un temps; mais ce temps n'est plus. Nous renverrons nos lecteurs aux ouvrages du P. VUILLERMET (divertissements, modes, danses, sports; Lethielleux); — au P. JANVIER, Conférences de 1922 sur *La Tempérance* (6e Conf., La modestie et les amusements mondains); — à Mgr TISSIER, *Tâches idéales* (Téqui) : Les déviations du sens moral (p. 23).

viendra où la société s'en rendra compte, et cependant la tyrannie de l'habitude la maintiendra. Tant qu'une coutume désuète n'est pas particulièrement gênante, les hommes s'y soumettent, sans trop de difficulté, mais si elle leur impose des restrictions pénibles, ils ne manqueront pas de s'insurger contre elle. L'homme supporte difficilement une contrainte arbitraire ; et rien ne paraît plus arbitraire que la tyrannie d'une coutume dont ils ne perçoivent plus le bien fondé.

Ceci explique l'attitude de la jeune génération. La plupart ne voient plus les raisons qui justifient les restrictions qu'on prétend leur imposer ; les conventions leur apparaissent donc artificielles, ridicules et même hypocrites. Il n'y a pas à le nier, ce désir de logique et de sincérité n'est pas méprisable. Mais pourquoi les habitudes de réserve et de modestie paraissent-elles surannées? Pour les uns, les meilleurs, parce qu'ils ne comprennent pas le rôle protecteur des bonnes manières pour la moralité publique et leur propre vertu, qu'ils s'imaginent à l'épreuve de tout danger. Les autres, et c'est le grand nombre, parce que, par suite d'un changement général dans l'appréciation des valeurs morales, ils n'estiment plus la vertu elle-même. Il y a une terrible logique dans cette révolte contre les conventions mondaines. L'attitude du monde est pure hypocrisie, et les jeunes ne peuvent manquer de le sentir. Être plein d'indulgence pour les excès sensuels et les dépravations morales, et en même temps s'indigner de toute infraction au bon ton et au décorum extérieur est du pharisaïsme pur. Qui n'estime pas la chasteté comme un bien ne peut que rejeter comme ridicules les précautions qui la protègent.

La cause profonde de la révolte contre les conventions sociales doit donc être cherchée dans la perversion des idées elles-mêmes, dans la conception moderne de la vie, renouvelée du paganisme, en un mot, dans le naturalisme contemporain.

Le naturalisme rejette la destinée surnaturelle de l'homme ; la nature se suffit à elle-même ; essentiellement bonne, tous ses instincts sont légitimes ; le péché originel est un mythe et une injure à la nature. Dès lors toute défiance à son égard est injustifiable, et les précautions prises contre elle sont superflues : elle trouve et doit trouver la vraie direction par elle-même.

Il est évident que dans une pareille conception de la vie, il n'y a place ni pour l'ascétisme, ni pour la modestie ».

c) Toutefois *Satan* reste ici *l'impresario*, caché mais agissant ; le vrai maître de l'œuvre. Et tant pis pour qui en doute : Ils ne veulent pas *voir*, s'écrie un témoin vengeur à l'adresse de ces timides, au langage diminué comme leur foi, qui prennent pour parler de certains sujets des façons académiques, et qui rougiraient de nommer en public, par leur vrai nom, la pénitence, le miracle, le péché, le pécheur, ou Satan :

« Voyez-vous, on ne sait pas ce que c'est qu'un pécheur. Qu'est-ce qu'une voix dans le noir d'un confessionnal, qui ronronne, se hâte, et ne se pose que sur les premières syllabes *mea culpa?* Bon pour les enfants, ça, pauvres petits! Mais il faut voir, il faut voir les visages où tout se peint, et les regards. Des yeux d'homme! On a toujours à dire là-dessus. Certes! j'ai assisté bien des mourants ; ce n'est rien ; ils n'effraient plus. Dieu les recouvre. Mais les misérables que j'ai vus devant moi — et qui discutent, sourient, se débattent, mentent, mentent, mentent — jusqu'à ce qu'une dernière angoisse les jette à nos pieds comme des sacs vides! Ah! longtemps, je n'ai pas compris ; je ne voyais que des égarés, que Dieu ramasse en passant. Mais il y a quelque chose entre Dieu et l'homme, et non pas un personnage secondaire... Il y a... il y a cet être obscur, incomparablement subtil et têtu, à qui rien ne saurait être comparé, sinon l'atroce ironie, un cruel rire. A celui-là Dieu s'est livré [1] pour un temps. C'est en nous qu'Il est saisi, dévoré. C'est de nous qu'Il est arraché. Depuis des siècles le peuple humain est mis sous le pressoir, notre sang exprimé à flots, afin que la plus

[1] Non, nous ne sommes pas « livrés » à Satan ; il convient de corriger l'outrance de ce mot. Mais les prestiges, l'influence, les œuvres de Satan sont indéniables. Et son pouvoir augmente quand diminue la foi, par les prises que nous lui donnons ; plus saisissables que nous sommes, et plus malléables sous la tentation, dans la mesure où la Grâce nous défend moins de

petite parcelle de la chair divine soit de l'affreux bourreau l'assouvissement et la risée... Oh! notre ignorance est profonde! Pour un prêtre érudit, courtois, politique, qu'est-ce que le diable, je vous demande? A peine ose-t-on le nommer sans rire. Ils le sifflent comme un chien. Mais quoi! pensent-ils l'avoir rendu familier? Allez! Allez! c'est qu'ils ont lu trop de livres, et n'ont pas assez confessé. On ne veut que plaire. On ne plaît qu'au sots qu'on rassure. Nous ne sommes pas des endormeurs! Nous sommes au premier rang d'une lutte à mort, et nos petits derrière nous. Des prêtres! Mais ils ne l'entendent donc pas, le cri de la misère universelle! Ils ne confessent donc que leurs bedeaux! Ils n'ont donc jamais tenu devant eux, face à face, un visage bouleversé? Ils n'ont donc jamais vu se lever un de ces regards inoubliables, déjà pleins de la haine de Dieu, auxquels on n'a plus rien à donner, rien! L'avare rongé par son cancer, le luxurieux comme un cadavre, l'ambitieux plein d'un seul rêve, l'envieux qui toujours veille. Hé quoi! quel prêtre n'a jamais pleuré d'impuissance devant le mystère de la souffrance humaine, d'un Dieu outragé dans l'homme, son refuge!... Ils ne veulent pas voir! Ils ne veulent pas voir! » (BERNANOS, *op. cit.*, p. 287) [1].

Ce décor mondain de luxure, c'est Satan qui le monte. Cet art de tromper, de séduire, et de perdre les âmes, avec des mots, avec des prestiges, avec des choses anodines ou agréables, c'est un art infernal. Oui, Satan mène le bal. Il était esprit lumineux, et porte-lumière; il est devenu l'esprit immonde; il sait l'âpreté des convoitises de la chair, dans l'homme; c'est par là que « l'ennemi de la nature humaine » [2]

ses manœuvres. — Relire BOSSUET, *Sermon sur les Démons*, 1653 (Lebarq, I, 343); et *Elévations*, XXIII, 5, *De la puissance du démon sur le genre humain.*

[1] Nous n'entendons pas, en citant cet auteur, approuver ses ouvrages.

[2] Mots énergiques et pleins de sens, par lesquels saint Ignace, dans la contemplation *De deux étendards* (Exercices spirituels), définit l'adversaire du Règne de Notre-Seigneur.

ruinera le plus d'âmes; l'histoire des âmes — disons l'histoire tout court — est remplie de ses méfaits; sa trace y est marquée d'un trait de feu imprimé dans la chair : la volupté brûlante, cynique et cruelle.

3. — Saint Paul.

A nous donc de répéter, plus pressante que jamais, l'exhortation de saint Paul à ses jeunes communautés chrétiennes : *Nolite errare, neque molles possidebunt Regnum Dei* (I Cor., 6, 10) [1].

[1] Une Lettre collective des métropolitains d'Espagne (30 avril 1926) souligne cette incompatibilité du sensualisme avec l'Évangile : « L'Évangile condamne même une pensée impure; les exhibitions impudiques les suggèrent et les avivent. L'Évangile proscrit tout dérèglement de la vue et des autres sens; les indécences de la mode les provoquent et les intensifient. L'Évangile commande de fuir les occasions du péché; les exhibitions impudiques sont une occasion et une cause continuelle de péchés sans nombre, et la ruine de beaucoup d'âmes. L'Évangile fulmine de formidables anathèmes contre ceux qui scandalisent leurs frères; le répugnant déshabillé d'aujourd'hui est une pierre de scandale et une excitation à la luxure. L'Évangile s'efforce de réprimer les désordres des bas instincts de la nature; l'immodestie contribue à l'apothéose de la chair, et elle est un appât séducteur, un aiguillon pour les plus viles passions. L'Évangile veut rétablir l'équilibre et l'harmonie entre le corps et l'âme par la subordination de la chair à l'esprit, de l'inférieur au supérieur; la vie moderne avec tous ses excitants détruit cet ordre et donne la primauté au corps et à la matière ». De ce fléau résultent d'incalculables dommages, qui en préparent d'autres. Un examen de conscience s'impose aux catholiques en présence de ces dérèglements :

« Les catholiques se sont-ils demandé où nous conduit le chemin que nous suivons? Ont-ils compris que tout ce qui développe la sensualité et l'abrutissant matérialisme mine dans la même mesure la vie surnaturelle et en prépare l'effondrement? Ont-ils remarqué que les sectes impies favorisent de tout leur pouvoir les obscénités de la mode et des spectacles, les débordements publics et privés de la pornogra-

Il y revient, sous toutes les formes : (I Thess., 4) c'est la volonté de Dieu, abstenez-vous des passions païennes ; — (Eph., 5, 3), sachez, comprenez, que l'homme impur n'entrera pas dans l'héritage du Christ ; — (Rom., 8, 13), mortifiez la chair par l'esprit, et vous vivrez ; — (Gal., 5), opposition nette des deux voies, celle de la chair, celle de l'esprit ; — aux Corinthiens surtout, et pour cause : Corinthe était le carrefour voluptueux de la Grèce et de l'Orient ; les fidèles s'y étaient montrés tolérants à l'excès pour un pécheur public ; ils n'avaient pas rejeté de leur assemblée l'incestueux ; Paul les reprend de cette lâcheté, qui est une trahison, il excommunie le coupable, et rappelle aux chrétiens le changement divin, opéré en eux, qui les oblige : *hæc fuistis, sed abluti estis* (I Cor., 6, 11). — Répétons, avec l'apôtre : *Præcipio, non ego, sed Dominus* (I Cor., 7, 10). Loin de vous, chrétiens, toute impureté. Dieu la punit par le feu. Sur un signe de sa main, la nuée de feu passe, et Dieu, lui montrant Sodome et Gomorrhe, dit : C'est là... (Gen., 19, 24 ; Jud., 7).

Que si l'on ose devant nous — renouvelant l'axiome *esca ventri*, articulé devant Paul (I Cor., 6, 13) — protester contre la doctrine de la chasteté chrétienne, en comparant l'un à l'autre deux instincts de l'homme, pour déclarer également fatales et irrésistibles leurs

---

phie? C'est qu'elles pensent, et non sans raison, qu'elles obtiendront ainsi la déchristianisation du monde. Est-il permis aux fils de l'Église de coopérer à la réalisation de ce complot, et de se faire les instruments aveugles des ennemis de Jésus-Christ notre Dieu? » (*Documentation Cathol.*, 3 juillet 1926).

impulsions, notre réponse est prête [1] : l'un de ces instincts, qui pourvoit à la vie de l'individu, représente une fonction vitale et une nécessité organique ; l'autre, qui pourvoit à la permanence de l'espèce, n'est ni un besoin, ni une fonction, mais une aptitude, sans plus ; subordonnée librement à l'idéal, à la vocation, à l'état que l'homme a choisi, soit qu'il fonde un foyer, soit qu'il se dévoue à Dieu. A chacun de pratiquer la chasteté selon son état (I Cor., 7, 25). Écoutons un commentateur de saint Paul nous rappeler comment l'Apôtre répondait à l'objection païenne :

« On lui rappelait encore un autre de ces brefs axiomes dans lesquels il aimait à condenser sa doctrine : « La nourriture est pour l'estomac, comme l'estomac pour la nourriture, et les organes et facultés de notre corps ont droit à ce qui peut les réparer et les soutenir ».

« Oui, répond l'apôtre, l'usage des aliments nécessaires à la vie est en soi chose régulière ou indifférente. Il appartient à l'ordre du temps. Il faut bien que l'homme ici-bas répare l'usure de ses forces et de sa

[1] Voir *Dict. Apol.*, art. *Chasteté* (fasc. II, p. 506) : « La chasteté corporelle est affaire de chasteté intellectuelle, mais de chasteté intellectuelle voulue, consciente d'elle-même. L'attirance sexuelle s'éveille en l'homme par la pensée, et l'anormale excitation du sens génésique provient d'une fausse interprétation de cette attirance ; nous lui prêtons la valeur d'un *besoin*, alors qu'elle est la simple manifestation d'une *aptitude*, et susceptible à ce titre d'ouïr les voix de la raison. A aucun moment il n'y a de trop plein dans un organisme auquel commande un esprit libéré de préoccupations libidineuses ; c'est dans les imaginations qu'il y a un trop plein d'excitations malsaines » (Dr Paul Gov). Sous quelles influences naissent et s'exaspèrent chez les jeunes ces « préoccupations », le Dr Gov le dit nettement dans cet article. Le Dr Paul Barbet n'est pas moins catégorique dans sa brochure sur *La préparation au mariage par la chasteté* (Baillière).

vie par les procédés que Dieu lui-même a institués; qui osera en conclure que le corps soit pour la fornication, comme l'estomac est pour les aliments, et que le fidèle puisse sans règle s'abandonner à l'un et l'autre appétit? Ne serait-ce pas méconnaître tout le christianisme, et les suites de l'Incarnation? C'est notre nature tout entière que le Verbe de Dieu a épousée; c'est notre nature tout entière, âme et corps, qu'il a relevée en l'unissant à lui. Désormais le corps est une chose de Dieu; Dieu et le corps, le corps et Dieu sont l'un à l'autre ». L'âme attentive n'a pas besoin d'être invitée à recueillir la lumière que ces paroles projettent sur l'Incarnation, sur notre justification, sur les sacrements, sur la résurrection de nos corps. L'apôtre se réserve de donner un exposé plus large au chapitre XV de cette épître; mais il fournit néanmoins sans retard la preuve irrécusable que Dieu a le souci d'un corps qui maintenant est à lui; c'est que Dieu a ressuscité le Seigneur, qu'il nous ressuscitera nous-mêmes par la vertu du Seigneur, dont nous sommes les membres, et dont nous partageons réellement la vie. Le corps est donc à Dieu, parce qu'il est au Christ, et dès lors, nous n'avons pas le droit d'en user à notre gré, mais seulement à son gré.

La doctrine a une telle gravité, elle est si chère à l'apôtre, qu'il ne permet pas aux Corinthiens de s'en distraire : « Pouvez-vous ignorer, leur demande-t-il, vous qui professez savoir tant de choses, que nos corps sont les membres du Christ, et que nous n'avons avec lui qu'une même vie? »

L'apôtre est réaliste, l'espèce humaine est une pour lui. Il la voit ramassée et recueillie deux fois au cours de sa longue existence : une fois en Adam, premier chef de l'humanité, lui transmettant la vie, la nature, le péché et la mort; une autre fois en Notre-Seigneur Jésus-Christ, le second Adam, à la vie de qui nous communions par la régénération baptismale, et de qui se répandent sur tous les baptisés, devenus ses membres, la justice et la vie. C'est à raison de notre unité naturelle avec le premier que nous portons en nous, à l'origine, un péché qui est propre à chacun; c'est à raison de notre union avec le second que nous trouvons en lui justice, sanctification, rédemption (1, 30). Et il s'en faut de tout que nous puissions regarder cette commu-

nion au Seigneur comme une formule métaphorique, une expression aimable, mais dépourvue de réalité. Il y a longtemps déjà que la philosophie a reconnu qu'à un clou peint sur le mur on ne peut attacher qu'un habit peint sur le mur. Si cette communion à la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ n'était elle-même une réalité, elle ne produirait pas en nous des conséquences réelles, la justice, la sainteté, les vertus surnaturelles et réservées ; notre résurrection future et glorieuse n'aurait pas de titre, et l'apôtre n'aurait pu écrire le quinzième chapitre de cette première aux Corinthiens, non plus qu'il n'aurait pu dire aux Philippiens : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.* En même temps, si cette communion à la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était une réalité, l'apôtre n'aurait pas de titre, au nom d'une formule de diction et d'une simple métaphore, à nous imposer de très réels devoirs, et le respect religieux d'un corps qui n'est plus à nous. Comment pourrais-je, se demande-t-il, prendre ce corps qui est au Christ et le livrer à une prostituée? « Car enfin, dit l'apôtre, vous n'ignorez pas, n'est-il pas vrai, que celui qui s'unit à une femme impure et souillée, se profane lui-même, en devenant un avec elle. C'est la parole même de l'Écriture : ils seront deux en une même chair. Dans le cas de l'*esca ventri et venter escis*, le laboratoire de notre vie transforme pacifiquement en notre substance les aliments qui lui ont été confiés ; mais dans le cas de la fornication, c'est un corps tout entier, dans un transport physique, qui s'unit à la souillure et à l'ignominie d'une chair publique. Il faut choisir entre cette honte, et l'union avec Dieu qui nous fait être selon la loi chrétienne, non une même chair, mais un seul esprit avec lui ».

La conclusion de l'apôtre est celle-ci : « Loin de vous la fornication et la luxure! Aucune forme de péché n'est gracieuse, il est vrai ; mais enfin, au point de vue souillure, si ce n'est au point de vue gravité, l'impureté a le triste privilège de l'emporter sur tous. Les fautes que commet un homme ne sont pas contre son corps ; le vol, le mensonge, le blasphème ne l'affectent pas. Le suicide l'atteint sans doute pour le frapper, pour lui épargner une souffrance jugée intolérable, non pour le souiller. L'ivresse et l'amour des viandes peuvent être considérés encore comme

une perversion de l'amour naturel de l'homme pour son corps. Mais il n'y a que honte, souillure, profanation, et le corps lui-même est vraiment victime, dans une faute où il est soustrait à Dieu, pour devenir la proie d'une harpie ». Et, de cette matière où il ne veut pas s'attarder davantage, l'apôtre revient à sa forme d'interrogation familière, *an nescitis*, lorsqu'il parle aux Corinthiens, et à la doctrine qu'il a dessinée précédemment déjà (3, 16). Ignorerait-on à Corinthe que nos corps sont consacrés, qu'ils sont le temple de l'Esprit de Dieu, que cet Esprit y séjourne substantiellement, que nous l'avons reçu de Dieu avec la vie surnaturelle, qu'il a pris possession de nous, et que nous ne nous appartenons plus?

Notre vraie liberté consiste à appartenir sans réserve à Celui qui nous a achetés au prix de son sang, conquis pour le temps et pour l'éternité, qui nous a donné son Esprit pour que nous ne fussions qu'un avec Lui. Et que nous reste-t-il, si ce n'est de glorifier le Dieu que nous portons en notre corps, et, en toute chose, d'obéir à ses conduites et à son influence?

L'Épître aux Romains en son chapitre VIII sera le développement plénier de cette doctrine » (*Les Epîtres de saint Paul replacées dans le milieu historique des Actes*, t. I, pp. 309 à 312 ; commentaire de I Cor., 6, 12 à 20).

LECTURES.

Abbé F. TROCHU, docteur ès lettres. — *Le Curé d'Ars.* — Vitte, 1926.

« La façon dont M. Vianney fit disparaître la danse de sa paroisse est demeurée célèbre. Là il fut vainqueur sur toute la ligne, mais long fut le combat : la danse était tellement passée dans les coutumes locales qu'il fallut au saint vingt-cinq années pour l'en expulser complètement. « C'était chez certains, a-t-on dit, une sorte d'enivrement et de fureur ». Tels des païens qui n'ont pas conscience de leurs misères, cyniquement les danseurs du village proclamaient leurs plaisirs innocents, et donc permis. Il s'agissait de leur arracher le bandeau des yeux.

Une jeune fille qui aime la danse au point de s'en passionner ne saurait goûter les joies simples et pures ;

elle n'a pas l'esprit chrétien. Sa famille, si elle l'approuve, ne peut être une famille où les pratiques pieuses soient en honneur. Cette jeune personne et les siens n'auront une religion sérieuse qu'en renonçant à leurs idées et à leurs habitudes mondaines; qui veut éviter le péché doit en fuir l'occasion. Le Curé d'Ars partit de tels principes et alla droit au but. Le doux S. François de Sales, tout en condamnant les bals à cause de leurs dangers et de leurs suites possibles, avait pris des gants pour en parler; S. Jean-Marie Vianney, qui finit bien par l'égaler en suavité, n'en prit pas, parce qu'il crut la précaution inutile. Il fut impitoyable; il engloba l'occasion et le péché dans une commune réprobation » (p. 177).

Ces réflexions de M. l'abbé TROCHU ouvrent un chapitre des plus émouvants, où l'on voit le saint Curé d'Ars mener le combat avec la dernière vigueur (jusqu'au refus réitéré d'absolution) contre les pécheurs obstinés dans leur misère.

C. JÉGLOT. — *La jeune fille et le malaise moderne. — Dossiers de l'Action Populaire* (25 juin 1926).

L'auteur, qui paraît très informé, signale quatre maladies microbiennes du milieu où nous vivons, et donne aux jeunes filles le conseil de s'en défendre : le *snobisme*, le *garçonnisme*, l'*indépendance mal entendue*, la *dispersion;* autant de « déviations de l'esthétique qui se continuent dans l'ordre moral ». Ecoutons-la nous renseigner sur le danger des *allures garçonnières*, du *garçonnisme :*

« Maladie à la mode qui fait fureur parmi nos filles; entraînement violent contre lequel, de plus en plus, il leur faut une grande force d'âme, plus, une véritable vie d'âme pour résister. Non que les allures garçonnières amènent forcément une diminution de vertu. Marcel Prévost lui-même, dans ses *Nouvelles Lettres à Françoise*, se refuse à conclure à une crise de la vertu et s'en tient, dit-il, à une simple crise de la pudeur. Pour qui a cependant plus de compréhension de l'âme de la jeune fille, cette dernière crise est déjà de trop. Sans doute, il ne s'agit pas de revenir à la petite oie blanche, si tant est qu'elle ait existé, mais il

s'agit encore moins de laisser nos filles devenir autant de garçons manqués et mal élevés. Car c'est ceci qui leur échappe. Les manières plus libres des jeunes gens sont choses naturelles qui, d'elles-mêmes, n'enlèvent rien à leur correction.

Les jeunes filles, en adoptant ces mêmes manières, forcent la nature, rompent les lois de l'harmonie entre les formes et les gestes et, par suite, sont fatalement incorrectes. Si elles n'avaient un bandeau sur les yeux, elles se rendraient compte de l'effet désagréable, agaçant, qu'elles produisent, du simple point de vue de l'esthétique morale, physique et même naturelle, si je puis dire. Elles sont ce qui choque, ce qui détonne, ce qui heurte l'esprit ou les yeux, comme le peuvent faire des notes discordantes en musique, des lignes rompues en un tableau, des proportions manquées dans une statue, une tour gothique accolée à un temple antique, ou une tête énorme sur un petit être, et une voix flutée dans un corps de colosse. Et, cela, parce qu'en elles comme en ces erreurs de l'art et de la nature, il y a rupture de la mystérieuse loi de l'harmonie qui fait que, pour être bien, toute chose ou tout être doit mettre d'accord son essence intime et son expression formelle.

Ainsi nos jeunes filles, en se masculinisant, vont-elles à l'encontre de ce qu'elles croient. Elles peuvent raser leurs cheveux, alors que les garçons tendent à les porter longs, siffler à l'occasion, fumer renversées en un fauteuil, parler comme des collégiens ou des soldats, fréquenter les jeunes gens en camarades, les recevoir chez elles accompagnés de leurs « flirts », parents exclus, elles ne font que provoquer le sourire à leurs dépens, même chez les jeunes gens, et c'est tout. Elles peuvent amuser, être bonnes joueuses, elles ne plaisent pas. A l'heure où le jeune homme veut fonder un foyer, il ne va pas à sa partenaire de plaisir ou de flirt. Et celle-ci, qui, sous ses allures d'emprunt, entend les lois de la vie et garde le souci de plaire, vieux comme le monde ou comme la première femme, risque d'avoir par sa faute, l'existence faussée ou gâchée ».

12.

ANGE OU DEMON.

2.

SPLENDEURS.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Au spectacle humiliant des laideurs du vice impur, opposons avec joie le tableau des splendeurs de la Pureté. Dieu remplit en effet de splendeurs (*implebit splendoribus animam*, Is., 58, 11) l'âme dans laquelle il établit sa demeure, et qui lui reste fidèle. — *Clartés* bienfaisantes ; *affinités* surnaturelles ; *intimités* divines, c'est en trois mots, que suggère l'Ecriture même, le bilan de ces splendeurs : 1° Clartés, *Quam pulchra est casta generatio cum claritate* (Sap., 4, 1) ; — 2° Affinités, *lux in Domino; filii lucis* (Eph., 5, 8) : *justorum semita quasi lux splendens* (Prov. 4, 18) ; — 3° Intimités, *estis Christi* (I Cor., 3, 23). — Sanctifiée par la Tempérance [1], la chair, loin de faire obstacle au surnaturel, lui donne dans le chrétien une beauté propre ; comme le cristal, loin d'altérer la lumière du soleil en la recevant, rend son éclat plus doux.

2. *La composition de lieu.* — Imaginons la splendeur émanant de Jésus transfiguré sur le Thabor, *facta sunt vestimenta ejus splendentia* (Marc, 9, 2) ; — ou bien, représentons-nous la lumière qui environnait Notre-Dame dans les apparitions de Lourdes [2] ; — ou encore,

---

[1] S. THOMAS rattache à la vertu cardinale de *Tempérance* les vertus suivantes, dont l'étude comprend les questions 143 à 169 de la *Secunda Secundæ : verecundia, honestas ; — abstinentia, sobrietas, castitas* (q. 151) : *virginitas* (q. 152) ; — *continentia* (q. 165) ; — *clementia, mansuetudo, modestia* (q. 160 à 169).

[2] « Il faut, dit Mgr Malou, que le soleil entoure Marie comme un vêtement, c'est-à-dire projette sur elle sa lumière de toutes parts. — Bernadette disait : « La lumière qui entoure l'Apparition n'éblouit pas, elle est douce comme celle

rappelons-nous le contraste, décrit avec tant de précision par la Sagesse, entre la tranquille lumière des Hébreux et les ténèbres pleines de terreurs des Egyptiens qui les retenaient captifs. *Omnis enim orbis terrarum limpido illuminabatur lumine, solis autem illis superposita erat gravis nox. Ipsi ergo sibi erant graviores tenebris; sanctis autem tuis maxima erat lux* (Sap., 17, 19).

3. *La grâce à demander.* — Faisons nôtre la prière du Psalmiste : *Fiat cor meum immaculatum* (Ps. 188, 80) ; — ou celle de sainte Agnès : *Te deprecor, Pater... quia per sanctum Filium tuum... carnis spurcitias immaculato calle transivi; et ecce venio ad Te, quem amavi, quem quæsivi, quem semper optavi* (cf. Eccli, 51, *Confitebor tibi...*)

1. — Clartés.

Cum claritate. Quelles sont ces *clartés*, ces *splendeurs* de la « génération chaste »?

1. C'est la splendeur de l'*Ame innocente :* beauté de l'âme et de la chair tout ensemble : non pas la beauté trouble et décevante de la chair seule, séparée de l'esprit et de la Grâce; *vana pulchritudo*, (Prov. 31); *caro non prodest quidquam* (Jo., 6, 64; Is., 40, 6); mais la beauté de l'âme sans péché dans un corps sans souillure; le resplendissement harmonieux de la vertu dans le « composé humain ». La plupart des vertus, ornements des facultés spirituelles, ne se laissent apercevoir dans les sens que par des effets indirects et lointains. La Tempé-

---

du soleil, lorsqu'elle est sur la terre. Quand l'Apparition finit et que je revois ce qui est autour de moi, je ressens l'impression de quelqu'un qui, d'un lieu très éclairé, passe dans un lieu sombre. Une grande lumière, venant de l'intérieur de la grotte, annonce l'arrivée de l'Apparition; quand elle disparaît, la lumière semble la suivre et se retire petit à petit » (Cros, S. J.).

rance, elle, règle à la fois l'âme et le corps par une adaptation harmonieuse de l'un à l'autre. Puissance « modératrice des plaisirs sensibles », — des deux plaisirs sensibles qui nous attirent le plus, — elle assure, pour le plus grand profit de la nature saine [1], la prépondérance de la raison sur l'instinct. Par là, vraiment éducatrice, elle établit l'âme, à demeure, au-dessus des tyrannies dégradantes comme des tristesses assombrissantes du vice [2].

Dieu n'aime rien tant que la Simplicité de sa propre nature. C'est pour en retrouver l'image au sommet de ses ouvrages qu'Il a voulu créer des natures angéliques. Certes, le Christ est plus proche de la simplicité de Dieu que tous les anges; mais s'il est infiniment au-dessus des anges, c'est par la grâce d'*Union*, non pas par sa *nature* humaine, laquelle en Lui comme en nous reste composée, complexe, et inférieure, de soi, à la nature spirituelle. Jésus n'en est que plus admirable d'avoir daigné, par pure condescendance, prendre cette nature infime, placée tout en bas, aux frontières obscures du monde des intelligences. En Marie, de même; c'est pour trouver dans notre race la simplicité de l'innocence totale, que Dieu l'a faite Immaculée. Cette raison suffit même, à Bossuet, pour pressentir et pour affirmer la Conception immaculée de la

[1] S. THOMAS, 2ª 2æ, q. 141, a. 1, ad 1. *Unde patet quod temperantia non contrariatur inclinationi naturæ humanæ, sed convenit cum ea; contrariatur tamen inclinationi naturæ bestialis, non subjectæ rationi.*

[2] Lire le P. JANVIER, *Conférences de Notre-Dame*, 1921 (p. 60).

Vierge [1]. Mais l'excellence de Marie reste humaine; si dotée qu'elle soit des plus riches privilèges, sa nature demeure complexe, faite d'une âme et d'un corps, d'une âme dans un corps. Dieu a donc voulu réaliser l'innocence dans des natures dégagées de toute entrave du sens et de toute servitude matérielle; les Anges sont les plus splendides natures sorties de ses mains. La Pureté imite cette splendeur angélique autant qu'il est possible dans une nature humaine. Le ciel étoilé nous ravit; un parterre de fleurs attire et repose nos yeux; nous aimons la paix d'un lac où se mire l'azur. Mais combien plus attrayante la beauté d'un regard d'enfant [2]. C'est la limpidité de l'innocence. Dieu l'aime : *Laissez*, dit Jésus, *laissez les petits venir à moi.* Et il ajoute : *Devenez semblables à eux;* soyez par vertu, la grâce aidant, ce qu'ils sont par le gracieux privilège de l'âge.

---

[1] BOSSUET. *Nativité de la sainte Vierge*, 1659, 1er point : « S'il est vrai que le Fils de Dieu aime si fortement l'innocence, dites-moi, sera-t-il possible qu'il n'en trouve point sur la terre?... » (Lebarq, t. III, p. 57).

[2] « Il n'est pas de livre où l'on puisse s'instruire autant que dans une âme d'enfant. Dieu lui-même a de ses mains écrit ce sublime ouvrage. Ni le vent des passions n'en a froissé les feuillets ni la marée des vices n'en a corrodé les caractères. En prêtant l'oreille à de doux gazouillis, vous entendez un langage qui n'est pas de la terre; en caressant de fins cheveux, vous sentez palpiter les ailes des angelots; en baisant une petite main fraîche, vous avez la révélation de la pureté originelle; en fixant de grands yeux candides, vous voyez au fond des prunelles Dieu lui-même qui vous regarde et vous sourit.

« Mais pour lire en une âme d'enfant, il faut redevenir un enfant soi-même. La tâche est au-dessus des forces humaines; nous en viendrons à bout, cependant, avec l'aide de Celui qui nous a proposé les enfants comme modèles : « Si vous ne devenez semblables à ces petits... » (Jacques PÉRICARD, *J'ai huit enfants*, Préface).

2. C'est la splendeur d'une *délivrance*, d'une rédemption, d'une victoire; *qua libertate Christus nos liberavit* (Gal., 4, 31); victoire qui n'accumule point les ruines, et dont le vainqueur n'a pas à rougir.

La victoire sans tache du christianisme n'est-elle pas d'avoir aboli les idoles? [1] Or, parmi ces idoles, aucune ne recevait plus d'hommages et n'exigeait plus de sacrifices que la Chair. Elle avait ses temples, ses autels, ses rites, ses prêtres; et comment décrire les turpitudes de son culte? Bossuet l'ose, pour montrer après S. Paul (Rom., 1, 24), que les vices sensuels étaient la suite et le châtiment de l'idolâtrie :

« Qui oserait raconter les cérémonies des dieux immortels, et leurs mystères impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies et tous leurs autres excès étaient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantait, et des peintures que l'on consacrait dans leurs temples. Ainsi le crime était adoré, et reconnu nécessaire au culte des dieux... S'il fallait adorer l'amour, ce devait être du moins l'amour honnête; mais il n'en était pas ainsi. Solon, qui le pourrait croire, et qui attendrait d'un si grand nom une si grande infamie? Solon, dis-je, établit à Athènes le

[1] Très justement, le P. SANSON fait remarquer que l'idolâtrie ne consiste pas seulement à admettre l'existence de plusieurs dieux. On est idolâtre quand on érige une idole, à qui on rend l'hommage dû au seul vrai Dieu. L'homme excelle à s'attribuer cet hommage; il fait du *Moi* une idole; l'*égoïsme* prévaut alors et devient une religion, qui supprime toute autre religion : « C'est précisément dans le fait de concevoir l'égoïsme au principe des choses que consiste l'idolâtrie, quelles que soient les modalités sous lesquelles ensuite elle se présente. Même dans le monothéisme, elle menace de s'introduire. Il existe en effet un paganisme éternel, parce que c'est dans le cœur humain lui-même qu'il faut chercher les racines de l'idolâtrie » (Conférences de Notre-Dame, 1926, Ire Conf., *L'inquiétude humaine et les religions non chrétiennes*).

temple de Vénus la prostituée, ou de l'amour impudique. Toute la Grèce était pleine de temples consacrés à ce dieu, et l'amour conjugal n'en avait pas un dans tout le pays... » [1].

Pour avoir raison d'une folie à la fois si invétérée, si répandue, si grave, Dieu n'a vu de remède que dans le mystère de la Croix, où la sagesse de l'homme ne peut rien entendre [2]. L'affranchissement a commencé avec la doctrine de la Croix. La chasteté, fruit de l'esprit nouveau, a cessé d'être suspectée ou dédaignée, *fructus spiritus*, *castimonia*, *castitas* (Gal., 5, 28). Et cette victoire de l'esprit s'est déclarée par la force toute nouvelle avec laquelle, en grand nombre, des hommes et des femmes ont embrassé le célibat de la vie parfaite. Exemple qui a pesé, comme l'on sait, d'un poids décisif dans la détermination de S. AUGUSTIN, quand prit fin le combat terrible engagé dans son âme, entre les passions, ses vieilles amies, et la Grâce qui lui dévoilait « la chaste majesté de la continence » :

« Mais déjà elle (l'habitude) ne me parlait plus elle-même que d'une voix languissante ; car, du côté où je tournais mon front et où je redoutais de passer, se dévoilait la dignité chaste de la continence ; sereine, souriante sans rien de lascif, elle m'invitait avec des manières pleines de noblesse à approcher sans hésitation. Elle étendait, pour me recevoir et m'étreindre, ses pieuses mains, toutes pleines d'une multitude de bons exemples. Tant d'enfants, de jeunes filles, une jeunesse nombreuse, tous les âges, des veuves vénérables, des femmes vieillies dans la virginité ; et dans ces saintes âmes la continence n'était pas stérile ; elle

[1] BOSSUET, *Disc. sur l'Hist. universelle*, 2e partie (ch. 16). C'est tout le chapitre qu'il faut lire ; et aussi le ch. 25 de cette même partie.

[2] Voir, plus loin, n. 15, premier point.

était la mère féconde des enfants de bonheur que vous lui donnez, ô Seigneur, vous, son époux.

Elle semblait me dire, avec une encourageante ironie : « Quoi ! ne pourras-tu ce qu'ont pu ces enfants, ces femmes? *Tu non poteris quod isti, quod istæ?* Est-ce donc en eux-mêmes, et non dans le Seigneur leur Dieu que cela leur est possible aux uns et aux autres? C'est le Seigneur leur Dieu qui m'a donnée à eux. Pourquoi t'appuyer sur toi-même, et chanceler? Jette-toi hardiment vers Lui, n'aie pas peur, il ne se dérobera pas pour te laisser tomber. Jette-toi hardiment, il te recevra, il te guérira » (*Confessions*, VIII, 11 ; trad. Pierre DE LABRIOLLE).

3. C'est la splendeur d'une *Civilisation* nouvelle, née de cette victoire. Civilisation non pas superficielle, factice, soucieuse seulement de décorum et de politesse ; non pas matérielle et intéressée, étrangère au progrès moral ; non pas dure et sans entrailles, intraitable aux petits, féconde en injustices et en rapines ; — mais vraie, éducatrice et moralisatrice, secourable aux humbles, pénétrée de respect et de justice, portant son bienfait au fond des âmes, au cœur des races ; et transformant, sans secousse, les relations, les mœurs, la famille surtout : transformation qui, frappant tous les yeux, jetait les païens dans la stupeur, les amenant à se convaincre qu'une force secrète et surhumaine agissait là [1].

[1] La pénétration du christianisme est accompagnée partout d'un progrès des mœurs. Pour ne parler que des origines de la France, M. Camille JULLIAN en fait l'aveu : « Des Francs et de la Germanie, il n'est rien venu qui ait relevé la dignité des hommes » ; et il ajoute que « si la dignité humaine a survécu et grandi à travers tant de misères », ce n'est pas parce que la Gaule a été livrée aux Germains, mais c'est « parce qu'elle était devenue chrétienne ». Hommage non suspect rendu aux influences religieuses (monastiques surtout) grâce auxquelles a été civilisée la Gaule. Voir *De la Gaule à la*

2. — Affinités célestes.

Ces pures lumières, elles viennent de la Révélation : c'est de la Foi qu'elles ont jailli.

1. L'Ancien Testament n'a pas ignoré l'excellence de la Chasteté.

On y lit certains traits d'une délicatesse exquise : (Job, 31, 1) *pepigi pactum...* (Eccli., 7, 26) *filiæ tibi sunt...* — Le livre de Tobie contient le panégyrique de la pureté conjugale (Tob., 8). — Avec tout Israël, le Saint Livre attribue au culte de la pureté la victoire de Judith, *fecisti viriliter, eo quod castitatem amaveris.* — L'histoire des Rois relate les blâmes et les châtiments infligés par Dieu aux coupables (II Reg., 12; III Reg., 11). — Les Livres Sapientiaux détournent assidûment l'homme du vice impur et font l'éloge de la continence (Prov., 5, 3; 31, 10; Sap., 3, 16; 4, 1; 8, 21; Eccli., 7, 21; 9, 2; 19, 2). Notons et méditons deux Prières (Eccli., 23, 4; Sap., 8 et 9).

2. Mais c'est avec l'apparition de Jésus que la Pureté donne toute sa lumière.

Jésus est la Pureté même, image substantielle de la pureté de Dieu dans la chair, *candor lucis æternæ.* Comme Dieu s'avance entouré de lumière, *amictus lumine* (Ps. 103), Jésus vient, entouré de lys (Cant., 2, 16). Sur le front radieux de sa Mère, il pose la double couronne simultanée, qui ne pourra orner aucune autre femme. Pour être l'époux de Marie et le père de Jésus,

---

France, Nos origines historiques (2e éd., Hachette, 1923, pp. 203 à 211) — Et aussi le *Saint Martin* de Tours, des abbés BATAILLE et VAUCELLE (Letouzey, 1926).

Joseph sera vierge. Jean sera le plus aimé de disciples, parce qu'il est vierge. Tout est pu éminemment, dans le voisinage du Dieu fai homme. Relisons BOSSUET, *Élévations* (XVI, 2

La pureté de l'âme et du corps, Jésu l'enseigne; il la commande; il la recommande

Ombrageuse, intime, la pureté proclamé par Jésus dans le *Sermon sur la montagn* pénètre jusqu'aux pensées, s'étend jusqu'aux désirs, s'offense d'un regard : *Audistis... eg autem dico quia omnis qui viderit mulierem..* (Mat., 5, 27). Eviter l'acte, c'est trop peu l'intention doit être aussi préservée que réserve le geste. Il faut que l'âme, toute l'âme, demeure limpide; et que l'intransigeance des résolutions réponde à la noblesse du but : œil, main, pied rien ne saurait être épargné de ce qui devient occasion de chute. — La tolérance consentie par le législateur antique, Jésus l'abroge; supprimant le billet de répudiation, Il ramène le mariage à sa dignité native et à son indissolubilité essentielle (Mat., 5, 31; 19)[1]. Aucun doute sur la pensée du Seigneur :

« Avec S. Augustin, il faut convenir que le texte de S. Matthieu reste obscur[2], et que d'autre part, dans

---

[1] « C'est par là que le mariage est réduit à sa forme primitive; l'amour conjugal n'est plus partagé : une si sainte société n'a plus de fin que celle de la vie : et les enfants ne voient plus chasser leur mère pour mettre à sa place une marâtre. Le célibat est montré comme une imitation de la vie des anges, uniquement occupée de Dieu et des chastes délices de son amour » (BOSSUET, *Disc. sur l'Hist. univ.*, ch. 19, Jésus-Christ et sa doctrine).

[2] L'auteur a écrit plus haut, à propos de Mat., 5, 32 et 19, 9 : « Dans ces deux passages, on lit une clause restrictive, qui a de tout temps fait difficulté. Comment entendre : « sauf le cas d'infidélité »? D'autres traduisent ici par fornication, ou encore impudicité, le mot qui se lit dans le texte original

S. Marc (10, 11); S. Luc (16, 18); S. Paul (I Cor., 7, 10; Rom., 8, 1), Jésus-Christ condamne manifestement le divorce proprement dit, puisqu'il interdit aux époux séparés, même pour un motif légitime, de se remarier du vivant de leur conjoint. Tant que la société chrétienne fut comme un jardin fermé au milieu du monde païen, il ne paraît pas qu'on y ait mis en question l'indissolubilité du mariage; mais, avec la conversion en masse au christianisme, qui eut lieu du VI^e^ au VII^e^ siècle, des divergences se produisirent à ce sujet. Volontiers, les chrétiens divorcés, appartenant d'ordinaire aux classes dirigeantes, se réclamaient de l'exception qui se lit dans saint Matthieu : « sauf le cas d'infidélité ». C'est de la pratique abusive que sont nées les controverses. L'habitude invétérée du divorce, aussi bien dans l'Empire que chez les Barbares, s'abritait sous les dispositions du Code civil, qui restaient comme une protestation du vieux monde contre la loi évangélique. Des divergences doctrinales se produisirent alors et allèrent en s'accentuant à mesure que les Orientaux d'abord, puis les Protestants, s'écartaient de l'unité chrétienne. Mais toujours l'Église catholique a condamné le divorce comme contraire à la loi divine, ramenée par Jésus-Christ à son intégrité première » (A. DURAND, *Evangile selon S. Matthieu*, p. 78).

Par delà les chemins obligés du précepte s'ouvre la voie étroite, et libre, du conseil. Jésus l'ouvre, par une parole d'invitation discrète et encourageante : *Si vis* (Mat., 19, 21); *Sunt eunuchi* (Mat., 19, 1). — Et presque aussitôt, d'innombrables candidats entrent, joyeux, dans la route austère : la virginité fleurit, pure gloire de l'Église; un idéal de pureté parfaite prévaut, qui fait l'honneur du sacerdoce et la dignité de l'état religieux. Et certes, pour peu que l'on considère, d'une part les profondeurs de luxure où s'enlisait l'homme déchu, de

manquant de précision. » Cette restriction s'entend de la séparation de corps et de biens en cas d'adultère, sans divorce proprement dit, c'est-à-dire sans rupture du lien.

l'autre les sommets de beauté morale atteint par l'humanité nouvelle, on n'a pas de peine à convenir que la Religion du Christ prouve assez par ce contraste ses origines divines.

3. Tel est le fait. Il s'explique par les *affinités* qui existent, multiples, saisissantes, entre le Christianisme et la Pureté.

a) La religion chrétienne tend à *spiritualiser* pour la rapprocher de Dieu, la nature mixte de l'homme, Il est exact de se la représenter comme un double effort, et de Dieu pour descendre jusqu'à nous, et de l'homme pour monter jusqu'à Dieu, par une *ressemblance* également convoitée de part et d'autre. La pureté prépare et obtient ce résultat : *incorruptio facit esse proximum Deo* (Sap., 6, 20). Par elle l'homme émerge des sens, et il en triomphe surmontant la convoitise la plus âpre et la plus tourmentée, il s'élève dans les régions de l'esprit. Il a entendu le mystérieux appel : *Sors de la terre où tu es né, quitte ta parenté charnelle, viens dans le pays que je te montrerai* (Gen., 12, 1). Son cœur, sa chair, *tressaillent en Dieu* (Ps. 83; Ps. 26). Aussi BOSSUET le rappelle, à la louange de Marie et de Joseph, c'est la Virginité qui, par sa vertu secrète, a le plus efficacement attiré Dieu jusqu'à nous [1].

b) La religion chrétienne nous fait un devoir permanent de l'*Oraison*. Pour les raisons les plus graves, qui se répètent comme nos besoins et comme nos jours, la Prière s'impose à nous,

[1] BOSSUET montre « par les saintes Lettres combien la virginité était nécessaire pour attirer Jésus-Christ au monde ». C'est le premier point de l'incomparable *Depositum custodi* (19 mars 1659; Lebarq, 1914, t. II, p. 125).

semper (Eccli., 18, 22; Luc, 18). D'où l'obligation de se mettre toujours en mesure de prier, « en se tenant le plus qu'on peut dans un état de dépendance envers Dieu, en lui exposant son besoin, c'est-à-dire en l'y remettant devant les yeux sans rien dire » (BOSSUET, *Méditat. sur l'Evangile*, 41e jour). La pureté réalise ce bienheureux état.

Par la pureté, l'homme acquiert, en effet, une aptitude particulière à monter jusqu'à Dieu, sur la montagne où il se révèle (Exod., 19, 24; 24, 2); à le *voir* (Mat., 5. 8). Voir Dieu s'entend de la vision éternelle; mais aussi d'une clairvoyance de l'âme qui le découvre, par la foi, dans les événements, dans les Livres Saints, dans l'Hostie. La foi subit les plus graves détriments quand l'intelligence est offusquée par la luxure. Seule, l'âme pure est l'instrument bien adapté aux mouvements de l'Esprit-Saint; elle vibre, comme la lyre sous les doigts de l'artiste. L'Esprit de Dieu souffle alors où il veut, sûr d'être suivi; l'âme — et le corps avec elle — se livre doucement et pleinement, sans effort et sans retard. Rien ne la retient, rien ne la distrait, rien ne la « divise » (I Cor., 7, 33). Ecoutons un commentateur de saint Paul nous exposer ce point de doctrine :

« L'idéal de la vie pour le chrétien est d'être libre, et, autant qu'il se peut, pleinement affranchi de tout ce qui pourrait l'arrêter et l'empêcherait d'aller à Dieu, dans la vie et dans la mort. Un homme ne possède pas, sans être retenu et possédé lui-même par ce qu'il possède; il est toujours quelque peu esclave de son bien, et tel qui n'hésite pas à affronter le péril s'il est seul au monde, sera beaucoup moins empressé s'il possède femme et enfants. C'est très humain, cela. Si donc vous avez pris femme, nous l'avons vu, vous vous devez à

votre femme et n'avez pas à vous en séparer. Alors s'applique avec toute son autorité le principe tout à l'heure énoncé. Mais si vous êtes libre encore, demeurez libre. Ce n'est pas qu'en prenant femme vous ayez commis une faute; non plus que la vierge qui a passé sous le joug du mariage n'a été coupable. Mais aux gens mariés les épreuves; l'Apôtre voudrait les épargner à ceux qui sont capables d'entendre et de goûter son conseil; aussi livre-t-il toute sa pensée. Le temps que nous avons à passer ici-bas est de quelques jours. Pourquoi nous créer des liens nouveaux alors que la solennelle échéance de la vie nous invite tous à relâcher même les liens qui existent déjà? Beaucoup sont mariés, et supportent les fardeaux de la vie conjugale; ils ont une épouse, ils doivent s'en détacher, et apprendre à ne l'avoir pas, car elle ne leur est pas assurée éternellement. Ils gémissent et pleurent au milieu de leurs tribulations, mais bientôt c'en sera fini des larmes et de la cause de ces larmes; ils sont heureux, mais ils n'ignorent pas que ce bonheur n'est que d'un jour. Ils ont une famille, et pour elle acquièrent du bien, mais ce bien est à peine à eux, et ils ne sauraient le retenir; ils usent des choses de ce monde, et doivent être prêts aux conditions de ceux qui n'en jouissent pas, car la forme extérieure de ce monde, son aspect, le côté par lequel il se prête à notre usage et à nos exigences, tout cela est vain, fugitif, et s'évanouit.

Les trois derniers versets (29, 30, 31), dans la pensée de l'Apôtre, résument la vie commune ou conjugale dans ses travaux, ses fardeaux, ses soucis, ses inquiétudes, son instabilité. Et c'est là ce qu'il veut épargner aux fidèles; ému à la fois de la brièveté de la vie, et de l'enjeu éternel qu'elle implique, il voudrait les voir sans sollicitude.

Il serre le problème de plus près encore. Alors même que la vie commune n'entraînerait pas avec elle la part d'épreuves que nous venons de dire, il resterait encore pour elle une grande infériorité : elle est partagée, elle est divisée, elle est sollicitée par des devoirs divergents, sinon contraires. Celui qui n'est pas dans le mariage n'a d'autre souci que Dieu, que les choses de Dieu, que la volonté de Dieu; sa vie est une, sa vie est haute, sa vie est heureuse et vraiment divine; il est occupé de Dieu. Celui qui est dans le mariage a une

épouse, une famille, des biens, des intérêts, tout un ensemble de liens et de préoccupations qui l'attachent au monde ; il lui faut plaire à Dieu, plaire aussi à son épouse ; sa vie est divisée. Il en est de même pour la femme. La veuve, qui est devenue libre, et la vierge n'ont d'autre souci que Dieu, afin d'être pleinement à lui dans la pureté de leur corps et de leur âme ; au lieu que la femme mariée doit se prêter aux choses du monde, afin de plaire à son mari, elle est fatalement divisée et distraite.

La supériorité de la virginité ou du célibat chrétien ainsi établie, l'Apôtre rappelle pourtant que cette condition est pleinement libre, qu'il la conseille, et ne l'impose pas ; et qu'en tout ceci chacun doit se guider par la prudence. Il est vrai que cette vie est supérieure, parce qu'elle est affranchie des soucis de ce monde, ramenée à l'unité et dès lors toute orientée vers Dieu, sans division. Mais le dessein de l'Apôtre, dans l'éloge qu'il en vient de faire, n'est pas d'entraîner indiscrètement les Corinthiens, par un enseignement captieux, à un état de vie supérieur à leurs forces et qu'ils regretteraient ensuite d'avoir embrassé. Il n'a voulu que les porter à la perfection, qui consiste à s'attacher à Dieu sans aucun partage, par une union constante et ferme (εὐπάρεδρον) et qui ne se détourne jamais de lui (ἀπερισπάστως). La virginité, la continence, le célibat chrétien sont des conseils, c'est la région où s'exerce notre libre générosité ; ils ne sont d'obligation que lorsqu'ils ont été voués à Dieu. Aussi l'Apôtre pressent-il les hypothèses qui accentueront ce caractère de liberté. Ces hypothèses visent les vierges d'abord, les veuves ensuite ». (D. DELATTE, *Les Epîtres de Saint Paul replacées dans le milieu historique des Actes*, t. I, p. 322 ; commentaire de I Cor., 7, 25 à 38).

c) La religion chrétienne tient école de *zèle* et de *charité* : Nouvelles affinités entre elle et la Pureté. Quand la volupté est morte, l'égoïsme, obstacle au zèle, manque d'aliment : les Œuvres surgissent donc ; toute détresse est secourue, toute misère consolée ; et le monde s'en trouve moins pauvre, la vie moins triste, la terre moins aride. Par là, un ferment

est déposé dans la pâte (Mat., 13, 33)[1]. Au plus grand nombre des hommes il faut, pour s'engager dans les voies héroïques, un autre stimulant que des invitations ou des promesses. Seul l'exemple est décisif. Qu'une élite se lève, dépassant joyeusement le devoir, et le devoir paraîtra moins lourd à ceux que n'attirent pas les sublimités du sacrifice.

Ce que peut une âme pure pour suggérer la pureté, Charles DE FOUCAULD revenu à Dieu l'attestait dans une méditation reconnaissante, où nous lisons ces lignes :

« Vous aviez brisé les obstacles, assoupli l'âme, préparé la terre en brûlant les épines et les buissons. Par la force des choses, vous m'obligeâtes à être chaste, et bientôt, m'ayant à la fin de l'hiver 86 ramené dans ma famille à Paris, la chasteté me devint une douceur et un besoin du cœur. Je me serrai de plus en plus contre cette famille bien-aimée. J'y vivais dans un tel air de vertu que ma vie revenait à vue d'œil, c'était le printemps rendant la vie à la terre après l'hiver ; c'est à ce doux soleil qu'avait crû ce désir du bien, ce dégoût du mal, cette impossibilité de retomber dans certaines fautes, cette recherche de la vertu. Vous aviez chassé le mal de mon cœur ; mon bon ange avait repris sa place et vous lui aviez joint un ange terrestre. Vous m'aviez attiré à la vertu par la beauté d'une âme, en qui la vertu m'avait semblé si belle qu'elle avait irrévocablement ravi mon cœur. Vous m'attirâtes à la vérité par la beauté de cette même âme » (RENÉ BAZIN, *Charles de Foucauld*, p. 165).

On sait assez, à parler en général, l'heureuse contagion de la vertu ; toute la vie des saints en témoigne. C'est en lisant l'histoire de leurs

[1] Dans sa conférence sur *La vie des religieux*, ses divers aspects au cours des âges (Ed. Spes, 1926 ; pp. 7 à 12) Mgr BAUDRILLART, après Mgr D'HULST (voir *Pages choisies*, p. 229) applique à la vie religieuse cette comparaison évangélique du ferment (Mat., 13, 33).

actes magnanimes qu'Ignace de Loyola prenait le parti de se donner à Dieu. De toute vertu, c'est vrai, elle répand un parfum, *Christi bonus odor*. Dans sa profonde humilité, le CURÉ D'ARS se plaisait à rappeler quelle influence avait exercée sur lui, dans les débuts de son ministère à Ecully, son vénérable curé, M. Balley, qui l'avait si patiemment aidé dans ses études : « J'aurais fini par être un peu sage, disait-il, si j'avais eu le bonheur d'être toujours avec M. Balley. Personne ne m'a mieux fait voir à quel point l'âme peut se dégager des sens, et l'homme se rapprocher de l'ange » [1]. Plus que toute vertu, toutefois, l'angélique vertu répand ce charme; et ce fut le privilège des jeunes saints. La modestie de LOUIS DE GONZAGUE attirait sur lui, malgré lui, tous les regards; à la cour d'Espagne, à Milan, à Naples (1586), au Collège Romain (1589) son maintien ravissait les témoins :

« Quand il se rendait au cours ou en revenait, écrit son historien [2], sa démarche était si modeste que plusieurs séculiers s'arrêtaient exprès dans la cour du collège pour le voir passer. Un prêtre, en particulier, qui avait déjà terminé ses études ecclésiastiques, charmé de la retenue du jeune étudiant, allait en classe uniquement pour le voir, et ne le perdait pas un instant de vue. Son extérieur était si bien ordonné qu'il portait à la dévotion, et sa présence imposait la réserve et la circonspection, non seulement aux écoliers et à ses compagnons, mais encore aux Pères les plus graves ».

Quant à SAINT JEAN BERCHMANS, ceux qui le voyaient croyaient revoir Louis : « Je

[1] F. TROCHU, *Le curé d'Ars* (p. 117).

[2] Le P. VIRGILE CEPARI, S. J. (nouvelle édition par le P. MICHEL, 1891, p. 153).

ne lis pas la vie de Louis de Gonzague, déclarait un de ces témoins, je l'ai tous les jours vivant sous les yeux ». Dès le collège à Malines, le jeune admirateur et émule de Louis de Gonzague mettait tous ses soins, et son talent même, à faire aimer la pureté :

« Le P. de Greeff, son confesseur et son professeur, écrivait, huit ans après sa mort : Je n'oublierai jamais l'affection dont mon âme s'éprenait pour la vertu angélique tandis que Berchmans, soit devant nous, soit devant le public de Malines, jouait le rôle d'un martyr de la virginité (au cours d'une séance dramatique); et cette impression, beaucoup d'autres l'ont ressentie comme moi » [1].

3. — Intimités divines.

Toutes ces affinités, toutes ces convenances se résument en ces mots pleins de sens : *non estis vestri* (I Cor., 6, 19; *vos autem Christi* I Cor., 3, 23). C'est dans nos rapports avec le Christ Jésus que le culte de la Chasteté trouve sa meilleure raison d'être. Comment les délicatesses de cette vertu pourraient-elles sembler outrées à qui médite l'*appartenance* du Chrétien au Christ?

Divinement possédés, divinement aimés, divinement élevés, comment l'impureté séjournerait-elle en nous? Dieu n'habite pas dans un corps esclave du péché (Sap., 1, 4). Mais Dieu vient à nous par Jésus; c'est en Jésus que nous le saisissons (Jo., 15, 1); pas d'autre lien que la vie de Jésus entre Dieu et nous (I Tim., 2, 5). Ne parlons donc plus seulement

[1] L.-J.-M. Cros, S. J. *Vie de Saint Jean Berchmans* (4e édit. Lethielleux, p. 55). — Le P. H. Delehaye a écrit sa vie dans la coll. *Les Saints* (1599-1621).

de convenances radieuses; parlons d'exigences sacrées. Seule, la parfaite pureté d'âme et de corps peut nous introduire dans les intimités de Jésus-Christ, *ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (II Cor., 4, 10), et donner à la doctrine capitale de l'incorporation au Christ toute sa signification; *vos estis corpus Christi, et membra de membro* (I Cor., 12, 27).

Destinés par vocation au « corps du Christ », — *virginem castam exhibere Christo* — nous devenons, à des degrés divers, son domaine et sa dot; au point qu'une seule image rend bien toute la délicatesse et toute la force de cette union : l'âme chrétienne est l'épouse de Jésus-Christ (II Cor., 11, 2; Eph., 5, 26) [1].

Contemplons ici la Religion dans toute sa splendeur. Saint Jean, nous découvrant le ciel, y montre la phalange des immaculés, *virgines enim sunt* (Apoc. 14, 3). Ils suivent l'Agneau, et chantent le Cantique réservé. A nous de préserver cet héritage des justes (Eccli. 44), pure gloire de l'Eglise.

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

—⁂—

[1] Voir Mgr GAY, *La Chasteté*, opuscule (p. 62, et 90), que nous analysons plus loin. — TERRIEN, *La Grâce et la Gloire*, t. 1 : Jésus-Christ exemplaire de notre filiation, frère, tête, *époux* (p. 338 à 354). — D. COLUMBA MARMION, *Sponsa Verbi*, La Vierge consacrée au Christ (Lethielleux, 1923) : la dignité de l'âme épouse du Christ, et ses devoirs — Enfin, l'ouvrage trop peu connu du chan. J. DIDIOT, *L'état religieux* (1893, Giard, rue Royale, Lille); l'auteur énumère, d'après saint Thomas, les privilèges de la virginité : 1) principe d'unité; 2) mariage mystique, moyen puissant de religion; 3) principe de force; 4) source de paix; 5) préservations; 6) honneur et beauté morale; et auréole dans le ciel (p. 76 à 95).

LECTURES.

Card. CHAROST.

En 1919, Mgr CHAROST, évêque de Lille, écrivait à ses diocésains une lettre dont neuf ans écoulés n'ont diminué ni la portée ni l'intérêt. Nos lecteurs nous sauront gré d'en citer un fragment, sur la Pureté chrétienne :

« Dès sa venue en ce monde, le Christianisme, à la différence des innombrables religions antiques, se présente comme une école de sainteté. On s'y élève plus ou moins haut, comme dans toute école. Mais son principe est celui-ci : « La volonté de Dieu est que vous vous sanctifiiez » (I Thess. 4, 3). Ainsi parle saint Paul, dans la première de ses lettres, qui précède nos Évangiles, et dans la première phrase de la partie enseignante de cette lettre. Or, par la sanctification il entend, en première ligne, *la pureté*.

« Que ce principe était hardi et difficile, dans l'effroyable corruption qui rongeait le monde païen jusqu'aux moelles, qui s'étalait jusque dans ses cérémonies religieuses, qui se couvrait de l'exemple de ses dieux immortels! Quand est-ce que la mode impure fut plus universelle, plus puissante, plus consacrée? Mais le Christianisme avait l'élan du Christ qui brisa son tombeau. Il n'entra point en accommodement et en transaction avec la mode. Il mit entre elle et lui la Croix comme une frontière infranchissable. La conclusion de l'Apôtre se détachait avec la même vigueur que son principe. « Dieu, s'écrie-t-il, ne nous a point appelés à l'impureté : *Deus non vocavit nos ad immunditiam* ».

« Chaque chrétien sentait alors la puissance de ce terme : l'appel de Dieu. Il savait que le mot « Église » lui-même signifie la société des appelés, de ceux que Dieu appelle, en effet, par la voix de son Fils, et le geste de ses bras étendus sur la Croix, de ceux que le Fils a lavés dans son sang et dans son baptême. Et quand il répétait la prière que ce Fils de Dieu était venu lui apprendre, quand il disait : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite! », il affirmait, pleinement conscient, sa volonté à lui, de faire

la volonté céleste, de sanctifier sa vie, ses sens, ses lèvres qui ne devaient pas même prononcer, dans le cercle des saints, les noms des choses immodestes. Il comprenait, beaucoup mieux que le chrétien de nos jours, le don, l'envoi continu [1] parmi nous de l'Esprit-Saint, venant en mission pour nous aider à réaliser dans notre vie ce vouloir divin qui commande que nous nous sanctifiions.

« Sans doute, il y avait alors, comme aujourd'hui, des libéraux complaisants, des demi-sceptiques de la vertu, qui trouvaient le zèle de l'Apôtre excessif. Mais quoique Paul, dans cette même lettre, épuise, comme on l'a dit, le vocabulaire de l'affection; quoique son âme s'y dénote aussi douce et délicate qu'elle est ardente; quoiqu'il fût très fin et très sagace dans le maniement des hommes; il ne fait point fléchir son divin mandat. « Mon mot d'ordre vient de Dieu, insiste-t-il; celui qui en fait peu de cas ne méprise pas un homme, il méprise Dieu : *Qui hoc spernit, non hominem spernit, sed Deum.* Dieu sera le vengeur de ces fautes si légèrement admises : nous vous l'avons enseigné, nous nous en sommes portés garants. *Vindex est Dominus de his omnibus, sicut prædiximus vobis et testificati sumus* ». Paroles bien graves : elles étonnent notre légèreté, mais elles subjuguent les oreilles distraites. « Quand Paul parle, note saint Jérôme, je n'entends plus le son d'une voix humaine, j'entends partout des coups de tonnerre! »

« Pourtant l'Apôtre n'est point, comme le sera un Tertullien, étranger et dur à la faiblesse humaine. Il sait que le péché, pendant une longue suite de siècles, a été le maître du monde. Quoique le Christ soit monté à la Croix, afin de l'y clouer, et de lui arracher ses titres à la domination; afin aussi de verser sur nous, avec son sang, les grâces de la résistance et de la victoire, Paul sait que le péché vaincu est toujours redoutable, qu'il est avide de revanche et que, pendant que les chrétiens redisent chaque jour à Dieu : Que votre règne arrive! il se prépare à rétablir le sien.

« Il nous annonce l'offensive et l'objectif de notre

[1] I Thess. 4, 8. Le texte grec exprime bien cette continuité dans le don et l'envoi, par Dieu, de l'Esprit-Saint.

ennemi, et, comme un capitaine qui passe dans les rangs de ses soldats et les enflamme, il nous exhorte au combat. « Que le péché, s'écrie-t-il, ne règne point dans votre corps à qui il donne la mort! Qu'il ne vous fasse point obéir à ses concupiscences! Ne vous rendez pas; ne lui livrez pas vos membres qui sont vos armes, pour qu'il en fasse les armes de l'iniquité. Que vos membres soient au service de Dieu! Qu'ils soient les armes, maniées par Lui, de l'honnêteté et de la vertu[1] ! »

« Le discours de Paul, qui s'adressait aux Romains, dut plaire à cette nation guerrière. Plairait-il moins à la nôtre et serait-elle moins valeureuse? Ne dirait-on pas, au surplus, qu'il a été composé pour les chrétiennes et les jeunes chrétiens de nos jours? Qu'attend-on de la mollesse et de la langueur de ces attitudes et de ces rythmes, sinon la défaillance des volontés? Que veut-on par les inflexions et les « figures » qu'ils sont instruits à prendre, sinon que les membres du corps humain deviennent des armes offensives et propres à blesser les âmes?...

« Ecoutez-nous donc, quand nous vous disons au nom du Christ et de sa charité qui nous presse : Pensez à Lui et à ses prostrations sous la Croix! Pensez à cette Croix elle-même, que les chrétiennes portent légère et d'or à leur cou, mais qui l'étreint, Lui, qui s'empare de Lui, et qui le courbe sous son poids, fait du poids de tous les péchés du monde. Vous commencerez à comprendre alors que ces « figures » qu'on vous enseigne sont une réplique et une revanche de l'esprit du mal contre le Sauveur, dont les accablements avaient abattu son pouvoir. Qu'un jour la tentation et l'élan d'une passion naissante — qui en est à l'abri? — se produise, et toutes ces semences de volupté se déploieront, elles feront apparaître leurs virtuosités malfaisantes; vous reconnaîtrez trop tard l'esprit de mensonge qui « prend mille noms, disait saint Jérôme, et qui a mille habiletés pour nuire : *mille nomina, mille nocendi artes*[2]. »

---

[1] Rom., 6, 12 et 19.

[2] Lettre à Héliodore. Saint Jérôme applique au démon ces vers de Virgile.

13.

ANGE OU DÉMON.

3.

SECRETS.

De cette splendeur si désirable de la pureté, quel est ou quels sont les *secrets?* A vrai dire, il n'y en a qu'un :

Ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det, — et hoc ipsum erat sapientiæ, scire cujus esset hoc donum; adii Dominum, et deprecatus sum illum, et dixi ex totis præcordiis meis... (Sap., 8, 21; et 9).

Un seul secret : *l'initiation religieuse*, précoce, profonde, progressive. On se flatterait en vain de la remplacer. L'initiation laïque ne saurait élever l'homme, dût-elle l'instruire; parce qu'elle se tait systématiquement sur Dieu, qui seul élève l'âme; parce qu'elle ignore Jésus-Christ, qui seul relève l'âme; parce qu'elle élude l'Église, les sacrements, la prière, par qui seuls s'élève jusqu'au surnaturel, indispensable à sa vitalité comme la sève au rameau (Jo., 15, 4) [1].

Comment rester pur? Le Sage l'a dit, interprète de

---

[1] Selon une belle doctrine de S. Irénée, c'est l'Esprit de Dieu qui fait l'homme *spirituel*. Il ne suffit pas, pour être un vivant, de posséder corps et âme; il faut qu'un troisième élément (accidentel, il est vrai) s'y ajoute, surélevant l'homme; faute de quoi il devient « *charnel* » (cf. Rom., 7, 14, I Cor., 3, 3; F. PRAT, *La Théologie de S. Paul*, 1re p., note N). Le chrétien est en quelque sorte formé de trois éléments : le corps, l'âme, et l'Esprit; *ita ut absorbeatur infirmitas carnis a fortitudine spiritus*. C'est ce qu'il explique à propos d'un texte de S. Paul dont abusaient les hérétiques : *caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt* (Contra Hæres., l. V, c. 9; P. G., 1144). Dans cet admirable composé, certes, la nature n'est pas altérée, mais élevée, selon la comparaison classique de la greffe. S. Irénée la commente à propos du passage de S. Paul (Rom., 11, 17 à 24, *oleaster;* ibid., c. 10; 1148, n° 2).

l'Esprit-Saint : *adii Dominum, et dixi : Deus patrum meorum... da mihi sapientiam, et noli me reprobare a filiis tuis...* Instruisons-nous par cet aveu sans artifice, par cet oracle infaillible, et par cette prière jaillie d'un cœur tremblant, mais confiant. Il faut, pour rester chaste : 1° le *frein* religieux ; 2° le *secours* religieux ; 3° l'*idéal* religieux, d'un christianisme intégral, contemporain des origines de la conscience, et durable autant que la vie.

1. — Le Frein.

De quel nom s'appellera le *frein* capable d'arrêter le déchaînement de la convoitise? Est-ce la mortification? l'abnégation? Non pas : l'*humilité*, d'abord ; l'humilité, faute de laquelle pénitence et renoncement, ne cachant qu'ostentation, risquent de déplaire à Dieu, comme la vertu pharisaïque, plutôt que d'attirer ses grâces (Luc, 11, 40).

Il existe, en effet, entre l'humilité et la pureté, des rapports si étroits que la première apparaît sans peine comme la condition de la seconde :

a) Dieu résiste aux superbes, il donne sa grâce aux humbles (Jac., 4, 4 à 10) : *adulteri, nescitis?... emundate manus; purificate corda, duplices animo.* Lisons tout le passage...

b) Allons au cœur du sujet. D'où sont venus, initialement, les dérèglements de la concupiscence charnelle? De la révolte de l'homme contre le commandement de Dieu : de l'orgueil [1]. Le premier désordre, dans l'Eden, a été

[1] « *Sicut enim peccatum originale quadam rebellione erga Deum consistebat, ita et concupiscentia in rebellione partis inferioris adversus rationis dominium continetur* », dit HURTER, *Théol.*, (t. II[10], n° 391). — Voir S. Th., 1, 2, q. 82, a. 3 : « *Tota ordinatio originalis justitiæ ex hoc est, quod voluntas hominis erat Deo subjecta, quæ quidem subjectio primo et*

celui de l'esprit, séparé coupablement de Dieu; l'autre révolte a suivi : les sens se sont soulevés contre la raison, comme la raison s'était soulevée contre les ordres divins. Si l'orgueil est en quelque sorte l'impureté de l'esprit, ne peut-on appeler l'impureté l'orgueil de la chair? — En fait, l'orgueil n'a-t-il pas été (n'est-il pas le plus souvent) puni par les souillures ignominieuses de la chair (Rom., 1, 25 et 26).

c) Mais plaçons-nous sur le terrain des réalités contemporaines, et soyons à la page. Que voient nos yeux? Des attitudes, des habitudes, des « mœurs », dont s'inquiètent les moins prudes des observateurs. On s'efforcerait en vain de colorer ces libertés. Au fond de cette désinvolture, dont le scandale ne se déguise plus, se laisse voir une confiance exagérée dans les sens, une témérité présomptueuse qui s'estime exemptée des précautions et des scrupules chers à d'autres, *non sum sicut ceteri* (Luc, 18, 11); comme si, sûr de ses progrès, et plus sage que les siècles chrétiens, notre temps n'avait plus à redouter l'effervescence de la chair, avec ses suites lamentables; — comme si, laissant apaisées des convoitises jusque-là redoutables, le péché d'origine ne nous atteignait plus par ses effets désastreux.

---

principaliter erat per voluntatem, cujus est movere omnes alias partes in finem; unde ex aversione voluntatis a Deo, consecuta est inordinatio in omnibus aliis animæ viribus... ». — Et S. AUGUSTIN, analysant les difformités de ce premier péché : « *Quamvis in illo peccato uno... possint intelligi plura peccata, si unum ipsum in sua quasi membra singula dividatur. Nam et superbia illic est, quia homo in sua potius esse quam in Dei potestate dilexit; et sacrilegium, quia Deo non credidit*, etc. » (Enchirid, n° 45).

Un sentiment fait beaucoup trop défaut : *pudor*, la réserve, la juste crainte, la sensation ou le pressentiment d'un danger ; disons, l'*humilité*. Les recommandations de l'Église, même réitérées, ne comptent pas ; les exemples des saints sont périmés ; on est fier de « l'évolution » des temps où l'on a la joie de vivre, et l'on se vante de ce détestable progrès.

d) La contre-épreuve est facile à faire, et vaut la peine qu'on la médite. — A ceux qui font profession publique de chasteté dans l'état religieux, quel langage fait entendre l'Église? Parcourons-nous les Règles des divers Instituts? Nous n'y trouvons presque rien, directement, sur l'exercice de cette vertu : rien qu'une exhortation, pressante d'ailleurs, à imiter la pureté des anges par la pureté de l'âme et du corps. Mais par contre, sous la rubrique de ce vœu, voici des règles minutieuses concernant le silence, le recueillement, la modération du langage, la gravité du maintien, la modestie du visage, l'aménité des rapports, la prudence dans les visites à recevoir ou à rendre. Quoi! ne se méprend-on pas? On croirait lire un programme de charité, de douceur, de piété. Non : ces menues observances visent à maintenir l'âme religieuse dans l'humilité, dans la paix, dans l'ordre ; à sauvegarder la chasteté par l'*humilité*. Où qu'il soit, le chrétien se sait vulnérable, et exposé ; fût-ce loin du monde, il croit au péril du monde qu'il porte en lui ; il sait que si l'esprit est prompt, la chair est faible (Mat., 26. 41) ; et il s'en rapporte au conseil de S. Pierre : *In timore, incolatus vestri tempore conversamini.*

De là un ensemble de dispositions et de pratiques, un régime spirituel, de vigilance délibérée. L'humilité chrétienne inspire : la *garde des sens;* la *mortification;* la *fuite des occasions;* — autant de *freins* religieux dont l'homme ne se passera jamais impunément; les plus forts sont tombés pour les avoir méconnus et omis [1].

[1] Quelques ouvrages doivent trouver mention ici; on les consulterait avec profit : Louis DE GRENADE, *Le guide des pécheurs*, l. II, Traité des vertus, 1re partie, *Les vices et leurs remèdes :* treize chapitres, d'un intérêt tout pratique, écrits pour tous les temps. — RODRIGUEZ. *Pratique de la perfection chrétienne :* les traités *de la Mortification; de la Modestie et du silence; de l'Humilité* (ils se suivent). — BELLECIUS, *La solide vertu* (Oudin 1882) : études excellentes, sur le péché, sur la passion dominante; v. ch. 6, de la paresse à se lever le matin (pp. 135 à 152). — SCARAMELLI, *Méthode de direction spirituelle*, 4 vol. ; au t. II, les *obstacles* que le sens du toucher, du goût, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, les sens non gardés, la langue, les passions immortifiées, opposent à la perfection. — Louis DUPONT, S. J., *Le Guide spirituel*, traduit par le P. COUDERC (Desclée, 1896); au t. III, le traité « de la mortification et autres œuvres excellentes qui sont ou des fruits de la vie contemplative, ou des dispositions pour y arriver ». — Louis LALLEMANT, *La Doctrine spirituelle.* Des sept Principes qui composent cette doctrine, le troisième a trait à la *garde du cœur*, par où il entend purification, simplification, surveillance constante de soi, la présence de Dieu elle-même servant non pas de but, mais de moyen pour s'unir à Dieu par une âme maîtresse de ses sens, de son imagination, de ses puissances; et le quatrième, à la *conduite du Saint-Esprit;* car « les deux éléments de la vie spirituelle sont la purgation du cœur et la direction du Saint-Esprit; ce sont là les deux pôles de toute la spiritualité » (voir l'édition du P. Aloys POTTIER, 1924, p. 134, et H. BREMOND, *Hist. littér. du sentiment religieux en France*, t. V, p. 36). — Plus près de nous : MESCHLER, *Trois principes de la vie spirituelle* (Lethielleux) : 1. Prier; 2. Se vaincre (mortification extérieure, intérieure); 3. Aimer le divin Sauveur. — DE SMEDT, *Notre vie surnaturelle* (Dewit); t. I, les différentes espèces de vie naturelle, rôle des instincts, des nerfs; et t. II, la vertu de tempérance. — EYMIEU. *Le gouvernement de soi-même.* L'auteur pose comme premier principe : entretenir en soi des idées con-

I. LA GARDE DES SENS.

Le mot est consacré dans l'ascèse chrétienne. Les yeux, les oreilles, les mains, doivent être *gardés*, tenus en bride (Mat., 5, 29; 18, 8).

a) D'abord, on ne saurait trop le redire, ni l'enseigner avec trop de soin : il existe un lien psychologique des plus forts entre les libertés que l'on accorde aux sens et les états de l'âme propices aux tentations charnelles. Les émois fiévreux de la sensibilité, les exaltations troublantes de l'imagination, ne sont-ils pas consécutifs aux images dont se charge notre expérience, visuelle, olfactive, tactile? S'il y a une loi fatale de nos états, n'est-ce pas cette loi de la répercussion, irrésistible à la longue si elle n'est « contenue », des images sensorielles sur le cours des idées et des affections? Qui peut, sans pâtir un jour ou l'autre de son dédain, faire fi de cette interdépendance des éléments du composé humain? L'homme qui se croit le mieux armé contre son milieu, contre ses lectures, contre ses relations, contre ses impressions, en dépend jusqu'à l'intime; il subira,

---

formes aux actions que l'on veut faire; ne pas entretenir des idées conformes aux actions qu'on veut éviter; et après avoir expliqué la loi, il en expose quelques applications : lectures, théâtres, rêveries, amitiés, musique, ambiance, etc. (pp. 1 à 175). — Dom CHAUTARD, *L'âme de tout apostolat :* tout le chapitre sur la garde du cœur (p. 246). — A. TANQUEREY, *Précis de théologie ascétique et mystique* (Desclée); 2e partie, étude des trois voies; à propos de la voie purgative, deux grands moyens : la prière, et la *mortification;* mais celle-ci comprend : la pénitence, pour effacer le passé; la mortification proprement dite (sens extérieurs, sens intérieurs, passions, facultés supérieures) pour assurer l'avenir (pp. 484 à 524); la lutte contre les péchés capitaux; la lutte contre les tentations.

sans le savoir, mille dépendances physiques et physiologiques, qui détermineront, souvent plus qu'il ne le voudrait, le rythme et le jeu de sa vie la plus personnelle. Il n'y a certes aucun déterminisme à l'affirmer : *je fais le mal, que je ne veux pas ; je ne fais pas le bien, que je veux* (Rom., 7, 15). Le vice que nous détestons, c'est dans ses lointaines préparations qu'il le faut prévenir, et combattre (IMITAT., I, 13 et 25). Il est d'une saine *humilité* de le reconnaître. Ceux qui l'oublient répètent volontiers : *Etiamsi omnes, ego non.* Sont-ils si éloignés qu'ils le croient de la chute, et de la faute?

b) A parler en général, les passions, qu'alimente l'activité des sens, — sans être mauvaises de leur nature — font obstacle à la « spiritualité ». C'est l'un des principaux enseignements de S. JEAN DE LA CROIX dans la *Montée du Carmel.* [1] Voici comment Mgr LANDRIEUX résume cette doctrine :

« Les passions, au sens courant du mot, sont un obstacle à l'union. Elles agissent selon la pente de l'âme vers les créatures ; elles nous portent ; elles nous tirent, elles nous poussent vers le sensible ; elles nous y retiennent et, par conséquent, elles constituent une opposition, « une contrariété », au sens étymologique du mot, à la spiritualité. Car, aucun bien naturel, aucun bien sensible ne pouvant être mis en comparaison avec Dieu, c'est faire injure à Dieu que de partager son cœur entre les créatures et lui ; *a fortiori*, de s'y attacher plus qu'à lui.

D'autre part, les passions fatiguent l'âme, elles la

[1] La même loi s'applique d'ailleurs aux biens spirituels eux-mêmes : eux aussi, biens créés, susceptibles comme tels de nous détourner de Dieu, si l'âme oublie ou néglige de se *garder*, pour n'en user jamais que dans la mesure indiquée par le souci fondamental d'atteindre Dieu, seule Fin. Voir *ibid.* (pp. 29 à 31).

tourmentent, elles l'aveuglent, la souillent, la rendent tiède et languissante, quand même elles ne la feraient pas tomber dans le péché ; elles l'empêchent, dans la même proportion, de progresser en vertu et de s'élever jusqu'à Dieu.

Et parce que toutes les passions, bien qu'elles diffèrent d'après leur objet, convergent dans le même sens et infligent à l'âme, en définitive, ce préjudice, il ne suffit pas de se libérer des plus obsédantes, il est nécessaire de les réduire toutes, car c'est assez d'une, fût-elle légère, pour retenir l'âme captive et paralyser son élan vers Dieu.

Il ne s'agit pas d'un équilibre à garder, d'un dosage quelconque : la lutte s'impose.

La passion, la concupiscence, la convoitise des choses d'en bas, qui est la loi des sens, est, de sa nature, en contradiction avec l'œuvre de sanctification ; elle va contre.

L'âme chrétienne qui veut monter pour aller à Dieu ne peut donc pas traiter le corps comme un loyal associé, pas même comme un honnête serviteur : c'est l'esclave sournois qu'il faut avoir à l'œil, qui ne marche que contraint et forcé, qui ruse, qui se dérobe, sur qui on ne peut compter en rien : avec lui pas de compromis possible. Il y a une mesure de vigilance et de sévérité qui suffit à la sécurité, au point de vue du péché ; mais il s'agit de la perfection, et la défiance doit être absolue. La moindre faiblesse est une imprudence, la moindre concession un détriment, et le profit spirituel est en raison directe des reprises qu'on a le courage de faire sur la nature.

L'âme qui garde sciemment des inclinations pour les choses d'en bas qui plaisent aux sens, ne peut recevoir l'Esprit d'adoption qui nous fait enfants de Dieu.

On ne donne pas aux chiens le pain des enfants (Mat., 15, 26). Les enfants sont ceux qui ont l'esprit de famille, l'esprit du père, qui sont l'objet de son amour et qui l'aiment en retour, véritablement. Ils sont assis à la table du père et le père les nourrit ; c'est à eux qu'il donne son pain, le pain de vie, le vrai, dont la manne n'était que la figure ; c'est à eux qu'est réservé l'héritage : *coheredes autem Christi.*

Être ainsi fait pour Dieu, être ainsi traité par Dieu et rester esclave des appétits de la chair, chercher

toujours par en bas, parmi les créatures, un aliment grossier pour contenter ses passions, c'est déserter la table des enfants, passer dessous et ramasser par terre les miettes, comme le font les chiens : *Catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa.* Car, bien qu'elles soient l'œuvre de Dieu, les créatures sont au-dessous de nous ; elles ne sont pas notre fin, notre bien. » (Mgr LANDRIEUX, *Sur les pas de S. Jean de la Croix*, ch. II, *La nuit des sens*, p. 25).

c) Ici nous apparaît, dans toute la gravité de son vrai rôle, trop méconnu, la *modestie.* Elle fait valoir la nature et la destination spirituelle de l'homme, et devient par là la sauvegarde, — non la seule, mais l'une des plus efficaces — de la dignité personnelle, qui seule impose le respect :

« La modestie n'est pas seulement une défense de la pureté, elle a encore pour but de mettre en valeur la nature spirituelle de l'homme. Pour saint Thomas, la modestie doit imprimer le cachet de l'ordre rationnel dans les actions extérieures... La pudeur est le témoignage de la supériorité de l'homme et de la raison sur le monde animal. La mise décente et la retenue du geste écarte l'attention de ce qui est animalité dans l'homme, pour la concentrer sur ce qui est l'expression de sa nature rationnelle et morale.

La modestie est comme une protestation contre ceux qui ne considèrent l'homme que comme un membre de l'espèce animale ; elle proclame qu'il est doué de prérogatives uniques qui font de lui une personne, c'est-à-dire une fin en soi, et non pas seulement un moyen de réaliser la fin de la race. C'est l'affirmation pragmatique de la supériorité de l'esprit sur la matière, de l'âme sur le corps, de la beauté de l'âme, faite d'harmonie intérieure et de parfaite maîtrise de soi, sur la beauté physique ; et pour le chrétien, une profession publique du haut idéal de pureté apporté par le Christ, qui ne défend pas seulement les actes impudiques, mais les pensées troublantes et les désirs charnels.

Mais en même temps ces précautions, que dicte la modestie, constituent l'humble aveu de notre dé-

chéance originelle, de la faiblesse de notre volonté, du désordre radical qui existe entre les tendances supérieures et les instincts. Aussi la modestie chrétienne ne peut être comprise que par ceux qui sont conscients de nos destinées et de notre chute. Le païen — et tous ceux qui adoptent son point de vue — est nécessairement hostile à la conception ascétique de la vie; aussi est-ce de ce milieu que partent les attaques et les oppositions.

Le problème de la modestie implique donc toute une philosophie de la vie; et le conflit qui existe entre nous et les partisans d'une plus grande liberté dans les rapports des deux sexes, n'est pas un conflit de surface, c'est la confrontation de deux théories sur la nature même de l'homme et sur sa destinée. Entre eux et nous aucune entente, aucun compromis n'est possible; il faut choisir entre l'idéal catholique ou l'idéal naturaliste. Combien de chrétiens réalisent la gravité du problème? » (HOCEDEZ, S. J., *Nouv. Rev. Théolog.*, juillet 1925).

Il peut sembler excessif qu'un S. LOUIS DE GONZAGUE n'ait jamais levé les yeux délibérément sur une femme, et soit allé jusqu'à montrer de la réserve avec sa mère [1]. Mais d'abord le jeune saint vivait parmi les grands, dans les cours licencieuses de son époque; ses historiens s'accordent pour signaler la mission [2] que Dieu lui assignait de réagir, et jusqu'à l'extrême, contre les mœurs d'alors. Il y a des regards audacieux que le monde non seulement excuse mais encourage; cette effronterie des yeux qui vont partout cherchant une proie, à

[1] *Sensus etiam, oculos præcipue, ita cohibuit, ut non modo illos nunquam in faciem intenderit Mariæ Austriacæ, quam plures annos inter honorarios Hispaniarum principis ephebos fere quotidie salutavit, sed a matris etiam vultu contineret; homo propterea sine carne, aut angelus in carne merito appellatus.* (BRÉVIAIRE, 21 juin).

[2] Le P. LAMBRETTE, nous l'indiquons plus loin, insiste sur cette *mission* du jeune saint.

l'âge des passions naissantes, faut-il s'étonner que l'angélique jeune homme ne la connut jamais? — Quant à sa mère, il n'existait pas alors entre parents et enfants les mêmes rapports de familiarité qui ont prévalu depuis; Louis de Gonzague a pu garder avec dona Marta la même réserve cérémonieuse dont témoignent ses lettres à la Seigneurie Illustrissime. Que s'il a passé, apparemment, la mesure, ne savons-nous pas que la vertu héroïque déconcerte sur bien des points la vertu moyenne? Plutôt que de blâmer inconsidérément son geste, instruisons-nous à son école. On est en droit de se demander, en tout cas, lequel des deux excès, de modestie ou d'effronterie, serait le plus funeste, et si le sans-gêne des yeux insolents préparera mieux l'adolescent aux tâches futures et aux graves devoirs, que la réserve des yeux volontairement baissés. — Ces mêmes timidités, enfin, dans lesquelles se laisse voir un respect si chrétien de la femme, en même temps qu'une crainte si réfléchie d'offenser Dieu, ne les constatons-nous pas, à toute époque, chez les grands amis de Dieu? [1]

[1] Tout près de Louis, avant de mentionner des saints plus avancés en âge, plaçons son admirateur déclaré, lui aussi, angélique jeune homme, JEAN BERCHMANS : « A tout jamais, écrivait-il, j'aurai en horreur et en exécration toute imperfection, si légère qu'elle puisse être, qui risquerait de compromettre la chasteté, comme serait la gourmandise, et la négligence à veiller sur ses yeux, soit à la maison, soit au dehors, car en vérité, qui devient impur devient pire que tous les démons de l'enfer ». — On chercha vainement à se souvenir, après sa mort, de la couleur de ses yeux, il les tenait habituellement baissés; et il lui fallait, c'est lui-même qui l'avoue, une sorte d'effort pour les lever. — Prudence qui, du reste, s'exerçait en toute matière. Ecoutons son

Rappelons-nous le séraphique FRANÇOIS D'ASSISE, et l'un des secrets de son âme exquise :

« Sans doute, il a subi souvent des bourrasques des sens, de terribles tempêtes de la chair. Avec sa grande imagination, la puissance plastique de son génie, ces rafales ne pouvaient manquer d'être cruelles. Cependant, même aux heures de simoun et de trouble délire, il conserve dans l'expression une pudeur, je ne sais quoi de chaste qui semble impliquer le respect de l'amour. Il arrive souvent à l'éloquence chrétienne de bafouer la chair, de passer en amertume et en violence de sarcasme les plus cyniques des peintres profanes. Sur ce point, François n'est pas moine. Jamais il n'humilie la femme; jamais il n'a pu prendre sur lui de la traiter en ennemie. Il ne lui échappa jamais un mot de mépris. Elle reste toujours la sœur...

Un jour, tombant de fatigue auprès de Bevagna, il fut secouru par une dame de la ville et sa fille, qui s'empressèrent pour le ranimer. Il ne leva pas les yeux sur elles. « Pourquoi, lui dit son compagnon, n'as-tu pas daigné regarder cette sainte fille? — Ah! dit François, qui ne redouterait de jeter un regard sur une vierge du Seigneur? » Il y a dans tous ces traits, qu'il serait aisé de multiplier, quelque chose de virginal, — la pureté du cygne de la « famille de neige ». Pour tout dire d'un mot, quelque chose de chevaleresque.

Cette chevalerie, où se peint-elle mieux que dans les rapports de saint François avec les femmes auxquelles il se permit de penser, les seules, disait-il, dont il connût le visage (et peut-être d'une autre encore, car

---

récent historien, le P. DELEHAYE : « Le P. Cépari lui avait conseillé de lire les *Confessions* de saint Augustin. Arrivé à l'endroit où le saint docteur rappelle en toute humilité les désordres de sa jeunesse, Jean interrompit sa lecture et rapporta le volume à son supérieur : « Mon père, dit-il, cette lecture ne me plaît pas. » Le P. Cépari n'estima pas que cette répugnance en remontrait à ses conseils; il connaissait la nuance exquise du sentiment auquel obéissait son disciple. Belle leçon pour la jeunesse, qui, ne pouvant ignorer sa fragilité, joue avec le poison distillé par des livres dont il est, au fond, le principal attrait » (p. 83).

il est étrange qu'il n'ait jamais parlé de sa mère) — « frère Jacqueline », et sainte Claire? Sans doute, nous ignorerons toujours de quelle nature plus rare que le diamant furent les sentiments qui unirent ces cœurs incomparables : ce qu'en racontent les *Fioretti* peut être taxé de légendaire. Jamais François, en parlant à Claire, ne se permit de la nommer. Il ne faudrait pourtant pas croire que les âmes héroïques ne sont pas des âmes passionnées : leurs passions ne sont même pas faites d'une autre ardeur que les nôtres, mais les éléments qu'elles brûlent sont d'un encens plus pur, et le langage humain, qui est celui du vulgaire, n'a pas de mots pour le nommer. » (Louis GILLET, *Sur les pas de S. François d'Assise*).

Ouvrons la biographie de saint JEAN-MARIE VIANNEY; nous y voyons une même circonspection commander les mêmes rigueurs; l'âme veille, pour être à même de se posséder toujours :

« S'il prêchait l'honnêteté des mœurs, la perfection de la vie chrétienne, l'abbé Vianney en donnait l'exemple tout le premier. Ce prêtre de trente ans était déjà d'une admirable réserve, très simple et très bon, mais écartant toute familiarité. Il possédait ce don particulier aux saints dont a parlé le doux saint François de Sales, qui consiste « à voir tout le monde sans regarder personne ». Il avait fait ce pacte avec ses yeux, parce qu'il se sentait fragile autant que tout homme venu en ce monde. Il priait, il se mortifiait pour vaincre la chair, car il éprouvait aussi, lui, dans le bas-fond de sa nature, les attirances du mal ». (Abbé Fr. TROCHU, *Le Curé d'Ars*, p. 115).

A l'un de ses fils en religion, le B. Père EYMARD faisait confidence de ses luttes passées; lui aussi, il visait plus haut que le but pour être sûr de l'atteindre :

« Devenu Fondateur, au cours d'une conversation intime avec un de ses religieux, il avouera humblement que, depuis sa première communion, le démon l'avait tenté et tourmenté horriblement sous le rapport de la chasteté : Si je n'avais pas eu la communion pour me

soutenir, ajoutait-il, je serais tombé. Que de soufflets je me suis infligés ! Puis, je glissais dans mon lit quelques planches ; mais cela me faisait trop mal. J'étais si maigre alors ! Je n'aurais pas voulu, de dix à vingt ans, toucher une femme... Ma mère et ma sœur elles-mêmes, je les traitais respectueusement, mais pas affectueusement dans les manières, comme tant d'enfants le font, ce qui du reste est légitime ». (J. M. LAMBERT, *Le B. Pierre-Julien Eymard*, coll. « Les Saints », p. 18).

2. LA PÉNITENCE.

Sans la pénitence, rien que perdition, *peribitis* (Luc, 13, 5). Et à propos d'un « genre de démons » plus difficile à chasser que tout autre, Jésus insiste : *hoc genus in nullo potest exire nisi in oratione et jejunio.*

La pénitence semble fort surannée. On lui trouve aujourd'hui un aspect trop revêche, — bien que le mot se retrouve encore à la mode, de loin en loin, par exemple dans le programme d'un redressement économique urgent. Macérations, austérités, privations, manquent d'élégance. Mais nous avons beau nous rengorger et nous raidir : le souci d'urbanité ne nous sauvera pas de ce dilemme : ou le christianisme, avec sa pénitence, ou le paganisme, avec sa luxure.

a) La pénitence est le *préservatif* urgent ; elle signifie et commande les précautions nécessaires à prendre pour tenir en respect les « cent tyrans qui captivent nos volontés » [1]. Contraintes pleinement justifiées, de ce fait ; car c'est la *loi* même *de la vie* [2], quand la vie est complexe, de n'exister, de ne fonctionner,

[1] BOSSUET, *Sermon sur l'Ambition.*
[2] *La loi de la vie*, par le P. Ant. EYMIEU (Perrin, p. 128).

que moyennant un *frein* vigoureusement imposé aux énergies qui en dérangeraient l'équilibre ou en compromettraient l'harmonie : alliées utiles, ces énergies vitales deviendraient hostiles, en usurpant la direction. Etude, art, sport, exigent la privation. *Qui certat in agone ab omnibus se abstinet* (I Cor., 9, 25).

Les saints n'ont pas connu d'autre méthode; ils se ressemblent par ce trait. En les voyant prier et se mortifier tour à tour, ou tout ensemble, avec une intraitable rigueur et une cruelle persévérance, nous en sommes réduits à dire : ou ils se trompaient (c'est peu probable); ou bien c'est nous qui nous fourvoyons, en nous avisant de procédés inédits ou modernes, au préjudice de la Pénitence.

b) En assurant à l'homme cet appoint vraiment humain, la maîtrise de lui-même, la pénitence devient *féconde*. Si négative que paraisse « l'abstinence », ses résultats sont positifs et bienfaisants. Ce n'est pas la *vie* que l'on sacrifie, mais l'une des exigences inférieures de la vie, pour en mettre une autre en sûreté, meilleure et plus élevée.

Nous parlons de « mort »; c'est peut-être le mot qui convient le moins ici. « Mortification », non pas, mais activité normale, au service d'une vie haute. Les « viveurs » ne vivent guère; ils brûlent la vie sans la nourrir; dans ces victimes, la mort poursuit, plus sûre de son œuvre, une destruction que « les excès » — le mot le dit fort justement — ont rendue plus certaine et plus proche.

Faute du renoncement, qui nous spiritualise, une autre renonciation se produirait, ignomi-

nieuse : celle qui, refusant les dures conquêtes de l'ascèse chrétienne sous prétexte de ménagements humains, n'aboutirait qu'à des amoindrissements et à des ruines. En préservant un peu de vitalité précaire, dans le temps, ce sont les biens majeurs et sans prix qu'on abdiquerait ; et l'on s'interdirait l'accès à l'éternelle vie.

c) La pénitence, d'ailleurs, Dieu même nous en avertit, et l'histoire des Saints nous le fait entendre, est l'un des signes les moins équivoques par lesquels l'homme témoigne à Dieu son repentir ou ses bons désirs ; elle donne force à la *supplication*, parce qu'elle met le suppliant dans une *attitude* qui émeut infailliblement le cœur paternel (Luc, 15, 20). Condiment de l'oraison, elle se joint à elle pour faire violence au ciel ; à ce titre, elle est entrée dans les usages de l'Église, et fait partie des observances de la vie religieuse [1].

C'est à force de pénitence que le S. Curé d'Ars entendait convertir sa paroisse. Et quoi de plus émouvant que le spectacle de ce prêtre, se levant à l'aube, tandis que tout repose, et suppliant Dieu avec larmes, dans sa froide église, de lui accorder à n'importe quel prix l'amendement de ses ouailles, et passant, pour y parvenir, de la prière à la pénitence, de la pénitence à la prière, sans merci comme sans répit [2].

---

[1] Aussi les « œuvres de la pénitence » ne sont pas seulement *médicinales*, ni *satisfactoires*, mais, l'état de grâce et le mérite aidant, vraiment *impétratoires* (Trid., sess. XIV, c. 8).

[2] Lire ce fragment de sa *Vie*, par l'abbé F. Trochu (pp. 143 à 147).

d) La raison dernière de la pénitence, telle que l'ont aimée les saints, c'est la ressemblance qu'elle réalise dans l'âme avec le Christ en croix. Dans le corps tout malmené du pénitent, le Père reconnaît l'image du Fils bien-aimé attaché au gibet; l'un et l'autre ne font qu'un : le chrétien « complète » en lui et dans l'Église, la Passion du Sauveur (Col., 1, 24...). Ces héros n'expient plus pour eux-mêmes, ils paient la rançon des autres; leur sang, comme celui de Jésus-Christ, est versé pour la purification du monde.

Et certes, pour parler encore de LOUIS DE GONZAGUE, comment ne pas se rendre à l'évidence de cette leçon? Joindre la pénitence au repentir, c'est justice; mais comment expliquer l'alliance si étroite de la *pénitence* avec l'*innocence*, en la personne de l'angélique Louis, sinon par un ardent amour de Dieu et du prochain, et par une mission de pureté réparatrice au sein de l'Église?

3. — LA FUITE DES OCCASIONS.

Notre Seigneur est précis, exigeant, inexorable, sur ce sujet. *Si oculus... si manus... si pes scandalizat* (Mat., 5, 29). Il a d'avance coupé court aux compromis funestes, aux faux ménagements, par lesquels trop souvent on fléchit, en matière d'occasions.

a) *Oculus*, *manus*, *pes*, ces mots indiquent en termes imagés et concrets les occasions[1] les

[1] « Il s'agit, écrit le P. DURAND, à propos de Mat., (5, 29), de l'occasion du péché à retrancher coûte que coûte. L'*œil droit* à arracher, la *main droite* à couper, sont des métaphores pour signifier ce qui nous tient de plus près, ce que nous

plus proches de nous; et le contexte, en S. Matthieu, montre assez que le « scandale » dont il s'agit, c'est l'impureté... Vêtements, parures; attitudes, amitiés; images, contacts; fréquentations, lectures; scènes jouées sur les tréteaux, scènes vécues dans les demeures; démarches et rendez-vous; plaisirs et passions; livres et âmes... où s'arrêtera la redoutable énumération?... Perdre l'œil, la main, le pied, dure condition, opération cruelle; mais à ce prix, espoir fondé d'une vie meilleure. Il faut une séparation, une rupture s'impose, la liaison doit se rompre [1], il y va des biens éternels. Mieux vaut blesser une vie passagère que ruiner d'avance et dans son germe une vie sans fin, *melius est... expedit* (Mat., 5, 30; Marc, 9, 42).

Certes l'*occasion* peut être plus ou moins prochaine, proche de nous, physiquement, ou moralement; plus ou moins attirante et funeste, suivant l'âge, le milieu, le sexe, la complexion, les antécédents, l'éducation...

---

avons de plus cher, et, tout au moins en apparence, de plus utile. Si la fortune, la santé, les amis, les parents même deviennent pour nous un *scandale*, une occasion de chute, et que l'éloignement soit le seul moyen efficace de nous préserver, il n'y a pas à hésiter, car le royaume de Dieu ou la géhenne! C'est l'obligation où nous sommes de subordonner les intérêts temporels à la vie éternelle. L'Évangile y revient souvent » (*S. Matthieu*, p. 78).

[1] Ce n'est pas que les mesures radicales soient toujours les plus opportunes; le mieux souhaitable peut devenir l'ennemi du bien possible. La théologie morale tient compte des circonstances, comme aussi de la faiblesse humaine, et trace des règles à la fois prudentes et fermes, qui, en tolérant provisoirement certains maux dans l'espoir fondé d'en éviter de plus graves, conduisent l'âme pas à pas dans le chemin d'une conversion, plus assurée, un traitement progressif aidant, que ne l'aurait produite une médication téméraire. — Voir *L'art de la direction* (Dewit, 1923) : fuite des occasions (p. 44); et détail de quelques occasions : danses et bals; compagnies; lectures; vêtements; spectacles et théâtres (pp. 46 à 58).

Mais de combien d'occasions ne doit-on pas déclarer qu'elles sont et seront toujours à craindre, de soi, pour tous ; et de ce nombre, *carnis illecebræ ?* Malheur donc à qui devient volontairement, par sa chair, une *occasion vivante*, tout apprêtée pour capter les yeux, pour enfiévrer les sens, pour incendier le sang ! Si ce n'est point là poser la pierre de scandale sur le chemin des autres, qu'est-ce donc que le scandale ?... L'intention, si digne d'un disciple sincère de Jésus-Christ, de ne jamais être sciemment une occasion de péché pour le prochain, se concilie mal avec des gestes ou des actes, des façons d'agir ou de se vêtir qui, par un indiscret étalage, invitent et poussent au désir mauvais, prélude de la passion.

Dira-t-on que, à ce compte, une femme sera toujours une « occasion vivante », et qu'on ne peut pourtant pas lui défendre de se parer, ni la reléguer dans un gynécée humiliant ? — Objection pharisaïque. Où mène-t-elle, pharisaïsme à part ? A conclure qu'il faut, en ces matières, une limite, une *mesure*. Et précisément, la modestie chrétienne, héritage délicat de la foi vécue, avait trouvé depuis longtemps cette mesure et fixé cette limite, dont pouvaient s'accommoder, on l'avouera, les fantaisies légitimes de la mode. Mais cette limite et cette mesure — autrement dit la décence et la pudeur — on prétend s'en affranchir ; on le fait, hardiment, en dépit des avertissements autorisés, unanimes à déclarer outrancières, ravageuses — nous ajoutons scandaleuses — les nouvelles libertés. De quel nom appeler, dès lors, les chrétiennes qui, passant outre, s'exposent à provoquer autour d'elles, par les artifices calculés d'une toilette sans modestie, ces crises funestes desquelles Jésus-Christ déclare qu'elles conduisent les âmes dans la géhenne ? Qui leur interdit de se parer ? Mais qui leur permet de devenir, faute de mesure et de tact, par l'immodestie de la parure, une proie pour les désirs malsains, une pâture pour ces regards chargés de convoitise et d'adultère, sur lesquels porte l'anathème explicite du Seigneur : *omnis qui viderit mulierem ad concupiscendam eam, jam mœchatus est eam in corde suo* (Mat., 5, 28).

b) Au devoir de *fuir* se rattache le devoir — de justice ou de charité suivant les cas et les

vocations — d'*apprendre aux autres à fuir*. Parents, éducateurs, pasteurs, aucun de ces grands responsables ne peut s'en désintéresser; il leur appartient de prémunir l'adolescent, de le former à la pureté, très tôt [1], de l'avertir à temps pour le sauver, suivant les âges, les milieux, les besoins et les dangers. Il est vrai, nous nous heurtons ici à des problèmes aussi complexes que délicats, difficiles à bien poser, plus difficiles à résoudre. Prions, méditons, étudions : la grâce d'état nous aidera...

Défions-nous, d'une part, des *gens pressés*, aux solutions uniformes et hâtives. Il existe des intempérants qui feraient à tous, dès un âge qu'ils fixent, un enseignement technique — voire collectif — d'hygiène sexuelle. Initiations prématurées, maladroites et détestables, qui créent le danger loin d'y parer, et propagent la contagion au lieu de la conjurer. Nulle

[1] Le frein de l'initiation religieuse doit jouer de bonne heure, pour empêcher le mal de surgir, en bridant — mieux, en disciplinant — les passions naissantes. Et précisément, si le garçonnisme féminin d'aujourd'hui apparaît aux plus indifférents comme une rupture d'harmonie, comme un contresens, il commet surtout, à nos yeux, une imprudence sans nom, parce qu'il risque de compromettre d'avance, chez la mère future, la formation de l'enfant à la pureté. Les chrétiennes qui s'adonnent aux émancipations du jour devraient se rendre compte : 1° qu'elles renoncent équivalemment au rôle modérateur et apaisant qui a toujours fait la gloire de la femme élevée selon l'Evangile : elles entrent dans la catégorie des femmes dangereuses; 2° qu'elles mettent plus d'une barrière, par leur faute, entre le surnaturel et leur âme : par l'opposition persévérante aux avis les plus motivés, elles entrent dans une voie de tiédeur, où il est difficile de se ressaisir; — 3° qu'elles se rendent moins aptes à la plus délicate des missions de la femme. La pureté parfaite de la mère, dont la modestie est la seule gardienne, est le trésor du foyer; c'est d'elle que dépend la première pudeur de l'homme; c'est elle qui fait, chez l'enfant, et à jamais, l'éducation de la pureté.

curiosité n'existe, nul péril n'est proche; laissez à l'adolescent le bénéfice de cette paix que ne trouble encore ni invasion menaçante du dehors ni tentation subtile au dedans. Ignorance n'est pas innocence, rien de plus vrai; mais le savoir en ces matières, l'est-il davantage? Croit-on que la curiosité s'apaisera par les premières confidences, pleines de réticences obligées? Quelle naïveté! Et si, comme il est probable, cette curiosité s'aiguise, irritée par les premières révélations, jusqu'où faudra-t-il aller dans les « initiations »? Quelle présomption!

Mais aussi, gardons-nous des *silenciaires*, partisans systématiques d'un mutisme obstiné; ennemis, par là, de la prudence élémentaire, qui oblige l'éducateur naturel ou divin — parents d'abord, médecins et confesseurs — d'éclairer avec discrétion, opportunité, charité, individuellement, l'enfant qui cherche; et de tenir en échec, par cette information sommaire, les initiations coupables, les exemples pernicieux, la contagion ambiante; bref, l'irrémédiable malheur de la corruption précoce et clandestine, apprise auprès des camarades pervers, dans l'atelier, dans la rue ou ailleurs. *Tempus loquendi, tempus tacendi* (Eccl., 3, 2).

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'opinion catholique [1] est saisie du problème; et l'Église

[1] Rappelons quelques noms : — GILLET, O. P., *Innocence et Ignorance*, 1912 (Lethielleux). — DE GIBERGUES, *La Chasteté* (de Gigord). — Abbé GRIMAUD, *Futurs époux. — Futures épouses* (Téqui). — Dr P. BARBET, *La préparation au mariage par la chasteté* (Baillière). — J. HOORNAERT, *Le Combat de la Pureté* (Giraudon). — E. ROUPAIN, *Par la famille* (Ed. Spes). — Mme COUVREUR, *L'éducation par la mère* (Beauchesne, 1925). — Abbé Jean VIOLLET, *L'éducation de la pureté et du sentiment* (Association du Mariage chrétien,

n'a pas omis de nous fixer. A parler en général, le sens catholique est plus favorable au silence. Temporiser, sans inertie : se taire, sans lâcheté, paraît plus utile et plus sage, dans la majorité des cas, que de risquer, en prenant tôt les devants, des révélations inopportunes et troublantes. La thèse catholique la plus avouée se résume dans les propositions suivantes, (exposées à la *Grégorienne* en 1912) : 1° La connaissance du vice impur et de ses conséquences ne saurait être proposée, sans erreur théologique, comme un remède contre les tentations. Le moyen de détourner la volonté d'un objet dangereux qui l'attire n'est pas de le lui présenter. 2° Il n'est pas permis de traiter de convention ou de préjugé une méthode d'éducation que l'expérience des siècles a consacrée, et que justifient les témoignages explicites des Docteurs (saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme) [1].

86, rue de Gergovie, Paris XIVe). — SERTILLANGES, *L'amour chrétien* (Gabalda). — VUILLERMET, *La Vocation au mariage* (Lethielleux). — Paul BUREAU, *L'indiscipline des mœurs* (Bloud) : 4e partie, Le rôle des éducateurs, de la croyance religieuse, de la morale chrétienne. — J. POTTIER, *Pour rester chaste* (Apost. de la Prière). — P. CASTILLON, *Autour du mariage* (Beauchesne).

[1] Le cardinal VIVÈS, dans sa réponse, au cours de cette séance de théologie morale qu'il présidait, félicitait la *Grégorienne* de sa lutte contre le « libéralisme pédagogique », impliqué dans les hardiesses d'alors (que la guerre n'a pas abolies); et il déclarait que cette lutte resterait nécessaire jusqu'au jour où l'Église publierait un décret en deux articles, ainsi conçu : 1° L'homme est rétabli dans sa primitive intégrité; 2° Le péché originel est aboli, avec toutes ses conséquences. D'un autre côté, la S. Congr. de l'Index, dans une lettre à l'évêque de Barcelone, défendait de laisser entre les mains des enfants des livres où l'on enseigne « ce que doit savoir un jeune homme, ce que doit savoir une jeune fille ». — Ces directions de l'Église ont-elles été rapportées depuis?...

2. — Un Secours.

Un frein toutefois ne suffit pas. Il comprime, il ne donne ni aliment ni élan. Il empêche les écarts, il ne stimule pas les efforts.

La pureté du chrétien ne saurait se borner à une préservation de surface, *quod deforis est* (Luc, 11, 39). C'est au dedans qu'elle s'imprime et réside, dans la conscience, au fond du cœur, aux sources mêmes de la vie. A ses disciples, frappés du soin que prenaient les Pharisiens d'observer les pratiques rituelles par un souci légal de pureté, Jésus enseigne une vertu plus digne d'éloge : c'est du cœur que sortent les pensées mauvaises, les adultères, les fornications (Mat., 15, 19). Se purifier les mains, le corps, les vêtements, par des ablutions accompagnées de paroles ou de gestes sacrés, ne rend pas l'homme meilleur, si son cœur reste impur.

A la Samaritaine, Jésus révèle le don céleste : *Si vous connaissiez le don de Dieu*, vous vous empresseriez de solliciter *l'eau vive* (Jo., 4, 10). Par cette invitation si engageante, Notre-Seigneur éveille en cette femme, avide de joies sensuelles, l'estime et le goût des joies supérieures, saines et bienfaisantes. Ces provisions du dedans, cette nourriture qui fortifie, ce breuvage qui désaltère et qui ranime à jamais (Jo., 4, 13), la religion chrétienne les tient en réserve et les procure à qui veut les saisir. Désirons-les; *Domine, da mihi...*

Seule la Grâce, don surnaturel permanent (grâce sanctifiante) et secours surnaturel transitoire (grâce actuelle) est capable d'élever l'homme au-dessus de lui-même. Par tout

l'enseignement catholique [1] nous sommes instruits de la nécessité de ce secours; c'est là un des chapitres les plus considérables de la Doctrine du Salut. Pouvons-nous mieux faire que d'en instruire avec soin les fidèles? Et quel moyen plus efficace de les ramener à des mœurs dignes de leur Vocation que de les instruire, à satiété, de leur divinisation, de leur régénération, par la vie du Christ greffée sur leur vie; de l'habitation du Saint-Esprit en eux; bref, de leur mystérieuse mais très réelle participation à la nature divine.

L'enseignement révélé, l'exemple des saints, nous pressent donc de recommander :

a) *Le recours assidu à la Prière.*

Le secours divin, indispensable au salut, n'est promis qu'à la Prière [2]. *Demandez, et vous recevrez* (Luc, 11, 9).

Première et nécessaire coopération que Dieu attend de nous, vraie causalité seconde dont Dieu nous laisse l'honneur, — notre causalité à nous, celle qui convient à l'être limité et infirme; — seul hommage sincère et complet

[1] Signalons L. LABAUCHE, *Leçons de Théologie Dogmatique* (Bloud) t. II, L'Homme, 3e partie, La Grâce (p. 145 à 348). — J. TERRIEN, *La Grâce et la Gloire* (Lethielleux) — *Dict. de Théologie* (fasc. 46, c. 1563, *Grâce*).

[2] C'est l'enseignement sur lequel a particulièrement insisté S. Alphonse DE LIGUORI dans *Le Grand Moyen de la Prière* : « Pour réussir (dans l'art de la conversion des âmes), écrivait-il à ses prêtres, il faudra prêcher les grandes vérités, la mort, le jugement, l'enfer, le paradis. Surtout recommandez à tous *le grand moyen de la prière*, dont j'ai fait l'objet d'un de mes ouvrages. Dieu veut accorder ses grâces, mais il veut qu'on les demande. Recommandez surtout la dévotion à la Madone, recommandez-la à tous ceux qui veulent se sauver ». — Voir aussi *La Prière dans l'économie du Salut*, Introduction de l'*Apostolat de la Prière*, par le P. RAMIÈRE.

rendu à Dieu, par l'aveu de notre indigence et de nos limites, que les importunités de la tentation impure et nos mille faux pas nous font connaître de si près et si intimement; seul moyen sûr, enfin, de nous surpasser nous-mêmes, comme la vie de foi le demande, et d'être toujours baignés dans l'atmosphère surnaturelle, où éclosent les vertus; la Prière est notre plus authentique richesse.

Ecoutons Mgr D'HULST nous instruire des influences divinisantes du second Adam, en qui et par qui nous prions. L'Esprit de Dieu qu'il possède en propre, en qualité de Fils, et qui dérive de Lui à nous, nous communique le don filial : il nous élève au-dessus de la chair, par l'abolition du péché : *a*) par le pardon, suavement et facilement accordé, « même et surtout à l'égard des péchés de la chair, qui sont par excellence les péchés de la faiblesse »; *b*) et puis, par la transformation; car

« Quand l'âme a été lavée par le sang de l'Agneau, quand l'empreinte odieuse du mal a été effacée et remplacée par la ressemblance divine, tout n'est pas fait : c'est à peine si l'œuvre de relèvement est commencée. Dans cette âme ainsi purifiée subsistent encore toutes les tendances mauvaises, les inclinations vicieuses, et aussi, ne l'oubliez pas, les restes des habitudes coupables, avec la puissance qui leur appartient pour entraîner de nouveau la volonté au péché Que faut-il donc? Il faut que celui qui a pardonné, maintenant transforme. Il faut que, après avoir purifié et renouvelé et régénéré cette âme, il lui donne des inclinations nouvelles et de surnaturelles tendances, capables de faire contrepoids à celles qui continuent de la tirer en bas » (Mgr D'HULST, Retraite 1895, *La Pureté de J.-C.*)

Ce phénomène surnaturel de la transformation, c'est par les influences de Jésus-Christ que nous en recevons l'intime et constant bien-

fait : le Christ reçoit l'Esprit, et nous le communique [1].

b) *Le recours fréquent à l'Eucharistie.*

C'est par l'opération sacramentelle que Jésus-Christ nous applique le plus efficacement — *ex opere operato* — cette vertu curatrice et transformante de son Sang; par l'Eucharistie surtout, où Il agit lui-même.

Il existe entre l'Eucharistie Pain des Anges, et la Pureté angélique, des relations très étroites :

1. par l'accroissement spirituel, qui en est l'effet principal; accroissement qui, fortifiant l'âme comme la nourriture saine et bien assimilée fortifie le corps, la rend apte aux combats nécessaires, forte contre elle-même surtout;

2. par l'assimilation morale, fruit de l'assimilation sacramentelle; et communion véritable, but de l'autre; union d'esprit et de cœur, qui fait passer en nous les pensées, les goûts, les mœurs de Jésus, Pureté infinie;

3. par le contact sacramentel de notre âme, de tout notre être, avec le Corps et l'Ame de Jésus. Le seul attouchement de la chair de Jésus-Christ guérissait les malades (Marc, 6, 56); que ne fera pas, pour apaiser la convoitise, le don amical qu'Il nous fait, dans la communion, de ce remède souverain?

4. par la Providence spéciale qui fait sienne, comme à un titre nouveau, dans chaque Communion, notre vie et notre destinée, nos biens, notre honneur, notre corps même, tout ce qui nous appartient, *omnia mea tua sunt* (Luc, 15, 31). Embellis par cette visite, sanctifiés par cette prise de possession très pénétrante, tous nos trésors de vie humaine lui appartiennent, de plus en plus. Satan peut bien les convoiter, dans sa rage impuissante, ils deviennent de moins en moins adaptés à ses desseins et à ses œuvres, comme nos églises perdent, par leur précieuse consécration, toute destination aux usages profanes.

---

[1] *Ibid.*, 1895, (p. 246 à 249).

c) *Le recours tendre à Marie Immaculée.*

Il faudrait ici, pour sortir des formules banales, pouvoir montrer — comme on montre une lumière dans un cristal, le spectacle dispensant du commentaire — à quel degré de préservation et d'intégrité l'Immaculée Conception, première Grâce et Plénitude unique, a élevé la Vierge toute belle, l'Aînée de la Grâce; — et puis, par quels afflux incessants l'Amour éternel comblant sa Mère a fait d'Elle, en grandissant toujours, le pur chef-d'œuvre de la Sainteté, pour les délices du Christ, *Spiritus Sancti habitaculum;* — enfin, avec quelle charité, d'essence unique, et d'unique dévouement, la Mère des hommes s'applique à reproduire, en ses enfants d'adoption, sa propre image et celle de son Fils.

A défaut de paroles humaines capables de célébrer dignement ces privilèges et ces mystères, toute l'histoire des âmes atteste, et l'intérêt que prend Marie à la pureté de ses fils, et le plaisir qu'elle goûte à les rendre célestes, et l'angélique beauté qu'elle met sur leurs traits et dans leur âme, témoin un Stanislas Kostka; et la force victorieuse qu'elle accorde aux privilégiés de son cœur, tel un Louis de Gonzague. Le christianisme, marqué dès l'origine à l'effigie de Marie, se résume dans une victoire à remporter sur l'enfer; or, c'est Marie qui réalise le plus magnifiquement, après Jésus et par lui, *intuitu meritorum Christi*, ce splendide triomphe; sous son égide, ses clients, ses fils, *semen illius*, la race du Christ, sont associés à ce grand succès. — Aussi la dévotion à la Vierge Immaculée — à sa Congrégation,

à son Scapulaire, à sa Médaille — a-t-elle toujours été la sauvegarde, non pas infaillible à la manière d'un talisman, mais assurée et durable, de l'angélique vertu.

Ainsi tous les secours divins sont prêts, *parata omnia* (Mat., 22, 4) : secours abondants, et faciles à saisir. — « *Quand je vous ai envoyés, quelque chose vous a-t-il fait défaut?* » demande le Seigneur à ceux qu'il s'adjoint dans le combat apostolique (Luc, 22, 35). Et ceux-ci de répondre, forcés par l'évidence : « Non, Seigneur, rien ne nous a manqué. » A nous, de même, Jésus pourrait dire : Quand j'exige de vous des vertus surhumaines, la pureté entre toutes, pour le service du Dieu très pur, vous manque-t-il un seul appui pour parvenir aux sommets de l'Ange, loin des abîmes de Satan? — Et certes, non, Seigneur, nous le confessons à votre louange : Nous pouvons tout, en Vous qui nous fortifiez.

3. — Un Idéal.

L'âme, pour demeurer maîtresse et non esclave du corps qu'elle anime, ne veut pas seulement être *préservée*, ni seulement *aidée*. Dieu l'ayant faite capable de Dieu même, le Surnaturel demeure son principal besoin. Divinisée dans sa substance et dans ses facultés par le don de la Grâce, elle n'est pas, pour autant, altérée dans sa nature propre. Le point d'insertion de la grâce, c'est la nature elle-même [1] qui, sous les influences vitales de

[1] Sur ce point d'insertion de la Grâce, voir M. J. BLIGUET, O. P. — *Le point d'insertion de la grâce dans l'homme d'après S. Thomas* (Revue des Sc. Philos. et Théol., janvier 1923) :

l'Esprit-Saint, s'embellit et s'élève, sans être jamais ni effacée ni absorbée dans cette sublime coopération avec Dieu.

C'est ainsi que la grâce n'éteint pas les passions. Elle en amortit les fougues, elle en règle suavement et fortement le cours, elle leur fournit un aliment supérieur. Mais chez le chrétien, comme chez l'homme, la passion demeure, selon l'expression du P. Eymieu dans *Le gouvernement de soi-même* [1], la grande *force*, en même temps que le grand *bienfait* et la grande *joie;* et il n'est pas, on l'a dit justement, de plus grands passionnés que les âmes religieuses vouées à Dieu. Assez volontiers, dans certains milieux, on se figure les vies saintes comme vidées d'affections vraies et de profond amour; on se plaît à penser, peut-être pour s'excuser de n'y point prétendre, que, sous l'action souveraine de Dieu, le cœur, embrasé pour le Souverain Bien, demeure sec à l'endroit de tout autre objet. Erreur totale, démentie par toute l'histoire de la sainteté authentique. Pas de cœurs plus ardents ni mieux faits que les cœurs des saints. Si l'amour, comme l'enseigne la philosophie, est au fond de toutes les passions, s'il en exprime la synthèse, s'il en fournit l'explication; comment la religion de Jésus-Christ ne serait-elle pas la plus sûre éducatrice des passions? Pas plus qu'elle n'obs-

immanence du surnaturel, car la vie de la grâce, pour être une vie, doit avoir ce caractère essentiel à toute vie, d'être immanente; — d'autre part, transcendance du surnaturel, infusé qu'il est par Dieu; double affirmation, qui n'a rien de contradictoire; mais aussi problème délicat que sonde la théologie, évitant (par la théorie de la puissance obédientielle) le double écueil de l'extrinsécisme pur, et de l'immanence stricte.

[1] A. Eymieu, *Le gouvernement de soi-même* (p. 258).

curcit l'intelligence, elle n'éteint l'amour; Vérité, et Charité, connaissance toujours plus étendue, dilection toujours plus intense, elle tend vers Dieu comme vers son *Idéal*, et ne s'arrête pas qu'elle ne trouve là son repos. L'âme dit, sous son aimable empire : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam* (Ps. 54). Un envol permanent l'emporte, un large essor la soutient dans son ascension; mais elle n'est pas condamnée à un éternel mouvement; c'est le repos qu'elle cherche; elle sait qu'elle le trouvera en Dieu [1].

Aussi existe-t-il un art de *traiter* les passions, non pas comme des ennemies conjurées fatalement à nous perdre, non; mais comme des auxiliaires destinés à des offices bienfaisants; un art vraiment sacré : 1) de faire vivre les passions; 2) de les maintenir dans l'ordre (car elles sont, sauf cette discipline, instables et capricieuses); 3) de leur assigner un but noble et un grand idéal.

Cet idéal de perfection qui est Dieu même, n'est demeuré, par rapport à nous, ni abstrait ni distant. Il a pris une forme, un visage, des mains, un corps, un cœur surtout, le plus humain des cœurs. Il a conversé avec les hommes; jamais homme n'a parlé comme cet homme; sa parole, Parole vivante et substantielle de Dieu, était si simple à la fois et si haute que les foules ravies oubliaient, pour l'entendre, les soucis les plus pressants. Il a passé, faisant le bien. Maître, guérisseur, consolateur, ami, ses actes étaient, il est vrai, des

[1] Voir le P. JANVIER, *Conférences de Notre-Dame*, 1905 (p. 113).

merveilles, — car qui dira la transcendance de l'acte théandrique? — Mais ces actes étaient aussi semblables aux nôtres... Il semait les miracles; lui-même il était le plus éclatant des miracles; mais il n'habitait plus, comme le Dieu du Sinaï, les cimes chargées de foudres et d'éclairs. Il a vécu, il a souffert, il est mort, comme l'un de nous, *primam vocem similem omnibus misit plorans* (Sag., 7, 3). Il était, il est, il sera à jamais l'amour... Voilà ce Cœur qui a tant aimé. Il est l'Idéal religieux, incomparable.

En vérité, comment Jésus, le Dieu fait homme pour régénérer l'homme, ne serait-il pas la beauté, l'amour, la joie du cœur humain? — Suivons Mgr GAY, qui nous explique ce touchant Secret. *Beauté, Amour, Joie*, déclare-t-il, et il a raison, c'est toujours ce que cherche, dans une poursuite avide et souvent orageuse, le cœur humain... Au fond même des instincts que la parfaite pureté refoule ou modère pour les tenir dans l'ordre, que trouvons-nous, sinon ces trois impatients désirs? Nous voulons de la beauté, de l'amour, de la joie; c'est tout notre être, de toutes ses voix, qui les appelle. Toujours aussi, c'est l'une de ces trois causes, ou les trois ensemble, qui expliquent, sans les excuser, les dérèglements et les crimes de l'homme. Il s'égare, il passe les bornes, il se trompe d'objet. Mais le mouvement passionné qui le presse et qui le soulève ne le trompe pas. S'il connaissait le don de Dieu! il n'aurait qu'à suivre l'élan de ces puissances d'aimer, qu'il gaspille au hasard des rencontres; et se perdant en Dieu, il s'apaiserait en Dieu.

1. L'homme est avide de *beauté*. La beauté le saisit, l'immobilise, dans le ravissement et dans l'extase. Que ne s'attache-t-il à la beauté de Dieu : si beau en lui-même, et dans ses perfections ; si beau encore, dans ses ouvrages, vestiges ou images de ses grandeurs ; si beau, enfin, dans les traits, dans les enseignements, dans les mystères de Jésus.

2. L'homme a soif *d'amour ;* la fièvre d'aimer l'emporte, et tout son être en frémit. « C'est une grande chose que l'amour » [1] ; et qui comptera ses miracles? mais qui fera la liste des crimes qu'il a fait commettre?...

La bonté nous attire et nous gagne ; nous souhaitons, quand elle nous est offerte sous des traits suaves et doux, ne faire qu'un avec elle ; étrange mais noble aspiration... Dieu, bonté sans mesure, s'est fait visible et engageant ; et il a dit : *Ceci est mon corps... Prenez, mangez...* Le rêve le plus ardent de l'amour, parmi les hommes, s'arrête là, impuissant. Jésus franchit l'obstacle, et se donne en aliment. Concentrons sur la divine Hostie nos puissances d'aimer ! Cet amour nous conduira au Sacrifice, comme il y a poussé le Christ ; et la Pureté ne sera plus que l'un des rites de cette Messe de l'amour, que nous célébrerons chaque jour. Comme toutes les vertus, — plus que beaucoup de vertus peut-être, vu le renoncement qu'elle implique — la Chasteté prend sa racine et puise sa sève dans la Croix. Née au Calvaire, elle s'inspire d'une volonté réfléchie de n'appartenir, corps et âme, qu'à

[1] *Imitation*, l. III, c. 5.

Jésus, et de le payer de retour, lui qui s'est immolé, par une immolation mystique... Aussi, est-ce dans l'estime du sacrifice que la pureté virginale et le célibat sacré trouvent leur raison d'être et leur incontestable grandeur.

3. Magnanime en sa force, elle est magnifique de *joie*. La joie, fruit de la beauté contemplée, de l'amour possédé! Que sera le ciel, sinon la jouissance d'une joie parfaite et sans déclin? La joie, nous la saisissons, de gré ou de force, partout, sur la terre désolée, là où nous croyons qu'elle fait son séjour; et, s'il le faut, hélas! jusque dans le fruit défendu, dont elle est, imaginaire ou bien réelle, le principal attrait. — Or, Dieu est la joie, et toute joie : la joie pour les élus, que déjà il couronne et il comble; la joie pour nous, qui sommes élus en espérance, *spe salvi* (Rom., 8, 24). La joie, Il l'a répandue dans notre cœur par son divin Esprit; et il en a pénétré notre vie. Le christianisme n'est que joie. Dieu nous laisse, dès ce monde, d'innombrables joies : fleurs, harmonies, sciences, arts, famille, amitiés; mais l'œil de l'homme n'a point vu, son cœur n'a pas goûté, ce que Dieu réserve à ses amis : joies de la Grâce, et joies de la Gloire, océans de bonheur. Au centre, Jésus, joie parfaite, et joie pour nous, *natus Salvator, gaudium magnum* (Luc, 2, 10); Jésus, Pain du ciel, et manne délicieuse (Jo., 6, 32); l'Eucharistie, « ce sacrement, cette joie, ce trésor infini de toutes les joies chrétiennes, ce pain plus qu'angélique » qui fait goûter toutes les délices, parce qu'il a toutes les saveurs (Sap., 16, 20).

Faisons l'expérience de ces joies, et la chasteté, loin de nous sembler un fardeau, nous deviendra chère comme la vie de Dieu même. Peut-être, comme S. Augustin, serons-nous réduits à confesser de trop longs oublis :

« Tard je t'ai aimée, ô Beauté si ancienne et si nouvelle, tard je t'ai aimée ! Mais quoi ! tu étais au dedans de moi, et j'étais, moi, en dehors de moi-même ! Et c'est au dehors que je te cherchais ; je me ruais, dans ma laideur, sur la grâce de tes créatures. Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi, retenu loin de toi par ces choses qui ne seraient point si elles n'étaient en toi. Tu m'as appelé, et ton cri a forcé ma surdité ; tu as brillé, et ton éclat a chassé ma cécité ; tu as exhalé ton parfum, je l'ai respiré, et voici que pour toi je soupire ; je t'ai goûtée et j'ai faim de toi, soif de toi ; tu m'as touché, et je brûle d'ardeur pour la paix que tu donnes » (S. AUGUSTIN, *Confessions*, l. X, c. 27 ; traduction de LABRIOLLE) [1].

Aveu qui devient un hommage, si tardif soit-il, car il exprime un repentir et un amour. Pour aimer Dieu il n'est jamais trop tard ici-bas ; et la Pureté peut refleurir jusque sur des ruines.

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES.

LECTURES.

Saint AUGUSTIN. — *Confessions.*

La traduction des *Confessions* par M. P. DE LABRIOLLE, forme deux volumes, d'un texte latin et fran-

[1] « *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova, sero te amavi ! Et ecce intus eras et ego foris, et ibi te quærebam et in ista formosa, quæ fecisti, deformis irruebam. Mecum eras, et tecum non eram. Ea me tenebant longe a te, quæ si in te non essent, non essent. Vocasti et clamasti et rupisti surditatem meam, coruscasti, splenduisti et fugasti cæcitatem meam, flagrasti, et duxi spiritum, et anhelo tibi, gustavi et esurio et sitio, tetigisti me, et exarsi in pacem tuam* »

çais irréprochable. Signalons au t. I (l. 2 et l. 3) l'humble aveu que fait Augustin de ses dérèglements et de la tyrannie des habitudes; et (l. 6, c. 8) le récit de l'irrésistible entraînement des jeux du cirque. En vain se flatterait-on de ne pas céder, comme fit Alypius, quand on s'est mis dans l'occasion. Qui veut éluder le charme doit éviter la présence... Au t. II, relisons (l. 9, c. 10), l'incomparable récit de l'extase d'Ostie et de la mort de Monique, hommage émouvant d'un cœur filial à la mémoire d'une sainte mère (pp. 227 à 237); — et puis (l. 10, c. 30 à 40), une analyse qui mériterait non seulement d'être méditée, mais commentée aux fidèles, sur la triple tentation : 1° des voluptés sensibles (aliments, odorat, musique, etc.); 2° de la curiosité (concupiscence des yeux); 3° de l'orgueil.

Mgr GAY. — *De la chasteté.* — Mame.

Mgr GAY considère tour à tour : la *nature* et l'*excellence* de la chasteté; — ses *fondements*; — sa *pratique*.

1. Son *excellence*. — Les constantes et intimes relations de l'âme avec le corps doivent être sanctifiées. Là surtout, le déséquilibre s'est fait sentir; il y a prépondérance du corps; l'homme est devenu chair. Or, il existe précisément une *dogmatique* et une *morale* chrétiennes, très précises sur ce chapitre. Et il existe surtout, en la personne du Christ, un *exemplaire* achevé de la Pureté, c'est-à-dire de la spiritualisation de la chair par l'esprit (p. 10).

La Pureté se rattache à la vertu morale de *tempérance*, dont elle n'est qu'un aspect : vertu *austère*, *jalouse*, *délicate*, *difficile* et *délicieuse* (pp. 15 à 20). Le vœu embrasse la chasteté supérieure et la perfection de cette vertu, par delà le précepte obligatoire pour tous.

2. Quels en sont les *fondements?*

a) Le domaine de Dieu sur nous, corps et âme. Nous sommes divinement *possédés;* propriété et chose de Dieu (pp. 33 à 41). — *b*) Nous sommes aussi divinement *aimés*. D'où, pour le corps, un titre nouveau à être traité chastement (voir la brebis du pauvre, p. 43). — *c*) Nous sommes *destinés* à Dieu, âme et corps aussi (p. 48). Cette destination ne s'est d'ailleurs pas ajour-

née à plus tard. En la personne de Jésus-Christ, elle se réalise déjà : par le Baptême nous devenons fils, comme Lui ; honorés de l'Eucharistie, nous formons son Corps (p. 63) ; nous entrons en quelque sorte dans ses *états* (séjour et temple de Dieu) ; nous sommes aussi introduits dans ses propres relations avec les trois personnes divines. Le titre d'épouse est souligné ici (pp. 70 à 96).

3. Comment la *pratiquer?*

L'auteur rappelle que la *beauté*, l'*amour*, la *joie* sont, d'ordinaire, les causes du dérèglement humain. Le moyen devient obstacle. Rendons au moyen son rôle.

G. HOORNAERT, S. J. — *Le combat de la pureté*, préface du P. VERMEERSCH. — Action catholique, Bruxelles.

L'auteur s'élève avec force contre une tyrannie ; il prêche une âpre guerre ; il veut mener au combat ardu de la pureté « ceux qui ont vingt ans ». Ce plaidoyer difficile est conduit avec un sens tout pratique des remarques à faire, celle-ci par exemple dont tout confesseur soulignera la justesse :

« Maintes jeunes filles catholiques observeraient mieux les recommandations des Évangiles sur la modestie si elles savaient quels orages (l'immodestie) déchaîne dans le cœur des jeunes gens. Etant personnellement à l'abri de désirs aussi véhéments, elles ne se rendent pas compte qu'elles provoquent, non un sentiment analogue au leur, de tendre affection, mais de brutale convoitise » (p. 42).

L'état militant s'impose ; le garde à vous est de commande ; car l'ennemi n'est pas loin ; le péché guette l'âme. En maître expérimenté, l'auteur expose les principes de la *responsabilité* en ces matières (p. 65 à 97). En stratégiste averti, il signale les préludes de *l'attaque*, et les principales embûches : conversations, curiosité, désœuvrement, bal, cinéma (on en a fait un tract, p. 126) ; lectures ; amitiés particulières ; péril féminin surtout : « dents blanches, âmes noires » (p. 152) ; et pièges partout, comme au temps de la magicienne Circé....

Parfois, c'est la *défaite*. Triste chapitre ; quelle dé-

chéance! mais chapitre utile à lire; la vue nette des suites d'une faute grave pourra détourner l'homme de la commettre. Oh! que « le vice est triste »! et que le vice est plat! Et combien vaines les excuses![1]

La *victoire* est possible. Même après la défaite, elle redevient possible, et prendra, Dieu aidant, le caractère d'une revanche. *La volonté, aidée de la grâce, peut renoncer radicalement et définitivement aux habitudes même invétérées;* il existe, en effet, une belle « stratégie de la défense ».

ALPH. LAMBRETTE, S. J. — *Saint Louis de Gonzague. Sa Mission. Son Ame.* — Giraudon.

1° La *Mission* de Louis dépasse de beaucoup les vingt-quatre années (1568-1591) de sa vie sur terre : « Restaurer la pureté et l'humilité dans la société chrétienne, y susciter des énergies nouvelles, réduire et endiguer l'hérésie protestante, telle fut la tâche des saints dont l'influence s'exerça dans la seconde moitié du XVI^e siècle ». Pour se convaincre de l'urgence de cette tâche, en réaction contre le paganisme renaissant, il suffira de parcourir le tableau du XVI^e siècle qui ouvre la brochure du P. LAMBRETTE. — Or, parmi les Instituts religieux fondés alors, celui de saint Ignace occupe une place considérable et joue un rôle capital. Et nous le savons, ce sont les *Exercices spirituels*, c'est la Règle de saint Ignace, qui a préparé efficacement Louis de Gonzague à l'accomplissement de cette mission providentielle. De ce jeune et brillant seigneur, élevé dans les cours, en Espagne, à Florence, à Naples, à Montferrat, à Mantoue, à Milan, la discipline religieuse a fait le ferme et fidèle *chevalier* du Christ, notamment par une fidélité à sa vocation qui lui coûta dix ans de luttes : « A sept ans, Louis avait voulu

[1] Pas plus que nous, l'auteur n'entend généraliser. En regard des spécimens de perversion féminine, précoce, raffinée et morbide, que des écrivains *sans honneur* s'obstinent à présenter au public dans des œuvres menteuses, combien de femmes généreuses, combien de pures jeunes filles chez nous, ignorent, pour leur bonheur et pour celui des autres, l'art douteux de faire parler d'elles. Loin d'être un péril, celles-là portent partout avec elles un bienfait et une force.

appartenir à Dieu ; à dix ans, il avait confirmé cette volonté ; à quinze ans, il l'avait précisée ; à dix-sept ans, il la retrouvait intacte et infrangible, trempée qu'elle était de larmes et de sang » (p. 60).

Le chevalier se faisant *apôtre*, il touchait et transformait bientôt autour de lui les âmes, par son extrême mortification, et par son insigne modestie. Ses paroles, ses actes, tout révélait une Ame pénétrée de Dieu. Et ici nous rappellerons avec l'auteur à quelles déformations de la vérité on s'expose dans l'interprétation de certains traits de la vie de ce jeune saint, si l'on oublie de se reporter au temps où il vivait, et d'observer son milieu. N'en citons qu'un :

« Louis n'aurait pas voulu que le domestique qui devait le chausser vît l'extrémité de ses pieds nus, et cela par pudeur ! — La vérité est plus simple : l'enfant était peiné qu'un subalterne assistât à son lever : la façon plus que sommaire dont on se vêtait alors pendant le sommeil suffit à expliquer cette répugnance. Il est une seconde interprétation qui corrobore et, au besoin, supplée la première. Par simplicité et par indépendance, Louis veut, le plus possible, se soustraire à l'obséquiosité des valets.

« Et que dire de Louis qui n'aurait pas regardé sa mère au visage ! — Tout simplement, qu'il se conformait à l'étiquette rigide qui prévalait alors un peu partout et défendait de regarder, dans les yeux, parents et supérieurs.

« Avouez pourtant, insiste-t-on, que Louis éprouvait une aversion anormale pour le sexe faible. — A vrai dire, cette aversion s'explique très naturellement. Est-il donc si rare de rencontrer des adolescents au cœur viril, ou bien de jeunes intellectuels — et Louis en était — à qui déplaît la fadaise de certaines conversations féminines ? De plus, l'immodestie des toilettes n'était pas pour l'attirer ; d'aucuns prétendent que les parfums dont les princesses abusaient, indisposaient physiquement le jeune homme. Mais voici qui est certain : Louis était l'héritier de plusieurs seigneuries ; les jeunes filles à établir et leurs mères l'accablaient d'invitations à dîner et d'assiduités (Cepari-Michel, p. 350, not. 20). Excédé, le jeune prince déclinait les premières et se dérobait aux secondes. Il prétendait garder son indépendance ; il était trop fin, trop fier et trop énergique pour se prêter

à toutes ces intrigues. Il restait fidèle à sa mission, il réagissait contre la galanterie excessive qui ridiculisait son époque » (p. 66-69).

On sait, entre autres fruits de son apostolat, que ses trois nièces, les filles de Rodolphe, imitèrent son exemple, renoncèrent au monde, fondèrent la congrégation des « vierges de Jésus », et y vécurent saintement.

2° Cette mission, si généreusement remplie, s'explique par les dons éminents d'une *Ame* fortement assujettie à la grâce. La seconde partie de la brochure nous introduit dans ce sanctuaire, et nous fait entrevoir les secrets de cette sainteté, proposée par les Papes, avec une si particulière insistance, à l'étude et à l'imitation des jeunes : — intimité ineffable avec Dieu dans un commerce assidu d'oraison ; intimité affermie par « un don de sagesse extraordinaire », mais acquise aussi par une inviolable fidélité ; — goût habituel de Dieu et des choses de Dieu « dont rien ne pourra le faire revenir » ; — paix de l'âme et de toutes ses puissances, qui lui donne le tempérament d'un pacificateur ; et l'on soulignera le succès de ses négociations auprès des siens ; — tact, prudence, reconnus de tous, qui auraient fait de lui un « prince chrétien idéal » (p. 105), si Dieu ne l'avait destiné à des médiations plus hautes ; — patience non pas seulement stoïque, mais surnaturelle et sainte, dans les épreuves dont il fut accablé, tôt et longtemps ; — ferme et implacable dédain de tout ce qui peut donner aux sens un empire tyrannique ; enfin, charité alimentée aux sources divines, et qui se révèle héroïque : à Naples, où les patients de l'hôpital sont ses plus chers amis, où il « regarde comme une faveur de pouvoir soigner les infirmes les plus exigeants et les plus importuns » ; à Rome, où il se porte aux plus sublimes excès, lors de la famine et de la peste de l'hiver de 1590. C'est là qu'il trouve la grâce de la plus sainte des morts (21 juin 1591).

Edmond RENARD. — *La voie étroite.* — de Gigord, 1927.

M. le chanoine RENARD, auteur très apprécié de deux importantes monographies, *Le Cardinal Mathieu*, *Le Cardinal Lavigerie*, place sous les yeux des jeunes un mémorial des vérités essentielles : 1. la *condition de*

salut, ou la définition de la voie étroite, hors de laquelle on se perd ; 2. les *obstacles ;* orgueil, respect humain, ignorance, amour des aises ; 3. les *soutiens*, que Dieu a multipliés pour la vie intérieure : examen, prière, Eucharistie surtout (p. 125 à 156), appel à l'Esprit-Saint, amitié (dont il sait le prix pour le jeune homme, p. 168), et apostolat ; 4. enfin, les *vertus* à conquérir : force, prudence, justice, tempérance, piété, chasteté, « base de notre vie morale, charnière de notre vie intérieure ».

En prêtre qui connaît les âmes, l'auteur rappelle que, difficile à rétablir après qu'on l'a compromise, la chasteté s'altère par le désœuvrement, et par les satisfactions faciles. Il cite fort à propos ces mots du *Voyage du centurion*, d'Ernest PSICHARI : « Tout est lié dans le système intérieur de l'homme ; et la lumière profonde de ce qui est vrai manquera toujours à qui ne se sera pas fait un cœur de cristal ». Il signale l'exceptionnelle importance du sens du *toucher* et de ses annexes, le sens musculaire, le sens du bien-être interne, et d'autres : « De tous nos sens, il est le plus voluptueux. Répandu sur toute la surface de notre corps, il fait de lui tout entier un instrument de jouissance. Des pieds à la tête il nous rend capables de rechercher et d'aimer la vie, ce qui la flatte, ce qui la pare, ce qui la rend attachante à elle-même. C'est par lui que nous viennent, à raison de centaines par jour, les satisfactions qui nous aident à vivre, nous soulagent, nous reposent, nous excitent. C'est par lui que les baisers, les caresses sont une douceur. On ne tient pas compte d'un tel rôle, en général, dans l'éducation que l'on donne aux autres, non plus que dans celle qu'on s'impose à soi-même. On oublie que tout ce qui lui est concédé exalte sa prépondérance et développe ses exigences, car on augmente ses besoins dans la proportion où on les satisfait trop amplement, On se met ainsi peu à peu sous sa dépendance » (p. 232). Et cette dépendance se tourne, pour l'âme, en servitude, dont la vertu fait bientôt tous les frais, la pureté surtout.

Une cinquième partie concerne *l'emploi chrétien de la vie ; l'usage du rang ; de la richesse ; le mariage ;* d'un mot, *la vocation.* Rien de banal sous ces titres.

14.

MARTHE ET MARIE.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Quelle que soit la diversité des vocations, les âmes peuvent s'égaler par un égal amour pour Dieu. C'est d'après leur plus ou moins d'amour pour Jésus-Christ, non d'après la diversité de leurs états sur terre, que s'établit la hiérarchie des saints. Jésus lui-même nous en instruit, à propos de Marthe et de Marie (Luc, 10, 38). — Considérons : 1° l'*accueil* fait à Jésus; 2° l'*écueil*, toujours possible dans les voies du salut; 3° l'*unique nécessaire*, enseigné par l'unique Maître.

2. *La composition de lieu.* — « Le voyageur qui monte de Jéricho à Jérusalem rencontre, à la sortie de l'Ouady-el-Haouth, une fontaine où d'ordinaire il fait une halte, et qui porte le nom de *fontaine des Apôtres*. A droite, un sentier s'engage en escalier dans les collines pierreuses et finit par atteindre un plateau d'où la vue s'étend, à l'est, jusqu'aux montagnes de Moab, par-dessus la route de Jéricho, la plaine du Jourdain et la mer Morte; au midi, sur les collines et les vallées qui se succèdent dans la direction de Bethléem et d'Herodium; à l'ouest, sur le sommet des Oliviers, et, plus près, sur un village dominé par les ruines d'une tour qu'il est facile de reconnaître pour une construction gothique. Cette tour a reçu des chrétiens le nom de *château de Lazare*, et le village doit aux Arabes celui de Al-Aïzirieh; c'est Béthanie, le lieu que le Sauveur honora tant de fois de sa présence, à cause des amis dont il recherchait l'hospitalité. C'est là que vivaient Lazare, Marthe et Madeleine, et l'on y montre encore l'emplacement de la maison où Marthe s'empressait au service du Maître... » (M. J. OLIVIER, *Les amitiés de Jésus*, p. 177).

3. *La grâce à demander.* — Connaître intimement, aimer ardemment, servir fidèlement Jésus-Christ; trois dispositions dont aucune ne doit être séparée des deux

autres [1]. Soyons Marthe et Marie tout ensemble, unissant la contemplation et l'action, au service dévoué de l'Unique Nécessaire.

1. — L'accueil.

« Or, il arriva, tandis qu'ils marchaient, que Jésus entra dans une villa; et une femme du nom de Marthe le reçut dans sa propre maison » (Luc., 10, 38).

1° *Excepit illum ;* c'est avant tout ce que Jésus demande : l'accueil; une attitude toute contraire à celle du monde quand Il vint dans le monde. Là, *non receperunt* (Jo., 1, 11); ici, *excepit illum ;* là, Dieu dédaigné, sa visite méconnue, et comme suite tous les maux, *eo quod non cognoveris tempus visitationis* (Luc, 19, 42); ici, la visite de Dieu désirée, sa présence goûtée, et avec elle tous les biens (II Pet., 1, 4); *hodie salus domui huic* (Luc, 19, 9).

Dieu daigne, chose inouïe, espérer notre *accueil.* Il est le divin Passant, qui se tient debout, à la porte, et qui frappe (Apoc., 3, 20); l'Ami qui, de nuit, au risque d'être importun, mendie du pain chez nous (Luc, 11, 5); le Pèlerin plein d'amour, époux voilé, de qui la tête est chargée de rosée, et qui dit : Ouvrez-moi (Cant., 5, 2). Il vient parmi les siens, dans son propre domaine; tous nos biens sont ses biens; il possède tous les droits. Mais il veut notre accueil. Il nous a conquis par son sang; mais à nous de le conquérir, en quelque sorte, par notre aveu; l'âme hospitalière et docile lui est plus chère que l'asile le plus ouvert. Bétha-

[1] Voir LONGHAYE, S. J. *Retraite annuelle de huit jours* (Casterman, 1920); Deuxième Semaine, le 3e Prélude (p. 217).)

nie symbolise cet accueil. Là, sur le seuil, tandis que passe Jésus, se tient Marthe, l'hôtesse du Seigneur :

« La maîtresse du logis paraît avoir été Marthe, soit qu'elle fût l'aînée de la famille, soit que les circonstances eussent fait peser sur elle toutes les charges d'une maison privée de son chef. Celui-ci, qui d'après une ancienne tradition aurait été Simon le lépreux, mentionné sans autres détails par Saint Matthieu et Saint Marc (Mat., 26, 6; Marc, 14, 3) semble avoir laissé sa place vide dans cette maison au moment où Jésus y paraît. Etait-il réellement mort, ou du moins séparé de la société des vivants par la lèpre? Il ne serait pas aisé de le dire, les évangélistes se contentant de le mentionner, sans le qualifier ni le mettre en scène. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en dehors de Marthe, qui la gouvernait, la famille se composait d'une autre fille nommée Marie, et d'un fils appelé Lazare. Comme on ne voit pas que ce dernier ait jamais eu le rôle prépondérant dans cet intérieur domestique, et que même en une circonstance il se trouve simplement classé parmi les convives (Jo., 12, 2) tandis que ses sœurs font les honneurs de la maison, on peut en conclure, ou qu'il était encore jeune, ou qu'il avait ailleurs son domicile réel. C'est peut-être pour cela que Saint Luc ne le mentionne pas dans le présent récit, et qu'il se borne à attirer notre attention sur Marthe et Marie » [1].

2° Qu'est-ce que *recevoir* Jésus-Christ? n'est-ce pas le *servir?* Marthe sert, de toutes ses

[1] E. LE CAMUS, *La Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 284 (Letouzey, 3 vol.). « Le bourg de Béthanie, écrit de son côté M. Fillion, était situé, comme le note très exactement l'évangéliste (Saint Jean, 11, 18), à quinze stades, c'est-à-dire à un peu moins de 3 kilomètres de Jérusalem, à l'endroit où il se trouve encore aujourd'hui. Bâti à mi-côte, sur le versant oriental du mont des Oliviers, dans un petit coin tranquille, entouré d'amandiers, de caroubiers, d'oliviers et de figuiers, il ne manque pas de charmes, et il convenait à merveille, par sa tranquillité, pour offrir à Jésus un lieu de repos, lorsqu'il venait à Jérusalem pour assister aux fêtes religieuses... » (L.-Cl. FILLION, *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, t. III, p. 175).

forces ; quelques mots courts et pleins le disent : *satagebat circa frequens ministerium ;* nous ne la voyons pas dans un autre office. Il ne sera pas fait mention d'elle au Calvaire, ni depuis. Non pas sans doute qu'elle en fût absente ; mais l'Évangile nous la veut montrer dans sa tâche propre : traiter dignement Jésus-Christ. Marthe se tient toute à la disposition du Seigneur : son temps, sa maison, sa personne, tout lui appartient : *Prenez, Seigneur, et recevez tout ce que je possède ; c'est de Vous que je tiens tout ; c'est à Vous que je livre tout ;* pas d'autre propriété, ici, que la vôtre ; pas d'autre usage, ici, que pour vous. Entrez, à votre gré, demeurez, agissez, souverainement... *Virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu* (I Cor., 7, 34). — Voici bien la Dévotion : *voluntas prompta tradendi se ad ea quæ pertinent ad Dei servitium.* Ainsi l'entendait sainte Thérèse, après saint Thomas :

« Quand je vois des personnes fort occupées de se rendre compte de leur oraison, et si enfoncées en elles-mêmes quand elles la font, qu'elles n'osent, ce semble, ni se remuer ni en détourner leur pensée, de crainte de perdre un peu du goût et de la dévotion qu'elles y trouvent, je vois qu'elles ne connaissent guère le chemin qui conduit à l'union. Elles s'imaginent que tout consiste en ces façons de faire. Non, mes sœurs, non. Le Seigneur veut des œuvres. Il veut, par exemple, que si vous voyez une malade que vous pouvez soulager, vous laissiez hardiment votre dévotion pour l'assister, que vous lui témoigniez de la compassion, que sa souffrance soit la vôtre, et que, s'il en est besoin, vous jeûniez pour qu'elle ait à manger ; et cela, moins pour l'amour d'elle que parce que telle est la volonté de votre Maître. Voilà la véritable union à sa volonté. Il veut encore que si on loue hautement une personne en votre présence, vous vous en réjouissiez beaucoup plus que si on vous louait vous-même...

« Je me suis longuement étendue ailleurs sur ce sujet (*Chemin de la Perf.*, ch. VII). C'est que je suis persuadée, mes sœurs, que manquer à cette vertu, c'est tout perdre. Dieu veuille qu'elle ne soit jamais blessée parmi nous ! Que si vous y excellez, je puis vous certifier que vous obtiendrez de Notre-Seigneur l'union dont j'ai parlé. Si, au contraire, vous êtes en faute sur ce point, vous aurez beau avoir de la dévotion, des délices spirituelles, et croire ainsi la posséder ; vous aurez beau éprouver même quelque petite suspension durant l'oraison de quiétude — comme certaines personnes qui s'imaginent alors que tout est fait — croyez-moi, vous n'y êtes pas encore. Demandez à Notre-Seigneur qu'il vous donne un parfait amour du prochain, et ensuite laissez faire sa Majesté. Si vous mettez tous vos soins et tous vos efforts à acquérir cet amour, si vous faites plier votre volonté pour que s'accomplisse en tout celle de vos sœurs, fallût-il pour cela perdre de votre droit ; si vous savez oublier votre intérêt pour songer au leur, quelque répugnance qu'y ait d'ailleurs votre nature ; si, quand l'occasion s'en présente, vous prenez pour vous le travail afin d'en exempter les autres, sa libéralité surpassera vos désirs. Il vous en coûtera, soyez-en persuadées, et cela ne se fera pas tout seul. Mais considérez ce qu'a coûté à notre Époux l'amour qu'il nous a porté ; afin de nous délivrer de la mort, il a enduré la plus cruelle de toutes, la mort de la croix » (SAINTE THÉRÈSE, *Le Château intérieur*, Cinquièmes Demeures, ch. III)[1].

C'est Marthe qui reçoit ; mais sa maison n'est pas solitaire ; Marie s'y tient assise aux pieds de Jésus. Supposerons-nous, pour un instant, Marthe absente, Jésus ne serait ni accueilli, ni servi. Les pieds du Maître, après

[1] En vérité, on ne se lasse pas de citer Sainte Thérèse sur cette ascèse énergique à laquelle doit aboutir toute dévotion et toute union. Le ch. III des Cinquièmes Demeures est, sur ce sujet, fort instructif : avec autant de force que de clarté, la sainte contemplative rappelle aux filles du Carmel un principe, fondamental à ses yeux : à savoir que le moyen le plus assuré de savoir si nous aimons Dieu, « c'est de voir quelle est notre perfection relativement à l'amour du prochain ».

les fatigues du voyage (*fatigatus ex itinere* Jo., 4, 7), qui les baignera, qui les oindra? Ses traits abattus, qui les reposera? Ses forces, lentement consumées, qui les restaurera? Les jours se suivent, accablants, pour le divin Missionnaire; l'asile, la nourriture, qui les lui offrira? *dignus est operarius mercede sua* (Luc., 10, 7; *cibo suo*, Mat., 10, 10). Que Marthe soit donc toujours là, car à toute heure le Seigneur peut venir. Est-ce donc peu de ressembler à Marthe?

« Sainte Marthe était sainte, bien qu'on ne dise point qu'elle fût contemplative. Et que pouvez-vous désirer de plus que de ressembler à cette bienheureuse femme, qui mérita de posséder tant de fois Jésus-Christ Notre Seigneur dans sa maison, de lui préparer sa nourriture, de le servir, de manger à sa table? Si elle était demeurée absorbée comme la Madeleine, il n'y aurait eu personne pour préparer le repas de cet Hôte divin. Eh bien! représentez-vous que cette communauté est la maison de Sainte Marthe, et qu'il doit y avoir divers offices... » (SAINTE THÉRÈSE, *Chemin de la Perfection*, ch. XVII).

3° Recevons dignement Jésus-Christ. Laissons les rêves stériles et les projets ambitieux. Jésus viendra; chaque jour, par la communion; chaque jour, en la personne du prochain. Suis-je prêt? trouvera-t-il en moi sa demeure (Jo., 14, 23)? Ma maison répond-elle à la dignité de l'hôte qui s'avance; est-elle tout à la fois « purifiée, ornée, prête » (Mat., 12,44)? Ecoutons SAINT BERNARD [1], qui veut la maison en parfait état :

---

[1] Saint Bernard, à propos de l'Assomption de Marie, commente ces textes : 1° il considère la double entrée (*intravit Jesus in quoddam castellum*) et de Jésus dans le sein de Marie, et de Marie dans la gloire de Jésus; 2° il veut que notre âme, où Jésus daigne entrer, soit tout ensemble purifiée, ornée,

« *Mulier, Martha nomine, excepit illum in domum suam; et huic erat soror nomine Maria. Sorores sunt, et debent esse contubernales. Occupatur hæc circa frequens ministerium; illa Dominicis est intenta sermonibus. Ad Martham spectat ornatus, sed impletio ad Mariam. Vacat enim Domino, ut non sit domus vacans. Sed mundationem cui possimus attribuere? Erit enim, si et hoc invenerimus, domus in qua Salvator suscipitur et munda, et ornata, et vacans (propre, parée, prête). Demus eam Lazaro, si vobis ita videtur. Et ei siquidem fraternitatis jure cum sororibus est domus ista communis. Dico autem Lazarum quem quatriduanum, jamque fœtentem, a mortuis excitat vox virtutis, ut videatur satis congrue formam gerere pœnitentis. Intret ergo domum Salvator, et frequenter visitet eam, quam pœnitens Lazarus mundat, ornat Martha, et Maria replet internæ dedita contemplationi.* » (S. Bernard, in *Assumpt.* Serm. III; P. L., t. 183, col. 420.)

Pour accueillir Jésus, accueillons toutes les misères. Jésus a faim, Jésus a soif, Jésus a froid; il souffre, il pleure, il languit, il meurt; tellement il s'est identifié avec les siens (Mat., 25, 35). Que Marthe soit toujours prête, et toujours à l'ouvrage; car loin de s'atténuer, les indigences humaines se sont accrues, — loi fatale, et châtiment de la convoitise; apaisés un instant, les appétits renaissent plus exigeants; les pauvres sont là, qui réclament, impérieux, assaillant le mauvais riche [1].

---

prête (Mat., 12, 44, *invenit eam vacantem, scopis mundatam, et ornatam*); 3° il admire la répartition bien ordonnée des offices dans cette demeure de la Vierge; 4° enfin, par contraste avec le tombeau de Lazare (Jo., 11), il exalte les privilèges de Marie dans son Assomption (P. L., t. 183, col. 415 à 430).

[1] Lire cette page si dramatique de Bossuet, dans le Sermon dit du *Mauvais riche* (1662). Il parle de la dureté des grands : « La grandeur les rend dédaigneux; leur abondance, secs; leur félicité, insensibles »; et il ajoute ces fortes paroles : « Je ne m'en étonne pas; d'autres pauvres plus pressants et plus affamés ont gagné les avenues les plus proches et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nette-

Entrons, avec l'entrain joyeux et le pieux élan de Marthe, dans le service actif de Jésus-Christ. Auprès des Apôtres, les saintes femmes, alertes et serviables, suivront le Seigneur, lui amenant les malades, faisant connaître partout l'heure de sa visite ; préludant à ces bons offices, auprès de Jésus, dans la demeure accueillante, Marthe se dépense, image de fidélité courageuse qui veut servir, et non jouir :

« C'est à cela, mes sœurs, que nous devons tendre. Que nos désirs et notre oraison n'aillent pas à jouir, mais à prendre des forces pour servir Dieu ! Ne cherchons pas un chemin non frayé ; nous serions sûres de nous perdre. Singulière erreur de s'imaginer obtenir de pareilles grâces du Seigneur par une autre voie que celle où il a marché lui-même, et où ont marché tous ses saints ! Que cela ne nous vienne pas même à l'esprit ! Croyez-moi, pour donner l'hospitalité à notre Maître, pour le retenir chez soi, pour le bien traiter et le nourrir comme il convient, il faut que Marthe et Marie se joignent ensemble. Et comment Marie, toujours assise à ses pieds, aurait-elle pu le nourrir sans l'aide de sa sœur ! Mais savez-vous quelle est sa nourriture ? C'est que, par tous les moyens en notre pouvoir, nous gagnions des âmes, afin que ces âmes se sauvent et le louent pendant l'éternité.

« Vous me ferez ici deux objections. La première, qu'au témoignage de Notre-Seigneur, Marie a choisi

---

ment : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire, toujours avides, toujours affamés dans la profusion et dans l'excès même, je veux dire nos passions et nos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare, que tu gémis à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur ; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiègent ; ils ne demandent pas, mais ils arrachent. O Dieu, quelle violence ! Représentez-vous, chrétiens, une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à arracher si on la refuse : ainsi dans l'âme de ce mauvais riche ; et ne l'allons pas chercher dans la parabole, plusieurs le trouveront dans leur conscience. » (BOSSUET, Œuvres Orat, édit. Lebarq, Desclée, t. IV, p. 210.)

la meilleure part, Luc, 10, 42. Je réponds qu'elle avait déjà rempli l'office de Marthe, en rendant au divin Maître le bon office de lui laver les pieds et de les essuyer de ses cheveux [1].

« Vous m'objecterez, en second lieu, que le pouvoir et les moyens vous manquent pour gagner des âmes à Dieu. Vous vous y emploieriez, dites-vous, de très grand cœur, mais n'ayant le droit ni d'enseigner ni de prêcher comme les apôtres, que vous reste-t-il à faire?... (La Sainte n'a pas de peine à éluder ici certains « désirs sublimes » qui, la tentation aidant, nous feraient perdre de vue les possibilités immédiates de dévouement, lesquelles ne manquent jamais. Rappelant un de ses plus constants avis, elle répond en ces termes à l'objection) : J'ai dit que le démon nous inspire quelquefois des désirs sublimes, afin que, laissant de côté au service de Notre-Seigneur les choses possibles, nous nous tenions satisfaites d'avoir aspiré aux impossibles. Sans m'arrêter à tout ce que vous pouvez accomplir par le moyen de l'oraison, je vous dirai : ne visez pas à faire du bien au monde entier, contentez-vous d'en faire aux personnes dans la société desquelles vous vivez. Cette œuvre sera d'autant plus méritoire que vous êtes obligées de l'accomplir. Pensez-vous que ce sera peu de chose si, par votre humilité profonde, votre esprit de mortification, votre dévouement, votre tendre charité pour vos sœurs, votre amour pour Notre-Seigneur, vous les embrasez toutes de ce feu céleste et leur devenez un stimulant continuel à la vertu? Vous ferez un très grand fruit, au contraire, et vous rendrez à Notre-Seigneur un service qui lui sera très agréable. En vous voyant réaliser ainsi, sa Majesté reconnaîtra que vous feriez bien davantage si vous en aviez le pouvoir, et ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné beaucoup d'âmes... » (*Le Château intérieur*, Septièmes Demeures, ch. IV.)

—⁂—

[1] Sainte Thérèse s'étend sur cet aspect tout actif de la vie de sainte Madeleine, et montre comment « la meilleure part ne lui est venue qu'après des peines et des mortifications extrêmes. » Nous abrégeons ici le passage.

2. — L'écueil.

Et pourtant Jésus, si cordialement reçu, si généreusement servi, se plaint doucement; et de qui donc? De Marthe elle-même; « *Marthe, Marthe, vous vous agitez, vous vous troublez.* » (Luc, 10, 41).

1. Ecoutons cette voix du bon Maître, avertissement plutôt que reproche; acceptons d'être avertis nous-mêmes, puisqu'il a fallu que Marthe le fût; Jésus nous aime assez pour ne pas se résigner à nos imperfections; acceptons l'observation, la réprimande même, fût-elle donnée avec moins de charité que n'en met Jésus à instruire l'hôtesse de Béthanie; — acceptons que l'on nous sache et que l'on nous voie imparfaits; détestons et corrigeons nos défauts, mais sans impatience et sans tristesse :

« Il faut, dit S. François de Sales, haïr nos défauts, mais d'une haine tranquille et paisible, non point d'une haine chagrine et dépiteuse; et encore faut-il avoir patience de les voir, et en tirer le profit d'un saint abaissement de nous-mêmes. Faute de cela, vos imperfections, que vous voyez subtilement, vous troublent encore plus subtilement, et par ce moyen se maintiennent, n'y ayant rien qui conserve plus nos défauts que l'inquiétude et l'empressement de les ôter. »

Et ailleurs :

« Quand il nous arrive des défauts, examinons notre cœur tout à l'heure, et demandons-lui s'il n'a pas toujours la vive et entière résolution de servir Dieu; et j'espère qu'il nous répondra que oui, et que plutôt il souffrirait mille morts que de se séparer de cette résolution. Demandons-lui ensuite : Pourquoi donc bronches-tu maintenant? pourquoi es-tu si lâche? Il répondra : J'ai été surpris, je ne sais comment; mais je suis ainsi pesant maintenant. Hélas! il lui faut pardonner, ce n'est pas par infidélité qu'il manque, c'est

par infirmité. Il le faut donc corriger doucement et tranquillement, et non pas le courroucer et troubler davantage. Eh bien (lui devons-nous dire), mon cœur, mon ami, au nom de Dieu, prends courage ; cheminons, prenons garde à nous, élevons-nous à notre secours et à notre Dieu. Hélas! il faut être charitable envers notre âme, et ne la point gourmander, tandis que nous voyons qu'elle n'offense pas de plein gré » [1].

L'*examen particulier et quotidien*, poursuivi courageusement dans cet esprit, porterait ses fruits (cf. IMITAT., l. III, ch. 20; et l. II, ch. 5).

Qui peut se passer des divins avertissements? Jusque dans le dévouement, comme dans les eaux profondes, peut se cacher l'écueil. Nulle activité créée ne s'exerce sans lacune; nulles énergies humaines ne se déploient sans danger. Ne plus apercevoir ce danger ou cette lacune, serait le signe certain que l'illusion a commencé pour nous.

Jésus aurait-il averti Marthe, si Marthe ne s'était tout à coup arrêtée, dans une sorte de dépit impatient, pour dire à Jésus même, en regardant Marie toujours assise, et qui médite : *Domine, non est tibi curæ?* (Luc, 10, 40). SAINTE THÉRÈSE analyse avec finesse ce chagrin de l'amour agité :

« Je songe quelquefois à la plainte de Marthe, et je me dis que cette sainte femme ne se plaignait pas uniquement de sa sœur. Je suis même persuadée que son chagrin venait surtout de ce que vous ne paraissiez, Seigneur, ni touché de la peine qu'elle prenait, ni désireux de la voir se tenir près de vous. Peut-être se croyait-elle moins aimée que sa sœur. C'est là, je pense, ce qui l'affligeait, et non pas d'avoir à servir Celui qu'elle aimait d'un si ardent amour. L'amour ne change-t-il pas le travail en plaisir? Ceci paraît

[1] COLLOT, *La vraie et solide piété expliquée par S. François de Sales* (pp. 258 et 260).

bien, au reste, en ce qu'elle ne s'adresse point à sa sœur. C'est à vous seul, Seigneur, qu'elle va porter sa plainte, et son amour l'enhardit au point de vous demander pourquoi vous ne vous souciez point de ce qui la regarde... » (Ste THÉRÈSE, *Exclamations*, V.)

Et Marthe ajoute, précisant son grief : « Dites-lui donc de m'aider. » Être aidée, quoi de plus légitime! mais oublie-t-elle, ou ignore-t-elle l'aide que donne Marie : l'invisible mais inappréciable appoint de la prière dans la maison qui abrite Jésus?... Être aidée; mais quoi! de la manière dont elle entend que l'aide lui soit donnée, par l'action extérieure et sensible? Comme si cette manière seule valait et comptait? — Être aidé! qui n'a entendu cet appel exaspéré, en plein travail apostolique! il faut des mains, des bras, des sujets, des vocations; nous sommes trop peu, *pauci*, de toutes les façons et dans tous les sens; *pauci*, peu nombreux; *pauci*, peu secondés; *pauci*, contrariés, persécutés, incompris; *pauci*, déficients et lassés, succombant sous le fardeau du jour et de la chaleur. Et c'est à Dieu même, ou peu s'en faut, que, dans la louable ardeur du zèle, nous nous en prenons, quand nous ne voyons pas sa Providence se déclarer toujours, à l'heure dite, marquée par nous, dans nos desseins et dans nos œuvres. Sans nous en douter, nous proclamons ses torts : *Dic ergo...* Comme les rôles se trouvent changés! C'est donc Dieu qui doit servir, maintenant? C'est donc Marthe qui commande, quand Jésus est là? Elle en a, il est vrai, pris l'habitude; commander lui va bien; dans la maison tout marche à ses ordres; sur un désir, sur un signe, les serviteurs s'empressent... Habitudes, habi-

tudes; le pli est pris; quelles tyrannies, si l'on n'y veille! Et que de plaintes, lorsque soudain quelque mécompte vient entraver ce beau mouvement!

2. Surprenons ici, et observons de près les pièges subtils cachés dans l'action; — plus exactement, dans certaine façon imparfaite de concevoir et de conduire l'action :

1° *L'empressement.* — Comprenons ce terme, si souvent employé par S. François de Sales, et qui traduit assez fidèlement ces mots de l'Evangile : *sollicita es, et turbaris.* Il implique un ou plusieurs défauts : la hâte, la précipitation, l'agitation fiévreuse, avec l'inquiétude pour compagne; la nervosité, avec ses tourments irritants; le surmenage moral, avec ses suites fâcheuses. Vraies paniques, très dommageables, qui substituent l'impatience au jeu bien ordonné de la vie chrétienne, *in patientia* (Luc, 21, 19).

2° *La présomption.* — Une certaine confiance téméraire dans l'efficacité des ressources humaines prend, insidieusement, la place de l'humilité chrétienne, et de la défiance de soi. On s'étonnera d'un insuccès, on s'affligera d'un échec; ou bien, on se complaira dans les résultats immédiats et visibles qui couronnent les efforts; complaisance secrète qui fait tort à la pureté de l'amour; *receperunt mercedem* (Mat., 6, 2). Est-ce bien Jésus seul que l'on sert?

3° *La contention* (Phil., 1, 15; Rom., 2, 8); zèle maladroit et faussé, qui prend la place de la charité (I Cor., 13, 4, *non æmulatur*). Au lieu d'une émulation joyeuse dans le travail,

voici des rivalités indiscrètes ; celles dont parle l'Évangile quand il nous montre les apôtres, imparfaits encore, disputeurs, et ambitieux des premiers rôles (Luc, 22, 24). Ils se comparent les uns aux autres, et s'interrogent eux-mêmes : *quis major?*... Comparaisons, questions, qui n'ont guère cessé : vie religieuse, vie cléricale, *quis major?* Vie contemplative, vie active? Méthodes, œuvres, préséances, animosités... [1].

Encore, à Béthanie, Marthe s'arrête-t-elle, *quæ stetit.* Des pauses seraient utiles : le temps d'une oraison fidèle, chaque matin ; le temps d'une vraie retraite, chaque année, pour modérer les ardeurs inconsidérées ; pour apaiser les passions, si remuantes en pleine action.

4° *La dispersion.* — Dans la multiplicité des occupations, des efforts et des œuvres, *erga plurima*, comment les exercices régulateurs, indispensables pour la maîtrise de soi, garderaient-ils leur rang?

« Je n'ai plus le temps de prier! » Triste parole, et terrible aveu! La prière ne sera donc plus l'âme de votre action. Le temps de prier! mais c'est toujours qu'il faut prier. Cesser de prier, c'est finir de respirer et de vivre. Le temps de prier, vous l'auriez, vous ne le prenez plus : méditation écourtée, examen omis, visite remise, bréviaire expédié. Jésus est bien seul dans sa froide église! Votre âme vit ailleurs, emportée par le torrent des besognes dites urgentes, — injure à l'urgence de la Prière. Votre âme s'en va, dispersée, divisée, et, peu à

[1] Voir la *Retraite pascale* du P. JANVIER, Carême 1924, sur les dispositions surnaturelles à maintenir dans l'exercice des *bonnes œuvres*, et dans les *Œuvres*.

peu, plus incapable des choses saintes (I Cor., 7, 34) : division, dispersion, entraves meurtrières [1].

5° *La défiance.* — Parmi tant d'agitations, dont la nature profite plus que la grâce, l'abandon courageux à la Providence, cette fleur de la foi vivante, s'évapore, comme le parfum d'un vase ouvert. L'insuffisance radicale des efforts humains se fait moins sentir; le besoin perpétuel de Dieu ne s'impose plus ni à l'esprit, ni au cœur; l'*insécurité*, si favorable pour l'exercice d'une espérance surnaturelle, on ne la connaît plus guère, on est plutôt heureux de s'en dégager; peu à peu, l'on ressemble à cet homme, affermi dans la vie par les « biens » dont il s'est entouré, qui se dit, au milieu des mille garanties du lendemain : *anima, habes multa bona; requiesce, comede, bibe, epulare* (Luc, 12, 19). Ce chrétien, riche de ses œuvres, a cessé de vivre pauvre.

6° *L'isolement.* — Pas de pire fléau que l'individualisme dans le bien. *Omnes quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi* (Phil., 2, 21). Oubli d'une des lois essentielles de la charité, *non quærit quæ sua sunt* (I Cor., 13, 5). Les Marthes, tout entières à leur office particulier, deviennent accapareuses et partiales, par l'importance qu'elles lui attribuent. Le cas se rencontre, et pas seulement chez les servantes du Christ. On en vient à oublier les solidarités surnaturelles qui, dans le tout organique, nous effacent sans nous supprimer, subordonnant

[1] Relire Dom CHAUTARD, *L'âme de tout apostolat*, 10e éd. (résolution d'Oraison, p. 202). — Téqui.

l'unité à l'ensemble vivant, le membre au corps (Rom., 12, 4), la paroisse au diocèse, le diocèse à l'Église.

Signalons un aspect particulier de ce mal insidieux. Certaines *inégalités*, de fonction, de rang, de degré — dans la hiérarchie ecclésiastique, dans les ordres religieux — provoqueront, si la charité n'intervient, intense et pure, des susceptibilités, des froissements, des murmures, plus inconsidérés que coupables; funestes toutefois, et contagieux; obstacles graves à la fusion des cœurs dans la vie en commun, qui ne saurait se borner à la communauté du gîte et du couvert [1]. *Factum est murmur Græcorum* (Act., 6, 1). — Jésus-Christ veut les inégalités, d'office, de rang, de degré; l'Église nous en est garante, puisqu'elle les adopte, et dans sa propre organisation, toute d'obéissance, et dans les constitutions des communautés religieuses. La maison religieuse, presbytère ou couvent, dans laquelle prévaudrait l'égalité niveleuse et jalouse, chère à l'orgueil démocratique, ne serait plus la demeure où Jésus se complaît; Béthanie ne serait plus Béthanie; Marthe y vivrait, secrètement dressée contre Marie; les deux sœurs ne s'aimeraient plus; Jésus n'y serait plus le seul aimé; l'amour propre y serait entré, et y présiderait en maître.

3. Le Maître l'a déclaré, la part de Marie est *la meilleure* (Luc, 10, 42). Ne déprécions donc jamais un genre de vie dont la contemplation formerait l'unique ou le principal emploi. Notre Seigneur l'a hautement louée;

[1] Can. 594, 595. Voir L. CHOUPIN, *Nature et obligations de l'état religieux* (p. 390, Beauchesne).

elle représente la forme supérieure du service de Dieu. Plus efficacement que la vie active, elle contribue au salut des âmes; c'est d'elle que dérive la fécondité du labeur apostolique. *Apollo rigavit, Deus autem incrementum dedit* (I Cor., 3, 6). Fort gratuitement, nous avons imaginé Marie sans Marthe. Mais Marthe sans Marie, quoi qu'il en soit de la supposition, donnerait-elle satisfaction au Seigneur? Nullement. Que vient-il chercher dans la maison hospitalière? Sans doute, l'accueil et le repos, pour ses membres lassés; mais bien plus, le repos pour son cœur : une consolation, un dédommagement aux souffrances que lui font endurer les ingrats ou les tièdes. Oui, par maint endroit, la vie contemplative est supérieure à la vie active [1]. Elle l'emporte :

1° Par son élévation [2]; car elle réalise la vie intérieure; elle travaille le fond de l'être, pour y établir la sainteté; elle enchaîne l'âme, intellectuellement et affectivement, à Dieu, et commence dès ici-bas la vie éternelle, par l'union avec Dieu;

2° Par l'indépendance qu'elle assure à l'âme. Plus un être est parfait, plus il est simple. La contemplation réalise cette simplification. L'homme d'action, assujetti à l'emploi des moyens extérieurs, parviendra moins facilement à cette indépendance;

3° Par le mérite; car *a*) le principe du mérite c'est la charité, l'amour de Dieu : or la vie contemplative nous unit directement à Dieu, non au prochain; *b*) le mérite se mesure aussi à la difficulté vaincue (secondairement); or, dans la sphère du bien et des actions dont la valeur est garantie par l'état de grâce, l'amour du prochain n'est pas une source de difficultés plus

[1] Qui, purement active au sens étroit du mot, ne dériverait pas de la contemplation, ou ne s'en inspirerait pas.

[2] Nous résumons ici la 1re Conférence du P. JANVIER, Carême 1924.

considérable, pour nous, que l'amour de Dieu, but immédiat de la vie contemplative. Il peut y avoir, et il y a souvent, en effet, plus de difficultés, et d'ordre plus délicat, à s'adonner aux exercices de l'amour de Dieu qu'à ceux de la charité extérieure : difficultés de la prière ; de la solitude ; des lutte intérieures ; de la constance.

Non que cette vocation (contemplative) ne présente, à son tour, quelque *écueil*. Jusque dans cette vie, portée si haut par la contemplation de la vérité, l'ennemi peut s'introduire ; les grilles, les clôtures, les voiles, ne mettent personne à l'abri du tentateur. Le serpent s'est glissé dans l'Eden. Avec Satan et ses prestiges, pourra s'insinuer dans les âmes les meilleures :

a) Certain *orgueil* d'une vocation que l'on sait éminente, et spécialement louée par Jésus-Christ ; comme si la supériorité spéculative de la contemplation sur l'action indiquait une dépréciation de cette dernière, ou prouvait par elle seule la supériorité de telle âme, contemplative, sur telle autre, vouée à l'action [1].

b) Le *découragement :* épreuves et difficultés ne pouvant manquer dans une carrière de

[1] On trouvera dans *Le Christ, idéal du moine*, de Dom COLUMBA MARMION (Desclée, 1922), d'excellentes lectures, utiles aux prêtres autant qu'aux moines : sur Jésus-Christ, unique voie, source et cause efficiente de tous les secours qui nous sont nécessaires, et religieux parfait ; — sur la Foi, principe de la perfection religieuse (ch. 5) ; — sur le danger qu'il y aurait à placer toute la perfection dans la seule observance extérieure (p. 180) ; — sur la prépondérance de l'amour (p. 183) ; — sur le renoncement et sur les divers renoncements : pauvreté, chasteté, obéissance, abandon, quatre chapitres fort précieux (p. 254 à 422) ; — sur l'*Opus Dei*, excellence de l'Office divin ; — sur la vie d'oraison, et sur le zèle. — Nous ne saurions trop nous inspirer des principes contenus dans cet ouvrage du très regretté Abbé de Maredsous.

choix. Ste Thérèse ne cache pas les souffrances auxquelles doivent s'attendre les âmes admises à la meilleure part. L'intrépidité pourra faiblir, devant les croix imminentes et répétées. Dans cette demeure du sacrifice pourra entrer la peur et la pusillanimité ; telles les ronces dans un jardin négligé ; tels les petits renards (Cant., 2, 15) dans la vigne mal gardée [1]. Et l'on verra poindre, dans un état qui comporte plus que tout autre la magnanimité, la petitesse des désirs, et l'étroitesse des sentiments.

c) Enfin, une *indiscrète apologie* de la vie mystique et de l'oraison infuse ; comme si toutes les âmes, dans toutes les vocations, étaient appelées à ces états ou à ces faveurs.

Ainsi partout *l'écueil*, au service de Dieu même?... *Quis ergo poterit salvus esse?* (Mat., 19, 25).

3. — L'Unique nécessaire.

Partout des écueils, il est vrai ; mais partout, depuis la Rédemption, des appuis tout prêts. Des périls, partout ; ils nous environnent (*in tot periculis constitutos*, Dom. IV[a] post Epiph.) et la vie apostolique n'est pas seule à les connaître (II Cor., 11, 26). Mais partout, grâce au Rédempteur, des secours providentiellement et largement disposés. Jésus est là, *Magister adest* (Jo., 11, 28). Jésus sera toujours là, *ego vobiscum, omnibus diebus* (Mat., 28, 20). Partout, sur la terre maudite, les traces et les

[1] Dom COLUMBA MARMION, dans *Sponsa Verbi, La Vierge consacrée au Christ* (Lethielleux. 1923), commentant ce passage du Cantique, signale ces déficits, toujours possibles, de la ferveur spirituelle.

suites du péché, servitudes et souillures, *fames valida* (Luc, 15, 4); mais partout aussi, depuis le Christ, des Béthanies pleins d'attraits, visités et gardés par le Seigneur : citadelles imprenables, où Satan n'aura jamais entrée; vraies arches de salut, dans l'universel déluge. Jésus est là, unique nécessaire; attachons-nous à Lui, et toute crainte se dissipera, comme le nuage au soleil, *non timebo quid faciat mihi caro* (Ps. 55).

Et certes, où trouver, hors de Lui, sécurité et sainteté? Ce ne sont ni les situations, ni les états, ni les milieux qui sanctifient [1]. Si l'on vous répète : Le Christ est là, ou là, prenez garde aux faux prophètes (Mat., 24, 26); n'en croyez pas tout « esprit » qui s'agite autour de vous (I Jo., 4, 1). L'unique nécessaire ne saurait être identifié avec aucun des biens créés, parussent-ils les plus dignes d'estime, états saints, faveurs de choix, privilèges et sublimités. Vis-à-vis des plus justement réputés, le détachement convient, avec l'*Indifférence*. Il n'est vocation dans laquelle l'homme ne puisse, abusant de sa liberté ou refusant d'en user selon Dieu, s'attacher à soi-même et négliger son Créateur; mettre sa confiance dans les moyens, et perdre de vue la Fin; pécher enfin, comme les anges rebelles, et sortir ainsi de la Voie unique, pour se traîner dans les ornières. Péril suprême, qui ne vient ni des maisons où nous vivons, ni des emplois que nous remplissons, ni des règles que nous suivons, ni des

[1] *Habitus et tonsura modicum confert; sed mutatio morum et integra mortificatio passionum verum faciunt religiosum* (Imit., 1, 18).

milieux que nous habitons, mais de nous seuls, *perditio tua ex te;* de notre cœur infidèle, si notre cœur se détache de l'unique nécessaire, *abominabile coram Domino cor pravum* (Prov., 11, 20).

L'Unique Nécessaire, c'est Jésus-Christ (Jo., 14, 6). Que notre cœur soit plein de Lui, et tout péril sera conjuré ; capables de tous les devoirs, nous deviendrons supérieurs à tous les dangers. *Omnia possum in Eo* (Phil., 4, 13). *Quis nos separabit* (Rom., 8, 55)? Si Madeleine, à Béthanie, l'emporte sur sa sœur, c'est par cet amour, non point par le repos de la contemplation; *dilexit multum* (Luc, 7, 47). Pour parvenir à cet unique nécessaire, la contemplation sera toujours, de soi, le chemin le plus direct ; mais elle n'y mène pas infailliblement. A Marthe il n'est pas interdit d'y parvenir, par la voie de l'action. Que Marthe se perfectionne, que Marie se néglige, et Marthe sera plus proche du Seigneur. D'écueil vrai, il n'en existe pas lorsque l'âme, dans l'une ou dans l'autre des deux voies, cherchant l'amour de Jésus seul, se tient au dessus des diversités créées, *inter mundanas varietates*, le cœur fixé en Jésus-Christ, qu'elle aime et qu'elle goûte. Il n'y a plus alors ni hospitaliers, ni enseignants, ni contemplatifs, ni actifs, mais en tout et en tous Jésus-Christ (Col., 3, 11).

Contemplation, action, deux moyens, qui se complètent à merveille ; estimons-les, et vivons-en. La vie active sert à la vie contemplative : elle calme les passions, en les occupant, et par là peut servir à la contemplation, ou même nous y conduire. La vie contemplative, de son côté, rend service à la vie active; car l'action puissante et féconde découle de la contempla-

tion; celle-ci repose des mécomptes de l'action, ranime la vigueur spirituelle, empêche le découragement. Il convient de maintenir l'équilibre entre l'une et l'autre, d'affirmer la vie contemplative par les œuvres, d'alimenter avec soin les œuvres aux sources de la vie d'oraison [1]. — Cela fait, que vous manquera-t-il? Vous souhaitez une vie de prière, et vous en sentez le prix : votre fatigue, vos occupations, vos peines, tout est prière. Par contre, l'urgence de l'action s'impose à vous; la besogne vous guette, et l'aiguillon vous presse; arrêtez-vous, apaisez-vous, priez, selon votre état : votre prière avancera votre travail.

Que chacun, répète S. BERNARD, considère avec soin son degré, sache à quel office il est appelé dans la maison du Seigneur, et s'y applique : à Marthe l'administration, à Marie la contemplation, à Lazare la pénitence. Mais toute âme qui vise à la perfection saura, dans sa vocation propre, concilier ces devoirs : *habet hæc simul, quæcumque perfecta est anima.* Que le Seigneur nous accorde, à la fois, et l'esprit de Marthe et l'esprit de Marie, à l'exemple de la Vierge parfaite, toute à Jésus par la contemplation la plus élevée et par les services les plus humbles : *In hac una et summa Maria, et Marthæ negotium, et Mariæ non otiosum otium invenitur*, dit ingénieusement et pieusement le même S. Docteur [2].

---

[1] C'est l'objet de la deuxième Conférence du P. JANVIER à Notre-Dame (1924), sur les *Rapports de la vie contemplative avec la vie active.*

[2] S. BERNARD, *op. cit.*, sur l'Assomption. — Aussi est-ce l'Évangile de Marthe et Marie que l'Église nous propose à méditer dans la Messe de l'Assomption.

En attendant que sonne pour nous l'heure où les saints Anges nous diront : *Magister adest, et vocat te*, prodiguons à Jésus-Christ, et les services de l'action, et les parfums de l'onction. Que dans notre Béthanie, séjour de repos et de plaisance pour son Cœur, il puisse, en souverain toujours accueilli, toujours écouté, toujours aimé, poursuivre son œuvre. Dans la maison des deux sœurs, cette œuvre de sainteté s'est complétée par l'épreuve. Un jour vint où la famille aimée fut en deuil. Lazare était mort, et Jésus n'était pas venu (Jo., 11). Mais Jésus s'y est rendu, plus tard, non pas trop tard ; Dieu n'est jamais en retard. Jésus sait le jour, et l'heure, et le moyen précis par lequel doivent monter, grâce à Lui, jusqu'à Dieu, les cœurs un instant désolés et meurtris. C'est ainsi que Jésus aime, *diligebat Jesus Martham et sororem ejus Mariam* (Jo., 11, 5).

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES. L'offrande du Règne, ou le *Suscipe*.

LECTURES.

J. DE GUIBERT. — *Goûter Dieu, servir Dieu.* — Revue d'Ascétique et de Mystique (oct. 1926).

De ces deux formules, *goûter Dieu*, *servir Dieu*, quelle est la meilleure? Laquelle exprime le mieux la perfection de la vie chrétienne? — Après les considérations historiques que comporte le sujet, le P. DE GUIBERT rappelle à la lumière de quels principes doit se traiter la question :

1° La vie de prière est, de soi, supérieure à la vie d'action. Elle commence sur terre la condition bienheureuse dans laquelle nous fixera notre fin, au ciel. 2° Mais, relativement à la condition qui nous est faite par Dieu même dans la vie présente, qui n'est pas solitaire, mais collective et sociale, l'action peut devenir,

en bien des cas, supérieure à la contemplation. La vie de prière devient alors un *moyen*. Or, c'est précisément comme moyens, non comme fins, que doivent être considérées et traitées, dans le concret, les *créatures* de tout ordre (voir le *Principe* ou *Fondement*, dans les *Exercices spirituels* de saint Ignace), la prière comme les autres. Ce sera donc une question de *mesure;* mesure commandée elle-même, d'ailleurs, par la *vocation* propre à chacun, et dans une proportion variable aussi, par les circonstances. Lisons, et méditons :

« La contemplation est l'acte qui constituera notre vie arrivée à son terme, à sa dernière perfection, dans le ciel, car c'est l'acte qui nous fait directement et immédiatement adhérer à Dieu notre fin dernière, tandis que, en dernière analyse, toutes les occupations qui constituent la vie active sont occupations passagères, d'un temps, qui n'ont leur raison d'être que dans les nécessités de la vie présente, qui ont pour objet les *moyens* à assurer, à nous-mêmes et aux autres, en vue de la fin à obtenir, non cette *fin* elle-même à embrasser. Considérée en elle-même, la vie contemplative est l'exercice de la charité envers Dieu, dans ce qu'il y a de plus immédiat, supérieur donc en soi à l'exercice de la charité envers le prochain. Enfin c'est dans la vie intérieure que l'âme puisera la sève vivifiante de son action extérieure, quelle qu'elle soit : sans vie intérieure elle n'aura ni les forces nécessaires, ni l'efficacité et la fécondité que donne seule la grâce puisée dans la prière. Étant l'*âme de tout apostolat*, la vie intérieure a sur cet apostolat extérieur la supériorité de l'âme sur le corps qu'elle anime.

« Telle est la raison pour laquelle l'Église n'a jamais approuvé une forme de vie religieuse qui ne fît une large part à la vie contemplative : qu'on se reporte seulement au Canon 595 du nouveau *Code*, imposant comme minimum à tous les religieux quels qu'ils soient, pour chaque jour, l'assistance à la messe, l'oraison mentale, d'autres exercices de piété à fixer par la règle, et pour chaque année quelques jours d'exercices spirituels, exclusivement réservés à la vie contemplative [1].

[1] Cf. aussi les Canons 125 et 126 fixant un minimum de vie contemplative pour tous les clercs, en plus du saint Office auxquels ils sont tenus à partir du sous-diaconat.

« Supérieure à l'action en valeur intrinsèque et comme donnant à cette action son vrai mérite, son vrai ressort, la contemplation, la vie de prière lui est-elle par là même supérieure concrètement, à tous les moments de la vie présente? est-elle dans toutes les circonstances plus agréable à Dieu, plus conforme aux desseins de la Providence, plus efficace pour procurer sa gloire? Question toute différente. L'échelle concrète des valeurs relatives n'est pas nécessairement la même au cours de l'effort vers le but et dans la possession même du but. Sur la terre, pendant l'épreuve, cette échelle des valeurs dépend, non seulement de la nature intrinsèque des choses, mais aussi des conditions librement choisies par Dieu pour l'accomplissement de cette épreuve.

« Or l'une de ces conditions fondamentales de la vie présente est que les âmes doivent subir cette épreuve, mériter leur béatitude, tendre à leur fin dernière, non pas individuellement, mais socialement, en s'aidant les unes les autres; et pour cela Dieu a voulu que les secours nécessaires pour ce temps d'épreuve, arrivassent aux âmes individuelles, en grande partie, par l'intermédiaire des autres âmes leurs compagnes de voyage vers la patrie.

« C'est là le fait, librement posé par Dieu, qui domine toute l'économie surnaturelle dans laquelle nous vivons : il ne s'agit donc plus seulement de cette obligation d'interrompre la vie contemplative en raison des nécessités matérielles et morales de notre propre existence, comme le notait Aristote. Nous sommes ici, avec les âmes marchant dans la communion des saints vers la destinée de la vision béatifique après l'exil, bien loin des pauvres considérations de la philosophie grecque la plus haute; c'est la loi d'amour mutuel, de fraternité humaine surnaturelle, nous confiant à tous l'achèvement de l'œuvre du Christ chef de notre humanité, qui nous fait un devoir de l'action, dût-elle interrompre la contemplation, et lui confère, par son but et par les dispositions de Dieu, une excellence relative et temporaire qui ne leur appartient pas par elle-même.

« Dans le cadre donc de ce plan divin, suivant les dispositions manifestées par la Providence à chaque âme, suivant les vocations particulières, l'action deviendra en bien des cas, pour bien des âmes, supérieure à la contemplation.

« La vie de prière, en effet, a pour nous sur cette terre une double raison d'être : *a*) exercer la charité envers Dieu, par les actes de volonté qui nous le font aimer, dirigent notre vie vers lui, nous font ainsi commencer dès ici-bas cette vie contemplative qui, au terme, nous absorbera tout entiers dans sa perfection ; *b*) nous faire trouver à nous-mêmes les lumières, les forces nécessaires pour passer saintement notre temps d'épreuve ici-bas ; obtenir de Dieu les mêmes grâces pour les âmes de nos frères ; nous préparer nous-mêmes à les aider efficacement dans l'exercice de la charité active envers eux. Si donc cette vie de prière au premier point de vue n'est pas un moyen, mais le but, la fin de notre existence, fin réalisée initialement, partiellement, imparfaitement ici-bas, totalement et parfaitement au ciel, au second point de vue, au contraire, elle devient, de par la volonté de Dieu, un vrai *moyen* au regard du but essentiel de la vie présente : obtenir pour nous-mêmes et pour les autres âmes la possession du ciel, au plus haut degré possible. Et, à ce titre, l'exercice de la vie contemplative en cette terre sera soumis à la loi essentielle de tout moyen : *tantum quantum juvat ad finem*, nous devrons l'employer dans la mesure où il sert au but. Et cette mesure ne sera pas toujours « le plus possible », car, de par la volonté de Dieu encore, nous devons travailler au salut de nos frères, non seulement par la prière offerte pour eux, mais aussi par notre action extérieure, exhortations, enseignement... par l'exercice même de la miséricorde corporelle qui les aidera dans leur pèlerinage et nous fera gagner leurs cœurs pour Dieu. Voilà pourquoi, tout en gardant la première place par sa valeur intrinsèque et comme fondement et âme de l'action, la vie contemplative, dans la vie présente, n'a pas la primauté et le domaine sans limite qu'elle aura au ciel » (p. 347 à 350).

A. LEMONNYER, O. P. — *La vie humaine.* — Desclée, 1926.

C'est le texte, traduit et commenté, des questions 179 à 189 de la 2^a $2^{æ}$ sur les *Etats*, que le P. Janvier exposait de son côté, dans la chaire de Notre-Dame en 1924.

D'une note copieuse du P. Lemonnyer, contenue dans ce volume (p. 562 à 567) il résulte que selon

S. Thomas, (mais non pas sans quelque indécision ou flottement), le troisième genre de vie reconnu par S. Augustin, la *vie mixte*, composée de contemplation et d'action (q. 179, a. 2) doit s'entendre : 1° non pas d'une vie où il y aurait de la contemplation et de l'action, sans liaison positive de l'une à l'autre ; — 2° ni seulement d'une vie où l'une des deux formes, contemplative, active, serait ordonnée à l'autre ; car « si la contemplation est ordonnée à l'action, nous n'avons plus qu'une vie active ; si l'action est ordonnée à la contemplation, nous n'avons plus qu'une vie contemplative » (q. 181, a. 1 et a. 2) ; — 3° ni même d'une vie dans laquelle la contemplation est ordonnée à une action toute consacrée au bien commun, comme la vie des religieux voués aux œuvres de la vie active, en vue de Dieu : ceux-là ne seront pas entièrement privés du fruit de la vie contemplative, parce que l'action dérive chez eux de la contemplation des choses divines (q. 188, a. 1). Mais leur vie n'est pourtant encore qu'une vie active : « la connaissance contemplative ne pénètre pas dans ce cas, par son essence, dans la vie active ; jamais, en effet, la vérité n'est recherchée pour elle-même dans ce domaine des actions humaines, qui n'ont jamais qu'une vérité contingente ».

Il reste que la vie active, au lieu de n'être livrée qu'à des occupations extérieures, comme faire l'aumône, exercer l'hospitalité, soit ordonnée à l'action, et au bien commun, mais par *les seuls actes qui dérivent de la plénitude de la contemplation*, deux surtout : *l'enseignement des choses divines et la prédication*. Ces deux actes ont, ou peuvent avoir, avec la contemplation, une liaison unique, et telle que n'en comporte aucune autre action extérieure. Enseignement et prédication relèvent de la vie contemplative par leur contenu, car ce contenu, ils le lui empruntent, et ainsi la contemplation pénètre essentiellement dans la vie active par ce double moyen. Et il en résulte une forme de vie, sinon simple et tout à fait irréductible à la contemplation et à l'action, du moins originale, non moins que parfaite, la plus parfaite même qui puisse être, et la plus méritoire : « d'où il suit, déclare S. Thomas, qu'il est plus agréable à Dieu de nous voir appliquer notre âme et celle des autres à la contemplation qu'à l'action » ($2^a\,2^{ae}$, q. 182, a. 2) ; notre âme, par la vie contemplative ; celle

des autres, par un enseignement et une prédication nourris de vérité contemplative.

R. PLUS. — « *Comment toujours prier.* » — Apost. de la Prière, 1925.

Être toujours uni à Dieu, vivre présent à Dieu par le Christ présent en nous, serait la perfection. Exige-t-elle, comporte-t-elle une prière permanente? — Entendue d'une concentration toujours actuelle des facultés en Dieu, d'une pensée toujours actuellement occupée de Dieu, la prière permanente serait chimère, impossibilité, danger. Les réalités de la vie présente nous sollicitent, et c'est le devoir lui-même qui nous précipite au milieu de ces contingences; nous ferions un effort désespéré et sans résultat pour arriver à penser explicitement à Dieu en même temps que nous sommes accaparés par mille soucis et obligations. Ces obligations, ces soucis, c'est la volonté de Dieu même, en partie « signifiée », et de « bon plaisir » en partie, comme l'enseigne S. François de Sales. S'assurer, à certains moments, donnés pleinement et uniquement à Dieu, dans l'oraison surtout, une provision d'intentions explicites pour Dieu, — textes, prières vocales, aspirations, — qui viendront dans le cours de la journée relever jusqu'à Dieu notre vie entière sans en changer l'ordonnance, réglée par le devoir d'état; — charger ainsi en quelque sorte nos accumulateurs chaque matin, par l'oraison bien faite et par la communion fervente, en vue des dépenses quotidiennes d'énergie; c'est « prier toujours » de la seule manière que comporte la faiblesse humaine.

Le P. PLUS expose, dans un opuscule plein de charme, les *Principes* dont il faut tenir compte quand on veut enseigner aux âmes l'union à Dieu : *a*) un principe de *psychologie :* on ne peut, sauf exception, appliquer constamment son esprit à Dieu; *b*) un principe de *morale* : être uni à Dieu de volonté, l'emporte sur être uni de souvenir avec Lui; *c*) un principe *d'ascétisme* : le souvenir fréquent de Dieu aide beaucoup à l'union intime de volonté avec Lui. Principes qui passent dans ces formules brèves, expliquées au cours de la brochure : Toujours penser à Dieu est impossible. Toujours penser à Dieu n'est pas nécessaire. Souvent penser à Dieu est très utile.

L'esquisse d'une *Pratique* de ce recueillement forme la seconde partie de l'opuscule. Le programme, très abordable, comporte trois règles : 1) bien faire son oraison ; 2) faire de tout une oraison ; 3) semer en tout de l'oraison ; c'est-à-dire semer le plus possible, au long de ses journées — ici encore, raisonnablement — des aspirations vers Dieu : avec la résolution bien arrêtée de ne pas laisser le formalisme ou le surmenage s'introduire par cette porte dérobée. Pratiqués avec discrétion, et selon une mesure que dictera l'expérience, et que contrôlera la direction, *l'oraison jaculatoire* et l'exercice assidu de la *présence de Dieu* paraissent les moyens les plus accommodés et les industries les plus sûres pour parvenir à l'union permanente avec Dieu, telle que — à moins de faveurs mystiques, pour lesquelles il n'existe ni recettes ni code — il est possible au chrétien de l'obtenir, par son concours actif aidant la grâce.

Mgr LAGRANGE. — *Lettres choisies de S. Jérôme* (latin et traduction) — de Gigord, 1921.

Saint Jérôme (340-420) a fait passer dans la société romaine du IV^e^ siècle un large courant de vie chrétienne, et prêché ouvertement la pratique des conseils de perfection. Il applique à l'étude des choses religieuses, dans sa célèbre Epître XXII à Eustochium, fille de sainte Paule (*De custodia virginitatis*, P. L., t. 22, Opera S. Hieron., t. I, n° 108) le passage évangélique qui concerne Madeleine aux pieds de Jésus : « *Esto et tu Maria, cibis præferto doctrinam. Sorores tuæ cursitent et quærant quomodo Christum hospitem suscipiant. Tu, semel sæculi onere projecto, sede ad pedes Domini, et dic : Inveni eum quem diligit anima mea, tenebo eum, nec dimittam (Cant. 3, 8); et ille respondeat : Una est columba mea, perfecta mea ; una est matri suæ, electa genitrici suæ, scilicet cœlesti Jerusalem.* »

Et il expose en détail le programme d'occupations et de vertus de l'âme ainsi dévouée à Dieu : lecture, prière, recueillement, fuite de la vaine gloire surtout : *hoc vitio pauci admodum sunt qui caruerint* [1].

[1] Dans les *Lettres choisies*, Lettre IX (pp. 157 à 161). Montalembert l'appelait le Code de la virginité chrétienne.

15.

JÉSUS ET JÉSUS CRUCIFIÉ.

I

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — « Jésus, et Jésus crucifié » (1 Cor., 2, 2); tel est l'abrégé de la Religion, le précis vigoureux de la Foi, la substance de l'Evangile, l'école de toutes les vertus, la source de tous les mérites. Ouvrons ce « livre de la foi » — c'est le nom dont saint Philippe Béniti appelait le Crucifix. Nous y lirons : 1° la *déclaration la plus authentique du Renoncement;* 2° la *révélation totale de l'Amour du Christ;* 3° la *réponse complète au problème du Mal.*

2. *La composition de lieu.* — Représentons-nous saint Paul, faisant profession, en présence des Grecs frivoles et sensuels de Corinthe, de « ne connaître que Jésus, et Jésus crucifié ». Au sommet de la ville, sur l'énorme Acrocorinthe, « Cypris, patronne de Corinthe, avait une chapelle servie par mille prêtresses; des pèlerins innombrables gravissaient la montagne, et l'on prêtait aux servantes de volupté un pouvoir d'intercession. Mais il (saint Paul) jugeait les démons de la chair moins redoutables que l'orgueil des faux sages » (E. BAUMANN, *Saint Paul*, p. 199).

Logé chez Aquila et Priscille, Paul établit bientôt dans la maison du prosélyte Titus Justus le centre de son apostolat. Il se présente aux Corinthiens, « infirme, craintif et tremblant » (1 Cor., 2, 3), « non pas qu'il fût alarmé par son amour-propre, car il était bien résolu à ne plus faire de frais d'éloquence (comme à Athènes), et à prêcher simplement Jésus crucifié, objet de scandale pour les Juifs, objet de folie aux yeux des Gentils » (F. PRAT, *Saint Paul*, p. 180).

3. La *grâce à demander.* — *Omnipotens sempiterne Deus, qui humano generi, ad imitandum humilitatis exemplum, Salvatorem nostrum carnem sumere et crucem subire fecisti; concede propitius, ut et patientiæ ipsius habere documenta, et resurrectionis consortia mereamur. Per eumdem Dominum (Dom. in Palmis).*

1. — La loi du Renoncement.

La Passion, c'est la promulgation définitive de la loi chrétienne du *Renoncement;* assise fondamentale de l'édifice spirituel.

Loi claire, et nettement formulée : « *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même* » (Mat., 16, 24). Jésus-Christ n'a pas laissé d'équivoque sur ce point essentiel. Et ceux qu'il a chargés de nous instruire nous ont, à l'envi, transmis ce point de doctrine. Qu'il s'agisse de Matthieu ou de Jean, de Pierre ou de Paul, de Jacques ou de Jude, tous répètent ce même enseignement; parce que le Maître n'a cessé de l'inculquer, depuis l'annonce des béatitudes du Royaume (Mat. 5) jusqu'à celle de sa mort sur la croix (Mat., 20). « *Le Fils de l'homme sera livré aux Gentils, et mis à mort sur une croix* », voilà le sort tragique que Jésus attend, et l'annonce qu'il ne cesse de faire entendre au plus fort de ses miracles et de ses succès (Mat., 16, 21; 26, 2; Marc., 9, 30; Luc, 9, 22). Or, le disciple ne peut pas être traité mieux que le maître (Luc, 6, 40; 14, 27).

Loi austère, certes, et peu engageante. Jamais elle n'obtiendra l'assentiment de la raison; elle n'offre rien qui puisse plaire à la nature, ni être accepté sans répugnance. A l'homme, elle impose des privations dont s'effraient ses instincts les plus légitimes; elle introduit au milieu de nous-mêmes une guerre sans merci. C'est une mort volontaire qu'elle exige, en permanence; pas un âge de la vie qui en soit dispensé; de répit, aucun; de trêve, jamais. *Semper mortificationem Jesu in corpore*

nostro circumferentes (II Cor., 4, 10). — Aussi, pas d'effort que l'homme ne tente pour y échapper; il déploie, pour l'éluder, la plus habile stratégie. Il en conteste les applications, sinon le principe; il cherche des compromis, il invoque des excuses; bref, il se dérobe, et il demande grâce.

Loi très justifiée, pourtant. — Justifiée, elle le serait assez par sa divine provenance, car c'est Jésus qui la promulgue (*qui non mentitur Deus*, Tit., 1, 2). Jésus n'est pas de ces législateurs hautains, contre lesquels lui-même s'indigne, qui font peser sur les épaules des autres un joug intolérable (Mat., 23, 4). Il peut dire aux siens : « Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose? » (Luc, 22, 36) Son invitation n'a rien d'un piège : « Venez à mon école », déclare-t-il, *discite a me;* « car je suis doux et humble de cœur » (Mat., 11, 29) [1].

Justifiée, elle l'est aussi, et d'une manière éclatante, par le témoignage des faits; c'est-

[1] « Venez à moi ». Directement, la parole est à l'adresse des foules qui le suivent, « harassées et gisant à terre comme des brebis sans pasteur ». Les Pharisiens les surchargent de pratiques minutieuses; mais peine inutile, ce fardeau d'observances extérieures les fatigue, sans leur donner en retour la paix du cœur. Le nouveau Maître parle de « son joug » comme fait Dieu dans l'Ancien Testament; il invite les hommes de bonne volonté à « apprendre de lui », c'est-à-dire à se mettre à son école, à se faire ses disciples. Et il donne la raison qui doit rendre son appel persuasif : « car je suis doux et humble de cœur ». Avec ses disciples, il n'a rien de la dureté et de l'orgueil des Pharisiens; il ne conteste pas, il ne crie pas, il ne brise pas le roseau froissé, il n'éteint pas ce qui fume encore. La source de son humilité et de sa bonté est en lui, dans « son cœur », rempli de dévouement et de tendresse pour les hommes » (A. DURAND, *Evangile selon S. Matthieu*, p. 193).

à-dire par sa noblesse et par sa bienfaisance visible. *Lex Domini immaculata, convertens animas* (Ps. 18). — Etranger ou rebelle au renoncement, l'homme se diminue, l'égoïsme envahit les cœurs et corrompt les mœurs; la famille languit, la cité se dépeuple; l'or et la chair imposant leur tyrannie, l'injustice prévaut, et le crime pullule... Qu'on laisse, au contraire, le renoncement, chrétien d'inspiration et de pratique, s'exercer dans sa belle vigueur, âpre mais mesurée : les vertus s'épanouissent, l'héroïsme fleurit et s'acclimate, les âmes s'élèvent; et tout l'ordre social se ressent de cette montée des âmes. Les faits les plus notoires donnent raison à l'Evangile : c'est « en perdant sa vie qu'on la met en sûreté » (Mat., 16, 25). Paradoxe, en apparence: bien plutôt vérité, que l'expérience journalière confirme. C'est en brisant sa volonté que l'homme fait l'éducation de sa volonté; c'est en meurtrissant sa vie que l'homme gouverne sa vie [1].

Justifiée, elle l'est surtout par l'infinie Sagesse dont elle porte la marque. — Il était digne de la sagesse de Dieu de confondre et de vaincre Satan par les armes dont l'adversaire s'était servi; plus exactement, de l'humilier dans le dessein même qu'il avait formé pour nous perdre. C'est en persuadant aux hommes de se fier à leurs propres lumières que le serpent les avait déçus et perdus; une race

[1] Consulter A. Eymieu, *La loi de la vie* (Perrin). — Ollé-Laprune, dans *Le prix de la vie* (ch. 22), a montré comment le renoncement est la loi de toute vie qui n'est pas la vie pleine, et comment le sacrifice, qui semble détruire, vivifie (Belin, 1894, p. 279 à 283). Nous en citons plus loin un passage.

nouvelle devait surgir, grâce au Christ, qui mettrait son effort à humilier cette prétention. Fasciné par le trompeur, l'homme est tombé dans la plus humiliante idolâtrie; il fallait humilier cette honteuse sagesse, en lui opposant la folie de la croix. — Telle est la solide considération par laquelle BOSSUET nous fait entendre pourquoi Dieu a choisi la croix comme remède à l'idolâtrie de tous les temps :

« Nouveau et admirable dessein de la divine Providence! Dieu avait introduit l'homme dans le monde, où, de quelque côté qu'il tournât les yeux, la sagesse du Créateur reluisait dans la grandeur, dans la richesse, et dans la disposition d'un si bel ouvrage. L'homme cependant l'a méconnu : les créatures, qui se présentaient pour élever notre esprit plus haut, l'ont arrêté; l'homme aveugle et abruti les a servies; et non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ses propres mains. Des fables, plus ridicules que celles que l'on conte aux enfants, ont fait sa religion : il a oublié la raison; Dieu la lui veut faire oublier d'une autre sorte. Un ouvrage dont il entendait la sagesse ne l'a point touché; un autre ouvrage lui est présenté, où son raisonnement se perd, et où tout lui paraît folie : c'est la croix de Jésus-Christ. Ce n'est point en raisonnant qu'on entend ce mystère; c'est en captivant son intelligence sous l'obéissance de la foi; c'est en détruisant les raisonnements humains, et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu (II Cor., 10, 5).

En effet, que comprenons-nous dans ce mystère où le Seigneur de gloire est chargé d'opprobres; où la sagesse divine est traitée de folie; où celui qui, assuré en lui-même de sa propre grandeur, n'a pas cru s'attribuer trop quand il s'est dit égal à Dieu, s'est anéanti lui-même jusqu'à prendre la forme d'esclave et à subir la mort de la croix? (Phil., 2, 7). Toutes nos pensées se confondent, et comme disait S. Paul, il n'y a rien de plus insensé à ceux qui ne sont pas éclairés d'en haut.

Tel était le remède que Dieu préparait à l'idolâtrie. Il connaissait l'esprit de l'homme, et il savait que ce

n'était pas par raisonnement qu'il fallait détruire une erreur que le raisonnement n'avait pas établie. Il y a des erreurs où nous tombons en raisonnant, car l'homme s'embrouille souvent à force de raisonner; mais l'idolâtrie était venue par l'extrémité opposée; c'était en éteignant tout raisonnement, et en laissant dominer les sens, qui voulaient tout revêtir des qualités dont ils sont touchés. C'est par là que la Divinité était devenue visible et grossière. Les hommes lui ont donné leur figure, et ce qui était plus honteux encore, leurs vices et leurs passions. Le raisonnement n'avait point de part à une erreur si brutale. C'était un renversement du bon sens, un délire, une frénésie. Raisonnez avec un frénétique, et contre un homme qu'une fièvre ardente fait extravaguer, vous ne faites que l'irriter, et rendre le mal irrémédiable; il faut aller à la cause, redresser le tempérament, et calmer les humeurs dont la violence cause de si étranges transports. Ainsi ce ne doit pas être le raisonnement qui guérisse le délire de l'idolâtrie. Qu'ont gagné les philosophes avec leurs discours pompeux, avec leur style sublime, avec leurs raisonnements si artificieusement arrangés? Platon, avec son éloquence qu'on a crue divine, a-t-il renversé un seul autel où ces monstrueuses divinités étaient adorées? Au contraire, lui et ses disciples et tous les sages du siècle ont sacrifié au mensonge; ils se sont perdus dans leurs pensées; leur cœur insensé a été rempli de ténèbres, et sous le nom de sages qu'ils se sont donné, ils sont devenus plus fous que les autres (Rom., I, 21), puisque, contre leurs propres lumières, ils ont adoré les créatures...[1].

C'est ainsi que Dieu a fait voir par expérience, que la ruine de l'idolâtrie ne pouvait pas être l'ouvrage du seul raisonnement humain. Loin de lui commettre la guérison d'une telle maladie, Dieu a achevé de le confondre par le mystère de la croix; et tout ensemble il a porté le remède jusqu'à la source du mal.

L'idolâtrie, si nous l'entendons, prenait sa naissance dans ce profond attachement que nous avons à nous-mêmes. C'est ce qui nous avait fait inventer des dieux semblables à nous; des dieux qui en effet n'étaient que

[1] BOSSUET, s'attardant à cette constatation de l'impuissance des sages, commente l'Apôtre (Rom., I, 18), puis continue.

des hommes sujets à nos passions, à nos faiblesses et à nos vices ; de sorte que sous le nom des fausses divinités, c'était en effet leurs propres pensées, leurs plaisirs et leurs fantaisies que les Gentils adoraient.

Jésus-Christ nous fait entrer dans d'autres voies. Sa pauvreté, ses ignominies et sa croix, le rendent un objet horrible à nos sens. Il faut sortir de soi-même, renoncer à tout, tout crucifier pour le suivre. L'homme arraché à lui-même, et à tout ce que sa corruption lui faisait aimer, devient capable d'adorer Dieu et sa vérité éternelle, dont il veut dorénavant suivre les règles.

Là périssent et s'évanouissent toutes les idoles, et celles qu'on adorait sur les autels, et celles que chacun servait dans son cœur. Celles-ci avaient élevé les autres. On adorait Vénus, parce qu'on se laissait dominer à l'amour sensuel, et qu'on en aimait la puissance. Bacchus, le plus enjoué de tous les dieux, avait des autels, parce qu'on s'abandonnait et qu'on sacrifiait, pour ainsi dire, à la joie des sens, plus douce et plus enivrante que le vin. Jésus-Christ, par le mystère de sa croix, vient imprimer dans les cœurs l'amour des souffrances, au lieu de l'amour des plaisirs. Les idoles qu'on adorait au dehors furent dissipées, parce que celles qu'on adorait au-dedans ne subsistaient plus : le cœur purifié, comme dit Jésus-Christ lui-même, est rendu capable de voir Dieu (Mat., 5, 8) ; et l'homme, loin de faire Dieu semblable à soi, tâche plutôt, autant que le peut souffrir son infirmité, à devenir semblable à Dieu... » (BOSSUET, *Disc. sur l'Hist. Univ.*, 2e partie, ch. 25) [1].

Mais pour nous faire accepter pareille leçon, c'était trop peu d'une promulgation claire et pressante ; trop peu, de l'expérience toujours concluante qui lui donne raison ; trop peu, des motifs supérieurs qui l'appuient. Toujours nous serons faibles contre nous-mêmes. Or, c'est

[1] BOSSUET fait voir plus loin, que « tous les sens, toutes les passions, tous les intérêts, combattaient pour l'idolâtrie ». L'Église a triomphé de tout, par le mystère de la croix (ch. 26).

en nous-mêmes qu'il s'agit de porter le fer et le feu. Cent tyrans nous captivent; mais ces tyrans, nous les aimons. Des fièvres malignes nous consument; mais ces fièvres nous transportent et nous enivrent. Que ce mal est profond! et aggravé encore par les audaces d'une civilisation de scandale, et par l'apport héréditaire des générations... — A notre faiblesse il fallait l'encouragement d'un exemple hors de pair. Jésus l'a donné. Il peut dire : *Exemplum dedi* (Jo., 13, 15).

Saint Paul ne sait par quels mots assez énergiques il pourra exprimer l'état où le Christ s'est réduit. *Exinanivit semetipsum;* et, allant plus loin, *humiliavit se* (Phil., 2, 7 et 8). Par les abaissements de l'Incarnation, il a humilié sa nature humaine, à laquelle étaient dus tous les hommages, parce qu'elle était, de droit, souveraine de l'univers créé. Mais la Passion, avec ses humiliations inconcevables, avec ses souffrances qui passent toute mesure, marque le suprême degré de ces appauvrissements, qui l'ont rendu méconnaissable.

Et c'était pleinement délibéré; *quia voluit* (Is., 53, 7). Car ne nous figurons pas la Passion comme un accident imprévu, comme une sorte de catastrophe inattendue qui serait venue terminer, par un coup brutal et soudain, une carrière destinée à un sort glorieux. De la véritable carrière du Christ, — du Christ tel que Dieu nous l'a donné — la Passion est le couronnement. Voyons-y, non pas un drame fortuit, mais l'exécution d'un dessein divin, duquel l'Église chante : *fulget crucis mysterium.* Reconnaissons-y le dernier et décisif épisode de cette lutte que Jésus-Christ est venu inau-

gurer et organiser contre Satan, la chair, et le monde, ces trois conjurés, hostiles à Dieu. Cette lutte, il l'a commencée dès l'Incarnation, par une naissance humble, pauvre et souffrante. Il l'a poursuivie au désert, et durant sa vie publique, par le combat direct contre Satan et les puissances infernales (Mat.. 4; Luc, 10). Il l'achève sur la croix (Col., 2, 14 et 15).

Aussi la croix résume-t-elle, d'un mot expressif, toute l'entreprise du renoncement, le programme entier du perfectionnement chrétien : toute la morale, toute l'ascèse, toute la mystique, et toute la sainteté.

2. — La révélation de l'Amour.

Pour imiter et pour suivre sérieusement Jésus-Christ, il faut l'aimer ardemment. Pour l'aimer comme il mérite de l'être, il faut le connaître. Cette connaissance, si elle demeure superficielle, sera impuissante et stérile; elle n'aura de force et de fécondité que si elle nous introduit dans la vie profonde du Dieu fait homme, en nous initiant à ses pensées les plus secrètes, c'est-à-dire au grand œuvre qui, dominant sa vie, en fait l'unité; bref, en nous révélant le fond de son Cœur. Nul n'y entrera sans y trouver gravé le Sacrifice.

1. Le Sacrifice, la chose sacrée par excellence! Quelle autre nous est plus nécessaire? Sans le Sacrifice, l'homme demeure éloigné de Dieu, incapable de l'honorer, et privé de ses dons. Mais quelle autre nous est plus impossible? Le Sacrifice, hommage digne d'un Dieu, et réparation adéquate après l'offense faite à un Dieu; qui pouvait nous le donner? Tous

les actes sacrificiels et toutes les offrandes victimales, accumulés par les hommes pour adorer et pour expier dignement, restaient à jamais impuissants (Heb., 10, 6). C'est pour offrir le Sacrifice indispensable et parfait que le Verbe se fait homme. Dès le berceau, ce soin l'occupe, et va remplir toute sa vie. Ce grand ouvrage ne sera terminé en ce qui concerne le Christ — car il faut qu'il se complète en nous et par nous (Col., 1, 24) — que sur la croix, après le dernier soupir de Jésus. Mais toutes ses actions, dès l'Incarnation, ont pris devant Dieu cette signification et cette valeur.

« De fait, si la passion proprement dite tranche incontestablement sur l'ensemble de la vie du Christ par une somme extraordinaire de souffrances et d'expiations, il paraît certain aussi que la partie antérieure de sa vie n'a pas été exempte d'immolation, et qu'on y trouve à tout le moins l'humilité, le travail, la pauvreté volontaire, le dépouillement, dans une mesure qui suffit largement à une expiation actuelle. Et n'y a-t-il pas en vérité une équivalence d'immolation jusque dans ce libre anéantissement du Sauveur, renonçant à la gloire et se soumettant aux conditions d'une vie mortelle, comme parlent le cardinal de Bérulle et Tomassin, à la suite de S. Paul?

« Or, par ailleurs, le Christ n'a cessé de se tenir intérieurement devant son Père en état d'oblation. Puisque cette oblation constante s'est appliquée à une immolation, réelle ou équivalente, également ininterrompue, il y a toutes raisons, semble-t-il, d'affirmer qu'il en est résulté un sacrifice perpétuel.

« Est-il même nécessaire de recourir à cette continuité d'immolation, pour justifier le sacrifice de la vie entière du Christ?

« Il semble bien que l'actualité de l'oblation suffise à la réalité du sacrifice. On le voit assez clairement par la messe, qui est un véritable sacrifice, bien que le Sauveur se contente d'y offrir son immolation passée.

Et on le voit également bien par la dernière Cène, où le Sauveur offre à l'avance son immolation future.

« Sans doute, à la Cène et à la Messe, l'oblation s'accompagne d'un rite, parce que le Christ est rendu présent sous le voile d'un sacrement et qu'il s'agit d'un sacrifice sensible destiné à l'Église. Mais il n'y a aucune raison de chercher cet élément rituel dans le sacrifice direct du Sauveur. Il peut donc y avoir une oblation de son immolation sanglante, séparée de cette immolation elle-même et antérieure à elle, qui, sans revêtir la forme d'un rite extérieur, soit néanmoins réellement et proprement sacrificielle.

« N'est-ce pas une oblation de cette sorte, dont parle l'auteur de l'Épître aux Hébreux, lorsqu'il nous montre le Christ, dès son entrée en ce monde, s'offrant en remplacement des hosties anciennes? En se présentant, au premier instant de son Incarnation, comme victime, en s'offrant et se dédiant dès ce moment à la mort, Jésus paraît bien inaugurer son grand sacrifice, pour le continuer toute sa vie mortelle. C'est la pensée, en particulier, des deux célèbres commentateurs : Corneille Lapierre et Bernardin de Picquigny. C'était déjà, au fond, celle de l'illustre Salmeron.

« Peut-être se placera-t-on à un point de vue plus juste encore, si l'on envisage l'oblation du Christ par rapport à cette réalité continue qu'est sa vie terrestre, non précisément en tant que vie de souffrance et d'immolation, mais plutôt en tant que vie proprement et simplement humaine.

« Il semble bien, en effet, qu'indépendamment de toute souffrance ou actuelle immolation, le Christ, constitué Souverain Prêtre, n'ait pas cessé un seul instant de se tenir devant son Père dans une attitude sacerdotale, ni de s'offrir en hostie vivante d'adoration, de réparation, de prière et d'amour. Attitude spirituelle et intérieure, mais qui ne laisse pas de se traduire au dehors, ou plutôt qui saisit tout son être et consacre son activité entière. C'est l'hommage de la religion totale. A ce titre, c'est la réalisation parfaite du sacrifice que l'homme doit être lui-même à Dieu.

« Le sacrifice ainsi compris a commencé avec la vie du Christ, et il est dès lors inséparable de lui-même. Dans la passion et dans la mort, il ne fait que se con-

tinuer, sous une forme particulière, qui est celle de la suprême expiation pour la rédemption définitive.

« On dira peut-être que le sacrifice du Christ, envisagé de la sorte, est un sacrifice purement moral, tel que peut l'offrir de lui-même tout homme religieux.

« Et l'on aura pleinement raison, si par sacrifice moral on entend un sacrifice non rituel. Or, il faut le répéter, quand il s'agit du Christ hors de l'Eucharistie, il ne peut être question de rite, parce que le Christ n'offre pas une victime prise en dehors de lui, mais s'offre directement lui-même. Son sacrifice personnel ne peut être que moral, parce qu'il consiste essentiellement dans son oblation, et que son oblation est, essentiellement aussi, un acte intérieur ou une attitude de son esprit et de son cœur devant Dieu.

« A ce point de vue, le sacrifice même de la croix ne paraît pas différer du sacrifice que tout homme peut offrir de lui-même, en se livrant à la mort pour l'amour de Dieu. Ainsi les martyrs. L'oblation du Sauveur en croix est cependant qualifiée expressément de sacrifice, ou plutôt présentée comme le sacrifice par excellence, vers lequel tous les autres sont orientés. Pourquoi? Parce que c'est l'oblation de Celui que l'Écriture nous dit constitué Prêtre souverain, pour s'offrir personnellement en victime digne d'être agréée de Dieu et capable de racheter les hommes. Tout en étant d'ordre moral, elle n'en est pas moins d'ordre éminemment sacrificiel.

« Or, de même que le Christ s'est offert dans les tourments de la Passion, ainsi il a pu s'offrir, et incontestablement il s'est offert, à chaque instant de sa vie mortelle, sous l'impulsion de la même charité sans bornes, dirigeant vers le Père toutes ses puissances et tous ses actes humains, réalisant d'une manière idéale le sacrifice d'adoration, de louange, de glorification, d'amour, que la créature libre doit offrir d'elle-même au Créateur.

« Le sacrifice ainsi offert est le même que tout homme a le devoir d'offrir : mais le Christ l'a offert avec une perfection exemplaire et à un titre spécial. Il l'a offert, non seulement en son propre nom, mais au nom de tous les hommes et pour tous les hommes en qualité de Prêtre véritable et souverain. Car il est le premier-né de toute créature et le Fils de l'homme par excellence, le Chef et le Prêtre de l'universelle création. Ses frères

en humanité ne peuvent s'offrir dignement qu'à son imitation ; bien plus, dans une dépendance étroite à son égard, par la fusion intime de leur oblation avec la sienne : de telle sorte que leur sacrifice ne peut être qu'une extension et un prolongement du sien.

« L'Écriture, dira-t-on encore, n'invite pas à étendre ainsi le sacrifice du Christ à sa vie entière, mais parle uniquement de l'oblation réalisée par la mort pour la rédemption du monde.

« Cela est très vrai. Mais l'Écriture ne dit pas non plus expressément que le Sauveur se soit offert en sacrifice à la Cène ; et les Protestants ont pu arguer de ce silence, en forçant par ailleurs la portée des textes relatifs à l'unique oblation sanglante, pour prétendre qu'en dehors de la croix il était interdit de parler d'un réel sacrifice du Christ, même à la messe. Il est cependant de foi que le Christ s'offre en vrai et propre sacrifice sur l'autel. Le langage de l'Écriture est donc à interpréter avec plus de largeur.

« Précisément, on peut dire que, bien examiné, il conduit logiquement à l'idée que nous avons exposée. Il faut partir de ce fait, que l'oblation du Christ en croix se distingue formellement de son immolation : celle-ci est l'œuvre des Juifs déicides ; l'oblation est l'acte personnel du Christ Souverain Prêtre. Or cet acte spirituel et moral d'oblation, en s'appliquant *hic et nunc* à l'immolation sanglante, a constitué le grand sacrifice rédempteur, auquel a été attaché définitivement notre salut. Mais, étant indépendant de l'immolation, et inséparable de l'âme humaine du Sauveur, il a pu s'appliquer aussi, et il s'est même forcément appliqué, à toute la vie antérieure du Christ, à travers les multiples circonstances, intérieures et extérieures, qui l'ont marquée. Il en est résulté un sacrifice continu, qui n'est pas le sacrifice sanglant et proprement rédempteur, qui y conduit seulement et le prépare, mais qui n'en est pas moins, dans un sens réel, le sacrifice parfait, qui donne à Dieu sa vraie gloire » (M. LEPIN, *L'Idée du Sacrifice de la Messe d'après les théologiens depuis l'origine jusqu'à nos jours;* Beauchesne, 1926, p. 741 à 743).

L'oblation volontaire que Jésus a faite de sa mort sur la croix, tel est le Sacrifice unique.

Vrai sacrifice, selon la doctrine du concile de Trente (sess. XXII) et de toute la Tradition [1]. Les sacrifices de l'ancienne alliance en étaient la figure, l'agneau immolé surtout. Ces annonces figuratives trouvent ici leur réalisation. Isaïe avait contemplé le Serviteur de Dieu donnant sa vie pour le péché (Is., 53). Et Jésus, au moment de souffrir, déclare qu'il va se sacrifier pour le salut du monde (Jo., 17, 19).

2. Pénétrons avec un religieux respect dans le Saint des Saints du nouveau Temple, — dans le Cœur de Jésus — où s'accomplit ce Drame, à la fois si tragique par le dehors et si saint par le dedans. Cherchons, moins en curieux qu'en fidèles, à pénétrer le sens de cette Liturgie divine; demandons-en l'intelligence à l'Esprit-Saint qui en est l'auteur; *in interiora velaminis* (Heb. 6, 19). — Que voyons-nous dans la Passion de Jésus-Christ?

a) Une immolation sanglante, d'abord. C'est elle qui frappe tristement les yeux. Jésus, soumis au plus barbare des supplices, est inhumainement conduit, comme l'agneau, à la boucherie, *agnus mansuetus ductus ad victimam* (Jer. 11, 19; Is. 53, 7).

Est-ce là le Sacrifice? A ce compte, les bourreaux seraient des sacrificateurs, tandis

[1] M. DE LA TAILLE, *Mysterium fidei* (1921), ch. 2, *De Sacrificio in Passione peracto* (Elucidatio II). La Passion a été un Sacrifice proprement dit : aucun élément, visible ou invisible, d'un vrai sacrifice n'y manque. L'auteur cite et commente : Is. 52, 13; 53, 1 (cf. Act. 8, 32; 1 Pet. 2, 26; Marc 9, 11, Mat. 8, 17); Marc 10, 45; Mat. 20, 28; I Pet. 1, 18; Eph. 1, 7; I Tim., 2, 6; Tit. 2, 14; Heb. 9, 12 (partout la même racine, λύτρον, prix du rachat); — puis les Pères, abondants et précis sur ce sujet (p. 20 et suiv.)

qu'ils demeurent aussi étrangers que possible au Sacrifice; ce qui en fait la dignité et la valeur échappe à leur action comme à leur intention. Instruments aveugles d'un mystère qui les dépasse, à la lettre « ils ne savent pas ce qu'ils font » (Luc. 23, 34). Des milliers de persécuteurs et de bourreaux, depuis, ont passé, tous semblables à ces exécuteurs, aveugles, stupides, ou haineux. Ils n'entendent rien au Sacrifice de la Croix.

b) Le Sacrifice est ailleurs. Ce qui le constitue, ce n'est pas le sang répandu, mais le sang offert; c'est-à-dire l'oblation de la victime par le prêtre : acte intérieur et sacré, seul acte vraiment sacrifical. — Cette oblation, Jésus l'a réalisée avec une perfection sans égale, *semet-ipsum obtulit* (Heb. 9, 14). Toute sa vie d'âme s'est en quelque sorte concentrée dans cette offrande, par un constant et suprême effort de Religion. Et cette intention sacerdotale, la plus parfaite que le ciel et la terre aient vue, a trouvé son expression sensible, rituelle, liturgique, à la Cène; là, Jésus-Christ s'est dédié et dévoué en qualité d'hostie; *voluntaria et activa dedicatio sui ipsius, ut hostiæ, in cultum Dei, est a Christo peracta sensibiliter, ritualiter, liturgice.* — Nous qui aspirons à goûter le Christ, pourrions-nous demeurer étrangers à cette intention sacerdotale, qui donne seule à sa Passion sa signification de Sacrifice? Apprenons ici notre devoir; entrons en partage de ces actes d'offrande qui, de la Cène au Calvaire, montent vers Dieu comme l'encens d'un seul et même sacrifice (Exod. 29, 13; Levit., 21, 6; Apoc., 8, 3).

c) Et toutefois, la raison dernière de cette oblation nous échapperait si le Cœur de Jésus ne nous était ici révélé, c'est-à-dire pleinement ouvert. Il l'est, par une permission du Père, pour achever de nous instruire et de nous attirer. Le soldat qui perce de sa lance le côté du Sauveur (Jo., 19, 34) accomplit, sans le savoir, cette volonté de Dieu. Le voile du Temple est déchiré; le Saint des Saints nous est ouvert, *habemus accessum* (Eph. 2, 18). Voici, à découvert, l'éternel et inexprimable Amour; l'amour de Dieu pour nous, qui, plus fort que la mort, ne s'est pas reposé qu'il n'eût franchi pour nous la mort, afin de nous donner la vie (Cant., 8). Voici Jésus tout entier. Nous tenons le premier et le dernier mot de son Mystère : *dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (Gal. 2, 20).

Il fallait la Croix pour nous communiquer dans toute sa beauté cet enseignement sublime. Certes, l'Amour de Dieu pour nous s'est déclaré par d'inimitables ouvrages, dès l'Incarnation. Jésus enfant n'est qu'amour; Jésus qui enseigne est amour; Jésus qui prodigue les miracles apparaît tout amour. Mais ici l'amour est porté au comble. Ayant aimé les siens, Jésus les aima jusqu'à la fin, jusqu'à l'excès (Jo. 13, 1). Car la Passion, de quelque manière qu'on l'envisage et par quelques mots qu'on l'exprime, est l'Expiation gratuite, entreprise à grands frais par Dieu même pour nous sauver, sans que rien imposât cet excès : *proprio Filio non pepercit* (Rom. 8, 32; Jo. 3, 16; I Jo., 4, 9). Cherchons, pour en parler, des paroles humaines, puisqu'il en faut pour exprimer les aspects multiples de ce mystère. Parmi les transactions d'ici-bas, qui peuvent offrir

quelque analogie avec ces réalités de la foi, prenons, discrètement, d'imparfaites comparaisons. Parlons de rachat, car nous étions esclaves; — de substitution, car Jésus prend vraiment notre place, l'innocent expie pour le coupable; — de satisfaction et de réparation présentées à un Dieu justement offensé. Mais dépassons ces termes, et corrigeons-en l'étroitesse. Répétons avec saint Jean, avec saint Paul : *dilexit*, et ne voyons dans la Passion que le chef d'œuvre de l'Amour infini.

Et puisque l'amour appelle l'amour, sortons de nous-mêmes, et commençons d'aimer. — BOSSUET, commentant ce mot de la Genèse : *Egredere* (Gen. 12, 1), l'applique à la condition du chrétien :

« La vie du chrétien est un long et infini voyage, durant le cours duquel, quelque plaisir qui nous flatte, quelque compagnie qui nous divertisse, quelque ennui qui nous prenne, quelque fatigue qui nous accable, aussitôt que nous commençons de nous reposer, une voix s'élève d'en haut, qui nous dit sans cesse et sans relâche : *Egredere*, sors, et nous ordonne de marcher plus outre » [1].

Cette « voix qui s'élève d'en haut », ne pouvons-nous, par une accommodation pieuse, nous persuader que Jésus en croix nous la fait entendre?...

---

[1] Œuvres, Lebarq (t. IV, p. 618). Nous nous arrêtons, ou dans le plaisir des sens, ou dans la satisfaction de notre esprit propre, ou dans la vue de notre perfection; trois « pays étrangers » dont il nous faut sortir (*Panégyrique de Saint Benoît*) — Saint BERNARD, de son côté, tire d'un verset du Cantique : *Egredimini, filiæ Sion*, les applications les plus heureuses. Nous les signalons plus loin.

Exeamus igitur ad eum extra castra (Heb. 13, 13). Il faut sortir de la cité frivole, pour parvenir à Jésus crucifié; c'est hors des remparts que le Calvaire est érigé; — sortir de la cité d'orgueil, soulevée, dans une incompréhensible frénésie d'ingratitude et de haine, contre la suprême Miséricorde et la suprême Charité; — quitter enfin la cité bruyante et déréglée de notre âme, écarter la barrière des passions, qui nous séparent de l'amour du Christ; laisser tout christianisme de surface, et marcher dans les traces sanglantes de Jésus victime. — *Si cognovisses et tu* (Luc., 19, 48).

3. — La divine Réponse.

« Jésus, et Jésus crucifié », telle est aussi la seule réponse apaisante au problème du *mal moral*, plus angoissant que celui de la douleur [1]. Pour apercevoir, dans une perspective rassurante, l'ordre invisible et secret auquel pourra bien servir le désordre du péché, c'est au Calvaire qu'il importe de se placer.

1. On sait qu'à moins de parvenir à certaines cimes, dans les chaînes de montagnes, l'aspect total et l'orientation vraie du massif se dérobe. Le Calvaire est notre cime à nous, la seule d'où le regard puisse, sans trembler, sonder les abîmes du mal, et discerner le rôle providentiel du péché. Là seulement, par l'excellence de la Rédemption, par la noblesse de l'expiation sacrée, par la splendeur de la revanche divine,

[1] Nous avons médité, à propos des Douleurs de Notre-Dame, l'énigme de la Douleur. Voir *Sur les pas de Jésus*, première Série, n° 17.

apparaît la raison transcendante pour laquelle le mal moral, détesté infiniment par un Dieu très saint, pouvait être toléré patiemment par un Dieu très bon. Rachat de l'humanité coupable, accompli par un Dieu d'amour; Sacrifice pleinement propitiatoire et satisfactoire, offert librement à Dieu par Jésus l'adorable Victime, au nom de l'humanité dont il est le Médiateur et le Chef [1]; la Rédemption présente

[1] On a vu plus haut (p. 473) les références du P. DE LA TAILLE. Signalons aussi l'ouvrage du P. GALTIER, *De Incarnatione et Redemptione* (Beauchesne, 1926) où la médiation *morale* du Christ (Rédemption) est étroitement rattachée à sa médiation *ontologique* (Incarnation). La seconde partie de cet imposant traité contient, sur le *Sacerdoce* et le *Sacrifice* de Jésus-Christ, des aperçus pleins d'intérêt.

Le Christ est le Prêtre parfait, qui nous a rachetés par le Sacrifice impliqué dans sa Mort (thèse 37). Deux assertions font en effet partie de l'enseignement catholique : 1° le Christ, dans sa Passion, a offert un Sacrifice, disons *le* Sacrifice (p. 425); 2° ce Sacrifice est à jamais la cause du Salut universel, à l'opposé des Sociniens qui attribuent la rédemption aux seuls exemples du Christ sur terre, et à son intercession dans le ciel. Ce qui laisse entière, toutefois, certaine opinion catholique, qui ne borne pas l'exercice du sacerdoce du Christ à sa passion et à sa mort, mais qui aime à le considérer comme ayant animé en quelque sorte toute son existence, opinion de laquelle le P. GALTIER dit : *non tantum pia sed certissima est. Christus enim ab initio existentiæ suæ se sacerdotaliter obtulit Deo in sacrificium morte consummandum, nec unquam in cælo desinet Deo se sistere ut hostiam adorationis et propitiationis ab initio illi dicatam, et in cruce immolatam* (p. 430). — Mais, en tant qu'elle requerrait après l'Ascension un complément au Sacrifice du Christ, cette opinion *destitui videtur omni fundamento in Scriptura et Traditione.*

Après le fait du Sacrifice, l'étude de son essence et de sa vertu rédemptrice. L'immolation volontaire en est l'élément constitutif et spécifique (th. 38). Quant à la signification propre de cette immolation, elle vise à reconnaître le domaine souverain de Dieu sur la substance des choses et sur la vie; signification qui demeure, quoi qu'on en dise, intrinsèque à la destruction et à l'immolation de la victime (p. 441). Après le péché, il va de soi que le sacrifice a pour signification spéciale

sous ce double aspect de si étonnantes merveilles de sagesse, de force, et de dévouement désintéressé, que l'objection s'évanouit. Devant la révélation que nous apporte *Jésus, et Jésus crucifié*, la plainte se tait, le blasphème succombe, faisant place à l'admiration, à la reconnaissance et à l'amour qui adore.

Ce n'est pas que la Providence divine ait besoin de nos timides plaidoyers. Les jugements de Dieu sont « justifiés par eux-mêmes » (Ps. 18). Ses œuvres n'attendent pas nos louanges pour être dignes à jamais de parfaite louange. Mais il nous appartient — c'est notre

---

d'apaiser Dieu, et de lui offrir pleine satisfaction, sans qu'il soit nécessaire de recourir pour cela à la théorie de la substitution pénale (p. 443).

Le Sacrifice de Jésus-Christ sur la croix nous a valu la rédemption, à cause de la solidarité naturelle et morale établie par l'Incarnation entre le Christ et nous, en qualité de nouvel Adam, adorateur, obéissant, et victime pour nous. Son efficacité ou influence de rédemption *(influxus redemptivus)* vient, en ce qu'il a de propre, de ce que la victime est d'une valeur infinie; de ce que Jésus-Christ s'offre et s'immole lui-même; et de ce qu'il tient notre place; et, en ce qu'il a de commun avec le sacrifice pour le péché, de ce que cette immolation, toute d'obéissance et de charité, a été un hommage très agréé de Dieu; de ce qu'elle a été offerte par le Prêtre divinement établi; de ce qu'elle a été dirigée intentionnellement par le Christ vers un but de libération universelle de l'humanité (p. 445).

Deux « corollaires » terminent ce Traité : 1° l'un sur le *Corps mystique* du Christ, avec une thèse sur la Royauté de Jésus-Christ : *Christus homo rex est modo excellentissimo in ordine spirituali; sed habet etiam in actu primo supremam potestatem in omnia temporalia* (th. 40); — 2° l'autre sur la *cause finale* de l'Incarnation, où se disputent chaudement les chefs d'école. Et le volume se ferme sur la réponse péremptoire faite à l'objection de la permission du péché, *seu electio ordinis in quo Adam peccavit :* a) Cette permission *nullo modo inducit Adam ad peccandum;* b) *gloria redemptionis est ratio justissima et proportionata hunc ordinem eligendi.*

honneur et notre devoir — de venger la Providence des attaques inconsidérées des hommes à courte vue, qui ne peuvent imaginer les pensées de Dieu qu'à la mesure de leurs propres pensées.

2. Toutefois, c'est trop peu, en pareille matière, de plaider seulement les circonstances atténuantes. Des abus de la liberté, qu'implique tout péché, le pécheur porte seul, il est vrai, la responsabilité. Dieu déteste l'acte coupable; jamais il n'y coopère formellement. Le concours physique qu'il prête à l'agent coupable, en qualité de cause première, laisse intacte la sainteté de son intervention; précisément la gravité du péché consiste en ce que le pécheur force Dieu de coopérer (matériellement) à des œuvres dont il déteste le dérèglement. Il le *permet* cependant. Pourquoi?

La possibilité de pécher serait-elle de l'essence de la liberté? Nullement. Il n'est pas nécessaire que l'homme puisse tomber pour être libre; il suffit qu'il soit en mesure de choisir entre les biens contingents, à son gré, dans la sphère du bien. Or, Dieu permet les choix coupables, quand il pourrait les empêcher. Pourquoi? — Mystère, devant lequel s'arrête, plus interdit que devant les imperfections fatales des créatures, le sage livré à ses réflexions.

De ce mal, qui blesse ses perfections, Dieu saura, dit-on, tirer le bien. — Mais quel bien? et que savons-nous de ce bien? Et que signifie cette expression, pour le moins étrange : tirer du mal le bien? — Laisserons-nous dire que le mal comme tel puisse servir au bien? Dieu, qui

multiplie les merveilles, ne saurait pourtant faire de l'ordre moral avec le désordre du péché! Le mal ne sert à rien, n'étant que déficit, absence d'une perfection requise, et, pour tout dire, violence faite à Dieu par le mépris de l'ordre essentiel.

Dirons-nous qu'en tolérant le péché, Dieu se propose quelque bien excellent, dont il garde le secret? — Mais encore, comment imaginer un bien qui compense jamais dignement l'outrage fait à des droits infinis? Sondons le péché, cet abîme; il y entre quelque infinité, vu l'infinie dignité de Dieu méprisé. Quel bien créé pourra jamais réparer ce dommage?

Serait-ce la conversion du pécheur, que Dieu aurait en vue, en permettant le péché? — Mais le pécheur, en se convertissant, ne répare point. Aucune créature n'est capable d'expier un seul péché grave. Seul un hommage infini répondrait à la malice infinie du péché. — Et puis, les pécheurs se convertissent-ils tous? Combien d'endurcis, combien de rebelles, fermés à la grâce du retour! Combien de prodigues, qui ne reprendront jamais le chemin de la maison, où le Père pleure leur absence! Et dans ce cas, au péché de l'homme semble s'ajouter l'échec de Dieu; le problème à résoudre n'en paraît pas plus simple! — Et enfin, répétons-le, Dieu pouvait tout empêcher; n'y aurait-il pas eu plus de gloire pour Lui à prévenir le mal qu'à s'exposer, en le permettant, à de si étranges faillites?

A défaut de la conversion, est-ce la punition du pécheur qui compensera le dommage du péché? Jamais le damné ne jouira de l'ordre, dont il n'a pas voulu; et il servira éternelle-

ment, malgré lui, la gloire du Dieu qu'il a méprisé. — Par cette juste punition, je vois bien le péché châtié, je ne le vois pas expié, ni désavoué, ce qui vaudrait mieux et semblerait requis, pour expliquer que Dieu le permette.

Mais c'est assez donner à l'objection. Récapitulons plutôt les hypothèses possibles en cette matière; et nous verrons Dieu s'arrêter à celle qui, de toutes, était la plus onéreuse pour lui, la plus émouvante pour nous. Et alors, devant la douce majesté du Crucifix, l'objection cédera, comme cèdent les froids de glace aux rayons du soleil.

Pour rendre possible un tel chef-d'œuvre, il n'est rien que Dieu n'ait pu permettre.

En effet : 1° Dieu pouvait empêcher la chute d'Adam;

2° Le péché une fois commis, Dieu pouvait laisser l'humanité aux suites de ses errements; mais « la bonté divine eût été vaincue en quelque sorte par la malice de la créature »;

3° Dieu pouvait pardonner sans exiger de réparation; pis-aller déplorable, car Dieu n'aurait jamais reçu ni une satisfaction ni un hommage digne de Lui;

4° En fait, Dieu a réalisé l'Incarnation réparatrice; et grâce à ce mystère, tout est plus glorieux pour Dieu et pour l'homme. Mais l'Incarnation rédemptrice elle-même, à son tour, se concevait comme possible à beaucoup moins de frais; un seul acte du Verbe incarné suffisait; et cet acte pouvait émaner tout aussi méritoirement d'une humanité glorieuse que d'une humanité passible. Mais il était plus

beau de réparer par les humiliations et les souffrances de la Passion [1].

Déclarons-le donc sans craindre un démenti : devant la noblesse de ce procédé et la suavité de cet amour, il devient plus difficile à l'homme, au cœur bien fait, de s'étonner que Dieu ait permis le péché. Les perfections de Dieu éclatent ici avec une telle splendeur que, stupéfaits et attendris devant « Jésus, et Jésus crucifié », nous répétons avec l'enthousiasme de la reconnaissance l'exclamation de l'Eglise : *O certe necessarium Adæ peccatum! o felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem!*

3. Cette bienfaisante doctrine des « permissions divines », BOSSUET la reprend, à la suite de saint AUGUSTIN, pour justifier la Providence de tout reproche, à propos du mystère de la grâce; il l'oppose victorieusement à ceux qui, comme le ministre Jurieu, accusaient saint Augustin de « faire Dieu auteur du mal ». Suivons, en l'abrégeant, cet exposé, où la Passion tient bonne place. BOSSUET [2] énonce dix vérités incontestables, tirées de saint AUGUSTIN :

1° Ce grand docteur est d'accord avec tous les Pères pour affirmer qu'on ne peut dire sans impiété que Dieu soit la cause du mal :

« Personne n'a mieux démontré que la cause du péché, si le péché peut en avoir, ne peut être que le libre arbitre, et c'est le sujet de tous ses livres contre les

[1] Le P. BAINVEL expose et examine en théologien ces différentes hypothèses, dans *Nature et Surnaturel*, ch. VIII (5e édit., Beauchesne, 1920).

[2] Dans les seize premiers chapitres du Livre XI de la *Défense de la Tradition et des Saints Pères*.

Manichéens ; ce qui est si certain, que ce serait perdre le temps que d'en entreprendre la preuve » (ch. 2).

2° De là cette conclusion, que Dieu permet seulement le péché. Ecrivant contre les Pélagiens sa lettre à Hilaire, saint Augustin explique de quelle permission il s'agit :

« Ne nous induisez pas en tentation, c'est-à-dire « ne permettez pas que nous soyons induits en nous abandonnant, *ne nos inducat deserendo permittas* », ce qu'il prouve par ce passage de saint Paul : Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces (I Cor., 10, 13) » (ch. 2).

3° Pour comprendre cette doctrine des « permissions divines », il importe d'observer :

« Qu'il n'en est pas de Dieu comme des hommes, qui sont souvent contraints de permettre des péchés, parce qu'ils ne peuvent les empêcher ; mais ce n'est pas ainsi que Dieu les permet. Qui peut croire, dit saint Augustin, qu'il n'était pas au pouvoir de Dieu d'empêcher la chute des hommes et des Anges? Sans doute il le pouvait faire, et peut encore empêcher tous les péchés que font les hommes, et même sans blesser leur libre arbitre, puisque nous avons vu qu'il en est le maître. Il pourrait donc empêcher tous les péchés, et convertir tous les pécheurs, en sorte qu'il n'y eût plus de péché, et s'il ne le fait pas, ce n'est pas qu'il ne le puisse avec une facilité toute puissante ; mais c'est que, pour des raisons qui lui sont connues, il ne le veut point » (ch. 3).

4° Une autre différence, toute à la gloire de Dieu :

« C'est que l'homme n'est pas innocent, s'il laisse commettre le péché qu'il peut empêcher ; et que Dieu qui, le pouvant empêcher sans qu'il lui en coûtât rien que de le vouloir, le laisse multiplier jusqu'à l'excès que nous voyons, est cependant juste et saint, quoiqu'il fasse, dit saint Augustin, ce que, si l'homme le faisait, il serait injuste. Pourquoi, dit le même Père, si ce n'est que les règles de la justice de Dieu et celles de la justice de l'homme sont différentes. Dieu, poursuit-il,

doit agir en Dieu, et l'homme en homme. Dieu agit en Dieu, lorsqu'il agit comme une cause première, toute-puissante et universelle, qui fait servir au bien commun ce que les causes particulières veulent et opèrent de bien ou de mal ; mais l'homme, dont la faiblesse ne peut faire dominer le bien, doit empêcher tout le mal qu'il peut. »

Dieu fera, souverainement, « dominer le bien » ; telle est la notion du *retour à l'ordre*, par laquelle se justifie la « permission du péché ». Mais encore, de quel bien va-t-on nous entretenir, qui interdise à l'objection toute instance? Lisons ces lignes remarquables, qui livrent tout le secret :

« La raison profonde par laquelle Dieu n'est pas obligé d'empêcher le mal du péché, c'est qu'il peut en tirer un bien, et même un bien infini : par exemple, du crime des Juifs, le sacrifice de son Fils, dont le mérite et la perfection sont infinis » (ch. 4).

5° Nous nous garderons donc de borner ce bien à des avantages particuliers. Il s'agit des biens majeurs, des *biens de Dieu même*. C'est dans cette lumière de sainteté qu'il convient d'envisager le bien providentiellement issu du péché :

« Les hommes veulent bien entendre les permissions du péché qui tournent à leur avantage ; par exemple, du péché des Juifs, pour leur donner un Sauveur ; du péché de saint Pierre, pour le rendre plus humble ; de tous les péchés, quels qu'ils soient, pour faire davantage éclater la grâce. Mais quand on vient à leur dire que Dieu permet leurs péchés pour faire éclater sa justice ; comme cette permission tend à les faire souffrir, leur amour-propre s'y oppose. Il n'en faut pas moins reconnaître cette cinquième vérité : que Dieu permet le péché, parce que, sans cette permission, il n'y aurait point de justice vengeresse, et qu'on ne connaîtrait pas la sévérité de Dieu, qui est aussi adorable et aussi sainte que sa miséricorde » (ch. 5).

6° Là se place l'affirmation, plus d'une fois répétée dans l'Ecriture sainte, de « l'endurcissement » et de « l'abandonnement » des pécheurs : ce qu'il importe de bien entendre :

« Dieu endurcit, dit saint Augustin, non en donnant la malice, mais en ne donnant pas la miséricorde; *obdurat, non, impertiendo malitiam, sed, non impertiendo misericordiam.* Saint Augustin, non content de répéter en cinq cents endroits cette vérité, a fait des discours entiers pour l'établir » (ch. 6.).

7° Que si Dieu aveugle le pécheur, c'est punition juste après le péché; car il est exact de dire que :

« Outre les péchés auxquels on se livre soi-même, il y en a d'autres auxquels on est livré en punition de ces premiers; c'est-à-dire que, lorsqu'on est livré à certains péchés, tels que sont en saint Paul (Rom., 1, 24) les monstres d'impureté où il représente les idolâtres, il y a un premier péché, auquel on n'a pas été livré, mais auquel on s'est livré soi-même en ne voulant pas le vaincre; tel qu'a été, dans ceux dont parle saint Paul, le péché de n'avoir pas voulu reconnaître Dieu (Rom., 1, 8) » (ch. 7).

8° Il y aura de simples permissions, et aussi des permissions vindicatives ou pénales :

« Il y a la simple permission, où le péché n'est pas regardé comme une peine ordonnée de Dieu, en un certain sens, mais comme le simple effet du choix de l'homme; et il y a la permission causée par un péché précédent, qui est la pénale, qui par conséquent n'est plus une simple permission, mais une permission avec un dessein exprès de punir celui qui, s'étant livré de lui-même avec une détermination plus particulière à un certain mauvais désir, mérite par là d'être livré à tous les autres. »

9° Du reste, poursuivant cette justification de Dieu, Bossuet, après saint Augustin, montre la puissance du mal toujours as-

sujettie à Dieu; témoin Satan, dans l'exemple de Job :

« Dans tout ce qu'ils (les pécheurs) font par leur volonté dépravée, la volonté de Dieu leur fait la loi, et sa puissance les tient tellement en bride qu'ils ne peuvent ni avancer ni reculer qu'autant que Dieu veut lâcher ou serrer la main. »

10° Ajoutons que, même endurcis, les pécheurs ne font ni au dedans ni au dehors tout le mal qu'ils prétendent :

« Dieu tient leur volonté en sa main, en sorte qu'elle n'échappe que par où il le permet; d'où il résulte qu'il fait ce qu'il veut, même des volontés dépravées. »

L'Ecriture affirme, dans ce sens, que Dieu incline la volonté déjà mauvaise du pécheur vers tel péché plutôt que vers tel autre, par un juste et secret jugement (ch. 12). Et là, très à propos, Bossuet revient au mystère de la croix. Et ce sera pour bien marquer que les épisodes de la Passion les plus manifestement empreints de péché (trahison, envie, malice, imposture), n'ont eu de raison d'être que dans la prévision de l'oblation de Jésus sur la croix. Lisons cette page [1] :

« Ainsi, dit saint Augustin, et par plusieurs autres manières explicables ou inexplicables, Dieu agit, ou par lui-même, ou par les anges, bons ou mauvais, dans les cœurs rebelles, et, ne permettant de péchés que ceux qui mènent à ses fins cachées, il a des moyens admirables et ineffables d'en faire ce qu'il veut : *miris et ineffabilibus modis*. Par là donc les volontés dépravées ne sont pas seulement souffertes par sa patience, mais mises sous le joug de sa puissance souveraine et inévitable. C'est là bien certainement une vérité catho-

[1] Une thèse de M. GÉRARD PHILIPS, (voir aux LECTURES) expose en détail, avec textes abondants, les *raisons d'être du mal d'après saint Augustin.*

lique. Il la faut expliquer aux hommes, pour les faire entrer dans les jugements de Dieu, qu'il faut connaître pour les craindre. Rien n'inspire tant l'horreur du péché que de faire voir qu'il est tout ensemble un désordre et une peine, et quelque chose de pire que l'enfer; puisque c'est ce qui le mérite, ce qui en allume les flammes, et qui en cause la rage et le désespoir, plus brûlant que tous les feux. On découvre encore par là ce secret de la justice divine, que pour punir les pécheurs, Dieu n'a besoin que d'eux-mêmes. Leur crime est de se chercher eux-mêmes; leur peine est de se trouver, et d'être livrés à leurs désirs. Ces saintes et terribles vérités doivent d'autant moins être supprimées, qu'elles font partie de la divine Providence, et un moyen pour exécuter ses desseins profonds. L'exemple de la passion de Jésus-Christ en est une preuve. Sans la trahison de Judas, sans la jalousie des pontifes, sans la malice des Juifs, sans la facilité et l'injustice de Pilate, ni l'oblation de Jésus-Christ n'aurait été accomplie au fond, ni elle n'aurait été revêtue des circonstances qui devaient servir à relever la patience et l'humilité du Sauveur. *Mais Dieu, qui avait résolu devant tous les siècles que son Christ souffrît, l'a accompli de cette sorte.* (Act., 3, 18.) Il a de même accompli, par les violences des persécuteurs, la gloire qu'il voulait donner à son Église et à ses saints; et tout cela, et les autres choses de cette sorte, sont des ressorts incompréhensibles de sa providence; nul que lui ne pouvant savoir jusqu'où tombent les pécheurs, lorsqu'il leur ôte ce qu'il ne leur doit pas, ni jusqu'où il est capable de pousser le bien qu'il veut tirer de leur désordre » (ch. 13).

Cette solution si avenante et si haute du problème du mal, nous aurions pu la demander aussi à Mgr d'HULST. Echo, à son tour, de la grande tradition catholique, il ne croit pas pouvoir parler de la « Soumission à Dieu » sans faire rayonner devant son auditoire le doux éclat du Crucifix :

« O Victime sainte, s'écrie-t-il, votre prédiction s'accomplit! Une fois élevée de terre, vous attirez tout à vous! Quand je vous vois clouée

sur ce bois, tout s'explique à mes yeux ; le mystère de la souffrance et de la mort, parce que vous en partagez avec moi la rigueur; le mystère du péché, parce que vous en lavez dans votre sang la souillure. Et la solution du problème tient dans un seul mot : l'amour. L'amour triomphe du mal physique en faisant mon Dieu semblable à moi dans mes douleurs. L'amour triomphe du mal moral en me faisant, si je le veux, semblable à Dieu dans sa sainteté » (*Conférences de Notre-Dame*, 1892, p. 162).

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

LECTURES.

S. BERNARD. — *Sermons.*

S. Bernard s'étend pieusement sur la royauté du Sauveur à propos d'un verset du Cantique : *Egredimini, filiæ Sion, et videte regem Salomonem in diademate* (Cant. 3, 11). Il faut sortir, âmes chrétiennes : sortir des sens, sortir de la chair, sortir du monde. A qui s'adresse cet appel? aux anges? ils n'ont pas besoin de cet avertissement. Aux mages? ils sont fidèles, ils viennent vers le Seigneur. Aux bergers? avertis, ils se hâtent. Mais nous?... — Voyez votre Roi ; roi partout : *in exilio, mansuetus et amabilis; in judicio, justus et terribilis; in regno, gloriosus et admirabilis;* tour à tour *rector morum, discretor meritorum, distributor præmiorum;* il régit nos mœurs, nos mérites, nos sanctions. Il faut savoir le reconnaître partout, avec le regard perçant de la foi (*oculata fides*) : ainsi l'ont reconnu les mages, le centurion, le bon larron, dans les états les plus contraires à la royauté. — Contemplez sa couronne ; son triple diadème : *corona paupertatis et miseriæ*, ainsi l'ont vu les mages ; *corona justitiæ*, quand il viendra, avec les anges et les élus, pour juger ; *corona gloriæ*, dans le ciel (Sermo II, *de Magis;* P. L., t. 183, col, 148) [1].

[1] L'*Audi filia*, petit traité d'ascèse du B. JEAN D'AVILA, prêtre, prédicateur, directeur écouté au XVI[e] siècle (1500-

Paul DONCŒUR, S. J. — *Le Livre de la Bienheureuse Sœur Angèle de Foligno* (1248-1309). Documents originaux et traduction. — Librairie de l'Art Catholique [1].

Le *Livre* de la célèbre pénitente tertiaire de Saint François comprend, dans l'édition la plus récente, établie par le P. DONCŒUR d'après les plus anciens manuscrits de Rome, de Subiaco et d'Assise : 1) le *Mémorial du Frère A.*, confesseur et secrétaire de la sainte ; ou les « trente Pas », changements d'abord, et puis révélations, que fit la fidèle du Christ en la voie de la pénitence, partant du péché vers l'amour ; 2) les *Documents, Lettres et Récits;* 3) les *derniers enseignements* et la *mort.*

La pénitence d'Angèle de Foligno, faut-il le rappeler, est toute pénétrée du souvenir tendre et du culte ardent de la Passion de Jésus-Christ. La piété franciscaine a-t-elle jamais porté plus loin, après le Séraphin d'Assise, l'âpre goût des Plaies du Crucifié ; le besoin de compatir par la souffrance aux intolérables douleurs de Jésus, jusqu'à « crier », jusqu'à se pâmer, à la seule image du Sauveur en croix? S'il est vrai que la repentie de Foligno n'est montée « du péché à l'amour » que le long des trente échelons laborieusement décrits dans son *Livre* par le « frère écrivain » — qui s'efforçait de saisir sa pensée et son cœur à travers les pauvres mots dont disposait sa plume, — les premiers « pas », (damnation méritée, confession humiliée, pleurs de misère) ont été bientôt franchis. Dès le septième, il lui est donné de « regarder en la Croix, à laquelle elle voit le Christ mort pour elle ». Et cette vue ne la quittera

---

1569), insiste aussi sur la nécessité, pour l'âme attirée à la vie parfaite, *d'écouter* la voie secrète de l'Esprit ; de *voir* sa propre misère ; *d'oublier son peuple*, c'est-à-dire de renoncer à sa volonté propre ; *d'oublier la maison de son père*, c'est-à-dire les subtiles satisfactions de l'amour-propre ; et d'aller au *Roi qui a désiré sa beauté.* — Voir J. DE BUCK, S. J., *Jean d'Avila et ses œuvres* (Nouv. Rev. Théol., Janvier 1928).

[1] La traduction du P. DONCŒUR prend avantageusement la place de celle d'ERNEST HELLO (1868) attachante, mais trop libre ; voir *Recherches de Science religieuse* (avril 1926), *Revue Apologétique* (1er Août 1922) et *Etudes* [illegible] 1925).

plus. Elle y apprendra bientôt les plus étonnantes révélations de l'amour : la « divine familiarité », la « divine érudition », la « réforme divine », la « divine union » et l'inénarrable dilection. L'humilité, sur laquelle elle dira de si grandes choses, ce sera l'*humilité* du Christ en croix (p. 286) ; et Jésus crucifié, passionnément contemplé, et passé tout entier, corps et âme, en son être frémissant de repentir, sera l'exemplaire des vertus dont elle a tôt fait de dresser le catalogue ; suprême *pauvreté*, dont elle énumère les degrés (p. 271) ; — suprême *mépris*, qu'elle raconte le cœur navré (p. 278) ; — suprême *douleur*, dont elle porte en elle, jalousement, tous les tourments, tels les « cinq genres de couteaux » (p. 188-191) qui frappèrent continuement ce Dieu, cet homme Christ, dont l'Ame si haute augmentait tous les supplices :

« Fut encore, dans le Christ, douleur véhémente et aiguë pour la gentille âme et très noble qu'Il avait et si délicate. Plus, en effet, cette âme était noble et délicate, plus était-elle par cela tourmentée de douleurs aiguës et intenses. Suprêmement, en effet, cette âme très noble l'affligeait de suprême douleur ; ces douleurs tirant leur origine de cette suprême et tout ineffable dispensation divine ».

Avec quelle précision de détails la voyante, embrasée par la grâce d'une Compassion d'Amour, décrit les mains, les pieds, les yeux, la chevelure, la blessure du côté surtout, de l'Adorable Corps du Sauveur :

« Duquel le Sang apparaissait récent et coulant rubicond de ses plaies, comme s'il avait été versé alors immédiatement des récentes blessures. Alors aussi apparaissait en toutes les jointures de ce Corps béni une telle dissolution des jointures et de l'union des membres par la cruelle tension et traction horrible de ses membres virginaux, par ces mains homicides des perfides sur le gibet de la Croix, que les nerfs et les jointures des os de ce très sacré Corps, semblaient tout arrachés de la due harmonie de leurs jointures. Cependant, n'apparaissait en la peau nulle solution de continuité... A laquelle vue liquéfiante, ses viscères furent blessés de telle compassion que vraiment elle semblait toute, et d'esprit et de corps, transformée aux douleurs de la Croix. Et elle était traversée d'un trait plus grand, à la vue de la déchirure si cruelle de

l'union des membres, par laquelle tous les nerfs semblaient douloureusement tendus, plus que par l'aspect des blessures ouvertes, car en ceux-ci était davantage déclaré à l'âme voyante, le secret de la Passion et l'atroce cruauté de ceux qui Lui donnèrent la mort. Et l'aspect du corps ainsi tourmenté du bon et aimé Jésus était de si grande compassion, que toutes ses jointures semblaient provoquer une nouvelle lamentation en celle qui les voyait. Et il faisait vraiment, en elle, un nouveau sentiment de douleur transperçant et l'esprit et le corps. Et en elle était la stupeur causée par cette influence divine, car ce Dieu incréé restaurait l'âme par l'illustration ineffable de la splendeur abyssale de sa divinité délicieuse. Et ce même béni crucifié Jésus, Dieu et homme, la transperçait toute par la crucifixion de la douleur transfixive de sa mort cruelle qui lui était manifestée » (p. 210).

C'est dans cette « douleur transfixive » qu'elle voyait et sentait son passé ; une contrition d'amour la réduisait à souhaiter qu'il lui devînt possible quelque jour de s'en aller nue par les places des villes, criant ses péchés et ses mensonges (p. 335). A tout le moins, et dès le début de sa conversion, elle y trouvait le courage, celui qui nous manque peut-être le plus à nous, — d'accuser tour à tour, chacun de ses membres singulièrement, en présence de Jésus flagellé et bafoué :

« Et alors je reconnus tous mes péchés avec douleur extrême ; et je sentais que je l'avais, moi, crucifié. Mais je ne savais pas encore quel était le plus grand bienfait, ou de m'avoir arrachée des péchés et de l'enfer et convertie à la pénitence, ou de Le voir, Lui, crucifié pour moi. Mais en cette connaissance de la croix, m'était donné un tel feu que, me tenant près de la croix, je me dépouillai de tous mes vêtements et m'offris toute à Lui. Et quoique avec tremblement, je Lui promis cependant alors de garder perpétuelle chasteté et de ne L'offenser avec aucun des membres, accusant devant Lui chacun des membres singulièrement. Et Le priais qu'Il me fît Lui-même observer ce dit vœu, savoir, chasteté de tous les membres et sens » (p. 35).

Il a souffert *pour moi... pour moi !...* C'est l'exclamation perçante de son repentir, et son motif à elle, d'envisager un à un tous ses péchés :

« Comme je demandais à Dieu de pouvoir faire ce par quoi je Lui plairais plus, Lui-même par sa pitié m'apparut plusieurs fois, endormie ou éveillée, crucifié en Croix. Et Il me disait de regarder en ses plaies : et de façon merveilleuse me montrait singulièrement et séparément tout ce qu'il avait enduré pour moi, Il me disait : « Que peux-tu donc faire qui te suffise? » Semblablement maintes fois, Il m'apparut, éveillée, mais plus plaisamment qu'endormie, quoique toujours Il apparaisse fort peiné. Et Il me disait comme Il m'avait dit en mon sommeil, me montrant, des pieds à la tête, ses peines. Il montrait encore les poils de barbe arrachés et des sourcils et de la tête, et énumerait toutes les flagellations, savoir, comptant chacune des flagellations. Et Il disait : « Tout cela, pour toi, Je le souffris ». Et alors étaient rappelés en ma mémoire merveilleusement tous mes péchés ; par quoi m'était montré, que comme je L'avais de nouveau récemment déchiré par mes péchés, douleur extrême devais-je avoir. Et alors, j'avais de mes péchés douleur plus grande que n'en avais jamais eue » (p. 37).

Que nous le voulions ou non, il existe, entre nos fautes et la Passion de Jésus-Christ, un lien des plus étroits. La foi sait que sans le péché, la Rédemption — que Dieu d'accord avec son Fils voulut sanglante — n'aurait pas eu d'objet. L'amour ne s'arrête pas à cette considération générale : Moi, moi, ajoute-t-il, *c'est moi* qui ai commis le péché, c'est moi qui ai fait, par mes péchés, que le sang de Jésus ait coulé à flots ; eussé-je été le seul à blesser Dieu par l'offense grave, Jésus aurait enduré, pour moi, les tourments du Calvaire, c'en est assez pour que je fonde en larmes, et je repasserai dans l'amertume de mon cœur brisé les tristes méfaits de ma vie. Regardant la Croix, Angèle de Foligno y voit donc, dans une clarté émouvante d'amour, comment avec chacun de ses membres elle a blessé Jésus ; lisons et méditons cette page unique :

« L'âme considère donc en ce regard de la Croix, comme elle offensa Dieu avec sa tête, savoir, lavant, peignant, oignant, afin de plaire aux hommes contre Dieu. Et puis, elle regarde comme ce Dieu fit pénitence en sa tête pour les péchés de ce genre, et soutint peine fort grave. Car pour lotion, peignage et onction, dont l'âme abusa, son chef très saint fut épilé

de cheveux, piqué d'épines et perforé, et tout ensanglanté par son précieux sang, et encore frappé par le roseau.

« Elle voit comme elle offensa Dieu avec toute sa face et spécialement avec yeux, nez, oreilles, bouche et langue. Et ainsi elle pense comme ce Jésus fut couvert d'ignominie en sa face pour la pénitence des péchés de ce genre. Pour le lavage, en effet, de sa face, dont l'âme abusa, elle voit le Christ frappé de soufflets et sali de crachats. Pour avoir des yeux malhonnêtement regardé, contemplant choses vaines et nuisibles, s'étant délectée contre Dieu, en ce regard, elle voit le Christ ayant, pour le péché de nos yeux, ses yeux voilés et ensanglantés du sang coulant de sa tête par les trous des épines, et encore sur la Croix, baignés des larmes qu'il pleurait.

« Et parce qu'aussi elle offensa Dieu par ses oreilles, entendant choses vaines et nuisibles, et se délecta en telle audition, elle voit que le Christ souffrit pour ce péché la plus horrible pénitence. Car de ses propres oreilles, Il entendit ces clameurs horribles de ceux qui disaient contre Lui : « Crucifie ! Crucifie ! » Et Il s'entendit encore condamner par un homme inique pour racheter l'homme, et moqué, blasphémé par les impies. Et parce que l'âme voit qu'elle offensa Dieu par la bouche et la langue, disant paroles vaines et mortelles, et se délecta aux douceurs des viandes, elle voit le Christ, ayant, pour cela, sa bouche polluée de crachats, et sa bouche et sa langue rendues amères aussi par le vinaigre et le fiel.

« Et parce qu'encore, délectée aux suaves odeurs, l'âme voit qu'elle offensa Dieu, elle se rappelle quelles puanteurs terribles, des crachats, dis-je, le Christ sentit pour nous de ses propres narines.

« Elle considère enfin, en regardant la Croix, comme elle a offensé Dieu par son cou, l'agitant de colère et superbe contre Dieu ; et pour le péché de ce genre, elle voit le Christ frappé très cruellement de soufflets. L'âme voit encore qu'elle offensa Dieu par embrassements malhonnêtes et gestes des épaules. Et à cause de cela, elle voit que le Christ souffrit telle pénitence, car embrassant la Croix de ses bras sacrés, Il la porta sur ses épaules avec grand vitupère.

« Néanmoins l'âme voit comme elle offensa Dieu par le toucher et la marche, étendant ses mains pour toucher choses illicites et marchant des pieds contre Dieu ; et à cause de cela, elle voit le Christ épandu sur la croix, étiré et étendu de-ci, de-là, à la façon d'une peau, ses mains sacrées et ses pieds ayant été fixés sur la croix, et très durement blessés et perforés par la pointe d'horribles clous. Pareillement, l'âme considère comme elle offensa Dieu par l'ornement recherché et ambitieux des vêtements ; et pour cela, elle voit le Christ dénué de ses vêtements, et en croix élevé avec ignominie tandis que les soldats se divisaient ses vêtements. Voit encore l'âme qu'elle offensa Dieu avec tout le corps ; et pour telle offense, elle voit le Christ, tout le corps flagellé, tourmenté très horriblement de bien des façons et perforé encore par la lance, et tout le Corps ensanglanté du précieux sang. Et pour ce que l'âme fut intérieurement délectée par chacun des péchés, elle voit que le Christ, en son âme très sainte, souffrit des souffrances de mille façons et diverses et horribles de sa Passion corporelle, par laquelle l'âme était indiciblement crucifiée, et la compassion de sa Mère très sainte, et par le péché, de la divine révérence violée, et encore par la compassion de notre misère ; lesquelles douleurs rejointes ensemble dans sa très sainte âme, la tourmentaient très horriblement et indiciblement.

« Venez donc, ô mes fils bénis, et regardez cette croix, et pleurez avec moi le Christ qui y mourut pour nos iniquités. Car, nous-mêmes fûmes cause de sa si grande douleur. Et ceux qui n'offensèrent pas ainsi Dieu avec tous leurs membres et avec tout leur être, comme moi qui suis toute péché, qu'ils gémissent et ne souffrent pas moins ; car ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils résistèrent au péché, mais la grâce de Dieu les défendit ; et ayant été ainsi défendus, ils ne lui furent pas reconnaissants. Donc à tous, il faut, de toute façon se lamenter » (p. 290-293).

N'y eût-il d'autre leçon dans ce *Livre* de la Sainte Pénitente, que faudrait-il de plus pour nous le faire apprécier — et pratiquer — comme l'un des formulaires les plus autorisés de la Vraie Pénitence?

R. P. DE BONNIOT. — *Le Problème du mal*, 3e édit., avec Introduction par le P. Xavier MOISANT, S. J. — Téqui.

Le Problème du mal, du P. DE BONNIOT, S. J., demeure un ouvrage de saine actualité, grâce à la façon probe et vivante dont l'auteur a traité le sujet (notamment *la douleur*, *chez la bête*, *chez l'homme*, *chez l'enfant; le mal moral; l'enfer*); grâce aussi à une mise au point soigneusement réalisée par le P. Xavier MOISANT. L'Introduction, de ce dernier, dégageant fort à propos les pensées qui éclairent l'ouvrage entier, signale : 1° *l'importance du sujet;* et certes, il s'agit ni plus ni moins de décider si le mal est une œuvre divine, et, en somme, si Dieu existe; — 2° *la complexité du problème;* car il y a non pas *un* problème, mais *des* problèmes du mal; et c'est en pareille matière surtout qu'il importe de sérier les questions, de distinguer pour ne pas confondre. Et, par exemple, « nous ne fondons pas l'existence de Dieu sur l'explication possible du mal » (p. XV); les preuves de l'existence de Dieu n'en dépendent pas : « il suffit que quelque chose existe, matière ou esprit, substance ou phénomène, pour que soit prouvée la cause première, c'est-à-dire la Réalité nécessaire et parfaite, c'est-à-dire la Bonté infinie ». Après quoi, dussions-nous ne pas expliquer le spectacle du mal, nous le savons explicable, et c'en est assez pour interdire à l'objection toute instance : « Les brutalités de la nature, l'injustice des hommes, les tourments des damnés, toutes les objections de l'incrédulité, laissent intacte notre argumentation. Il nous suffit que quelque chose existe, pour que nous affirmions avec une sécurité inébranlable : Dieu est infiniment bon. Qu'on nous prouve que l'être premier et nécessaire ne contient pas toute perfection ». Mais ni les souffrances de l'humanité, ni ses crimes ne démontrent, je pense : soit qu'aucune réalité n'existe; soit que la réalité ne suppose pas en elle-même, ou au-dessus d'elle, un premier principe; soit que la notion de cause première n'inclut pas essentiellement toute perfection ».

La troisième partie de l'Introduction fait valoir, très justement, la *bienfaisance* du mystère caché dans ce problème, en montrant que « finalement le problème est pratique »; il aboutit à des solutions et à des réso-

lutions dont plusieurs, pour être inattendues, n'en sont pas moins utiles : « L'embarras qu'éprouve l'esprit humain, dans la discussion d'un pareil sujet, est lui-même une donnée et un résultat dont il faut tenir compte et tirer profit. L'obscurité qui nous accompagne dans nos recherches doit stimuler notre énergie, au lieu de l'exaspérer ou de la paralyser. Consolons-nous virilement de ne pouvoir dissiper toutes les difficultés que soulève l'existence du mal, en songeant que l'homme est bien près d'approuver ou d'excuser les choses auxquelles son intelligence s'accommode » (p. XXXVIII). Pragmatisme excellent qui, supposant le problème résolu, croit au bien en le pratiquant, et ne laisse rien au mal de ce que peut lui enlever une volonté toujours tendue vers Dieu, par l'amour.

G. PHILIPS. — *La raison d'être du mal d'après saint Augustin.* — Museum lessianum, Louvain.

1. A trois reprises, et comme par degrés successifs, S. Augustin s'est trouvé amené, par les circonstances mêmes, à creuser le *problème du mal* [1], qu'il se posa de

[1] Outre l'ouvrage du P. DE BONNIOT, on pourra consulter sur ce problème du mal : Mgr D'HULST, *Conférences de Notre-Dame*, 1892 (voir nos *Pages choisies* p. 86) ; — l'ouvrage du P. D'ALÈS, *Providence et libre arbitre* (Beauchesne) ; — une brochure de l'abbé Camille SADET, sous ce titre : *Si Dieu existe, pourquoi le mal?* (Giraudon) ; — et surtout, l'étude approfondie du *Livre de Job*, par le P. DHORME, O. P., (Gabalda, 1926). Retenons ces lignes de l'Introduction : « Dans le cas de Job, ce n'est ni pour son péché ni pour celui des autres que souffre le juste (cf. Is., 53, 10). Il souffre parce que Dieu l'a voulu ainsi. Le contraste entre les deux justes souffrants (Is., 42 et suiv. ; et Job) fait ressortir combien le *Livre de Job* tient à dissocier complètement la question du péché et celle de la douleur, de même qu'il dissocie la question de la vertu et celle du bonheur. Il ne faut donc pas s'étonner si, à l'endroit du problème du mal, Job s'insurge contre les théories régnantes. Son cas personnel lui a ouvert les yeux. En regardant le monde, il a constaté que, le plus souvent, le mal restait impuni, alors que d'aucuns s'imaginent que le châtiment et le malheur s'attachent au mal, comme les effets à leur cause. Aux affirmations de ses amis il répond

bonne heure : *a*) A ce problème les Manichéens offraient une première solution : le mal est une substance, comme le bien en est une ; il y a un principe du mal, comme il y a un principe du bien. Mais le ferme esprit d'Augustin, après avoir, il est vrai, subi quelque temps le charme étrange et délétère de cette doctrine, eut raison de cette prétendue explication ; ses *Confessions* attestent sa victoire (liv. III, et liv. V). Le mal n'a rien de positif ; il n'est que privation ; — *b*) Il faut donc chercher ailleurs, et par exemple dans l'activité humaine, le secret de l'existence du mal : il y a du mal parce qu'il y a des œuvres mauvaises, des volontés perverses ; comme il y a du bien parce qu'il y a des volontés droites et des œuvres justes. Le bien, le mal, sortent du libre arbitre. C'est la solution des Pélagiens ; solution qui attribue trop à la liberté, trop peu à la grâce : hérésie subtile qui, sous prétexte de laisser à l'homme la responsabilité de ses actes, le rend indépendant et souverain ; explication fausse, que vient d'ailleurs compliquer la négation pélagienne du péché originel et de la nécessité de la grâce, ruinant ainsi toute l'économie surnaturelle. S. Augustin ne donne pas dans le piège ; il combat le pélagianisme, l'esprit pélagien encore plus que la doctrine ; l'explication du mal ne se trouve pas tout entière dans l'abus de la liberté. Et la difficulté demeure : Pourquoi Dieu permet-il ce qu'il pourrait empêcher par des grâces abondantes, par des secours de choix ? Il y a donc lieu de chercher ailleurs le secret de

---

par sa conviction personnelle et motivée. L'arbitraire divin n'a point le souci de séparer dès maintenant le juste et l'injuste quand se produit une catastrophe » (p. CXVII). — Job sait que la justice de Dieu n'est point soumise aux lois mesquines de l'esprit humain : « L'épilogue est, à lui seul, une preuve que l'auteur ne conteste point la rétribution. Mais celle-ci dépend, comme le reste, de l'arbitraire divin. L'épreuve de Job a commencé lorsque Dieu l'a permis, elle se termine lorsqu'il le décide. Elle n'était point le résultat d'un péché, et ce n'est point une conversion qui la fait cesser. Dieu seul connaît les motifs de ses propres décisions. L'homme ne peut les assujettir aux exigences de sa logique ou de sa morale... » (p. CXX). Nous savons du reste que cet « arbitraire », c'est-à-dire ce bon plaisir, est toute sagesse et tout amour. Et l'Évangile, avec la Croix, viendra projeter sur ce mystère les clartés les plus sereines.

l'énigme ; — *c*) Les Gentils du reste l'obligent, par leurs accusations contre le christianisme, à préciser encore mieux les termes du problème. Ils accusent les chrétiens d'être la cause des épreuves publiques, des calamités de l'empire, et de sa ruine. La réponse s'impose : pourquoi ne voir que des châtiments dans les maux qui fondent sur nous? Dieu, en permettant les épreuves ou les tentations de ses enfants, ne cesse pas d'être bon. La douleur prend donc une belle signification, qui explique que Dieu la permette.

C'est ainsi que S. Augustin en vient à étudier et à traiter peu à peu sous tous ses aspects la question du mal :

« Si l'on considère la durée de sa lutte contre les Manichéens, ses sueurs de dix-neuf années passées à défendre contre les Pélagiens la bonté et la justice de Dieu, sa diligence à repousser les accusations des Gentils contre la religion chrétienne, l'on se rendra compte de la richesse de ces sources pour la solution du problème proposé ».

Il pose d'abord le principe suivant : Dieu n'agit pas pour acquérir, mais pour rendre heureux, *non ex indigentia, sed ex beneficentia.*

« La grande, l'unique raison de la création est l'amour de Dieu. Aucun des maux dont nous sommes les témoins n'a été permis par le Créateur, si ce n'est pour aider et relever les bons ; car dès le principe, son infinie bonté a considéré et aimé ses enfants dans chacun de ses actes ».

Une série de développements suivent, sur *le mal physique*, *le mal moral*, *les châtiments temporels*, *la damnation*, *le péché des anges*, qui forment comme autant de réponses de détail à la question, déjà largement éclairée par ce principe.

2. Pour ne parler que du *mal moral*, pourquoi Dieu, prévoyant le *péché*, nous a-t-il faits libres?

La liberté est la condition sans laquelle le péché n'existerait pas. S. Augustin le sait et l'affirme ; pas de péché là où l'on ne pouvait pas ne pas agir. Mais le pouvoir de pécher n'est pas essentiel au libre arbitre : témoin la liberté en Dieu et dans les saints. Le libre arbitre peut donc exister sans le péché. La liberté n'est

pas, essentiellement et par définition, un pouvoir de pécher : mais un pouvoir de choisir entre des biens, ou, plus exactement, entre divers moyens, ceux qui seront plus utiles à la fin.

Comment expliquer notre *défectibilité*, notre *peccabilité* funeste?

Par le manque d'être. Seul, l'être suprême est incapable de défaillir. Notre nature déficiente, qui tient encore plus du néant que de l'être, explique assez cette déficience. Aussi le péché de la créature ne vient-il pas du Créateur.

Dieu a-t-il eu raison de nous confier une liberté qui peut toujours déchoir? Oui; car Dieu pouvait vouloir et a voulu que l'homme, par le bon usage de son libre arbitre, méritât sa récompense.

Mais le bon usage n'était-il possible que si l'abus l'était aussi? pourquoi, enfin, Dieu a-t-il permis que nous soyons en état d'abuser? Réponse : la liberté, même en cet état, ne laisse pas que d'être un bien. Il y a évidemment des biens plus relevés, tel celui d'une liberté qui ne pourrait plus pécher. Mais il suffit que, même ainsi faite, la liberté soit un bien, et elle l'est en effet. Il en est d'elle comme de certains avantages temporels ou corporels, dont on peut abuser, la santé par exemple, desquels nous ne disons pas que Dieu n'aurait pas dû nous accorder des biens dont il est si facile d'abuser (p. 44). Louons plutôt Dieu de son bienfait. Le premier mérite que nous aurons, avec la liberté, sera le mérite de ne pas pécher; mérite qui, ensuite, nous obtiendra comme récompense celui de ne pouvoir plus pécher; et certes, pareil état est préférable, mais il suffit que le premier soit sortable : or il l'est.

Mais on insiste : à quoi peut bien servir la *faute;* et pourquoi Dieu, qui la permet si souvent, ne l'empêche-t-il pas? S. Augustin répond par un de ses plus lumineux principes : Dieu ne souffrirait aucun mal dans ses œuvres, s'il n'était assez bon et assez puissant pour tirer le bien du mal. C'est une marque de puissance, en effet, de pouvoir faire servir au bien, non pas seulement le bien, mais le mal lui-même. C'est ainsi qu'en permettant la faute des anges au lieu de leur retirer la liberté, il savait comment il les rendrait utiles aux justes, et par quel contraste il embellirait le poème de l'ordre des siècles (*De Civit. Dei*, XXII, 1).

Quelle est donc cette utilité des pécheurs? D'abord, même dans le pécheur, la nature, en tant qu'ouvrage de Dieu, reste bonne. Elle n'atteint plus sa fin, mais elle subsistera comme œuvre divine. C'est ainsi que, d'un commerce illégitime, naît une nature humaine qui comme telle est un bien; la honte de l'adultère n'est imputable qu'à ses auteurs. Si bas que tombe le pécheur, aucune dépravation ne pourra faire qu'étant esprit doué de raison, il ne soit, même à l'état dégradé, supérieur comme nature au plus parfait des corps; bonté et beauté amoindries, c'est vrai, mais qui restent dignes de louange, à la gloire de Dieu. Un cheval qui s'égare vaut encore mieux qu'une pierre qui ne bronche pas. Le libre arbitre est une gloire pour l'homme; même infidèle, il ne déchoit pas de sa dignité d'espèce (p. 51). Le châtiment l'atteindra, et il sera proportionné à la place qu'il occupait dans la hiérarchie des créatures; mais cette place suffit à expliquer qu'il existe, et que Dieu l'ait créé. Même en cet état, il est meilleur d'être que de n'être pas.

3. Trois questions particulières, étudiées ensuite, forment autant d'aspects ou de corollaires du chapitre des punitions divines en ce monde :

a) L'ajournement de la peine.

Il s'explique sans trop de difficulté. L'impunité des pécheurs devient, pour les bons, l'occasion d'exercer la vertu. Elle offre aux pécheurs eux-mêmes le délai de la conversion (*Enarr.* Ps., 54, 4). Et puis, Dieu a égard aux enfants des pécheurs, lesquels sauront peut-être mieux que leurs parents utiliser les dons de Dieu. *Mali servantur ut boni inde nascantur* (*Serm.* 301).

D'un autre côté, si Dieu ne punit pas, c'est précisément, en certains cas, parce qu'il est irrité. La punition amenderait peut-être les coupables. L'impunité devient ainsi, parfois, l'un des plus redoutables effets de la colère de Dieu. En laissant aux impies une vie tranquille, il rend leur cause désespérée. Ils ne se convertiront plus... A quoi bon des remèdes pour des malades qui n'en profiteront plus? La plus terrible punition de ceux qui ont méprisé la miséricorde, c'est l'impunité.

b) L'inégale répartition des biens de ce monde.

Ce sont là des « biens » indifférents. Il ne faut pas qu'on les croie mauvais ; et c'est pourquoi ils sont concédés même aux saints ; mais il ne faut pas qu'on les regarde comme excellents, aussi sont-ils accordés aux méchants. Du fait qu'ils sont échus même aux mauvais, nous apprenons à désirer des biens meilleurs. Ils sont donc distribués indépendamment de la valeur morale de chacun. Si les méchants les possèdent davantage, c'est souvent parce qu'aucun scrupule de conscience ne les gêne dans la manière de les acquérir ou de les gérer ; et qu'y a-t-il là de souhaitable?

Aussi, quand nous les demandons à Dieu, il ne nous écoute pas toujours. S'il nous les accordait à toute demande, nous serions tentés de croire que c'est pour ce genre de bien qu'il le faut prier et servir. (*De Civ. Dei*, I, 8).

Et il est bon, du reste, que notre situation humaine demeure sujette à des revirements et à des vicissitudes ; notre condition ne comporte pas les extrêmes. Il faut, dans la prospérité, des épreuves ; dans l'adversité, des consolations ; par là nous évitons deux écueils : l'abattement, dans le malheur sans répit ; l'assurance vaine, dans la félicité soutenue. A qui nous en rapporter mieux qu'à Dieu, qui seul sait ce qui nous convient?

De plus, gardons-nous de parler trop facilement du « bonheur » des méchants ; il est plus apparent que réel. Ont-ils étouffé la voix de leur conscience? quel affreux bonheur! Subissent-ils encore le remords? quel tourment pour eux, dans leur prétendu bonheur! — Et de quelle nature est-il donc, enfin, ce bonheur? Savons-nous au prix de combien de peines il est acquis ; et ce qui se cache de soucis ou de misères dans sa possession? Supposé que les plaisirs de ces heureux soient sans mélange, comment ne pas déplorer leur sort, si en les possédant, ils compromettent les biens éternels ; si chaque joie qu'ils acquièrent est un titre à d'éternels supplices? En ce cas, ces biens passagers peuvent bien être comme une sorte de compensation ou de consolation que Dieu leur laisse (récompense peut-être d'un reste de vertu naturelle) ; ne faut-il pas les en plaindre, sachant ce qui les attend au jugement? (*De Civ. Dei*, XX, 2).

c) L'endurcissement du cœur.

Dieu prive parfois de son secours le pécheur, en punition de son péché, et le laisse par là tomber de faute en faute. Comment ce châtiment se concilie-t-il avec la bonté de Dieu?

Que le fait soit certain, on le sait par Rom., 1, 24; nous y voyons les hommes « livrés » aux suites de leurs péchés, mais responsables de cette conséquence. Par d'autres endroits de la sainte Écriture, saint Augustin montre que Dieu « opère » dans le cœur des hommes, pour tourner leurs volontés au bien ou au mal, selon qu'ils l'ont mérité par leur conduite antérieure, par leur attitude vis-à-vis de la grâce (*Contra Julian*, 5; *De Grátia et Lib. arbit.*, 20 et 21). Par ce châtiment, Dieu manifeste sa justice; il porte une sentence et une peine : la suppression d'un secours. La faute qui suivra sera la juste punition de celle qui a précédé, *pœna peccati peccatum est* (p. 143); — châtiment qui, d'autre part, sert à l'instruction des bons, et n'est donc pas inutile; car, à la vue de ce châtiment, le juste s'excite à craindre Dieu, et à mieux faire. Tel fut l'endurcissement du Pharaon, châtiment de son impiété, mais aussi instruction et consolation pour les victimes, qui avaient invoqué Dieu.

A propos de cette façon de punir le péché *par le péché* même, saint Augustin s'applique à montrer comment Dieu n'est pas *cause* de la faute ainsi commise. L'intervention de Dieu, en ce cas, n'est pas positive; il ne pousse pas au mal; il retire seulement son secours, et un secours qu'il ne doit pas; un secours dont le pécheur s'est plutôt montré indigne par l'infidélité qui a précédé. Dieu « livre » parfois quelqu'un à des désirs mauvais, *non cogendo, sed deserendo* (p. 149). — Comme action positive de Dieu, dans l'espèce, il convient d'entendre, non pas que Dieu provoque au péché, mais qu'il *fait voir* positivement combien l'homme est coupable, par la manifestation de ce que cet homme portait en lui; « j'endurcirai » veut dire : « je ferai voir combien il est endurci; je ferai en sorte qu'il ne puisse demeurer caché ». — Et puis, Dieu *approuve* la justice immanente en vertu de laquelle toute faute est suivie, au dedans de l'âme, d'une débilité, qui augmente la propension au mal, et qui facilite le retour des mêmes

actes mauvais. C'est cette justice que Dieu aime, et qu'il veut, par un acte positif; de même que Dieu voit, et veut, chez le damné, l'impuissance totale en vertu de laquelle il ne peut plus porter sa volonté du mal au bien, parce que, une fois pour toutes, il a placé sa fin dernière hors de Dieu. Il est juste qu'il en soit ainsi, et Dieu veut positivement cette justice. — Enfin, Dieu intervient encore positivement pour *utiliser* la volonté mauvaise et l'acte pervers, pour les faire servir à ses propres fins; autrement dit, pour tirer providentiellement d'heureux effets des actes posés par les impies. *Utitur Deus bene cordibus malis. Non facit voluntates malas, sed utitur iis ut voluerit* (p. 151). La malice, en tout ceci, réside dans la seule volonté humaine.

Ainsi saint Augustin, dans cette analyse approfondie de la question du *mal*, se tient à merveille entre les deux excès, des Manichéens, et des Pélagiens. Il n'invoque pas l'existence d'un principe absolu pour expliquer que le mal existe; mais il ne veut pas non plus que Dieu porte la responsabilité de nos fautes et de nos peines, comme si notre nature n'était pas mauvaise, ou n'avait pas besoin de guérison; comme si le péché originel n'existait pas, ou n'engendrait pas en nous des suites lamentables. A l'opposé des premiers, la vérité catholique nie que l'homme soit essentiellement mauvais; mais elle affirme, à l'encontre des seconds, que notre nature est pervertie par le péché originel, et veut être guérie par la grâce de la rédemption.

Ramenant tout à la charité de Dieu, saint Augustin montre donc aux fidèles, en toute calamité, en toute épreuve, l'effet d'une *Providence d'amour*. De *tout*, ici-bas, il les presse de faire une occasion de louange, de « confession », au Dieu très bon, qui nous a rachetés; qui, suivant l'heureuse formule du grand Docteur — ne se promet aucun avantage, même des œuvres des bons, et procure l'avantage des bons, même par le châtiment des méchants, *nihil sibi consulens nec de operibus bonorum, et bonis consulens etiam de pœnis malorum* (De Gen. ad litter., XI, 11).

« Tout est ordonné pour le bien des élus », conclut à son tour l'auteur de cette savante enquête, où abondent les textes : ensemble harmonieux de té-

moignages qui, sans supprimer le mystère des préférences divines ou de la prédestination, laissent à l'esprit et au cœur, en face de l'insondable Secret, apaisement et confiance[1].

L. OLLÉ-LAPRUNE. — *Le Prix de la Vie.* — Belin.

« Rien de grand ne se fait sans la force de se contenir, de se retenir, de s'abstenir. Il faut, selon l'étymologie et le vieil usage latin, donner un grand sens à ces mots *continentia* et *abstinentia*. Qui ne sait pas, en présence des choses, tenir la convoitise naturelle bridée, qui ne sait pas ne point porter la main sur ce qu'il désire, ne vivra jamais de la vie morale; qui se laisse aller sur toutes les pentes, n'aura jamais de vertu.

Le renoncement est la loi de la vie qui n'est pas la vie pleine. Et ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'en prétendant user et jouir de tout elle-même sans frein, elle se bornerait au lieu de s'étendre, elle s'épuiserait et se consumerait au lieu de se donner toute l'ampleur possible. Le moyen pour elle de se dilater véritablement, c'est de commencer par se resserrer. Elle avoue ainsi et déclare pratiquement son insuffisance foncière, et elle trouve, en se contenant, la vraie voie pour s'étendre. C'est que s'étendre pour elle qui est de nature bornée, c'est se dépasser.

Ainsi se concilie avec l'intérêt de la vie actuelle le sentiment de son impuissance à nous contenter. Ainsi

---

[1] Nous rappellerons que cette question du mal est une de celles que traitent, sous forme dialoguée, les *Soirées de St-Pétersbourg*, de Joseph DE MAISTRE (Œuvres complètes, Vitte, 1884, t. IV et V), étudiées spécialement au point de vue qui nous occupe par A. DE MARGERIE (*Le Comte de Maistre*, Paris, 1882, ch. 6). A l'innocent qui souffre, écrit ce dernier, la philosophie chrétienne « dit que ses souffrances, qui lui sont devenues un mérite par la sérénité de leur acceptation, sont un mérite réversible sur d'autres âmes. Comme le Sauveur a, par sa Passion, racheté le genre humain tout entier en payant la dette de ce grand insolvable, ainsi les épreuves que le chrétien endure peuvent devenir, en union avec ces mérites infinis, le prix d'une autre âme, ou la rançon d'un peuple entier, ou la force invisible qui assure le triomphe de quelque sainte cause ».

devient possible d'en concevoir un salutaire mépris tout en la prisant, une salutaire haine tout en l'aimant, et la mort partielle et successive, puis complète et définitive, s'harmonise avec la vie bien comprise. On n'est pas un homme si l'on ne sait pas mourir. Toute grande action entraîne un labeur, qui est un commencement de mort, puisque c'est une usure, une dépense des forces vitales. Cela est vrai dans tous les ordres. Et si l'on n'est pas prêt à mourir s'il le faut, quelle vie mène-t-on? Quelle entreprise hardie osera-t-on aborder? Pour vivre grandement, noblement, généreusement, il faut embrasser la mort. L'héroïsme ne paraît si admirable qu'à cause du peu de cas qu'il fait de la vie. Il ne la ménage pas, il la prodigue, et il accomplit des merveilles. Le dévouement semble le dernier mot de la vertu. C'est qu'il achève ce que le désintéressement commence : le dépouillement de soi, l'oubli de soi, le don de soi, la perte de soi.

Le sacrifice est au fond de toute grande résolution humaine. Si l'on en veut la raison vraie, c'est que rien dans ce monde ne se suffit pleinement à soi-même, rien, pas même la plus noble vie d'homme. Plus profondément encore, il faut dire que rien de créé ne se suffit à soi-même. Donc toute chose créée a, d'une manière ou d'une autre, à s'atténuer, à s'évanouir, à disparaître devant l'Être excellent et infini. C'est se mettre à sa place, pour l'être créé, raisonnable et libre, que de se réduire, par la raison et avec liberté, à une sorte de rien, en présence de Celui qui est par soi et qui est tout Être. Alors on devient capable d'avancer vers une vie plus haute et plus pleine. Le sacrifice, qui semble détruire, vivifie. La vie, en subissant la mort, produit la vie » (ch. 22).

16.

JÉSUS, ET JÉSUS CRUCIFIÉ.

II.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — Considérer le Crucifix ne suffit pas au chrétien ; il veut partager les dispositions intimes du Christ de la Passion, suivant l'exhortation de saint Paul : *Hoc sentite in vobis* (Phil. 2, 5) ; — devenir semblable à cette image du Fils bien-aimé (Rom. 8, 29), conforme à cet exemplaire de la perfection qui nous a été montré sur la montagne, *secundum exemplar quod in monte monstratum est* (Exod. 25, 40). — Ressemblance qui ne saurait être de surface [1]. C'est le cœur qui doit être marqué à l'effigie du Cœur divin, *signaculum super cor* (Cant., 8, 6). Qu'un disciple se contente de suivre les leçons d'un maître, cette seule fidélité pourra suffire, peut-être, parmi les hommes ; elle ne suffit plus quand il s'agit de Celui qui vient créer en nous l'homme nouveau, par le renouvellement de l'esprit, *renovamini spiritu* (Eph. 4, 23).

Trois moyens surtout nous sont offerts pour y parvenir : 1) *le souvenir assidu de la Passion ;* — 2) *la communion eucharistique ;* — 3) *le bon usage de l'épreuve.*

Sancta Mater, istud agas...

---

[1] Veut-on se rendre compte du parti que l'Apôtre savait tirer des leçons de la croix, que l'on médite, entre autres, ce verset de l'épître aux Galates : *O insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati, ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est in vobis crucifixus?* (Gal., 3, 1). C'est le souvenir de *Jésus crucifié* — et de toutes les conséquences de ce mystère — qui doit les sauver des fausses doctrines (judaïsants). L'application aux éternels dangers de fascination doctrinale (faux prophètes, maîtres d'erreur, II Tim., 4, 3 ; Mat. 24, 24 ; *antichristi*, I Jo., 2, 18) va de soi, et ne manque pas plus d'actualité aujourd'hui qu'aux premiers jours de l'Église.

1. — Le Souvenir.

Le souvenir! précieuse ressource, et d'ordre intime, où le cœur est engagé bien plus que la mémoire.

a) Du souvenir, nous disposons largement : c'est un trésor inestimable. Le cœur fidèle aime ses souvenirs, et il les abrite avec un soin jaloux. Les reliques du cœur ont aussi leur poussière... De ses souvenirs il aime à vivre, comme on vit d'un bien précieux, légitimement amassé. Il s'y reporte quand le présent l'afflige; il y cherche un refuge, comme pour se défendre de vieillir trop tôt. Notre cœur est un sanctuaire où nous entretenons, comme une lampe devant l'autel, le culte de ceux que nous avons aimés. Suprême hommage, par lequel nous triomphons en quelque manière de la mort même. La mort, que n'emporte-t-elle pas! Jamais, si nous le voulons, elle ne ravagera nos souvenirs. Elle peut bien nous ravir la présence de nos bien-aimés, mais non pas leur mémoire. Aussi l'oubli est-il la dernière injure, et la séparation définitive, pire que la mort. Etre oublié, c'est mourir deux fois.

Et jusqu'où ne va pas cette puissance du souvenir? [1] Nous en disposons même vis-à-vis des personnages que nous n'avons jamais vus, mais dont nous entretient la fiction ou l'histoire. Voulons-nous honorer un roi illustre,

[1] Saint AUGUSTIN, dans les *Confessions*, a loué cette force prodigieuse et mystérieuse de la mémoire humaine : « *Magna ista vis est memoriæ, magna nimis; penetrale amplum et infinitum* » (liv. X, 15 et suiv.).

une héroïne glorieuse? Nous fixons sa vie dans notre mémoire, et elle y reste gravée. Avides de détails, nous consultons, pour mieux atteindre ce passé, les témoins et les archives. Récits d'autrefois, reliques d'hier, tout nous est cher, et prend du prix pour nous. Combien de scènes du passé revivent ainsi! combien de figures disparues se raniment! et quel gré nous savons, à l'historien, au conteur, à l'artiste, qui opèrent ces résurrections par la magie de leur art! Une touchante infortune nous a émus; au récit des malheurs de Marie Stuart ou de Louis XVI, nous avons été bouleversés; la fin tragique de Jeanne d'Arc sur le bûcher de Rouen nous arrache encore des larmes. Ces personnages, pourtant, ne tiennent à nous que par des liens fragiles! N'importe, le moindre lien suffit; nous conservons pieusement leur souvenir, parce que leur mission, leur vie, leur âme, sympathisent avec nos sentiments et font tressaillir notre cœur.

b) Que dirons-nous donc et que penserons-nous de Jésus crucifié? Il nous est mille fois plus proche que les héros de notre histoire; et nous lui sommes unis par des affinités plus étroites et par des liens plus forts que ceux de l'alliance ou du sang. Il est tout, pour nous, *omnia, et in omnibus, Christus* (Éph. 4, 6; Col. 3, 11). Nous n'avons pas eu la joie de le voir, de l'entendre, de le suivre pas à pas. Mais nous savons qui il est, d'où il est venu, ce qu'il a fait, ce qu'il a souffert, *patres nostri narraverunt nobis;* les siècles chrétiens, qui nous ont parlé de lui — et en quels termes! — étaient les héritiers des premiers témoins, *sicut*

tradiderunt nobis qui ab initio ipsi viderunt, Luc. I, 2). Or, que nous ont-ils appris? Que jamais pareille grandeur ne connut pareille infortune; que jamais destin plus grand ne fut humainement plus lamentable, par l'étendue des souffrances, et par l'injustice du traitement; que jamais amour plus désintéressé ni plus magnanime ne s'est vu plus méconnu. Que faut-il de plus pour nous émouvoir? Heureux, en vérité, les hommes qui ont été, de bonne heure, pénétrés et comme imprégnés de ces imposants souvenirs! Quels accents trouvent, pour en parler, les cœurs généreux; surtout lorsque, à l'intérêt poignant de ces récits ou de ces spectacles, s'ajoute, pour celui qui les médite, le souvenir tout personnel [1] d'un pardon souvent renouvelé ou d'une particulière miséricorde. Écoutons saint Augustin :

« Comme vous nous avez aimés, ô Père excellent, vous qui, loin d'épargner votre Fils unique, l'avez livré

[1] Tel le P. Ch. DE FOUCAULD, l'ermite du Sahara, dans ses méditations de 1897 : voir René BAZIN, *Charles de Foucauld*, p. 150 : « Moi, ma vie passée, Miséricorde de Dieu » — Le P. GINHAC (1824-1805) étudiant frondeur en qui la foi semblait altérée, sinon éteinte, se sentit soudain retourné, converti, au spectacle d'un Christ de mission qui semblait le regarder avec bonté, et lui reprocher son obstination et ses résistances à la grâce. C'était à Mende : « Une longue procession parcourait la ville. Paul la suivait de loin. Arrivé au détour d'une rue, il se trouva en présence d'un grand Christ, que des messieurs portaient sur un brancard. Il regarde, et regarde encore l'image du divin Crucifié, et il lui semble apercevoir des rayons qui, sortant de la sainte Face, jaillissent vers lui, pénétrant tout son être. Il tremble, et se rend : Dès ce moment, dit-il, je veux n'appartenir qu'à Dieu » (A. CALVET, *Le P. Paul Ginhac*, S. J., 1824-1805, p. 18). Plus tard, au souvenir de cette grâce, il écrira : « O mystère, ô mystère, ô mystère incompréhensible! Le nombre et la malice de mes péchés, la miséricordieuse bonté de Dieu, l'insensibilité de mon cœur » (p. 21).

pour les impies que nous sommes [1]! Comme vous nous avez aimés, nous pour qui ce Fils « qui n'avait point regardé comme une usurpation d'être égal à vous, s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix », seul libre entre les morts, ayant la puissance de « déposer sa vie », et celle de la « récupérer pour nous » devant vos yeux, à la fois vainqueur et victime — vainqueur parce que victime — pour nous, devant vos yeux, à la fois prêtre et sacrifice — prêtre parce que sacrifice — et d'esclaves que nous étions faisant de nous vos enfants, car né de vous, il s'est constitué notre esclave! J'ai bien raison d'établir sur lui mon ferme espoir que vous guérirez toutes mes langueurs, par lui, qui est assis à votre droite et qui « intercède pour nous auprès de vous. » Autrement je désespérerais. Elles sont si nombreuses et si fortes, ces langueurs! Ah! qu'elles sont nombreuses et fortes! Mais plus fort encore est le remède qui vient de vous. Nous aurions pu croire que le Verbe était trop loin de toute union avec l'homme et désespérer de nous, s'il ne s'était fait chair et n'eût habité parmi nous » (Saint AUGUSTIN, *Confessions*, liv. X, 43).

c) Ces souvenirs de la Passion, à nous de les conserver avec un religieux émoi. *Recogitate eum qui talem sustinuit a peccatoribus contradictionem;* (Heb. 12, 3). Relisons la Passion; suivons-en, heure par heure, les navrants détails [2]. Refaisons, pas à pas, la route ensan-

---

[1] Trad. de LABRIOLLE, t. II, p. 292. Mais quelle traduction pourra égaler le latin? « *Pro nobis tibi victor et victima, et ideo victor quia victima, pro nobis tibi sacerdos et sacrificium, et ideo sacerdos quia sacrificium, faciens tibi nos de servis filios, de te nascendo, nobis serviendo* ».

[2] Aux auteurs déjà cités (*Sur les pas de Jésus*, séries I et II : GALLWEY, OLLIVIER, MONSABRÉ, DE LAI, SERTILLANGES) ajoutons : CHAUVIN, de la Congrégation du T. S. Sacrement, *La Passion méditée*, 3 vol. (Bruxelles, Chaussée de Wavre); P. CRASSET, *Méditations sur la Passion pour tous les jours du Carême*, 2 vol. (Lecoffre); *Le Crucifix, le plus beau des livres*, par l'auteur de *Communions ferventes* (Casterman); de la PALMA, *Histoire de la Passion*, trad. Gaveau (Lecoffre, 1904); Gabriel BILLOT, S. J., *Retraite religieuse du chemin*

glantée, où traînent encore les pierres brutales que lui ont lancées des mains acharnées à le poursuivre. Suivons... suivons, avec le petit groupe fidèle, avec la Mère douloureuse, avec les saintes femmes, avec le disciple aimant. C'était la coutume chère au saint curé d'Ars :

« Il suivait tout le jour, d'un regard du cœur, quelque action de Notre-Seigneur, de Notre-Dame ou de ses saints les plus aimés. Ses préférences allaient toutefois aux mystères douloureux ; il accompagnait le plus souvent Jésus aux diverses étapes de son calvaire. Pour s'en mieux souvenir, il avait prié Catherine Lassagne de les noter en marge de son bréviaire ; et en récitant ses heures, il revivait une à une, avec une compas-

---

de la Croix (Téqui, 1909). — Quant à la *Douloureuse Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*, de Catherine Emmerich (1774-1824), qui paraissait en 1833, et qui n'a cessé d'être lue, sans vouloir suspecter la stigmatisée de Dulmen, qui semble au-dessus de tout soupçon, plus d'une réserve s'impose au sujet du « secrétaire » qui s'installa auprès d'elle de 1818 à 1824, Clément BRENTANO, poète aventureux et romantique qui, en publiant ces confidences, y ajouta du sien, s'il faut en croire une étude très objective du P. HUMPFNER, Augustin, parue à Wurtzbourg en 1923 (*La crédibilité de Brentano*). Après avoir résumé ce consciencieux travail, le P. René GUIGNARD conclut par ces lignes : « Plus que tout autre document, l'étude des textes du P. Hümpfner est révélatrice. A la façon dont Brentano mutile, transforme, cherche à compléter les révélations de Catherine Emmerich, on reconnaît qu'il est toujours le romantique, aux yeux duquel la réalité, si noble soit-elle, est une matière à poétiser davantage. Consciemment, le poète fait de la légende. Mais lorsqu'il s'agit de visions inspirées par Dieu, la nudité d'un simple récit n'est-elle pas infiniment supérieure à tous les ornements d'une fiction poétique? — S'il est vrai que Brentano a sincèrement voulu édifier ses contemporains et non les mystifier, il n'en est pas moins regrettable que ses procédés inconsidérés aient nui à la connaissance précise de Catherine Emmerich. Et si, faisant le procès de Brentano, on veut bien se rappeler quel était son tempérament, et par quels chemins détournés il était arrivé à la porte étroite, on admettra en sa faveur les circonstances atténuantes » (*Études*, 5 mars 1926).

sion mouillée de larmes, les scènes rédemptrices » (F. TROCHU, *Le Curé d'Ars*, p. 398) [1].

Du drame de la Passion, le chemin de croix fréquent nous remettra devant les yeux les derniers épisodes, depuis le départ de l'Antonia jusqu'au supplice du Calvaire : exercice très cher à la piété de l'Église. Mais trop souvent on se borne à ces quatorze stations. Et pourtant, combien d'autres stations ont précédé ! la trahison de Judas, l'arrestation, la nuit sinistre passée dans le cachot du Temple, les dérisions des valets, les huées de la foule, les sarcarmes des prêtres, puis les humiliations du couronnement grotesque, puis les blessures de la flagellation... Nous aimerons ces plaies, qui, pour le dire avec Bossuet, font sa beauté ; elles sont les marques de sa puissance royale. Il veut, ce Roi, régner par le bois. Par l'effusion de son sang sur la croix, il est, tout ensemble, le roi sauveur, et le pontife sauveur. A la différence des ravageurs de provinces, il triomphe par le bonheur qu'il destine à ses sujets. Ainsi, chrétiens,

« Quoi que le monde croie de la Passion, quoique ces membres cruellement déchirés et cette pauvre chair écorchée fassent presque soulever le cœur de ceux qui approchent de lui, quoique le prophète Isaïe ait

[1] Voici, d'après M. l'abbé Francis TROCHU, ces pieux mementos, transcrits du bréviaire même de M. Vianney : A Matines, Jésus-Christ en prière au jardin des Olives. A Laudes, Jésus-Christ tombe en agonie, sue sang et eau. A Prime, Jésus-Christ couronné d'épines, flagellé, foulé sous les pieds. A Tierce, Jésus-Christ condamné à mort, portant sa croix au Calvaire. A Sexte, Jésus-Christ est crucifié. A None, Jésus-Christ meurt, on lui perce le cœur. A Vêpres, Jésus-Christ est descendu de la croix et remis entre les mains de sa sainte Mère. A Complies, Jésus-Christ est mis dans le sépulcre. Douleur de Marie en s'en éloignant.

prédit que dans cet état il ne serait pas reconnaissable qu'il n'aurait plus ni grâce ni même aucune apparence humaine (Is., 53, 2) ; toutefois, c'est dans ces linéaments effacés, c'est dans ces yeux meurtris, c'est dans ce visage qui fait horreur, que je découvre des traits d'une incomparable beauté. Sa douleur a non seulement de la dignité, elle a de la grâce et de l'agrément.

Un soldat a de grandes blessures qui semblent lui déshonorer le visage. Les délicats, peut-être, détourneront la vue de dessus ces plaies ; mais le prince les trouve belles, parce que c'est pour son service qu'il les a reçues ; ce sont de belles marques, ce sont des cicatrices honorables, que la fidélité pour son roi et l'amour de la patrie embellit.

Donc, ô fidèles de Jésus-Christ, que les ennemis de mon Maître trouvent de la difformité dans ses plaies, certes je ne le puis empêcher. Mais, « pour nous autres croyants, *nobis credentibus* », comme disait tout à l'heure saint Augustin, pour moi qui suis assuré que c'est pour l'amour de moi qu'il est ainsi couvert de blessures, je ne puis être de leur sentiment. La véritable beauté de mon Maître ne lui peut être ravie : non, non, ces cruelles meurtrissures n'ont pas défiguré ce visage ; elles l'ont embelli à mes yeux. Si les blessures des sujets sont si belles aux yeux du prince, dites-moi, les blessures du prince, quelles doivent-elles être aux yeux des sujets? Celles-ci, ce sont mes délices ; je les baise, je les arrose de larmes. L'Amour que mon Roi Sauveur a pour moi, qui a ouvert toutes ses plaies, y a répandu une certaine grâce qu'aucun objet ne peut égaler, un certain éclat de beauté qui transporte les âmes fidèles... » (BOSSUET, Circoncision 1653)[1].

Les saints, quelques-uns très intimement et jusqu'à l'extrême compassion, ont goûté la Passion du Seigneur. Leurs larmes, leurs cris de pitié et d'amour, perpétuent la Compas-

[1] *Œuvres oratoires*, édit. Lebarq (Desclée), t. I, p. 267. Voir tout ce développement du premier point sur la royauté de Jésus-Christ, acquise par sa Passion, affirmée devant Pilate et par le titre inscrit sur la croix (p. 265 à 274).

sion dans l'Église. Tels FRANÇOIS D'ASSISE, CATHERINE DE SIENNE, ANGÈLE DE FOLIGNO, JEAN DE LA CROIX, vingt autres [1].

On peut l'affirmer, c'est la contemplation du Crucifix qui a donné SAINTE THÉRÈSE à l'Église. Rien, au dire d'un de ses récents biographes, n'aurait influé plus profondément sur la « conversion » de Thérèse de Ahumada; rien n'aurait assuré plus efficacement son progrès, que la méditation des scènes de la Passion, la Flagellation et le Crucifiement surtout; spectacle que facilitaient pour les yeux la statuaire et la peinture espagnoles d'alors, d'un si puissant réalisme, et aussi les processions des *pasos* ou stations du chemin de croix, avec leurs figurants traditionnels, à travers les rues. Dans ces démonstrations religieuses, très aimées du peuple catholique d'Espagne, « le thème le plus fréquemment, le plus amoureusement et le plus pieusement traité, c'est celui du Christ en croix. Multitude innombrable, les crucifix espagnols sont peut-être le plus grand acte de foi, le cri le plus éperdu d'amour que l'humanité ait jamais poussé ». — Dans cette innombrable et étonnante galerie, il est permis de faire une place à part au crucifix de Salamanque, que sainte Thérèse a dû rencontrer dans cette ville durant un de ses séjours; crucifix d'un réa-

[1] Une brochure de l'abbé ROGER, chapelain de Notre-Dame des Victoires : *Le Signe de la Croix* (Aubanel) rappelle les origines historiques de ce Signe chrétien, son importance liturgique (à la messe, p. 24 à 32) où il revient jusqu'à cinquante-trois fois; enfin les avantages spirituels de cette pratique (victoire dans les tentations; protection dans les dangers; moyen d'obtenir beaucoup de grâces).

lisme bien supérieur aux crucifix fameux de Burgos et de Valladolid :

« A gauche de la grande nef, dans une chapelle latérale, ce crucifix est suspendu au-dessus d'un autel assez ordinaire : un misérable corps de supplicié, dans toute son horreur. Le bois dont il est fait rend, en quelque sorte, plus squelettique, plus décharné le coffre de la poitrine, saillant sous la peau zébrée de coups de fouets. La tête morte est comme tranchée : elle pend sous une touffe épaisse de cheveux naturels, qui tombent presque jusqu'à la ceinture, — et cette chose qui fut vivante ajoute encore à l'illusion d'un cadavre réel. Il faut se tenir tout au pied de la croix, comme une Madeleine ou un saint Jean, et se renverser le cou, pour bien voir cette tête écroulée, ce visage de condamné à mort. Ce visage à la fois humain et divin, il exprime surtout le repos, — un repos, si l'on peut dire, harassé, anéanti, comme après une longue, une très longue étape de souffrance, dont on désespère de toucher le terme. Enfin! il est arrivé au sommet de son calvaire et il expire en arrivant : il se repose dans le sacrifice suprême, la mort de la chair et des sens, la mort de l'âme elle-même, en ce qu'elle a d'individuel, de charnel et de périssable. Nul commentaire plus saisissant aux pages terribles de S. Jean de la Croix sur les affres de la Nuit obscure, la mort des sens et la mort de l'esprit... » (Louis BERTRAND, *Sainte Thérèse*, p. 163).

Mais que verra la Carmélite dans cette effigie douloureuse? Des détails matériels, presque rien, notons-le avec l'auteur :

« Dans ce corps de supplicié, dans cette chair sanglante et nue, étalée sous ses regards, elle ne voit que le *mal*, le mal originel, la faute de l'homme, la Chute, qui a causé de telles plaies. Et, en même temps, l'*amour*, l'amour qui a consenti à un tel supplice, qui l'a accepté pour racheter les fils de l'homme déchu. Cette image n'est, pour elle, qu'un reproche vivant adressé à son ingratitude, et ensuite un prétexte à méditer sur le mystère de la Rédemption. Sans doute, en ces minutes de repentir et d'adoration, elle approfondit ce mystère comme jamais de sa vie elle ne l'avait encore fait : l'homme précipité par sa faute dans la mort des sens et de la matière, la chute sans fin et sans issue; pour

contre-balancer le poids d'un monde qui se précipite de lui-même vers les ténèbres d'en bas, il a fallu quelque chose de plus puissant que le monde, une part de Dieu, le Fils même de Dieu. La Rédemption est le contre-poids de la Chute, elle fait pencher le plateau de la balance et ramène vers les hauteurs le monde vaincu. Par amour de l'homme, un Dieu en arrive à se nier lui-même, Il s'offre à la mort. Pour correspondre à un tel amour, l'homme n'aura-t-il pas le courage de se nier à son tour, par la pénitence, la mortification, toutes les vertus qui sont la mort du péché?...

Thérèse médite sur ces hautes doctrines. Combien elle se sent encore loin du but, ce but vers lequel elle est en marche depuis si longtemps! Elle contemple sa vie imparfaite, elle voit les concessions qu'elle fait au monde, et combien, en somme, elle lui est encore attachée. Ces liens si forts, n'aura-t-elle pas le courage de les rompre? Hésitera-t-elle toujours à se jeter résolument dans une autre vie? Elle pleure, elle fond en larmes. Elle demande instamment au Christ d'exaucer le vœu de toute son âme ; elle demande à tous les saints, qui sont ses habituels intercesseurs, de venir à son aide, et, en particulier, à sainte Madeleine, à qui elle a l'humilité de se comparer... » (*ibid.*, p. 166).

2. — La Communion.

Le Crucifix replace devant notre souvenir le mystère de la Passion; mais la Messe le place devant nous dans sa réalité mystique, *memoriale mortis Domini*. Même Victime, dont l'oblation se fait sur l'autel, sous un rite extérieur d'immolation. Victime à jamais glorieuse, qui, immolée une fois sous le rite sanglant, ne peut plus mourir; mais Victime ratifiée à jamais, marquée éternellement du caractère victimal (Apoc., 5, 6). Victime que nous possédons, sous les deux espèces, grâce à la Transsubstantiation; Victime que nous offrons à Dieu, avec l'Eglise, comme le plus riche pré-

sent de la terre au ciel; Victime à laquelle, enfin, nous pouvons nous unir, actuellement, chaque jour, car elle est offerte, partout, *ab ortu solis usque ad occasum sacrificatur et offertur oblatio munda* (Mal., 1, 11). — Telle est la signification profonde de notre sacrifice [1].

a) A nous de communier dans cet esprit. — Une étroite solidarité surnaturelle nous unit, comme chrétiens, au Christ; *estis in illo repleti, qui est caput* (Col., 2, 10; 1, 18). Jésus se présente et s'offre à Dieu comme le chef, avec qui nous ne faisons qu'un, selon l'esprit (I Cor., 15, 45). Avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ, c'est nous qui acquittons, grâce à lui, notre dette; c'est nous qui réparons, c'est nous qui offrons.

[1] Nous retrouverons ces notions à propos du Sacrement admirable (plus loin, *Sub Sacramento mirabili*). Rappelons ici que les deux sacrifices n'en font qu'un. Jésus se donne tout entier, une fois pour toutes, mais « de deux manières, l'une rituelle, l'autre historique, et toutes les deux réelles; l'unité de la victime est absolue, si bien que les deux sacrifices l'un dans l'autre, et malgré leurs différences extérieures qui permettent de les distinguer, malgré l'appareil rituel qui multiplie l'un d'entre eux, les deux sacrifices ne font qu'un; le premier, celui de la Cène, engage et exige le second; le second, celui de la croix, emplit de sa réalité historique le frêle cérémonial du premier. C'est la Croix qui importe surtout; mais la Cène rendait la Croix inévitable, et par conséquent, à sa façon, elle la soutient à son tour. Et nous retrouvons ici cette causalité réciproque qui décidément permet seule d'exposer le christianisme, et de comprendre en particulier comment, renouvelant la Cène du Seigneur, nous célébrons le Mystère du Calvaire dont elle fut le Signe ». Le signe ou support, ou « sacrement » rituel que Jésus-Christ choisit pour y « enfermer toute la rédemption » — *sacramentum redemptionis* — ce fut l'ancienne célébration du rit pascal, « par où Jésus marquait encore son respect pour la Loi qui allait disparaître... Une fois de plus il prolongeait la Thorah sans la détruire » (E. MASURE, *Revue Apol.*, déc. 1927, p. 665).

Il est nôtre, totalement nôtre, non pas seulement en ce sens qu'il prend une nature humaine issue d'Adam pour pouvoir s'offrir et souffrir; mais en ce sens, beaucoup plus pénétrant, qu'il nous unit à lui, faisant de nous et de lui un même « corps ». Jésus devient notre Victime, mais nous aussi, avec lui. — A ce dessein doit répondre, de notre part, le vif désir de lui être uni par des liens spirituels conformes à cette destination. Être incorporés à lui, c'est, après le saint Baptême, et par l'exigence même de ce mystère, lui être unis, dans la communion, par l'esprit. Et comme il n'a pas de plus persévérante volonté que d'être Hostie, de se donner en Victime, d'être sans cesse en cette qualité devant son Père (Mat., 20, 28; Heb., 7, 25); que nous reste-t-il à faire, sinon de porter habituellement en nous ce noble souci, d'entretenir en nous ce feu sacré, qui l'a consumé nuit et jour, et qui l'a conduit à la croix (Luc, 12, 49 et 50)?

Recevoir le Corps du Seigneur dans cet esprit, c'est communier comme il convient. Saint Paul veut qu'avant de prendre cette nourriture à la table du Sacrifice chrétien, tout convive s'interroge et se mette à l'épreuve, *probet seipsum, et sic edat* (I Cor., 11, 28) : qu'il sache, ce communiant, qu'il publie la mort du Seigneur; qu'il se garde donc de manger indignement la Victime sacrée. Nul, en effet, ne participait aux viandes immolées dans les sacrifices païens, sans entrer par là-même en partage du sacrifice offert aux idoles; ainsi nous-mêmes, par la manducation de la Victime, nous participons aussi

pleinement qu'il nous est possible de le faire à son Sacrifice :

« Ce qui se passe chez les chrétiens, c'est, avec un infini surcroît de beauté et de réalité, l'achèvement de ce qui se passait dans l'Israël ancien, où avoir sa part de la victime, c'était communier à Dieu. Mais cette communion à Dieu ne s'accomplissait alors que moyennant un intermédiaire et moyennant une fiction : un intermédiaire, c'était la victime ; une fiction, c'était la supposition que la portion consumée par le feu était la part de Dieu, et censée consumée par lui. Mais aujourd'hui ! O notre Dieu, apaisez nos âmes, et mettez un sceau à nos lèvres, afin qu'elles ne s'échappent pas en cris d'admiration comme ceux qui éclataient dans l'Église à la révélation de l'Eucharistie ! (*Peregrinatio Silviæ*, 73) » (D. DELATTE, *Les Epîtres de saint Paul*, t. I, p. 342).

b) Toute communion sera donc « immolante » [1]. — De certaines communions, toutefois, on pourra dire qu'à un titre spécial et pressant elles seront marquées de ce caractère :

1. soit à cause des circonstances critiques ou douloureuses dans lesquelles nous les ferons, par exemple dans l'infortune soudaine, dans la tentation violente, dans la tristesse, dans le deuil ;

2. soit à cause des avantages spirituels que nous souhaitons d'obtenir, ou que nous voulons mettre en sûreté, pour notre progrès ou pour le bien du monde ; comme à l'heure d'une résolution d'avenir à prendre, ou d'une réparation

[1] J. GRIMAL, dans *Le Sacerdoce et le Sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, montre pourquoi et comment toute communion est *vivifiante* (4e partie, Le prolongement eucharistique, ch. 4), et doit être *immolante* (ch. 5 ; 3e édit., p. 300 à 313). Voir aussi BOSSUET, *Méditations sur l'Évangile*, *La Cène* (notamment 18e, 19e, et 46e jour).

à offrir publiquement à Dieu; communion de retraite, communion réparatrice;

3. soit, chaque année, à Pâques, comme l'Église nous le commande, pour commémorer la Pâque du Seigneur; *pascha nostrum immolatus est Christus; itaque epulemur* (I Cor., 5, 7).

« La nouvelle Pâque est instituée dans le même esprit (en mémoire du passage du Seigneur, Exod. 12); et toutes les fois qu'on la célèbre parmi nous — et on la célèbre non pas tous les ans, comme la pâque ancienne, mais tous les jours; toutes les fois, dis-je, qu'on la célèbre, et que nos enfants, qui nous la verront célébrer avec tant de religion et de respect, nous demanderont : Quelle est cette cérémonie? nous leur dirons : C'est le mystère que Jésus-Christ institua avant sa mort, mais cette mort déjà présente, pendant qu'on tramait le noir complot qui le devait mettre en croix le lendemain; pour nous laisser un mémorial de cette mort, et la perpétuer en quelque sorte parmi nous. Venez, venez, mes enfants; préparez-vous à communier avec nous, et souvenez-vous de votre Sauveur immolé pour l'amour de vous » (BOSSUET, *La Cène*, 19e jour).

4. Soit enfin, et surtout, à l'heure suprême du passage de l'homme à Dieu; la dernière communion, en viatique [1], sera : *a*) l'achèvement du saint travail de purification et de progrès dont chaque communion sur terre aura marqué une étape nouvelle; *b*) la préparation immédiate à notre communion éternelle; *c*) la dernière offrande de nous-mêmes en sacrifice, par l'acceptation volontaire de la mort, en union avec la mort de Jésus sur la Croix [1].

[1] Cherchant à se figurer de quel œil Dieu nous voit à la mort, le P. FABER écrit que notre mort lui est précieuse, parce que Jésus est mort : « Précieuse aux yeux du Seigneur est la mort des saints! Telle est la surprenante révélation, et toutes choses considérées, nous n'avions pas lieu de nous

3. — L'Épreuve.

La conformité avec Jésus-Christ crucifié, nous l'avons médité, ne saurait être de surface; c'est au fond de l'âme baptisée qu'elle doit être imprimée (*consepulti*, Rom., 6, 4: Gal., 3, 27; Col., 2, 12). De tout chrétien, autre Christ, Dieu attend ce « sacrifice ». — Or, ni le souvenir assidu de la Passion, ni la communion eucharistique elle-même, ne réalisent, de soi, cette ressemblance qui fait dire à saint Paul : *Christo confixus sum cruci* (Gal., 2, 19).

---

y attendre; et cependant, quand nous nous sommes nourris longtemps de ses consolations, nous trouvons avec surprise combien elle s'accorde avec nos idées de Dieu, et combien elle fait ressortir ses perfections. Elle nous est si familière maintenant, qu'il nous est difficile de voir combien elle devait nous paraître étrange. La mort est la peine du péché, le châtiment choisi par Dieu lui-même. Au châtiment peut se mêler une forte dose de miséricorde, et cela même quand il n'y a plus d'espoir. Mais que ce châtiment puisse être précieux aux yeux de Dieu, c'est quelque chose de plus, c'est quelque chose d'inattendu et de mystérieux. Imposante comme un coucher du soleil, la mort a des émotions et une poésie dont nulle horreur, nulle disgrâce ne peut entièrement la dépouiller. Le Créateur est touché des maux de ses créatures. Mais ce n'est pas simplement une sympathie compatissante que la mort de ses serviteurs excite en Dieu, ils sont précieux à ses yeux. Ignobles aux yeux du monde, le déshonneur de la créature, images de faiblesse, de honte et de misère. Dieu non seulement consent à les supporter, ou même à les soutenir par ses soins; mais ils sont précieux à sa vue. Ils sont ses joyaux, la portion qu'il se réserve dans sa création, la dîme qui lui est payée et qu'il dispose dans ses greniers célestes. Certainement cette gloire tient à la mort de Jésus dont la croix a rendu le châtiment honorable à tous ceux qui font de leur mort un calvaire. Cette bienheureuse mort est, pour tous, le couchant universel, dans lequel nous descendons avec notre divin soleil pour trouver notre repos. Elle se montrera sur l'horizon de la terre jusqu'au jour du jugement, et par elle nous sommes entourés d'une gloire d'autant plus douce qu'elle n'est pas de nous. La mort était précieuse à Dieu autrefois, parce que Jésus devait

Les stigmates eux-mêmes d'un saint François, creusés dans sa chair par les rayons du Séraphin merveilleux, ne faisaient du pauvre d'Assise un crucifix vivant, que par les héroïques renoncements dont ces signes vénérables offraient aux yeux l'éloquent témoignage.

1. Le souvenir, le récit, une relique même de la Passion, peuvent n'exercer sur nous aucun effet sanctifiant, et n'avoir, dans notre vie ni lendemain ni retentissement durables. — Et quant à la communion, il pourra se

---

mourir. Elle lui est précieuse maintenant parce que Jésus est mort » (FABER, *Conférences spirituelles*, p. 127).

– Au jour où il créait, ajoute-t-il, Dieu s'est complu dans son ouvrage, surtout dans la création de l'homme, en qui il voyait déjà l'Homme-Dieu futur. Il se complaît aussi dans la fin de l'homme, quand il « meurt en Jésus ». Or, jamais le chrétien ne meurt mieux « en Jésus » que muni du Sacrement qui donne Jésus même, et Jésus crucifié : « Nous ne nous lassons jamais du tableau que nous présente le premier évangile des hommes, la Genèse, lorsqu'elle nous dépeint le Créateur, penché sur son ouvrage avec un regard de complaisance, et trouvant que tout était bien. De même voyons-nous avec attendrissement ce même Créateur penché avec amour au-dessus du glorieux lit d'agonie de ceux qui meurent en Jésus, comme s'il y avait là quelque chose de précieux pour lui, comme si chacun d'eux était le fidèle portrait de son cher Fils, et la manifestation de ses perfections, sous le transparent mystérieux d'un nouveau Calvaire. Dieu est le Créateur; la mort est le châtiment de son invention, châtiment si grave qu'il n'y a pas sur cette terre de monument historique plus important : et lui-même, le Créateur, il a voulu mourir. Et maintenant, voici qu'il verse avec une tendre compassion tout son amour sur ses créatures effrayées de la mort. Ne sentons-nous pas une sorte de joie respectueuse de penser qu'il nous reste encore à faire une action qui sera précieuse aux yeux de Dieu? Non, il n'y a pas rien que frayeur et tremblement à la pensée de ce messager de la mort qui est toujours près, même quand il n'est pas encore en vue, et qu'il s'avance sans bruit vers chacun de nous : il y aussi un empressement doux et tranquille qui nous fait attendre la mort avec un extrême bonheur, et qui rend notre vie plus diligente » (ibid. p. 137).

faire qu'elle ne tienne, dans une existence extérieurement chrétienne, que la place d'un rite religieux, accompli par habitude, par acquit, ou par convenance, sans un désaveu du péché, sans un effort vertueux. Est-il inouï que l'homme accomplisse, même au sein de la religion spirituelle par excellence, des gestes d'initiation sacramentelle sans en pénétrer l'esprit? Vaine religion, *vana religio*, pour le dire avec saint Jacques (Jac., 1, 26). Autant vaudrait se flatter de recueillir les fruits de la Passion sans même avoir souci des intentions du Rédempteur. Combien d'hommes, — combien de bras, combien de têtes, combien de cœurs d'hommes — ont pris une part effective et immédiate au drame de la Passion, sans en recevoir aucun profit d'âme; indifférents qu'ils étaient, présents là comme on peut l'être à un spectacle curieux, *aderant ad spectaculum istud* (Luc., 23, 48) [1]; foule anonyme, mêlée, et houleuse; ou peut-être complices du méfait, acteurs du crime, pour leur part; coopérateurs coupables, dans une rédemption où ils n'entraient pas. Tout ce qui faisait le prix et le mérite du Sacrifice de la croix, les actes intérieurs de Jésus Prêtre et Victime, son oblation charitable, la noblesse et la sainteté de son offrande, tout leur échappait. Ainsi échappe au chrétien qui ne veut pas souffrir tout l'esprit de la Croix.

Seule l'*épreuve*, et en particulier la douleur, nous fait entrer formellement dans ce mystère. A une condition, il est vrai, sans laquelle la souffrance même ne nous rendrait pas plus

[1] *Stabat populus spectans* (Luc, 23, 35).

« conformes » à Jésus immolé que ne l'étaient ses persécuteurs, ses ennemis, ou la foule amassée sur les pentes du Calvaire : l'acceptation.

Pour peu que nous y consentions, la douleur deviendra l'occasion de notre plus intime et plus efficace hommage à Jésus-Christ. Elle seule, non pas certes par sa propre vertu, mais par la vertu méritoire du Sang divin, réalisera l'union de notre âme avec l'âme de Jésus crucifié. Elle seule nous livrera intimement et pleinement à Dieu.

Méditons avec soin cet aspect de la Passion. — Qu'on mette ensemble, comme ils le furent aux jours désordonnés de la Passion, la brutalité des bourreaux, le cynisme des chefs, l'inertie de la plèbe, les injures et les outrages, la couronne de dérision et le gibet d'infamie; pas plus dans la vie du chrétien que dans celle du Sauveur, cet ignominieux total d'avanies ne constituera, pour lui ni pour d'autres, une rédemption effective. — Supplices et hontes, cruautés et dérisions [1], peuvent nous accabler, nous blesser, nous tuer; si nous résistons à leur sinistre assaut, nulle ressemblance au Christ ne sera gravée en nous.

Et cette résistance à la croix ne nous est que trop facile! Quel est l'homme qui, pour une part au moins, ne réussit à écarter de son chemin la Passion? Du même coup, c'est le fruit de la Passion qui se dérobe à lui! Funeste effort! La couronne aux cruelles épines, on la

[1] BOSSUET résume en ces deux mots énergiques toute la Passion. (Vendredi Saint 1661; Lebarq, IV, 77). Voir aux LECTURES.

détache de son front ; la croix pesante et meurtrière, on la dépose au bord de la route, et l'on fuit, bien loin ; la foule inepte ou méchante, on l'évite, et l'on passe. Ce n'est pas tout à fait impossible. Il existe même un certain art, fort méprisable, de faire profession de fidélité au Christ humilié et sanglant, et d'écarter de soi, en même temps, tout ce qui gêne. On fuit l'opprobre ; et l'on s'engage dans les voies d'une vertu moins austère. On ne veut pas mourir... Or, c'est bien d'une mort qu'il s'agit, pour quiconque entend appartenir au Christ (Gal., 5, 24). Ressembler autrement ne se peut ; il y faut la souffrance acceptée. Souffrir même ne suffit pas ; il faut souffrir saintement, avec le Christ qui souffre [1].

2. Avec Jésus crucifié, l'épreuve est transformée. Purificatrice, elle corrige l'homme, le détache des biens qui ne mènent pas à Dieu. Éducatrice, elle l'élève, elle l'agrandit, par les vertus qu'elle rend possibles, qu'elle embellit ou qu'elle affine. Sacerdotale surtout, et rédemptrice, elle fait du chrétien, non plus seulement le bénéficiaire d'une Passion qui ne lui a rien coûté, mais le coopérateur d'un Sacrifice dont il achève pour sa part l'application, dans le temps, pour l'Église, pour les âmes (Col., 1, 24).

[1] C'est encore BOSSUET qui nous le dit, « il ne suffit pas d'endurer beaucoup » — dans le sermon *Sur les souffrances*, 1661 (Lebarq, IV, 61) : « Plusieurs sont à la croix, qui sont bien éloignés du Crucifié ; la croix dans les uns est une grâce ; la croix dans les autres est une vengeance. De deux hommes mis en croix avec Jésus-Christ, l'un y a trouvé la miséricorde, l'autre les rigueurs de la justice ; l'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation ; la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un, et a précipité jusques à l'enfer l'impénitence de l'autre... » (p. 73).

— Transformation qui rend l'épreuve désirable; et qui fait valoir, à l'égal des plus surprenants miracles, la toute-puissance de Dieu; car n'est-il pas digne d'admiration que les instruments les plus vulgaires aient pu servir, dans la Passion du Seigneur, et servent encore, dans la Passion du chrétien, à de si grands mystères? — Regardons, un à un, les instruments de la souffrance du Christ; quoi de plus sordide! des épines prêtes à jeter au feu; des lanières brutales, des clous horribles, une défroque dérisoire; un roseau, des tenailles, une croix, l'attirail d'un supplice barbare; et, plus bas — car ces objets du moins ignoraient leur emploi — des faux témoins, des juges iniques, des insulteurs, des traîtres, des ingrats, une tourbe ameutée; une entreprise haineuse, un complot perfide ourdi contre l'innocence et la bonté... Et c'est avec *cela* que Dieu réalise les merveilles spirituelles de sa Passion. Quoi de plus divin! On nous demande à quoi peut bien servir le mal moral. Il sert aux œuvres les plus saintes, grâce à la victoire du Dieu crucifié, qui fera notre éternel ravissement dans le ciel. Et il en est ainsi de l'épreuve bien supportée. Les souffrances humaines, étant capables de servir à des usages divins, se révèlent ainsi, aux clartés du Calvaire, tout autres que ne les entrevoit la raison seule, timide et désemparée devant les apparentes rigueurs de Dieu.

Dieu les donnera donc, — véritable présent du ciel — à ses meilleurs amis. Plus une âme sera proche de lui ou désireuse de l'approcher, par le ministère, par l'amour, par le désir ou par le labeur, plus elle sera, secrètement, discrètement, invitée à ce partage. *Potestis bibere*

calicem? (Marc, 10, 38); où l'on remarquera que Notre-Seigneur ajoute aussitôt, pour l'encouragement de ses élus : *quem ego bibiturus sum;* ce n'est pas un calice quelconque, de provenance douteuse, mais le calice même de Jésus, que nous sommes invités à prendre, en dépit des répugnances. Les amertumes de ce breuvage n'en sont-elles pas singulièrement atténuées?

3. Parmi ces souffrances, en vertu du même principe, celles-là seront les plus sanctifiantes qui nous blesseront à de plus intimes profondeurs. Les souffrances physiques servent à ce grand dessein, la croix nous les prêche : torture des mains, torture des pieds, torture du front, torture des membres, torture insoutenable de tout le corps pendu et disloqué; — affreux cortège des maladies qui s'abattent sur le pauvre corps humain; tourments des martyrs sous les raffinements des tortionnaires... Du moins laissent-ils quelque relâche; ou, s'ils persistent, la vie cède, et la mort vient, qui délivre le patient... Mais le *cœur!* comment parler de ces souffrances du cœur, du cœur blessé, du cœur méconnu, du cœur trahi, du cœur déchiré, dont la blessure saigne le jour, saigne la nuit, sans fin, et sans remède! couronne d'épines qui encercle et broie le cœur sous une atroce pression; plaie large, ouverte par le fer meurtrier, et d'où coule le sang du cœur, tristement, dans l'ombre épaisse, le soir. — Et puis, les souffrances de l'*esprit* : tentations affligeantes, obscurités redoutables, angoisses inexprimables; tristesses de l'apostolat contrarié ou déçu; spectacle des triomphes

insolents du mal; martyre d'une vocation de choix à laquelle on demeure, quoi que l'on fasse, inférieur; doutes et affres de l'agonie intérieure, plus terribles que l'agonie des moribonds, et qui ne laissent pas l'espoir d'une mort prochaine; — enfin, douleurs aux mille formes! Bénissons-les, comme le chantre des œuvres de Dieu bénissait les ténèbres et les frimas, la foudre et le nuage, et les bêtes monstrueuses qui rampent dans les abîmes; comme les enfants livrés aux flammes bénissaient Dieu dans la fournaise (Dan., 3, 57). Les amis de Jésus les ont désirées; bénies soient-elles puisque les saints les ont aimées [1].

Et certes, qui pourrait évaluer les mérites de cette Passion invisible au fond des cœurs? —

[1] Aux noms, déjà cités, des grands chrétiens ou des saints qui ont magnanimement adopté la souffrance, ajoutons celui du P. William Doyle, S. J. (1873-1917). S'il fut délibérément un martyr de la prière et de la pénitence; si sa vie, avec ses macérations effrayantes, avec son luxe d'aspirations et de pratiques, paraît à peine croyable; il n'a jamais caché que cet héroïsme était animé et soutenu par un ardent désir d'être victime, pour les prêtres surtout, qu'il voulut aider saintement (voir sa *Vie*, par O' Rahilly, trad. franç., Lethielleux, p. 237, et ch. 8, *La Victime*) et par la volonté de ressembler à Jésus crucifié. Il écrivait, le 21 décembre 1913 : « A la fin de la pièce *Quo vadis*, les paroles de Notre-Seigneur : « Je vais à Rome pour y être crucifié pour toi », me pénétraient l'âme. Jésus a dû me faire une grande grâce, car je rentrais tout étourdi, ayant continuellement ces mots dans l'oreille : « crucifié pour toi ». O Jesus, Jésus, pourquoi ne puis-je être crucifié pour Vous? Je le désire de tout mon cœur, et cependant je reste lâche. Soyez au moins remercié de la lumière que vous m'envoyez au sujet de la vie que vous demandez de moi : que je sacrifie toute jouissance et tout confort, que j'embrasse amoureusement toute la peine et toute la souffrance possible ». Programme auquel il demeura fidèle. Aumônier pendant la guerre, sa mort, héroïque et obscure, termina saintement, le 16 avril 1917, une existence de parfait dévouement à Jésus crucifié.

Établir le bilan des tortures visibles du Fils de Dieu durant sa Passion n'est possible à personne; le plus élevé parmi les anges le pourrait-il? Moins encore serait-il en mesure de narrer, dans toute son horreur, la Passion invisible du Crucifié, et l'infini détail de ses peines intimes. Et depuis lors, comment évaluer l'autre Passion, visible et invisible, qui s'est poursuivie, dans les arènes, dans les cachots, au fond des âmes éprouvées, parmi les martyres du devoir ou les martyres de l'amour? On peut compter, peut-être, les étoiles du ciel; qui comptera les actes des vertus chrétiennes — patience, charité, pureté, zèle brûlant, réparation — inspirés par le culte tendre et passionné de la Croix? Combien de larmes, de repentir, ou de ferveur, tombées sur les pieds du Crucifix, et que le monde n'a pas connues? Et combien d'immolations, secrètes aussi, offertes à Jésus crucifié, par des âmes livrées à Lui, consumées avec Lui, pour le rachat des coupables!... Victorieux parce que victimes, tous ces rachetés, tous ces rédempteurs, chantent la gloire de l'Agneau immolé, *quoniam occisus* (Apoc., 5, 9 à 12). Venus de la grande tribulation, lavés dans le sang de l'Agneau, et vêtus de sa pureté, ils se tiennent devant le trône de Dieu, et le servent à jamais dans son Temple (Apoc., 7, 14)... Aspirons à cette gloire. Traitons religieusement la souffrance [1].

[1] Signalons ici : 1. L'*Apostolat de la souffrance*, du P. LYONNARD, S. J. (1819-1886), paru en 1866, fruit d'un martyre intérieur de trente-quatre années; édition revue et annotée par le P. Raoul PLUS (Casterman); on sait que le P. LYONNARD a fondé l'*Archiconfrérie du Cœur agonisant de Jésus*, pour l'assistance des mourants (1867); — 2. *Les Ames*

Saluons, comme saint André la saluait, la « bonne croix » :

« Le jour de saint André : *O bona crux!* J'ai été touché de voir ce Saint se prosterner subitement à la vue de la croix, ne pouvoir retenir sa joie et la faire éclater par des paroles si passionnées : *Bona*, utile, honorable, agréable ; c'est tout son bien, c'est l'unique bien dont il est touché. *Diu desiderata*, non seulement il la désirait, mais avec ardeur, d'où venait que le temps lui durait. *Diu sollicite amata :* l'amour ne peut être sans souci, ce saint recherchait la croix avec l'empressement et la crainte d'un homme qui appréhende de ne pas trouver, qui ne peut trouver assez tôt ; aussi diriez-vous qu'il a trouvé un trésor dès qu'il la rencontre ; le transport qu'il fait paraître est d'un amant possédé d'un amour extrême. *Sine intermissione quæsita* : voilà notre règle, et ce fut par là qu'il mérita de la trouver. *Et aliquando*, ce mot marque un grand désir : il fallait qu'il aimât bien Jésus-Christ pour trouver tant de plaisir en la croix. On aime souvent les hommes pour les biens qu'ils possèdent, mais aimer leurs misères pour l'amour d'eux, cela est inouï, c'est merveille si on ne les hait pas à cause de leurs misères. *Majorem caritatem nemo habet quam ut animam ponat pro fratribus suis;* mais il y a des degrés en ce sacrifice, car mourir avec cette joie, avec cet empressement, c'est un amour incomparable. Quelle foi! » (DE LA COLOMBIÈRE, *Retraite spirituelle*, p. 112).

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

—⁂—

victimes, par le P. SCHMID, S. J. (Apostolat de la Prière), adaptation française de son Manuel des âmes victimes ; — 3. deux retraites de MÈRE MARIE DU SAINT-SACREMENT : *Une Retraite sous la conduite de sainte Thérèse* (Casterman) ; puis *Une Retraite sous la conduite de saint Jean de la Croix, en union avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et Sœur Elisabeth de la Trinité* (Lethielleux) ; c'est toute la spiritualité du Carmel, puisée aux meilleures sources, et mise à la disposition des âmes soucieuses de vie intérieure.

LECTURES.

BOSSUET. — *Sermon pour le Vendredi-Saint* (1661). — Lebarq (IV, 77).

C'est le texte *Non enim judicavi* (II Cor., 2, 2) sur Jésus, et Jésus crucifié, que Bossuet commente. Faisons profession, dit-il, d'ignorer toute autre science que celle de Jésus crucifié, ou de la croix, livre, règle, direction, « mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile, de toute la théologie chrétienne ». — Doctrine et Vérité étaient gravées sur le *rational* du grand-prêtre (Exod., 28, 30); on les retrouve gravées en lettres de sang sur le corps du Sauveur, qui est « la fin de la Loi et le pontife de la nouvelle alliance ».

Considérons ce que Jésus a perdu, ce qu'il a acheté, ce qu'il a conquis; car c'était un sacrifice, une rédemption, un combat. Il se perd lui-même; c'est la *vérité de son sacrifice*. Il achète les âmes, c'est le *mystère de sa rédemption*. Il gagne le ciel, c'est le *sujet de son combat*. — Apprenons là toute l'économie de notre salut : à perdre avec joie les biens périssables; à conserver avec soin nos âmes; à désirer avec ardeur le ciel.

Dans le premier point de ce vaste et profond sujet, Bossuet énumère « les biens dont Jésus-Christ s'est privé, et qu'il a méprisés » pour accomplir son sacrifice. Il a lâché la bride à la fureur de ses ennemis, et resserré toute sa puissance, même naturelle; parce que, se mettant dans un état de victime, il se livrait. — La croix a été tout à la fois mystère de douleurs [1], et mystère d'ignominies : *cruauté* et *dérision*. Jamais il n'y eut dérision plus sanglante; et ce fut le triomphe de l'enfer. — Citons quelques lignes :

« Tous ces esprits rebelles sont nécessairement cruels et moqueurs : cruels, parce qu'ils sont envieux; moqueurs, parce qu'ils sont superbes; car on voit assez

[1] Il nous le fait paraître « usant sur son dos à plusieurs reprises toute la dureté des fouets, lassant sur son corps toute la force des bourreaux, émoussant en sa tête toute la pointe des épines » (p. 85; voir ce commentaire du *tradebat se*).

sans que je le die, que l'exercice, le plaisir de l'envie, c'est la cruauté, et que le triomphe de l'orgueil, c'est la moquerie. C'est pourquoi, en cette journée où règnent ces esprits moqueurs et cruels, il se fait un si étrange assemblage de dérision et de cruauté qu'on ne sait presque laquelle y domine ; et toutefois la risée l'emporte, parce qu'étant l'effet de l'orgueil qui règne dans ces esprits malheureux, au jour de leur puissance et de leur triomphe, ils auront voulu donner la première place à leur inclination dominante. Aussi était-ce le dessein de Notre-Seigneur que ce fût un mystère d'ignominie, parce que c'était l'honneur du monde qu'il entreprenait à la croix comme son ennemi capital ; et il est aisé de connaître que c'est la dérision qui prévaut dans l'esprit des Juifs, puisque c'est elle qui a inventé la plus grande partie des supplices. J'avoue qu'ils sont cruels et sanguinaires ; mais ils se jouent dans leur cruauté, ou plutôt la cruauté est leur jeu.

« Il le fallait de la sorte, afin que le Fils de Dieu fût soûlé d'opprobres, comme l'avait prédit le prophète ; il fallait que le Roi de gloire fût tourné en ridicule de toute manière, par ce roseau, par cette couronne et par cette pourpre ; il fallait pousser la raillerie jusques sur la croix, insulter à sa misère jusques dans les approches de la mort, enfin inventer pour l'amour de lui une nouvelle espèce de comédie, dont la catastrophe fût toute sanglante.

« Que si l'ignominie de Notre-Seigneur, c'est la principale partie de sa Passion, c'est celle par conséquent dont il y a plus d'obligation de se revêtir. *Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes* (Heb., 13, 13) » (p. 87).

RAOUL PLUS. — *La folie de la croix.* — Apostolat de la Prière.

Le mystère de la croix, avec la doctrine qu'il implique, avec les vertus qu'il appelle, qu'il encourage ou qu'il exige, avec la dévotion au crucifix qu'il inspire, occupe vraiment dans le christianisme une place centrale ; qu'il s'agisse des dogmes révélés, aboutissant à la notion d'un Dieu crucifié ; ou qu'il s'agisse du plan de la charité et des œuvres, toutes pénétrées de « la folie de la croix », c'est-à-dire du besoin, inexplicable

pour la raison, inadmissible aux sens, de crucifier la chair avec ses convoitises, jusqu'à être « fixé avec le Christ en croix » (Gal. 2, 19).

Trois mots : *compatir*, *compenser*, *compléter*, caractérisent assez bien, dans ses grandes lignes au moins, l'histoire des élans d'amour de l'humanité vers le Sauveur en croix, et correspondent aux trois phases principales de cette histoire : 1) l'époque de saint Bernard et de saint François d'Assise : ample sujet, où passent tour à tour, comme autant de vibrations variées et puissantes, l'amour cistercien de la croix avec S. Bernard, la ferveur de compassion du stigmatisé d'Assise, le pathétique de la prédication franciscaine, et les émois mystiques de la piété dominicaine ; — puis, au XVI^e^ siècle, en réaction avec la froide et dure Réforme, les tendresses viriles et agissantes d'une Thérèse, d'un Ignace de Loyola, d'un François de Sales ;

2) l'époque de sainte Marguerite-Marie, en qui se trouve résumée l'aspiration nouvelle de l'amour compensateur, avide de souffrir : pour réparer, pour adorer, comme l'exige la sainteté de justice ; — pour consoler aussi, comme le désire avidement la sainteté d'amour, dont la sainte Visitandine a été la proie vivante et l'heureuse martyre. Ce besoin de compenser suggère des offrandes, des pratiques (l'Heure Sainte, p. 133), des effusions de larmes et de sang, des cris d'âme (p. 157), des volontés de crucifixion et d'apostolat qui tendent « à l'extrême limite de la générosité » ;

3) l'époque moderne, qui s'efforce de « compléter » la Passion, suivant la mystérieuse parole de saint Paul : J'achève avec ma propre Passion ce qui manque à la Passion du Christ. « Ce qui manque », on ose à peine écrire ces mots ; ils expriment cependant la plus noble théologie, la moins aventureuse, celle dont les origines chrétiennes n'ont ignoré ni le sens, ni les devoirs ; celle qui fait de tout chrétien, selon sa vocation particulière, non seulement un racheté, mais un racheteur. Ils mettent en relief l'impressionnant réalisme du corps mystique, et de la compénétration mutuelle qui fait de nous, dans le même Christ, *membra de membro*. Dans cette troisième phase de la dévotion ; la théologie de la rédemption occupe surtout les âmes. Sans faire précisément place à l'autel (car l'unité du

sacrifice a toujours été l'une des croyances fondamentales de l'Eglise), la croix du Calvaire laisse voir un peu plus que jadis celle de l'autel (p. 192). Chez les âmes saintes, et il en est toujours, — plus que jamais peut-être dans les temps comme les nôtres, de brutal égoïsme et d'audace sensuelle, — se font jour des substitutions volontaires, des suppléances réfléchies, pour que l'équilibre vital ne soit pas tout à fait rompu, et que la terre ait toujours sa raison d'être. Les noms se pressent ici sous la plume de l'auteur, fort au courant de ces secrets des élites [1].

SAINTE-MARIE PERRIN — *Pauline Jaricot*, fondatrice de la Société pour la Propagation de la Foi (1799-1862) — de Gigord, 1926.

PAULINE-MARIE JARICOT naissait en 1799, à Lyon, dans un milieu honnête, paisible, aisé; mais la catastrophe révolutionnaire au sortir de laquelle elle vint au monde mit en son cœur, pour toujours, une pitié qui, la grâce aidant, devait s'épanouir en charité.

A l'origine de l'exceptionnelle destinée de cette femme de bien, Dieu avait placé, comme une compensation aux bouleversements tragiques du dehors, une mère forte et pieuse, capable d'interpréter les événements, et d'enseigner à ses enfants comment on les domine. Pauline, et son jeune frère Philéas, plus tard aumônier des hospices lyonnais et son aide dans l'apostolat, furent élevés chrétiennement par cette mère à la foi robuste, « qui avait imaginé, comme moyen d'examen de leur petite conscience, un moment de long regard dans les yeux enfantins. C'était irrésistible; si l'on se sentait coupable, il fallait avouer » (p. 21).

Un autre grand souvenir est resté fixé dans le cœur des deux enfants : le passage et la bénédiction de PIE VII, qui, reçu avec enthousiasme à Lyon, rouvrit avec solennité la chapelle de Fourvière, fermée depuis 1793 : « L'image du Pape fut pour ces enfants, grâce à cette visite de PIE VII, une image vivante, à la fois sacrée et familière, et qui expliquera dans une certaine mesure le caractère romain des œuvres créées par

[1] Lire *Marie-Antoinette de Geuser;* Vie de *Consummata* (1889-1918), du même auteur — Apost. de la prière, 1928.

Pauline Jaricot ». Elle sera toujours profondément romaine, par son culte pour le Saint-Père. Un temps viendra où elle n'aura d'appui sur terre que le Pontife de Rome.

De ces antécédents, de ces rencontres, de ces préparations, allait sortir une âme prête aux plus nobles dévouements. — Nature ardente, impétueuse, passionnée même, « secouée de sentiments divers », mais prompte aux revirements salutaires sous les influences de la foi vivante, Pauline a écrit cette parole, qui laisse entrevoir, tout ensemble, de précieuses grâces reçues du ciel, et les luttes intérieures de la nature avec la grâce, dans un cœur qui ne se rendit pas sans combats : « Ma première communion a été le fondement de mon salut ». C'est dans la voie de la générosité qu'elle s'engagera, mais plus tard ; comme Pascal, elle a connu une période de vie mondaine. Mais jusque parmi les orages d'un cœur facilement épris, gagné par une affection tendre, elle se jugera sans indulgence. L'horreur de la communion indigne, et de la disgrâce de Dieu, restera l'un des solides appuis de sa vie intérieure. Vers dix-sept ans, après une maladie grave, elle reçoit « des lumières très mystérieuses, sur la nature desquelles elle ne fait, dans les souvenirs écrits de sa main, que des aveux réticents ». Mais nous savons de quel agent extérieur Dieu se servit pour l'ébranler définitivement. L'abbé Würtz, vicaire à Saint-Nizier, fut l'instrument de ce retour parfait à Dieu qui, la guérissant de ses attaches, plutôt frivoles que sensuelles, mérite bien d'être appelé sa conversion :

« Sa prédication fit sur Pauline Jaricot, encore toute jeune fille, une impression de foudre. Des natures comme celle de l'abbé Würtz portent en elles, par leur ardente conviction, par ce genre même d'intrépidité qui fait, à toute époque, l'étoffe morale des préparés au martyre, le secret des grands retournements religieux. Et puis, dans cette vie de sainte femme, ne dirons-nous pas que la rencontre entre la grâce et son âme devait s'accomplir là? Elle arrivait à l'église, pimpante et satisfaite d'elle-même ; elle s'est rappelée jusqu'en sa vieillesse quelle toilette elle avait ce jour là. On était en Carême. Elle était venue en voiture avec sa sœur, M^me^ Sophie Perrin : elle portait une robe de taffetas bleu clair glacé de blanc, et des souliers semblables ;

sur la tête, ombrant les boucles que l'on portait alors, elle avait l'un de ces grands chapeaux de paille d'Italie relevés par des roses, qui furent toujours jugés poétiques et comme plus essentiellement féminins que tous autres. L'abbé Würtz parla des illusoires vanités. Sa physionomie ne trompa pas un instant Pauline : elle vit qu'elle avait fait ce jour-là la connaissance d'un saint. Au sortir du sermon, elle alla le trouver dans la sacristie et lui demanda de la confesser et d'être désormais son directeur.

« Tout cela s'est passé dans le silence : jamais Pauline ne raconta et n'écrivit l'histoire plus profonde de ce qu'elle nomma toujours *sa conversion*. Ce fut un changement radical, absolu, profond, qui porta sur toute sa personne et dura toute sa vie » (p. 51).

Elle fait, à dix-sept ans et demi, le vœu de ne pas se marier. Toute à Dieu désormais, dans une vie soudain transformée, où la mortification tiendra la plus grande place, et toute aux humbles déjà, par égard et par amour pour Dieu, elle s'affermit, avec quelques compagnes associées à son travail, dans la poursuite de la perfection par les bonnes œuvres. C'est en 1819 que, à l'instigation de son frère séminariste, promoteur zélé des missions, elle est amenée à organiser des secours en argent pour la propagation de la foi. La première collecte recueillie par ses soins pour les missions étrangères, en 1820, se monte à 1.439 francs. L'Œuvre de la *Propagation de la Foi* était née. C'est en vain que, pendant un demi-siècle, on lui contestera le mérite de l'avoir fondée ; ni l'envie, ni l'intrigue, ne pourront obscurcir ses titres ; elle demeure la *Fondatrice* de la Propagation de la Foi. Inaugurée par elle, et non par le Conseil de la Société, qui l'a ensuite organisée et assise, l'Œuvre magnifique n'a fait que grandir, jusqu'à l'époque récente de son transfert au centre de la catholicité ; non pas toutefois sans maintes épreuves, dont plusieurs, redoutables, ont pu sembler au-dessus des forces humaines.

L'épreuve fut en effet son lot, après quelques « années heureuses » (ch. 6 ; de 1836 à 1845). De 1845 à 1862, date de sa mort, elle connut les pires souffrances. — Nous ne la suivrons pas dans le détail des œuvres auxquelles s'est appliqué son zèle industrieux et généreux, qui donnait sans compter, et qui se donnait

toujours en toute aumône : association du *Rosaire vivant;* œuvre des bons livres, hospitalité aux incurables ; aide constante aux Missions — on l'appellera la mère des Missions ; — *Sainte-Enfance*, car c'est avec elle que Mgr de Forbin-Janson l'a établie ; — œuvre des Retraites pour dames, car elle se trouve mêlée à la fondation du *Cénacle* par la Mère Couderc et le P. Terme (1830) ; — œuvre des ouvriers, enfin, de 1845 à 1852. De chacune de ces initiatives, mais de la dernière surtout, on peut dire qu'elle lui devint une occasion de souffrir.

Elle y laissa son modeste avoir : et bientôt, sans qu'il y eût de sa faute, des dettes à perte de vue, qui firent le tourment de son existence : car l'entreprise, conçue par elle, et viable, en somme, fut gérée par des fripons à qui, trop candidement, elle s'était confiée. Dix ans de persécutions, de suspicions, de calomnies, de procès (1852-1862) vont achever de la transfigurer en l'accablant : dix ans d'une vie « traquée et désespérée ». Lentement, par un chemin d'agonie et de détresse dont il y a sans doute peu d'exemples, elle a poursuivi la montée de son Calvaire, parmi d'incroyables reniements, parmi des avanies et des injustices sans nom, qui meurtrirent à la fois sa réputation et son cœur. Coupable de ses malheurs, aux yeux des distraits ou des ingrats, qui sont le grand nombre : discutée, suspectée, méconnue, haïe, sauf de quelques rares compagnes fidèles : mais aussi, durant cette longue Passion, modèle de courage et d'abandon à Dieu.

Non pas que tout appui lui eût manqué sur terre : Dieu ne permet pas que les siens soient submergés par l'affliction. Outre quelques amis sûrs, qui eurent le mérite de ne pas douter d'elle quand les apparences mêmes semblaient contre elle, elle obtint de bonne heure, et garda jusqu'au bout l'aide morale d'un saint : « Toujours, dans l'horizon de sa vie, écrit l'auteur, Pauline Jaricot eut le curé d'Ars pour soutien, pour conseil et pour confident ». Et rien n'est touchant, en vérité, comme le suprême entretien de ces deux élus, en 1859, l'année même où le saint curé devait mourir. Pauline, à bout de forces, excédée physiquement et moralement, s'en est allée, quittant son abri de « Lorette » avec sa fidèle servante Maria, « revoir le bon Père » :

« On ne pouvait aller vite, la route était gelée, la tourmente de neige aveuglait. Les deux voyageuses arrivèrent glacées à la petite cure. Elles s'étaient cependant distraites le long du chemin à donner des miettes de pain aux oiseaux : « les indigents de l'air », disait Maria.

« M. Vianney accourt : Pauline Jaricot est là ! Mais elle est si raidie qu'il faut aller chercher deux hommes pour la faire descendre. Le bon curé est inquiet. Il fait monter Pauline dans sa petite chambre, qui est aussi froide que le dehors, et regardant Mlle Jaricot assise chez lui, si changée, si visiblement malade, il se met en devoir avec Maria d'allumer pour elle du feu dans sa cheminée qui n'en voit jamais. Il descend lui-même au hangar et rapporte de petites bûches humides et de la paille. Tout cela, dans la cheminée froide où tombe la neige, ne produit que de la fumée. Il s'agenouille et souffle le feu, sans succès, jusqu'à ce que Mlle Jaricot lui dise : « Cher Père, laissez votre feu, je suis habituée au froid. Mais il y a un autre feu dont j'ai besoin, donnez-moi de l'espérance, de l'amour, c'est cela que je suis venue chercher ».

« Le saint s'assied en face des deux femmes, son visage absolument blanc tourné vers elles. Il va mourir dans quelques mois. Il est tout usé. Mais la flamme claire est en lui, et il parle à cette Pauline qu'il appelle « ma sœur ». Une heure se passe ; ils sont bien loin de la terre et des misères. Pauline lui a dit qu'elle ne voyait aucun moyen humain de payer ses dettes, et que cette impossibilité faisait son continuel tourment. Le curé d'Ars lui dit de ne pas s'en inquiéter devant Dieu. « Vous ne pouvez pas faire l'impossible, lui dit-il. Laissez parler et agir injustement ceux qui peuvent vous perdre aux yeux des hommes, mais qui ne peuvent empêcher notre bon Sauveur d'être à vous dans la justice de votre cause. »

« Il lui raconta comment, un jour qu'il ne savait où trouver une somme d'argent dont il avait le plus pressant besoin pour la *Providence* d'Ars, il l'avait trouvée tout d'un coup dans un gros paquet sur sa petite table. « Il vous faudrait à vous aussi un gros paquet comme cela qui vous tomberait du ciel ! Mais *le grappin* empêchera cela. Ayez confiance en Dieu quoi qu'il advienne, et au ciel vous comprendrez tout. »

« Puis ils parlèrent de l'amour de Dieu.

« Et bientôt on entendit des pas dans l'escalier de bois. Il y avait des gens à l'église depuis le matin, depuis la veille, qui étaient venus de loin, et qui attendaient M. Vianney à son confessionnal... Le saint se leva pour descendre. Il regarda autour de lui, cherchant un souvenir à donner à « sa sœur Pauline ». Il avisa une petite croix de bois où étaient gravés les mots d'une prière : « Dieu seul pour témoin, Jésus-Christ pour modèle ! Marie pour soutien ! Et puis rien, rien... qu'amour et sacrifice. »

« Le curé d'Ars fut heureux de voir combien ce petit cadeau faisait de plaisir à Pauline. Il bénit les deux femmes, avec des mots de tendresse mystique où se mêlaient aux grands noms divins celui de sainte Philomène, et une joie si spirituelle qu'il était bien aisé de comprendre qu'il ne pensait plus qu'à la mort. Pauline repartit et ce fut leur dernière rencontre » (p. 334).

Le 9 janvier 1862 mourait à Lyon, dans l'obscurité, dans l'indigence, mais aussi dans la paix du sacrifice totalement offert, jusqu'au *Consummatum est*, cette chrétienne d'élite, après une carrière extraordinaire, sur laquelle il y a tout lieu d'espérer que sera projetée de Rome, un jour — de Rome où GRÉGOIRE XVI et PIE IX l'ont connue, soutenue, bénie — la vive lumière de la béatification.

Émile MALE. — *L'art religieux du XIII^e^ siècle en France.* — Colin, 1923.

L'art religieux du Moyen-Age, profondément pénétré des leçons de l'enseignement théologique [1], a donné, dans l'aménagement et dans la décoration de nos cathédrales, une place d'honneur aux scènes de la Passion.

a) Dans l'Ancien Testament, les artistes ont reconnu sans peine et fidèlement retenu, à la suite de leurs Docteurs, les figures prophétiques du Rédempteur, et les préparations lointaines du mystère de la croix :

« Près de Jésus portant sa croix, nos verrières du

[1] Hugues de Saint-Victor, Vincent de Beauvais, Walafried Strabon, Guillaume Durand, Isidore de Séville, Honorius d'Autun, Ludolphe le Chartreux, et d'autres.

XIII^e siècle placent Isaac portant le bois de son sacrifice, les Juifs marquant du *tau* mystérieux la porte de leurs maisons, la veuve de Sarepta ramassant en présence du prophète Elie deux morceaux de bois, enfin le patriarche Jacob bénissant les deux fils de Joseph, Ephraïm et Manassé. » (p. 142).

Les Pères font remarquer, en effet, que Jacob bénit ses petits-fils en mettant les bras en croix, pour signifier qu'il préférait le cadet à l'aîné, car c'est sur Ephraïm le plus jeune qu'il mettait la main droite :

« La bénédiction de Jacob devenait donc une image de la Nouvelle Alliance. Manassé représentait le peuple Juif, et Ephraïm les Gentils. Jacob, figure du Christ, en préférant Ephraïm à Manassé, annonçait que le Messie substituerait, par le mystère de la croix, un peuple nouveau au peuple ancien » (p. 144).

Les saints de l'Ancien Testament deviennent, eux aussi, des hérauts du Christ ; et les prophètes, ses grands témoins anticipés. — Isidore de Séville a soigneusement commenté le symbolisme des principaux d'entre eux : Adam, Abel, Noé, Melchisédech, Abraham, Joseph, Moïse, David, Salomon. S'agit-il de Noé?

« Noé figure Jésus-Christ, et l'arche de Noé figure l'Eglise de Jésus-Christ. L'arche, en effet, était de bois comme la croix. Les dimensions de l'arche préfiguraient au moyen de nombres mystiques les dimensions de la croix. L'arche a été bâtie par Noé, le seul juste de l'ancien monde, comme l'Eglise a été édifiée par Jésus-Christ, le juste par excellence. L'arche enfin a flotté sur les eaux du déluge, pour enseigner aux hommes que l'Eglise trouve son salut dans les eaux du baptême : vérité que nous signifient d'une autre manière les huit personnes enfermées dans l'arche, car huit est le nombre de la régénération et de la vie éternelle » (p. 156).

L'histoire de Joseph est encore plus frappante :

« Joseph, dépouillé de son manteau, jeté dans la citerne, et vendu vingt deniers aux marchands d'Ismaël, figure successivement la trahison, la Passion et la mort de Jésus. Le manteau qu'on lui arrache, c'est l'humanité que le Sauveur avait revêtue et dont on le dépouilla en le faisant mourir sur la croix. La citerne où on jette Joseph, après lui avoir enlevé sa robe, ce sont les Limbes, où Jésus descend après sa mort.

Enfin les vingt deniers que paient pour acheter Jésus les marchands ismaélites, rappellent les trente deniers de la trahison. L'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar que montrent les médaillons suivants (à Bourges) est une nouvelle allusion à la Passion de Jésus-Christ. La femme de Putiphar est la Synagogue, accoutumée à commettre l'adultère avec les dieux étrangers ; elle cherche à séduire Jésus, qui repousse sa doctrine, et qui enfin laisse entre ses mains son manteau, c'est-à-dire son corps dont il se dépouilla sur la croix... » (p. 158).

b) Dans le cycle évangélique, ils ont représenté surtout quatre grandes scènes, qui résument à leurs yeux la vie publique : Baptême, Tentation, Noces de Cana, Transfiguration ; — mais surtout la Passion, fidèles en cela à la liturgie de l'Eglise et à l'enseignement théologique.

Et dans cette représentation de la Passion, l'art du XIII[e] siècle se propose beaucoup moins de nous attendrir que de nous enseigner deux points de doctrine ; l'un, que le Christ est le nouvel Adam venu pour effacer la faute du premier ; l'autre, qu'il a par sa mort donné naissance à l'Eglise et aboli la Synagogue. — Un symbolisme cher à ce siècle fut en effet celui de l'Eglise et de la Synagogue placées au pied de la croix : l'Eglise à droite du côté de la plaie [1], recueillant l'eau et le sang ; la Synagogue à gauche, laissant échapper les tables de la Loi, tandis que la couronne tombe de sa tête. Parfois cependant, mais avec moins de clarté, ce double rôle fut tenu, l'un par le centurion romain, qui proclama la divinité du Sauveur, l'autre par le porte-éponge : « le vinaigre dont il emplit l'éponge est l'ancienne doctrine, qui vient de se corrompre ; car désormais l'Eglise sera seule à verser le vin généreux de la science divine » (p. 193). — Parfois enfin, et c'est plus étonnant, les deux rôles furent tenus, l'un par la Vierge Marie, l'autre par saint Jean, placé en regard d'elle. Que Marie représente l'Église, rien

[1] Les artistes ont mis la plaie à droite par une raison de symbolisme ; elle est la plaie du côté droit d'Adam, ou encore la porte mystérieuse qui s'ouvrait dans le flanc de l'arche.

de mieux acquis ; mais il était plus subtil de représenter la Synagogue par saint Jean ; on le fit pourtant, parce qu'une fois, dans l'Evangile, il l'a symbolisée : « Quand saint Jean courut au tombeau avec saint Pierre, il arriva le premier, mais il laissa passer saint Pierre avant lui ; ce qui signifie, dit saint Grégoire le Grand, que la Synagogue, première en date, doit désormais s'effacer devant l'Eglise ».

De cette œuvre des artistes du XIII^e^ siècle, écrit M. Emile Mâle, sort la même impression de grandeur que de certaines pages de Bossuet dans ses *Elévations sur les mystères*. « Ce sont des beautés de premier ordre ». Après eux, et dès le XIV^e^ siècle, l'art s'attendrit. La Vierge, par exemple, dans les mystères de l'Enfance, serre avec amour son enfant sur son cœur, lui sourit, lui offre un oiseau, des fleurs : « la pomme symbolique que la sérieuse Vierge du XIII^e^ siècle porte dans sa main pour rappeler qu'elle est l'Eve nouvelle, devient au XIV^e^ siècle un jouet qui empêche l'Enfant Jésus de pleurer. Un tel art est plus humain, mais combien moins solennel » (p. 202). De même et jusqu'à la fin du moyen âge, le réalisme douloureux de la Passion, des souffrances de Notre-Dame, de la mise au tombeau, des crucifix poignants, prend la place du Christ et de la Vierge représentés naguère en majesté. Un autre art apparaît, ou plutôt on assiste à une évolution de la sensibilité dans l'art. Connaître, disait-on ; sentir, dit-on maintenant ; deux façons d'aimer, au surplus ; mais l'art religieux se ressent de la différence.

c) La légende, fertile en conjectures, à la suite des apocryphes, s'est attachée, elle aussi, à la Passion. Il fallait bien s'y attendre : « Cette mort d'un Dieu, ce mystère des mystères, c'est le fond, c'est l'âme même de l'art du moyen âge ». Le rêve fervent devait s'ajouter à la trop courte donnée évangélique, pour fournir un aliment à l'ardente piété des foules :

« De la Passion infatigablement méditée sont nés ces chefs d'œuvre : le *Stabat Mater*, les Méditations attribuées à saint Bonaventure, la liturgie de la Semaine Sainte, les poèmes du cycle du saint Graal, l'immense Christ du vitrail de Poitiers, mourant sur une croix « rougie de la pourpre royale » (*ornata regis purpura*, *Fortunat*). Toutes ces merveilleuses fleurs sont nées

d'une goutte du sang divin, comme ces roses que les vieux maîtres peignent sur le Calvaire.

« La Passion fut, à vrai dire, l'unique étude du moyen âge. Saint François d'Assise, en qui le moyen âge s'incarne, poussa l'amour jusqu'à réaliser la Passion en lui, jusqu'à ne plus se distinguer de Jésus-Christ, jusqu'à souffrir de ses plaies : « O Seigneur, s'écrie saint Bernard, qui me consolera de t'avoir vu suspendu à la croix? »

« Comment tant d'âmes ardentes se seraient-elles abstenues de rêver sur le texte sacré! La légende en effet, a fleuri la marge du livre. Il y a, sur la Passion, des détails qui viennent on ne sait d'où : détails émouvants, et non plus puérils, et qu'on sent sortis du cœur même des foules chrétiennes. C'est la Vierge qui arrache le voile de son front pour couvrir la nudité de son fils sur la croix ; ce sont les disciples qui recueillent le sang de Jésus-Christ dans le vase même de la Cène, dans ce vase sacré dont les poètes ont raconté la merveilleuse histoire ; c'est le centurion Longin qui recouvre la vue en recevant sur les yeux quelques gouttes du sang divin ; c'est le démon perché sur le bras de la croix, comme un oiseau sinistre, attendant l'âme de Jésus au passage, pour examiner s'il ne trouvera pas quelque faute en elle, et s'enfuyant confondu.

« La croix elle-même excitait la curiosité. On désirait connaître sa forme, ses dimensions. On la disait faite de quatre espèces de bois : le cèdre, le cyprès, le palmier, l'olivier : secret merveilleux qu'on se transmettait avec mystère, que les corporations d'ouvriers gardaient avec respect et ne livraient qu'au nouveau compagnon. On voulait que l'éclipse de soleil qui se produisit à la mort de Jésus-Christ eût été observée à Athènes par Denys l'Aréopagite. Denys, encore païen, s'émut de ce phénomène inexplicable, et éleva un autel « au Dieu inconnu ». — Quelques-unes de ces légendes, qui pénétrèrent si avant dans la conscience chrétienne, se retrouvent dans l'art... » (p. 223).

En vérité, il faut conclure, avec M. Emile MALE, l'éminent interprète de la *cathédrale spirituelle*, « que les chrétiens du moyen âge avaient l'âme toute pleine de Jésus-Christ : c'est lui qu'ils cherchaient partout, c'est lui qu'ils voyaient partout ». Et l'on ne voit pas que leur art en ait été amoindri.

17.

L'AUTORITÉ DU CHRIST.

1.

TITRES.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — L'autorité souveraine de Jésus-Christ repose sur des fondements inébranlables, proposés à notre foi : *Data est mihi omnis potestas in cælo et terra* (Mat., 28, 18)[1]. Nous en méditerons 1° les *titres;* 2° les *prérogatives;* et 3° les *attitudes* chrétiennes que commande ce dogme révélé.

2. *La composition de lieu.* — Les Apôtres sont réunis en Galilée, sur la montagne que Jésus leur avait désignée. En le voyant, ils l'adorèrent, eux qui avaient douté. Notons cette traduction, que le grec impose, οἱ δέ, *les mêmes qui*. Eux qui jadis avaient douté, ils se prosternent, et Jésus, s'étant approché, leur dit : Tout pouvoir m'a été donné. Jésus-Christ parle ici en tant qu'homme, mais uni personnellement au propre Fils de Dieu. En le ressuscitant, son Père vient de lui donner effectivement pouvoir sur toute créature » (DURAND, *Evang. selon S. Mathieu*, p. 483).

3. *La grâce à demander.* — Connaître de mieux en mieux Jésus, *ut intimius cognoscam* (Exercices Spirit., 2e sem.). Vivre dans une dépendance chaque jour plus réfléchie et plus aimante vis-à-vis de son autorité, souveraine et vitale (Jo., 15, 5; Eph., 4, 15; *crescamus in illo*).

« Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre ». Ces paroles de Jésus-Christ ressuscité et montant aux cieux contiennent l'affir-

[1] L'authenticité de ce passage est solidement établie (voir Dict. Apol., *Evangiles canoniques*, fasc. VI, n° 45). C'est précisément de ce texte que se sert Eusèbe de Césarée pour prouver la royauté et la puissance universelle du Christ.

mation d'une souveraineté sans conditions et sans limites. On n'en peut imaginer de plus prodigieuses. Sur des lèvres humaines, elles seraient déplacées. Or, ce sont des lèvres humaines qui les ont prononcées : Jésus revendique des droits que nul souverain, fût-il le plus absolu, n'a jamais pu ni osé s'attribuer. Et loin d'être dans sa vie un propos passager, une hyperbole hors de cadre, elles expriment toute une doctrine; on peut dire qu'elles résument l'Évangile.

L'Évangile est plein de contrastes; le plus saillant n'est-il pas celui que laissent entendre ces paroles?

Jésus est l'humilité même, *humilis corde* (Mat., 11, 29); il fait tout pour écarter de sa personne le prestige, l'éclat, le pouvoir; hormis la couronne d'épines, il a repoussé toute couronne (Jo., 6, 15); avec soin il prémunit ses disciples contre toute ambition; qu'ils laissent aux rois de ce monde l'esprit de domination, *vos autem non sic* (Luc, 22, 25); lui-même, il est venu non pour être servi, mais pour servir, *non ministrari sed ministrare.* Et c'est ce même Jésus, partisan déclaré de la dernière place, qui s'arroge un pouvoir absolu sur la terre, et chose inouïe, dans le ciel. Il dispose de l'univers, il y envoie ses ministres. Il s'impose, non seulement aux forces de la nature, qui, étrange mystère, obéissent à ses ordres (Mat., 8, 26); non seulement au temps à venir, par ses annonces prophétiques (Marc., 9, 30; Luc, 19, 43); mais encore aux consciences, auxquelles il dicte leur devoir; c'est autour de lui que gravite et gravitera définitivement l'humanité; de lui dépend le salut; il faut adhérer à sa doc-

trine; il faut entrer dans son royaume. Bref, une *autorité* se déclare et s'exerce, qu'il convient d'appeler royale, faute d'un mot plus fort, qui n'existe pas dans les langues humaines, pour en exprimer la dignité et la plénitude.

Aussi, pareille Souveraineté est-elle pour nous *objet de foi*. C'est à la lumière de l'enseignement révélé que nous en considérons les fondements.

1. — Le Messie.

Si nous étions tentés de mettre en question cette souveraineté du Christ, — d'en éluder pratiquement les avis ou les ordres — c'est à la *volonté de Dieu* même que nous nous heurterions; car, cette Toute-Puissance qu'il s'attribue, Dieu la ratifie. Dieu la ratifie, par le plus éclatant des miracles, la Résurrection, signe par excellence, complément magnifique des prodiges évangéliques; attestation sans réplique et sceau divin apposé à la mission du Seigneur. *Hunc Jesum ressuscitavit Deus* (Act., 2, 24; 3, 15)

Jésus s'en autorise, y fait appel, dès les débuts de son ministère. Lui demande-t-on insolemment en quel nom, par quelle autorité, *in qua potestate*, il chasse du Temple les vendeurs qui en occupent les abords, il déclare en termes voilés, transparents toutefois, combien Dieu est avec lui : *Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours* (Jo., 2, 18). — Plus tard, quand se dessine cette opposition juive, pharisaïque surtout, qui ne cessera plus, et dont il sera victime, il tient tête à ses adversaires par ces mots décisifs, où Dieu même est engagé : *Si vous n'en croyez pas mes paroles,*

croyez-en mes œuvres. Comment osez-vous qualifier de blasphémateur celui que le Père a consacré et envoyé en ce monde? (Jo., 10, 36).

Il est en effet l'*Envoyé*, le *Messager* d'en haut. Il vient accomplir parmi les hommes, et pour les hommes, la tâche essentielle de l'homme. Il est envoyé, marqué de l'onction (Is., 51, 1; Luc, 4, 18), comme Adorateur, comme Réparateur; et cette **Mission** sacrée le place à notre tête, comme Adam meilleur substitué au premier Adam.

a) L'homme, en qualité de créature, est tenu au devoir de l'*adoration;* roi de la création visible, par son intelligence, il lui incombe de répondre à l'appel des créatures, désireuses de reconnaître et de louer leur Auteur; à lui de faire monter jusqu'à Dieu l'hymne universel (Rom., 1, 20). Appelé à cet honneur, l'homme — et la race qu'il portait en lui — s'est montré inférieur à ce rôle; *vanitati subjecta est creatura, non volens* (Rom., 8, 20).

Il faut que Dieu, par bonté, reprenne en quelque sorte son ouvrage. Un homme viendra — lui aussi chef de la race — qui sera qualifié, agréé, sacré, *in iis quæ sunt ad Deum* (Heb., 5, 1); *in his quæ Patris sunt* (Luc, 2, 49), pour prier, pour adorer, comme il sied; pour reconnaître à tout instant, et en tout, le domaine souverain de Dieu. La terre connaîtra, grâce à ce médiateur de religion, l'adoration « en esprit et en vérité », celle que le Père mérite et attend. Tel est son *mandat;* le Fils de l'homme le fait connaître à la femme de Samarie qui, symbole vivant de l'humanité perdue dans l'adoration d'elle-même, cherchait

une diversion, et ajournait à l'avènement de l'Homme promis la méditation de ces grands mystères : *Scio quia Messias venit; nobis annuntiabit omnia.* A quoi Jésus répond : *Ego sum, qui loquor tecum* (Jo., 4, 25).

Ce mandat, le Christ peut-il le remplir sans exercer sur l'homme, — sur tout homme, et toujours, en qualité d'initiateur de l'adoration spirituelle et véritable, ses influences; sans lui faire parvenir souverainement, avec l'espoir fondé d'être écouté, avec le droit absolu d'être obéi, ses directions et ses ordres; sans être autorisé à faire prévaloir sur tout culte privé sa liturgie à Lui, la seule aimée de Dieu? A jamais impuissants que nous sommes, fils du premier Adam, de qui tiendrons-nous, sinon du Christ, second Adam, les possibilités et les secrets du service de Religion, que l'homme doit à son Seigneur? A lui de nous dire : *Venite, exultemus, procidamus... quoniam Deus magnus Dominus, et Rex magnus* (Ps. 94).

b) Mais la Mission du Fils de l'homme est plus onéreuse. L'homme n'a pas été seulement impuissant, mais coupable. Il y a eu non seulement déficit du genre humain, mais désertion; non seulement absence, mais carence. *Le péché est entré dans le monde, et avec lui la mort*, et toute la race en a été dégradée, (Rom., 5, 12; et 6).

L'homme a péché; il faut que l'homme *répare :* devoir essentiel, mais tâche impossible; à moins que Dieu, par une condescendance infinie, n'envoie à l'homme misérable l'Homme approuvé, *virum approbatum a Deo* (Act., 2, 22); non pas désigné par l'homme, —

tombé, l'homme ne peut rien ; — mais sanctionné divinement, pour tenir la place d'Adam en présence de la Sainteté de Dieu ; pour exprimer à Dieu le désaveu de l'offense universelle ; pour offrir à Dieu l'expiation, impossible au pécheur, *offerre dona et sacrificia pro peccatis* (Heb., 5, 1). Jésus vient, marqué de l'onction pour cette mission ; Adam nouveau, placé non plus seulement au sommet de l'humanité défaillante, mais mis à la tête de l'humanité repentante, comme ministre de la réconciliation, comme *Sauveur*, comme Pontife, médiateur de rédemption. Et certes, il convenait qu'un tel Pontife nous fût donné, saint, et sans tache (Heb., 7, 26) ; le Juste, pour tout dire, Serviteur de Dieu, Sauveur de l'Homme (Is., 53).

Cet office sacerdotal de réconciliation universelle, le Fils de l'Homme peut-il le remplir sans être, effectivement, notre Chef, avec les droits souverains que comporte un tel ministère?

Tel est le *Messianisme* dans sa substance, du moins tel que nous le connaissons à la lumière du Testament nouveau, dans la clarté des faits accomplis [1]. Et certes, ce sont là des

[1] Sur le Messianisme, voir A. D'ALÈS, *Lumen vitæ, L'espérance du salut au début de l'ère chrétienne*, 2e éd. (Beauchesne) ; ch. 3, *L'espérance d'Israël :* les perspectives de la prophétie messianique, « âme de l'espérance juive » ; les principaux textes (p. 94) ; et les trois principales réponses données par Israël au problème du Salut ; — M. J. LAGRANGE, *Le messianisme chez les Juifs*, 1909 ; — M. LEPIN, *Jésus Messie et Fils de Dieu ;* et, du même, *Christologie*, commentaire des propositions 27 à 38 du décret du Saint-Office, *Lamentabili*, sur la messianité et la divinité du Christ (Beauchesne) ; — et surtout l'art. du P. Léonce DE GRANDMAISON sur *Jésus-*

fonctions dont la dignité, la sainteté, et l'universalisme dépassent de beaucoup un mandat de restauration nationale; nous voici loin du messianisme étroit, local et temporel, tel qu'avait fini par le concevoir et l'attendre, sur la foi des faux bergers qui le conduisaient à l'infidélité, l'Israël primitif (Rom., 9, 8). Jésus vient, comme roi d'un royaume spirituel et universel.

La Prophétie est pleine de cette annonce magnifique, humainement inexplicable chez un peuple tour à tour opprimé par l'Égypte, l'Assyrie, la Perse, la Grèce et Rome, et qui prévoit jusque dans la plus dure captivité, non seulement un libérateur, mais un dominateur de sa lignée, de qui la puissance s'étendra jusqu'aux extrémités du monde et jusqu'à la fin des temps. Les témoignages les plus considérables de l'Ancienne alliance l'attestent : voix des Prophètes, voix des Rois; oracles de toute provenance, depuis l'étoile de Balaam (Num., 24, 17), jusqu'au fils de la Vierge, en Isaïe (Is., 7, 14); depuis la bénédiction de Jacob mourant (Gen., 49, 10), jusqu'à l'annonce de la mort du Christ-Chef en Daniel (Dan., 9, 27); depuis les Psaumes de David jusqu'à la prophétie de Michée; depuis les lointaines et énigmatiques figures des Juges, enveloppées

---

Christ (Dict. Apol., fasc. XI, col. 1341 et suiv.). Un messianisme apocalyptique et guerrier, « barre opaque à laquelle risquait de se briser ou de se fausser l'enseignement du Christ », essayait de prévaloir. L'appellation *Fils de l'homme* (Daniel, Isaïe), « capable d'un sens messianique de par son origine scripturaire », ne l'était pas assez pour encourager tout de bon ces espérances tout humaines d'Israël, ni donner corps au messianisme nationaliste d'alors, si éloigné de l'idée d'un Messie souffrant et rédempteur (col. 1342).

de brume, jusqu'au témoignage vivant et parlant des rois de l'Orient, venus dans la cité du roi mystérieux; pèlerins choisis, dont le cortège symbolise à merveille l'invincible attente du monde [1].

C'est comme tel que le Christ est annoncé à la Vierge bénie, — nuée légère et transparente par qui la terre altérée recevra cette rosée du ciel (Is., 45, 8). *Ecce concipies, et paries; et regnabit, et regni ejus non erit finis* (Luc, 1, 32; Dan., 7, 14; Mich., 4, 7). C'est comme tel que le saint et fidèle vieillard Siméon, dans le Temple, le reçoit dans ses bras, le contemple et l'adore, en remerciant Dieu de lui avoir fait connaître « le salut préparé pour tous les peuples » (Luc, 2, 31).

2. — Le Fils de Dieu.

Mais le titre du Christ à l'universelle Souveraineté est beaucoup plus relevé; l'onction qui l'a sacré prêtre, roi, prophète, bien plus pénétrante. C'est comme *Fils* que Jésus vient; c'est son propre Fils que Dieu nous envoie, *proprio Filio non pepercit* (Rom., 8, 32).

Aussi bien, l'Adoration, la Réparation, ne seront-elles dignes de Dieu, proportionnées à sa dignité, qu'à ce prix et par ce moyen; le plus gratuit qui soit, mais le plus nécessaire pour la Rédemption parfaite.

Après que tant de mandataires sont venus porter en ce monde les messages du ciel, Dieu

[1] On en trouvera un bon résumé dans le Chan. C. CORDONNIER, *Les Voix qui montent* (Lethielleux, 1927); — et dans REGIS GEREST, O. P., *Veritas. La vie chrétienne raisonnée et méditée* (Lethielleux), 1re partie : *Jesus Nazarenus*.

vient, lui-même, par son Fils (Heb., 1, 1). Jésus ne reçoit pas seulement l'investiture divine pour se présenter à Dieu le Père, à la tête de l'humanité, comme un Adam meilleur, substitué au premier, mais étranger à lui. Une nouvelle économie surgit, *mirabilius reformasti.* Jésus sera très justement appelé le Fils du Très Haut, parce qu'il l'est en vertu de sa conception : *Spiritus Sanctus superveniet in te; ideoque quod nascetur ex te Sanctum vocabitur Filius Dei* (Luc, 1, 35). Le titre de sa mission, de son action, de sa Souveraineté, c'est sa **Filiation** divine : le fils de Marie est le Fils de Dieu.

La Personne du Verbe prend une nature humaine, dans le sein de la Vierge, et se l'adjoint dans l'unité d'une seule Personne. C'est la Trinité Sainte, tout entière, indivisiblement, qui opère ce prodige; mais au terme de l'union, c'est le Verbe seul qui s'incarne. Jésus est le *Verbe fait chair :* le Verbe, qui vient, image et splendeur de son Père, restaurer l'image humaine dans l'homme déchu : le Verbe, Fils consubstantiel à Dieu, qui vient rendre à l'homme oublieux et ingrat le sens de la filiation compromise. C'est en Lui que nous redeviendrons fils.

Son règne ne sera que la conséquence de cette illustration native, qui fait de lui l'Adam nouveau, le Chef, dans toute la plénitude du terme, Tête du corps régénéré; premier, et souverain : par position suprême, par excellence, par influence vitale; originairement, essentiellement, supérieur à toute créature, et maître de l'univers créé, hommes et choses, aussi nécessairement Souverain qu'il est substantiel-

lement adorable. Sa *naissance*, tel est le titre d'une Souveraineté, inhérente, constitutive, inamissible, qui prend en Lui, comme tout ce qui est de sa Personne, attributs ou actes, une dignité infinie. Il est *Médiateur* par excellence propre, non pas seulement par commission, par privilège ou par grâce ; médiateur par état, non pas seulement par mandat, *mediator Dei et hominum*, *homo Christus Jesus* (I Tim., 2, 5).

Dans l'Ancien Testament, il disait : *Ego constitutus sum Rex ab eo* (Ps. 2). Dans le Nouveau, il dit : *Rex sum ego* (Jo., 18, 37). Ses droits sur nous ne sont pas seulement ceux d'un ambassadeur, d'un plénipotentiaire; ce sont les droits de Dieu même.

3. — Le Dieu d'amour.

Ce don que Dieu nous a fait du Christ contient mille autres dons, *cum illo omnia nobis donavit* (Rom., 8, 32). *Si scires* (Jo., 4, 10). Jésus est pour nous le grand Bienfait. Ce nouveau titre, le **Bienfait,** s'ajoute aux autres pour resserrer le lien de subordination qui nous unit à Lui, qui nous oblige envers Lui. Nous sommes son butin, sa conquête, le prix de ses labeurs et de ses souffrances. Car c'est peu pour notre Maître et Seigneur de nous avoir pris en pitié, rachetés, et orientés vers notre Fin. Il l'a fait avec un dévouement qui n'a reculé devant aucun sacrifice. Pour s'acquitter de ce rôle sacré, bien des voies s'offraient à lui; il a choisi la plus pénible (Heb., 12, 2).

Il fallait que le Christ souffrît (Luc, 24, 26); oui, mais dans quel sens, émouvant pour nous! Il le fallait, non parce que c'était écrit, comme

si quelque fatalité avait pesé sur lui; mais en vertu d'un choix librement consenti avec le Père. Il le fallait, parce qu'il le voulait; pour nous éclairer, sans doute; pour nous montrer la seule route qui mène au ciel, *arcta via* (Mat., 7, 14); mais aussi, pour nous encourager, en y passant le premier; et pour nous donner, de son autorité pastorale, la notion la plus engageante, *bonus pastor* (Jo., 10, 11). Ecartant tout appareil intimidant, il vient à nous, Roi plein de douceur (Mat., 21, 5).

Et de combien de *bienfaits de détail* son avènement n'a-t-il pas été pour la terre le point de départ et le gage? Qui dira ce que doit le monde au christianisme; ce que chaque chrétien doit au Christ? N'est-il pas, en vérité, possesseur et jouisseur de ce don de Dieu comme si le Christ était venu pour lui *seul*, n'avait souffert, n'était mort, et ne survivait dans l'Eucharistie que pour lui *seul?* Avec quel sentiment délicieux d'être personnellement aimé, il peut dire, à tout instant d'une vie où se placent tant de bienfaits de l'éternel Amour : *Dilexit me* (Gal., 2, 20).

L'*amour* devient ainsi le titre, non pas le plus authentique, — mission, filiation, y suffisent, — mais le plus persuasif pour nous, de sa Souveraineté sur nous. *Caritas Christi urget nos* (II Cor., 5, 14); elle nous presse de reconnaître pleinement une autorité si pleine d'attraits.

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

LECTURES.

S. S. Pie XI. — Encyclique *Quas primas* (A. A. S. déc. 1925).

Nous avons cité ce document pontifical dans la méditation sur le Christ Roi (*Sur les pas de Jésus*, 2e série, p. 30). L'autorité royale de Jésus-Christ s'étend, le Saint-Père le rappelle, sur l'humanité entière, nations et individus, et concerne aussi bien les pouvoirs établis que les familles, aussi bien l'homme public que l'homme privé; autant l'homme groupé, collectif, social, que l'homme à l'état isolé.

René Bazin. — *Fils de l'Église.* — Mame, 1927.

Voici bien le plus actuel des livres. On le croirait écrit à l'usage de ceux qui, de toute la force de leur foi, repoussent comme une gageure sacrilège la seule idée de dissocier l'Église du Christ son Chef et sa Vie, ou le Christ de son unique Église. Sainte Thérèse se faisait gloire d'être « fille de l'Église »; ce fut son chant de victoire à l'heure de mourir. Quel chrétien ne voudrait, en terminant une vie de fidélité au Christ, pouvoir se rendre le même témoignage! Le présent volume fait passer sous nos yeux des spécimens de cette fidélité : non seulement les saints auréolés, un Ambroise, un Augustin, un Ignace de Loyola, un Grignion de Montfort, un J.-B. de la Salle, un Vianney; mais d'autres « fils de l'Église », comme ceux que dans la vie commune nous cotoyons tous les jours. M. René Bazin, l'auteur de la vie d'un des plus héroïques fils de l'Église, Charles de Foucauld, nous présente ces modèles. Ceux qui ont lu, dans le *Correspondant* du 25 novembre 1926, le récit du retour des communautés anglicanes de l'île de Caldey à l'unité romaine, seront heureux de retrouver ici ce document apologétique de premier ordre.

L'ouvrage s'ouvre, et c'est de toute justice, par un fervent hommage à « Celui qui fonda l'Église », et qui est encore, dans l'Église animée de son Esprit, « le plus aimé, le plus vivant, le plus agissant des hommes », non seulement par son Eucharistie, mais par le chris-

tianisme authentique dont l'Église seule nous garde l'aumône :

« Jésus-Christ est le plus aimé de tous les hommes : les plus belles âmes humaines l'ont aimé, et l'aimeront jusqu'à la fin des âges. La terre serait inhabitable, si le dévouement qu'Il met dans les âmes pouvait être tari. A tout homme que la fable n'aveugle point, le paganisme est en abomination. Mais l'état des pays qui redeviendraient païens serait bien pire que le premier. Ils expieraient le crime de n'avoir pas voulu du salut ; la force s'y montrerait pleinement infernale. Ce sont les chrétiens qui conservent dans le monde la justice — ce qui en subsiste — les mœurs, l'honnêteté, la dignité, la noblesse. On ne sait pas tout ce que les renégats eux-mêmes leur empruntent et leur doivent » (p. 26).

Louis LALLEMANT, S. J. — *La Doctrine Spirituelle.*

« Dans l'Homme-Dieu il faut considérer trois propriétés personnelles, qui sont comme la source et le fondement de toutes ses grandeurs. Il est fils de Dieu ; il est image de son Père ; il est son Verbe.

1. Il est *Fils* de Dieu, proprement et véritablement, parce qu'il procède de Dieu le Père par voie de génération, et qu'il est de même nature que son principe. Il est Fils de Dieu de la manière la plus parfaite qui puisse être. Il l'est nécessairement, étant nécessairement engendré, et il n'a pas seulement une portion de la substance de son Père, comme les enfants des hommes, mais il a toute la substance de Dieu le Père, et toute la plénitude de la divinité.

2. Il est l'*image* de Dieu le Père, parce qu'il le représente ; et il est sa parfaite image, parce qu'il lui est semblable en tout, et qu'il emporte en tout la nature et la substance de son original, ce qui ne peut convenir à aucune image créée.

3. Il est le *Verbe* de Dieu. On appelle Verbe la notion ou la peinture spirituelle que l'entendement se forme d'un objet, quand il s'applique à le connaître. Ainsi Dieu se connaissant soi-même et toutes les créatures possibles, le terme de cette connaissance est son Verbe,

son image et son Fils. Et comme l'entendement est de toutes les facultés la plus pure et la plus dégagée de la matière, on ne peut concevoir une pureté plus parfaite que celle de la génération du Verbe, qui est produit par l'entendement de Dieu le Père ; ainsi en s'unissant à notre nature, il joint la pureté incréée à la chair. Prodige qui fera éternellement l'admiration des Anges.

Nous participons à ces trois qualités de Jésus-Christ, et c'est ce qui fait notre véritable grandeur. C'est là le fondement de la perfection où nous devons tendre.

1. Jésus-Christ est le Fils de Dieu ; nous sommes aussi ses *enfants*. Il est le Fils naturel, nous sommes les fils adoptifs. Nous devons vivre comme lui de la vie de Dieu puisque, pour cet effet, il nous a rendus comme lui participants de la nature divine.

2. Jésus-Christ est l'image de Dieu le Père. Nous devons être les *copies* de cette image ; elle est notre modèle. Nous devons exprimer en nous les traits de sa ressemblance, ses vertus, son esprit, sa vie intérieure et sa vie extérieure.

3. Jésus-Christ est le Verbe de Dieu. Nous devons être ses *échos*, et répondre fidèlement à toutes ses grâces. Il faut que nous soyons les échos de sa doctrine, de ses sentiments, de toute sa conduite » (*La Doctrine spirituelle*, 6e Principe : L'union avec Notre-Seigneur)[1].

HUBY, S. J. — *Christus* (1916). — Beauchesne.

Jamais homme ne s'est montré plus complètement *Chef*. Il s'impose : *a*) aux forces physiques, par ses miracles (aucune explication naturelle possible) ; — *b*) aux événements passés et futurs : il domine l'avenir par ses prophéties ; il explique le passé, dont sa personne et son histoire représentent l'harmonieuse synthèse ; il donne au messianisme son vrai sens (il en corrige les déviations, p. 986) ; *c*) enfin, aux consciences : « Il est chez lui dans l'intérieur des autres. Ce dernier trait est, en définitive, ce qui donne à la morale du Christ son caractère irréductiblement original... » Voir tout ce beau développement (p. 980 et suiv.)

[1] Nous citons d'après l'édition du P. A. POTTIER (p. 222)

P. GALTIER. — *Temples du Saint-Esprit.* — Revue d'Ascétique et de Mystique (octobre 1926).

Le Christ est Roi, chef et guide souverain de l'humanité, en vertu d'une mission qu'il a reçue de son Père. Lui seul peut faire monter jusqu'à Dieu des actes humains d'adoration et de réparation qui soient dignes des regards de Dieu; et nous le pouvons avec Lui, et en Lui, parce que son humanité ne nous est pas étrangère; il est chef de race, Adam nouveau, qui non seulement préside aux destinées de l'humanité nouvelle, mais nous réhabilite et nous sauve. Ces fonctions de médiateur et de rédempteur, que Jésus-Christ exerce, à notre tête, il ne pourrait pas les remplir s'il n'était Dieu en même temps qu'homme; s'il n'était uni à la substance divine qu'au même titre que nous, par l'adoption. Il est uni à Dieu dans l'unité de Personne; il est le Verbe fait homme. Le Verbe seul s'est adjoint cette nature humaine. La Sainte Trinité a réalisé le mystère de l'Incarnation, toute opération divine appartenant en commun aux trois Personnes; mais, au terme de cette opération, l'union réalisée l'a été avec le Verbe seul; l'union de Dieu avec la chair s'est faite directement avec la Personne du Verbe, non pas avec la nature divine; aussi le Verbe est-il le seul incarné. De ce chef, des relations nouvelles et propres à Lui existent entre Lui et Dieu d'une part, entre Lui et nous de l'autre. C'est Lui qui nous éclaire, qui nous relève, qui nous dirige; c'est Lui qui est vérité, voie, vie pour nous, comme homme, mais parce que Verbe de Dieu fait homme. C'est de sa direction, de son influence, de ses lois, de son Evangile, des moyens de régénération et de rédemption établis par Lui que nous devons tout attendre; c'est de ses institutions positives, qui sont d'ailleurs pour l'homme autant de bienfaits, que relève tout homme. Le P. GALTIER, à propos de la *Mission visible du Fils*, fait ressortir ce titre personnel et propre du Verbe fait homme, c'est-à-dire du Christ Jésus, à exercer sur nous, comme Homme-Dieu, ses directions souveraines :

« Pour s'acquérir un droit strictement personnel comme pour devenir capables d'un acte leur apparte-

nant en propre et légitimant de ce chef, avec un être quelconque, des relations qui ne leur soient pas absolument communes, il faudrait aux personnes divines, comme aux autres, une nature, c'est-à-dire, des pouvoirs d'action, dont elles eussent l'exclusive propriété. Et c'est ce qui fait totalement défaut au Père et au Saint-Esprit. Seul, le Fils, en s'unissant une nature humaine, s'est assuré ce qu'on pourrait appeler ce prolongement ou cette extension de sa personne.

« Par là même, en effet, il s'est trouvé avoir avec son Père et avec son Esprit des relations toutes nouvelles. Lui, le Fils, il a été l'adorateur et le serviteur du Père. Il a subi les impulsions de l'Esprit. Au titre de son humanité, un mode de présence lui a été possible, que les deux autres personnes ne sauraient partager avec lui. Sans être pour cela en quelque lieu d'où elles soient absentes, il y est cependant tout autrement qu'elles.

« Fils de Dieu par nature, il est désormais, lui, le même, fils de l'homme aussi par nature. Les hommes sont réellement ses frères par la chair. Ils le sont aussi selon l'Esprit, car la même vie surnaturelle leur est commune à lui et à eux; la leur, même, dérive de la sienne, et il est, en ce sens, leur maître, leur chef et leur roi à un tout autre titre que ne le sont le Père ou le Saint-Esprit. A nôtre égard, il s'est acquis des droits, qui lui appartiennent absolument en propre. Aucune des relations avec les créatures, qui dérivent pour lui de sa nature humaine, ne saurait lui être commune avec les deux autres personnes divines; et les relations, à leur tour, de ces créatures avec lui, pour autant qu'elles sont dues à la réalité ou à l'activité de son humanité, ne sauraient atteindre également le Père ou le Saint-Esprit.

« Apparentés à lui, dans sa chair, nous ne le sommes pas, de ce chef, à la Trinité tout entière; rachetés par lui, nous ne le sommes pas, au même titre ni dans le même sens, par le Père; aimés par lui d'un amour auquel n'ont point de part les deux autres personnes, nous le pouvons aimer aussi d'un amour qui ne s'adresse qu'à lui. Et, quand nous le recevons en nous, par la sainte communion, sous les espèces qui dérobent son corps à nos regards, c'est bien lui et lui seul qui, à proprement parler, se donne à nous. L'union sacra-

mentelle contractée alors avec lui demeure bien, en elle-même, d'ordre strictement personnel. Bien que s'établissant entre notre humanité et la sienne, elle se termine cependant très réellement et très directement à sa Personne elle-même. Au regard de notre esprit, notre union à sa divinité en apparaît seulement comme une conséquence : elle résulte de l'identité réelle de son hypostase et de sa nature divine ; et seule, la consubstantialité des trois personnes explique que nous recevions en même temps que lui le Père et le Saint-Esprit. A vouloir donc imaginer des échelons dans notre union avec les personnes divines, c'est ici seulement qu'il y aurait lieu : d'abord, celle qui se communique directement par ce qui lui appartient en propre ; ensuite, celles qui, sans nous être communiquées formellement par elles-mêmes, le sont toutefois réellement à cause de leur consubstantialité. Pareille idée est ici à sa place ; mais, seule, on le voit, la nature appartenant en propre à la personne du Fils la justifie. »

D. DELATTE. — *Les Epîtres de saint Paul replacées dans le milieu historique des Actes.* — Giraudon.

La « divine épître aux Hébreux », — ainsi l'appelle BOSSUET dans le Panégyrique de saint Joseph, *Quæsivit* — condense en un puissant abrégé les enseignements révélés, relatifs au Sacerdoce, à la Royauté, à la Médiation de Jésus-Christ ; bref, à sa Filiation divine, fondement de ces prérogatives. On en pourra lire un commentaire excellent dans le t. IV des *Epîtres de saint Paul*, par Dom DELATTE. Signalons trois passages, qui vont à notre sujet : 1) à propos de l'héritage du Fils de Dieu, qui fait du Christ le principe et la fin de toutes les œuvres de Dieu (p. 25 et suiv.) ; — 2) à propos de *Filius meus es tu, ego hodie genui te* (Ps. 2, 7), que le Nouveau Testament applique au Christ (Act. 13, 33 ; Heb. 1, 5 ; 5, 5). A quel ange, demande saint Paul, Dieu a-t-il jamais tenu pareil langage ? et il établit par là, solidement, la supériorité du Christ sur les anges (p. 32) ; — 3) enfin, à propos du Ps. 44 que l'Apôtre oppose au Ps. 103, faisant ressortir la dignité du Fils par le contraste qui éclate

entre deux paroles : l'une de Dieu parlant de ses ministres ; l'autre de Dieu s'adressant à son Christ :

« Quel contraste ! Au Psaume 103, 4, il est dit : *Qui facis Angelos tuos spiritus, et ministros ignem urentem.* Dans la théophanie que décrit le Psaume, la lumière est le vêtement de Dieu, les cieux sa tente royale, les nuages son char, les vents πνεύματα ses coursiers, la foudre son messager. La traduction grecque en jouant sur le sens indécis de πνεύματα, qui signifie à volonté les vents ou les esprits, a donné aux Anges une place dans la théophanie, comme serviteurs dociles et rapides du Tout-Puissant.

Mais combien le langage de Dieu est différent lorsqu'il parle à son Fils ! Il s'adresse à lui en langage direct, pour lui dire des choses extraordinaires, et telles qu'elles n'ont été dites à personne. On traduit habituellement la citation comme si Dieu était au vocatif ; et nous voyons par les lettres de saint Jérôme et par ce qui nous reste des Hexaples d'Origène, que le traducteur Aquila avait employé la forme du vocatif, Θεέ, s'adressant au Christ. On le peut. Mais les autres traductions grecques portent ὁ Θεὸς, et nous regarderons comme plus plausible l'interprétation qui fait dire au Christ : « Votre trône, c'est Dieu. » *Thronus tuus, Deus*, par apposition. Pour nous, cette expression, « Dieu est votre trône » a je ne sais quoi d'étrange. Mais il nous faut accepter le langage de l'Ecriture tel qu'il est, et non le calquer sur nos habitudes. Il est plus de quarante passages dans la Bible où Dieu est appelé par l'écrivain sacré : « ma pierre, mon rocher, » ce que la traduction de la Vulgate rend habituellement par « mon refuge, mon appui », *Deus refugium nostrum et virtus.*

« Votre trône, c'est Dieu pour les siècles des siècles », signifie dans une hardie métaphore que la dignité royale du Christ, à qui s'adresse le Ps. 44, est d'une durée et d'une éternité garanties par Dieu même...

Au lieu donc que les Anges sont serviteurs, ministres et messagers, le Christ est roi, son trône est éternel, il est appuyé de Dieu : et au lieu que la puissance des rois se fonde souvent sur la violence et s'exerce par l'iniquité, le sceptre de la royauté du Christ est un sceptre d'équité absolue » (p. 34).

18.

L'AUTORITÉ DU CHRIST.

2.

PRÉROGATIVES.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — De ce Seigneur, dont Dieu même vient de nous révéler l'essentielle grandeur, quelles sont les prérogatives, et comment faut-il entendre sa Souveraineté? — De ce Roi quels sont les pouvoirs sur l'homme? Ils s'étendent à tout homme, et sur tout l'homme; qu'est-ce à dire? Méditons ce sujet : 1. *Souveraineté;* 2. *Universalité.*

2. *La composition de lieu.* — A Montmartre, des mains pieuses et pures ont déposé un brillant diadème royal sur le front du Christ dont le Cœur rayonne dans sa Basilique. L'hommage serait incomplet s'il n'impliquait soumission totale des esprits et des cœurs.

3. *La grâce à demander.* — La même (p. 545).

1. — Souveraineté.

Quelles sont donc les prérogatives de Jésus Maître et Seigneur?

La seule analyse de la notion de *Souveraineté* devrait suffire, semble-t-il, à nous les faire entendre. Mais gardons-nous ici d'un piège.

Les privilèges les plus fastueux de l'autorité humaine n'exprimeront jamais que de loin, en de pâles images, la plénitude et la force de la Souveraineté du Christ. Les pouvoirs les plus sublimes de l'homme répondent mal à la transcendance de Celui qui n'est pas seulement un homme; ils ne peuvent être qu'analogiques;

il faut les dépasser à l'infini. Quand nous parlons du Seigneur Jésus, nous sommes introduits dans un monde non pas spécifiquement mais identiquement et personnellement divin. Ni sa Personne, ni ses attributs ne sauraient rentrer dans nos cadres. Toute perfection même humaine du Christ est un abîme insondable (Mat., 11, 27; Eph., 3, 8 à 20). Il faut donc bien se garder, en poussant trop les ressemblances humaines, de faire tort à la dignité suréminente de la Majesté théandrique et de « l'Onction » divine. Il est tellement homme, redirons-nous après BOSSUET [1], qu'on s'étonne qu'il soit Dieu. Mais il est tellement Dieu qu'on ne comprend pas qu'il puisse être homme. Placons-le donc à part, par delà toutes les majestés, plus haut que toutes les cimes de la grandeur humaine la plus avérée. Ne parlons de ses prérogatives que pour donner aux termes dont nous nous servirons une richesse de sens absolument unique, réservée à Lui seul. Avant de les employer pour les appliquer à Lui, purifions-les au contact de la réalité du Christ vivant, comme les lèvres d'Isaïe ont été purifiées au contact du charbon ardent. Voyons le Christ parler et agir : Il est ce qu'il dit être; Il peut ce qu'il déclare pouvoir. Contemplons-le; méditons l'Évangile; écoutons l'Esprit-Saint. C'est dans l'oraison assidue, dans la fréquentation des sources révélées, et non pas dans les considérations de l'histoire, de la philosophie, de l'apologétique, ou à l'instar des

[1] « Vous êtes tellement Dieu qu'on ne peut croire que vous soyez homme : vous êtes tellement homme qu'on ne peut croire que vous soyez Dieu » (*Élévations*, 18e sem., 14).

seules autorités humaines, que nous apprendrons à connaître le Christ et ses grandeurs.

Il faut monter, sur la montagne sainte, avec Jésus, pour ne plus voir que Jésus. Il est dit des témoins privilégiés admis à contempler quelques rayons de sa gloire, que, levant les yeux, ils ne virent plus que Lui : l'incomparable vision avait fait pâlir et s'effacer pour eux toute autre image ; et à jamais ils porteront dans leurs yeux ce spectacle. Ils ont gravi la colline ; de larges horizons s'étendaient devant eux ; et le Seigneur se laissa voir, un peu, avec la gloire qui lui est due. Les transfigurations chrétiennes sont à ce prix. Combien de chrétiens s'en privent, faute de s'élever, et de demeurer sur la montagne avec le Christ, dans le désir de ses clartés. Il faut oublier ou dédaigner la plaine ; ne pas rester obstinément les yeux rivés à terre (Ps., 16, 11) ; voir les hommes et les choses non pas seulement dans les perspectives de l'histoire ou des jugements humains, — car combien d'hommages au Christ sont des injures! — mais dans celles de la Foi [1]. Il faut voir Jésus, ne plus voir que Lui ; et en Lui tout le Surnaturel.

[1] D'ailleurs, pouvons-nous l'oublier ? c'est dans le Sacerdoce du Christ que sa souveraineté plonge en quelque sorte ses racines. Il règne sur l'humanité régénérée, parce qu'il l'a renouvelée par son sacrifice. S'il est roi des hommes, c'est parce qu'il a sauvé les hommes. L'onction royale, comme l'onction sacerdotale, dérive pour Lui de sa Filiation, laquelle seule lui donne crédit auprès du Père. La préface de la Fête du Christ-Roi, que nous signalons plus loin, le fait entendre. Il y a donc, dans les titres du Christ, des éléments sacrés supérieurs à toute appréciation « laïque », et qui devraient interdire à quiconque a obtenu le bonheur de croire, de parler du Christ avec des mots tout séculiers, vidés de tout contenu de foi.

Ainsi l'ont prêché, après l'avoir contemplé, les grands témoins apostoliques, nos premiers initiateurs, nos maîtres dans la Foi : *non nosmet-ipsos prædicamus, sed Jesum Christum Dominum nostrum* (II Cor., 4, 5). Ils nous ont fait connaître le Christ, non pas sur documents de provenance humaine, mais sur pièces authentiques livrées par Dieu même; ils ont consigné le témoignage de leurs yeux, de leurs oreilles, de leurs sens, de leur esprit, informés par Dieu, placés par Dieu en présence du Fait divin du Christ; sur le Thabor une première fois, *non doctas fabulas secuti, sed speculatores facti illius magnitudinis,... cum essemus cum ipso in monte sancto* (II Pet., 1, 16); puis sur la colline de l'Ascension, après quarante jours de la présence glorieuse du Ressuscité (I Cor., 15, 1). — Depuis longtemps S. Pierre avait appris ce secret, et Jésus l'en avait félicité en retour de sa profession de foi : *Non caro et sanguis revelavit tibi, sed Pater* (Mat., 16, 17). — S. Jean dira de son côté : *Nous avons vu sa gloire* (Jo., 1, 14). *Ce que nos yeux ont vu, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous vous l'annonçons* (I Jo., 1, 1). — Et S. Luc, commençant son Évangile, déclare n'écrire que d'après les témoins immédiats : *sicut tradiderunt nobis qui ab initio ipsi viderunt, et ministri fuerunt sermonis* (Luc, 1, 1).

Oui, il faut les documents sacrés pour dégager les lignes de l'adorable figure, qui, du même coup, se refuse à toute comparaison, et ne peut même pas être saisie par des incroyants systématiquement étrangers à la Foi. — Et certes, ils sont abondants et explicites les mots révélateurs. A les voir s'accumuler, on dirait qu'ils

succombent sous le poids du sens qu'ils ont mission d'exprimer; ils témoignent toutefois, et la foi, creusant la paroi, va chercher derrière la lettre l'esprit qui les anime (Ezéc., 8, 8; 3, 1). Jésus est Fondement, unique fondement (I Cor., 3, 11); Pierre angulaire, où va se briser quiconque ne s'appuie pas sur elle (Mat., 21, 44; I Pet., 2, 7). Il est Voie, Vérité, Vie (Jo., 14, 6); Porte de l'unique bercail (Jo., 10, 7). Il est Sève vitale (Jo., 15, 1); il est Résurrection (Jo., 11, 25). Il est Maître, il est Seigneur : *Vos vocatis me Magister et Domine; sum etenim* (Jo., 13, 13).

Maître et Seigneur. Mais quoi! c'est au moment où, agenouillé devant ses disciples, il s'occupe à leur laver les pieds, qu'il tient un pareil langage? Étrange Seigneurie; singulière maîtrise que celle d'un homme humilié dans l'attitude du serviteur! Et comment voir ici un exercice des prérogatives royales? — Précisément, voici le Mystère que la raison seule n'est ni apte à pénétrer ni résignée à admettre; *revelasti parvulis* (Mat., 11, 25). Il était digne de la grandeur de Dieu de ne pas établir ici-bas son Règne à la façon des hommes, et par les seuls moyens que l'homme estime [1]. Il vient dans l'humilité et dans la pauvreté. Chez les hommes, l'autorité se concilie mal avec les abaissements, parce que la majesté n'étant pas

[1] Lire BOSSUET, *Circoncision*, 1653 (à Metz); 1er point : Jésus est *roi*, mais non pas à la façon dont les hommes l'entendent. Il corrige l'erreur des Juifs sur la royauté messianique; il nous apprend à ne pas mettre la dignité ni la majesté dans les grandeurs humaines, où elle n'est pas Il redresse aussi le sentiment de ses Apôtres, qui ne pouvaient concilier l'idée de son règne avec l'annonce de sa mort (Mat., 20, 21) (Lebarq, 1914, t. I, p. 259). — Voir plus haut, p. 164.

inhérente à l'homme, elle a besoin des appuis visibles et des splendeurs de surface, qui peuvent donner le change sur la valeur du fond. Meilleur appréciateur des choses, et Maître qui ne se trompe pas, Jésus n'a que faire de cet apparat fragile et superficiel; il possède et il porte sa grandeur en lui-même; nul ne la lui peut ravir, et rien n'y peut ajouter. Il est plus grand dans une crèche et sur une croix qu'il ne le serait dans un palais ou sur un trône. Toutefois, venu pour nous instruire, il n'a pas voulu nous laisser sous la seule impression de ces dehors d'esclave, *formam servi accipiens* (Phil., 2, 7). Il affirme ses droits et ses titres : Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien : je le suis. Et il montre effectivement par ses actes, comme il le déclare par ses leçons, de quels pouvoirs souverains il dispose parmi les hommes et sur les hommes. Il ose dire, parlant de lui-même : *Ecce plus quam Salomon, hic* (Mat., 12, 42). Et il agit en conséquence.

Il est **Docteur** souverain, précepteur de la Vérité, Vérité en personne, lumière du monde, soleil des âmes, *lux vera* (Jo., 1). On était stupéfait de son enseignement, car il le donnait comme ayant puissance, et non pas comme les scribes (Marc, 1, 22; Mat., 7, 28; Luc, 4, 32). Il est venu « pour rendre témoignage à la Vérité »; et « quiconque est de la Vérité, l'écoute » (Jo., 18, 37). Tel est le caractère propre de son Règne, *regnum veritatis* [1].

[1] On ne peut présenter avec plus d'art que ne fait BOSSUET, en quelques pages du *Discours sur l'Histoire universelle*, la somme des vérités sublimes que nous avons apprises de Jésus-Christ : Tout se soutient en sa personne : sa vie, sa doctrine,

Il est **Législateur** souverain. Supérieur à Moïse, le législateur qui avait été si proche de Dieu, le témoin fidèle dans toute la maison du Seigneur (Heb., 3, 6; Deut., 34, 10); Jésus interprète, redresse, corrige, complète le code vénérable de la Loi. *Dictum est antiquis, ego autem dico vobis* (Mat., 5, 21). L'un des principaux soins de S. Matthieu semble être, pour instruire les Juifs à qui s'adressait son Évangile, de pousser ce parallèle entre la loi ancienne et la loi nouvelle, à l'avantage de cette dernière (*Sermo in monte*, Mat., 5, et suiv.)[1]. Il commente avec autorité le précepte sabbatique, si saint par ses origines; et ce fut l'objet de l'opposition la plus violente, qui ne désarma jamais, *dominus est Filius hominis etiam sabbati* (Mat., 12, 8; Marc, 2, 28; Luc, 6, 5; 13, 16). Il touche, en maître, à la législation du mariage, et, supprimant le *libellum repudii*, il ramène ce grand sacrement à la pureté de ses origines (Mat., 19, 8). Il fixe, en maître, les conditions de

ses miracles. La même vérité y reluit partout : tout concourt à y faire voir le maître du genre humain et le modèle de la perfection. Méditer tout ce chapitre XIX de la 2e partie : *Jésus-Christ et sa doctrine.*

[1] Relire le commentaire du Discours sur la montagne qui ouvre les *Méditations sur l'Evangile*, de Bossuet. On sait le but du premier évangéliste : « S. Matthieu destinait tout d'abord son Évangile aux Églises composées de juifs convertis. Il espérait encore être lu de ceux de ses congénères qui ne croyaient pas en Jésus. Voilà pourquoi il s'attachait à faire voir que le Nazaréen est bien l'héritier des promesses faites à David, le Messie prédit par les Prophètes, celui qui devait donner à la Loi la perfection qu'elle attendait. De là ce long parallèle entre l'œuvre de Moïse et celle de Jésus, qui remplit le chapitre V; de là encore l'insistance avec laquelle l'évangéliste rapproche l'histoire et l'enseignement de Notre-Seigneur des prophéties messianiques » (A. DURAND, *S. Matthieu*, p. VIII).

l'entrée dans le royaume de Dieu (Matth., 5, 20; 18, 3; Jo., 3, 3; Marc, 10, 25). Et il est superflu de rappeler par quels caractères essentiels, de délicatesse et de perfection, la Loi évangélique l'emporte sur la Loi antique, *Regnum sanctitatis et gratiæ.*

Il est **Juge** souverain. Il approuve, il blâme; il récompense, il punit (Mat., 5, 22; Luc, 18, 14; 7, 43; 18, 7; 6, 24; 11, 42, *væ vobis*). Il a tenu tête, en justicier, à la façon des plus grands prophètes, au formalisme hypocrite des Pharisiens [1]. Tout le Jugement lui a été confié, parce qu'il est le Fils (Jo., 5, 22). Son Royaume comporte une phase définitive; et c'est Lui qui, prononçant la suprême sentence, fixera les dernières destinées (Mat., 25, 46 et 22, 13); pour que, dans la soumission et dans la paix, tout soit remis à Dieu, et que Dieu soit tout en tous : *cum subjecta fuerint illi omnia, tunc et ipse Filius subjectus erit ei qui subjecit sibi omnia; ut sit Deus omnia in omnibus* (1 Cor., 15, 28). — *Regnum justitiæ, amoris et pacis* [2].

---

[1] Méditer, à ce point de vue, l'épisode des vendeurs chassés du Temple (Jo., 2, 14; Mat., 21, 12); — l'annonce prophétique de la ruine de Jérusalem (Luc, 21, 6), qui sera le châtiment de l'infidélité (*quoties volui congregare,... et noluisti*, Mat., 23, 37); — la malédiction du *figuier stérile* (Mat., 21, 19); et l'on sait la signification de ce jugement en action, à la manière des anciens prophètes : « *Arefecit Dominus arborem maledicto, ut homines hæc videntes, sive audientes, multo magis intelligerent sese divino condemnandos esse judicio, si absque operum fructu, de plausu tantum sibi religiosi sermonis, velut de sonitu et tegumento blandirentur viridantium foliorum* » (S. Bedæ Venerab.; cf. Brev., Hebd. 1ª Quadrag., ferª 3a). — Du reste, celui qui ne croit pas est *déjà jugé* (Jo., 3, 18); comme le « prince de ce monde », *quia princeps hujus mundi jam judicatus est* (Jo., 16, 11).

[2] Ainsi le chante la majestueuse et profonde Préface de la Fête du Christ-Roi : *Qui Unigenitum Filium tuum Domi-*

2. — Universalité.

1. Pouvoir sans égal, qui s'exerce sur *tout homme*. Tout homme est redevable au Christ; tributaire du second Adam, comme il l'était du premier (I Cor., 15, 45; Rom., 5, 15). Tous ont péché, tous « ont besoin de la gloire de Dieu », Rom., 3, 23). Quand nous parlons de l'homme, de ses « états » [1], de ses rapports avec Dieu, quel autre point de doctrine est plus fondamental dans notre foi que ce besoin universel de rédemption? S. Paul fait de l'universalité de la faute, connue de ses lecteurs, la preuve de l'universalité de la grâce rédemptrice : *Sicut per unum hominem* (Rom., 5, 12 à 21). Le règne de la grâce vient corriger et annuler le règne du péché : hier la mort, pour tous; aujourd'hui la vie, pour tous [2]. Jésus Rédempteur groupera donc tous les hommes dans un même bercail, sous une même autorité pastorale; — on sait la signification de cette allégorie, très claire pour Israël (Ezec., 34). Il n'y aura qu'un seul troupeau sous un seul Pasteur (Jo., 10; Mat., 18; I Pet., 2, 25). Com-

num nostrum Jesum Christum sacerdotem æternum et universorum Regem oleo exsultationis unxisti, ut seipsum in ara crucis hostiam immaculatam et pacificam offerens, redemptionis humanæ sacramenta perageret, et suo subjectis imperio omnibus creaturis, æternum et universale regnum immensæ tuæ traderet Majestati : regnum veritatis et vitæ; regnum sanctitatis et gratiæ; regnum justitiæ, amoris et pacis...

[1] Voir L. LABAUCHE, *Leçons de Théol. dogmatique* (Bloud), t. II, L'homme (p. 17).

[2] C'est l'une des portions les plus considérables de l'Epître aux Romains. Voir PRAT, S. J. *La Théologie de S. Paul*, 5e éd., t. I (pp. 252 à 300) : trois obstacles renversés par le Christ : le péché, la mort, la chair (ch. v, *Le péché*).

ment donc pourrait-il être permis à telle ou telle brebis de s'aventurer dans les pâturages de son choix? De quoi se plaindra-t-elle si le berger, et son chien fidèle, pour la ramener au bercail, prennent le parti de l'écarter, fût-ce d'un geste vigoureux, des enclos dangereux et des herbages malsains?

2. Pouvoir qui s'exerce sur *tout l'homme* — sur tout l'homme, qu'est-ce à dire, sinon que par ses préceptes, par ses directions, par ses conseils, Jésus-Christ atteint toute l'âme humaine, dans sa vie la plus secrète; l'âme, et, remarquons-le, le corps par l'âme, à la différence des pouvoirs humains; l'âme n'étant pas de leur domaine, ceux-ci essaient vaille que vaille de régir l'âme par le corps, que leurs moyens atteignent, par la contrainte au besoin; seul le Maître du corps et des âmes pénètre dans l'âme pour y porter sa loi. Il gouverne, non pas seulement les attitudes, les gestes, le dehors; mais les pensées les plus intimes; ce qu'il appelle, d'un mot très clair pour ceux qui l'entendaient, le « cœur » (Mat., 15, 18; Marc, 7, 21). Rien de plus contraire à ses desseins qu'une religion purement légale, où seules les apparences seraient sauves; et le formalisme, qu'il a dénoncé tant de fois, demeure bien l'antithèse la plus marquante du véritable Évangile. *Munda prius quod intus est* (Mat., 23, 26).

a) Il va saisir fortement, intimement, l'*individu*, et il le suit dans toute les phases de sa carrière : qu'il s'agisse de l'orientation de sa vie (Mat., 19, 17); de l'usage de ses biens (Luc, 16, 19); de ses mœurs, de ses affections, de sa tenue, de son langage; car une parole oiseuse

sera jugée (Mat., 12, 36); de ses dispositions vis-à-vis de Dieu ou du prochain (Luc, 10; le bon Samaritain, *tu fac similiter*); de ses responsabilités, de ses fautes comme de ses vertus; car quel est celui des actes de l'homme, quelle est celle des œuvres de l'homme, qui échappera à son regard et à sa juridiction? [1] Comme certains textes seraient ici intéressants à méditer; celui-ci par exemple : *Esto consentiens adversario tuo, dum es in via, ne forte tradat te judici* (Mat., 5, 25); ou cet autre : *Nihil est occultum quod non scietur* (Mat., 10, 26); ou celui-ci, de S. Paul : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque prout gessit, sive bonum sive malum* (II Cor., 5, 10).

b) Mais l'homme n'est pas seulement ni principalement individu, bien que la sanctification vise l'individu; il ne le devient que par *la famille.* Aussi le pouvoir du Christ saisit souverainement la famille; par le mariage, dont il est le législateur sans appel; et par les devoirs que trace aux époux le *Crescite* originel (*ab initio*, Mat., 19, 8; Gen., 1, 22) dont il se fait l'écho. — Il saisit souverainement la race, par l'enfant, qui doit « renaître » (Jo., 3, 5); qu'il appelle près de lui : *sinite* (Marc, 10, 14); qu'on ne scandalise pas sans encourir un châtiment (Mat., 18, 6); par l'enfant, donc par l'éducation, par l'enseignement, par l'école, par

[1] Et comment ne voit-on pas que par ce biais, c'est-à-dire par la *loi morale*, toilettes et lectures, arts et divertissements, tout relève du Christ, et par conséquent du pouvoir spirituel établi par le Christ pour connaître de la moralité humaine en vue de la fin dernière? Et qui sommes-nous pour oser, de notre propre autorité, limiter ce mandat?

le maître, par le livre; par toute cette « institution » ou initiation, familiale, religieuse, scolaire, qui veut former, élever l'homme; cette formation dépend aussi nécessairement de Lui que l'avenir éternel, dont elle pose les préludes, et que l'avenir immédiat, dont elle prépare les éléments.

c) Il saisit fortement, souverainement, la *profession*, le travail, les contrats, les marchés, les achats, les échanges, l'activité économique et sociale; tous les *actes humains* en un mot, par l'honnêteté, par la moralité, dont il est le régulateur et dont il sera le juge. — Il saisit souverainement la *vie publique*, autant que la vie privée; l'état de société comme l'état d'unité; la vie nationale comme la vie domestique; la moralité des nations comme celle des moindres groupements humains; car si les nations comme telles existent, si elles ont un rôle et une vocation, c'est par rapport à Lui; c'est comme Chef des nations qu'il est prédestiné, *dabo tibi gentes* (Ps. 2, Ps. 46; Mat., 2, 6; Apoc., 2 et 19, *reget eas*). Tel est le sens de ce *quem constituit hæredem universorum* (Heb., 1, 2); de cet héritage qui lui a été donné en qualité de Fils (Rom., 8, 17).

d) Il saisit donc aussi, souverainement, toute la *vie politique* de l'homme, et de tous les hommes. Il exerce en droit une maîtrise royale sur tout l'ordre temporel humain.

Il ne l'exerce pas personnellement, ni en fait, parce que, pour de sages raisons dont il est juge, il ne le veut pas; son but sacré ne l'exige pas; il laisse aux rois et aux chefs d'État le gouvernement des cités. Mais son but

exige que la politique humaine tienne compte, partout, toujours, de la *politique du Christ :*

Parce que les personnages désignés pour gouverner, quel que soit le mode de cette désignation ou de ce gouvernement, ne cessent pas, du fait de cette investiture, d'être des hommes ; contingents, donc dépendants ; créés, donc obligés à Dieu, rachetés par le Christ, tenus de le servir dans tous leurs actes, publics ou privés ; — législateurs devant les hommes, soit, mais néant devant Dieu, et qui sont à jamais, par leur condition native, quoi qu'ils fassent, sous sa main et sous son autorité suprême ; Dieu jugera leurs lois comme il jugera tous leurs actes [1].

Parce que « toute autorité vient de Dieu », puise en Lui sa raison d'être et sa valeur (Rom., 13, 1), n'a de force impérative que par

[1] Sap., 6, 3 ; Act., 5, 29. Voir LÉON XIII. *Quod Apostolici* (1878) ; Œuvres, t. I, (p. 34). — Relire surtout l'encyclique *Immortale Dei* de LÉON XIII (1885) ; Œuvres, t. II, (p. 26). — Puissance ecclésiastique, puissance civile, deux puissances voulues par Dieu, pour des fins différentes. Chacune de ces Puissances est suprême (*maxima*) dans sa sphère propre, que délimite son but. Elles ne doivent pas, s'exerçant sur les mêmes sujets et en matières mixtes, demeurer étrangères l'une à l'autre (la Séparation, même bienveillante, n'est pas leur état normal) ; il faut, de l'une à l'autre, *ordinata colligatio.* Ce système de bons rapports se trouvera faussé par l'empiètement laïque, si l'on prétend que « l'indépendance » reconnue à l'État dans *sa sphère* propre, l'autorise à ignorer *l'autre sphère*, la finalité surnaturelle de l'homme, la subordination indispensable de la fin temporelle à la fin éternelle : autrement dit si l'on agit en vertu de ce principe, qui porte en lui une équivoque et une erreur, que « le pouvoir spirituel n'a pas à connaître de la politique » : formule équivoque, car on joue sur le mot *politique*, au lieu de faire la distinction entre politique *pure* et politique *mixte ;* axiome erroné, car il est faux, gravement faux, que la politique échappe, en tout état de cause, à la morale et à la religion.

sa force, et doit comme telle, à Dieu, l'hommage de la soumission, par un juste retour à son principe.

Parce que l'activité politique n'étant qu'une des formes de l'activité humaine, ne saurait être exempte de règle. Ou l'on ne fait pas « acte humain »; ou l'on relève, en politique comme en tout — nul monopole n'étant là de mise — de la Loi divine, éternelle et positive, règle de toute règle, loi de toute loi.

Parce que, par la manière dont la politique sera dirigée, par les principes qui l'inspireront, par l'esprit qui l'animera, par les fins qu'elle poursuivra, par les moyens qu'elle mettra en œuvre, cette politique peut devenir, et devient, en effet, un obstacle grave, ou un secours puissant, contre ou pour le salut des âmes, but suprême de la politique du ciel.

Parce que le souci du « bien commun » dans l'administration de la Cité doit, de par la nature même des choses, et de par la hiérarchie des valeurs, demeurer subordonné au souci des biens éternels, dont le Christ a la garde, et qu'il confie au Pouvoir spirituel, en ce monde.

Bref, parce que, toujours et partout, fût-ce au milieu des exigences de l'hypothèse, la thèse garde son titre à prévaloir; et que la pire des intolérances serait, pour les États, d'oublier, de négliger ou de taire la subordination effective du temps à l'éternité, de l'homme au Christ comme du Christ à Dieu. *Omnia vestra; vos autem Christi; Christus autem Dei* (I Cor., 3, 23); c'est, en trois échelons gradués, l'ascension obligatoire de tout l'homme, disons de toute l'humanité, vaste

groupe sérié par familles et par nations; son ascension, de la matière à l'esprit, de l'esprit à la grâce, de la grâce à Dieu, par Notre-Seigneur Jésus-Christ (Rom., 7, 25; Eph., 4, 6; Col., 3, 11).

« Aucune portion de l'activité humaine n'échappe à l'emprise de la loi morale pas plus qu'au souverain domaine de Dieu, — car c'est tout un. Toute activité ici-bas doit tendre en définitive à la fin surnaturelle : comme disposition tout au moins éloignée, tout doit s'y rapporter ou pouvoir y être rapporté, rien ne peut lui être contraire. La loi morale ne se limite pas à la seule loi naturelle; elle comprend l'ensemble des obligations résultant de l'économie de la Révélation. L'*action politique*, comme toute activité de l'homme, doit se conformer aux règles de la *morale révélée*. Le but de cette action doit être un but licite; les méthodes, les procédés doivent respecter et les droits de toute autorité temporelle légitime, et la justice et la charité chrétiennes; les doctrines politiques doivent cadrer avec la conception chrétienne de la vie et du monde, reconnaissant intégralement le sens surnaturel de notre existence, et la fraternité des hommes de toute race et de toute condition dans le Christ.

Or, l'Église est constituée par Notre-Seigneur gardienne de la morale révélée. C'est à elle qu'il appartient de juger d'autorité si tel but est un but *licite*, si tel moyen, tel procédé est *juste*, est *charitable;* si telle doctrine est compatible ou non avec le *dogme* et la *morale* catholiques. Aux siècles par excellence des « questions mixtes » — XIII^e^ et XIV^e^ — malgré toutes les hésitations d'une doctrine encore en voie de formation et qui cherchait ses formules définitives, Boniface VIII avait déjà nettement énoncé le principe : « *Dicimus quod in nullo volumus usurpare jurisdictionem regis... Non potest negare rex, seu quicumque alter fidelis, quin sit nobis subjectus ratione peccati* » [1]. Ou, comme l'écrivaient ses cardinaux à la noblesse de

[1] Au consistoire du 24 juin 1302. Cfr. RIVIÈRE, *Le problème de l'Eglise et de l'Etat au temps de Philippe le Bel.* Paris-Louvain, 1926.

France : « *Non venit in dubium homini sanæ mentis Romanum Pontificem... posse omnem hominem arguere de peccato* ». Nier que l'Église ait le pouvoir d'apprécier souverainement la moralité d'une activité quelconque, — philosophique, scientifique, économique, politique, — c'est nier qu'elle soit souverainement compétente en toute matière *religieuse;* car la morale catholique est quelque chose d'essentiellement religieux, et sa pratique un des éléments de la religion catholique. Et si l'Église peut *apprécier* la moralité d'une conduite, elle peut aussi rappeler, imposer, sanctionner les obligations religieuses qui résultent de cette appréciation. Jugeant légitimement que telle activité, telle influence est incompatible avec les exigences de la morale religieuse, elle peut défendre à ses fidèles de collaborer à cette activité, de s'exposer à cette influence; elle peut sanctionner ses défenses de peines canoniques » (*Nouv. Revue Théol.*, mars 1927).

3. Pouvoir, enfin, qui s'exerçant en toute souveraineté, demeure absolument maître de fixer lui-même les conditions et la manière de son action. Jésus, Maître et Seigneur, règne comme il l'entend, commande par qui il veut; le pouvoir de déléguer n'est-il pas de l'essence même du pouvoir de régner? Or, les paraboles du royaume l'indiquent, l'Évangile le crie, et les faits en témoignent dès la première page de l'histoire de l'Église, c'est par des mandataires qu'il entend enseigner et gouverner (Luc, 9, 2; 10, 16; Marc, 16, 15).

A qui ose lui demander raison de ses actes il peut dire, Lui qui est bon, bon en tout, incapable d'arbitraire, capable seulement de bontés extrêmes et de partialités d'amour dans les mesures qu'il prend à notre égard : Est-ce parce que je suis bon que votre œil (votre jugement sur moi) se fait méchant? *Je veux* donner à ceux-ci autant qu'à ceux-là; ne m'est-il pas permis de faire ce que *je veux*.

(Mat., 20, 15). Et que veut-il, sinon nous prodiguer ses biens par les voies les plus sages, lui, le Riche, appauvri pour nous enrichir? (II Cor., 8, 9).

Au riche, dont le cœur mauvais dédaignait, par une prétérition pire que l'injure, le mendiant assis à sa porte et couvert d'ulcères; au riche damné qui interpellait Abraham pour obtenir du ciel une intervention miraculeuse en faveur de ses frères, Abraham répond, — et c'est Dieu qui parle par cet oracle : Vos frères, au sort desquels vous vous intéressez soudain, ils sont pourvus : ils ont Moïse et les Prophètes; *audiant illos* (Luc, 16, 29). Qui donc écouteront-ils, s'ils n'écoutent pas ceux que le Seigneur a établis? — Et lui-même n'a-t-il pas déclaré, faisant les distinctions que le sujet comporte, et qui doivent rassurer les plus exigeants : *Super cathedram Moysi sederunt scribæ; omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite, secundum opera vero eorum nolite facere* (Mat., 23, 3).

Il faut donc, sous peine de lourde méprise, de religion faussée, d'erreur lamentable et de ruine totale, respecter l'institution du Christ, autant que sa Personne, et adopter son œuvre, sous peine de mépriser son règne. Dieu ne laisse à personne le droit de bâtir à son gré la cité des hommes sans tenir compte de la cité de Dieu; et, par exemple, d'élaborer quelque « contrat social » de sa création, sans respecter le contrat essentiel et universel de Religion que Dieu passe avec les hommes en leur donnant le Christ.

Ipsum audite, telle est la consigne du Père.

Or, Celui que le Père nous commande d'écouter dit à son tour aux envoyés qu'il investit de son autorité : *Allez... Qui vous écoute m'écoute* (Luc., 10, 16).

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

LECTURES.

GARRIGOU-LAGRANGE. — *Les exigences de la fin dernière en matière politique.* — La Vie spirituelle (mars 1927).

La dignité, la souveraineté de la fin surnaturelle, qui s'impose à toute vie d'homme et commande à toutes les formes de l'activité humaine, exige que le Pouvoir spirituel (l'Eglise) préposé à l'orientation de la vie présente vers la fin dernière, ait le droit d'intervenir, aussi bien dans les matières politiques que dans les autres, partout où s'affirme et rayonne l'*acte volontaire humain*, sujet, comme tel, de la moralité.

MARC DUBRUEL. — *A propos du pouvoir indirect du Souverain Pontife sur le temporel.* — Revue Apolog. (mars 1927).

L'histoire suffit à prouver que l'autorité des princes peut facilement passer les bornes ; il faut donc qu'il y ait, pour empêcher l'ambition tyrannique ou l'usurpation cauteleuse, un pouvoir capable de les contenir dans les limites de la moralité. Les pages de notre histoire, dans lesquelles sont relatés les conflits entre la Papauté et le pouvoir royal, ne sont pas de celles qui nous font le plus d'honneur ; il vaudrait mieux n'avoir pas à les rappeler. Elles offrent du moins cet avantage de montrer à quels excès se porterait la puissance civile, adulée et sans frein, si la puissance spirituelle ne la ramenait au devoir. Qu'on relise pour s'en convaincre, l'art. *Gallicanisme* de M. H. X. ARQUILLIÈRE (Dict. Apolog.). M. DUBRUEL, de son côté, rappelle entre autres épisodes de cette lutte : Philippe-Auguste, Philippe le Bel et Boniface VIII ; l'affaire de la *Régale* et l'excommunication de Louis XIV ; et l'Assemblée

du Clergé de 1682, dont les Actes ont été cassés par Alexandre VIII (1682). Puis il fait l'exposé sommaire de la doctrine de l'Église sur le pouvoir indirect, telle que l'a formulée BELLARMIN dans ses *Controverses;* il rappelle enfin les actes des derniers Papes, notamment de PIE IX (24e Propos. du *Syllabus*); de LÉON XIII (Encycl. *Immortale Dei*); de PIE X (Encycl. *Pascendi*). Ce dernier Pape, « énumérant les erreurs modernistes, a été beaucoup plus précis que tous ses prédécesseurs ».

Il dénonce dans l'Encyclique *Pascendi* ceux qui séparent le catholique du citoyen, et qui, de cette séparation, déduisent que : « Tout catholique, en tant que citoyen, a le droit et le devoir, écartant (s'il le faut) l'autorité de l'Église, négligeant ses désirs, ses conseils et ses ordres, méprisant ses reproches, de faire tout ce qu'il pense utile à son pays » [1].

P. S.-M. — *Le cri de l'Ami.* — Études (5 mai 1927).

Le disciple du Christ ne saurait trop se pénétrer des « exigences du principe catholique », c'est-à-dire des titres prépondérants du Surnaturel à gouverner toute la pensée et toute l'action humaines, s'il veut éviter le grave danger de s'appuyer quelque jour, comme à son insu, sur la seule étude expérimentale ou « observation » des faits, pour ne plus chercher dans les principes catholiques qu'une « confirmation » des conclusions ainsi établies. Vue dans la lumière sereine et supérieure du Surnaturel, c'est-à-dire du Christ et de sa doctrine — de ce qu'on pourrait appeler : Foi d'abord — plus d'une nécessité dite impérieuse cesserait d'être accaparante; et, en cas de conflit ou de heurt, la soumission à l'autorité religieuse apparaîtrait toujours comme le plus pressant des devoirs.

L'étude impartiale des *déformations* auxquelles finit toujours par s'exposer un croyant trop asservi aux

[1] Un Tract fort précis de l'Action populaire traite du *Pouvoir indirect de l'Église sur le temporel :* 1) Sens du problème; 2) Pas de pouvoir direct sur le temporel; 3) Principe du pouvoir indirect; 4) Extension de ce pouvoir. (Série religieuse, n° 819).

vues humaines, montre comment un « naturalisme » spécieux et sournois, peu à peu envahisseur, en arrive à égarer sa religion, lorsqu'il ne se protège plus assez, par de fortes initiations surnaturelles, contre des influences, pénétrantes et aimées, étrangères à la Foi. Qu'un *fidèle* se laisse, de bonne foi d'ailleurs, façonner chaque jour et longtemps, par des maîtres « incomplets », à qui manque la vue de foi sur les réalités de l'histoire ou sur les problèmes de la politique, que se passe-t-il? Alors, les « problèmes sociaux et politiques finissent par rester gravés dans l'esprit (de certains) plutôt avec les contours nets d'une conception « positiviste »; ce n'est pas qu'on nie les droits de la morale en ces problèmes : mais, en fait, l'on se trouve inconsciemment tenté d'accroître le domaine de la politique pure ». Alors, muni de synthèses d'apparence confortable si l'on veut, mais partielles et incomplètes, on oubliera, l'esprit se trouvant satisfait, de demander à la doctrine catholique l'indispensable et primordiale lumière, dont un *sens catholique* très intact devrait avertir l'homme de foi, comme par un instinct sacré — qu'on ne se passe jamais impunément. On risquera donc de ne plus donner à cette lumière de foi la place qui lui convient, éminente toujours, première en date et première en valeur, dans l'appréciation de toutes choses, de la politique comme du reste. Les raisons d'ordre naturel, surtout brillamment exposées, prendront le pas sur les raisons surnaturelles.

Aussi l'autorité spirituelle a-t-elle été amenée à prémunir tour à tour les fidèles contre deux formes, opposées à l'extrême sans doute, mais également funestes, de la même séduction naturaliste : « D'autres, écrit l'auteur, avaient fondé leur édifice social sur ce qu'il y a de bon dans le cœur humain, même s'il n'est pas pénétré de l'Évangile catholique : la « lettre sur le Sillon » nous a montré, entre autres choses, ce qui s'était introduit d'optimiste naturaliste dans leur esprit. » Des croyants, non moins dévoués, par contre, mais « trop confiants dans la sagesse humaine pour trouver les moyens de régler les passions et d'ordonner le monde », ont été récemment repris à leur tour; « et ces deux interventions de Rome veulent avant tout nous rappeler que les prudentes leçons de l'expérience, comme la native générosité du sentiment, ne peuvent donner

leurs fruits et établir un ordre durable que si elles se combinent sous le signe supérieur de la foi » (p. 306).

Abbé Arnaud D'AGNEL. — *S. Vincent de Paul guide du prêtre.* — Téqui, 1927.

La vocation, l'oraison, la vie du prêtre ; l'orthodoxie, la liturgie ; les études ecclésiastiques ; la prédication (ch. VI), la direction de conscience, la pédagogie du confesseur ; les rapports du prêtre avec l'autorité ; ses devoirs envers ses confrères, sa famille, ses serviteurs ; la gestion de ses biens temporels ; ses relations de société ; autant de questions sur lesquelles S. Vincent de Paul répond avec l'autorité de l'expérience et de la sainteté. Outre l'ouvrage du même auteur, *S. Vincent de Paul directeur de conscience*, l'édition complète, aujourd'hui terminée, des entretiens, lettres, documents et œuvres de S. Vincent de Paul par le P. COSTE (Gabalda, 14 vol.) — travail au-dessus de tout éloge — est ici abondamment citée, et mise en œuvre, avec un soin aussi intelligent que minutieux.

On sait que sur la *prédication* S. Vincent de Paul a écrit, sans y prétendre, un véritable petit traité, du meilleur aloi ; apologiste déclaré de la méthode évangélique, il veut que le prêtre prêche « bonnement, familièrement, simplement » (p. 120-150).

S. Vincent de Paul s'est nettement déclaré en faveur des *études* ecclésiastiques, pour les raisons les plus hautes, qui visent à la fois la sanctification personnelle et l'apostolat (p. 112). Et les controverses qui ont surgi depuis laissent voir qu'il y avait encore quelque mérite, au temps du bon saint, à prendre en main cette cause, aujourd'hui entendue pour nous. On trouvera d'ailleurs en lui « un théologien au courant de son temps ; pas une opinion nouvelle n'échappe à son esprit toujours en éveil » (p. 106)[1].

Il ne sera pas sans intérêt de recueillir, croyons-nous, ces lignes d'un saint prêtre, qui fut la prudence et la discrétion même, sur la soumission due au Saint-Siège :

« Lorsqu'un différend est jugé, il n'y a point d'autre

[1] Et les temps étaient critiques. « Le saint crie au loup, de toutes ses forces, contre le jansénisme » (p. 73).

accord à faire que suivre le jugement qui en a été rendu. Avant que ces messieurs (de Port-Royal) fussent condamnés, ils ont fait tous leurs efforts pour que le mensonge prévalût sur la vérité, et ils ont voulu emporter le dessus avec tant d'ardeur qu'à peine osait-on leur résister; ils ne voulaient pour lors entendre à aucune composition. Après même que le Saint-Siège a décidé la question à leur désavantage, ils ont donné divers sens aux Constitutions pour en éluder l'effet. Et quoique d'ailleurs ils aient fait semblant de se soumettre sincèrement au Père commun des fidèles, et de recevoir les Constitutions dans le véritable sens auquel il a condamné les propositions de Jansénius, néanmoins les écrivains de leur parti qui ont soutenu ces opinions et qui ont fait des livres et des apologies pour les défendre, n'ont pas encore dit ni écrit un mot pour les désavouer. Quelle union donc pouvons-nous faire avec eux s'ils n'ont une véritable et sincère intention de se soumettre? Quelle modération peut-on apporter à ce que l'Église a décidé? Ce sont des matières de foi qui ne peuvent souffrir d'altération ni recevoir de composition, et par conséquent nous ne pouvons pas les ajuster aux sentiments de ces messieurs-là; mais c'est à eux de soumettre les lumières de leur esprit et à se réunir à nous par une même créance, et par une vraie et sincère soumission au Chef de l'Église. Sans cela, il n'y a rien à faire qu'à prier Dieu pour leur conversion » (p. 79).

Qui n'admirerait cette fermeté de bon sens, de langage et de foi?

H.-D. NOBLE. — *Lacordaire et la condamnation de* L'Avenir. — Desclée.

L'école et le journal *l'Avenir* ont été condamnés, le 30 août 1832, par Grégoire XVI (Encyclique *Mirari vos*). Dans une brochure serrée et claire, le P. NOBLE expose les motifs pour lesquels ces doctrines de *l'Avenir*, si spécieuses à première vue, si goûtées des jeunes d'alors, ont été répudiées par l'Église, et nous paraissent aujourd'hui, avec le recul des temps, avoir été si justement censurées, à cause des émancipations téméraires et des séparations funestes dont elles contenaient le germe, et déjà le programme. Il rappelle, et la soumission de Lacordaire, qui fut immédiate, loyale, parfaite;

et les angoisses et les combats de Montalembert, alors âgé de vingt-trois ans, pris entre son admiration pour un génie, fatal et faux, et les exigences de sa foi ; on retrouvera ici les lettres du prêtre fidèle, Lacordaire, au jeune champion de la liberté, lettres d'un intérêt poignant, pur joyau dans l'écrin des souvenirs catholiques du XIXe siècle. Il relate enfin la soumission courageuse et pleine de Montalembert, à la date du 8 décembre 1834. Une grande et sainte amitié l'avait sauvé de la ruine.

Avec quel émoi ne relit-on pas, à la distance de presque un siècle, des fragments comme celui-ci :

« Aucun talent, aucun service ne compensent le mal que fait à l'Église une séparation, quelle qu'elle soit, une action en dehors de son sein. J'aimerais mieux me jeter à la mer avec une meule de moulin au cou que d'entretenir un foyer d'espérances, d'idées, de bonnes œuvres même, à côté de l'Église... » (6 oct. 1833).

Ou cet autre, non moins catégorique dans sa douloureuse intransigeance :

« Ah ! mon ami de cœur, mon âme bien plus que la mienne, pourquoi faut-il que nos intelligences aient été ainsi partagées? Est-ce ma faute à moi? Je suis prêtre ; je suis comptable à Dieu de mon obéissance à l'Église ; je dois cet exemple. Je sais, par l'histoire, quelles ont été les suites terribles de toutes les idées qu'on a soutenues à part de l'autorité divine. Puis-je aller contre ma conscience et mon salut? » (22 oct. 1833).

Et ces lignes, presque aussitôt après, si pressantes :

« De ce moment-ci dépend ta vie et peut-être ton éternité. Si tu restes dans les routes de la révolte, le monde et Dieu te repousseront à jamais. Le repentir seul, la retraite, l'étude, une religion moins politique et plus réelle, la séparation la plus explicite d'avec le passé : voilà ce qui peut te sauver. Tu dois écrire au Saint-Père, et te soumettre à lui. C'est le premier acte d'humilité qui apaisera Dieu, qui commencera à te réconcilier avec les hommes... » (2 décembre 1833).

Enfin ce passage, où perce tant de pitié pour le prêtre égaré, et le sentiment si vif d'une délivrance :

« Je ne me réjouis pas de l'abîme creusé par l'opiniâtreté dans un homme qui a rendu de grands services

à l'Église ; j'espère que Dieu l'arrêtera à temps ; mais je me réjouis de ce que le Souverain Pontife, père non pas d'un seul chrétien, mais de tous, ait enfin fixé par sa divine autorité des questions qui déchiraient mon Église natale en sa fleur, qui détournaient de la vraie route une foule d'âmes sincèrement trompées, et dont j'avais senti si longtemps et si amèrement le charme douloureux » (2 août 1834).

J. MARITAIN. — *Primauté du Spirituel.* — Plon, 1927.

Sous le contrôle de la Providence, le gouvernement du monde s'exerce par deux Pouvoirs ; l'un qui conduit les hommes à leur destinée surnaturelle ; l'autre qui veille au « bien commun » de la cité terrestre.

Durant le siècle écoulé, de Pie VII à Pie IX, de Léon XII à Léon XIII, de Pie X à Pie XI, les Papes n'ont cessé de nous rappeler, en maîtres éclairés d'en haut, à quelles conditions ces deux Autorités feront œuvre pacifique et bienfaisante : indépendance de l'une et de l'autre dans leur sphère propre : entente de l'une avec l'autre par un accord tacite ou exprès, à tout le moins par la bienveillance dans la séparation ; mais aussi « Primauté du Spirituel ». L'âme n'est pas le corps, dans le vivant ; la vie, pour être intégrale et prospère, implique composé et collaboration de l'âme et du corps ; mais il n'est philosophie au monde qui puisse faire que l'âme, distincte du corps, ne lui soit supérieure. Pouvoir temporel, Pouvoir spirituel, distincts, ne sont ni parallèles ni égaux ; il y a subordination des fins ; et c'est la transcendance de la fin spirituelle qui exige la *primaute du Spirituel.*

Cette primauté, « c'est dans le pouvoir indirect de l'Église du Christ sur le domaine temporel qu'elle se réalise concrètement, de la façon la plus sensible, la plus vive et la plus significative », écrit M. J. MARITAIN. Et sans doute l'heure est bien près de sonner où, les oppositions impénitentes servant malgré elles les vastes desseins de l'Esprit de Dieu, l'Église précisera encore ce Pouvoir indirect du Pontife romain sur toute matière annexe à la foi, politique non moins que sociologie ou morale.

De plus en plus apparaissent mortelles, en effet, les

conséquences de l'ignorance en cette matière : mortelles pour les âmes, soudain emportées, en trop grand nombre, loin du Centre de l'Unité, par le vertige d'un nationalisme surfait ; — mortelles pour la notion de Catholicité, qui essentiellement dynamique (et non pas numérique), veut l'Église de Jésus-Christ supérieure à tout particularisme, et *libre*, *souverainement*, comme la vérité révélée dont elle est gardienne et missionnaire jusqu'aux extrémités du monde et jusqu'à la fin des temps, par delà toutes les frontières, et par-dessus toutes les barrières, de secte, d'école, de parti, ou de race. — « L'Empereur est dans l'Église, non au-dessus », disait saint Ambroise. « L'État est bien souverain dans son domaine, mais son domaine est subordonné, de sorte que cette souveraineté ne saurait être absolue et universelle ». Et certes, l'Église n'est jamais mieux servie, en dépit des hommes, que dans les temps où, César empiétant sous couleur de souveraineté civile, il la force par son indiscrétion, par ses ingérences, par son orgueil, à déclarer *en les exerçant* tous les pouvoirs qu'elle a reçus de Dieu. M. JEAN CARRÈRE a montré naguère, dans *Le Pape*[1], à quelle stérilité s'est vouée la force hautaine des Césars, déchaînée contre la faiblesse désarmée des Pontifes de Rome ; c'est peu de dire qu'ils ont échoué ; il faut ajouter que leur résistance a mis en relief, irrésistiblement, toute l'étendue du mandat de lier et de délier confié par Jésus-Christ à son Vicaire. L'ouvrage de M. MARITAIN complète, sur plus d'un point, cette démonstration.

Ce *pouvoir indirect*, « c'est le pouvoir que l'Église possède sur le temporel, non en tant que tel, mais en tant qu'intéressant le spirituel et l'ordre du salut ; non en raison du bien temporel lui-même à procurer, mais en raison du péché à dénoncer ou à éviter, du bien des âmes à conserver, de la liberté de l'Église à maintenir ». Ces notions s'inspirent, non pas d'une casuistique subtile ou inopérante, improvisée pour les besoins de la cause, mais de toute la logique interne de l'Institution même de l'Église et du Pontificat suprême par le Christ ; comme on peut le voir par le traité de l'*Église*, du cardinal BILLOT, et, d'un point de vue tout pratique,

[1] Voir *Sur les pas de Jésus*, t. II (p. 547).

par l'ouvrage du P. CHOUPIN, *Valeur des décisions doctrinales et disciplinaires du Saint-Siège* (Beauchesne).

« Ce droit de la cité de Dieu sur la cité terrestre, M. Maritain l'ajoute avec raison, la cité terrestre elle-même le postule en vertu d'une exigence interne. Elle est ordonnée, en effet, à un bien commun qui n'est pas seulement d'ordre matériel, mais aussi et principalement d'ordre moral : la vie humainement bonne (vie vertueuse) de la multitude rassemblée en un corps social : *communicatio in bene vivendo*. Or, la droite vie humaine ici-bas suppose l'ordination de l'homme à sa fin dernière, qui est surnaturelle et ne peut être obtenue que par le Christ ; le bien de la cité doit donc être ordonné à cette même fin dernière surnaturelle qui est celle de chaque homme en particulier ; la société civile doit poursuivre le bien commun temporel selon qu'il aide les hommes à obtenir la vie éternelle ; le politique lui-même, pour être ce qu'il doit, demande que le spirituel prime le politique, que l'ordre au salut éternel prime l'ordre aux biens d'ici-bas ; la cité n'est pas vraiment servie si Dieu n'est pas premier servi » (p. 26).

Il suffit d'avoir gardé, au milieu du flux des opinions ou du tumulte des passions politiques, le « sens du réel », pour n'hésiter pas sur un point si grave ; c'est-à-dire pour laisser au Pape seul, sans jamais le juger, la responsabilité totale de ses enseignements et de ses ordres devant le tribunal de Dieu. Toute autre attitude, renversant les rôles, équivaut à une usurpation. Dieu suffit à soutenir l'arche... De l'ordre établi par le Christ, le Christ seul est garant, juge, et invisible appui. Notre arbitrage, à nous, n'importe pas ; la Papauté ne relève pas de nous, et n'a point à comparaître devant nous. La gêne ou l'ennui, la contrainte ou le malaise, si nous les éprouvons quand Pierre parle, doivent nous servir de phénomènes avertisseurs ; ils témoignent d'un fait intime, sur lequel nous avons alors à nous juger sans retard : il y a désordre, non pas dans le Pouvoir, mais en nous ; nous ne sommes plus assez adaptés au spirituel ; le Surnaturel a fléchi, dans notre âme, sans doute parce que le Naturel a prévalu ; un pas encore, et nous n'allons plus servir que nous-mêmes, ou quelque idole à laquelle nous nous sommes asservis :

« L'Église ne cesserait d'affirmer son droit que si elle cessait d'avoir conscience du bien divin qu'elle a mission de dispenser aux hommes. Rendons grâce à saint Grégoire VII, à Innocent III, à Grégoire IX, à Boniface VIII, d'avoir donné à ce monde malheureux le plus fort témoignage des droits et de la puissance de l'Esprit! Canossa demeurera toujours la consolation des cœurs libres... » (p. 32).

L'extension de ce pouvoir indirect (p. 40) méritera de plus en plus l'attention des croyants, que guide la Foi. Tout vrai théologien sait qu'il n'y a pas, dans le concret, d'actes humains moralement indifférents. Chacun de nos actes est donc

« un point où viennent interférer une relation au moins possible au bien commun de la cité terrestre, et une relation au bien spirituel de la cité des saints, suprême et souveraine gardienne des valeurs morales. Si un acte, en lui-même d'ordre individuel ou domestique, intéresse d'une manière assez importante le bien de la cité terrestre, le législateur peut le soumettre aux dispositions de la loi civile. De même, si un acte, en lui-même d'ordre temporel, intéresse assez gravement le bien de la cité de Dieu — bien non plus temporel, mais spirituel — le pouvoir spirituel peut le soumettre à ses prescriptions » (p. 41).

Aussi, par une conséquence irréfutable, n'importe quelle catégorie d'œuvre temporelle,

« non seulement arrêt de droit public ou mesure législative, levée d'impôts, déclaration de guerre ou traité de paix, mais encore activité d'un groupement professionnel ou syndical ou d'un groupement politique, exercice de tel ou tel droit civique, etc. — peut entrer dans une connexion spéciale avec le bien des âmes, dès l'instant par exemple qu'elle devient l'occasion d'une déviation spirituelle, ou se trouve intéresser de façon assez grave les droits et la liberté de l'Église, ou la direction des fidèles vers le salut éternel » (p. 42).

De cette connexion, et de son étendue, qui donc jugera, sinon le Pouvoir institué sur terre pour en connaître, avec promesse d'assistance divine : *Ego rogavi pro te...?* La possibilité d'abus n'a rien à voir ici; elle n'entame pas l'état de choses établi par le Christ; autrement le Christ nous l'aurait fait savoir,

et aurait pris des mesures pour nous en défendre, comme il a fait, par l'infaillibilité, en vue de la virginité de la Foi. Dieu pourvoit aux lacunes, car il les prévoit ; et l'on peut dire qu'à la façon du mal, elles entrent dans son plan. Jamais les abus « n'ont détourné l'Église de sa fin » (p. 55).

L'obéissance chrétienne, surnaturelle dans son motif, intervient ici, pour interdire saintement au fidèle toute attitude, parole, geste, ou écrit, qui feraient, équivalemment, de l'inférieur un juge :

« Il appartient au sens chrétien, à l'esprit de foi, au don de conseil, de discerner les directions providentielles... et d'apprécier, en chaque cas, l'étendue, l'importance et l'urgence de la docilité requise. L'absence d'élan filial envers le Vicaire du Christ, le fait d'exténuer le conseil reçu dans toute la mesure du possible (cela s'est vu beaucoup depuis quelque cinquante ans) sera précisément le signe de l'absence ou de la diminution de l'esprit de foi » (p. 50).

Que si le Pape donne, non plus seulement une direction, un conseil, mais un ordre, et le maintient, il y a *faute* à s'abstenir. La saine théologie définit cette faute :

« En ce qui concerne le pouvoir direct de l'Église sur les choses spirituelles, il y a, on le sait, faute contre la foi à ne pas conformer son jugement à une *décision doctrinale infaillible...;* il y a péché de *témérité* doctrinale, faute contre l'obéissance due à l'Église quant à l'assentiment intérieur lui-même, à refuser soit un enseignement *doctrinal* distribué par le Pape et assuré de l'assistance générale de l'Esprit, mais ne comportant pas de décision infaillible, soit une *décision* doctrinale non infaillible déterminant ce qu'il est plus sûr de penser en telle ou telle matière connexe avec la foi ; il y a également faute contre l'obéissance à résister à un ordre donné par l'Église au titre de son pouvoir direct en matière de *gouvernement spirituel* et de *discipline.* Enfin, il y a faute contre l'obéissance, faute contre la justice et la piété filiale qui nous lient à l'Église, à résister à un ordre donné par elle au titre de son *pouvoir indirect sur le temporel* » (p. 52).

Autant de conclusions que le fidèle accepte avec joie, parce que, à ses yeux, « l'Église n'est pas seule-

ment une réalité visible et apparente, c'est aussi un objet de foi ; ce n'est pas un système de rouages administratifs, c'est le Corps du Christ, dont l'unité vivante, incomparablement plus haute et plus forte que ce que nous appelons ici-bas personnalité morale, est assurée par l'action du Saint-Esprit » (p. 54).

Quant aux considérations de fait ou aux cas d'espèce, un examen impartial « conduit à reconnaître que le gouvernement pontifical est de très loin celui dont les décisions apparaissent dans le plus grand nombre des cas comme les plus justes et les mieux fondées » (p. 56). — Pour passer outre à l'obéissance vis-à-vis d'un tel Pouvoir, il faut une singulière méconnaissance de la juste proportion des choses, et un horizon des plus bornés :

« Si le Pape portait pour la défense de la doctrine catholique ou de la rectitude de l'esprit chrétien un décret qui mît une école ou un parti en demeure de se réformer, — prétendre alors qu'il commande un péché, parce que ce parti ne peut pas se réformer sans disparaître, et ne peut pas disparaître sans que la patrie soit « assassinée », ne serait pas seulement procéder à un renversement inouï de l'ordre des valeurs, en faisant pratiquement du *statu quo* d'un parti un bien supérieur au bien des âmes et de l'Église ; ce serait aussi suspendre la plus grave des déterminations à un principe inexistant, recourir au droit de résistance dans le cas même où il ne joue pas ; car qui oserait dire qu'une telle série d'équations soit immédiatement évidente et sans contestation possible !... Or, comme Bellarmin le rappelle après saint Augustin, discuter l'ordre reçu, quand il ne contient pas *manifestement* un péché, c'est faire l'inférieur juge du supérieur... » (p. 62).

Assurément, obéir implique toujours un abandon, un sacrifice ; « l'obéissance lèse toujours quelque chose ». Mais le plus considérable des intérêts serait compromis, si, au sein de l'Église, ce genre d'abnégation cessait d'être en honneur. Refuser à Dieu ce que l'on a de plus cher et de plus intime — une conviction, un jugement, une préférence, — c'est dédaigner l'axiome fondamental de l'Évangile : *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet non potest meus esse discipulus* (Luc, 14, 33). Et quel est précisément le sacrifice par

excellence, offert à Dieu par les âmes soucieuses de Religion parfaite, sinon l'abdication des idées propres, sous la conduite d'un supérieur en qui l'on reconnaît Dieu qui gouverne?

En cas de conflit entre nos intérêts privés — même les intérêts d'une patrie, ou ce que nous appelons de ce nom — et l'ordre du Chef de l'Église, il reste un recours : « on peut représenter au Pape la gravité des circonstances, et essayer de l'amener à changer de détermination. Mais on doit obéir ». C'est la valeur même de l'Autorité qui l'exige :

« Aucune personne privée, et même aucune autorité temporelle, prince ou empereur, n'est constituée juge du bien universel, n'a le droit de faire prévaloir dans le gouvernement des choses son jugement propre sur l'ordre porté par le chef de l'Église au nom des intérêts spirituels. Et si ce dernier ne change pas d'avis, et si vraiment de graves intérêts temporels sont ainsi mis en péril, il faut obéir toujours, non sans s'ingénier par ailleurs à sauvegarder ces intérêts par tous moyens honnêtes et compatibles avec l'obéissance. Et avoir recours à Dieu. C'est le seul recours qui soit alors permis » (p. 66)[1].

[1] A cet ouvrage s'ajouteraient utilement ici : 1) un article du P. DE LA BRIÈRE sur l'*Autorité pontificale;* nous le retrouverons plus loin ; — 2) un ouvrage de sereine exposition, que la révolte de l'*Action Française* a rendu nécessaire : *Pourquoi Rome a parlé* (Ed. Spes). Ce livre, collaboration brillante de J. Maritain; P. Doncœur; Daniel Lallement; M. Maquart; Bernadot et Lajeunie, O. P., rappelle aux égarés la règle de fidélité qu'ils s'étaient imposée à eux-mêmes : l'Eglise seule juge des questions religieuses ; signale les erreurs qui ont motivé l'intervention du gardien de la foi ; et montre le caractère essentiellement spirituel et religieux de la direction et des ordres émanés de S. S. PIE XI à ce sujet.

19.

L'AUTORITÉ DU CHRIST.

3.

ATTITUDES CHRÉTIENNES.

PRÉLUDES. — Saint Paul, exhortant les chrétiens à se montrer dignes de leur vocation (Eph., 4, 1), expose en une formule abrégée, des plus heureuses, les deux graves devoirs qui leur incombent : *corde enim creditur ad justitiam; ore autem confessio fit ad salutem*, (Rom., 10, 10). *Corde*, *ore*, le cœur, la bouche, il faut les deux. Le cœur d'abord, pour ne pas encourir le reproche du Seigneur : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me* (Is., 29, 31; Mat., 15, 8; Marc, 7, 6). Mais les lèvres aussi, car le Seigneur a dit : *Super muros tuos, Jerusalem, constitui custodes, non tacebunt* (Is., 62, 6).

On voit ainsi se préciser les vraies et belles *attitudes chrétiennes*. Le christianisme de bon aloi sera tout à la fois très *intérieur* et très *militant*. Au dedans, *Soumission* sincère; au dehors, *Profession* intrépide. Attitudes qui peuvent sembler s'exclure, mais qui se complètent plutôt, et qui s'appellent. Un même sentiment de religion commande l'une et l'autre : le désir de porter dignement le *joug* du Seigneur. De là, trois considérations : 1. *Le Joug du Seigneur;* 2. *L'obéissance;* 3. *Le bon Combat.*

1. — Le Joug du Seigneur.

Quiconque veut être disciple de Jésus-Christ (et il y va du salut) [1], doit *porter son joug* (Mat., 11, 29), sans jamais rougir de Lui (Luc, 9, 26).

---

[1] Une note, que nous reportons plus loin (p. 617) fixe le sens de l'axiome : *Hors de l'Eglise point de salut.*

Pour être sûrs de bien entendre ce Devoir, commençons par bénir Dieu de nous avoir appelés à tant d'honneur (II Tim., 1, 9), jusqu'à nous rendre capables, par le don qu'il nous a fait de la liberté, et par celui de la grâce, d'obéir à sa Loi et d'étendre son Règne. *Tu cum magna reverentia disponis nos* (Sap., 12, 18). *Tenus* d'obéir, comme nous sommes *tenus* de croire, félicitons-nous de ces heureuses « obligations », qui délivrent au lieu d'enchaîner. Grâces à Dieu de nous avoir soumis au joug, *gratias Deo* (II Cor., 9, 15).

Heureux l'homme qui, de bonne heure, a joyeusement et saintement porté ce joug, *bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua* (Thren., 3, 27).

1. De l'*autorité*, nous avons une peur instinctive. Notre ennemi c'est notre maître, dit l'homme, pour s'en défendre. Faut-il s'en étonner? N'avons-nous pas l'effroi naturel du renoncement? Tout ce qui est mortifiant nous rebute, instinctivement. Mais, en chrétiens que nous sommes, corrigeons par une conviction de foi ce sentiment irraisonné. Seule une religion d'autorité peut nous sauver de l'anarchie, fruit désolant des indépendances téméraires et des émancipations impies. De l'homme, Dieu seul peut nous sauver.

Car, en vérité, à quel homme nous adresser, ou à quels hommes, — comme si, groupés en écoles ou en partis ils étaient moins sujets à l'erreur? Que peut l'homme, pour l'homme? De quel homme, quand il y a si peu d'hommes, attendre les mots d'ordre utiles, sûrs et désintéressés, dans les matières capitales, où notre

fin est engagée? *Seigneur, à qui irions-nous* (Jo., 6, 69)?

Au milieu du désarroi des idées, du conflit des systèmes, lorsque les opinions les plus subversives se produisent impunément et font ouvertement des adeptes [1], quelle grâce, pour nous, de pouvoir nous tourner vers un homme divinement qualifié pour nous déclarer, sans emphase ni mensonge : *la Vérité, c'est moi; la Voie, c'est moi;* — et de pouvoir lui dire, sans crainte d'erreur ou de blasphème : *Vous, Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle* (Jo., 6, 69; cf. Jo., 3, 2). — Mais de quoi servirait cette adhésion elle-même si la foi, doctrine et loi de cet homme, n'était à son tour qu'une opinion parmi les opinions; une théorie comme une autre, livrée à nos appréciations, laissée à notre choix; une religion parmi « les religions », toutes équivalentes, ou à peu près, toutes facultatives? Comme alors, vraiment, nous serions pareils à des enfants livrés au flot instable, *parvuli fluctuantes* (Eph., 4, 14), emportés çà et là, à tout vent de doctrine!

C'est de ces fluctuations que l'Autorité nous sauve. Jésus-Christ ne nous présente pas seulement quelques opinions bienfaisantes à adopter après examen, il nous commande de prendre son joug, et de le porter, *tollite jugum meum super vos.* Mais c'est en plaçant ce joug sur nos épaules qu'il nous délivre de tous les

[1] N'est-il pas avéré qu'à l'heure où nous sommes, le communisme — pour ne parler que d'une seule des aberrations du jour — fait les délices d'une partie du genre humain, dressée contre l'autre dans une haine sans merci?

jougs de l'homme : joug de la passion, joug de l'erreur, joug de la tyrannie aux mille formes.

2. Pareille assurance, fondée sur la foi, fondée sur l'expérience des siècles, doit nous faire tressaillir d'admiration et de joie. *Exsulta et lauda, habitatio Sion, quia magnus in medio tui sanctus Israel* (Is., 12, 6; Deut., 7, 21).

Ainsi tressaillait tout bon israélite, en méditant nuit et jour la Loi du Seigneur, cette Loi pourtant si chargée de préceptes et si hérissée de sanctions. De quelle vénération, de quel amour il entourait ce gage précieux, signe sensible de la volonté et des droits du Seigneur! (Ps. 118). — Ainsi tressaillait le peuple de Dieu, dans le désir et dans l'espoir du Libérateur promis : libérateur, oui, mais aussi législateur, dominateur, *Dominator Dominus, cujus imperium super humerum ejus* (Is., 9, 6; Mic., 5, 2). — Ainsi tressaillait Salomon, quand il s'écriait, frappé de stupeur à la pensée que la gloire de Dieu descendrait sur le Temple élevé par ses soins : *C'est donc vrai, Dieu va daigner habiter sur la terre, au milieu de son peuple!* (III Reg., 7, 27). Mais il y a plus, ici, que le Temple le plus somptueux, et plus que Salomon lui-même (Mat., 12, 42).

Quel surcroît de bonté, en effet, dans cette venue tout humaine (*benignitas*, Tit., 3, 4) du Verbe de Dieu parmi nous! Il n'est plus le Législateur lointain, invisible, séparé de nous, sur la montagne en feu, dans son Code, ou dans son Temple. Il est l'Autorité divine, Dieu fait homme. Si quelque chose doit tempérer pour nous les rigueurs apparentes de ce Pou-

voir, qui prescrit, qui exige, qui blâme, qui punit, n'est-ce pas cette conviction, — notre ferme conviction de foi — que Dieu a voulu, par pure bonté, exercer lui-même, comme homme, dans l'intérêt de l'homme, cette Autorité sans laquelle nous resterions livrés à toutes les fantaisies de l'arbitraire humain? C'est au milieu des hommes, en pleines réalités humaines, mesquines et sordides, misérables et souvent méprisables, que Dieu établit son séjour et son palais, sa maison et son gouvernement, sa loi et ses ministres, *in terris visus et cum hominibus conversatus* (Bar., 3, 38). — Accueillons avec reconnaissance une autorité qui se montre si attentive à nos besoins, si soucieuse de notre bonheur. Portons dignement *le joug de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

2. — L'Obéissance.

Par l'*obéissance,* d'abord.

1. Et certes, peut-on seulement imaginer, comme conciliable avec le christianisme, une attitude d'opposition réfractaire aux ordres du Christ ou de l'Église? [1] Impossible. De toute la poussée du principe intérieur qui commande à sa vie, le christianisme tend à éliminer ce poison. — Se soustraire à l'autorité du Christ ou de ses ayants-droit, l'éluder, la mettre en question, l'adopter quand elle plaît, la récuser quand elle gêne; délimiter soi-même ses attributions et le champ de sa compétence;

[1] *Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise, le Pape;* quatre termes reliés l'un à l'autre par une chaîne imbrisable, qui unit le ciel à la terre.

c'est lui rendre impossible l'exercice de sa mission; c'est se placer soi-même en dehors des conditions normales du Salut. Il n'y a pas de plus funeste émancipation; c'est celle que le « libre examen » a créée parmi nous, pour le plus grand malheur de la Chrétienté.

Effort sacrilège, car on se dresse contre Dieu même; on imite le péché du mauvais ange, ce péché de l'esprit, qui ne trouve pas son excuse dans l'entraînement des sens. — Effort détestable et ingrat; car on méprise un bienfaiteur incomparable. — Effort stérile; car « il faut que le Christ règne » (I Cor., 15, 25); son autorité n'est pas de celles qui capitulent, dans l'appréhension d'une défaite. Tout sera soumis au Christ; et lui-même à son tour remettra à son Père l'univers pacifié. Alors, il jugera les rebelles. La parabole des vignerons homicides (Mat., 21, 33) est à ce point de vue fort transparente. Quel sort fera le Maître (*paterfamilias*, oui, mais *dominus*, remarquons ce mot; *cum venerit dominus vineæ*) à ceux qui ont dédaigné et maltraité ses envoyés? *Malos, male perdet;* ces méchants, il les perdra sans pitié; et cette sentence ne s'entend pas seulement des Juifs infidèles (Mat., 25, 32). Ils sont à jamais perdus; perdus par leur faute, abîmés dans le tourbillon de feu, où brûlent les sarments inutiles (Jo., 15, 6; cf. Luc, 19, 27; II Thess., 1, 8).

Mais ce sont là des extrémités auxquelles Jésus veut, et voudra toujours, soustraire tout homme. L'autorité qu'il exerce est de telle nature qu'elle ne saurait s'accommoder d'un service contraint, ni d'une sujétion forcée; de toute sa force, elle tend à régir le dedans, *intra*

vos (Luc, 17, 21; cf. Luc, 12, 49). Ce qu'il cherche, et ce qu'il mérite infiniment d'obtenir, c'est l'hommage loyal de l'intelligence, l'hommage total de la volonté, l'hommage dévoué du cœur; c'est la conscience, c'est l'âme qu'il veut gouverner, en souverain écouté et aimé.

2. En peut-il être autrement? La Filiation divine, disions-nous, est le titre fondamental de son Autorité, de ses droits humains à gouverner l'homme, de ses offices sacrés comme Prêtre, Rédempteur, Chef de race et Adam nouveau. Cette Filiation étend à son humanité le bénéfice de sa transcendance; il exerce, même comme homme, la Souveraineté de Dieu, parce que, par cette « communication des idiomes » que l'unité de Personne rend possible, nous affirmons du même Christ les prérogatives des deux natures qu'il porte en lui : le fils de Marie est le Fils de Dieu. Jésus, c'est un Dieu qui parle, qui enseigne, qui commande, qui juge, qui vit, qui meurt [1].

Et cette Humanité, à son tour, nous saisit, nous prend à son compte, nous relève jusqu'à elle; parce que, en vertu du touchant mystère de l'Incorporation, elle ne nous est pas étrangère. Il l'a prise de nous, par sa très sainte Mère; il la prend comme Chef. *Caput Christus* (Eph., 4, 15; Col., 2, 10); et dans ce Corps du Christ, que nous sommes, il achève sa propre

[1] Non pas que la nature divine soit passible; mais un Dieu peut mourir comme homme s'il prend une nature humaine. Les deux natures demeurent distinctes; mais un Dieu qui est personnellement Dieu-Homme peut, selon l'une ou l'autre de ses deux natures, exercer des pouvoirs ou des actes dont l'unique *sujet d'attribution* sera l'unique Moi, divin et humain (théandrique) dont il est le possesseur.

vie; il cherche et réalise sa plénitude (Col., 1, 24; Eph., 4, 13). Il nous possède, en droit; il veut nous posséder en fait. En lui nous grandirons, si nous le voulons — remarquons la condition — (Eph., 4, 15). Par Lui, nous saurons, non pas sous une impulsion automatique, mais vitalement (Jo., 15, 4), comment pense, agit, vit, un *fils* de Dieu; comment il prie, comment il aime; avec quel élan il va au Sacrifice [1]; comment il obéit, comment il meurt pour obéir (Phil., 2, 8). Tout cela n'implique-t-il pas la subordination la plus intime, de notre part, celle de la pensée [2] même, pour répondre avec joie à ces impulsions vitales; à ces poussées de sève, desquelles il dit, si magnifiquement et si tendrement : *la vigne, c'est moi; les rameaux, c'est vous;* pour aboutir à ces accroissements spirituels desquels saint Augustin déclare, en

[1] Toute la Religion consiste dans une remise totale de la créature à son Créateur, pour faire retour à Lui par un élan volontaire. Cet *élan*, c'est l'abandon confiant et dévoué de l'âme qui, « pour conquérir son être et sa destinée, se jette en Celui qui, en la comblant, lui permet d'être vraiment elle-même ». Le rit extérieur du Sacrifice est chargé de dessiner symboliquement au dehors et d'engendrer invisiblement dans les âmes (par le Sacrement) cette religion intérieure et profonde. — Voir M. MASURE, *Aux origines de la Rédemption* (Revue Apolog., 1er déc. 1926).

[2] Le Christ est Modèle *(causa exemplaris)* des prédestinés, — lumière, image, Verbe — sur lequel nous serons formés, *conformes fieri imaginis* (Rom., 8, 29), et dans lequel nous serons transformés, *in eamdem imaginem transformamur* (II Cor., 3, 18; comparaison avec Moïse, 3, 13). Remarquons cet aspect très intellectuel de la communication que Dieu nous fait en son Fils. Comment la conformité à ce modèle pourrait-elle se borner à des ressemblances extérieures, ou à des sentiments dévotieux, sans plus? C'est en qualité de Fils qu'il agit en nous; c'est en qualité de fils que nous lui devons la fidélité de la pensée, autant que du cœur. Ainsi doivent s'entendre les transfigurations chrétiennes.

termes si heureux : *Omnes nos cum capite nostro Christus, sine capite nostro nihil valentes* [1] ? C'est comme *fils* que nous sommes accrédités auprès de Dieu, reconnus, admis, finalement sauvés du désastre originel, tirés de la masse rebelle. C'est à devenir effectivement fils de Dieu, *filios Dei fieri* (Jo., I, 12), que doit s'exercer notre âme ; quoi de plus intérieur ! Jésus s'y applique, par lui-même, par son Esprit, par ses mandataires. Nous paralysons ces influences salutaires, nous rendons inutiles ces divines excitations quand, faisant réserve du meilleur de nous-mêmes par l'obstination dans le « jugement propre », nous nous dérobons aux moyens positifs établis par Jésus-Christ pour alimenter et stimuler notre vie.

En ce sens, un royaume divisé ne saurait tenir (Luc, 11, 17) ; c'est l'argument irréfutable par lequel Jésus confondait ses calomniateurs. De tout royaume c'est vrai, mais plus encore de son royaume à Lui, l'Église : l'unité est la condition de sa durée, unité qui ne saurait provenir ni du seul accord des sentiments, ni d'un compromis de silence sur ce qui divise, ni d'un accord chétif sur quelques points fondamentaux ; il y faut l'entente des esprits dans la foi totale à la doctrine de Jésus-Christ [2].

---

[1] *Enarrationes in Ps. 30 ;* à propos de saint Paul (I Cor., 12, 12). C'est bien *nos cum capite Christus*, et non pas *Christo*, qu'il faut lire. Voir *Recherches de Science religieuse* (déc. 1926) : É. MERSCH, *Une leçon défectueuse dans le texte des Enarrationes*. — Nous citons le passage de saint Augustin plus loin.

[2] L'encyclique *Mortalium animos*, de S. S. PIE XI (*Acta Ap. Sedis*, 10 janvier 1928) a déclaré contraires à la véritable unité, voulue par Jésus-Christ pour son Église, les entreprises de confédération des Églises (panchrétiens) ; il n'y a d'union possible que dans le retour des dissidents à l'Église

On n'entre pas dans l'Église pour discuter, mais pour accepter, déclarait NEWMAN nouvellement converti, dans ses Conférences de 1849. La foi ne saurait s'accommoder du jugement privé :

« Ainsi, la foi nous offre deux particularités ; elle est, au plus haut degré, certaine, décidée, positive, immuable dans son assentiment, et elle donne cet assentiment, non parce qu'elle voit avec les yeux ou avec la raison, mais parce qu'elle est instruite par un envoyé de Dieu.

« Voilà ce qu'était la foi au temps des apôtres, ainsi que personne ne peut le nier. Or, ce qu'elle était alors, elle doit l'être aujourd'hui ; car sans cela elle cesserait d'être le même principe. Je dis qu'elle était certainement cela du temps des apôtres ; car vous savez qu'ils prêchaient au monde que Jésus-Christ était le Fils de Dieu, qu'il était né d'une Vierge, qu'il était monté au ciel, qu'il reviendrait pour juger les vivants et les morts. Le monde pouvait-il voir tout cela? pouvait-il le prouver? Comment les hommes devaient-ils accueillir ces nouvelles? Comment un si grand nombre d'entre eux les ont-ils embrassées? Sur la foi des apôtres, qui étaient des messagers de Dieu, comme le prouvaient leurs pouvoirs. Ils devaient *soumettre leur raison à une autorité vivante.*

« En outre, les convertis étaient tenus de croire tout ce que disaient les apôtres ; quand ils entraient dans l'Église, c'était pour apprendre. L'Église était leur maître ; *ils ne venaient pas pour discuter, pour examiner, pour choisir ou rejeter, mais pour accepter tout ce qui leur était présenté.* Personne n'ignore qu'il en était ainsi dans la primitive Église. Les chrétiens étaient tenus d'accepter sans examen tout ce que les apôtres déclaraient leur avoir été révélé ; quand les apôtres parlaient, les disciples donnaient leur assentiment intérieur aux paroles des maîtres. Il n'eût pas suffi de garder le silence, de ne pas faire d'objections ; il n'était pas per-

---

romaine : « *Cum caritas fide integra ac sincera quasi fundamento innitatur, tum unitate fidei, quasi præcipuo vinculo, discipulos Christi copulari opus est* ».

mis de ne croire que jusqu'à un certain point ; il n'était pas permis de douter... Non ; si les néophytes avaient eu une manière de voir particulière et secrète sur ce qu'ils entendaient ; s'ils avaient fait quelque opposition intérieure à la doctrine enseignée ; s'ils avaient attendu des preuves plus péremptoires avant de croire, cette manière d'agir aurait prouvé qu'ils ne croyaient pas que les apôtres fussent envoyés de Dieu pour révéler sa volonté ; cela aurait prouvé qu'ils ne croyaient point dans le vrai sens du mot. Au temps des apôtres, la soumission immédiate, implicite, de l'esprit, était le signe, le signe nécessaire de la foi ; il n'y avait alors aucune liberté pour ce qu'on appelle maintenant le jugement privé. Personne ne pouvait dire : « Je choisirai ma religion moi-même ; je croirai ceci, je ne croirai pas cela ; je ne m'engagerai à rien ; je croirai aussi longtemps que je voudrai bien le faire, et pas davantage ; je rejetterai demain ce que j'accepte aujourd'hui, si cela me convient ; je croirai ce qu'ils ont dit jusqu'à présent ; mais je ne croirai pas ce qu'ils diront à l'avenir ». Non ; ou les apôtres étaient envoyés de Dieu, ou ils ne l'étaient pas. S'ils étaient envoyés de Dieu, il fallait croire tout ce qu'ils disaient ; s'ils n'étaient pas envoyés de Dieu, il ne fallait rien croire du tout. Il était impossible de croire un peu, de croire plus, de croire moins ; c'eût été la contradiction de toute croyance. Si l'on devait croire une partie de ce que disaient les apôtres, on devait tout accepter ; il eût été absurde de croire une chose et de ne pas ajouter foi à l'autre ; car les paroles des apôtres garantissant la vérité sur un point la garantissaient également sur les autres ; ces paroles n'étaient rien par elles-mêmes, ou elles étaient tout, elles étaient une autorité infaillible, car elles venaient de Dieu. Le monde devait devenir chrétien ou il devait rester païen et ne pas écouter la parole des apôtres ; ni les fantaisies particulières, ni l'exercice du jugement privé n'étaient permis » (J. NEWMANN, *Conférences*, trad. Jules Gondon, Paris, 1850 ; 10e Conf., *Foi et jugement privé*).

3. Et il ne sert de rien de mettre en avant, ici, l'inviolabilité de la conscience humaine. — La conscience sera toujours, pour l'indépen-

dance orgueilleuse, le moins assuré des asiles, le plus compromettant des refuges; car c'est précisément sur la conscience que Jésus-Christ veut régner par sa loi, et agir par ses influences vitales. Qu'espère-t-on en revendiquant « l'autonomie » de la conscience? Y a-t-il donc « hétéronomie » à devenir et à demeurer le sujet d'une loi morale reçue de Dieu? Ou bien veut-on la conscience impénétrable à Dieu et à ses mandataires; exemptée de toute loi; libre d'en secouer le joug? Il y aura donc autant de petits sanctuaires fermés à Dieu que la terre comptera d'âmes humaines? Monstrueuse idolâtrie du moi! Et vaines échappatoires! Par la conscience, qu'il scrute, qu'il règle, qu'il juge, Jésus-Christ nous tient sous son autorité; et certes si l'homme pouvait lui échapper, ce ne serait pas par la conscience!

Quelle erreur, du reste, de se figurer que l'autorité religieuse légitime, émanée du Christ, agisse *par le dehors*, à la façon d'un propulseur; ou qu'en lui obéissant, l'homme compromette sa dignité de personne; ou qu'enfin l'inférieur ne doive obéir qu'à la condition de voir lui-même la raison du commandement qui lui est fait.

Quand le supérieur légitime intime un ordre, ce n'est pas pour faire passer en nous *sa* volonté, comme telle, mais *la volonté divine*, dont la sienne est l'interprète seule autorisée. C'est donc pour nous aider en quelque manière à retrouver en nous-mêmes ce commandement divin, cette loi intérieure que l'Esprit de Dieu y a gravée. Ces lumières de la conscience chrétienne, ou religieuse, elles peuvent nous échapper, faire défaut, s'obscurcir, sous l'influence de mauvais maîtres, de lectures imprudentes,

d'exemples funestes, de mœurs déréglées. L'autorité spirituelle dissipe les nuages, écarte les voiles, et nous commande cela même que, mieux instruits ou plus fidèles à la conduite de Dieu, nous aurions vu comme étant pour nous le devoir, ou la perfection.

Aussi, rien de moins *étranger* à notre vie chrétienne intime que l'autorité du supérieur. Le Christ lui-même est là : et dans le supérieur, par la délégation ; et dans l'inférieur, par la docilité qu'il inspire. Si l'ordre ou la direction du supérieur nous heurte, en tel cas particulier, c'est parce que, peut-être, nous ne vivions plus assez, au dedans, sous la « conduite intérieure de l'Esprit Saint », comme dit le P. LALLEMANT : de ce même Esprit qui, dans l'Église, gouverne les Pasteurs, et à un titre particulier le Pasteur des Pasteurs.

L'autorité établie dans l'Église n'a donc pas à se réclamer d'un autre titre à commander et à être obéie que de sa mission, reçue du Christ. Elle ne saurait attendre, pour être écoutée et suivie, que nous ayons constaté *nous-mêmes*, au préalable, l'accord entre ce qu'elle commande et nos propres lumières sur le même objet ; ce serait, par une voie détournée, la soumettre à nous, et renverser les rôles ; nous n'obéirions qu'à nous-mêmes. Admettre pareil principe serait supposer que nous ne pouvons ni nous tromper, ni nous faire illusion sur aucun sujet, ni laisser pâlir en nous les clartés divines. Une telle immunité a été promise au Pape et à l'Église, mais non pas à la conscience individuelle. Et dans ce sens, l'inférieur est sûr de trouver Dieu en obéissant, parce qu'il rejoint alors l'ordre établi par Dieu, *ordinatio divina*,

la volonté de Dieu, Dieu même. Quelle garantie de ce genre pourrions-nous avoir, en subordonnant notre soumission à une confrontation préalable du commandement de notre supérieur avec le verdict de notre propre conscience?

« Le dernier mot, toujours, doit être à l'obéissance. Car le fondement dernier de l'obéissance est la confiance dans le Christ qui assiste son Église, et cet acte de foi ne peut être confondu. Sauf péché, et les représentations qui s'imposent ayant été faites, mieux vaut, en tous les cas, obéir. Et il faut obéir sans arrière-pensée et sans regret consenti, faisant taire les récriminations intérieures. Dieu a parlé, il doit avoir le dernier mot.

« C'est une question de principe, non de personne. Les supérieurs ne sont ni infaillibles, ni inspirés, ni même, nécessairement du moins, très intelligents ni très vertueux. Saint Ignace, qui se connaissait en obéissance, envisage sans difficulté, et avec une sérénité parfaite, le cas d'un supérieur tout à fait au-dessous de sa tâche. Il conclut que rien n'est changé par là à l'obéissance, — pas plus, pour prendre une comparaison d'ailleurs imparfaite, que la Présence réelle n'est diminuée par la mauvaise qualité de la farine utilisée pour les hosties.

« Il peut donc se faire, et il se fait, que des ordres de supérieurs envisagés selon la saine prudence humaine, soient nuisibles à la perfection de l'inférieur, ou au bien de l'apostolat. Ces erreurs peuvent être totalement excusables, car tout homme peut se tromper, et un bon supérieur plus que tout autre, car, prenant plus souvent des décisions, il court par là-même, et par devoir, plus de risques de méprises. Les erreurs peuvent être aussi coupables, soit dans le supérieur même, soit dans les supérieurs majeurs qui ont mis en place un incapable. Dans ce cas, et en proportion de l'importance des intérêts en jeu et de l'évidence de l'erreur, le devoir des inférieurs est d'avertir en haut lieu, et de faire tout leur possible pour amener une meilleure direction. Mais une fois toutes les représentations faites, il n'y a plus qu'à obéir, et de tout cœur. Ce n'est ni aux supérieurs

ni aux hommes qu'on s'est engagé à obéir, mais au Christ. Le moment est venu de témoigner qu'on tient parole, et qu'on croit en Dieu. Le Seigneur est assez puissant et assez sage pour faire tourner tout à notre plus grand bien. Tel est le grand principe et la définitive vérité sur l'obéissance : on s'est livré à la conduite du Christ, de la façon qu'il approuve. Inutile d'en savoir davantage : lui ne nous manquera pas, et dans la proportion de notre foi et de notre amour, il saura bien faire qu'on n'en arrive pas à l'aimer moins, pour avoir voulu, sur ses indications, l'aimer plus.

« C'est le dernier mot, le plus beau, de l'obéissance. Pour qui obéit vraiment, cherchant sincèrement la volonté du Christ en tout — il n'y a plus que la volonté du Christ. Ses efforts, ses représentations même, sa soumission, tout cela est union à la volonté du Sauveur qui sauve le monde ; et obéir est une exaltation : le Christ nous met avec lui.

« Obéir, dans le Christ, est une fierté. Si l'obéissance religieuse ne faisait intervenir que des considérations humaines, elle deviendrait vite platitude et arrogance, à la fois du côté des inférieurs et du côté des supérieurs. Mais, quand on songe à Celui auquel seul on obéit, on voit que l'obéissance est acte de culte, et qu'il ne s'explique qu'en une présence. Entre les supérieurs et les inférieurs, au moment de l'obéissance, surgit en quelque sorte, tout d'un coup, pour la foi, Jésus-Christ. C'est lui qui parle par le supérieur, c'est lui qui s'insère dans la volonté de l'inférieur ; tous deux peuvent donc se considérer l'un l'autre avec la même vénération, dans le Seigneur : ils sont nivelés, chacun de leur manière, dans le même amour du Christ, qui, par des hommes se communique aux hommes, pour les rendre tous semblables à lui » (E. MERSCH, *Nouv. Rev. Théol.*, fév. 1927).

A ce compte, et moyennant cette noble attitude, une religion vraiment royale ouvre ses larges perspectives devant les cœurs dociles, *docibiles Dei* (Jo., 6, 45). Grâce à cette dépendance filiale, à quelle hauteur va s'élever, de jour en jour, le chrétien transfiguré! Par Jésus-Christ, et en Jésus-Christ, il sera de plus en

plus initié au rythme puissant d'une Vie dont, par la seule nature, l'homme est à jamais incapable, et dont, par le péché, il était devenu indigne. Il entre dans les « profondeurs de Dieu » (I Cor., 2, 10).

3. — Le bon Combat.

Nous y gagnerons de mieux entendre le *service dévoué* que nous devons à Jésus-Christ; service qui ne saurait se borner aux seules œuvres de miséricorde ou de charité; car le Christ est Maître, Seigneur, Roi.

1. Beaucoup d'attributs conviennent au Christ. La Sainte Ecriture est remplie des titres qui nous le révèlent : *scrutamini scripturas, illæ testimonium perhibent de me* (Jo., 5, 39). Chacun de ces noms, — ami, frère, époux, sauveur (cf. Is., 9, 6, et Litanies du S. Nom de Jésus) mérite étude et méditation; chacun porte avec soi des fruits délicieux, *fructus ejus dulcis* (Cant., 2, 3). La liste en fût-elle indéfiniment allongée, comment épuiserait-elle jamais la richesse de ce contenu divin? Le connaître sera l'occupation de l'éternité, *hæc est vita æterna* (Jo., 17, 3). Mais le titre de *Roi*, si fréquent dans l'Ecriture, si justifié (nous l'avons vu), est bien celui qui nous fait le mieux entrevoir les aspects positifs, pratiques et militants de la Religion. Il fait entendre un christianisme d'action, de combat, de conquête, d'apostolat; sans préjudice, d'ailleurs, du christianisme intérieur, âme de la religion, et secret préféré du grand Roi.

De son Règne, nous devons être les partisans, les artisans, les conquérants. Le « royau-

me de Dieu » grandit silencieusement au dedans, par sa force vitale propre; mais il doit s'étendre au loin, jusqu'aux extrémités de la terre, par une expansion et un rayonnement tout aussi clairement indiqué dans les paraboles. Ce grain de sénevé, le plus petit des arbustes, deviendra grand arbre, et les oiseaux du ciel se reposeront sur ses branches, *cum creverit, majus est omnibus oleribus* (Mat., 13, 32). Ce règne du Christ, des apôtres le fondent, des missionnaires l'établissent partout, porteurs et témoins de l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde, et jusqu'à la fin des temps. — Croissance assurée, car Dieu veut le salut de tous les hommes par la connaissance de son Fils; mais croissance toujours contredite (Luc, 2, 34; Is., 8, 14; Rom., 9, 33, *lapis offensionis*), Expansion désirable, mais expansion traversée, parce qu'un règne maudit vient tenir en échec le règne du Christ. La Loi de Jésus-Christ exige de nous, pour être partout promulguée, établie et aimée, de courageuses victoires sur le respect humain :

1° La profession déclarée de la foi au grand jour de la vie publique;

2° La revendication de toutes les libertés religieuses, non seulement au nom de l'égalité, ou du droit commun, ou des services rendus, mais au nom des droits du Christ Roi.

3° L'identification pratique de la déférence due aux ministres du Seigneur avec le respect dû au Seigneur lui-même;

4° Enfin, l'affirmation d'un christianisme familial, professionnel et social; non pas seulement individuel et privé.

2. Attitude de *vigilance* et de *combat*, que rend plus indispensable que jamais l'erreur contemporaine; à savoir, *l'opposition* publique, concertée, légale, à Dieu, au Christ et à son Eglise; opposition dont les mots les plus habilement choisis pour donner le change ne peuvent dissimuler ni le parti pris ni la laideur. Cette opposition a motivé précisément l'institution d'une Fête de la Royauté de Jésus-Christ; et de ce chef — il fallait s'y attendre, cette Souveraineté serait combattue avec un nouvel acharnement par les puissances infernales et par leurs adeptes; *astiterunt principes* [1]. Les chefs des nations se dressent, armés de la loi, ou armés du glaive, contre l'autorité de Jésus-Christ. Le Laïcisme veut l'emporter. On croirait entendre l'antique et sinistre exclamation de révolte : *dirumpamus vincula, projiciamus a nobis jugum* (Ps. 2). Une inconcevable folie les persuade de préférer au joug suave de Jésus-Christ l'horrible joug de Satan.

C'est le conflit qui sévit aujourd'hui, aigu et cruel, au Mexique. De jeunes martyrs, émules des premiers chrétiens, y sont morts avec cou-

[1] Voir *Etudes* (5 juillet 1927). *L'action maçonnique*, par MARY MACÉ. Après avoir exposé les origines et l'histoire de la Franc-Maçonnerie, l'organisation, les cadres et les procédés de l'action maçonnique dans la société contemporaine, l'auteur montre : 1° où gît le vrai combat; 2° où conduirait la méthode des concessions; 3° par quelle attitude militante nous pourrons conjurer notre perte : « La lutte que soutient aujourd'hui l'Eglise n'est pas une lutte épisodique et fragmentaire, suscitée ici ou là, sur tel point particulier, au hasard des circonstances, et qui s'apaisera avec le temps. Elle est essentiellement une guerre universelle, systématique, organisée, menée par un ennemi intelligent qui a son plan précis conçu d'avance et la volonté très ferme de pousser jusqu'à sa parfaite réalisation.

rage, avec joie, au cri de : Vive le Christ-Roi [1], pour empêcher une constitution impie de s'imposer à une nation chrétienne; et depuis des mois, un peuple catholique est debout pour défendre ses libertés religieuses contre d'imbéciles tyrannies. Le Chef de l'Eglise catholique, en leur rendant un public hommage, nous engage à trouver, dans l'énergie de leur attitude, une leçon et un exemple (Encycl. *Iniquis afflictisque;* A. A. S., 1er déc. 1926).

Cette même leçon de constance, ce même exemple de courage héroïque, les martyrs de septembre 1792 ne nous les ont-ils pas donnés autrefois, en face de cette Révolution qui est toujours et partout la même, satanique dans son esprit, et cruelle dans ses œuvres? Les détenus, évêques et prêtres, qui dans la prison des Carmes attendaient la mort en août 1792, et en subirent l'horreur le 2 septembre, pour avoir refusé de prêter le serment de fidélité à une Constitution condamnée par Pie VI, s'entraînaient au martyre par la prière et par le sacrifice. Privés de célébrer la sainte messe, ils s'unissaient chaque matin, — touchant souvenir, et pour nous, aujourd'hui, émouvante consigne — à la messe du Souverain Pontife. Les temps n'étaient pas venus où des hommes tenteraient l'audacieuse gageure de se déclarer

---

C'est donc une erreur de croire qu'on parviendra à force de libéralisme et de complaisante tolérance à enrayer la marche de cette armée envahissante... » (p. 63).

[1] Sur les Constitutions tyranniques de 1917 et 1926, et sur les exploits du persécuteur Calles, lire les articles du P. DUDON, *Etudes* (5 fév., 5 mai 1927 et 20 fév. 1928). Les plus sinistres horreurs se sont déroulées depuis : des chrétiens ont été, en grand nombre, outragés, torturés, pendus, crucifiés, ensevelis vivants. Nous indiquons plus loin quelques références.

catholiques en professant la révolte contre le Pape; où des prêtres mettraient leur habileté de casuistes à secouer le joug de l'obéissance due au Pontife romain, et entraîneraient sacrilègement des laïcs dans leur péché; étranges ministres du Roi qui a confié à Pierre toute l'intendance de sa maison.

Contre l'orgueilleuse prétention, affichée par cet anticléricalisme de toute provenance, de soustraire à Jésus-Christ et à son Vicaire ce que l'on appelle hypocritement le « domaine de la politique »; contre cette interdiction, signifiée à Dieu, de poser lui-même, par ses lois, les fondements de tout l'ordre humain et la règle de tout droit, ce n'est pas trop de toutes nos forces, unies dans l'absolue fidélité à Jésus-Christ et à son Eglise. A la conjuration de la haine, opposons la conspiration de l'amour.

3. Tel a été le tourment sacré et le patient labeur des Saints, ces grands amis de Dieu. Comment exprimer leur intime souffrance, de voir combattu sans trêve et par toutes les armes, un règne si juste et si bienfaisant! Mais cette souffrance ne les laissait ni accablés ni inertes; ils y puisaient au contraire une résolution virile et inébranlable d'empêcher à tout prix un si odieux méfait, et de s'employer à le réparer. Une soif brûlante d'*apostolat* s'allumait ainsi d'autant plus ardente en eux que les persécuteurs se montraient autour d'eux plus nombreux ou plus habiles.

S'il faut un exemple, entre mille, rappelons celui de SAINTE THÉRÈSE. Peu d'âmes ont été plus utiles que la fondatrice du Carmel à l'ex-

tension du Règne de Jésus-Christ; si elle bâtit des monastères, c'est pour lui recruter des apôtres. Elle voit ce règne menacé au dehors par les conquêtes brutales de l'Islam, plus menacé au dedans par la pénétration de l'hérésie protestante. Affligée de ce spectacle, elle ne se donne pas de repos : il faut « vaincre l'esprit par l'esprit », l'esprit de Satan par celui du Christ, l'orgueil par l'humilité, la propagande hérétique par la prière, le libre examen par l'obéissance : le Carmel sera l'arsenal et la citadelle des résistances catholiques [1].

Sainte Thérèse tressaillait de joie et de fierté quand elle entendait chanter, dans l'antique Credo : *Et son règne n'aura point de fin;* — écho de l'annonce faite par l'Archange à Marie (Luc, 1, 33). Que ce soit aussi notre joie et notre fierté; mais, comme elle, donnons à notre credo toute la suite pratique qu'il requiert : *soumission absolue; profession intrépide.* Prenons sur nos épaules le *joug du Seigneur;* portons-le avec constance, avec confiance; et nous verrons se vérifier pour nous l'aimable promesse du Maître : nous trouverons le repos de nos âmes (Mat., 11, 29).

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

—⁂—

[1] Avec un sens profond des exigences foncières du catholicisme, M. Louis BERTRAND a fait ressortir ce trait; nous le citons aux LECTURES. Faut-il rappeler aussi la petite THÉRÈSE de Lisieux, que S. S. PIE XI appelait « l'enfant chérie du monde »? Tous ses biographes signalent, après elle-même d'ailleurs, l'aspiration apostolique qui a présidé à sa vocation : « Je suis venue au Carmel, a-t-elle déclaré, pour sauver les âmes, et surtout afin de prier pour les prêtres ».

LECTURES.

SAINT AUGUSTIN. — *Enarrat. in Ps. XXX.*

A propos de la crainte qui combat l'espérance dans l'âme du Psalmiste, au Ps. 30 : *In te, Domine*, saint Augustin (*Enarr.* 2, in Ps. 30) s'étend sur l'identification du Christ, au nom duquel parle l'auteur inspiré, avec les siens, en qui il tremble : « *Moriturus ergo ex eo quod nostrum habebat, non in se, sed in nobis pavebat, quia et hoc dixit, tristem esse animam suam usque ad mortem* (Mat., 26, 38), *et utique nos ipsi omnes cum illo. Nam sine illo, nos nihil : in illo autem, ipse Christus et nos. Quare : quia totus Christus caput et corpus* » (n. 3).

Et plus loin : « *Loquatur ergo Christus, quia in Christo loquitur Ecclesia, et in Ecclesia loquitur Christus; et corpus in capite, et caput in corpore. Audi Apostolum, hoc ipsum evidenter exprimentem : Sicut enim corpus unum est et membra habet multa, omnia autem membra corporis cum sint multa, unum est corpus, sic et Christus* (I Cor., 12, 12). *Loquens de membris Christi, hoc est de fidelibus, non ait : sic et membra Christi; sed totum hoc quod dixit, Christum appellavit. Sicut enim corpus unum, et membra habet multa, omnia autem membra corporis cum sint multa, unum est corpus : sic et Christus membra multa, unum corpus. Ergo simul omnes nos cum capite nostro Christus, sine capite nostro nihil valentes. Quare? quia nos cum capite nostro vitis; sine capite nostro, quod absit, sarmenta præcisa, non alicui operi agricolarum, sed igni tantummodo destinata...* » (n. 4 : P. L., t. 36, col. 232.)

Dom COLUMBA MARMION. — *Le Christ vie de l'âme.* — Desclée (édit. de 1926).

Lire le chapitre intitulé : *Le Plan divin. Notre prédestination adoptive en Jésus-Christ.* La filiation divine doit s'étendre à nous; tel est le point central du plan divin; *estis in illo repleti, qui est caput* (Col. 2, 10; Eph. 4, 15; Gal 4. 5). Pour le chrétien comme pour le Christ, tout bien se résume dans la filiation divine; pour nous, par communication de la vie du Christ, qui

est non seulement Saint en lui-même, mais notre sainteté (p. 22).

LOUIS BERTRAND. — *Ste Thérèse.* — Fayard.

a) Diminuer le catholicisme, c'est amoindrir la civilisation. Cette faute, le protestantisme l'a commise. En abolissant le culte et le dogme même de l'Eucharistie, en condamnant la vénération des images et des reliques, en proscrivant les ordres religieux, ce n'est pas seulement la religion qu'il frappait au cœur; mais les meilleurs éléments de progrès humain qu'il répudiait. C'est contre cette entreprise néfaste, péril plus grave pour la chrétienté que le péril musulman lui-même, que sainte Thérèse dresse le Carmel, et avec lui toutes les forces de l'*esprit chrétien*, concentrées dans un saint effort pour triompher de l'*esprit rebelle;* comme le montre M. Louis BERTRAND (pp. 311 à 317), dans l'ouvrage dont nous citons ici quelques lignes :

« Il ne semble pas que, tout en connaissant la gravité de la menace islamique, elle y ait attaché une importance capitale. Elle sait par expérience ce que c'est que le Maure. Ces Musulmans fanatiques ne connaissent que la force. On peut toujours leur opposer une force supérieure. Et puis enfin, après ces ultimes expulsions, ils sont loin de l'Espagne. Il y a la mer entre eux et la Chrétienté, — du moins la Chrétienté occidentale. Au contraire, les protestants étaient sur toutes les frontières de la monarchie. Et, s'ils n'y pénétraient pas toujours matériellement, ils s'y insinuaient, à petit bruit, par leurs idées. Ici la force ne servait de rien. Il fallait combattre l'esprit par l'esprit. Thérèse l'écrit en propres termes dans ses exhortations à ses religieuses : « C'est du bras ecclésiastique et non du bras séculier que doit nous venir le secours. »

Ces ennemis subtils, insaisissables, omni-présents, voilà ceux qui la préoccupent par-dessus tout. C'est pour résister à l'invasion protestante que Thérèse se fait réformatrice et fondatrice de monastères. Elle le répète et l'affirme de la façon la plus catégorique dans le *Chemin de perfection*, après l'avoir déjà dit dans son autobiographie : « Ayant appris vers ce même temps (celui de la fondation du couvent de Saint-Joseph, à Avila) les coups portés, en France, à la foi catholique,

les ravages que ces malheureux luthériens y avaient déjà faits et les rapides accroissements que prenait, de jour en jour, cette secte désastreuse, j'en eus l'âme navrée de douleur. Dès ce moment, comme si j'eusse pu, ou si j'eusse été quelque chose, je répandais des larmes aux pieds du Seigneur, et je le suppliais de porter remède à un si grand mal. J'aurais donné volontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes que je voyais se perdre en si grand nombre dans ce royaume. Mais, hélas! étant femme et encore bien pauvre de vertu, je me voyais dans l'impossibilité de servir en rien la cause de mon divin Maître. Cependant j'étais sans cesse poursuivie par un désir qui me consume encore; voyant que cet adorable Maître avait tant d'ennemis et si peu d'amis, je souhaitais que, du moins, ceux-ci fussent d'un dévouement à toute épreuve. Ainsi, je résolus de faire le peu qui dépendait de moi, c'est-à-dire de suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection dont je serais capable et de porter ce petit nombre de religieuses réunies à Saint-Joseph à embrasser le même genre de vie... Enfin il me semblait qu'en nous occupant tout entières à prier pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les savants qui combattent pour elle, nous viendrions, selon notre pouvoir, au secours de ce divin Maître si indignement persécuté... » Et, plus loin, elle ajoute : « En portant mes regards sur les grands maux causés par les hérétiques de nos jours et sur *cet incendie que les forces humaines ne sauraient éteindre*, il m'a semblé qu'il ne fallait rien moins à l'Église de Dieu qu'une armée d'élite pour briser l'effort de l'hérésie et arrêter ses progrès. »

Cette armée d'élite, ce sera le Carmel réformé. A l'origine de sa réforme, il y a « une indicible douleur à la vue de tant d'âmes qui se perdent et, en particulier, de ces malheureux luthériens, que le baptême avait rendus membres de l'Église ». Et il y a un grand désir : sauver, régénérer le plus d'âmes qu'elle pourra. Elle sent le péril que l'hérésie fait courir à l'Église. Non seulement, l'hérésie découronne le catholicisme, en le mutilant dans ses dogmes et dans sa morale, mais elle le vide peu à peu de son contenu surnaturel. Elle l'embourgeoise et le rapetisse en le ramenant à l'unique mesure de la vie laïque, — en supprimant la vie monastique. »

b) Mais toutes ces suppressions en impliquaient une autre, celle de l'*autorité* de l'Église et du Pape. L'Eucharistie, le culte des saints, les vœux de religion, c'est l'Église véritable et unique, fondée sur Pierre, qui nous les donne et qui les rend possibles. Par la brèche violemment taillée dans ce rempart, autrement dit par l'insubordination et la révolte, compliquée bientôt de haine et de persécution contre le Pape, l'hérésie ébranlait l'autorité spirituelle jusque dans ses fondements, et en même temps par un contre-coup fatal (Bossuet l'a montré) tout l'ordre humain lui-même. Cette révolution, inaugurée par la négation et par le libre examen, portait en soi le germe de toutes les révolutions. — Par une raison inverse, plus le principe de l'autorité spirituelle sera, chez nous, fidèlement gardé et protégé contre les assauts de l'orgueil de parti, tout aussi mortel que l'orgueil de caste ou de secte, plus le catholicisme portera, pour le bien des nations, ses fruits de civilisation, d'ordre, de paix et de beauté morale.

NOTE (p. 593). — *Hors de l'Église point de salut.*

Cet axiome, entendu dans le sens où l'Église l'enseigne, ne fait pas échec à l'universelle volonté salvifique de Dieu [1]. Nous avons exposé ce point de doctrine dans nos *Leçons et Lectures d'Apologétique* (t. II, *La Véritable Eglise*, p. 210 à 220). — La question du *salut des infidèles* est traitée en détail par le P. St. HARENT dans le *Dict. de Théologie*, art. *Infidèles* (salut des). Il rapporte, entre autres opinions, celle du card. BILLOT (limbes pour adultes, col. 1891), et les réponses qu'on peut lui opposer; et il conclut par ces remarques : 1) Les multitudes auxquelles s'est intéressé le cardinal « ne lui auraient point paru aussi délaissées, si d'abord il avait posé des conditions moins exagérées à la moralité et à l'obligation, surtout du côté de la connaissance de Dieu requise pour se voir obligé par un précepte de la loi naturelle; si ensuite il avait admis avec plus

[1] J. V. BAINVEL, *Etudes* (5 août 1912); X. Le BACHELET, *Etudes* (5 oct. 1913) à propos de l'ouvrage de M. L. CAPÉRAN, *Le problème du salut des infidèles* (Beauchesne, 1912); Mgr BESSON, *L'Eglise œuvre de l'Homme-Dieu*, 3e Confér.

d'étendue, même chez les simples, les forces de la raison naturelle, et pour fortifier encore cette raison et cette volonté libre, admis des grâces providentielles ou préternaturelles, et, par tout cela, établi solidement le principe du *Facienti quod in se est...;* si, de plus, il avait fait meilleur accueil aux révélations immédiates par lesquelles Dieu peut communiquer à ceux que la révélation antique et historique n'atteint pas, la foi et la justification, au moins quand ils ont fait leur possible ; si, enfin, il avait tenu compte d'autres suppléances de la prédication, dont nous allons parler ». — 2) « Après une étude attentive du nouveau système, nous n'arrivons pas à le concilier avec les textes de saint Paul sur les païens, avec la tradition des Pères et l'autorité de saint Thomas, dont on ne parvient pas à diminuer la valeur en la question présente ; enfin avec des notions de théologie morale unanimement reçues » (col. 1911).

De son côté, le P. D'ALÈS, dans le *Dict. Apologét.* art. *Salut* (des infidèles), après avoir exposé, lui aussi, la position théologique du cardinal BILLOT, et résumé les critiques auxquelles elle ne semble pas échapper (col. 1167, et 1179), rappelle les principaux énoncés de la *tradition dogmatique* sur l'universalité de l'appel à la béatitude surnaturelle ; et puis les interprétations diverses de l'axiome : *Facienti quod in se est Deus non denegat gratiam :* valeur du baptême de désir (col. 1174); — suppléances possibles à la prédication apostolique ; — minimum des données positives que comporte la foi requise pour l'acte de charité qui justifie ; — foi implicite au Rédempteur, suffisante pour le salut (col. 1177). Il montre enfin comment cette manière de voir constitue au point de vue de la tradition catholique non pas une révolution, mais une légitime expansion (col. 1181-1182).

NOTE. — *Les attitudes chrétiennes au Mexique.*

Au moment où s'impriment ces pages, les catholiques du Mexique subissent toutes les horreurs d'une persécution à la fois légale, car c'est au nom de la loi qu'elle s'exerce, et atroce, car l'exil, la persécution, l'assassinat y ont été prodigués depuis 1925, comme aux plus mauvais jours de l'ère des martyrs :

« Le nombre des prêtres fusillés sans jugement est considérable. Durant la « semaine rouge » (1er-9 mai

1926), au cimetière de Dolores, dix-sept prêtres, amenés de la prison de Santiago, sont alignés le long du fossé qui doit leur servir de sépulture. Après la salve d'exécution, plusieurs vivent encore. Rosado, le chef du peloton, ne s'en embarrasse pas. « Enterrez tout », commande-t-il au fossoyeur, à qui, peu de jours après, la hantise de la besogne accomplie faisait perdre la raison. — Parmi les prêtres, il y a un martyr du secret sacramentel, le P. Matteo Correa, à Zacatecas (6 février 1927) qui vient, sur l'invitation d'un officier, d'offrir son ministère à une troupe de « rebelles » condamnés, et à qui ce même officier veut ensuite extorquer leurs confidences. Il y a les victimes immolées à l'autel, et les Tarsicius qui tombent en étreignant leur Seigneur... » (F. DE LANVERSIN, *Etudes*, 5 janv. 1928, *Le témoignage du sang*).

En présence du bourreau, les jeunes, à Zamora (12 sept. 1926), à Léon (3 janv. 1927), à Guadalajara (1er avril 1927) se sont distingués par la noblesse toute sainte de leur attitude : « Dans ce pays qui, le premier, le 11 nov. 1923, a commencé à bâtir un monument au Christ-Roi sur une cime de ses montagnes, de nombreux jeunes hommes ont offert au Christ mieux qu'un ex-voto de granit; ils sont morts sous les balles en criant : Vive le Christ-Roi! — « Vous, vous combattez pour un homme; moi je combats pour Dieu. Vive le Christ-Roi! » C'est le mot d'un enfant de treize ans en face des avances de soldats, qui ont remarqué son cran et veulent l'attirer à leur suite. La réponse ne se fit pas attendre, faisant un martyr de plus... Un autre enfant, de dix à douze ans, près de Guadalajara, distribue des tracts. On le saisit, on lui demande d'où viennent ces feuilles. Sous les coups, sous les fouets, le petit propagandiste reste muet, conscient de sa responsabilité et fidèle à sa consigne... Encore un garçon de quinze ans que la pitié d'un chef de détachement a voulu sauver, en l'envoyant porter un message à la ville, au moment où ses huit compagnons vont être exécutés au cimetière. Sa mission accomplie, il revient, au grand étonnement de l'officier : « Imbécile, tu n'as donc pas compris! — Oui; mais on fusille mes camarades parce qu'ils sont catholiques. Je le suis, moi aussi; je veux en être » *(ibid.)*.

Parmi tant de faits irrécusables [1], nous rappellerons l'exécution du P. Pro Juarez, S. J., d'après un rapport du P. Gabriel Picard, S. J. :

« La résistance des catholiques au gouvernement mexicain a les mêmes causes que celles qui ont fait tant de martyrs aux premiers siècles de l'ère chrétienne, en Angleterre sous Henri VIII et Elisabeth, en France au temps de la grande Révolution, et en Allemagne à l'époque du Kulturkampf. C'est le refus par l'Etat de reconnaître l'Église, et sa prétention de lui imposer des conditions d'existence contraires à sa divine constitution. En 1925, le président Calles, ancien instituteur primaire, a résolu de faire intégralement appliquer une Constitution rédigée en 1917 et qui dépasse de beaucoup dans ses exigences notre fameuse Constitution civile du clergé de 1791. Sans égard aux protestations des catholiques, il a passé brutalement aux actes : la résistance s'explique donc par le devoir impérieux d' « obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes ».

« Comme tous les persécuteurs, Calles a cru qu'il lui suffirait de frapper l'Église à la tête pour que tous se soumettent. Il a donc expulsé tous les évêques, confisqué tous les biens, emprisonné et massacré les prêtres. Tout culte a été rendu impossible. Marier, confesser, administrer sont devenus des délits punissables de mort, et la messe n'est plus célébrée qu'à la dérobée, sans servants, sans ornements, sans missel, sans calice même, et en commençant à l'offertoire pour

[1] Après avoir fait connaître au monde le courage de ces témoins du Christ, et célébré la foi des catholiques mexicains, S. S. Pie XI, en même temps qu'il dénonçait et flétrissait les silences coupables des gouvernements et de la presse, a souligné lui-même le motif du traitement infligé à ces pures victimes : « *Etenim ut incolumis Dei honor et sua conscientia consisteret, ut sua cujusque vita a fide ne dissentiret, ut cum Ecclesia catholica apostolica romana, cum Jesu Christi Vicario ejusque præscriptis cohærere ne desinerent, injurias omne genus passi sunt, exilia et vincula, indignitatesque morte ipsa atrociores; nec vitæ multorum est parcitum. Hi omnes quidem oppetiere mortem dum Christo Regi succlamabant et corona precatoria Deiparam Virginem consalutabant, fide sua suique fortitudine animi ceteris ad æmulandum proposita* » (Allocut. Consistor., 20 déc. 1926).

finir brusquement avec la communion. Mais les laïcs ont réagi ; ils se sont organisés en une Ligue de défense religieuse, et c'est cette Ligue que le gouvernement mexicain s'efforce de disqualifier aux yeux du monde entier comme une organisation de révolte contre la loi. Pour briser cette résistance, le président Calles a fait fusiller en un an cent trente-sept prêtres et cinquante jeunes gens de la Jeunesse catholique. Un seul fait montrera avec quels raffinements de cruauté : le 15 avril dernier, jour du Vendredi Saint, Juan Manuel Bonilla, ouvrier typographe de vingt-trois ans, président d'un groupe de Jeunesse catholique, était attaché à une croix et, à trois heures de l'après-midi, il y était fusillé.

« Au mois de novembre, le gouvernement saisissait avec passion l'occasion d'un attentat contre le général Obregon pour frapper un coup retentissant. Arrêtés, accusés, condamnés sur les simples affirmations du général Cruz, directeur de la police, et sans qu'on ait produit contre eux aucune preuve ni qu'on leur ait laissé la liberté de se défendre, un prêtre et trois membres de la Ligue de défense religieuse étaient hâtivement exécutés. Les accusés « ayant tout avoué », — on avait déjà dit la même chose des évêques pour justifier leur expulsion collective, — on n'avait eu que faire, prétend le gouvernement mexicain, de recourir aux formalités judiciaires. En réalité, rien n'était plus faux.

« Le P. Pro Juarez n'est pas pour moi un membre quelconque de la Compagnie de Jésus. Ancien étudiant en théologie à l'institut français d'Enghien (Belgique) où il fut ordonné prêtre en août 1925 et qu'il n'a quitté qu'au cours de l'année 1926, il a laissé parmi nous de nombreux amis, et nous n'avons cessé, depuis son retour de là-bas, de nous intéresser à ses travaux et à ses souffrances. Par la correspondance secrète qu'il entretenait sous le pseudonyme de Miguel Enghien avec ses confrères mexicains réfugiés à Woodstock (Etats-Unis), par les communications officielles des supérieurs mexicains établis à El Paso (Texas) à leurs étudiants en théologie dispersés d'Espagne en Belgique, par la *Revista Catolica* d'El Paso qui tient mensuellement le public catholique au courant des événements du Mexique, nous avons pu suivre constamment ses faits et gestes, et c'est encore sur ces documents de

première main que nous nous appuierons pour opposer aux allégations mensongères du gouvernement mexicain le démenti le plus formel.

« En présence des juges et des journalistes, dans un écrit aujourd'hui publié, devant le peloton d'exécution, les condamnés ont toujours protesté de leur innocence. Avec la dernière énergie le P. Pro, tranquille devant la mort, a nié qu'il eût été pour rien dans le complot et qu'il y ait pris aucune part. Le gouvernement le savait fort bien, mais en même temps qu'intimider les catholiques, il voulait se débarrasser d'un prêtre intrépide et des jeunes gens les plus courageux du Comité catholique de Mexico.

« A Mexico, la foule ne s'est point trompée un instant sur les mobiles du crime. Le jour des funérailles, plus de vingt mille personnes, disent nos différentes sources, saluèrent d'immenses acclamations les corps des victimes qu'elles accompagnèrent cinq kilomètres durant. Vêtue de deuil, portant en mains des fleurs, la foule priait à haute voix, et elle n'interrompait ses chants que pour pousser des cris de : « Salut aux martyrs ! Vive le Christ-Roi ! » « Jamais, de mémoire d'homme, écrit un témoin, ni peut-être dans notre histoire, la terre du Mexique n'a tremblé sous une manifestation aussi grandiose ».

« Dans une visite qu'il nous fit en juin dernier, Mgr Diaz, évêque de Tabasco et lui-même ancien élève d'Enghien, nous avait présenté le P. Pro comme une victime vouée, par son dévouement aux âmes, à une mort prochaine : cette mort, Miguel Pro l'a subie en martyr des droits de la conscience, non en conspirateur. Après avoir fait descendre sur le peloton qui allait l'abattre sa dernière bénédiction sacerdotale et demandé hautement à Dieu pardon pour ses bourreaux, il est tombé les bras en croix, comme son Maître. Et sur le corps de ses deux fils, Miguel Pro, vieillard de soixante-dix ans, n'a eu que ce mot digne des plus grands chrétiens : « Ma fille, il n'y a aucune raison de les pleurer ! »

20.

L'ECOLE DU RESPECT.

PRÉLUDES. — La leçon du *Respect* se dégage de tout le Christianisme catholique. Il fait partie de l'héritage de la Foi :

1) Les premiers, les anges fidèles nous ont instruits du respect souverain dû à *Dieu*.

2) Sur terre, Dieu même nous a donné, en la personne de son Fils, l'exemple du respect dû à l'autorité du *Père*, dans la famille.

3) Jésus-Christ, à son tour, voulant instituer sur la terre un Pouvoir spirituel pour la conduite des âmes en la personne du *Pape*, Chef de son Eglise, a imprimé profondément dans les cœurs fidèles, par son Esprit, le respect filial du Saint-Père.

En présence du Christ-Roi qu'adorent les anges, et qui couronne les saints, méditons ce sujet.

Veni, Sancte Spiritus... Ave, Maria.

1. — Dieu.

Le christianisme est une « grande école de respect ». Ce mot célèbre du protestant Guizot a toujours été justifié par les faits.

1. Il en est du respect comme de la moralité ; son étiage correspond à celui de la foi. La foi se maintient-elle, le respect persiste ; baisse-t-elle, il est entamé ; disparaît-elle, il meurt.

Et il n'en peut être autrement.

a) Le *respect*, à ne consulter que l'étymologie, c'est une *vue*, distincte et approfondie, de ce que des regards superficiels ou distraits n'aperçoivent pas : la valeur des êtres, la qua-

lité des personnes, les titres qu'elles possèdent à notre soumission, à notre vénération le cas échéant. Il y faut un regard exercé, réitéré, — *respicere;* une *considération* attentive.

L'inconsidération, la légèreté, la frivolité, qui s'arrêtent aux aspects mobiles et fugitifs des choses, se condamnent à ignorer le respect, ou à ne le professer qu'au gré de la fantaisie, et du *respectus humanus*, source permanente d'opinions sans fondement, et de réputations usurpées. De ces jugements le monde est coutumier, parce qu'il attribue aux hommes et aux choses, aux idées et aux œuvres, aux écrits et aux actes, pour l'ordinaire, un crédit tout factice; *populi videntes, et non intelligentes.* La foi n'en agit point de la sorte; elle ne saurait s'accommoder d'une estimation toute de surface, ni d'une canonisation d'emprunt.

A l'enfant de Dieu, le respect est dicté par une *considération*, par un *jugement*, dont *Dieu* même est la règle. Le christianisme donne ainsi au Respect son principal fondement, son *motif* supérieur : *Dieu présent.*

b) Le christianisme fournit au Respect ses principaux *objets*, et son *aliment* perpétuel. Le chrétien, fidèle aux inspirations divines, trouve partout à l'exercer; car il vit au milieu des choses saintes, et comme dans la rencontre permanente de Dieu. Il marche environné de personnes et de choses que Dieu s'est réservées; partout des vestiges sacrés, partout des signalements de Dieu; consécrations, bénédictions, choses et œuvres saintes...

Le monde où nous vivons est plein de ces témoignages d'en haut qui commandent le res-

pect : églises, cimetières, chapelles, croix, reliques, legs du passé, traces des saints ; on ne peut faire un pas sans se heurter à la Religion. Le temple résume tout, avec le prêtre qui l'habite ; aussi sont-ils pour l'homme, dès que l'homme abdique le respect, importuns l'un et l'autre. *Le temple l'importune, et son impiété voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.* Et l'on assiste à une sorte de frénésie et de haine, inexplicables ; à ce besoin de détruire, de mépriser, de tuer, dont les septembriseurs et les révolutionnaires ont donné le stupéfiant exemple.

Et dans l'église, ou dans les abords immédiats de l'église, à combien d'autres objets, marqués du même signe sacré, convient la même remarque. L'Écriture sainte est une école de respect, par ses formules, par ses personnages, par ses préceptes. L'histoire des saints, l'âme des saints ; la vie et la mort du Christ, le Saint des Saints ; les sublimes réalités de l'Eucharistie, si humbles dans leur forme, si augustes dans leur fond ; la dévotion à la Vierge Mère de Dieu ; écoles permanentes du respect le plus exigeant, qui ne saurait se concilier avec le sans gêne.

c) Aussi le christianisme favorise-t-il et commande-t-il de tout son pouvoir les *attitudes* du véritable respect. La feinte, pas plus que l'arrogance, ne sont compatibles avec la profession chrétienne.

L'homme est, en partie du moins, maître de ses attitudes ; il lui appartient de les mettre en harmonie ou en désaccord avec ses dispositions intérieures. Il y en a d'hypocrites, de

forcées, de formalistes, d'artificielles; on peut s'en contenter; le monde excelle dans ce jeu. Ce jeu, le christianisme ne l'admet pas. La sincérité totale est la règle du respect; la vérité en est l'âme. Qu'il y a loin de nos cérémonies liturgiques, par exemple, à un rite, à un protocole, ou à un drame, bien qu'elles en prennent tout l'aspect extérieur. Qui n'y verrait rien de plus, c'est la signification même du culte — et le sens de la messe, entre autres, — qui lui échapperait. Beau spectacle, au contraire, que celui de notre Religion, précisément parce qu'elle n'est pas qu'un spectacle. Nos cérémonies, nos « mystères », faisaient la joie naïve et pure de nos pères; elles impressionnent encore nos contemporains, par leur majesté et par leur harmonie. Rien d'emprunté ici, rien d'excessif, rien de heurté. Qu'il s'agisse des paroles ou des costumes, des chants ou des décors, partout se laisse voir la proportion, suprême convenance entre les signes et les réalités, entre les symboles et leurs objets, entre le visible et l'invisible; et à ce point de vue, quelle merveille que les sacrements! — Aussi les plus beaux arts trouvent-ils leur place dans le culte, et la religion leur fournit leurs plus heureuses inspirations.

Mais cette loi d'esthétique et de convenance, toute faite du respect le mieux entendu, a trouvé sa plus parfaite expression dans l'ordre moral, où il ne s'agit plus de rites, mais de sentiments et de vertus. Qui n'a contemplé la dignité des saints, la splendeur tranquille des visages; la lumière, la joie, la paix, qui semblent l'apanage des amis de Dieu? *D'un cœur qui t'aime, mon Dieu, qui peut*

troubler la paix?... Voyez cet homme vénérable, vieilli dans les habitudes d'une foi consciente de ses œuvres ; tout, en lui, commande le respect. *Dieu est là* [1].

2. L'exemple du Respect nous est venu de haut. Les *Anges* nous l'ont donné. Les premiers, par leur admirable fidélité, le groupe des anges soumis nous ont appris l'attitude que le Respect commande, les gestes qu'il inspire, et ceux dont il se garde. Le Chef des anges fidèles pourrait bien s'appeler, en même temps que l'archange de la force, l'*archange du Respect.*

Qu'a-t-il fait, que protester contre l'insolence systématique et impie? Au cri de l'insubordination déloyale, il a opposé la consigne du *service* respectueux ; et l'on sent, à sa devise, de quelle chaleureuse et sainte indignation est sorti son programme d'action, devenu celui de la milice fidèle. Manquer à Dieu? oublier Dieu? se passer de Dieu? désobéir à Dieu? tenir tête à Dieu? Mais qui donc est semblable à Dieu? *Quis ut Deus?*

La plus juste notion de la transcendance et du droit absolu de Dieu est impliquée dans

---

[1] Il est digne de remarque que dans la *Somme* de S. Thomas (2^a 2^{ae}), où sont analysées les Vertus et leurs annexes, le *Respect* (observantia) et l'Obéissance, sont rattachés à la vertu cardinale de Justice (comme la Religion). Les vertus annexes de la Justice y sont énumérées et étudiées dans l'ordre suivant : *Religion* (Dévotion, Prière, Sacrifice, Vœu, Serment) ; *Piété, Respect* (avec ses deux éléments ou parties) : *Dulia*, hommage et culte ; *per duliam, hominem ut aliquam portionem divini dominii participantem digna colimus veneratione* (q. 103, a. 1 et 2) ; — et *Obedientia*, (q. 104) ; — *Gratitude ; Punition* ou répression des écarts *(Vindicatio) : Vérité ; Amitié*, ou affabilité ; *Libéralité ; Equité.*

ces simples mots; ils résument à merveille toute la religion, toute la dévotion, fondée qu'elle est sur le plus profond respect de la *souveraineté divine.*

En présence du déchaînement du mauvais Esprit et de ses adeptes, le bon Esprit fait ainsi prévaloir et exécute la tâche de la créature : *le Service.* Servir est le premier et constant devoir de tout être créé; sa condition native le place dans la dépendance; et s'il est intelligent, ce ne sera que pour mieux dépendre. Ce Service est susceptible des plus belles modalités; le respect les résume. Il ne s'accommode d'aucune des lenteurs, des réserves, des lâchetés, dont certains serviteurs ont trouvé récemment le secret, et dont ils se vantent comme d'une conquête. Aussi le service de Dieu prend-il un nom plus doux : *Vous aimerez le Seigneur* (Deut., 6, 5; Mat., 22, 37). Servir sans aimer n'est guère possible; servir avec amour devient facile; et le respect n'est que la forme avenante et digne sous laquelle se manifeste le service, quand on aime; il implique et entraîne déférence, reconnaissance, joie d'obéir; et c'est pourquoi, s'il devait disparaître du monde, il le faudrait retrouver intact dans le cœur de l'enfant de Dieu, avec l'empressement et la force que nous lui voyons dans l'archange de la fidélité, premier, en date, des Serviteurs de Dieu.

2. — Le Père.

Mais Dieu a voulu être *servi,* c'est-à-dire honoré et aimé, dans les *substituts créés,* qu'il s'est donnés, à des degrés divers.

1. Nous ne saurions considérer trop attentivement ce dessein ; car comment servir Dieu en toute droiture sans nous conformer à sa volonté? *Sanctificetur nomen; adveniat regnum; fiat voluntas;* Nom, Règne, Volonté se tiennent et s'appellent ; c'est par l'exécution du *vouloir* divin que s'établit le *règne* divin ; lequel consiste dans la proclamation de ses perfections, de ses attributs, de ses droits, de son incommunicable *Nom.*

Et certes, quand on médite les motifs qui ont pu porter Dieu — Dieu l'éternelle Sagesse et l'éternelle Bonté — à en agir ainsi, à mettre entre Lui et nous maintes créatures, dont plusieurs chargées par Lui d'un mandat pour nous ou sur nous, jusqu'à sembler par là compliquer la Religion, aggraver nos charges, placer sur nos épaules un fardeau trop lourd, — on se trouve en présence des révélations les plus touchantes, et loin de s'en rapporter à des impressions accablantes, on en vient à répéter avec joie et confiance la parole du Rédempteur : Mon joug est suave, et mon fardeau léger (Mat., 11, 30). Il n'y a de joug intolérable que pour un amour-propre décidé d'avance à se soustraire au plan divin ; ce n'est pas le bon Esprit qui inspire cette conduite.

Vues de ce biais, c'est-à-dire dans la pure et loyale lumière de la foi, les obligations imposées par Dieu à l'homme, et facilitées d'ailleurs par des secours surabondants et appropriés, changent d'aspect. Puisqu'elles nous fournissent l'occasion des plus magnanimes et des plus méritoires vertus, pourquoi l'économie surnaturelle qui nous les rend possibles en

nous les commandant nous semblerait-elle déconcertante, et quelle peine pourrions-nous avoir à l'accepter, hormis la peine, fort salutaire, inhérente à la pratique de toute vertu?

Or il n'est pas difficile d'entrevoir ni d'énumérer les vertus de choix dont il s'agit ici. En se donnant pour ainsi dire, auprès des hommes, des mandataires, des messagers, des substituts, à tout le moins des ayants-droit, — envoyés, ou qualifiés (ou tolérés) par son Autorité et par sa Providence, — Dieu nous rend possibles, à son endroit, des hommages et des respects d'autant plus dignes de Lui qu'ils iront ici-bas à des commettants plus fragiles ou plus chétifs, ou peut-être plus indignes.

a) Telles sont, d'abord, *les créatures* en général. La création, avec ses lois, parfois pour nous si écrasantes; avec ses phénomènes, dont le plus grand nombre, par leur ampleur même, nous dépassent et nous heurtent; quel écran entre Dieu et nous! mais quel échelon entre nous et Dieu! Que l'on fasse aussi grande que l'on voudra la part des progrès humains, et l'admirable victoire remportée par l'intelligence et l'activité industrieuses de l'homme sur les forces de la nature, celles-ci ne seront jamais totalement captées; elles s'imposeront à nous, et, plus d'une fois, se riront de nos précautions comme de nos efforts. Maladies, ou catastrophes; secousses violentes, hors de nous; troubles inguérissables, au dedans, auront raison de nos plus prévoyants calculs, comme de nos prudences les plus avisées. Nous avons beau faire, nous ne sommes pas les plus forts.

Il doit nous suffire que Dieu soit là, invisible et présent, présidant à ces lois. Dieu n'entravera point, sauf miracle dont il connaît l'heure, cette évolution gigantesque des choses; il n'empêchera ni l'enchaînement des causes et des effets, ni leur contre-coup brutal sur nous, atomes perdus dans ces immensités peuplées d'énergies et de mystères. Il fera mieux. Sans nous dispenser de cette nécessité de vivre dans un univers où notre petitesse ajoutée à notre misère entraîne tant de calamités, il nous invitera, paternellement, à y trouver l'occasion d'un abandon plus généreux entre ses mains : façon simple, mais héroïque souvent, de servir Dieu notre Père.

b) Les *hommes*, à leur tour, ajouteront à nos périls et à nos peines.

Les hommes! étranges substituts de Dieu; fardeau intolérable, avec leurs injustices, avec leurs ignorances, avec leur sottise, avec leur haine; avec leur pente innée au mal, avec leur égoïsme invétéré et incorrigible; avec leurs engouements et leurs travers; avec leurs passions et leurs méfaits. *Homo homini lupus...* Qu'ont-ils donc respecté, de ce qui appelle invinciblement le respect : l'enfant, la femme, le vieillard, le pauvre? de laquelle des institutions indispensables à l'aménagement de la vie ou de la société humaine n'ont-ils pas fait litière? du mariage, de la fécondité, de la propriété, du savoir, de l'honneur, du pouvoir, que font-ils? A peine quelque instrument ou quelque découverte utile au progrès leur sont-ils offerts, leur premier soin est de les détourner à des fins de lucre ou de plaisir. De la

Religion surtout, de la Foi, du Christ, don parfait de Dieu à la terre, qu'ont-ils fait, les hommes?

Être obligé de vivre avec les hommes — avec ces hommes-là! — Quel tourment! — Non pas. Quelle occasion de vertus! Pour peu que, faisant retour sur nous-mêmes, nous ayons la *sincérité* de nous dire : Je ne suis pas meilleur que mes frères; pour peu que nous ayons l'*humilité* de ne nous préférer à personne, le *courage* de nous dévouer aux miséreux, aux ignorants, aux ingrats, par égard pour Celui qui, Dieu fait homme, a dit aux hommes : *Ce que vous ferez au plus petit, c'est à moi que vous le ferez;* notre sort s'embellit. Sur ce vaste champ de bataille où se donnent carrière les appétits déchaînés en luttes fratricides, des *vertus* vont éclore; et jusque parmi les laideurs des passions inassouvies, les plus beaux lys, épanouis, répandront leur parfum.

c) Le même regard de foi jeté sur *le Supérieur* légitime, nous y montrera, cachée, de par la volonté de Dieu, pour des fins adorables, *la délégation* la plus authentique de Dieu en ce monde, l'*autorité;* occasion et moyen pour nous, elle aussi — comme la créature, comme l'humanité — de *servir* Dieu notre Père, dans une foi paisible et totale. Aussi sera-ce dans les rapports de l'enfant de Dieu avec *les personnes* qui portent sur elles cette marque de l'autorité, que le respect chrétien réalisera ses plus beaux actes.

2. Et dans cet ordre d'idées, c'est l'*autorité paternelle* qui apparaît, historiquement, la première.

Aucun respect n'a été plus profondément gravé par Dieu même dans le fond de la nature humaine; et la grâce, ici, n'a qu'à perfectionner, en les ennoblissant, les sentiments que dicte la nature. L'autorité du *Père* représente la délégation divine dans sa première transmission; toute proche de Dieu, elle est primitive; et le Décalogue n'a fait que la codifier.

Aucune législation humaine n'a méconnu, aucun peuple n'a ignoré cette Autorité. On a pu l'exagérer, lui attribuer des droits exorbitants : Sparte, Rome, ont donné dans cet excès; on ne l'a point niée; l'irrespect grave, en cette matière, est contre nature.

Le pouvoir spirituel viendra plus tard; à mesure que sera mieux manifestée la lumière de la Révélation, il sera distinct, et autonome : premier d'ailleurs par son importance, et par la nature des biens qu'il a mission de procurer à l'homme (nous y réfléchirons bientôt); mais même alors, le père, la mère, resteront « sacrés », à un titre inaliénable; et l'on pourra voir, en un même jour, un père s'incliner sous la bénédiction de son fils prêtre, et celui-ci recevoir à genoux la bénédiction de son père. Rien de plus majestueux que cette bénédiction dans l'ancienne Alliance; vraiment sacerdotale, en quelque manière, elle transmettait les promesses, et Dieu la sanctionnait par ses faveurs. *Deus patris tui benedicet tibi* (Gen., 49, 25)... Par contre, le châtiment le plus sévère continue de peser sur la race de l'homme qui a manqué de respect à son père, *maledictus Chanaan* (Gen., 9, 25).

C'est que le *Père* porte au front — et la

Mère avec lui, inséparable de lui, *duo in carne una* — une triple majesté.

a) Auteur, et *principe* après Dieu, il possède « l'*autorité* », dans le sens le plus auguste et le plus touchant du mot. La vie, ce don incomparable du Créateur, l'enfant la tient de lui. Elle n'est à nous que par nos parents, *genitores* [1].

Aussi n'est-il pouvoir en ce monde qui puisse toucher à cette puissance paternelle, pour la contester ou pour l'affaiblir. La religion, loin de l'énerver, la consacre, et la défend contre les tyrannies usurpatrices des fondateurs de la cité, lesquels devraient savoir que, bien avant la cité, la famille existe...

b) Le père possède aussi, de par la Providence dont il est la vivante image, l'indiscutable autorité du *bienfait*. C'est dans la famille que l'enfant naît, grandit, s'élève, recevant, au jour le jour, cette suite de bienfaits de détail sans lesquels le bienfait initial de la vie risquerait de n'être plus qu'une tare, et un malheur.

Combien de fois la littérature a mis en scène cette torture de l'être mal né, né hors de la famille, et l'effroi qui le saisit quand il commence à sentir qu'il n'est pas comme les autres, et quand on le lui fait entendre!...

L'enfant n'est qu'un tissu de bienfaits; heure par heure, il est fait en quelque sorte des labeurs et des soucis de son père; des fatigues et des larmes de sa mère; des épreuves et des

[1] Voir plus haut, nos 7 et 8. Il fallait revenir brièvement sur ces principes, pour donner au sujet que nous traitons ici son unité.

soins dévoués de l'un et de l'autre, que rien ne remplacera jamais... Aussi la nature grave-t-elle dans le cœur du fils la reconnaissance; et la religion transforme en un respect délicat et attendri ce beau sentiment. Et il en résulte, chez les enfants au cœur bien fait, un impérieux besoin de payer de retour, le plus longtemps possible, ceux qui les ont tant aimés...

c) Le père et la mère, enfin, portent une troisième couronne, celle de l'*expérience*, et à ce titre encore, ils méritent tout respect.

Fussions-nous plus savants, mieux outillés, plus riches d'acquis, eussions-nous fait tous les progrès, ces progrès seront suspects, et nous cesserons de plaire à Dieu, si, trop sûrs de nous et de nos avantages, nous oublions le prix de la *tradition;* — non pas celle des livres, des institutions, des monuments; mais celle de *la vie*, qui les dépasse; la *tradition vivante*, moyen divinement institué pour faire passer de génération en génération les biens sacrés nécessaires à la vie morale des nouveaux arrivants. Une des plus graves erreurs qui soient, fruit d'un détestable orgueil, est d'en arriver à se croire supérieur à ses parents. Fût-on le premier de ses contemporains, eût-on fait avancer la civilisation universelle, fût-on l'artisan d'une découverte ou d'une victoire, grand homme à plusieurs titres, il est deux êtres auxquels nous serons toujours inférieurs par la place que nous occupons dans la série des hommes. Nous venons *à la suite*... Dieu l'a voulu. Venus à telle date, c'est nous qui datons; nous sommes destinés — quels que soient par ailleurs, notons-le, les progrès de

notre temps ou les nôtres — à être *formés* par ceux-là, qui sont *nos parents*. Dieu est avec eux; c'est par eux, non point par nous-mêmes, que nous connaîtrons Dieu, et que nous recevrons les aumônes fructueuses du passé; — le *passé*, ce fondement indispensable du présent et de l'avenir; cette garantie de la continuité humaine, en dehors de laquelle on peut bien imaginer rupture, révolution, anarchie, mais non pas progrès; car on ne progresse qu'en marchant sur un sol bien assis, non pas sur des nuées, ou sur des éléments instables, toujours prêts à se dérober. L'anarchie n'est pas un renouveau, un printemps, mais un rude et cruel hiver, sans lendemain : elle brise, elle ne construit pas; elle sépare et elle tue, ignorant le sens de la vie, laquelle suppose et exige le respect du passé, en la personne de ceux qui, ayant vécu, ont le droit de nous dire comment on vit, comment on doit vivre, et aussi comment on ne doit pas vivre...

Ce respect s'exprimera diversement : par l'*obéissance* simple, tranquille, et complète, au premier âge; par la *déférence*, plus tard; par le *silence* affectueux et patient; par l'*aide* effective et joyeuse, quand viennent les années, les besoins et les infirmités; toujours par l'*affection* et par l'*hommage;* toujours par une *intimité* de vie et de pensée, qui survivra, nous unissant par les liens les plus forts, plus qu'à tous nos défunts, à ces défunts privilégiés, père et mère, qui, de là-haut, continuent vis-à-vis de nous *la tâche de la famille* fondée par eux.

En vérité, ce ne sont plus là seulement des devoirs, mais des besoins pressants du cœur.

La religion intervient précisément ici, pour faire l'*éducation de ce respect.* Elle nous offre en JÉSUS le modèle achevé du respect filial et de l'obéissance, *erat subditus.* Le Respect peut-il nous être inculqué avec plus de force? L'exemple, disions-nous à propos des anges fidèles, nous en est venu de haut; peut-il venir de plus haut que du Fils de Dieu fait homme, soumis à Marie et à Joseph?

3. — Le Pape.

Mais, par une suite du même dessein providentiel dont nous venons de méditer la profonde sagesse, il existe sur la terre une *Paternité* plus haute, la Paternité des âmes.

1. Avec quel soin jaloux Jésus-Christ a couvert de sa propre autorité cette *Autorité*, — la sienne — positivement établie par Lui en ce monde. Son Eglise, il la savait menacée; par avance il la voyait destituée de l'appareil de la force, qui protège les autorités de ce monde. Aussi déclare-t-il, en s'identifiant avec ses ministres : *Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise.*

Merveilleuse invention de la Sagesse du Christ! Il pouvait — nous le disions de Dieu, disons-le du Fils de Dieu — ne laisser aucun intermédiaire entre son autorité, sacerdotale et royale, et nous ses rachetés, nous ses sujets, nous ses membres. Il a préféré fonder une Société spirituelle qui, vivant à jamais de son Esprit, continuerait son Œuvre. Notre mérite n'en sera que plus grand, d'aller à Lui par Elle; plus beau et plus désintéressé notre hommage; plus nombreuses, nos facilités; plus humaines,

nos ressources et nos sécurités. Jésus l'a pourvue de caractères qui la rendraient, pour toujours et pour tous, facilement reconnaissable. Et ces liens, entre son Eglise et Lui, il les a noués aussi étroits que possible; elle est Epouse, vivant de sa vie et le possédant en son sein, avec son Sacrifice, avec ses Sacrements, avec sa Grâce, avec son Esprit.

A ce corps vivant, il donne la plus parfaite unité, par le ministère d'un *Chef visible*. Atteindre et posséder le Christ Jésus, tout est là pour nous, car nul n'obtient Dieu que par Lui. Ce Christ survivant, nous le tenons, nous le voyons, et nous en jouissons, dans la Personne du *Pontife Romain*, sans qu'il y ait aucun espoir fondé pour nous de trouver ni l'Eglise, ni le Christ — ni la vérité, ni la voie, ni la vie, qui sont le Christ — ni Dieu enfin, par un autre organe.

Le Pape est ici-bas le Substitut de Dieu, le Vicaire du Christ. Grâce au Pontife de Rome, successeur de Pierre, fondement visible de l'Eglise, comme le Christ en est le fondement invisible, l'Eglise n'est plus seulement un corps bien organisé; elle est, pour nous, un Christ *vivant*, *agissant*, *saisissable* pour nos yeux, pour nos mains, pour nos oreilles, pour notre cœur; — pour notre Respect enfin — non plus seulement dans le corps universel des Pasteurs à l'état dispersé, mais dans un centre, dans un homme, en qui se résument, pour nous — faveur insigne — tout le Sacerdoce, tout le Magistère, tout le Pastorat de Jésus-Christ.

On a tout fait pour diminuer la portée des investitures par lesquelles Jésus-Christ nous a mis en présence de *ce fait*, expression de sa

volonté; il fallait s'y attendre. Mais rien n'a prévalu, rien ne prévaudra. Le Pape est, pour nous, le Christ tangible. Le Concile du Vatican a projeté sur cette doctrine trop de splendeurs pour qu'il y ait lieu de tout rappeler ici. Le Pape sera un homme parmi les hommes, *Pontifex ex hominibus assumptus;* mais plus qu'un homme et plus haut placé que tous les hommes ensemble, par la Majesté de Jésus-Christ dont il est revêtu, *pro hominibus constituitur. Super hanc petram ædificabo. Pasce, pasce.*

Dieu nous donne son Fils; Jésus nous donne l'Eglise; mais l'Eglise, c'est le Pape; sans lui, elle s'effondrerait. Sainteté, Enseignement, Sacrements, Discipline; foi, mœurs, et salut des âmes, tout dans l'ordre de Providence où Dieu nous a placés est sous la dépendance intime et sacrée de cet Homme. *Tu es Petrus.*

Il est bon d'y réfléchir, dans les heures difficiles que nous vivons, tandis que le mauvais Esprit, fauteur de la première révolte, déchaîne autour de nous une conspiration de mensonge et de haine, contre le Seigneur et contre son Christ, contre le Christ et contre son Elu.

Prérogatives, *Bienfaits*, *Epreuves* du Pontificat suprême, tout doit aviver et porter au plus haut point, vis-à-vis du Saint Père, notre *filial respect.*

2. Jamais nous ne l'oublierons, c'est dans le *Sacerdoce* même de Jésus-Christ que la Royauté ou la Souveraineté de Jésus-Christ plonge en quelque sorte ses racines; et c'est ce qui, indépendamment de la dignité personnelle incommunicable de Fils de Dieu, confère à l'enseignement du Christ, aux commandements du

Christ, un caractère absolument et essentiellement sacré; comme aussi à la délégation dont il investit ses mandataires, pour la Rédemption du monde. Il est *Prêtre*, à jamais; Roi, parce que Rédempteur, et pour que le monde soit sauvé.

Proportion gardée, il en va de même des *prérogatives pontificales;* il les faut apercevoir, d'abord, dans le rayonnement du *Sacerdoce* éternel du Christ, d'où elles tirent leur raison d'être, et de qui elles prennent leur cachet distinctif. Rien ne saurait être en ce monde, plus authentiquement *Saint* et *Sacré*. Le Pape est souverain *Pontife*. Tout le trésor du Sacerdoce est en lui. Le Sacerdoce se tarirait sans lui; il en possède la *plénitude*, dérivée du Christ; et il en est l'âme; véritable trésorier des choses saintes, intendant de la Grâce, par le Sacrifice et par les Sacrements, dont la vitalité vient du Christ Rédempteur, mais ne vient à nous que dans l'Unité. Energies et pouvoirs, magistère et juridiction, impliquent le Sacerdoce, et s'y appuient. L'*Ordre* est là, avec la *Hiérarchie*, dont le Pape occupe le sommet, et qui ne se tient que par lui; l'*Ordre* est là, vivifiant tout, et donnant au pouvoir d'enseigner, comme au pouvoir de régir, leur vrai sens et leur solide fondement; l'*Ordre* est là, avec l'Eucharistie Sacrifice et Sacrement, source jaillissante de rédemption, vie profonde de l'Eglise, aliment de la sainteté catholique. L'Ordre nous vient du *Pape*... A quoi bon professer quelque respect pour le *prêtre*, si tout notre respect religieux ne va pas, d'un élan magnifique, au *Souverain Prêtre*, sans qui sur terre nul n'est prêtre?

A lui aussi la plénitude du *Magistère*, et la plénitude de l'*Autorité* comme nous venons de le faire entendre. Il est Pontife pour *enseigner ;* Pontife pour *gouverner*. Et dans l'exercice de l'une comme de l'autre de ces royales prérogatives, il n'a de juge que du côté du ciel.

Enseignement, gouvernement, deux fonctions pontificales qui doivent être distinguées avec soin l'une de l'autre, car leur objet propre diffère; mais aussi, formellement reconnues toutes deux par tout fidèle soucieux de *respecter* le Vicaire du Christ. A l'un et à l'autre de ces pouvoirs sacrés, d'instruire, et de régir le troupeau du Christ, correspond de notre part la double obligation d'*adhérer* et d'*obéir* [1].

a) *Adhérer*, quand le Vicaire du Christ *enseigne*. Il enseigne, infailliblement, en matière de foi et de mœurs, et nous sommes tenus alors à l'assentiment de foi. Il enseigne aussi, sans définir *ex cathedra*, par un magistère ordinaire, et par les organes de son choix; et toujours, la soumission de l'esprit est due à ces leçons [2].

b) *Obéir*, quand il gouverne les volontés chrétiennes, en vertu de sa *juridiction* universelle, plénière et immédiate, de Pasteur des pasteurs et des fidèles. Et là encore, l'assistance divine lui est accordée pour le préserver de nous prescrire jamais le mal ou le péché. Hors de là, ses décisions, ses décrets, pourront n'être ni toujours les plus sages ni toujours les plus opportuns ; mais notre devoir d'obéir reste le même. Telle est la beauté propre de l'obéissance chrétienne ; elle voit Dieu,

[1] Sur ces points de doctrine théologique, il ne se peut rien de mieux pensé ni de mieux écrit, ce semble, que l'article du P. Y. DE LA BRIÈRE dans les *Etudes* du 20 janvier 1927. Voir plus loin aux LECTURES.

[2] Toutes les explications désirables, sur les cas particuliers qui peuvent se présenter, et sur le degré d'assentiment requis, nos lecteurs les trouveront dans l'ouvrage du P. CHOUPIN, *Valeur des décisions du Saint-Siège* (Beauchesne).

et s'en rapporte à Dieu, de tout. Il s'en faut que pour être tenus d'obéir, nous devions avoir nous-mêmes l'évidence ou même seulement l'assurance que le supérieur légitime ne se méprend pas; qu'il agit sans passion; qu'il s'est fait éclairer; posant en ce cas nous-mêmes les conditions et les limites de notre obéissance, nous n'obéirions qu'à nous-mêmes, et la volonté de Dieu intimée par le commandement du Supérieur — ce sacrement si beau — ne serait plus notre motif d'obéir.

Principes qui s'appliquent d'abord en matières strictement religieuses : c'est le pouvoir *directif*; mais aussi avec les tempéraments nécessaires, aux matières dans lesquelles est impliqué un intérêt moral ou religieux, et alors, suivant le plus ou moins de connexion de ces matières avec la religion, s'exerce un double pouvoir pontifical : — *directif* d'une part, quand le Pape, sans commander, recommande une attitude qu'il estime, lui, la plus utile pour assurer des avantages spirituels importants; on se soumettra, dans ce cas, par devoir de prudence et de déférence; — *préceptif* de l'autre (et c'est le pouvoir *indirect*) quand les matières traitées sont telles que l'avenir de la foi ou le bon état des consciences s'y trouvent étroitement engagés.

Et par exemple, il va de soi que si la *politique* relève par définition du pouvoir civil, il y a mille façons de la comprendre et de la traiter; l'homme pourra donc l'organiser ou la traiter avec des principes faux, selon des maximes immorales, par des moyens violents; par des lois contraires aux lois du Christ, comme au Mexique; ou en vertu de ce principe que l'Etat est indépendant du pouvoir spirituel, et dans ce cas il ira à l'encontre des enseignements les plus graves de l'Eglise. Il y a donc des manières d'aménager la Cité et de pratiquer la Politique, sur lesquelles l'Eglise a le droit de porter son jugement. Qui le fera, sinon le Vicaire de Jésus-Christ?

L'*obéissance* est ici la seule ressource; elle est aussi la seule grandeur. Elle peut n'aller pas sans sacrifices; ces sacrifices seront méritoires et divinement récompensés.

Il faut, pour adopter cette attitude, faire abstraction courageuse des contingences, comme

des apparences ; se réfugier dans une foi robuste, en laissant au Christ le soin d'aider son Vicaire, et de le juger ; pratiquer en somme l'obéissance dite très improprement « aveugle », — aveugle sur les raisons de raisonner, mais clairvoyante sur la raison majeure et sainte d'obéir : bref, entrer résolument dans la vénération religieuse.

3. Le *sens catholique* a fortement saisi, dès les origines, cette vérité et ce devoir. L'Eglise universelle est allée au Pape dans les difficultés qui surgissaient, sans jamais laisser au jugement individuel le droit d'échapper à cette direction, ou de dédaigner ce contrôle. Grâce à un secret instinct, qu'on s'efforcerait en vain d'expliquer par les seules causes naturelles, l'Eglise, en dépit des passions, acharnées à énerver sa vigueur, a toujours éliminé les germes d'insubordination, que porte en soi toute société humaine. L'obéissance loyale et confiante est devenue, de bonne heure, et n'a cessé d'être le criterium de l'orthodoxie, et, pour le fidèle, la garantie sûre d'union au Christ. Et le *sentiment filial* a pris le pas sur la réserve hautaine. Toutes les nuances du respect, comme il arrive au sein d'une famille profondément unie, se sont fait jour dans la famille catholique, à l'égard du *Père* le plus digne d'être écouté, entouré, aimé.

Et quoi de moins gratuit ! Ne suffit-il pas au fils de l'Eglise de se rappeler l'assistance spéciale promise par Jésus-Christ à son lieutenant sur terre ; la proximité du Pape avec Dieu, par la sublimité de ses fonctions, et par les grâces d'état les plus adaptées à ses hautes charges : la prudence, le savoir, la sainteté du

Pontife que Dieu, par une élection légitime, a préposé à ce ministère; les vastes perspectives dont jouit le Père universel des âmes du haut de son poste d'observation, le plus élevé du monde, où retentissent les échos de l'univers, mais où les passions humaines essaieraient en vain d'entrer, combattues qu'elles y sont par la foi intrépide et par l'insigne piété; enfin, la sagesse des conseils dont s'entoure volontiers, mais en Chef, le Chef de l'Eglise, plus conscient que personne de ses immenses responsabilités?

Pour insister sur « les abus possibles », et pour s'en faire une arme contre la plus bienfaisante des tutelles, il faut céder à tout autre esprit qu'à l'*esprit catholique*. Les abus ont existé, çà et là, et ils demeurent possibles. Mais seul un « excès d'audace » peut songer à faire, de sang-froid, l'application de cette notion théorique à un cas concret et actuel. « Abus possible », soit; mais à qui appartient-il d'en décider, et de nous le faire savoir? Qui sera l'homme, le publiciste, le chef d'école, le théologien, l'homme d'État, chargé de cette mission? Qui sommes-nous, mon Dieu, et où donc sommes-nous, dans la taupinière où nous nous agitons, pour parler du Chef de l'Église à bouche ouverte, et pour critiquer, en connaisseurs, en juges compétents et qualifiés, ses paroles les plus réfléchies, ses actes les plus solennels? S'effraie qui voudra d'un pouvoir que, d'un point de vue rationaliste ou païen, il estimerait discrétionnaire. Nous savons, nous, à qui nous croyons; nous savons à qui le Christ a confié ses intérêts et son œuvre; et nous avons foi en sa Providence, qui corrige et sup-

plée, où il faut, l'ouvrage de ses Vicaires. L'*esprit catholique*, à l'école et sous le souffle de l'Esprit-Saint, dédaigne les vaines défiances; repousse avec dégoût les puériles objections des pamphlétaires; écarte d'un geste ferme les représailles de l'amour-propre irrité; s'empare avec joie du *fait divin* qui lui est offert en la personne du Pape régnant; se *réjouit* de voir et d'aimer le Christ en Lui; et, répudiant avec indignation, comme une injure à Jésus-Christ même, toutes les formes d'opposition quel qu'en soit le prétexte, s'applique à toutes les formes du *Respect*, soumission, bienveillance, affection dévouée, prière assidue, désir ardent de faciliter, au Père de la famille des âmes, un gouvernement toujours chargé de soucis; fidélité, enfin, filiale fidélité, comme celle dont le noble passé catholique nous a légué l'héritage.

Et certes, quand le fils de l'Église se remet en mémoire les *services* de premier ordre rendus au monde par la lignée des Papes, quand il énumère les bienfaits reçus, quand il revoit en esprit les hérésies combattues, les passions refoulées, les potentats vaincus, l'enfer repoussé vingt fois malgré les assauts les plus terribles, l'Église enfin toujours debout, et le Pape immortel; comment se défendrait-il de la reconnaissance et du respect? Quel pouvoir sur terre a mieux mérité des hommes? Quelle paternité en ce monde a répandu plus de lumière et plus d'amour? La Chrétienté tressaille à ce souvenir; tant de grandeur et tant de bonté unies l'émeuvent; et devant cette continuité sublime et bienfaisante, le besoin qui la tourmente n'est pas de mesurer parcimonieusement sa soumission à l'héritier de tant de

gloires ; mais plutôt d'aller aussi loin que possible, et de grand cœur, et par le sacrifice de toute préférence personnelle — généreux et fier souci ! — dans la voie ouverte au monde croyant par le geste pastoral du Saint-Père. Le *culte pour le Pape* devient alors, entre catholiques, une consigne sacrée.

Faut-il l'ajouter, les *épreuves* subies par ce Père des âmes — hélas ! manquent-elles jamais ? — le traitement injuste dont il est l'objet, les souffrances qu'il endure de la part de fils ingrats ou rebelles, coutumiers de l'injure, colorent d'une dernière et plus tendre nuance le *sentiment filial*, déjà si fort. Alors, la Catholicité se lève, indignée, punit le soufflet, et s'enrôle, pour libérer le Pape, captif ou maltraité.

Le *sentiment filial* tel que nous venons de l'analyser, c'est la fleur du respect catholique, c'est la parure de notre orthodoxie [1]. De la pureté, de l'intensité, et de la fierté de ce Respect dépend la force même du lien qui nous fait Un, dans la diversité des races et des peuples, au sein de l'Église une. En vain se flatterait-on de vivre dans l'unité du Christ ; cette unité organique et vitale, dont la Grâce est le principe, dont l'*Esprit de Jésus* est le moteur caché, a pour condition l'union indissoluble, et toute formelle, au siège de Pierre. Que ce lien se relâche, l'Unité est compromise ; il y a fissure, il y a fêlure ; et le Christ même est meurtri. Il y a grave dommage aussi, et grande pitié : non pas seulement, par les suites

[1] Et la virginité de l'âme. *Virginitas carnis, corpus integrum ; virginitas animæ, fides incorrupta* (SAINT AUGUSTIN, *in Psalm.* 147, n. 10).

extérieures qu'entraînent toujours pareilles attitudes, — imprudences et impudences, propos déplacés et gestes faux; mais par les dégradations du dedans : c'est la conscience qui se trouve blessée, blessée bientôt par la *faute grave*, blessée à mort.

Il est d'autant plus urgent, pour nous, de veiller jalousement sur l'intégrité de notre *Respect* que, toujours, nous sommes « donnés en spectacle au monde et à l'enfer ». L'irréligion, qui nous guette; le Laïcisme, qui nous observe, et à qui d'âpres rancunes donnent des yeux de lynx! la Presse impie enfin, qui fait métier de nous honnir, se plaisent à nous dire « divisés », au sein d'un catholicisme dont nous aimons à faire sonner haut l'unité. Le monde devrait savoir qu'on se peut targuer de catholicisme sans en avoir l'*esprit;* et que, parmi les contradictions dont le Christ est l'éternel objet, celles qu'il éprouve de la part des *mauvais chrétiens* ne sont pas les moindres [1]. Mais pourquoi laisserions-nous à nos ennemis l'apparence même d'un prétexte à nous accuser?

Il n'y a de catholicisme que par la plus étroite union avec Jésus-Christ, moyennant le sacrement visible de l'Unité, qui est Pierre, en la personne de son successeur actuel.

Voici donc le moment des RÉSOLUTIONS à prendre, inspirées par le *Respect :* — résolution de prier chaque jour, spécialement, pour le Pape; — de répandre son image; — de publier Tracts, Affiches, Ouvrages, qui le feront aimer; — de prêcher sur ses prérogatives; de

[1] Voir BOSSUET, *Elévations*, XVIII, 18. *Contradictions dans l'Eglise par les péchés des fidèles.*

secouer l'ignorance, grossière encore en maint endroit sur ce chapitre capital du Traité de l'Église; — de tenir tête, par les conversations, par les écrits, et par les actes, à l'*esprit mauvais* qui souffle; — de souffrir enfin, pour la cause du Pape, puisqu'il faut aujourd'hui souffrir pour le défendre.

Dans cette lutte, — lutte d'hier, lutte d'aujourd'hui — entre l'*esprit du Christ* et l'*esprit de Satan*, dont le monde est le théâtre, c'est l'Esprit de Jésus qui l'emportera, inspirant la soumission, et commandant le Respect. L'humilité prévaudra sur l'orgueil. Cette *Grâce à demander*, demandons-la, par la protection des Saints Papes; par l'assistance des Saints de France, qui, de Geneviève au curé d'Ars, de Jeanne d'Arc à la petite Thérèse, de saint Louis au roi martyr, nous ont appris, non pas les subtilités de la Chicane, mais les magnanimités de l'Obéissance [1].

---

[1] Consulter et conseiller, sur ce même sujet, les brochures ou documents suivants : GALTIER, S. J., *Notre Saint Père le Pape* (Apost. de la Prière); — G. PALAU, *La catholique d'action*, 1927, réplique féminine de l'ouvrage : *Le catholique d'action* (Ap. de la Prière); — le P. FABER, *De la dévotion au Pape*, 11e édit. 1927 (Téqui) : « A chaque époque comme à chaque vocation, la grâce n'est donnée qu'à certaines conditions. Dans les époques où Dieu permet que son Église soit attaquée dans la personne de son Chef visible, l'œuvre du Saint-Siège doit être regardée comme une condition implicite de tout progrès dans la grâce » (p. 21). — Mgr CHAUVIN, évêque d'Evreux, *Du Pape, de son rôle dans l'Eglise, du respect et de l'obéissance que les catholiques lui doivent* (Bloud, 1927); — A. BESSIÈRES, *Pour le Pape*, 1927 (Edit. Spes), où sont cités les plus authentiques témoins de la fidélité catholique au Vicaire de Jésus-Christ : saint François de Sales, Bossuet, Bourdaloue, Joseph de Maistre, Louis Veuillot, Montalembert, Lacordaire, etc. — Voir aussi *Sur les pas de Jésus*, 2e série : *Tu es Pierre* : I. Primauté; II. Primauté romaine; III. Nos devoirs.

LECTURES.

Mgr L. PAULOT. — *L'Esprit de Sagesse.* — Desclée, 1926.

Après avoir exposé le double objet du sens catholique : foi et discipline, et les nuances diverses qu'il comporte dans ce double domaine (p. 107 à 110), l'auteur montre comment on cultive, « en l'appliquant à l'intégrité de son objet », cet instinct céleste :

« Le premier travail, d'ordre négatif, mais indispensable, consiste dans le renoncement formel à son propre sens...

« L'esprit moderne oppose au principe d'autorité la *conscience* et le sens individuel. S'il est vrai que le sens catholique se confond de quelque manière avec le sens commun, il faut en déduire que le sens propre est diamétralement opposé au sens de l'Église. S. Paul condamne « celui qui est vainement enflé de son propre sens charnel et ne se rattache point à la tête » (Col., 2, 18). Être attaché à son sens, c'est être détaché de la tête qui est le Chef de l'Église, comme un membre détaché du corps. Si l'on veut tenir à la tête, il faut renoncer à ce sens individuel que l'Écriture stigmatise du mot effrayant et juste : le sens réprouvé (Rom., 1, 28)...

« L'œuvre positive à construire est l'amour de l'Église et de son Chef. Que notre instinct filial nous incline à prêter l'oreille à la grave parole d'Isaïe : « Ecoutez-moi, vous qui poursuivez ce qui est juste et recherchez le Seigneur : faites attention à la pierre d'où vous avez été taillés, à la carrière souterraine d'où vous avez été extraits ; faites attention à Abraham votre père, et à Sara qui vous a enfantés » (Is., 51, 1).

« Le jour où vous êtes né de l'eau et du Saint-Esprit, vous êtes devenu l'enfant de l'Église. L'Église, Sara, est votre Mère. Regardez l'Église. Ce doit être votre premier mouvement instinctif d'enfant. Que ce soit aussi le second, délibéré, voulu : regardez Abraham, votre Père, le Chef de qui vous dépendez et qui s'appelle le Pape, c'est-à-dire le Père.

« Il faut aimer le Pape.

« Quand on aime une personne, on cherche à se conformer en tout à ses pensées, à l'exécution de ses volontés, à aller au-devant de ses désirs... Quand on aime le Pape, on ne discute pas sur ce qu'il ordonne ou exige, ni jusqu'où doit aller l'obéissance, ni en quelles choses on doit obéir ; quand on aime le Pape, on ne dit pas qu'il n'a pas parlé assez clairement, comme s'il était obligé de redire à l'oreille de chacun la volonté qu'il a tant de fois exprimée, non seulement de vive voix, mais par des lettres et d'autres documents publics ; on ne met pas en doute ses ordres, sous le prétexte, familier à ceux qui ne veulent pas obéir, que ce n'est pas le Pape qui commande, mais son entourage ; on ne limite pas le terrain sur lequel il peut et doit exercer son autorité ; on ne préfère pas à l'autorité du Pape celle d'autres personnes, si doctes soient-elles, qui ne pensent pas comme le Pape ; car ces personnes, si elles sont doctes, ne sont pas saintes, parce que ce qui est saint ne peut pas être d'un autre avis que le Pape » (Pie X, Allocut. aux membres de l'Union Apostolique, 18 nov. 1912).

« Pascal disait : « Le Pape est le premier ». Qu'il soit le premier dans nos affections. S. François de Sales, glanant dans les textes des Saints Pères et des Conciles, va jusqu'à compter 43 titres différents décernés au Pape par l'antiquité chrétienne pour exprimer l'étendue de ses prérogatives. Retenons celui dont le gratifie le concile de Chalcédoine ; le Souverain Pontife est le *Père des Pères*. Qu'il soit pour nous le Père entre tous, non seulement le Docteur de qui l'on attend la lumière, mais le Père véritable à qui l'on a voué un culte filial. Car eussions-nous, comme dit l'Apôtre, dix mille pédagogues, nous n'avons pas beaucoup de pères, un seul nous ayant engendrés dans le Christ par l'Évangile.

« De la véritable piété filiale sortira l'obéissance parfaite. Le Pape aimé sera parfaitement obéi... » (p. 112).

Gabriel Brunhes. — *Christianisme et Catholicisme*. — Beauchesne.

Dans le chapitre qui termine (sous ce titre : *L'Eglise catholique et le retour à l'Unité*) cet important ouvrage, notons ces lignes sur la participation *vitale* des fidèles

à l'Unité de l'Église, par l'attachement étroit au Magistère visible :

« C'est donc parce qu'ils sont unis visiblement à la hiérarchie que les fidèles participent au même Esprit de vérité et de sainteté et ne sont qu'un cœur et qu'une âme. Mais en retour, c'est parce que l'Esprit-Saint les lie intérieurement entre eux, leur fait aimer l'unité, qu'Il les rend capables, malgré les révoltes de l'individualisme, d'adhérer étroitement au magistère et d'obéir à leurs pasteurs. Tel est, peut-on dire, le mystère de l'unité catholique. Il faut l'avoir pénétré pour comprendre vraiment ce qu'est l'Église aux yeux d'un catholique, et pour juger sainement l'obéissance docile que ses fidèles professent à son égard.

« Voici une personnalité vigoureuse et indépendante, un Lacordaire par exemple. Dans son désir de réconcilier l'Église avec les hommes de son temps, il se laisse entraîner à telles affirmations plus ou moins aventureuses ou inexactes. L'autorité suprême intervient, faisant le départ entre les intentions, qu'elle ne prétend pas juger, et les idées, et parmi celles-ci, entre les vérités et les erreurs, condamnant sans merci tout ce qui est incompatible avec sa doctrine. Ou encore la papauté, jugeant souverainement des intérêts de l'Église, donne à l'épiscopat tout entier d'un pays, comme l'a fait Pie X à l'égard de la loi de Séparation française, telle direction pratique, qui n'avait pas jusque-là rallié l'unanimité des esprits. Dans un cas comme dans l'autre, le vrai catholique n'hésite pas, il se soumet aux sentences et aux décisions de l'autorité.

« Pour ceux du dehors, il s'abaisse, il fait une démarche indigne d'un homme de cœur, d'une personnalité consciente de sa valeur ; bien plus, on l'accuse de sacrifier sa conscience à une discipline extérieure. En jugeant ainsi, nos adversaires ou nos frères séparés montrent qu'ils n'ont compris ni le prix de l'unité, ni les garanties de vérité qu'elle assure, ni le principe divin qui la réalise en l'Église.

« Le fidèle catholique, quelle que soit la souffrance intime qu'il puisse endurer en sacrifiant les vues de son esprit ou ses préférences pratiques, sait que le sacrifice apparent de son individualité à l'unité catho-

lique comporte en réalité un gain assuré; il se sait libéré de la partialité involontaire de ses opinions individuelles. L'histoire du passé lui garantirait au besoin d'une façon en quelque sorte expérimentale l'instinct supérieur qui guide l'Église, non moins que la stérilité et la malfaisance des hérésies et des schismes. Et sa foi lui donne la certitude que demeurer uni au Corps mystique du Christ, c'est rester en communion avec le Christ et avec Dieu. La vue surnaturelle des réalités invisibles, de l'âme de l'Église qu'est l'Esprit-Saint, lui donne l'assurance que, bien loin de se diminuer, il se grandit en réalité, puisqu'en s'attachant à la communion de ses frères, il s'accorde sûrement aux pensées et aux vouloirs divins.

« Le contraste entre les sentiments spontanés des fidèles et de ceux du dehors, touchant les sacrifices que réclame et justifie l'unité catholique, sollicite la reflexion de tous, et nous amène à mieux saisir la conception catholique de l'unité... » (p. 433).

Yves DE LA BRIÈRE. — *L'autorité pontificale. Les diverses modalités de son action.* — Etudes (20 janvier 1927).

Cet article complète, à sa manière, une étude du même savant auteur parue dans le Dictionnaire Apologétique sous ce titre : *Pouvoir pontifical dans l'ordre temporel* (fasc. XIX, p. 94). Tout est dit là, sur ce grave sujet, avec clarté, sérénité, autorité. — Nous citons un passage de l'article des *Etudes*, sur le Principe d'autorité :

« Qu'adviendrait-il si la possibilité d'une erreur dans le commandement devait engendrer, chez les subordonnés, le droit de désobéir ou de décider eux-mêmes quand le commandement obligera leur conscience ou quand il ne l'obligera pas? Le remède serait pire encore que le mal. Il n'y aurait plus de principe d'autorité. La raison d'être essentielle et le bienfait capital du principe d'autorité sont de procurer l'ordre et la convergence des efforts vers un but commun, en désignant un chef qui ait qualité régulière et légitime pour décider, pour commander. Ainsi sera exclue l'anarchie des initiatives et des volontés. Ainsi sera utilement

réalisée l'unité, la communauté d'action dans la vie des sociétés, spirituelles ou temporelles. Mais le principe d'autorité, pour ne pas devenir illusoire, réclame impérieusement que le chef soit présumé avoir raison, que sa volonté légalement exprimée soit reconnue comme devant prévaloir et comme ayant force de loi. Sans doute, le chef peut se tromper quelquefois. Mais les subordonnés le peuvent aussi, et beaucoup plus encore. Accorder aux subordonnés le droit de désobéir parce que le commandement leur paraît donné à tort, c'est dénouer le lien hiérarchique qui protège l'existence même de la communauté sociale. Le chef, ayant autorité et responsabilité, doit être considéré comme étant dans son droit et comme édictant la règle que les subordonnés sont tenus de suivre loyalement par discipline et par obéissance. L'immunité reconnue à la fantaisie individuelle de chaque particulier serait un désordre beaucoup plus funeste que l'erreur possible du dépositaire de l'autorité dans tel ou tel de ses commandements.

« Cette conception de l'ordre hiérarchique s'impose, à l'intérieur de la communauté séculière, au nom des exigences naturelles et providentielles du bien commun temporel. A plus forte raison s'imposera-t-elle, à l'intérieur de la société spirituelle, au nom des exigences surnaturelles et religieuses du bien commun de l'Église, en faveur du droit légitime de décider et de commander dont le Pontife suprême est redevable à l'investiture positive du Christ.

« Nous nous garderons d'oublier que le devoir d'obéir aux autorités humaines, fussent les plus légitimes et les plus sacrées, aura toujours pour limite certaine les obligations claires et impératives de l'ordre divin lui-même. Néanmoins, cette doctrine du droit de résistance à des prescriptions manifestement abusives et injustes, qui trouve parfois tant d'applications dans le domaine de la société temporelle, demeure communément en dehors de toutes les perspectives réelles, discernables dans le domaine de la société spirituelle. On ne peut guère, en effet, dans les conditions actuelles, envisager sérieusement l'hypothèse exorbitante et saugrenue où l'autorité religieuse nous prescrirait de commettre un péché manifeste : abus qui réclamerait,

de notre part, le refus positif d'obéissance. On ne peut guère, s'il s'agit des matières spirituelles, où s'exerce normalement et habituellement l'autorité de la puissance ecclésiastique, recourir à la théorie de l'abus et de l'usurpation de pouvoir, puisque la détermination même des justes limites du domaine religieux appartient à la compétence doctrinale de l'Église. Seule la rencontre de la puissance ecclésiastique et de la puissance séculière pourra, en certains cas, nous allons le voir, engendrer certaines difficultés particulières. Mais, tout au moins, dans la zone propre et distinctive de l'autorité religieuse, les perspectives de juste opposition à « Sa Majesté la Loi », qu'il nous faut aujourd'hui étudier avec tant de soin lorsqu'il s'agit de l'autorité séculière et d'une législation jacobine, doivent être considérées comme pratiquement irréalisables et moralement impossibles.

La seule hypothèse vraisemblable est celle d'une décision ou prescription religieuse qui, sans contrevenir aux règles objectives et certaines de l'ordre moral, peut nous paraître douloureuse, dommageable et malencontreuse. Il nous semble alors que l'autorité spirituelle commet une erreur. Si durs que puissent être les sacrifices imposés à des consciences croyantes, la réponse de la doctrine théologique n'est ni obscure ni douteuse. Bien que le pouvoir ecclésiastique puisse se tromper, il a le droit d'exiger l'obéissance à ses préceptes : en vertu des justes et salutaires prérogatives du principe d'autorité, c'est lui qui est présumé avoir raison, conformément à l'ordre général et à l'intérêt supérieur de la communauté spirituelle. Le croyant obéira méritoirement, par esprit de discipline, par esprit de foi. Il obéira, non parce que l'infaillibilité de l'Église est en cause, mais parce qu'il reconnaît au Pontife romain le droit de lui imposer des prescriptions et des sacrifices de caractère religieux au nom de considérations morales dont le Pape est le juge suprême. C'est, en pareil cas, l'exercice le plus émouvant et le plus douloureux de l'obédience hiérarchique dans le catholicisme. Qui dira les rémunérations mystérieuses que comporte cette oblation magnanime dans le monde moral et spirituel, dans la vie invisible des âmes et dans la cité des saints? »

Mgr RUCH, évêque de Strasbourg. — *Fidélité au Vicaire de Jésus-Christ.*

« Tel est bien le nom du Pape. Notre-Seigneur a fondé le christianisme ; or, le Christ lui-même l'a déclaré, son Eglise est *bâtie sur Pierre*, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Au divin Sauveur il appartient d'ouvrir ou de fermer les portes du ciel, et il a confié non seulement au collège des douze, mais aussi à Pierre seul le pouvoir *de lier ou de délier*. Si Celui qui ne meurt pas et ne chancelle jamais a qualité pour affermir tous les chrétiens dans la vérité, il a prié pour le chef des apôtres, afin que *sa foi ne défaille pas*, et il peut ainsi lui donner *mission de confirmer ses frères*. C'est un des derniers mots qu'il ait dits à l'humanité. Bon et unique Pasteur, il a fait connaître, avant de quitter le monde, sa volonté de *paître* par Pierre *ses agneaux*, c'est-à-dire tous les fidèles ; *ses brebis*, en d'autres termes, tous ceux, évêques ou prêtres, qui donnent la vie spirituelle aux baptisés. Nul doute, le premier Pape et ses successeurs sont bien à la lettre les Vicaires de Jésus-Christ.

Or, Notre-Seigneur est non seulement un chef, mais la *Voie*. Un guide peut ne pas découvrir son chemin. La route arrive toujours au terme qui lui est assigné. Tout catholique désireux d'atteindre le but suprême de son activité, sa destinée surnaturelle, est obligé de suivre le chemin qui conduit à la fin dernière : il doit obéir à la direction morale et religieuse que lui impose au nom de la vraie *Voie*, de la *Voie* divine, le Vicaire de Jésus-Christ.

Notre-Seigneur est aussi la *Vérité*. Un maître peut ne pas tout savoir et se tromper. Infaillible est la vérité. Toutes les fois que le Souverain Pontife, en qualité de chef spirituel des fidèles, enseigne une doctrine morale ou religieuse, il est le représentant de l'Homme-Dieu. Parfois il donne à sa parole la force d'une définition, et alors elle est infaillible. Mais alors même que le Pape ne juge pas opportun d'user de ce droit, il n'est pas un seul cas où, lorsqu'en qualité de chef religieux des fidèles, il affirme ou il nie, il approuve ou il condamne, les catholiques ont le droit de répondre par d'insolents refus d'obéissance ou de respect à celui qui est le Vicaire de Jésus-Christ.

Enfin, Notre-Seigneur est la *Vie* de nos âmes, il l'est de mille manières. Il l'est surtout par les sacrements, par le baptême qui nous donne l'existence surnaturelle, par la pénitence qui la restitue ou la restaure, il l'est par l'Eucharistie plus encore, puisqu'après la communion *ce n'est plus nous qui vivons, c'est Jésus qui vit en nous*. Or, si un catholique commet une faute grave de désobéissance au Pape, il perd l'existence surnaturelle, et il lui est impossible de la retrouver par l'absolution aussi longtemps qu'il s'obstine dans sa révolte. Il s'interdit donc la possibilité de recevoir la nourriture de son âme à la Table sainte. Pour le catholique, pas de vie divine s'il refuse de se soumettre au Vicaire de Jésus-Christ.

Les fidèles, les bons, se gardent donc avec le plus grand soin de commettre pareille faute. Vieillards vénérables aussi bien que petits enfants, génies les plus fameux comme les fidèles les moins instruits, têtes couronnées ou esclaves, saints et confesseurs de la foi plus encore peut-être que les pécheurs repentants, tous s'inclinent avec le plus profond respect aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Devant un homme, quelles que soient sa puissance ou sa fortune, ses menaces ou ses flatteries, jamais le chrétien ne courbe sa volonté. Aussitôt qu'il aperçoit sur le front d'un de ses semblables le reflet de l'autorité du Très-Haut, à l'instant, au Créateur visible en la créature, il obéit. Voilà pourquoi tout catholique est fier de soumettre sa conscience au Souverain Pontife comme au Vicaire de Jésus-Christ.

Et ce représentant de Notre-Seigneur, qui prie pour chacun de nous et se préoccupe du salut de notre âme, ce chef suprême qui, sans cesse torturé par la *sollicitude de toutes les églises*, porte le poids le plus écrasant, la responsabilité de l'univers; ce prisonnier du Vatican, qu'à toute minute des ennemis acharnés poursuivent de la haine la plus impitoyable et parfois la plus savante; cet homme qui, pour tout fidèle, est son premier directeur spirituel, son véritable curé, son propre évêque, le porte-drapeau de la religion, l'âme de son âme et le père de sa conscience, tout vrai catholique lui accorde son affection; car il aime en lui le Vicaire de Jésus-Christ... »

21.

SUB SACRAMENTO MIRABILI.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Dieu a pour ainsi dire résumé dans une seule merveille toutes les merveilles sorties de ses mains, quand il nous a donné l'Eucharistie, *memoriam fecit mirabilium suorum* (Ps. 110, 4). Admirons, sans nous lasser, cette Œuvre toute divine : *quia major omni laude.*

L'admiration, c'est la surprise émue que cause, aux plus nobles facultés de l'homme, la rencontre inattendue ou la connaissance approfondie de quelque réalité supérieure, où resplendit soudain, pour nous, l'ordre, la beauté, le bien. Sentiment désintéressé, élevé, généreux, vraiment digne de l'âme humaine, et qui, réprimant toute pusillanimité, prépare l'amour ou l'avive, par le ravissement. Sentiment délicat et bienfaisant, toujours de mise quand il s'agit des ouvrages de Dieu; car partout éclate, autour de nous, la magnificence du travail divin, *mirabilia opera tua* (Ps. 138). Mais Dieu n'a rien accompli de plus achevé que son Christ; et Jésus-Christ, rien de plus étonnant que l'Eucharistie. — Après qu'il eut multiplié le pain au désert, la foule, ne pouvant plus se contenir, voulait proclamer sa royauté. Jésus tempère cet enthousiasme, et propose à l'admiration de ses disciples un plus grand objet : *Vous me suivez parce que je vous ai donné du pain; mettez-vous en quête d'un autre Pain, qui demeure, pour la vie éternelle* (Jo., 6, 27). C'était l'annonce de l'Eucharistie.

Admirons les merveilles de la *transsubstantiation* et de l'état sacramentel; les merveilles contenues dans les *signes* ou *espèces* eucharistiques; les merveilles non moins étonnantes opérées par le *Pain de vie* dans les âmes : 1° la *Transsubstantiation;* 2° la *Signification sacramentelle;* 3° les *Effets eucharistiques.*

2. *La construction de lieu.* — Les Hébreux, au désert, stupéfaits et ravis devant la manne qui tombe (Exod., 16, 15).

3. *La grâce à demander.* — Oraison du T. S. Sacrement : *ita venerari, ut redemptionis fructum in nobis jugiter sentiamus.*

Il y a bien des formes de « vénération » : les unes superficielles, tout occupées de rites, et inattentives aux leçons qu'ils donnent ; les autres stériles, esclaves de la lettre ou des mots, sans effet pratique ; d'autres encore, indiscrètes, superstitieuses, ou maladroites, étrangères à la charité et à l'unité, fruits de ce mystère.

Que l'Esprit-Saint nous accorde de vénérer les mystères du Corps et du Sang de Jésus-Christ *de manière* à en recueillir tout le fruit spirituel pour lequel il est institué.

1.

LA TRANSSUBSTANTIATION.

La Transsubstantiation est « le changement admirable et unique de toute la substance du pain au Corps de Jésus-Christ et de toute la substance du vin en son Sang, les seules espèces du pain et du vin restant sur l'autel après la consécration » (TRID., sess. XIII, c. 4).

Nous ne l'appelons pas miracle, parce qu'elle ne tombe pas sous les sens. Elle n'en est pas moins la merveille des merveilles, le témoignage le plus éclatant de la souveraine Puissance, de la Souveraine Sagesse et de la souveraine Bonté de Dieu [1].

1. — Conversion totale.

Devant le miracle de la guérison du paralytique, la foule acclamait le Seigneur. Et Jésus disait : *Unum opus feci, et omnes miramini* (Jo., 7, 21). Mille fois plus digne d'admiration

[1] Lire MONSABRÉ, *Exposition du Dogme*, 69e Confér. (2e point) : instances de l'amour divin ; réponse de la sagesse infinie ; intervention de la puissance éternelle.

le prodige de l'Hostie. — A Cana, Jésus a changé l'eau en vin; et ce jour-là les disciples le connurent (Jo., 2). Que ne le connaissons-nous à l'amour infini dont témoigne cette conversion eucharistique, dont un Dieu seul est capable! — Mais « voilà! nous sommes tout terrestres, et notre foi ne nous montre les objets qu'à trois cents lieues, comme si le bon Dieu était de l'autre côté des mers. Si nous avions une foi vive, nous le verrions là, bien sûr, dans le Saint Sacrement. Il y a des prêtres qui le voient tous les jours au saint sacrifice de la messe » [1].

a) Mystère de la foi. *Credo quidquid dixit Dei Filius.* Nous en croyons Celui qui est la Parole, créatrice des substances, par qui tout a été fait, et qui transforme à son gré, au plus intime, l'être créé. Ecoutons BELLARMIN commenter les paroles du Seigneur (Mat., 26, 26) :

« Ces paroles impliquent nécessairement ou une *vraie conversion* du pain, comme le veulent les catholiques, ou une *conversion métaphorique*, comme le veulent les calvinistes, sans laisser aucune place pour l'interprétation de Luther. Car le Seigneur a pris dans ses mains du pain, il l'a bénit, il l'a donné à ses disciples, et il a dit de ce pain : Ceci est mon corps. Ainsi il a pris du pain, il a bénit du pain, il a donné du pain, et de ce pain il a dit : Ceci est mon corps. Ou bien, donc, en le bénissant il l'a changé réellement, vraiment, et dans le sens propre, en son corps; ou bien il l'a changé improprement et en figure, en y ajoutant une signification qu'il n'avait pas; ou enfin il ne l'a pas changé du tout. S'il l'a changé réellement, vraiment, et dans le sens propre du mot, il a donc donné du pain changé, et de ce pain transformé il a dit en toute vérité : Ceci est

[1] Abbé F. TROCHU, *Le Curé d'Ars* (p. 620). Paroles du saint curé.

mon corps ; c'est-à-dire, ce qui est contenu sous l'espèce du pain n'est plus du pain, mais son corps ; et voilà l'affirmation catholique. Si quelqu'un s'avise de dire que le pain a été changé d'une façon figurée, dans ce cas c'est du pain qui a été donné aux Apôtres, ce pain a été en figure le corps du Seigneur, et ces paroles : ceci est mon corps, prendront le sens suivant : ce pain est la figure de mon corps. Telle est l'interprétation des Sacramentaires, que nous rejetons, et que les luthériens rejettent avec nous. Enfin si quelqu'un dit qu'il n'y a eu aucune conversion, celui-là sera forcé de déclarer que du pain non transformé a été donné aux Apôtres, et que de ce pain Jésus a dit : ceci est mon corps ; c'est-à-dire : ce pain, vrai pain, pain de froment, est en toute vérité et propriété du terme, mon corps. Or, en aucune manière, cela ne saurait être admis, qu'il s'agisse de la chose elle-même en question ou de la proposition qui l'exprime : 1° Il est impossible en effet qu'une chose, sans se transformer, devienne une autre chose ; elle serait alors elle-même et différente d'elle-même, *esset enim ipsa et non esset ipsa.* 2° Par ailleurs, dans une proposition affirmative, il faut que le sujet et l'attribut désignent le même objet, sans quoi l'affirmation est fausse ; il est donc impossible que cette proposition soit vraie, dans laquelle le sujet désigne le pain, et l'attribut le corps du Seigneur, le pain et le corps du Seigneur étant choses entièrement dissemblables. *Non igitur potest fieri ut vera sit propositio in qua subjectum supponit pro* (désigne) *pane, prædicatum autem pro corpore Christi ; panis enim et corpus Domini res diversissimæ sunt* »[1].

[1] Dans les célèbres *Controverses*, BELLARMIN a écrit six livres *De Sacramento Eucharistiæ ;* quatre sur le Sacrement, deux sur le Sacrifice. Le livre III a pour titre : *De veritate Corporis Domini in Eucharistia, et de modo existentiæ in eadem.* Après avoir exposé au chap. 18e de ce livre la doctrine de l'Eglise sur la Transsubstantiation (les quatre conditions de la conversion totale, sa différence d'avec la création ou l'annihilation, et d'avec les conversions naturelles), il la prouve au chap. 19e *ex verbis Domini ;* c'est le texte que nous traduisons ici ; puis aux chap. 20e et suivants, il apporte en preuve les témoignages patristiques. Ce n'est pas que BELLARMIN, nous le verrons, ait donné de la manière dont

b) Merveille qui seule rend compte de la Présence réelle [1]. Objet de foi, elle dépasse en perfection toute conversion naturelle, et toute mutation possible aux hommes; mais, tout enveloppée qu'elle soit de mystère, elle écarte de l'Eucharistie toute « contradiction ». Dieu atteint ici, par une action souveraine, qui ne saurait être contradictoire, ni inconséquente avec elle-même, toute la substance, et rien que

---

s'accomplit la conversion eucharistique l'explication la plus admise. Mais il établit du moins avec une parfaite clarté, par les paroles du Seigneur, le fait de la Transsubstantiation.

[1] « La Transsubstantiation seule, c'est-à-dire, d'une part la conversion de toute la substance du pain en toute la substance du corps du Christ, et d'autre part la permanence des accidents sensibles du pain, nous permet d'affirmer que le corps du Christ est réellement présent dans l'hostie, ainsi que lui-même nous l'enseigne, et que cependant il n'est aucunement changé par toutes les transsubstantiations dont il est le terme, et qu'il ne reçoit, du fait de ces présences multiples, ni dimensions nouvelles ni relations spatiales nouvelles. Quand le Verbe, à l'Incarnation, s'est uni réellement la nature humaine, il n'a éprouvé ni changement ni altération; ainsi en est-il du corps du Christ, quand il devient présent dans l'hostie; il est là parce que la substance du pain a été intégralement changée en lui, et que, maintenant, les accidents sensibles du pain déterminent sa présence dans le lieu que le pain occupait; quand ces accidents sont détruits, la présence cesse, et le corps du Christ n'en est pas plus changé que Dieu n'est changé quand sa présence cesse dans une créature qui cesse d'exister... » (*Dict. Apol., Eucharistie*, 1582).

Le P. DE LA TAILLE, de son côté, dans *Mysterium fidei* (1921), *Elucidatio L*, énumère les diverses opinions émises, les principales du moins, sur la transsubstantiation : Suarez (*actio productiva*), Bellarmin (*actio adductiva*), Lugo (*actio constitutiva*); puis expose la solution la plus vraie, « secundum quam neque ullatenus redigitur in nihilum panis, neque corpus Christi ullatenus aut producitur, aut adducitur, aut ullam directe terminat actionem quamlibet; sed tota actio conversiva recipitur in pane, qui ita positive mutatur in corpus Christi immutatum, ut verus sit nexus ex parte rei inter desitionem panis et præsentiam corporis Christi : pane scilicet desinente in corpus » (p. 621; voir S. Thomas, p. 3, q. 75,

la substance, totalement changée; c'en est assez pour rendre non pas compréhensibles au sens humain, mais exempts de toute contradiction, les mystères eucharistiques que nous adorons, *nos loquimur quod scimus* (Jo., 3, 11). La transsubstantiation, bien exposée, rend inattaquable le dogme eucharistique.

Pour rendre compte autant qu'il est possible de le faire [1], quand il s'agit du mystère des mystères, des merveilles de la *Transsubstantiation*, et pour ne pas risquer de multiplier les difficultés sous prétexte d'éclaircir une notion dogmatique impénétrable, il importe de se rappeler que la Transsubstantiation ne comporte pas seulement ces trois éléments : 1° cessation (*desitio*) de la substance du pain, 2° position (*positio*) de la substance du corps et du sang du Christ, 3° lien (*nexus*) de l'un à l'autre, résultant de la volonté divine (*intentio divina*) qui est de ne produire le premier de ces éléments que par le second. Non seulement la Transsubstantiation fait partie du dogme (car la bulle *Auctorem fidei* contre le concile de Pistoie a signalé et blâmé le silence qu'on garderait sur cette façon dont l'Eucharistie nous est donnée), mais elle doit être expliquée comme une conversion *totale*, et comme une conversion tellement *propre* au Sacrement divin qu'elle est unique de son espèce; toute interprétation diminutive, sur ce sujet, risquerait d'entraîner une altération de la foi.

La Transsubstantiation ne dit pas seulement succession du corps du Christ à la substance du pain, et lien étroit de l'un à l'autre, mais conversion, et *conversion totale*, non pas du pain en ce corps, mais de toute la substance du pain en toute la substance du corps; par con-

---

a. 2). Cette solution, il l'établit à la lumière de ce principe : *nulla mutatio rei in rem immutatam dari potest nisi transsubstantiatio; et reciproce transsubstantiatio nequit dari nisi in rem immutatam;* et, par ailleurs, la transsubstantiation ainsi comprise est apte de soi à rendre compte de la présence sacramentelle (p. 638).

[1] Nous traduisons ici quelques pages du card. BILLOT, *De Sacramentis*, t. I (p. 324 et suiv.).

séquent, non pas de l'un des composés en l'autre, car la parole sacramentelle atteint la substance et rien que la substance. Faute de l'exposer ainsi, on verrait dans la cessation du pain une destruction ou annihilation ; et du même coup, pour expliquer que le corps du Christ prenne la place de la substance annihilée ou disparue, on imaginerait quelque action qui aurait pour terme le corps même du Sauveur : production, *actio productiva*, avec Suarez, Lessius ; — adduction, *actio adductiva* (*seu introductiva*, *seu constitutiva*, *seu replicativa*), avec Lugo : action, de quelque nom qu'elle s'appelle, qui entraînerait des conséquences fort peu admissibles, et qui substituerait aux explications de l'Eglise (Concile de Trente et Catéchisme du Concile) des commentaires systématiques, des systèmes.

La Transsubstantiation ainsi exposée ne rend pas compte de la nouvelle présence de Jésus-Christ sous les espèces ; car pareille conversion — appelée improprement de ce nom — est tout *accidentelle* et *secondaire* relativement à la présence réelle (p. 335).

L'action dont on nous parle n'est d'ailleurs guère intelligible. S'agit-il de *production?* Il y a donc pour Jésus-Christ nouvel être, nouvelle substance, indépendante dans son être individuel de ce corps du Christ qui existe depuis l'Incarnation ; comment concevoir cela? On peut multiplier les images d'un corps, mais comment multiplier son individualité et sa substance? Comment un être numériquement un peut-il être plusieurs? Qu'est-ce que ce corps un et multiple, et indépendant de lui-même? *corpus unum*, *virtute duplex*, *independens a seipso?* (p. 341).

S'agit-il d'*adduction?* Elle se fera sans mouvement local, elle posera dans le corps du Christ un nouvel *ubi*, ajouté au sien, et se rapportant à l'*ubi* de l'hostie consacrée ; mode intrinsèque d'être dans le lieu ; le corps du Christ recevant alors la propriété d'être localisé, placé sous les dimensions de l'hostie. Mais qu'est-ce que cette ubication intrinsèque? *esse localem non est magis intrinsecum quam esse vestitum.* Qu'est-ce que cette localisation du corps du Christ dans un lieu très distant du ciel où il réside? Le corps du Christ est atteint par la parole sacramentelle sans que la distance ait été effectivement traversée ou parcourue ; comment est-ce possible? une distance locale ne peut être fran-

chie que par un mouvement local, lequel évidemment n'a pas lieu ici ; c'est inconcevable. — Et puis, voici un seul et même corps, séparé, divisé, distant d'avec lui-même ; multiplication virtuelle qui se trouve être l'effet d'une simple ubication ? Que de difficultés ! — Ainsi de quelque côté qu'on se tourne, difficultés ajoutées au mystère, et complication d'un système superposé aux données simples de la foi (p. 345).

Non, il n'y a ici ni production, ni adduction, ni action d'aucune sorte qui atteigne, modifie ou déplace le corps glorieux du Christ ; mais *una simplex actio, qua Deus, qui ut auctor entis potest in totum ens, immediate mutat id quod est entitatis in substantia corporis Christi in quidquid est entitatis in substantia panis, ita ut subjectum patiens non sit ullo modo Christus, sed solum panis, cujus transit substantia et remanent dimensiones* (p. 337). Ici, par conséquent, rien ne cesse par voie d'annihilation, mais par voie de conversion de la substance du pain en la substance du corps de Jésus-Christ.

Ipse autem Christus in consecratione nihil patitur, nil recipit, imo fit præsens ubi antea non erat, ex hoc solo quod vi conversionis acquisita est remanentibus dimensionibus panis transsubstantiati habitudo realis continentiæ (fonction de contenant ou de capacité) *erga id ad quod terminata est conversio* (p. 338).

Toute la modification est dans le pain, dont la substance est changée en la substance du corps de Jésus-Christ, par une conversion unique en son genre, et que la toute-puissance de Dieu seul peut accomplir [1].

Dans les changements substantiels dont la nature nous offre l'exemple, il y a corruption d'un élément et génération de l'autre, avec un sujet commun permanent. Ici rien de semblable : ni corruption, ni génération ; aucun sujet commun qui persiste de l'un à l'autre des extrêmes ; aucune action qui se termine au corps du Christ ; mais la cessation totale d'un extrême devient instantanément la présence de l'autre extrême ; la substance du pain cesse non par annihilation, ni par soustraction de l'influx divin qui conserve les êtres ; mais par une action positive de la toute-puissance, en

[1] Voir *ibid.*, (pp. 354-357), trois différences d'avec les conversions naturelles ou changements substantiels connus de nous.

vertu de laquelle, en un instant, toute la substance du pain cesse par conversion, se change en la substance du corps du Christ préexistant et non modifié (p. 358).

c) Merveille si précieuse pour notre foi que nous gardons avec un soin jaloux, en même temps que la chose, le *mot* qui l'exprime. Présence réelle, Sacrifice et Transsubstantiation, trois affirmations du dogme catholique; mais les deux premières sont dans une dépendance étroite de la troisième :

« La présence réelle ne peut se concevoir pleinement sans la transsubstantiation; entre la présence réelle et le Sacrifice la cohésion n'est guère moins étroite ; si le Christ est réellement présent au Saint Sacrement, c'est comme Victime; et inversement si le Sacrifice est réel, c'est que le Christ y est réellement présent » [1].

Ni la présence ni le sacrifice ne s'entendent exactement que par la conversion totale que l'Eglise enseigne. Aussi, l'omission du *mot* lui-même dans l'enseignement eucharistique est-elle censurée par PIE VI (proposit. 29 du synode de Pistoie, D.-B., 1529). De cette omission, justement suspecte, ne pourrait résulter pour les fidèles que l'ignorance d'un article de foi, la privation d'une arme puissante contre les négations hérétiques; par cette omission délibérée, une occasion leur serait enlevée d'appliquer leur attention reconnaissante à l'une des plus grandes œuvres de Dieu : et l'idée leur viendrait peut-être qu'il s'agit là, tout au plus, d'une question philosophique, ou d'une opinion libre, et non d'un point substantiel du dogme [2].

[1] *Dict. Apol.*, art. cit. (col. 1555).

[2] Même souci de l'Église, en 1875, Décret du Saint-Office (Denzing.-B., 1845); — en 1887, contre Rosmini (D., 1919);

d) Merveille où s'accumulent les merveilles (Ps. 110, 4). — Des grands mystères qui forment comme « la couronne des autres », Création, Incarnation, Justification, Glorification, Transsubstantiation, le dernier, dit le P. FABER, est sans contredit le plus parfait, — pour autant qu'il nous est permis d'établir une gradation dans les œuvres de Dieu ; car il manifeste plus qu'aucun autre « les perfections intérieures de Dieu ». Jugeons-en : par la condescendance divine dont la transsubstantiation témoigne ; — par l'élévation qu'elle confère à la créature ; — par la prédominance de l'élément spirituel en cette opération ; — par la continuité et la multiplicité de cette œuvre ; — enfin, par le grand nombre des perfections divines dont elle porte l'empreinte. Nous y voyons réunies, et dépassées, les magnificences de la création, les suavités de l'incarnation, les merveilles intimes de la justification, les splendeurs de la glorification [1].

Avec S. THOMAS pour guide, rappelons quelques-unes des merveilles dont l'Hostie contient l'abrégé ; et à l'énoncé de chacune d'elles répétons le même cri d'admiration : *Quis similis tui, faciens mirabilia* (Exod., 15, 11) :

1. Disparition de la substance du pain et du vin, dont rien ne demeure que les accidents, dans cette conversion totale ;

2. Réapparition de la substance qu'exigent les lois naturelles, quand cesse la présence sacramentelle du Christ ;

— en 1907, Décret *Lamentabili*, et Encyclique *Pascendi* (D. 2001 et 2071), contre le modernisme.

[1] F. W. FABER, *Le Saint Sacrement*, t. I, (liv. I).

3. Permanence des espèces dans le Sacrement, sans leur substance ou sujet propre ;

4. Persistance des propriétés physiques et nutritives des espèces, comme si leur substance demeurait présente ;

5. Présence réelle du Corps et du Sang de Jésus-Christ ;

6. Concomitance de l'Ame de Jésus ;

7. Concomitance du Verbe ;

8. Existence sacramentelle du Corps du Christ avec sa quantité et toutes ses propriétés ;

9. Multiplication de la présence ;

10. Cessation de la présence quand les espèces s'altèrent ;

11. Prodigalité avec laquelle Dieu accorde aux hommes, par le Sacerdoce, le pouvoir de consacrer ;

12. Facilités de la consécration [1].

Ceux qui aimaient Jésus étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui (Luc, 2, 18) ; Marie surtout, qui les conservait avec piété dans un cœur plein d'amour (Luc, 2, 51). Des moindres paroles qui concernaient Jésus, son cœur se nourrissait, y trouvant un goût toujours nouveau... Conservons, nous aussi, et goûtons chacune des paroles de l'Église [2] sur cet admirable mystère.

Envions aussi, au service de Dieu, le sort de cette humble matière, totalement livrée à Dieu pour l'accomplissement des plus augustes mystères. Il y a dans les créatures une

[1] Dans son opuscule sur les *Merveilles de l'Eucharistie*, S. THOMAS classe les merveilles eucharistiques sous les titres suivants, selon les catégories d'Aristote : substance, quantité, qualité, relation, action, passion, lieu, temps, situation, manière d'être. Cet opuscule a été traduit et annoté par le chan. HUMBERT (Desclée).

[2] On les trouvera cataloguées dans *Thesaurus Doctrinæ catholicæ* du P. F. CAVALLERA (Beauchesne, nos 1086 à 1187).

« puissance obédientielle » qui les met en état de réceptivité et de disponibilité totales vis-à-vis de la Puissance créatrice; peut-elle s'étendre plus loin que dans l'Eucharistie, où le pain et le vin sont, quant à leur substance, totalement transformés? Mais ces substances inanimées ignorent leur privilège. Qui ne souhaiterait d'être aussi souple et aussi docile, entre les mains de Dieu, que le pain et le vin à l'autel? [1]

2. — État de gloire.

Il en résulte, pour le corps du Christ, dans le sacrement, un *état de gloire*, et de gloire inaltérable.

En quelque état qu'il se trouve, le corps de Notre-Seigneur est digne du culte de latrie; partout, enfermé dans le sein de Marie, épuisé de sang sur la croix, pâle et inerte dans le tombeau, étincelant de clarté sur le Thabor, triomphant dans sa résurrection, il est le corps d'un Dieu, appartenant à la Personne du Verbe; l'adoration lui est due. Il l'est aussi sur l'autel (TRID., sess. XIII, can. 6). La Transsubstantiation le place devant nous, dans un état qui, pour être inaccessible à nos sens et à notre raison, n'en est pas moins glorieux à Dieu.

Sur la terre, il laissait entrevoir quelques rayons de sa gloire par d'admirables effets : quand sa main purifiait le lépreux (Mat., 8, 2); quand une « vertu » émanant de lui guérissait

[1] Sur ces applications ascétiques ou mystiques des mystères de l'autel, voir SAINT-JURE, *L'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ch. VII; et Mgr BRETON, *Le drame éternel*, ch. I, Le sacrifice; et ch. IX, Le mystère de la foi.

les malades (Luc, 6, 19); quand il se montrait transfiguré (Marc, 9, 1); quand il se dérobait à ses ennemis (Luc, 4, 30), ou les clouait sur le sol (Jo., 18, 6); quand sa parole ressuscitait Lazare (Jo., 11); quand il s'élançait vivant du tombeau; quand il s'élevait de la terre au ciel (Act., 1, 9). — Il lui restait à dépasser tous ces prodiges, par l'*état sacramentel*, grâce auquel Jésus-Christ est tout entier sous chaque espèce; tout entier, indivisible, sous chaque partie même divisée de chaque espèce, les accidents y demeurant séparés de leur sujet. Etat qui persiste, par la même force qui l'a fait naître, aussi longtemps que durent, inaltérées, les espèces elles-mêmes [1].

Tandis que, partout ailleurs, la substance demeure sous ses propres accidents, comme étant leur sujet d'inhésion, le corps de Jésus-Christ est présent sous les espèces en tant que partie essentielle du Sacrement, mais nullement comme sujet d'inhésion des accidents eucharistiques. Il y demeure, inaltéré, inaccessible à toute action extérieure ou sensible. Quand les accidents sont spécifiquement altérés, la loi naturelle de la composition des corps exige que la substance le soit aussi; de même, la loi du Sacrement veut que le corps du Seigneur ne soit plus dans l'hostie quand les accidents eucharistiques subissent cette altération; une autre substance prend alors sa place, celle qui correspond aux exigences naturelles des accidents nouveaux. Il n'y a pas alors changement du corps du Christ en une nou-

[1] TRID. (sess. 13, can. 4); cf. Catech. Conc. Trid., *De Sacram. Euch.*, (nos 31 à 45).

velle substance, car il ne cesse pas d'être; il cesse seulement d'être présent sous les espèces. Sacramentellement, par son état eucharistique, il est au-dessus des lois qui régissent les échanges entre substances. État d'une transcendance unique, qui fait la gloire de son corps; état d'une insondable perfection, dont aucun regard créé ne saurait soutenir l'éclat, dont aucune intelligence, sans la lumière de gloire, ne pénétrera jamais les intimes magnificences [1]. *Lauda, Sion, Salvatorem...*

Jésus est là, tout entier, comme la *substance* est dans l'eau, dans le pain, dans l'air; — comme l'*âme* est dans le corps; — comme la *force* est dans l'obus, entière dans chaque éclat; — comme l'*esprit* est dans le lieu où il agit. La relation qui existe entre les accidents du pain et la substance du Corps divin s'établit sans passer par l'intermédiaire de la quantité du Corps du Christ, il n'y a donc pas coextension de parties.

« Puisque l'action divine n'affecte pas les accidents du pain, mais immédiatement et uniquement la substance, la conversion qu'elle opère appartient tout entière, par son terme comme par son principe, à l'ordre des substances et non pas à l'ordre des accidents. Sans doute, le Christ est tout entier dans l'hostie, corps, âme et divinité; il y garde donc tous les accidents sensibles qui lui sont naturels; cependant, s'il se trouve là, c'est en vertu de l'action qui a changé en son corps la substance du pain; cette action n'a donc pour terme immédiat que la substance, tout le reste n'y est que par concomitance naturelle. Il faut donc concevoir la présence du Christ à la façon dont on conçoit la présence d'une substance; et, puisque la substance même corpo-

[1] Nul œil créé ne peut percer ces voiles; voir FABER, *Le Saint Sacrement*, t. I (p. 219).

relle n'appartient pas à l'ordre sensible, qu'elle est l'objet de l'esprit, non de l'imagination ni des sens, elle est par elle-même inétendue ; il est aussi inexact de se la représenter comme ramassée en un point que de se l'imaginer comme diffuse et répandue dans un espace ; si elle est située dans le lieu, c'est par les dimensions sensibles qui sont les siennes. Avant la transsubstantiation, la substance du pain est localisée par ses accidents propres ; après la conversion, le corps du Christ, auquel le corps du pain a été changé, est présent dans le lieu qu'occupait le pain, par le fait même qu'il se trouve contenu sous les dimensions du pain ; mais, parce que ces dimensions ne sont pas les siennes, il n'est pas mesuré par le lieu qu'elles circonscrivent, il ne s'y trouve pas localement. On conclura de cette analyse qu'il faut écarter toutes les objections qui procèdent des imaginations spatiales : le corps du Christ, dit-on, sera éloigné de lui-même, il sera plus petit qu'il n'est naturellement, ses dimensions seront multipliées autant de fois que sa présence, etc. Toutes ces objections méconnaissent la position véritable de la doctrine catholique : le Christ est rendu présent dans l'Eucharistie, non par une translation locale, non par une production naturelle, mais par une transsubstantiation ; et parce que cette action est transcendante à l'ordre sensible, la présence qui en est le terme n'implique rien qui puisse être perçu par les sens, ni imaginé, ni mesuré... » (*Dict. Apol.*, *Eucharistie*, 1581 ; cf. S. Th., III, q. 75, a. 2)[1].

Et un privilège insigne s'ajoute à ces prérogatives ; car cette présence de Jésus n'est pas

[1] Sur ce mode de présence, voir le P. de la Taille, *Mysterium fidei* (1921) : « *Est præsens eo modo quo substantia secundum se (i. e. non ut quanta, sed ut substantia), erat præsens ad species. Substantia autem, si comparetur ad dimensiones specierum, non in quantum facta est quanta per ipsas, sed solum in quantum est substantia, non est assignare unde possit ipsarum divisibilitatem sortiri ; cum nulla substantia divisibilitatem sortiatur nisi quantitatis qua afficiatur. Est ergo substantia corporis Christi ad species divisibiles præsens modo non divisibili. Nec proinde pars est sub parte, sed, ut sub toto, ita sub parte, est totum* » (p. 640).

restreinte à un seul endroit. Jésus n'est pas présent dans le Sacrement par une sorte de présence analogue, de tout point, à celle de l'âme vivifiant le corps; il ne meut pas, il n'anime pas les espèces. Sa présence est plutôt comparable à celle des substances spirituelles dans l'espace où s'exerce leur action; mais avec quel avantage, étranger au plus puissant des anges! car elle se multiplie avec la multiplication même des consécrations. Présence simultanée et multipliée de Jésus-Christ dans tous les tabernacles et dans toutes les hosties consacrées, gloire sans égale!... *Tibi se cor meum totum subjicit, quia te contemplans totum deficit.* Que tout cède donc à la merveilleuse loi du Sacrement et du Sacrifice; que tout s'explique par elle; que la raison se taise, que les objections s'évanouissent, au seul énoncé de cette loi, qui nous introduit, la parole de Dieu aidant, dans un monde de réalités et de rapports où l'esprit le plus puissant se flatterait en vain de pénétrer par ses seules lumières (Prov., 25, 27; Imit., IV, 11). Prodige qui confond l'esprit, mais qui émeut le cœur; *o res mirabilis!*... J'accueille avec amour cette suave loi constitutive de l'Eucharistie, promulguée par la Sagesse, réalisée par la Puissance, inspirée par l'Amour de mon Dieu (Imit., IV, 2).

3. — Action sacrificale.

Et telle est l'*Action*, toute divine, l'Action par excellence, *le Sacrifice*, la principale Action quotidienne, à laquelle nous coopérons en qualité de prêtres, par la coopération ministérielle la plus proche et la plus formelle qui

se puisse imaginer : ministérielle sans doute, mais non pas à la façon d'un ministère passif, ou d'un mandat tout extérieur, comme si l'Hostie, Corps et Sang du Christ Victime, nous était seulement transmise, ou confiée; cette Action, la plus sainte qui soit, est toute nôtre en même temps que toute divine, toute de nous comme elle est toute de l'Eglise et toute du Christ; notre âme entière s'y doit appliquer, et non seulement nos lèvres ou nos mains, pour accomplir, avec Jésus comme principal opérateur et prêtre, *cela* même que Jésus a fait à la Cène et sur la Croix. *Operamini opus vestrum, et dabit vobis mercedem suam in tempore* (Eccli., 51, 38).

Ne nous lassons pas de méditer cette relation de la Messe à la Cène, et de la Cène à la Croix : « *Siquidem Christus obtulit corpus et sanguinem suum sacrificaliter, igitur nos, idem jussi facere* (I Cor., 11, 25; Luc, 22, 19) *quod ipse fecit, offerimus sacrificaliter corpus et sanguinem ejus. Postquam scilicet in eucharistia Christus obtulit victimam sacrificii illius quo nos redemit, jam nos offerimus in eucharistia victimam eamdem ejusdem sacrificii in cruce completi* » (P. DE LA TAILLE, *Mysterium fidei*, Eluc. 17). Avec deux différences : l'une, des temps; l'autre, des ministres du sacrifice. 1° A la Cène, le Christ s'offrait pour l'immolation à venir; nous l'offrons, nous, comme victime à jamais immolée : « *Offerimus scilicet corpus et sanguinem Christi, non amplius ad hoc ut passionis hostia fiat, sed quatenus ex passione jam hostia facta est. Oblatio autem nostra, sicut et illa Christi, similitudinaria quadam immolatione involvitur; sed pro differentiis temporum immolatio ista symbolica habet indolem diversam : in cœna enim referebatur ad passionem ut futuram, proindeque erat tunc prænuntiativa; in missa vero significat passionem ut anteactam, et pro tanto est nunc commemorativa : in mei memoriam. In hac autem, sicut et in illa, oblatio est realis et præsens (nec solum repræsentata tanquam futura aut præterita,*

ut immolatio). Non igitur immerito dicimur per celebrationem eucharisticam offerre Deo vere, in quadam incruenta effigie vel commemoratione sacramentali, ipsam Christi mortem cruentam. » — 2° Le Christ est cause principale et universelle, dans le Sacrifice; nous, causes particulières et subordonnées; car Jésus est le seul vrai et définitif Prêtre du Très-Haut, notre sacerdoce est une dérivation du sien; nous ne célébrons donc qu'en vertu du sacerdoce exercé autrefois par le Christ. « *Non enim connumerantur sacrificia nostra sacrificio Christi ut in eodem genere (univoco) existentia, sed solum ut in eodem ordine (analogiæ), cujus principium existit sacrificium Christi nostra sibi subordinans. Nec proinde hæc illi addunt quicquam aut augmentum præstant, sed plenitudinem ejus ita participant deficienter ut, quantumvis multiplicata, nunquam adæquent aut exhauriant...* » (p. 195).

Rappelons-nous, ici, pour stimuler notre foi, les exemples de nos aînés, les saints prêtres, *quorum intuentes exitum conversationis, imitemur fidem* (Heb., 13, 7). — Tel, à jamais mémorable, le Curé d'Ars disant la messe :

« En 1827, un petit écolier, qui devait devenir prêtre à son tour, l'assista comme enfant de chœur : « J'étais frappé, dit-il, de voir qu'après la consécration, élevant les yeux et les mains, il demeurait jusqu'à cinq minutes dans une sorte d'extase. Nous nous disions, mes camarades et moi, qu'il voyait le bon Dieu. » Avant la communion, « il s'arrêtait encore un instant, semblait converser avec Notre-Seigneur, puis il consommait les saintes espèces... »

« Pas l'apparence d'une distraction. Son extérieur reproduisait ce qui se passait dans l'intime de son âme. Ennemi de toute affectation, il ne faisait aucun geste exagéré, aucun geste de trop; mais ses yeux priaient ou contemplaient, tantôt levés, tantôt baissés; ses mains suppliaient, jointes ou étendues. C'était une prédication muette, d'une éloquence souveraine... Tout en lui respirait l'adoration. Visiblement, on sentait qu'il n'était pas seul à l'autel, qu'il y avait là Jésus-Christ et son prêtre. Ses gestes, ses regards, son attitude, disaient tour à tour l'anéantissement, le désir, l'espé-

rance et l'amour. » (F. TROCHU, *Le Curé d'Ars*, p. 382).

Tel encore, en des temps plus reculés de nous, saint Ignace à l'autel :

« Il ne lui fallait pas moins d'une heure, quelquefois plus, pour offrir le saint sacrifice, arrêté qu'il était continuellement par la dévotion, les larmes, les visions. Son visage alors était de feu, son cœur battait à rompre, ses veines se gonflaient à se briser. Après la messe, il s'enfermait pendant deux heures. Il ne fallait pas l'interrompre alors dans ses colloques avec Dieu... Une messe où il n'avait pas pleuré trois fois était une messe désolée. Il faillit y perdre la vue ; on lui conseilla de se contenir, mais ne serait-ce pas tarir la source des consolations divines? Les médecins ordonnèrent cependant : Ignace se contraignit et la consolation n'en fut que plus vive. Seulement cette intensité de dévotion l'épuisait. Il fallait parfois, après la messe, le reporter de l'autel à sa chambre (sa chambre était contiguë à l'oratoire) ; il n'en pouvait plus... » (A. BROU, *S. Ignace maître d'oraison*, p. 9) [1].

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

[1] Quel modèle aussi, pour nous, qu'un bienheureux Père EYMARD, fondateur des Prêtres, puis des Servantes du Très Saint Sacrement, apôtre du règne social de l'Eucharistie, promoteur infatigable de l'Adoration et de l'Exposition du Saint Sacrement ; il voulait autour de l'Eucharistie une double garde perpétuelle, la *garde d'honneur* et la *garde d'amour*. C'est lui, le « bon journalier de Dieu », qui écrivait, à l'adresse de ses fils : « Ne craignons pas de l'affirmer, le culte de l'Exposition est le besoin de notre temps : il faut cette protestation publique et solennelle de la foi des peuples à la divinité de Jésus-Christ et à la vérité de sa présence sacramentelle. C'est la meilleure de toutes les réfutations à opposer aux renégats, aux apostats, aux impies et aux indifférents. » (J. M. LAMBERT, *Le B. Pierre-Julien Eymard*, 1811-1868, p. 103).

LECTURES.

H. PERROY, S. J. — *Deux martyrs de l'Eucharistie.* — Vitte.

Le P. Jacques SALÈS et le F. GUILLAUME SAULTEMOUCHE, de la Compagnie de Jésus, furent cruellement mis à mort par les huguenots, le 7 février 1593, en haine du dogme de la présence réelle que le Père SALÈS avait enseigné par ses écrits et par sa parole [1]. L'un et l'autre de ces deux témoins avaient en quelque sorte préludé à leur martyre par une dévotion signalée envers le Très Saint Sacrement : le P. SALÈS surtout avait fait de l'Eucharistie le centre de sa vie. En 1587, expliquant à ses élèves, en qualité de professeur de théologie à l'Université de Pont-à-Mousson, le traité de l'Eucharistie, et notamment le mode de présence de Jésus-Christ sous les espèces sacramentelles, il fut victime d'accusations qui firent éclater son humilité; en un sens très vrai, il commençait dès lors à être martyr de l'Eucharistie (p. 69). Au témoignage du P. de Gissey, son contemporain et biographe, il ne laissait guère passer d'heure sans être allé s'agenouiller à la chapelle :

« L'une des pièces les plus remarquables parmi le bel arroi de ses dévotions était la particulière et extraordinaire affection dont il ardait sans cesse envers le gage d'amour de Dieu, le divin Sacrement et Sacrifice de l'Autel; car, outre qu'il en devisait volontiers, ses devis n'étaient ordinairement pas sans la bonne grâce d'une ferveur religieuse qui semblait le transporter. Cela faisait qu'il ne laissait pas écouler une seule journée qu'il ne visitât plusieurs fois ce sacrement mystérieux. Si on l'appelait à la porte, s'il s'en retournait en sa chambre, s'il allait par le collège passant et repassant, proche du chœur, d'où l'on pouvait voir le lieu où l'on pose le saint ciboire, il entrait dedans à chaque fois pour rendre hommage à cette Hostie céleste. J'ai appris qu'à peine se passait-il d'heure du

[1] On trouvera le récit de leur martyre dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus en France*, par le P. H. FOUQUERAY, t. II (pp. 325 à 343).

jour qu'il ne comparût devant Jésus-Christ caché en ce mystère sacré » (p. 57).

Edouard DUMOUTET. — *Le désir de voir l'Hostie et les origines de la dévotion du Saint Sacrement.* — Beauchesne, 1926.

Le *désir de voir* les saintes espèces est attesté au XII^e^ et au XIII^e^ siècle par une coutume liturgique, qu'il fallut presque aussitôt contenir en de justes limites et ramener à sa vraie signification : l'usage de montrer l'hostie au moment de la consécration. L'évêque de Paris, Eudes de Sully (1196-1208), dut prescrire par un canon exprès, aux prêtres célébrants, de ne pas élever l'hostie au moment du *Qui pridie*, mais de la tenir plutôt contre leur poitrine jusqu'après les mots consécrateurs ; de l'élever seulement alors, pour qu'elle fût vue de tous. La coutume qui s'était abusivement introduite d'élever l'hostie avant la consécration, exposait les fidèles à commettre un acte d'idolâtrie ; l'évêque de Paris remédiait au mal. Il se montrait aussi, par là, partisan d'un point de doctrine très en faveur alors, et qui trouvait dans le théologien Guillaume d'Auxerre (1150-1232) un solide appui ; à savoir, que la contemplation de l'Hostie jouissait d'une efficacité spéciale ; opinion chère au moyen âge, mais qu'il fallait garder de tout écart ; certains n'allaient-ils pas jusqu'à se demander s'il ne suffisait pas de regarder l'Hostie pour communier sacramentellement ? Plus tard, on attribuera même à cette pratique l'efficacité d'un talisman ; on se flattera d'y trouver l'assurance des biens nécessaires à la vie, la préservation de la mort subite, et l'équivalent de la communion en viatique. Gerson mettra les fidèles en garde contre ces superstitions.

C'est au même *désir de voir* l'Hostie que se rattachent les usages postérieurs : d'allumer une ou plusieurs torches au moment de l'élévation ; d'ouvrir les portes du chœur à ce moment dans les églises conventuelles ; de chanter des motets, cumme l'*O salutaris*, l'*Ave verum*, d'élever l'Hostie avant le *Pater*, rite que l'Église romaine a fait sien ; mais là encore, il fallut imposer des bornes à la dévotion populaire, les fidèles finissant par attribuer une importance démesurée à

un rite secondaire. Au XIII[e] siècle, et depuis, mais pour un temps, prévalut aussi la coutume de montrer le Saint Sacrement aux moribonds, au moins à ceux qui ne pouvaient communier : et de même aux infirmes.

La Fête-Dieu fut instituée par Urbain IV en 1264 : et peut-être faut-il rattacher au même désir la procession, et l'exposition du Saint Sacrement, qui furent de plus en plus fréquentes, ainsi que les Saluts, dont le XVII[e] siècle a marqué l'époque prospère. En 1663, un érudit, J. B. Thiers, dénonçait cette pratique comme un abus ; mais en 1682, le P. Léon, augustin, plaidait la cause de l'exposition fréquente. Toutefois, pense M. DUMOUTET, cet empressement, et le triomphe définitif de l'exposition, comme aussi la pratique des Quarante-Heures et de l'Adoration perpétuelle, semblent plutôt être nés sous l'influence du concile de Trente, en réaction contre l'hérésie protestante.

Le désir de voir l'Hostie est donc surtout médiéval : il n'en garde pas moins toute sa valeur ; et, orienté sagement vers son vrai but, sans mélange d'éléments parasites, il est permis d'y voir l'une des plus touchantes expressions de la piété eucharistique. L'Église, en nous rendant aujourd'hui cet usage, sans surcharge aucune, et sans danger d'altération, ne fait que nous ramener aux meilleures traditions de l'antique piété. Quand le très pieux Pie X en 1907 [1], a attaché des indulgences à la formule d'hommage : *Mon Seigneur et mon Dieu*, adressée à l'Hostie visible, certains ont pu croire qu'il innovait ; il ne faisait que restaurer un aimable usage, qui nous vient de la plus lointaine dévotion de nos aïeux envers le Corps du Seigneur.

---

[1] *Sept ans et sept quarantaines* pour tous les fidèles qui, en regardant la sainte Hostie avec foi, dévotion et amour, au moment où le prêtre l'élève à la consécration, ou durant l'exposition solennelle, réitèrent cette invocation. *Indulgence, une fois la semaine*, quand on a fait chaque jour ce pieux exercice, et qu'on reçoit, bien disposé, la sainte communion (Pie X, 18 mai 1907 : *Acta A. S.*, XL, 441). Les aveugles peuvent, eux aussi, gagner ces indulgences (Pie X, 9 mai 1912). — Voir BERINGER-STEINEN, *Les Indulgences* (1925, t. I, n° 308).

AD. TANQUEREY. — *Les dogmes générateurs de la piété.* — Desclée, 1926.

Il est d'une théologie fort bien comprise de montrer, dans les dogmes catholiques, non pas des formules inertes et stagnantes, mais autant de *générateurs* de la saine piété ; et, dans la piété digne de ce nom, le meilleur fruit de la doctrine approfondie. Au centre de cette doctrine révélée, le Médiateur, lien majestueux et vivant entre le ciel et la terre, médiateur de rédemption, médiateur de religion : le Christ et son sacrifice ; Jésus et l'Hostie. « Parmi ces dogmes, écrit M. TANQUEREY, il en est un qui est à la fois le centre et le résumé de tous les autres ; c'est celui du Verbe incarné, nous incorporant à son corps mystique pour nous faire participer à sa vie ». Faire connaître le Verbe sera, du reste, exposer le mystère même de la Sainte Trinité, par les relations du Fils avec le Père et avec l'Esprit-Saint. Le Verbe incarné, source de notre vie surnaturelle ; notre incorporation en lui, notre participation à la vie divine par lui ; et, par là, Marie notre Mère et notre Médiatrice ; telle est la première série de ces études. Signalons-y : notre exemplarisme en Dieu (p. 5) ; l'excellence et les suites de l'Union hypostatique (p. 13) ; et un petit traité substantiel autant que savoureux sur la Maternité et la Médiation de Marie (pp. 106 à 152).

Jésus exerce son influence et sa médiation par le *Sacrifice.* Son Sacerdoce, il le donne au monde par un sacerdoce visible — Jésus souverain prêtre, sacrificateur et victime ; près de lui, associée à ce double rôle, Marie la Vierge-Prêtre ; avec Lui, le prêtre catholique, un autre Christ ; la participation du peuple chrétien à ce sacerdoce ; enfin le Sacrifice de la Messe, acte parfait de notre Religion ; telle est donc la seconde partie de l'ouvrage. Apprenons ici, car nous ne le saurons jamais assez, comment le prêtre participe au sacerdoce de Jésus-Christ ; comment Jésus prêtre veut vivre, en sa qualité de prêtre, dans les représentants et ministres qu'il s'est choisis : 1) par ses *pouvoirs ;* 2) par son *caractère* sacerdotal ; 3) par sa *sainteté,* que l'Église demande pour ses clercs à chacun des degrés de l'ordination, et que chaque ordination confère un peu plus (pp. 194 à 208). Apprenons aussi, pour y raviver notre

foi, la nature du Saint Sacrifice de la *Messe* (mémorial; représentation du Calvaire; communion parfaite avec Jésus et avec Dieu, pp. 217 à 227); ses admirables effets (bénéficiaires divers, p. 233); et la manière d'y assister.

En 1829, Mgr Gerbet composait sur l'Eucharistie (avec des pages sur la Pénitence) un livre dont un siècle n'a pas effacé le souvenir ni éteint l'intérêt : *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique.* L'évêque de Perpignan y écrivait ces lignes d'introduction : « Rien n'étant isolé dans la religion, qui par son essence est une comme Dieu même, il est nécessaire pour la bien connaître d'envisager chacune de ses parties non pas séparément, mais dans sa liaison avec le plan général du christianisme, et plus on conçoit cette admirable unité, plus aussi l'amour doit croître avec l'intelligence. Si donc cet ouvrage contenait sous ce rapport quelques idées justes sur l'adorable présent de la sagesse et de la bonté divines, les catholiques y trouveraient de nouveaux motifs de s'attacher à leur foi, qui serviraient aussi d'aliment à leur piété ». Je ne sais quelles autres lignes pourraient mieux convenir à l'ouvrage de M. AD. TANQUEREY.

22.

SUB SACRAMENTO MIRABILI.

2.

SIGNIFICATION.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — Devant un signe qui frappe nos yeux, notre esprit s'attache à une *signification*, que le signe suggère : la fumée, signe du feu ; le drapeau, signe de la patrie ; la croix, signe de la rédemption ; un cœur, symbole de l'amour ; le mot, signe de l'idée : à travers le voile des mots, nous saisissons la pensée de celui qui les a prononcés ou écrits ; il semble que nous entrions dans son âme. Le plus humble objet suscitera parfois en nous les plus pieux souvenirs ; telle, dans un livre usé, la petite fleur fanée, que cueillait pour moi, voilà bien longtemps, une main très chère.

Le signe sera naturel, ou conventionnel ; évocateur, ou par lui-même, ou en vertu d'une institution positive de Dieu ou de l'homme. Le monde est plein de signes, vestiges, symboles, images, ou voix ; *nil sine voce* (I Cor., 14, 10) ; et combien de « signaux » l'homme d'aujourd'hui, plus encore que celui d'hier, trouve placés sur sa route par la main des hommes, pour l'avertir et le guider ! Mais toujours, ce qui nous plaît dans le *signe sensible*, c'est le privilège qu'il possède d'évoquer pour nous quelque *réalité invisible*. Une image, une circonstance, un langage, un fait, nous deviennent utiles, quand ils jouent à notre égard ce rôle d'informateurs.

Quand Jésus guérit le paralytique de Capharnaüm, et lui remet ses péchés, il fait de l'une de ces deux merveilles, également impossibles à l'homme, le signe de l'autre, afin que les hommes sachent que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, *ut sciatis* (Luc, 5, 24). Par cette guérison soudaine se trouve attestée et inculquée visiblement aux spectateurs une merveille invisible ; le pouvoir divin

de remettre les péchés, tel qu'il existe en Jésus ; et par là — c'est-à-dire par la façon libre et souveraine dont il l'exerce — sa divinité même [1] ; car ses ennemis ne s'y trompent pas : *Qui donc peut remettre les péchés, sinon Dieu seul*, se disent-ils (Luc, 5, 21), tandis que la foule s'écrie dans un transport spontané d'admiration : *Vidimus mirabilia hodie.* — Chaque jour, en présence de la sainte Hostie, nous pouvons répéter, à plus juste titre, après avoir exercé le pouvoir divin de consacrer : *vidimus mirabilia hodie* ; car elle est, pour notre Foi, le *Signe* le plus auguste et le plus émouvant qui soit.

1. — Signe et Réalité.

Le T. S. Sacrement, digne de nos adorations par son contenu divin, l'est aussi par la plénitude de *Signification* qu'il porte en lui.

Tout sacrement, de par l'institution de Jésus-Christ, est signe sensible de la grâce qu'il produit [2], signe efficace d'une réalité sanctifiante ; donc un symbole :

---

[1] *Cum Judæi asserunt peccata a solo Deo posse concedi, Deum utique eum confitentur ; suoque judicio perfidiam suam produnt, qui opus astruunt, ut personam negent.* (S. Ambroise ; cf. Breviar., feria 6ª post Pentecosten).

[2] Sur les harmonies, convenances, adaptations des rites sacramentaux à notre nature, lire le P. Joret, *Les sacrements de Jésus* (dans *La vie spirituelle*, oct. et nov. 1926). Les rites sacramentaux, loin de faire barrière entre le Christ et notre âme, ont pour rôle de nous rendre sensible le contact vivifiant qui s'établit par la vie de grâce entre notre âme et notre Chef invisible. Ceux qui de leurs yeux voyaient, et de leurs mains touchaient autrefois le Christ, recevaient, par ce Signe sensible, éminent, des grâces merveilleuses ; ils n'avaient que faire de signes sensibles différents de son humanité même (Marc, 5, 25 ; Luc, 6, 19) ; Jésus-Christ était pour eux le Sacrement vivant et parfait. Nous sommes, nous, moins bien nantis. Plus que jamais depuis son ascension, Jésus « peut, comme un esprit vivifiant, s'épanouir et faire rayonner partout son influence ». Mais nous avons besoin, nous, de « percevoir cette influence salutaire ; or, notre âme demeure liée à un pauvre corps mortel ; le péché l'y a même emprisonnée

« Non pas sans doute un symbole dont le rôle serait uniquement de traduire en formes sensibles une vérité idéale pour exciter ou aider l'esprit à la considérer, et en la considérant, à s'y attacher, tel un drapeau, tel un signe de croix ; mais un symbole opérant par lui-même dans l'esprit ce qu'il signifie : comme un drapeau qui aurait la vertu de faire passer infailliblement un courant de force héroïque dans l'âme de celui qui le tient ou l'arbore ; comme un signe de croix, qui aurait la vertu d'imprimer dans nos âmes les sentiments de Jésus crucifié » [1].

Langage éloquent, parole en action, locution par signe, promulgation opérante de ce que Dieu entend faire et accomplit en effet pour notre salut :

« Signes que Dieu a placés dans les mains de son Eglise, pour signifier, dans les occasions par lui spécifiées, ce qu'il a l'intention d'opérer dans l'ordre de notre relèvement spirituel. C'est Lui qui, une fois pour toutes, en a déterminé et précisé la signification immuable ; et

---

davantage en l'adonnant plus que de raison aux choses matérielles ; nous en sommes au point de ne rien comprendre ni aimer qui n'ait dû, pour se révéler à notre âme, prendre la route des sens ». Jésus empruntera donc des symboles sensibles pour nous toucher de sa grâce. « Ils seront les sacrements de Jésus, qui fut lui-même et demeure le grand sacrement de Dieu ». — Une intéressante justification apologétique de la sacramentalité est présentée, d'autre part, par le P. Hugueny, dans *Critique et Catholique*, t. III (*Apologie des dogmes*, deuxième partie). L'institution des sacrements est en harmonie : 1° avec notre nature et celle de notre Sauveur ; 2° avec les desseins de Dieu sur la glorification intégrale d'un monde qui n'est pas seulement esprit, mais aussi matière ; 3° avec les procédés que l'on remarque chaque jour dans le jeu des forces naturelles (pp. 168 à 175). Et il cite de fort belles pages du P. Sertillanges, *Les sept sacrements de l'Église* (c. 1). — Nous signalerons enfin, pour l'utilité de nos lecteurs, dans le *Cours supérieur de Religion*, de Mgr Prunel (Beauchesne), le t. V, *Les Sacrements ;* et l'ouvrage de M. L. Boucard, *Les Sacrements* (Beauchesne).

[1] M. de la Taille, au Congrès eucharistique national de Paris, 1923 (p. 284).

quand ils entrent en jeu par l'action de l'Église, ce ne sont pas des hommes qui traduisent leur propre pensée, mais la pensée qui s'exprime dans ce langage symbolique est proprement et personnellement celle de Celui qui, à travers tous ces intermédiaires, nous *fait signe* que nous sommes régénérés, que nous sommes réconciliés, que nous sommes fortifiés, et ainsi du reste. Et, comme il parle à travers tout cela, aussi son autorité, sa vertu, sa puissance souveraine passe à travers tout cela, pour produire ce que le signe sert à traduire, et pour imprimer dans nos âmes ce qui est exprimé par le symbole ».

D'un mot que la théologie emprunte à saint Augustin, le sacrement, tout sacrement est « une parole souveraine incorporée dans un symbole : *visibile verbum* (en donnant à cette définition de saint Augustin son acception la plus compréhensive) une parole rendue visible dans un signe ; une parole non pas parlée, mais figurée : langage approprié à notre condition d'êtres sensibles et à la constitution sociale de l'Eglise » *(ibid.)*.

L'Eucharistie, le plus excellent des sacrements, — dans lequel les autres sacrements trouvent leur consommation [1], — répond aussi

[1] C'est l'enseignement du Catéchisme du Concile de Trente, *De Euchar.* (n° 50). Voir aussi Dom E. PICHERY, *(La vie spirituelle*, juin 1927), qui cite Jean de Saint-Thomas (p. 371). Cette suréminence du sacrement d'Eucharistie est exposée clairement par le P. DE LA TAILLE dans le passage suivant, qui en fait bien entendre la raison dernière : « *Eucharistia igitur est sacramentum ; non autem est veluti unum quodlibet ex septem. Immo est propriissime et maxime sacramentum, nec verebor dicere sacramentum subsistens, ex quo habent participare quæcumque alia sunt sacramenta. Sacramentum enim est signum rei sacræ, in quantum ista res sacra est sanctificans hominem. Res vero sacra homines sanctificans nulla prostat præter hostiam nostræ salutis. Est autem eucharistia ipsa hæc hostia, et in suo quidem munere hostiæ, et oblatæ et participandæ.* (L'Eucharistie est cette hostie même, dans sa propre fonction d'hostie ; d'hostie offerte en sacrifice et reçue en sacrement ; donc en vérité, toute la sanctification est bien là, dans sa source). *Reliqua vero sacramenta ita, suo quæque modo, hanc hostiam significant, ut tamen non sint ipsa* (ils signifient, chacun à leur degré cette hostie de sancti-

plus parfaitement que les autres à cette définition du Signe sacramentel. Il est *Signe* en même temps que *Réalité :* riche de la Présence réelle; et riche de la plus haute Signification par les Espèces consacrées.

Si chétives qu'elles soient en elles-mêmes, jusqu'à être dépourvues de leur propre substance, mais précisément parce qu'elles le sont, les espèces eucharistiques font partie du *Mystère* proposé à notre *foi.* La foi, qui perce les voiles, ne s'arrête pas aux signes seuls et nus, considérés sans leur précieux contenu. Elle s'y arrête assez toutefois pour méditer leur signification et leur symbolisme sacré; car elle sait que le Corps du Seigneur s'y trouve tout à la fois, et comme Réalité et comme Signe, *in*

---

fication, sans l'être) *nec aliquid ipsius; sed aliquid ab ipsa procedens, et ad ipsam relatum* (dérivation, relation; tel est l'étroit rapport qu'il convient d'affirmer entre l'Eucharistie et les autres sacrements; c'est par là, on va le comprendre mieux encore, que l'Eucharistie occupe une place éminente et unique). *Est ergo eucharistia veluti imparticipatum quid in genere sacramenti* (qui ne dépend d'aucun autre, mais duquel les autres dépendent); *cetera autem sacramenta, tanquam dependentia atque subordinata, non univocam cum eucharistia habent rationem sacramenti sed analogicam, quanquam veram et propriam, sicuti et nobis inest vera ac propria ratio entis, nec tamen nisi analogica ad Deum, cui inest principialiter et principaliter.* » *(Mysterium fidei ;* Elucid., 38, p. 498).

Il faut, en effet, se rappeler que si l'efficacité sanctifiante des sacrements *(instrumenta separata)* dérive de la divinité *(agens principale)* par l'humanité du Christ *(instrumentum conjunctum divinitati)*, c'est de la très sainte Passion du Rédempteur qu'ils tirent spécialement cette vertu opérante : « *Juxta divinam ordinationem, Christi humanitas non est principium efficiens gratiæ in nobis nisi dependenter a causalitate meritoria, quæ fuit per mortem crucis* (cf. Rom., 6, 3; Eph., 5, 27; S. Augustin, tract. 120 in Jo., n° 2; *vigilanti verbo*)... » (Card. BILLOT, *De Sacramentis* [4], p. 139). Or c'est l'Eucharistie qui contient et qui donne aux hommes l'hostie de la Passion.

mysterio et veritate. Souligner la signification et le symbolisme sacramentel, ce n'est certes pas omettre ou négliger le dogme de la présence substantielle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Le Corps du Christ est là, le même corps né de la B. Vierge Marie, le même corps fixé jadis à la croix; mais il y est sous les espèces, qui ne font qu'un avec lui dans l'unité du *Sacrement*, grâce auquel nos mains le touchent, notre palais le goûte, notre vie se nourrit de sa vie. — Demande-t-on comment le signe et la réalité, qui s'excluent ailleurs, s'accordent ici; écoutons la réponse de l'antique foi :

« Si l'Eucharistie est un signe, le signe (ou le sacrement, ce qui est tout un) du Corps de Jésus-Christ, comment peut-elle être en même temps la réalité de ce Corps et de ce Sang? Signe et réalité s'excluent; on ne peut être à la fois le symbole et la chose symbolisée. Brûler quelqu'un en effigie n'est pas le brûler pour de bon. Tous les mystères de la foi chrétienne s'accomplissaient en figure chez les Hébreux : aussi ne s'y accomplissaient-ils point en vérité; et à peine la vérité eut-elle paru, les figures cessèrent. *Umbram fugat veritas*, et c'est précisément dans un hymne du Saint Sacrement que saint Thomas a mis cette maxime : l'ombre est mise en fuite par la vérité. Ce fut la raison pour laquelle, il y a un peu plus de mille ans, en face de saint Paschase Radbert, le premier, et le grand docteur de l'Eucharistie, se trouva un de ses confrères, moine comme lui de l'abbaye de Corbie, pour tenter une systématisation du dogme eucharistique, qui ne laissait guère subsister de la présence du Corps et du Sang du Christ que le mot, mais non la chose. Oui, il y était présent mais par manière de dire; présent, comme dans toute image est présent idéalement l'exemplaire que l'image représente. En représentant à l'esprit une réalité invisible, un symbole est censé la contenir, et, comme nous disons aujourd'hui d'un drapeau, la porter dans ses plis : c'est ainsi que le Corps et le Sang de Jésus-Christ

auraient été contenus dans l'Eucharistie selon Ratramme (pour autant que sa pensée fuyante et le tour enveloppé qu'il lui donne se prêtent à une interprétation rigoureuse). Dieu merci, Paschase Radbert était là, pour maintenir la foi de l'Eglise, sa foi séculaire, appuyée sur les paroles du Maître : Ceci *est* mon Corps, le même qui va être livré à la mort pour vous. Ceci *est* mon Sang, dans la coupe du Nouveau Testament, répandu pour vous, et pour la multitude du genre humain en rémission des péchés : le même Sang de la passion, le même Corps broyé pour nous, et non pas l'idée du sang, ou l'idée de la chair du Christ, mais bien la même chair qu'il apporta au monde en naissant de la Vierge Marie. *Ave verum corpus natum de Maria Virgine, vere passum, immolatum, in cruce pro homine.* Si ce n'est pas à saint Paschase Radbert que nous devons cette strophe, à lui, plus qu'à tout autre revient l'honneur d'avoir transmis dans son intégrité, aux générations qui suivirent, la vérité de foi qui s'y trouve enchâssée, et qui une fois de plus montre comment à la Vierge Mère il suffit de se produire dans la majesté de sa prérogative pour exterminer toute hérésie, qu'elle soit christologique, comme à Ephèse, ou sacramentaire, comme dans le cas présent.

Mais ce n'était pas assez de maintenir le dogme, il fallait encore le libérer du sophisme de l'adversaire : et, à vrai dire, saint Paschase n'y eut pas trop de mal. Assurément, il y a dans l'Eucharistie un signe sensible du Corps du Christ, et ce qui est signe du corps du Christ n'est pas le Corps du Christ; aussi personne n'a-t-il jamais prétendu identifier les deux termes; mais les deux termes se trouvent réunis dans l'Eucharistie, comme aussi bien dans l'homme le corps et l'âme sont réunis ensemble, et pourtant le corps n'est pas l'âme. Autre chose est ce qui se voit, autre chose est ce qui ne se voit pas. Le Corps du Christ est invisible; visibles, les dehors qu'il emprunte pour se donner à nous en nourriture. Mais sous cette enveloppe visible l'invisible réalité se cache; non sans se découvrir aux yeux de la foi comme véritablement présente, puisque tout cet ensemble d'apparences, et de paroles qui en déterminent la portée, se présente comme un signe indicateur de sa présence : *hoc est corpus meum.* Ceci, la chose, la réalité substantielle, que ces diverses qua-

lités sensibles (couleur, goût, etc.) servent à désigner comme leur étant sous-jacente, c'est mon Corps. Elles sont donc des indices de la présence sous-jacente du Corps du Christ ; et comme ce sont des indices fournis par le Dieu de vérité lui-même, ils ne peuvent être menteurs ; et ainsi le signe, bien loin d'exclure la vérité, la réalité de la présence corporelle du Seigneur, l'exige, l'introduit, la maintient, la conserve : tellement que la présence ne cessera que lorsque sera évanoui le signe qui l'atteste et la proclame. Le duel de Paschase et de Ratramme devait donc servir à mettre en plus grande lumière ce principe que, dans l'Eucharistie, il y a à la fois un signe visible et une réalité invisible ; le signe visible, que déjà au second siècle saint Irénée avait qualifié d'élément terrestre, et que nous appelons accidents du pain et du vin, et la réalité invisible que le même Irénée appelait l'élément céleste, Corps et Sang du Seigneur. Le premier est témoin et garant du second. Ce qui est dans l'ordre des signes entraîne la présence de ce qui est signifié : et c'est pourquoi en fin de compte, une fois la prière eucharistique proférée sur le pain et le vin, leurs espèces ou apparences se trouvent être le sacrement du Corps et du Sang du Sauveur, non pas à la façon d'une imitation seulement, mais à la façon d'une enveloppe mystérieuse, scellée du sceau divin, et renfermant au dedans ce dont au dehors elle porte l'empreinte » (M. DE LA TAILLE, *op. cit.*, p. 285).

Ainsi le Corps du Seigneur, dans et par le sacrement eucharistique, devient lui-même *signe* efficace de la plus précieuse des grâces. A la différence des autres sacrements, où le Christ agit seulement comme cause efficiente principale, il agit ici comme cause efficiente instrumentale de la grâce ; et c'est la grâce d'union, avec Lui, et avec son corps mystique. Dès le moment où les paroles de la consécration ont été prononcées sur le pain et le vin, le signe sacramentel est constitué [1] ; il réalise sa

[1] La matière prochaine du sacrement est composée des espèces sacramentelles et du corps du Christ ; plus exactement,

première signification, comme son premier effet : la présence du Corps et du Sang de Jésus-Christ sous les espèces consacrées; la grâce sera ensuite conférée par la manducation du sacrement, et le Corps du Christ se trouvera être signe et cause tout ensemble de la grâce eucharistique d'incorporation vitale au Christ et à son Corps mystique [1].

1. *Signe et cause* [2] de l'union d'amour avec Jésus-Christ; c'est la communion vraie, dont la communion sacramentelle n'est que le signe et le moyen visible.

a) I Cor. (10, 16 à 21) : — κοινωνία. Par ce mot, *aliquid plus enuntiatur quam ipsa demum manducatio corporis ac sanguinis Christi; sed asseritur inesse manducantibus quoddam consortium sanctitatis inhærentis Christo ut hostiæ.*

---

des espèces sacramentelles *(in recto)* mais en tant qu'elles signifient et qu'elles comportent la présence réelle du Corps et du Sang du Christ *(in obliquo)*; voir L. LABAUCHE, *Leçons de Théologie dogmatique*, t. IV, p. 184 (Bloud, 1918).

[1] Dans cet auguste Sacrement, « *species consecratæ sunt* sacramentum tantum; *ipsum corpus Christi verum* est res et sacramentum; *denique corpus mysticum, sive gratia coagmentans animam cum Christo et cum aliis membris ejus, est* res tantum » (card. BILLOT, op. cit., p. 311). Les thèses 39 à 43 de *Mysterium fidei*, du P. DE LA TAILLE, fourniront une abondante et pieuse matière à réflexions sur cette causalité des signes eucharistiques.

[2] *Signe* et *cause*. Ce sont là, nous dit-on par manière d'objection, deux éléments d'emprunt, qui nous viennent d'une systématisation philosophique, dont nous n'avons que faire. A quoi le croyant répond que le concept philosophique a précisé, utilement du reste, le symbolisme sacramentel, loin de l'avoir créé. Cette systématisation n'entre pas dans le dogme sacramentel; et, par ailleurs, elle présente l'avantage de bien exprimer des réalités aussi anciennes que le christianisme lui-même. (Voir *Dictionnaire Apologétique de la Foi*, fasc. XXII; art. *Sacrements*, col. 1069).

b) Jo. (6, 56 et 57; cf. 14, 20; 15, 4; 17, 21); *manet in me, et ego in eo. Qualis unio intendatur, vel unde derivetur, manifestat Christus, cum exemplum ducit ex communitate vitæ inter ipsum et Patrem vigente. Communicat vitam Pater Filio suam; communicat iis qui Eucharistiam manducant Christus vitam eamdem, quam a Patre habet. Aliter tamen et aliter, pro terminorum conditione; est enim in Filio vita ex Patre secundum consubstantialitatem; est in nobis vita Filii secundum participationem...*

c) I Cor. (15, 45). Le Christ est devenu par sa résurrection comme un principe de vie pour le genre humain. *Cum igitur apponit nobis Christus carnem suam intussuscipiendam, quid significat, quid demonstrat, nisi talem esse suæ carnis ad nos habitudinem, qualis competit principio vitali respectu subjecti cui infunditur?*

d) L'Eucharistie nous est donnée comme aliment. *Cum in ratione cibi præstetur nobis dominicum corpus et sanguis, consentaneum est ut intelligamur eo cibo vegetari spiritualiter, sicut corporaliter carnibus solemus...* Avec la différence qu'exprime saint Augustin : « *Nec tu me in te mutabis, sicut cibum carnis tuæ; sed tu mutaberis in me.* » (VIII, Confess., 10) [1].

2. *Signe et cause* de l'unité du corps mystique : *incorporatio nostra ad Christum caput corporis ecclesiastici.* Cette unité, le sacrement la représente en même temps qu'il l'alimente (I Cor., 10, 17) [2]. Il signifie la parfaite union

[1] C'est la première partie de l'Elucidatio 36, dans *Mysterium Fidei : probatur nostra incorporatio ad Christum.*

[2] *O sacramentum pietatis! o signum unitatis! o vinculum caritatis!* S. AUGUSTIN (in Jo., 6, 52; tract. 26, n. 12).

des membres du Christ entre eux; et leur parfaite union — non pas seulement sociale par conséquent, mais vitale, avec l'unique chef; l'une dérivant de l'autre, car la solidarité organique des membres d'un corps bien constitué ne s'explique que par l'influence vitale qu'ils reçoivent du même principe. Ainsi, le signe sacramentel, *Corpus Christi*, signifie et produit, par la manducation sacramentelle, l'intime assimilation des fidèles à Jésus-Christ, et des fidèles entre eux [1].

Touchante « convenance » du Sacrement, que saint Thomas a soulignée. Il convenait, dit-il, que le Christ lui-même fût contenu dans ce sacrement. « *Quia non ita perfecte nobis*

---

[1] De cette communion des saints, entendue non pas seulement de la participation des fidèles aux mêmes biens spirituels, mais de la société universelle des justes dans l'Église, l'Esprit-Saint est le principe invisible, parce qu'il est l'âme de l'Église; l'Eucharistie en est le sacrement visible et l'agent efficace. C'est dans SAINT AUGUSTIN que se trouve l'expression la plus complète et la plus juste de ce dogme (voir Dict. de Théol., art. *Communion des saints*, 442). Après lui, S. BONAVENTURE a pieusement précisé ce symbolisme eucharistique; il voit l'union des fidèles, dans la charité réciproque, signifiée par l'union sacramentelle du corps réel du Christ avec les espèces; et la fraction du pain en trois parts représente les trois parties de ce corps mystique, l'Église triomphante, l'Église souffrante et l'Église militante (in IV Dist., liv. IV, Dist. 8, et dist. 12). La *liturgie* n'est pas muette sur ce point : *Ecclesiæ tuæ, quæsumus, Domine, unitatis et pacis propitius dona concede, quæ sub oblatis muneribus mystice designantur* (Missa vot. de S. S. Sacram., Secret). L'ouvrage de l'abbé CRISTIANI, *La Communion dans la liturgie catholique*, a mis ce point de doctrine en relief. Lire aussi TERRIEN, *La grâce et la gloire*, t. II (pp. 95 à 110); — Mgr BRETON, *Le Drame éternel* (Lecoffre, 1903, pp. 190 à 196); — R. PLUS, *Le Christ dans nos frères :* l'Eucharistie, sacrement d'unité : 1° symbolise notre union commune; 2° l'exige; 3° l'opère. Nous revenons plus loin sur ce symbolisme, qu'il importe de bien entendre.

Christus jungeretur, si sola sacramenta illa haberemus in quibus conjungitur nobis Christus per virtutem suam in illis participatam, et ideo oportet esse aliquid sacramentum in quo Christus non participative, sed per suam essentiam contineatur, ut sit perfecta conjunctio capitis ad membra » (in IV Dist. 10, q. 1) [1].

L'Eucharistie est, de ce fait, le sacrement de la société chrétienne; et c'est pourquoi il n'est pas permis de la recevoir de la main d'un ministre hérétique ou schismatique; et c'est pourquoi, par contre, elle a toujours été, entre fidèles de l'unique Église, le signe de l'unité non seulement dans la même foi, mais dans la soumission aux mêmes pasteurs. Union qui ne se borne pas, du reste, à l'Église militante; mais par laquelle nous atteignons tous ceux qui, au ciel ou dans le purgatoire, vivent de la vie du Christ :

« *Vis conjungi intimius Beatæ Virgini vel alicui Sancto : eucharistiam sume; et ecce cohæres ipsis, adstrictus vinculo non ideali tantum aut fictitio, sed reali atque vitali immanentiæ spiritualis mutuæ in Christo. Vis cum defunctis tuis propinquis innovare pristinam societatem atque necessitudinem; eucharistiam sume; et sive in cælo sint, sive in purgatorio, ecce tam prope sunt tibi, tamque vere unum spiritualiter tecum, sicut tu ipse spiritualiter es unum cum Christo, cui insunt* » [2].

3. *Signe et cause* de notre béatitude éternelle (Jo., 6, 54 et 58; Mat., 26, 29; Marc, 14, 25; Luc, 22, 29; cf. Mat., 24, 28) [3]. Le Signe

---

[1] Cf. S. Théol., p. 3 (q. 73, a. 3); et Trid., sess. 13, c. 2 et c. 8 (D. 875, 882).

[2] De la Taille, *op. cit.*, p. 487; Elucidatio 37 : *Eucharistia est sacramentum communionis ad Ecclesiam.*

[3] Le commentaire de ces textes forme, dans *Mysterium fidei*, l'Elucidatio 38, *Eucharistia est sacramentum nostræ resurre-*

eucharistique signifie et annonce, en même temps qu'il les prépare et déjà les produit en nous, au moins en germe, notre gloire future, notre état de perfection dans le Ciel. Une page résumera cette doctrine.

« Oui, le Corps du Christ est réel dans la sainte Eucharistie ; aussi réel qu'au paradis, puisque c'est le même ; il est substantiellement présent ici à la place du pain ; et pourtant, si réel et si substantiellement présent qu'il soit, il est une figure, il est dans sa réalité même un symbole ; lui même, le Corps du Christ, est un signe et un sacrement. Mais de quoi donc? De quoi sera-t-il le sacrement et le signe? De quoi sera-t-il le symbole et la figure? Que les ombres de l'Ancien Testament servissent d'avance à le figurer, agneau pascal, pain de Melchisédech, soit : nous n'avons pas de peine à le comprendre. Que dans le Nouveau Testament, les espèces du pain et du vin servent aussi à le figurer : soit, cela est encore dans l'ordre. Mais que lui-même serve à figurer autre chose, lui le Seigneur de la gloire, le dernier terme de tout ! cela est incroyable. Qu'y a-t-il par delà le Seigneur, par delà le Christ, qu'y a-t-il d'assez grand, d'assez auguste, d'assez sacré, pour que lui-même s'emploie à en être le symbole ; Messieurs, il y a nous, vous et moi, les chrétiens du monde entier ; il y a nous, mais non pas assurément nous seuls, séparés, isolés du Christ, il y a nous unis au Christ, agrégés au Christ, incorporés au Christ, un dans le Christ ; il y a le Christ vivant en nous, et nous vivant de sa vie. Et voilà pourquoi le Christ en sa propre personne a voulu devenir sacrement, pour être le signe efficace de cela. Il s'est inséré lui-même dans l'ordre des signes, dans l'ordre des symboles, pour avoir la joie de symboliser, et en le symbolisant, d'édifier le corps mystique dont nous sommes les membres. Le Corps formé dans le sein de la Vierge Marie et porté sur la Croix, le Corps glorifié dans les cieux, est dans l'Eucharistie le sacrement de ce Corps mystique qui

---

ctionis ; sous ce titre, qui complète la doctrine de l'incorporation eucharistique : *De incorporatione ad Christum caput corporis ecclesiastici in cœlis congregandi.*

est fait et du Christ et de nous, et du Chef et de tous ses membres communiant avec lui dans l'unité d'une même vie : plénitude définitive, intégration spirituelle du Christ Jésus, laquelle ne sera achevée qu'à la fin des temps, quand, pièce à pièce, ce temple de la divinité étant entièrement édifié, chacun des élus étant inséré à sa place vitale dans l'économie du Fils de Dieu, le Fils de Dieu livrera le royaume à son Père, c'est-à-dire lui présentera l'universalité des saints fondue en sa propre personne, dans la Personne du Fils unique, et que le Père, à son tour, lui dira, comme déjà au jour de la résurrection, et précédemment dans la splendeur des silences éternels : *Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré.* Génération éternelle du Verbe ; génération du Verbe incarné dans la race de David, et au terme de ses abaissements promu, dans sa chair même, à la gloire plénière du Fils unique de Dieu, du Seigneur de l'héritage céleste ; génération complète et finale du Christ intégré dans ses membres adoptifs : voilà l'unique occupation, invariable, du Père céleste ; et vous voyez comme elle nous touche et nous atteint. Nous sommes au terme de cette unique génération du Fils unique, comme le dernier effort de la paternité divine, comme la dernière fibre de ce tissu de chair dont une main toute-puissante a enveloppé l'immatérielle substance du Verbe de Dieu. Voilà de quoi le Christ eucharistique est le sacrement ; voilà ce que signifie sa présence sous les espèces du pain et du vin, nourriture commune des enfants d'Adam, et voilà ce qu'elle opère en quiconque a le privilège de se nourrir de cet aliment sacré destiné à transformer chacun de nous dans le Christ » (M. DE LA TAILLE, Congrès 1923, p. 290).

Panem angelorum manducavit homo... Au ciel, et dans l'Hostie, même substance du Dieu fait homme. Mais dans le ciel, Jésus, pain des anges, est présent sous ses propres espèces ; dans l'Eucharistie, il l'est sous des espèces, étrangères il est vrai, à son adorable Personne et à son Humanité même — la foi seule, sous la garantie de sa parole, nous permet de l'y découvrir ; mais utiles aussi, d'autre part, à son

dessein d'amour, et dignes, par là, de toute admiration; car les saintes espèces nous le donnent, avec plénitude; rien ne manque au communiant du Trésor de vie et de joie que possèdent les élus. Là, sous nos yeux, vérité et figure se rejoignent; jusque sur la terre, le ciel est à nous; dans l'exil, déjà, nous goûtons la patrie. Le Sacrement reste pour nous, il est vrai, mystère de foi; la vie d'épreuve, à laquelle Dieu nous convie en ce monde, en vue de l'éternel mérite, se concilierait mal avec la jouissance immédiate du Christ glorifié; nous ne le possédons que sous les signes; mais ces signes, loin d'être chétifs et impuissants, se trouvent, de par l'institution divine, accommodés à leur signification céleste. La consécration les place dans un état merveilleux, singulièrement évocateur du ciel, que d'ailleurs elles nous donnent, par la Présence réelle et par la Communion.

Ineffable condition, en effet, que celle des espèces du pain et du vin après la consécration. Elles demeurent, sans leur sujet propre, dépouillées de leur substance, maintenues comme accidents par la toute-puissance divine, pour servir en quelque sorte de contenant extérieur au contenu adorable de l'Eucharistie; et par là, plus précieuses que ne l'était l'urne d'or où l'on gardait, dans le Temple ancien, quelques parcelles de la manne. Le Corps du Christ, sans elles, ne pourrait se trouver dans l'espace, dans le lieu, où s'écoule notre vie mortelle; grâce à elles, il s'y trouve, et près des tabernacles où il repose, des millions d'âmes tressaillent en sa présence (Ps. 83). *Fit corpus Christi sub quantitate dimensionis panis, et per consequens locum panis quodammodo sortitur, mediantibus tamen*

dimensionibus panis (S. THOMAS, IV contra Gent., c. 63). Aux espèces eucharistiques est ainsi conféré, comme en retour de cette diminution qui les dépouille de leur substance pour le service du Seigneur, l'honneur de signifier, pour nous, et de nous procurer les fruits de l'Eucharistie.

Et déjà ne trouvons-nous pas ici pour nous, quelque leçon utile à dégager? Heureuses, dirons-nous, les âmes religieuses, les âmes sacerdotales surtout, appelées à remplir, vis-à-vis de Jésus-Christ, spirituellement, un tout semblable office. Détachées volontairement d'elles-mêmes et de leur vie propre, elles peuvent devenir, à leur manière, un sacrement du Christ, d'autant plus riches de Lui que, sous des apparences communes, elles seront plus appauvries, *cognoscentes se habere meliorem et manentem substantiam* (Heb., 10, 34). Comme il serait proche, par l'esprit, des mystères que manient ses mains, le prêtre qui, par la noblesse et la pureté de sa vie, deviendrait l'un des signes expressifs de Jésus-Christ en ce monde! Celui-là serait en toute vérité, *homo Dei, ad omne opus bonum instructus* (II Tim., 3, 17). Sur cet homme on n'aurait qu'à jeter les yeux pour être sûr de trouver Jésus-Christ : *Sacerdos, alter Christus.*

2. — Memoriale mortis.

Mêmes magnificences de *Signification*, si nous parlons du *Sacrifice.*

En vertu des paroles sacramentelles, il n'y aurait sur l'autel que le corps du Seigneur sous l'espèce du pain, et son sang sous l'espèce

du vin. C'est par concomitance, et en vertu de l'unité indissoluble du Christ vivant et glorifié, que Jésus-Christ est tout entier présent sous chaque espèce. Ainsi, grâce aux espèces, la double consécration va signifier la mort de Jésus-Christ, *memoriale mortis Domini*. Elles signifient, et placent sous nos yeux, l'immolation mystique du Christ, par leur séparation. Elles éternisent, et elles actualisent pour nous, le Sacrifice du Calvaire, en nous rendant possible, à nous, témoins si distants du Golgotha sanglant, l'*oblation* de la même et unique Victime, sous un rite non sanglant. Victime sur la croix, victime immolée physiquement là, et là seulement, Jésus-Christ est offert sur l'autel, en Victime qu'il est dans le ciel pour toujours; et cette oblation n'est possible que grâce à la signification des saintes espèces.

Oblation, dite aussi *immolation mystique;* vrai et propre Sacrifice, Trid., sess. 22 (ch. 1 : cf. c. 2); *in hoc divino sacrificio, quod in Missa peragitur, idem ille Christus continetur et incruente immolatur, qui in ara crucis se ipsum cruente* (Heb., 9, 28) *obtulit*. Cette « immolation » ne saurait atteindre Jésus-Christ pour le faire de nouveau mourir, *jam non moritur* (Rom., 6, 9); mais elle se réalise mystiquement par les Signes consacrés; elle se poursuit moralement en nous, par la communion au Christ Victime, et — nous le verrons — par les vertus chrétiennes. La séparation des deux espèces sur l'autel représente, sous nos yeux, l'immolation de la croix. Nous offrons, à l'autel, la même Victime qui s'est une première fois offerte elle-même dans les douleurs et les humiliations du Calvaire; sa Passion est, sous nos

yeux, *représentée* et *appliquée* (Trid., sess. 22, c. 1; D. 938); *Jésus Victime* est là, sur l'autel, par une présence si parfaite toutefois, et si glorieuse, que toute altération, ou diminution, ou détérioration, ou destruction, ou immolation physique, ne serait même plus possible :

« *Rursus species consecratæ corporis et sanguinis rationem habent imaginis respectu cruentæ mortis quam olim in cruce passus est Christus.*

Porro, sola hæc cruenta oblatio fuit proprie loquendo Christi immolatio seu mactatio; nam licet in Eucharistia verum ac proprie dictum offeratur sacrificium, non tamen in ea proprie immolatur Christus, sed mystice tantum, id est in sola sacramentali repræsentatione; non enim iterum occiditur, sed induit sub speciebus sacramenti externum characterem mactationis suæ... » (BILLOT, *De Eucharistia*, p. 391).

Nous voici loin d'ailleurs, on le comprend, d'une pure représentation, ou image vide, d'un Sacrifice qui, réel une fois (autrefois), ne le serait plus (aujourd'hui). Imaginons, sur la scène, le drame de la mort de Jeanne d'Arc que jouerait sous nos yeux, sous des espèces d'emprunt, dans un décor d'emprunt, une Jeanne d'Arc fictive; la vraie *victime* ne serait pas là : ce ne serait ni *vere* ni *proprie* la mort de Jeanne d'Arc. La Messe est, au contraire, la mort du Christ, représentée, mais non sanglante, parce que la Victime — à jamais unique Victime comme unique Prêtre — y est présente comme Victime, dans le mémorial des deux espèces. Jésus n'y peut plus être victime déchirée, meurtrie, mise à mort; il s'est livré, jusqu'à l'effusion du sang, une seule fois et pour toujours, quand les bourreaux le crucifiaient, — bien étrangers d'ailleurs au Sacrifice, tant l'immolation physique par elle-même, séparée

de l'oblation, suffit peu au Sacrifice d'adoration et de rédemption. Maintenant Jésus est offert, par les mains de l'Église, sous les rites de l'immolation eucharistique, grâce aux espèces. Et telle est la richesse de *signification* des saintes espèces, après la double consécration, essence du sacrifice de l'autel.

3. — Exemplum dedi.

Messe et communion, enfin, Sacrifice et Sacrement, nous enseignent, par une *signification* très expressive, des formes excellentes de vie spirituelle. Tout parle ici, sans bruit de paroles. La tendre condescendance d'un Dieu nous invite : *piissima dignatio, amicabilis invitatio* (Imit., IV, 1). Pourquoi chercher si loin, curieusement, des monuments ou des lieux instructifs? Au cœur attentif et docile, la sainte Hostie fait entendre les enseignements les plus élevés dans le plus persuasif des langages (*ibid.*, IV, 1, nº 9, *Currunt multi...*) — De quoi nous parlent, en effet, les saintes espèces, sinon de perfection, discrète et fervente à la fois, dans la vocation que Dieu nous a faite?

« Voulez-vous mourir au monde, élever entre vous et lui les barrières du cloître, et, dans la solitude, « ne respirer que du côté du ciel? » Regardez; c'est pour vous que Jésus est le Dieu caché, et que sa prière est perpétuelle. La Providence, au contraire, vous a-t-elle retenu au milieu du monde pour y accomplir une des fonctions de la vie active sur lesquelles repose la société? Quelle que soit votre tâche, éclatante ou obscure, vous avez le devoir de ne pas vous enfermer dans le monde étroit des sensations, d'appliquer à des phénomènes transitoires des vérités éternelles et sublimes, de faire enfin, avec vos actions de chaque

jour, même les plus vulgaires, une œuvre divine. Regardez : Jésus-Christ, d'un peu de pain et de quelques gouttes de vin, fait son corps et son sang, renouvelle son sacrifice pour la plus grande gloire de Dieu et le salut du monde. « Voyez et faites de même ». Qu'est-ce qu'un verre d'eau? Le prix de Dieu si vous le voulez : donnez-le à un pauvre au nom de Jésus-Christ... »

Et plus loin, à propos des apparences eucharistiques : « Il est impossible de nous enseigner plus clairement que la vertu n'a pas besoin d'un grand théâtre, « que sa beauté est tout intérieure », que ceux-là se trompent qui ne la cherchent que dans le bruit et dans l'éclat. La plupart des hommes sont condamnés à ne faire toute leur vie que de petites actions, à passer sur la terre sans laisser un souvenir. A cette foule sans nom, Notre-Seigneur offre l'exemple de sa vie sacramentelle, dont aucun rayon ne transparaît aux yeux de la raison ni des sens, bien que cet autel où l'on ne le voit même pas soit le trône d'où il gouverne le monde. » (Mgr G. BRETON, *Le drame éternel*, p. 24).

Ici, toutefois, la prudence s'impose, pour ne pas risquer d'attribuer formellement à Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, un *état* [1] incompatible avec sa gloire. Parlons-nous de patience, de pauvreté, d'obéissance, de pureté? nous en chercherons de préférence la leçon et l'exemple directs dans la vie de Jésus, surtout dans sa Passion, école des vertus (I Pet., 4, 1; Phil., 2, 5). Les retrouverons-nous, muettement en-

[1] A parler strictement, il n'y a pas *d'état* spécifiquement sacramentel pour le Christ. Nous ne pouvons l'oublier, quelle que soit la différence entre le mode de *présence* du Corps divin dans l'Eucharistie et son mode de présence dans le ciel, « la différence quant à la présence n'entraîne point de différence quant à la manière d'être ou d'exister! Il y a une *présence sacramentelle;* en rigueur de langage, il n'y a pas *d'état sacramentel :* il n'y a pas état différent ici et au ciel; Jésus-Christ, étant unique et non pas multiple, se trouve ici tel exactement qu'il est là-haut, bien qu'il y soit présent d'une autre manière » (DE LA TAILLE, Congrès 1923, p. 289).

seignées dans l'Eucharistie? Pourquoi non, pourvu que ce soit à travers le symbolisme des espèces. Nous éviterons seulement avec soin tout ce qui pourrait, dans un enseignement ascétique de ce genre, risquer de déprécier l'état immortel et impassible de Jésus-Christ dans l'Hostie. Pas plus qu'au ciel, Jésus dans l'Eucharistie n'*est* pauvre, obéissant, souffrant. Depuis que la rédemption est acquise, et sanctionnée par la résurrection et l'ascension du Seigneur, rien de ce qui ressemble à notre état d'épreuve, de pèlerinage, et de lourde mortalité (II Cor., 5) ne saurait lui être attribué dans l'Eucharistie sans déroger à son infinie Majesté [1].

Aussi le *souvenir* des mystères du Christ, loin d'être inopportun, à la messe ou auprès du tabernacle, y trouvera très utilement sa place. Voici, par exemple, comment LESSIUS, dans son ouvrage sur *Les perfections et les mœurs divines* (XII, 6), développe les analogies que sa piété découvre entre l'Incarnation et l'Eucharistie :

1° De même que, dans l'Incarnation, la divinité invisible est unie à l'humanité visible, de même dans l'Eucharistie deux éléments s'adjoignent, la chair invisible du Christ, et les espèces visibles ;

2° De même qu'un seul Christ résulte de cette union, de même un seul Sacrement résulte de cette union ;

3° De même que, par l'Incarnation, le Verbe tout entier se trouve uni à chacune des parties de la nature humaine, de même, par la consécration, le Christ est tout entier présent dans chacune des parcelles de l'hostie ;

---

[1] Sur le même sujet nous avons cité (*Hoc facite ;* voir *Sur les pas de Jésus*, t. II, p. 435) des conseils opportuns de M. GRIMAL (*Le Sacerdoce et le Sacrifice de N.-S. Jésus-Christ*, pp. 320-328) relatifs à la prédication eucharistique.

4° Quand l'humanité de Jésus souffrait, la divinité demeurait impassible et sans altération ; de même, les modifications que peuvent subir les espèces ne sauraient affecter le Christ ;

5° Toutefois, à cause de l'union hypostatique, on peut dire que Dieu souffre, que Dieu meurt, alors que l'humanité seule passe par ces états ; de même, quand les espèces sont rompues ou prises en nourriture, c'est le Corps du Christ que l'on brise et que l'on mange ; par une sorte de communication des idiomes, on dit du Corps du Christ qu'il est vu, qu'il est touché, à cause des espèces ; et des espèces, à leur tour, on dit qu'elles sont vivifiantes, sanctifiantes, à cause de Dieu qu'elles contiennent ;

6° L'humanité de Jésus-Christ, par l'Incarnation, n'a plus son mode naturel de subsistance, elle est soutenue par le Verbe ; de même les espèces cessent d'avoir ici leur mode naturel d'existence, sans avoir toutefois comme sujet d'inhésion le corps du Christ ;

7° De même que nulle force créée ne peut dissoudre l'union hypostatique, de même aucune puissance créée ne peut altérer l'union du Christ et des espèces dans le Sacrement, aussi longtemps que les espèces demeurent entières.

De même, feuilletons et parcourons l'Evangile, tandis que nous nous trouvons devant l'autel, pour l'une ou l'autre de nos pratiques eucharistiques ; nous ne l'en goûterons que mieux, cet Evangile, mémorial lui aussi de l'éternel Amour : et l'Evangile nous introduira dans les secrets du Cœur qui a tant aimé, jusqu'à se consumer pour nous, au Calvaire, et jusqu'à instituer pour nous le mémorial eucharistique. Cette doctrine du « Mémorial de la mort du Seigneur » étant sauve, — seule signification directe et formelle des espèces consacrées (I Cor., 11, 24 ; Luc, 22, 19), — rappelons-nous, en communiant, et pour mieux communier, la pitié de Jésus pour les foules, sa com-

passion pour les misères humaines; son recueillement et sa prière dans les solitudes; ses souffrances, qui n'ont pas connu de trêve; les peines de son Cœur, sa vie persécutée, sa mort humiliée. Ces humiliations, ces tourments, Jésus ne les connaît plus; mais c'est assez qu'il les ait subis, pour racheter les âmes. Présent devant Lui, uni à Lui, je revis en esprit, en sa compagnie, ces labeurs, ces fatigues, cet apostolat, ces angoisses, ce martyre, *tota vita Christi, crux et martyrium* (Imit., II, 12). Ce sont bien là les « anéantissements » de Jésus-Christ (Phil., 2, 7) : abaissements de l'Incarnation, immolations de la Passion. Mais ce n'est pas *dans l'Eucharistie* que je les retrouverai; car il n'est pas vrai que Jésus y soit « anéanti », comme il a voulu l'être dès la crèche, « humilié » (Phil., 2) comme il l'a été sur la croix, jusqu'à la mort.

Par contre, Jésus-Christ nous enseigne formellement à l'autel, comme il le fait au ciel par sa médiation éternelle, *semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Heb., 7, 25), mainte vertu, dont il reste à jamais l'Exemplaire : la religion, la charité, l'action de grâces [1]. L'Église, par son enseignement, par sa liturgie, nous sert de guide — et de modératrice aussi — dans cette contemplation. *Passionis tuæ memoriam reliquisti;* tel est l'enseignement principal à recueillir de l'Eucharistie, et à faire passer dans notre vie. C'est celui que l'Église

[1] Mgr GAY, dans ses *Élévations*, propose à notre méditation dans l'Eucharistie, le modèle d'une vie de religion, d'adoration (reconnaissance parfaite des droits de Dieu), et d'action de grâces.

retient et proclame dans l'oraison du Très Saint Sacrement [1].

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES.

LECTURES.

Chanoine ANDRÉ, S. S. — *L'Éducation sacerdotale des Apôtres à l'école de Jésus-Christ Souverain Prêtre*, 2 vol. — De Gigord, 1925.

Sous forme d'*Élévations*, l'auteur entend introduire le prêtre à l'école de Jésus-Christ souverain Prêtre, et lui faire connaître, en même temps que les devoirs, les grandeurs, les joies et les récompenses de sa vocation. Des considérations générales sur la personne du divin Educateur et sur sa méthode pédagogique ouvrent la série de ces études, où se mêlent harmonieusement réflexions et affections : Jésus-Christ est le Prêtre, le Prêtre parfait ; et il donne au monde le trésor du Sacerdoce catholique.

---

[1] Avec quelle discrétion doit être traitée cette matière, on s'en convaincra, en songeant que même la *charité*, si nous entendons par là l'union des fidèles entre eux dans le corps mystique, n'est pas signifiée par les espèces sacramentelles, directement ; elle n'est signifiée, et produite, directement et immédiatement, que par le Corps du Christ, *signum et res*. Les espèces, *signum tantum*, n'ont ni causalité, ni signification immédiate relativement à l'union des membres du Christ entre eux, *res tantum*. En vertu de l'institution du Christ, *species rem contentam significant, sed per indolem cibi ac potus sibi ipsis propriam. At indoles hujusmodi, sicut aptabat illas ad immediate significandum corpus Christi, ita per se non aptabat ad significandum corpus ecclesiasticum nisi mediate ;* c'est-à-dire *mediante re et signo* (Elucid., 43). Ce n'est pas qu'il n'y ait, dans les éléments eucharistiques, quelque analogie, qui suggère l'unité du corps mystique, fruit du sacrement (grains de blé formant la pâte ; grains de raisin foulés pour faire le vin) ; mais ce n'est là qu'une *image* ; et il reste à savoir si cette analogie a été intentionnellement élevée par le Seigneur à ce rôle de signification causale :

« *Dari aliquam similitudinem inter multitudinem granorum vel acinorum redactorum in unum poculum vel panem, et unitatem Ecclesiæ ex multis fidelibus constantem, quis negabit? Posse illam paritatem a doctoribus et pastoribus inculcari pie atque utiliter, sive parænetice ad commendandam

L'auteur va donc parcourir en détail les différentes phases de l'éducation sacerdotale, à chacune desquelles correspond l'un des pas franchis par le jeune clerc dans sa marche ascendante vers l'autel : 1) période de *vocation* ou d'appel, à laquelle correspond la tonsure; la *culture des vocations* (13e Élév.) termine cette première partie; 2) période d'*initiation* (ordres mineurs), que vient clore une Élévation (18e) sur le *devoir de l'étude;* 3) période de *donation* ou de consécration, avec le sous-diaconat : une sérieuse méditation sur la *chasteté sacerdotale* (24e Élév. p. 311 à 322) et sur l'*amour de l'Eglise* (25e Élév.) forme la double leçon pratique de cette partie; 4) période d'*évangélisation* des Apôtres, avec le diaconat comme pendant, et, comme applications, le *culte*, la *prédication*, les *œuvres*, le *zèle*, la *prière* (34e et 35e Élév.); 5) période de *sacrifice ou d'immolation*, avec le sacerdoce: un regard rétrospectif sur cette partie signale la *charité* et le *sacrifice* comme les occupations mêmes du prêtre (42e Élév.), sans préjudice des *études* spécifiquement sacerdotales (47e Élév.); une Élévation sur la *sainteté du prêtre* vient commenter, fort à propos, l'exhortation de Pie X au clergé; 6) période de *mission*, enfin, où se place une étude sur les *responsabilités* du sacerdoce.

La dernière partie de l'ouvrage étudie les relations du Sacerdoce avec Marie, la Vierge-Prêtre. La 59e Élévation commente la prière de M. Olier : [1].

O Jesus, vivens in Maria, veni et vive in famulis tuis, in spiritu sanctitatis tuæ, in plenitudine virtutis

---

unitatem, sive didactice ad unitatem explicandam, quis non assentiet? Sed aliud est admitti talem similitudinem et adhiberi salubriter, aliud est eam esse assumptam a Domino et erectam ad significandam atque efficiendam in Sacramento unitatem illam ecclesiasticam quæ ex fidelium adunatione ad seipsum et in seipso consistit. De hac institutione atque intentione dominica quæritur cum disputatur sitne sacramentalis istiusmodi symbolismus ».

Or ce symbolisme sacramentel n'apparaît pas comme tel; il le faut même exclure. (V. DE LA TAILLE, *op. cit.* Eluc., 43).

[1] Cette prière a été transmise au séminaire de Saint-Sulpice par M. Olier, qui l'avait reçue du P. de Condren, second supérieur général de l'Oratoire au XVIIe siècle. M. Tronson, troisième supérieur général de Saint-Sulpice, la commenta en

tuæ, in perfectione viarum tuarum, in veritate virtutum tuarum, in communione mysteriorum tuorum; dominare omni adversæ potestati, in spiritu tuo, ad gloriam Patris. Amen.

Au cours du développement, l'auteur indique maint ouvrage, dont il s'est inspiré : LAVALLÉE, *Solitude et union à Dieu;* PERROY, *L'humble Vierge Marie;* GIBBONS, *L'ambassadeur du Christ;* GIRAUD, *Prêtre et Hostie;* NIEREMBERG, *Le prix de la grâce;* le P. DELBREL, *Jésus éducateur des Apôtres;* M. SAUVÉ, *Le Prêtre intime;* Mgr GAY, et d'autres encore. Mais l'Évangile, avec ses épisodes simples et grands relatifs aux apôtres, et le Pontifical, avec les rites majestueux des ordinations, forment la double source à laquelle il a surtout puisé. C'est dire assez la solidité et la richesse de ces deux volumes.

Emile JANOT. — *L'Eucharistie dans les Sacramentaires occidentaux.* — Recherches de science religieuse (février 1927).

Les Sacramentaires occidentaux (Rome, Gaule, Espagne), pour la période du VI^e^ au IX^e^ siècle qui, succédant à l'âge d'or patristique, peut sembler indigente, nous offre d'admirables monuments de la foi eucharistique de l'Église. Ces *Libri sacramentorum* (à Rome, le *Leonianum*, le *Gelasianum*, le *Gregorianum;* en Gaule, le *Gothicum*, le *Gallicanum vetus;* en Espagne, le *Liber mozarabicus*) reprennent et développent, en formules liturgiques variées, les principaux thèmes de l'enseignement des Pères, si riche de substance scripturaire à la fin du V^e^ siècle ; à savoir : 1° le repas d'action de grâces, mémorial de la Passion, répétition de la dernière Cène ; 2° où le pain est transformé au corps du Christ, et le vin en son sang ; 3° et dont l'effet sera, en ceux qui y participent, dûment disposés, et l'union intime avec le Christ, et l'union intime des convives entre eux; effet qui se fait sentir jusqu'au delà du

---

onze méditations. Elle s'inspire des pensées mêmes du saint Père Eudes avec qui M. Olier eut des rapports d'intime et surnaturelle amitié (voir la vie de M. Olier et l'ouvrage du saint Père Eudes : *Vie et règne de Jésus dans les âmes chrétiennes*, p. 294).

temps, car l'Eucharistie est, pour l'âme, un aliment d'éternité (pp. 20 à 24). Les témoignages abondent, qui font l'intérêt principal de cet article documentaire.

Dom E. PICHERY. — *Le Pain de Vie.* — La Vie Spirituelle (juin 1927).

L'auteur se plaît à montrer que l'Eucharistie est la *fin* de tous les sacrements; que même la grâce première n'est accordée à personne sans le désir et le vœu implicite de l'Eucharistie (Catec. Conc. Trident., *de Euch.*, n° 50) :

« La cause principale de la grâce, qui est Dieu, et la cause instrumentale conjointe à la divinité, qui est l'humanité du Christ, n'agissent dans les autres sacrements que pour la *chose* de l'Eucharistie, c'est-à-dire en vue de l'union au Christ et pour former son corps mystique; de sorte que ceux-ci, comme causes instrumentales séparées, reçoivent une vertu qui n'est qu'une participation de la vertu de l'Eucharistie, et n'opèrent qu'avec l'intention, imbibée en eux par la cause principale et par le Christ comme cause instrumentale éminente de leur institution, de l'union eucharistique et de l'unité de l'Église. Lorsque le baptême, par exemple, donne par mode de cause efficiente l'incorporation au Christ en son état initial, c'est l'Eucharistie qui opère principalement en lui et comme la fin vers laquelle il tend : et lui n'est qu'un moyen, qui agit par la vertu de l'Eucharistie et par ordre à elle, de même que tout moyen agit dans la vertu et l'intention de la fin. L'influence de l'Eucharistie n'empêche pas, du reste, l'influence du baptême d'être réelle, non plus que la cause universelle n'empêche l'influence de la cause particulière; mais la cause universelle et la cause particulière concourent au même et identique effet » (p. 373).

Il y a même lieu d'approfondir, et de se demander si l'Eucharistie, quant au Christ qu'elle contient, et à la *chose* du sacrement, qui est le corps mystique du Christ, ne serait pas, *de lege ordinaria*, la fin, non seulement des sacrements, mais de toute grâce, « parce que toute grâce relèverait de l'ordre sacramentel », — par la Passion, dont le Christ a attaché toute la vertu à ses sacrements (réception, ou vœu tout au moins).

Abbé LÉON CRISTIANI. — *La sainte Communion dans la Liturgie catholique.* — Aubanel, 1926.

Gardons-nous, en parlant de la communion, d'en limiter le sens à la seule réception sacramentelle de l'Eucharistie. L'étude des liturgies catholiques de l'Orient et de l'Occident montre que le Saint Sacrement a été, dès les débuts, dans l'estime de nos frères les premiers chrétiens, le sacrement de la communion des âmes au sein de l'Unité dans le Christ; le signe et la cause de la vie de charité dans le corps mystique du Seigneur.

Parmi les documents étudiés dans cet ouvrage, signalons : l'analyse des *Constitutions Apostoliques*, compilation postérieure de peu aux *Catéchèses* de saint Cyrille; l'auteur s'arrête aux rites de cette belle liturgie syrienne qui expriment l'idée essentielle de communion (p. 67 à 77); — puis le rite *gallican* (dont Milan semble avoir été le berceau), qui persista pendant près de quatre siècles, jusqu'à Charlemagne; — la messe *africaine* (voir la signification de la *Commixtio*, p. 85); — surtout, la messe *romaine*. Toutes ces liturgies, avec des nuances diverses, s'inspirent de la même idée de communion, « partout présente au cours de la célébration eucharistique ». — On retrouvera ici l'histoire du rite romain, si sobre, si grave, jusqu'à sa fixation dans la messe stationale[1] : « C'est cette messe stationale qui a donné à la liturgie romaine son achèvement. Tous

[1] A propos d'un travail du P. GRISAR, S. J., publié chez Herder en 1925, sur la genèse du missel romain, le P. D'ALÈS estime que cette étude serait « pleine de révélations pour beaucoup de prêtres à qui le Missel offre des énigmes insolubles. Pourquoi, à la messe du vendredi après le IV^e^ dimanche de carême, l'évangile de la résurrection de Lazare? Parce que la station est à Saint-Eusèbe, près de la nécropole de l'ancienne Rome, au mont Esquilin. Pourquoi, le lundi après le 1^er^ dimanche de carême, l'évangile du jugement dernier? Parce que la station est à Saint-Pierre-ès-liens, près du tribunal urbain. Pourquoi, le vendredi après le 3^e^ dimanche de carême, l'évangile de la Samaritaine? Parce que la station est à Saint-Laurent in Lucina; cette église possédait un puits, objet de haute vénération, très précieux pour une ville mal pourvue

les usages de notre messe actuelle s'expliquent par ceux de la messe stationale des 7e, 8e et 9e siècles » (p. 96). Nous sommes en mesure de reconstituer la messe romaine de cette époque (p. 97 à 115) : la préoccupation s'y retrouve, partout présente, de l'unité de l'Église, fruit du sacrifice et de la Communion.

Cette imposante liturgie de la Communion, âme du culte eucharistique, a trouvé dans les Pères des premiers siècles d'éloquents commentateurs : le chap. VI nous livre en raccourci les trésors de S. Irénée, de S. Cyrille de Jérusalem, de S. Grégoire de Nysse, de S. Jean Chrysostome, de S. Augustin [1], de S. Cyrille d'Alexandrie, de S. Léon le Grand, de S. Cyprien, de S. Ignace d'Antioche.

La dernière partie de ce pieux ouvrage est consacrée à l'étude de notre Missel romain actuel, lequel date de Pie V et du concile de Trente (1570) ; — et notamment, à l'examen des différences entre ce Missel définitif et ceux du IXe et puis du XIIIe siècle ; l'Ordinaire de la Messe étant fixé depuis 1200.

« Simplifier, organiser », conclut l'auteur, tel a été le double et merveilleux ouvrage du Seigneur. Il a simplifié, en substituant à la multiplicité des rites, à l'amoncellement des prescriptions anciennes, les deux commandements qui n'en font qu'un : l'amour de Dieu, l'amour du prochain, la communion intime avec Dieu, la communion intime avec nos frères. Ce trésor, il l'a confié à une Église, organisée par ses soins, royaume de l'unité en même temps que de l'universalité ; il l'a chargée de nous donner jusqu'à la fin des siècles cette double communion, en lui communiquant la source impérissable de cet amour, « le rite prodigieux, le rite souverain, le rite incomparable de l'immolation et de

---

d'eau. On pourrait multiplier indéfiniment les exemples... » (*Recherches de science religieuse*, avril 1926, p. 179).

[1] On sait combien cette idée est chère à S. Augustin. Pour lui, la communion est essentiellement le sacrement de l'unité du corps mystique qui est l'Église, le signe de l'union entre chrétiens ; sans préjudice assurément de la présence réelle, mais avec une sorte de prédilection marquée pour ce grand symbolisme du corps du Christ, qu'il nous faut devenir pour manger comme il convient le pain eucharistique (voir *Confess.* VII, 11, 16 ; *in Joann.* tract. 26, 13).

la manducation eucharistique », qu'il a placé au centre de la vie de l'Église.

M. LEPIN. — *Pour la Messe et la Communion.* — Grand Séminaire de Lyon, Francheville, 1927.

Cet opuscule a été composé à l'intention de l'Œuvre des Servantes de Jésus Souverain Prêtre de l'Église. Mais la doctrine théologique qu'il expose, en deux parties : *Explication des prières de l'ordinaire de la Messe* (p. 13 à 83), et *Considérations sur la Communion* (p. 84 à 104) est d'un intérêt général. — Notons d'excellentes réflexions sur l'*Oblation*, à la fois expiatoire et glorieuse, du sacrifice qui, après la Transsubstantiation accomplie, doit nous acheminer vers la communion, et s'y achever :

« Pourquoi, en effet, les paroles de Jésus : *Prenez et mangez, Ceci est mon Corps; Prenez et buvez, Ceci est mon Sang*, ne sont-elles pas suivies immédiatement de la Communion? La raison en est que la Communion doit réaliser d'une façon très parfaite, par le moyen d'une incorporation physique et morale, cette union étroite du Christ et de l'homme, qui est nécessaire à la perfection de l'oblation, c'est-à-dire au Sacrifice complet. Or, cette union ne peut être réalisée dans sa plénitude que si, au préalable, est détruit le grand obstacle du péché, qui reste infranchissable entre l'homme et Dieu, et qui nécessite le sacrifice expiatoire du Christ.

« Il faut donc que le prêtre prenne ce Corps qui a été livré pour l'homme, et, avant d'en faire une nourriture et un breuvage, communicateurs de la vie, qu'il les offre au Père. Et il faut que le Père les accepte comme une rançon, et, plus encore qu'une rançon, comme capables d'opérer la régénération profonde de la créature. Toutes les prières qui suivent la Consécration, depuis le *Unde et memores* jusqu'au *Per Ipsum*, ont pour but d'offrir à Dieu cette oblation de l'œuvre qu'elle veut opérer.

« Mais l'oblation expiatoire conduit à l'expiation glorieuse et s'y achève. De là cette référence expresse à ce qui précède : *Unde et memores*. C'est pourquoi...

« Le prêtre s'appuie, d'une part, sur la Transsubstantiation, qui a changé le sacrifice humain au Corps et au Sang de Jésus offerts en sacrifice divin de rédemption et de louange ; d'autre part sur l'Alliance opérée dans ce Sang : Alliance de l'Époux et de l'Épouse ; du Christ et de l'Église. Et fort de ce double appui, il ajoute au sacrifice divin du Christ, pour l'offrir avec lui, l'oblation parfaite, achevée, glorieuse, de la création tout entière.

« Telle est la grande Oblation du Sacrifice. Or, le texte des prières nous invite à nous y associer activement. « Nous qui sommes vos serviteurs », dit le prêtre, « et avec nous », ajoute-t-il, « votre peuple saint, nous offrons à votre auguste Majesté l'Hostie pure, l'Hostie sainte, l'Hostie immaculée ».

« En vertu de ce texte, à côté du ministre du sacrifice, qui n'est plus qu'un seul et même Prêtre avec Jésus-Christ, et qui offre officiellement l'oblation, nous avons droit, nous aussi, à nous saisir de cette oblation, par tout notre cœur, tout notre amour et nos désirs, pour l'offrir au Père » (p. 46).

La Communion y pourvoira, moyennant une « livraison positive » de notre vie à la vie du Christ. Car « en unissant son corps mystique à sa chair immolée, Jésus veut que chaque membre ajoute sa propre immolation à la sienne ».

Le Sacerdoce de Jésus-Christ nous est ainsi présenté, et c'est justice, comme le *Mystère central* de la religion, où se trouvent condensés et actualisés tous ses mystères, et par lequel Il ne cesse d'accomplir son œuvre d'Incarnation et de Rédemption.

J. TIXERONT. — *L'Ordre et les Ordinations*, étude de Théologie historique. — Gabalda, 1925.

Dans l'Eglise, l'*Ordre* confère le pouvoir de sanctifier les fidèles ; la *Juridiction*, celui de les gouverner.

Le *Sacerdoce* représente, dans la hiérarchie d'*Ordre*, le point culminant. Toute fonction d'Ordre est une fonction sacerdotale, ayant pour objet plus ou moins immédiat le culte divin et la sanctification des âmes, par l'offrande du Sacrifice et par la dispensation des Sacrements, surtout de l'Eucharistie, fin des autres

sacrements ; aussi est-ce par l'Eucharistie que se définissent l'Ordre et le Sacerdoce.

1) A l'origine du *Sacerdoce* se trouve le Christ. Il est né Prêtre, non pas du seul fait de l'Incarnation, mais parce que Dieu « a décrété que le Verbe s'incarnerait dans une humanité passible et mortelle, pour être la Victime d'un Sacrifice qu'il offrirait lui-même ». Tel est le sens exact de sa *Médiation ;* elle est toute sacerdotale (Epître aux Hébreux). Jésus-Christ a commencé en même temps que sa vie l'exercice de son sacerdoce ; et il le continue éternellement. Mais à la Cène et à la Croix, il a offert le Sacrifice : à la Croix, un sacrifice *réel*, *absolu*, *efficace par lui-même ;* à la Cène, un sacrifice *véritable*, mais *relatif*, et *représentatif* de celui de la Croix. La Cène n'est pas seulement un don que Jésus fait aux siens, mais un acte religieux par lequel il met séparément, selon les apparences, son Corps sous une espèce, son Sang sous l'autre espèce, puis les présente à manger et à boire, en indiquant qu'il s'agit de son corps *immolé* et de son sang *répandu* (Luc, 22, 19 ; Mat., 26, 27 ; I Cor., 11, 26) ; il conclut ainsi l'*alliance* nouvelle (cf. Exod., 24, 4 ; Heb., 9, 15) :

« La Cène était donc véritablement un sacrifice, un sacrifice réel, qui représentait, mais en un sens aussi qui complétait celui de la Croix.

« Sacrifice *réel*, parce que le prêtre, la victime et l'oblation étaient non pas figurés, mais réels, Jésus-Christ offrant par anticipation à son Père son corps immolé réellement présent, et entrant dans les sentiments d'hostie sacrifiée qu'il devait avoir au Calvaire.

« Sacrifice *représentatif* de celui de la Croix, parce que le corps « donné » et le sang « répandu » qui y étaient offerts étaient ceux-là mêmes qui furent définitivement et absolument « donné » et « répandu » à la Croix, et que, à la Cène, cette immolation — qui ne devait avoir lieu qu'une fois (Hebr., IX, 27, 28) — était seulement représentée par la séparation apparente du corps et du sang, et leur réduction à l'état d'aliments inertes.

« Et enfin, sacrifice qui *complétait* en un sens celui de la Croix, parce qu'il mettait la victime du Calvaire en état d'être mangée, et rendait possible la communion de l'homme au sacrifice. Il pourrait y avoir

une « table » et un « calice » du Seigneur, comme il y avait chez les païens une « table » et un « calice » des démons » (p. 26).

2) C'est à la Cène, précisément, que Jésus-Christ communique son sacerdoce à l'Eglise, et institue le *Sacrement de l'Ordre*. Le Concile de Trente est explicite sur ce point (TRID., s. 22, cp. 1 ; s. 23, cp. 1). *Faites ceci*, écrit saint Luc (22, 19) ; et saint Paul de même (I Cor., 11, 24).

Ne l'oublions pas, l'autorité de saint Paul suffirait, à défaut de l'Evangile, pour attester l'authenticité de ce texte d'investiture sacerdotale. Car c'est à tort qu'on se représenterait la tradition de saint Paul comme postérieure à celle de saint Matthieu et de saint Luc. La première aux Cor. est de l'an 56 ou 57 ; les paroles de l'institution qu'elle *rapporte*, seraient donc chronologiquement les premières. Quant à dire que saint Paul aurait été « influencé » par l'usage déjà existant de la célébration eucharistique, c'est un aveu que nous recueillons avec joie ; car, demande M. TIXERONT, « comment ne voit-on pas que l'existence même de cet usage ne saurait s'expliquer que par un ordre et une institution préalable du Sauveur? » (p. 29) — Par ces paroles, Jésus faisait, du Sacrifice qu'il venait d'offrir, une institution permanente et obligatoire ; et, en donnant aux Apôtres l'ordre de faire ce qu'il venait de faire, il leur en donnait le pouvoir : c'était le pouvoir d'offrir ce même Sacrifice ; il les constituait prêtres.

Un autre pouvoir, celui de remettre les péchés, a fait de la part du Seigneur l'objet d'une investiture spéciale (Jo., 20, 19 ; Matt., 16, 19 ; 18, 18) ; et c'est encore un pouvoir proprement sacerdotal :

« Le pouvoir d'offrir le saint Sacrifice avait constitué (les Apôtres) surtout les représentants des hommes auprès de Dieu, pour lui rendre les hommages dus à sa Majesté suprême ; celui de remettre les péchés en faisait plus particulièrement les représentants de Dieu auprès des hommes, pour leur appliquer les fruits de la Rédemption ».

Pouvoirs *réservés*, d'ailleurs ; car la lecture des premiers documents chrétiens « ne nous montre pas les prêtres comme des *primi inter pares ;* ou comme des hommes à qui le seul choix de leurs frères aurait donné

autorité ». Ce n'est pas la « communauté » qui les a faits ce qu'ils sont, mais Jésus-Christ lui-même. Ce pouvoir spécial et indépendant, qui sépare le laïque de l'Evêque, est nettement marqué dans la *Didascalie des XII Apôtres*, et dans le rite ancien de l'*imposition des mains*, tel qu'il est consigné dans l'ordination de Timothée (II Tim., 1, 6). — Assurément, dans un sens utile à retenir, tout *chrétien* est *prêtre* (I Pet., 2, 9; Apoc., 5, 10) : 1° parce qu'il offre avec le prêtre le sacrifice eucharistique : « bien que le prêtre, en effet, ne tienne pas son sacerdoce d'une simple délégation des fidèles, mais par une consécration divine, Dieu ne l'en a pas moins constitué le représentant des fidèles auprès de lui, le ministre qui sacrifie au nom de l'Église et de tous ses membres » ; 2° parce qu'il offre à Dieu, en vertu d'une *consécration* reçue au baptême, et d'une *onction* reçue dans la confirmation, ces sacrifices improprement dits qui forment le fond de la vie chrétienne (Rom., 12, 1; Heb., 13, 16; Phil., 4, 18). — Mais ce sacerdoce spirituel, résultant de l'initiation au christianisme, ne doit pas être confondu avec le sacerdoce proprement dit, officiel et visible, qui donne seul dans l'Église le droit d'offrir le Sacrifice proprement dit.

3) Les degrés du Sacerdoce se gravissent par les huit Ordres. On s'accorde à ne regarder comme d'institution divine que les trois degrés supérieurs (épiscopat, presbytérat, diaconat); les autres seraient d'institution ecclésiastique. Le Concile de Trente toutefois n'a pas voulu dirimer la question (TRID., s. 23, can. 6).

Nous ne suivrons pas l'auteur dans l'étude des fonctions de chacun de ces Ordres. Signalons seulement quelques passages :

a) Les *rites essentiels* de l'ordination (ch. 3), et leur histoire dans l'Église latine. — Rien de plus vénérable que ces prières, ces préfaces, ces symboles, où se montre partout le souci de l'Église, de donner aux ordinands, aux prêtres surtout, la plus haute idée de leur dignité.

b) Les *effets* de l'ordination (ch. 4) : 1° *pouvoirs* divins; 2° *grâce* pour les bien exercer; grâce si belle que saint Grégoire de Nysse n'hésite pas à comparer la transformation opérée dans le prêtre par l'ordination avec celle que la consécration opère dans le pain et le

vin eucharistique (p. 181); 3° *caractère*, adhérent et indélébile : tous les « caractères », au dire de saint THOMAS (p. 3, q. 63, a. 3), confèrent une ressemblance avec Jésus-Christ souverain prêtre, et une participation à son sacerdoce, qui rend le chrétien apte à recevoir les sacrements ou à exercer les fonctions liturgiques; mais le caractère de l'Ordre seul communique à l'ordinand le pouvoir sacerdotal proprement dit, qui fait du prêtre un *autre Christ* (p. 184).

c) Les *obligations* du sacerdoce, deux principalement : la *continence* (pp. 240 à 250); et le *Bréviaire*. — Il n'est pas sans intérêt de constater que, dans la pensée de l'Église, ces deux obligations s'appellent et se tiennent. Rien n'exprime mieux cette interdépendance que ces lignes d'un vieil auteur du XI^e^ siècle, Yves DE CHARTRES, par lesquelles M. TIXERONT conclut son ouvrage :

« *Ad hoc instituta est clericalis militia, ut psalmodiæ et hymnodiæ quotidianum Deo offerat sacrificium; quod offerre jure non poterit cui, ut plus placeat uxori quam Deo... operam dare necessarium est. Cum enim, secundum Apostolum, non concedatur laicis orare nisi eo tempore quo continent, quanto magis semper debent continere, qui tam pro suis quam pro aliorum delictis jubentur orare* » (Épist. 218).

Nous traduirions, avec une légère paraphrase :

« Le sacerdoce, milice consacrée au service de Dieu, a pour destination d'offrir à Dieu, chaque jour, le sacrifice de louange; psaumes et hymnes doivent l'occuper. Ce sacrifice, comment l'offrirait-il, l'homme à qui incomberait le souci absorbant de plaire à une épouse non moins qu'à Dieu? Que dit l'Apôtre, en effet? parlant des laïcs, il veut qu'ils se réservent un temps pour prier, et ce doit être pour eux le temps de la continence, seule propice à l'accomplissement de ce devoir. L'homme de Dieu gardera donc, à plus juste titre, la continence perpétuelle, puisque par vocation il est chargé d'intercéder sans cesse auprès de Dieu et pour ses propres fautes, et pour celles des autres ».

23.

SUB SACRAMENTO MIRABILI.

3.

LES FRUITS.

PRÉLUDES. — *Redemptionis fructum;* c'est la *grâce à demander.*

Que les fruits de la Rédemption nous soient appliqués, *ut redemptionis fructum in nobis jugiter sentiamus :* appliqués à nous, tels que nous sommes, pour devenir meilleurs que nous ne sommes ; à nous, groupes encore plus qu'unités, famille, cité, nation, Église ; unité vivante et organisée dans le Christ, corps mystique qui continue et qui complète le Christ, *in nobis ;* — pour toujours, *jugiter ;* pour la vie éternelle, que l'Eucharistie signifie et prépare ; et chaque jour, par le pain de chaque jour, que notre Père a façonné de ses mains pour nous ; et à chaque moment de notre vie, par la communion spirituelle ; — *sentiamus*, non pas « sentir », car nous vivons dans la foi, mais obtenir, mettre en œuvre, par la fuite du péché ; par l'éloignement du monde, par l'exercice des vertus, de la charité surtout ; par les victoires assidûment remportées sur l'égoïsme.

1. — Manna in deserto.

(Exod., 16)

La reconnaissance semble avoir toujours pesé à l'ancien peuple de Dieu. Favorisé des plus éclatantes merveilles de Dieu, il demeurait — hormis une élite, *reliquiæ secundum electionem* (Rom., 11, 5) — trop charnel pour en apprécier le bienfait, et pour en garder le souvenir : « Ils ont dit, tentant Dieu dans leur cœur, et réclamant une nourriture à leur

gré : « Dieu pourra-t-il nous préparer une table dans ces solitudes du désert? » Et Dieu a répondu. Il a ouvert le rocher, et les eaux ont jailli, abondantes comme les torrents. Il a commandé aux nuées, et il a ébranlé les portes du ciel, et la manne est descendue en rosée sur eux; l'homme a été rassasié du pain des anges. » (Ps. 77).

Le peuple privilégié s'est montré murmurateur et ingrat. Imiterons-nous ces hommes au cœur endurci? *Quadraginta annis proximus fui; semper hi errant corde; non introibunt in requiem meam* (Ps. 94). Admirons plutôt, louons jusqu'à la fin de nos jours, la magnificence de Dieu dans ce don. *Date magnificentiam Deo* (Deut., 32; le Cantique de Moïse).

1. S'il est vrai qu'il en peut coûter à l'homme, pour recevoir la grâce, de se soumettre à des rites sensibles de chétive apparence, d'attendre en quelque sorte par eux la vie la plus haute à laquelle il puisse aspirer; cette humiliation, outre qu'elle est salutaire, se trouve largement compensée par l'honneur qui nous est fait d'adorer l'opération divine dans la simplicité du signe sacramentel. Considérons, sans nous lasser, ces convenances ou « nécessités » du plus auguste des Sacrements [1], afin d'en mieux apercevoir et d'en goûter plus abondamment les fruits :

a) Convenances tirées de la condition présente de l'homme au point de vue de *l'intelli-*

[1] Nécessité *ex suppositione finis, ut per quod magis convenienter obtinetur finis.* Elle est exposée par L. Billot, thèse 3, *De Ecclesiæ Sacramentis*, que nous résumons ici (cf. S. Th., p. 3, q. 61, a. 1 et 2).

gence. Plus l'intelligence est affaiblie, plus il lui faut, pour être introduite dans la connaissance des choses suprasensibles, surtout des réalités surnaturelles, l'aide des symboles sensibles. Or, par la perte du don primitif d'intégrité, l'intelligence humaine se trouve débilitée, sujette à mainte obscurité. Il fallait donc, pour accommoder à notre faiblesse les instruments de sanctification, nous les proposer sous des éléments sensibles. D'autant plus que, comme le rappelle le Catéchisme du Concile de Trente, dans l'état présent, l'homme ne croit pas facilement ce qu'on lui enseigne au nom de Dieu. Sans le secours des sacrements, il n'aurait pas fallu longtemps pour effacer de la mémoire des hommes les promesses divines et les mystères relatifs à la rédemption. Et telle est l'exceptionnelle convenance de l'Eucharistie (I Cor., 11, 24 et 26; *in commemorationem*).

b) Convenances analogues au point de vue de la *volonté*. En s'éloignant de Dieu par l'orgueil du péché, l'homme s'est puni lui-même, parce qu'il s'est subordonné, par là, d'une façon déréglée, aux éléments sensibles; aussi, après le péché, s'est-il trouvé comme plongé dans la vie des sens par toutes ses attaches. Il convenait, vu cet état, que l'homme, pour retrouver la justice perdue, se soumît désormais avec humilité et selon l'ordre établi par Dieu (*ordinate atque humiliter*) à des éléments sensibles employés par Dieu comme instruments de grâce. Et de fait, l'économie sacramentelle a pour but de dompter l'orgueil [1].

[1] *Catech. Concilii Trid.*, pars 2 (cap. 1, n° XIII. *Quas ob causas Sacram. sunt instituta*). Six raisons à méditer.

Aussi les hommes qu'inspire l'esprit du monde ne voient-ils là qu'institutions vides et puériles. C'est précisément ce qui rend ces remèdes plus urgents; car le salut a pour condition la ruine préalable de ce qui empêche l'établissement du règne de Dieu en ce monde. N'est-ce pas de la sorte que nous a été annoncé l'avènement du Verbe en ce monde? *et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio* (Luc, 2, 12). La puissance du Sauveur, et sa personne même demeuraient dès lors (et demeurent dans l'Eucharistie) cachées sous d'humbles signes. Quiconque les négligera ou les méprisera se privera lui-même de Dieu et des choses divines.

c) Convenances, enfin, quant à l'*action*. L'homme, depuis la chute, est porté à l'action extérieure, où le corps a sa part. Il fallait, par les sacrements, lui fournir l'occasion d'exercer des actes de religion, pour lui en éviter d'autres, superstitieux et peccamineux, comme le culte des démons et les péchés de toute sorte. Une providence suave demande, en effet, que toute propension de nature, au lieu d'être refoulée, soit maintenue dans l'ordre; or, la tendance de l'homme vers les actions extérieures est naturelle; bien que, en fait, elle résulte aussi du péché d'origine, par la perte du don d'intégrité qui soumettait le corps à l'âme. Le démon lui-même atteste à sa façon cette loi de notre nature, lui qui a toujours établi ou avancé son règne au moyen de cérémonies et de signes cultuels, tels les mystères antiques; telles, aujourd'hui, les initiations maçonniques, spirites et autres. N'a-t-il pas imité

les rites chrétiens dès les origines mêmes du christianisme? (voir TERTULLIEN, *De Præscr.* n° 40). L'institution sacramentelle (eucharistique surtout) ne se trouve-t-elle pas de la sorte admirablement justifiée?

2. Voici bien, dès lors, le *Sacrement admirable*, autant par l'abondance de ses fruits que par la convenance de ses éléments, puisque ces éléments, si admirablement choisis par le Seigneur, *communiquent* la grâce en même temps qu'ils la *signifient*. L'*efficience* s'ajoute ainsi à la *signification*, multipliant les merveilles; et bien que nous l'ayons entrevue déjà, ne séparant pas le Signe de la Cause dans le sacrement, insistons sur la magnificence de cette *fécondité causale*.

Rien de plus glorieux pour l'homme que de pénétrer, par les intentions de son intelligence et de ses facultés esthétiques, ou par les déductions de son savoir, au delà de ce que disent ou donnent les sens. On est artiste, poète, savant — intelligent pour tout dire, *intus legens*, — dans la mesure où, creusant en quelque sorte les signes sous lesquels se cache ici-bas le vrai, le beau, le bien, on y va saisir, pour s'en nourrir, cette manne cachée, ces aliments de l'âme. Où des milliers d'yeux ouverts sur la chute d'une pomme n'avaient rien aperçu qu'un phénomène vulgaire, l'esprit d'un Newton a vu et saisi, au delà du signe, une merveille, et le monde vit encore du fruit de cette découverte. Ainsi de presque toutes les conquêtes scientifiques : grâce à la plus noble faculté de l'homme, elles mettent en lumière, en un certain jour mémorable, ce que contenait de fruits

ou d'effets, invisibles, bienfaisants, prodigieux, tel menu fait, sensible à tous, mais non pas compris ni admiré par tous.

A bien plus forte raison, admis à contempler et à goûter la merveille des merveilles, et nourris sur terre du pain du ciel, admirons, remercions Jésus, le puissant et magnifique *Inventeur*, d'avoir réalisé, avec les signes sacramentels les plus humbles, appropriés toutefois à leur but de nutrition et d'immolation dans le Sacrement et dans le Sacrifice — des merveilles d'efficience divine, toute une rédemption dans la suite des temps, *redemptionis fructum in nobis jugiter*. — Si la beauté ou l'importance d'une création d'art est estimée d'après la disproportion qui se laisse voir entre le signe expressif et ses effets — l'idée dans le mot, l'harmonie dans le son, la vie dans le marbre — quelle œuvre sublime ou féconde pourrait être mise en parallèle avec le signe sacramentel eucharistique, où le rit sensible, forme et matière, avec l'intention du ministre, devient *Cause* des plus étonnants effets de sainteté, au fond des âmes, et dans l'Église : — d'autant plus que, le signe sacramentel étant ici le plus modeste qui soit, et les effets sacramentels les plus féconds qui se puissent concevoir, le contraste d'où naît l'admiration et la reconnaissance n'en apparaît que plus frappant. — Tertullien avait beau jeu contre les païens, qui se moquaient de la prétendue efficacité des sacrements chrétiens *(baptismo dilui mortem?)* [1].

[1] Avec cette différence, toute à l'avantage du Sacrement, que cette force ou causalité du signe sacramentel vient toute de son divin Instituteur : *Vis spiritualis in casu, ab ipsa institutione et impositione ad significandum non distinguitur :*

Il se garde bien, pour leur donner réponse, de nier ou d'atténuer ces merveilleux effets. Il s'étonne plutôt qu'on s'en étonne; il plaint ces contradicteurs, et il les trouve assez punis de ne pas même apercevoir comment la simplicité de ces signes opératoires en fait précisément la grandeur, et révèle un opérateur divin : « *Proh! misera incredulitas, quæ denegas Deo proprietates suas, simplicitatem et potestatem. Nam si Deus et sapiens et potens, merito in adversariis sapientiæ et potentiæ, id est in stultitia et impossibilitate, materias suæ operationis instituit* (il est bien digne de Dieu de prendre pour matériaux de ses opérations à Lui des éléments qui n'ont rien de ce qu'exigerait, au sens humain, la puissance et la sagesse; montrant ainsi par là précisément sa transcendance); *quoniam virtus omnis ex his causam accipit a quibus provocatur* [1]. »

3. Mettons-nous donc en quête, avec humilité, avec courage, avec joie, de ce pain de vie, *operamini non cibum qui perit... Non Moyses dedit vobis panem de cælo, sed Pater meus dat*

---

nam certe dicta institutio vel impositio transcendit ordinem materiæ, et pertinet ad ordinem intentionum intellectus quæ rebus etiam corporeis tanquam signis ipsi intellectui subjectis, affigi valent. Dicendum itaque quod signa sunt instrumenta intentionalia, ex propria quidem virtute speciem sui sensibus ingerentia, ex virtute autem instrumentali reconditas intellectus conceptiones notificantia (Billot, *op. cit.*, p. 65). Et certes, quelle matière à méditation, à propos de chaque sacrement, mais plus encore à propos du T. S. Sacrement, que ces *pensées secrètes de Jésus*, le divin auteur des sacrements! Approfondi par l'oraison, plus encore que par l'étude théologique (si tant est qu'on puisse séparer l'une de l'autre), le mystère eucharistique nous introduit dans les plus intimes prédilections de l'éternel Amour.

[1] Cité par Billot (*ibid.*, p. 93).

vobis panem de cælo verum (Jo., 6, 27 et 32). Pour en mieux considérer les fruits, rappelons-nous le symbolisme, imparfait sans doute, mais expressif déjà, de la manne donnée aux Hébreux dans le désert. *Patres vestri manducaverunt manna in deserto* (Jo., 6, 49 et 59).

a) Pain venu du ciel, sans aucun secours des hommes, et d'une saveur délicieuse, la manne était, dans le désert, le viatique des voyageurs en marche vers la terre promise. L'Eucharistie est le viatique donné divinement aux chrétiens en route vers le ciel.

b) La manne excitait l'admiration par la manière miraculeuse dont elle apparaissait : *Manhu*, qu'est-ce que ceci? L'Eucharistie provoque nos questions, notre étonnement, notre ravissement, par les mystères qu'elle porte en elle : *Quomodo?* (Jo., 6, 53).

c) La manne apparaissait sur le sol comme un grain ténu et pilé, sous de chétives apparences. Ainsi le pain des anges, sous de frêles espèces, est loin de laisser voir les réalités qu'il contient.

d) Chacun en prenait à son gré, mais celui qui en avait recueilli davantage ne possédait pas une plus grande part; tous la recevaient à la mesure de leurs besoins. De même, l'Eucharistie ne mesure pas son fruit à la quantité des espèces, mais aux dispositions intérieures du communiant.

e) Il fallait recueillir la manne de très bon matin; car à la chaleur du soleil elle se liquéfiait. Ainsi convient-il de « devancer le soleil pour bénir Dieu » (Sap., 16, 28); de se mettre en quête de l'Eucharistie avec diligence, avant

toute autre nourriture, avant toute autre occupation ; la paresse, la négligence la rendraient inutile.

f) La manne tombait chacun des six jours de la semaine, mais le septième (sabbat) on vivait de la provision faite la veille. Ainsi l'Eucharistie nous est donnée en cette vie seulement. Au ciel, nous vivrons de la provision amassée ici-bas, dans la mesure et selon la manière dont nous aurons été en ce monde incorporés au Christ.

g) Observons enfin que la manne ne tombait pas en plein camp d'Israël (cf. Num., 11, 31), mais « dans la solitude ». Ainsi l'Eucharistie se réalise dans une sphère très éloignée des choses qui nous sont accessibles, familières, qui tombent sous nos sens, que l'imagination conçoit, que l'esprit comprend. Pour y entrer, il faut s'exercer à vivre par delà les limites de la connaissance naturelle ; car elle contient des mystères qui, pour n'être pas en contradiction avec notre raison, dépassent cependant ses notions naturelles et premières. Aussi en faut-il attendre de Dieu même la connaissance exacte, pour tenir tête, par la foi eucharistique, à toutes les oppositions et hérésies qui, au nom de la science, se déclarent contre la foi. Vrai « mystère de foi », c'est l'excellence même de son objet qui le rend indémontrable. Nous n'avons pas à le démontrer ; il suffit qu'aucune raison ne puisse être mise en avant qui le montre impossible ou contradictoire [1].

[1] Voir BILLOT, *De Ecclesiæ Sacramentis* (pp. 314 à 316). On trouverait ce même symbolisme pieusement commenté

2. — Vere cibus.

(Jo., 6, 55).

De toute la force qu'elle tient de son institution, l'Eucharistie est aliment vital. *Caro mea vere cibus... Qui manducat hunc panem vivet* (Jo., 6). Le Corps et le Sang du Seigneur, vivant de la vie de Dieu, nourrissent l'âme de la vie de Dieu. *Sicut ego vivo propter Patrem, qui manducat me et ipse vivet propter me* (Jo., 6, 57).

Dans ce développement (v. 48 à 58), « l'idée de chair, étroitement unie à celle de manger, provoque l'étonnement et la curiosité des Juifs. Les adversaires de Jésus ont compris qu'il s'agit d'une manducation réelle. Leur interprétation, quoique littérale, est bien la vraie; Jésus, en effet, loin de la corriger, la confirme. Les versets 53 et 54 forment deux exposés parallèles de ce langage plein de mystère : *Je vous donnerai ma chair à manger.* Les idées se succèdent dans le même ordre, d'abord en termes négatifs, puis sous une forme positive. Le Sauveur résume sa pensée dans la phrase si claire du v. 55. Le corps de Jésus-Christ est un réel aliment, moins par sa nature que par ses effets : il donne la vie à l'âme et la conserve. Le résultat de l'alimentation, c'est la nutrition, qui se fait par l'assimilation. La nourriture eucharistique produit ce résultat : *celui qui me mange demeure en moi et moi en lui.* La comparaison exprimée au v. 57 porte sur la notion de vie. Jésus vit par le Père, parce que le Père l'a envoyé; de même celui qui, par le sacrement de l'Eucharistie, s'unit à la personne de Jésus, est fait participant de cette même vie. Au v. 58, nous trouvons la répétition du rapprochement établi dans le premier discours, v. 32; mais ici la comparaison a une autre portée. Sans doute, les Hébreux ont jadis mangé dans le désert un pain mira-

---

dans le P. Ch. Lacouture, *La Vie glorieuse et eucharistique de N.-S. Jésus-Christ* (Retaux, 1907, p. 213) : origine, usage, effets.

culeusement tombé du ciel ; mais ce n'était pas le pain de vie, puisqu'ils sont morts. Autre est le pain que le Seigneur propose à ses disciples ; ceux qui en mangeront auront la vie éternelle... » (Th. CALMES, *Evang. selon saint Jean*, p. 64 ; Gabalda, 1923).

Il ne fallait, à l'enfant de Dieu, rien de moins qu'un aliment divin. Et le propre Fils de Dieu reçu en nourriture ne pouvait entretenir une vie moins noble que la vie divine [1].

1. Si tous les sacrements produisent ou restaurent la vie surnaturelle, l'Eucharistie est privilégiée sous ce rapport. Dans les autres sacrements agit une énergie instrumentale participée du Christ ; ici, le Christ lui-même, est substantiellement et immédiatement cause d'un accroissement vital de la grâce (S. Th., p. 3, q. 65, a. 3).

Le baptême fait de nous les fils adoptifs de Dieu, mais il ne représente que le premier état et ne réalise que le premier stade d'une vie qui aspire à se maintenir et à grandir. Cette filiation divine, inaugurée dans la régénération, ne peut recevoir que de Jésus-Christ son progrès et sa perfection. Lui seul est fils par nature ; quiconque est fils devra recevoir de lui l'influx divin, *ego vitis* (Jo., 15). Les sacrements sont les canaux par lesquels cette sève s'introduit et circule en nous pour diviniser notre vie ; chaque sacrement y tend par sa vertu spécifique pour un effet déterminé ; mais dans le Très

[1] Le concile de Florence (*Decretum pro Armenis*) a décrit ces effets en détail, par analogie avec la nourriture corporelle : *sustentando, augendo, reparando, delectando.* — Lire dans le P. CH. LACOUTURE (op. cit., p. 232), *Le Pain et l'Eucharistie :* 1° un véritable aliment ; 2° un aliment usuel ; 3° un aliment vital.

Saint Sacrement, la Personne adorable de Jésus-Christ communique directement la grâce, par l'union immédiate. Il unit le chrétien au Christ, sans intermédiaire. Le contact est direct et intime; physiquement passager, spirituellement durable par ses effets; chaque communion marque l'âme, d'un trait plus profond, à l'effigie du Fils de Dieu. Aussi est-ce à l'Eucharistie que le baptême conduit, comme au Sacrement qui nous fait vivre enfants de Dieu, au titre de l'amour, car elle est, par excellence, le sacrement de l'amour divin :

« Sans doute, l'action de l'Humanité Sainte n'est pas et ne peut pas être absente des autres sacrements; mais c'est une action, pour ainsi dire, à distance, et qui n'entraîne pas la présence réelle et totale de la personne qui agit; tandis que l'Eucharistie rapproche étroitement le Christ et le chrétien, ajuste de plus près la copie au modèle, unit sans intermédiaire l'âme humaine au corps et au sang du Sauveur; d'où vient que notre âme, possédée plus parfaitement par son auguste Chef, et mise en contact plus immédiatement avec le divin Epoux, reçoit dans cette union mystérieuse, ou pour mieux dire, dans cette ineffable étreinte, comme un nouveau trait de filiation divine adoptive, puisqu'elle est marquée plus directement à l'effigie de Celui qui est deux fois le Fils de Dieu par nature » [1].

La communion devient donc l'instrument de l'acte merveilleux par lequel la divinité nous touche, au plus profond de nous-mêmes, pour nous communiquer une vie qui — si l'on tient compte des intentions de Jésus et de la fin propre du Sacrement — loin de se limiter aux courts intervalles de la visite sacramentelle,

[1] Abbé BELLAMY, *Les Effets de la Communion* (pp. 156 à 159; Retaux, 1900). Nous avons déjà recommandé cet ouvrage, commentaire solide, et plein de faits, du texte de Florence, ou de saint Thomas (p. 3, q. 79, a. 1).

tend à se consommer dans l'union permanente de l'esprit, qu'elle opère en la symbolisant.

— Effet d'autant plus digne d'admiration qu'il se renouvelle autant de fois que nous recevons l'Eucharistie en état de grâce. Il n'est pas de sacrement que nous puissions recevoir plus souvent, en vertu de son institution même, et de sa constitution. Prenez, mangez. Le symbolisme du pain parle de lui-même. Passer un jour sans prendre son pain, c'est s'affaiblir. Pourquoi le pain de l'âme, demandé à Dieu chaque jour non moins que l'autre, ne serait-il pas pris chaque jour, comme l'autre? Le signe sacramentel n'indique pas une nourriture à prendre de loin en loin, mais le pain, base de l'alimentation quotidienne. Tout chrétien est invité à voir dans l'Hostie, par la seule analogie du signe, son pain de chaque jour [1]. *Vere panis filiorum.*

2. Cette union vitale grandissante avec Jésus, comment l'entendre? C'est assez de dire, ne pouvant aller plus loin, qu'elle nous introduit, un peu plus chaque fois, dans la vie des trois augustes Personnes. Par la grâce, la Sainte Trinité vit en nous; mais chaque communion nous communique l'ineffable trésor à un titre renforcé. Et cette Vie suprême ne demeure pas inactive en nous; les Trois, dans leur ineffable unité, vivent en nous de leur vie, et nous y

[1] D'autres raisons existent, dont la principale est l'amour. Voir et répandre l'excellente brochure de M. J. Crosnier : *La valeur d'une communion. Pourquoi le Cœur de Jésus désire la sainte communion* (Téqui). Nous ne considérons ici la communion qu'au point de vue de l'alimentation régulière de l'âme.

associent; car c'est vitalement que nous la recevons, et c'est bien le mystère de leur Vie que l'aliment sacré alimente en nous (Cf. BERNADOT, O. P., *De l'Eucharistie à la Trinité*, p. 23) [1].

Ainsi, par chaque communion, nous sommes suavement entraînés dans ce torrent d'amour qui va du Père au Fils, et de l'un et l'autre à l'Esprit par une circulation incessante qui est le plus immobile des actes. Ainsi, chaque fois, se trouve réalisée en nous, dans des proportions inconnues jusque-là, notre conformité avec le Verbe. Et par une suite nécessaire, nous devenons de mieux en mieux une vivante « louange de Dieu » (Eph., 1, 6).

3. Mais à quel *titre* l'Eucharistie nous communique-t-elle ainsi la Vie? — C'est parce qu'elle seule nous donne la vie glorieuse de Jésus-Christ : or, c'est de l'état glorieux dans lequel se trouvent désormais la chair et le sang du Seigneur que leur vient leur vertu vivifiante (I Cor., 15, 45) [2]; c'est comme chair *ressuscitée* que le nouvel Adam nous rend la vie; et c'est comme chair *ressuscitée* que l'Eucharistie nous donne le Christ en nourriture.

Certes, cette vertu vivifiante, la chair du Christ la possède du seul fait de l'union hypostatique, dans l'Incarnation. Ainsi l'affirmaient, contre Nestorius, S. Cyrille et les Pères du cinquième Concile œcuménique (anathem. 11; D. 133). Mais les mêmes Pères, et notamment

[1] Nous ne pourrions, sans nous répéter, insister sur ce pieux ouvrage (voir *Sur les pas de Jésus*, t. II, p. 410). Qu'il suffise de l'avoir, en passant, recommandé une fois de plus.

[2] Voir le P. PRAT, *Théol. de S. Paul*, t. II, p. 201.

S. Cyrille (in Luc., 22), enseignent aussi que cette influence se réalise pour nous par l'Eucharistie; et s'ils voient dans l'Incarnation la raison prochaine de cette merveilleuse propriété, ils en trouvent la raison adéquate dans la condition ressuscitée de Jésus-Christ [1].

Toutefois, cette communion au Christ glorieux, nous ne l'obtenons que par le *Sacrifice*. Communier, c'est se nourrir de la croix. Et l'on en comprend la raison. La glorification de la nature humaine de Jésus-Christ ne devait s'opérer que par le Sacrifice, il faut donc que la vertu vivifiante du Rédempteur nous vienne par sa passion et par sa mort. Ainsi l'effet vivifiant de l'Eucharistie se trouve être tout ensemble : extension de l'Incarnation, à nous-mêmes; fruit de la Passion, qui nous a donné Jésus-Christ comme hostie; influx de gloire, la gloire de la résurrection et de l'ascension l'ayant seule mis en mesure de s'incorporer les

[1] La chair mortelle, dit en résumé S. Cyrille, devait, pour échapper à la mort, participer à la vertu vivifiante de Dieu, c'est-à-dire au Verbe. Dieu nous l'a donc envoyé; il s'est fait chair pour nous unir inséparablement à lui, pour nous rendre victorieux de la corruption, par sa résurrection, et par son ascension; *sic enim et nobis ipsis factus est via in vitam;* et c'est à cette chair glorifiée que nous participons par l'Eucharistie. S. Bernard dira ingénieusement, à propos des outres vieillies : « *Suscipias panem illum qui de cælo descendit et dat vitam mundo, dominicum videlicet corpus Jesu, ut veterem utrem corporis tui nova illa resurrectionis caro reficiat et sustineat* » (In vigil. Nativ. Domini, serm. 1, n° 6). — Plus près de nous, Léon XIII, dans l'encyclique eucharistique *Miræ caritatis* : « *Hostia illa divina futuram ingenerat resurrectionem; siquidem corpus immortale Christi semen inserit immortalitatis* ». Ces textes et d'autres sont cités et commentés par le P. de la Taille, dans *Mysterium fidei* (p. 286 et suiv.,) dont nous résumons l'Elucidatio XXII : *Convivium nostrum de Hostia cælesti.*

hommes et de les sanctifier. Et c'est pour ce motif que le précepte du Seigneur, de commémorer la Cène, a pour objet le Christ ressuscité qui viendra une seconde fois (I Cor., 11, 26). Notre messe, en vertu même de son institution, est tout à la fois commémoration de la Passion et proclamation de la Résurrection (S. Cyrille, S. Hilaire, S. Cyprien) [1].

C'est aussi pourquoi, à la différence de la Cène, elle se célèbre le matin, qui symbolise la résurrection. A la Cène, la résurrection ne pouvait être commémorée comme accomplie; c'est le propre de notre messe, au contraire, de la célébrer comme telle.

3. — Invicem membra.

(Eph., 4, 25).

Par les fruits d'amour actuel [2] et de stimulation intérieure fervente que l'Eucharistie

[1] Sans doute, au Cénacle, la chair du Seigneur n'était encore ni immolée ni glorifiée : mais elle était donnée, livrée, déjà, comme étant la chair destinée à la mort, due désormais à la Croix ; et de même, elle était donnée comme la chair d'un Sacrifice, non pas accompli, mais agréé de Dieu, et accepté ; comme une chair immolée à laquelle la résurrection et la gloire étaient dues dès lors. Moralement, Cène, Mort, Résurrection, ne faisaient qu'un : *Sic moraliter conjuncta erant tria illa, cœna, mors, et resurrectio, unitate quadam juridica. Et vi illius vinculi moralis poterat jam Eucharistia in cœna significare fructus mortis et resurrectionis, proindeque et causare. Anticipata est igitur jure meritoque in esu cœnæ, sicut mors, ita et resurrectio* (DE LA TAILLE, *ibid.*, p. 291).

[2] La « chose » de ce sacrement, c'est-à-dire l'effet produit et signifié par lui, est la charité non seulement quant à l'*habitus*, mais encore quant à l'acte (S. Th., p. 3, q. 79, a. 4). Voir J.-B. TERRIEN, *La Grâce et la Gloire*, liv. VIII : l'Eucharistie *sacrement de la croissance*, par l'amour : notamment le ch. 2 : t. II (pp. 91 à 104). Le P. JORET, de son côté, à propos des *fruits de la sainte Eucharistie* (La Vie spirituelle, févr.

signifie et produit normalement, sa fécondité s'étend sur tout le domaine de l'activité surnaturelle, vertus, œuvres, apostolat.

Les influences eucharistiques ont dès lors une portée immense; c'est à tout le *corps mystique* du Christ qu'elles s'appliquent. A l'Eucharistie, sans cesse offerte et consumée, doit être rapportée, comme à son principe, la merveilleuse « fécondité de l'Église en toutes sortes de bonnes œuvres ».

1. Par l'Eucharistie s'expliquent et se réalisent les effets les plus désirables de rapprochement entre les hommes, de respect mutuel, de fraternité vraie, d'égalité non suspecte. Mystère de *paix* [1], elle rend impossibles, dans

---

1927) souligne, après S. Thomas, cet effet propre du Sacrement, la charité : « Non seulement il l'accroît comme aptitude, mais il la fait s'épanouir en acte, car ce sacrement excite la ferveur de l'amour divin. Aussi saint Jean Damascène le compare-t-il à la braise que vit le prophète Isaïe. La braise n'est pas du simple bois, mais du bois soumis au feu. Ainsi le pain de la communion n'est pas du simple pain, il est uni à la Divinité. Or, comme le dit saint Grégoire, l'amour de Dieu ne reste pas inactif; il opère de grandes choses là où il est. C'est pourquoi, par l'intermédiaire de ce sacrement, et dans la mesure où on le laisse agir, la grâce sanctifiante et la vertu de charité sont conférées à l'âme, non seulement sous forme des dispositions habituelles, mais avec un élan qui entraîne à l'action... ». Et il rappelle ces mots de S. Vincent de Paul à ses prêtres : « Ne ressentez-vous pas, mes frères, ne ressentez-vous pas ce feu divin brûler dans vos poitrines, quand vous avez reçu le corps adorable de Jésus-Christ dans la communion? » (p. 534).

[1] Il y a une paix inefficace et mensongère, celle que l'on cherche en dehors du Christ, et au détriment de la vérité du Christ. L'Eucharistie est mystère et gage de *paix* véritable et durable : *a*) aucun instrument de réconciliation ou de rapprochement ne peut lui être comparé; elle est le bien de tous; et elle assure à tous l'universalité des moyens du salut; — *b*) elle procure la paix; car elle donne Jésus-Christ, et l'Église,

la société chrétienne, les longues inimitiés, les haines implacables, les refus de pardonner, les antipathies sans retour. Assis à la même table, nourris du même pain, admis aux mêmes droits, possesseurs de la même grâce, héritiers du même ciel, vivant de la même vie du Christ, les chrétiens s'aiment et s'entr'aident comme les membres d'un même corps, *omnes unum corpus sumus, qui de uno pane participamus* (I Cor., 10, 17).

« La communion sans les œuvres de charité, écrivait Mgr GERBET, serait comme un sacrifice interrompu par un crime, un sacrifice sans action de grâces ». Offert dans le temple visible, le sacrifice se poursuit dans le temple invisible des âmes, « il ne se termine que dans la chaumière de l'indigence, parce que là aussi habite le Fils de l'homme; la miséricorde est l'hymne qui l'achève. Ces considérations, familières à chaque fidèle, enfantent journellement plus de bienfaits que la philosophie n'a écrit de phrases sur la bienfaisance » (*Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique*).

On songe à OZANAM, et au grand courant de charité secourable que cet adorateur, ce communiant, ce fervent ami de l'Eucharistie, a suscité dans le monde. — Après lui, c'est peut-être dans la vie des « Deux frères » Vrau (Philibert Vrau et son beau-frère le docteur Paul Féron-Vrau) qu'il conviendrait de chercher l'une des confirmations les plus éclatantes de ce rapport étroit qui unit à la vie eucharis-

---

et la Grâce; triple lien par lequel elle unit les hommes; — *c*) elle réalise aussi la paix dans les âmes, et dans les nations, en abattant la triple barrière qui sépare les hommes : cupidité, volupté, indépendance. Tel est le plan du discours prononcé par Mgr CHOLLET à Rome, au Congrès eucharistique de 1922 (texte dans la *Doc. Cath.*, 10 juin 1922).

tique intense la vie d'œuvres débordante. Ces grands réaliseurs chrétiens, pour qui la Charité ne semblait exister et valoir que par les Œuvres, non seulement ils se sont employés à promouvoir l'adoration du T. S. Sacrement et les Congrès eucharistiques — une des pures gloires de notre temps — mais ils ont vécu de leur messe et de leur communion très fréquente. Ils ne comprenaient pas l'Eucharistie sans le don du communiant à ceux qui ne communient pas, sans le dévouement du communiant à toutes les misères humaines, sans le culte et l'amour d'un Christ à honorer, à aimer, à servir, en chacun des humbles ou des malheureux de la terre. — Et l'on en dirait autant du très charitable Père Charles DE FOUCAULD[1] : ce tendre adorateur de l'Eucharistie meurt au milieu des Touaregs de Tamanrasset, ses amis, ses frères, ses enfants. Dans son humble case on relève avec émotion, après sa mort, tout près de son corps traîtreusement frappé, une hostie consacrée, dans un petit ostensoir; ceci explique cela; ces deux merveilles de la charité se rejoignent; hostie humaine et hostie divine, le missionnaire et le Christ se sont aimés jusqu'à la mort, et s'étant donné depuis longtemps chaque jour l'un à l'autre, se sont donnés l'un et l'autre, et l'un par l'autre, *pro mundi vita* (Jo., 6, 52).

[1] Nos lecteurs suppléeront facilement eux-mêmes aux lacunes de notre énumération. Ils reliront volontiers sur Ozanam, outre Mgr BAUNARD, l'ouvrage de M. G. GOYAU, *Ozanam* (Payot, 1925); — sur les deux grands catholiques lillois, *Les deux frères*, par Mgr BAUNARD; — sur Ch. de Foucauld, l'inoubliable biographie écrite par M. René BAZIN (de Gigord), et ses *Écrits spirituels* (même éditeur, 1923).

2. Par l'Eucharistie, les plus miraculeux effets de *préservation* et de *pureté* sont produits, non seulement dans les individus, mais dans la vie familiale. Pour assurer la fécondité du foyer, ce sont les mœurs d'abord, avant les lois — il est banal de le redire — qu'il importe d'améliorer. Les deux sauvegardes de la famille : indissolubilité absolue du lien, fécondité consciente, trouvent dans l'Eucharistie leur plus sûre garantie, par le *Sacrement* de Mariage, fait à l'image de l'union du Christ avec son Église, cimentée dans le Sacrifice (Eph., 5, 32). C'est au foyer sanctifié par la communion que s'allume, par delà les convoitises naturelles, le magnanime désir de donner à J.-C. beaucoup de petits communiants, — gracieux tabernacles et charmants ciboires, — et aussi, suprême ambition, beaucoup de Sacrificateurs; des Prêtres, des Prêtres!...

3. Par l'Eucharistie, mystère d'*Unité*, s'exercent sur nos frères séparés, dissidents ou incroyants de bonne foi, les attirances les plus pénétrantes. Témoin, après les convertis d'Oxford, un von Ruville, une Herbert of Lea (*Comment je revins au bercail*), un Verkade, une Madeleine Semer; Jésus ne cesse, dans l'Hostie, comme sur la Croix, d'attirer tout à Lui [1].

L'admiration, disions-nous, se nourrit de contrastes. Elle naît de l'étonnement joyeux

---

[1] Qu'on lise aussi *Marie-Thérèse, De l'ombre à la lumière* (Lethielleux, 2e éd. 1923); histoire d'une protestante qui, née en 1863, faisait retour à l'unité romaine en 1914; beau témoignage rendu et à la confession catholique, et surtout à l'Eucharistie, dont elle fut vraiment la suave conquête.

qui saisit l'âme devant quelque effet physique ou moral qui tranche sur l'insignifiance ordinaire des choses ou des âmes. Admirons donc les contrastes qui nous sont offerts *sub Sacramento mirabili*. Jésus est, par lui-même, le plus riche des contrastes; ces deux mots, *verbum caro*, également vrais de Lui, un abîme les sépare; aussi ne cesse-t-il d'attirer les yeux et les cœurs, comme le Signe le plus ravissant qui se puisse concevoir. Mais son Eucharistie renchérit en quelque sorte sur ce contraste même [1]. Ce pain fragile, cette frêle hostie, la faiblesse même, qu'est-elle devenue? Un foyer d'énergie universelle, un brasier d'amour; la plus grande Force comme le plus prodigieux Aimant d'ici-bas. Reconnaissons ici le Dieu tel aujourd'hui qu'il a toujours été. Durant les jours de son pèlerinage parmi les hommes, c'est par des contrastes, pleins de sens pour ceux qui consentaient à voir et à entendre, que Jésus-Christ s'est révélé; ses miracles ont fait, ici des endurcis, là des saints. *Erit in ruinam et resurrectionem multorum* (Luc, 2, 34) :

« C'est ce qu'opère tout ce qui est haut et ce qui est simple tout ensemble. On ne peut atteindre à sa hauteur; on dédaigne sa simplicité; ou bien on le veut atteindre par soi-même, et on ne peut, et on se trouble, et on se perd dans son orgueil. Mais les humbles cœurs entrent dans les profondeurs de Dieu sans s'émouvoir; et éloignés du monde et de ses pensées, ils trouvent la vie dans la hauteur des œuvres de Dieu » (BOSSUET, *Élévations*, XVIII, 12).

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

[1] On trouverait dans le P. MONSABRÉ, 69e conférence (*Exposé du Dogme catholique*, 1884, pp. 116-123), de quoi développer cette simple mais féconde idée.

LECTURES.

L. Billot. — *De Ecclesiæ Sacramentis.*

Sous un triple aspect l'Eucharistie l'emporte sur les autres sacrements, *absolute* et *simpliciter* : 1° *in ratione signi omnium causarum sanctificationis humanæ* : *a*) comme *mémorial* de la Passion (*signum rememorativum*, I Cor., II); *b*) comme *symbole des fruits* de cette divine Passion (*signum demonstrativum ejus quod in nobis virtute ejusdem passionis efficitur*) : signe de l'alimentation de l'âme par son union avec le Christ; — signe de l'unification du corps mystique, résultat de cet accroissement et de cette incorporation, qui, en unissant chaque membre au Christ, unit tous les membres entre eux; — *c*) *gage* enfin de la gloire éternelle (*signum prognosticum futuræ gloriæ*); car l'Eucharistie contient l'objet de la béatitude et nous le donne à savourer : la divinité même, et l'humanité du Christ. *Nam duo sunt quæ nobis in patria videnda proponuntur : occultum divinitatis cujus visu nos beatos faciet; et mysterium humanitatis Christi, per quem in gloriam filiorum Dei habemus accessum. Hæc autem duo in Sacramento nobis dantur, adhuc quidem in ænigmate, nondum facie ad faciem; et ideo ut dicitur in quadam collecta, temporalis illa perceptio sacramenti sempiternam pronosticat fruitionem, qua beatitudinem nostram jam non specie* (en figure, par anticipation ou préparation) *sed omnino rerum veritate capiemus.*

2° Comme *cause sanctifiante*. Dans les autres sacrements, la causalité est dérivée, ici essentielle. *Ratio ex qua habet Eucharistia ut sacramentaliter gratiam causet, multo est potior, sicut id quod est per essentiam semper potius est eo quod est per participationem.*

3° Comme élément parfait du *culte* de Dieu. Tous les sacrements rendent témoignage à l'excellence divine, et honorent Dieu comme principe inépuisable de vie et de béatitude (*omnis assumptio sacramenti est actus exterior latriæ*, S. Th., 2, 2, q. 89) : — quelques-uns, par le caractère, qui implique consécration, touchent de plus près ce culte, par le sacerdoce du Christ (*deputatio ad certas functiones sacras*, p. 157). Mais l'Eucharistie l'emporte; car c'est par elle que nous rendons à

Dieu le suprême hommage, le Sacrifice : *quatenus in ejus confectione exhibetur Deo ipsissimus supremus et principalis cultus in quo alii omnes consummantur* (pp. 215 à 218).

L. CHARDON, O. P. — *La Croix de Jésus, ou les divines affinités de la grâce et de la Croix.* — Lethielleux.

Au tome second de ces Entretiens, l'auteur montre dans l'Eucharistie « la fin des secours ménagés par la Providence pour élever l'âme à la plus haute perfection ». L'*amour* y réside, sans mesure, sans intermédiaire, sans interruption ; il n'est donc pas étonnant que les degrés et les manières diverses par lesquels Dieu répand dans les âmes les ardeurs de sa charité, trouvent ici leur perfection suprême :

« C'est par l'amour saint que Dieu entre dans nos âmes et qu'il y établit sa demeure. C'est par l'amour réciproque que nous prenons possession de lui, que nous sommes admis dans son sein ; c'est alors que s'accomplit cette union ineffable que l'on a comparée à la possession mutuelle des trois Personnes divines (ce que la théologie appelle la circuminsession), et où l'une est le trône auguste des autres, alors que chacune demeure en celle qu'elle produit ou en celle qui la produit... ». La rencontre de ces deux amours réalise l'union souhaitée par Jésus. Jésus prévient ; l'âme seconde : « C'est le Saint-Esprit qui, occupant toute sa volonté, y allume les feux de la charité sans laquelle elle ne saurait s'avancer qu'en se rendant coupable. Jésus, de son côté, s'approche avec toutes les splendeurs de son amour, pour se répandre dans l'âme avec une profusion qui couronne de si généreuses dispositions. Voici, je ne dirai pas deux cœurs, mais deux personnes divines qui entrent en combat. Le cœur de l'homme est leur champ de bataille. Où sera le plus grand désir? Dans celui qui donne ou dans celui qui reçoit? Où sera le plus grand amour? du côté de Jésus ou du côté de l'âme sainte? Qui pèsera sur la volonté d'un plus grand effort? Qui exercera le plus d'empire sur l'âme? Celui qui, par l'amour créé, dispose à l'union, ou celui dont l'amour incréé veut achever l'union?... » (t. II, p. 90).

Chan. HERVÉ. — *Manuel de Théologie dogmatique*, 4 vol. — Baston et Berche, 1927.

Au t. IV, le traité de l'Eucharistie; nous y notons quelques passages. *Effets* du Sacrement (excellent résumé de la doctrine, nos 246 à 262) : 1° *auget gratiam sanctificantem; specialiter fideles cum Christo conjungit; inter se fideles jungit;* 2° *ut cibus spiritualis, sustentat, auget, reparat, delectat;* — 3° *moderatur fomitem concupiscentiæ; jus novum confert ad gloriosam corporis resurrectionem.*

Nécessité : 1° Nécessité de moyen, dans un sens que la théologie explique : *a) in voto implicito;* parce que *ce moyen* est inclus dans l'amour de Dieu et dans le désir du salut (n° 281); *b) ad perseverantiam;* nécessité morale; moyen normal; sans la communion, la persévérance est moralement impossible; — 2° nécessité de précepte.

Sur la *communion des enfants*, notons avec l'auteur (n° 248) que le curé ne peut pas, par *mesure générale*, subordonner l'admission à un examen préalable. — Avec lui, mais sous le bénéfice d'une remarque, nous répéterons l'enseignement de l'Eglise sur *la communion fréquente et quotidienne* (n° 302). Les fidèles — même ceux que l'on classait autrefois en catégories, auxquelles étaient accordées, par un dosage savant, plus ou moins de communions — doivent être *invités* à la communion fréquente, et même quotidienne, *reprobata quavis praxi contraria* (Décret *Sacra Tridentina*, 20 décembre 1905; et *Quam singulari*, 8 août 1910). L'Église demande, outre *l'état de grâce*, *l'intention droite*, que voici : « *Recta autem mens in eo est ut qui ad sacram mensam accedit, non usui aut vanitati aut humanis rationibus indulgeat, sed Dei placito satisfacere velit; ei arctius caritate conjungi; ac divino illo pharmaco suis infirmitatibus ac defectibus occurrere* » (D. 1985). Admirables, engageantes et suaves paroles d'invitation : venir en aide, remédier, guérir; c'est l'intention de Jésus-Christ; elle nous dicte la nôtre. Accablés de misères, chargés d'infirmités et de défauts, nous cherchons dans la communion le remède fréquent au mal fréquent, le remède approprié, efficace, souverain. Disposition que tout fidèle peut facilement entretenir en

son âme, et moyennant laquelle il communiera utilement chaque jour, malgré ses fautes quotidiennes, et précisément pour s'en débarrasser. — Or, si l'on veut réellement attirer, inviter les fidèles, *cujusvis ordinis et conditionis*, à la communion fréquente, est-il prudent d'exprimer cette intention par la formule suivante : *firmum propositum vitiis occurrendi, et in virtute proficiendi?* Cette *volonté ferme*, cette intention de *faire des progrès dans la vertu*, nous semblent indiquer des états d'âme, à l'idée desquels risquera de se récuser l'humaine faiblesse ; et l'abus reparaîtrait, de considérer l'usage du Sacrement plutôt comme une sorte de *récompense* de la vertu que comme un *remède* aux maux de l'âme. Au demeurant, voici le texte de M. Hervé : « *Ergo præter statum gratiæ, ad frequentem communionem requiruntur :* 1° *recta intentio, qua vitentur motiva mere humana ;* 2° *sincera voluntas Deo placendi, illumque arctiori caritate amandi, seu firmum propositum vitiis occurrendi et virtute proficiendi* » (n° 302 ; et p. 265, *strenue, firmam*). Nous supprimerions ce commentaire intimidant ; car ce n'est pas *avec ces mots-là* que l'on dégagera les fidèles du respect *craintif*. On ne les trouvera point, d'ailleurs, ces mots, dans le Décret *Sacra Tridentina Synodus*. Et à parler en général, la pensée encourageante de l'Église est assez précise, assez pressante, sur ce point capital, pour qu'il y ait lieu d'éviter les mots qui, impliquant des *restrictions* ou des *exigences*, au delà des termes si tempérés du Décret libérateur, risqueraient de subordonner l'usage fréquent de la communion à une sorte de constatation préalable des résultats qu'elle mettrait sous nos yeux.

Abbé THELLIER DE PONCHEVILLE. — *L'Hostie dans la Cité.* — J. de Gigord, 1927.

L'Eucharistie est le ciment de la charité. C'est en nous unissant à Dieu qu'elle nous unit aux hommes ; non par les attaches d'une solidarité naturelle, fragile accord que noue et dénoue, au gré de l'égoïsme, un intérêt toujours changeant ; mais par les liens d'une fraternité d'amour, fondée sur la participation au Corps de Jésus-Christ. Les conséquences bienfaisantes et les aspects féconds de cette doctrine ont été présentés par

l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE, avec un art et dans un style qui se passent d'éloges, au cours des *Semaines sociales*, depuis onze ans. Ces allocutions ne forment pas, à première vue, un tout très cohérent : *l'usage chrétien de la richesse; le retour à la terre; la renaissance d'un peuple; le redressement de l'autorité*, ne semblent pas les chapitres indispensables d'un traité eucharistique. Mais, sous l'inspiration d'une *Prière à l'Hostie* qui ouvre le volume, chacun des sujets entrevus montre « l'œuvre unifiante de l'Hostie », et met à nu le vaste *péché d'égoïsme*, dont seule « l'école eucharistique » peut nous sauver :

« Jamais on ne parla tant de tout rapprocher, de tout fusionner : les fortunes, les classes, les peuples. Mais pour bâtir cette cité d'universelle harmonie, combien n'apportent plus qu'une dure pierre d'égoïsme en leur cœur ! Il semble que les vertus fraternelles diminuent à mesure que s'accroissent ces protestations de fraternité. Ce que beaucoup, dans l'exaltation de leurs vains discours, prennent pour de l'amour offert à tous, c'est souvent de l'égoïsme partagé avec ceux qui ont les mêmes intérêts, les mêmes convoitises ou les mêmes rancunes. C'est entre leurs égoïsmes qu'il y a de l'amour. Ils s'aiment dans l'espoir de mieux jouir, dans l'intention d'être plus forts pour attaquer ou riposter, parfois pour haïr davantage tous ensemble. De grands rêves trompeurs de fraternité flottent sur ces larges courants de haine » (p. 130).

A quoi s'obligent des *communiants*, quel doit être leur souci des responsabilités sociales ; leur charité ; leur goût de la paix ; leur façon de gérer leurs biens ; leur ferveur pour le redressement de l'autorité, dans la famille, dans la cité, dans l'Église (notons d'excellentes pages sur le *Dimanche catholique*, pp. 136 à 140), leur zèle pour l'entente des nations ; ce livre le fera entendre en termes de choix, dont la prédication même la plus spécifiquement eucharistique fera bien, croyons-nous, de s'inspirer souvent.

Abbé Charles GRIMAUD. — *Aux fidèles. « Ma » Messe.* — 2e édition, Téqui, 1927.

Trop de chrétiens se contentent de suivre *la* Messe. Chaque fidèle devrait célébrer *sa* Messe ; M. l'abbé

GRIMAUD l'invite à se demander, à ce propos : 1° Quelle est *ma part* dans le Sacerdoce de J.-C. ; 2° quelle est l'*œuvre* que j'accomplis en célébrant ma messe ; 3° quels sont les moyens dont je dispose pour célébrer ma messe. — A cette solide et saine école, le fidèle se dira donc, grâce à un guide bien informé, théologien sûr et excellent catéchiste : *a*) Jésus-Christ est Prêtre ; et le chrétien est membre du Christ mystique ; membre qui offre et qui est offert à la Messe ; — *b*) *Ma* messe est, ni plus ni moins, le Sacrifice du Calvaire, perpétué et appliqué, avec des fruits abondants ; pour les fins essentielles du Sacrifice ; pour moi-même, pour les âmes du Purgatoire. Et à cette question : *vaut-il mieux faire célébrer pour moi des messes de mon vivant qu'après ma mort*, il répondra : *oui*, sans hésiter ; et il saura pourquoi (p. 180). Il se répétera encore à lui-même : *c*) J'ai pour célébrer « ma » messe des moyens excellents : — une *préparation*, que je m'efforcerai de rendre doctrinale, liturgique et ascétique ; — *l'assistance*, attentive, et liturgique, toujours (l'auteur fait plus de réserves que de concessions sur l'usage des cantiques pendant la messe, p. 228) ; enfin et surtout, la *communion*, au moins spirituelle. Là, se pose une question : *Puis-je communier en dehors de ma messe?* A quoi M. l'abbé GRIMAUD répond par les trois propositions suivantes : 1° Un fidèle qui n'a pas de raison suffisante de le faire ne doit jamais séparer matériellement *sa* communion de *sa* messe ; 2° Pour une raison suffisante, un membre du Christ peut séparer matériellement sa communion de sa messe ; 3° Mais jamais le fidèle qui reçoit la communion en dehors de la messe ne peut séparer spirituellement l'une de l'autre (pp. 247 à 252). A vrai dire, nous doutons fort qu'un fidèle fasse jamais cette « séparation ». S'il ne songe pas toujours, *explicitement*, à la messe d'où dérive sa communion, il sait du moins que toute communion vient de la messe, et nous incorpore au Christ Victime ; et cela suffit pour qu'il puisse, avec la moindre raison, recevoir la communion en dehors de « sa » messe ; parce que le Sacrement existe et peut être reçu même en dehors de la messe d'où il vient.

24.

L'ANGE SUR LA ROUTE

SAINT RAPHAËL, ARCHANGE

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* L'histoire de Tobie nous rappelle les sollicitudes de la Providence à l'égard de la famille fidèle; les vertus que la famille chrétienne est en droit d'attendre de l'ange visible, confesseur ou directeur, à qui Dieu confie le soin des âmes; la conduite que doit tenir vis-à-vis du messager divin la famille inspirée par la foi. — Considérons ainsi tour à tour : 1. *L'auxiliaire de la Providence;* — 2. *Le guide céleste;* — 3. *Le disciple docile.*

2. *La construction de lieu.* A l'entrée de Ninive, une maison modeste, où vit une famille exilée de juifs de Galilée (vers 300 avant J.-C.)... Au loin, une route sinueuse qui fuit vers le pays des Mèdes.

3. *La grâce à demander.* La grâce d'être toujours, dans nos rapports avec les enfants qui nous sont confiés, et vis-à-vis des familles d'où ils sortent, des conseillers prudents, des guides sûrs; vrais *anges*, et bons *gardiens* [1].

—⁂—

[1] Nous considérons dans cette méditation le saint archange RAPHAËL comme le modèle des bons offices de charité, de tutelle et de direction religieuse que, sans usurper sur le mandat du chef de famille et des parents, le prêtre est appelé à rendre aux familles chrétiennes.

Pour ne pas étendre démesurément notre texte, nous ne transcrirons pas ici les passages un peu longs du livre de Tobie qui vont à notre sujet. Nous conseillons à nos lecteurs de se reposer dans la lecture méditée de ces fragments du livre saint, qu'il leur sera facile de tenir ouvert devant eux.

1. — L'Auxiliaire de la Providence.

1. L'intervention du saint archange Raphaël dans la destinée de Tobie et de sa famille nous montre à l'œuvre la Providence de Dieu, qui gouverne avec une sollicitude attentive ses serviteurs fidèles, et qui fait concourir à leur vrai bien les épreuves elles-mêmes. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (Rom., 8, 28).

Action divine dont le secret nous dépasse, *profunda Dei* (I Cor., 2, 10) ; *incomprehensibilia judicia, investigabiles viæ* (Rom., 11, 33) ; mais de laquelle nous nous garderons bien de douter, après les enseignements si précis de Notre-Seigneur (Mat., 6, 30) ; *scit enim Pater vester...* Action que nous sommes appelés à seconder méritoirement, par l'acquiescement, par la confiance, par l'abandon, quand elle se fait connaître à nous, qu'il s'agisse d'une volonté divine *signifiée*, ou d'une volonté *de bon plaisir* [1]. Lui obéir en tout, n'est-ce pas la perfection?... L'*ange* accomplit-il rien de plus parfait? Rapide comme l'oiseau, ardent comme le feu, il suit. *Facit angelos suos spiritus, et ministros suos flammam ignis* (Heb., 1, 7) [2].

---

[1] On sait que cette distinction est chère à saint François de Sales. Lire notamment, dans les *Vrays Entretiens spirituels*, l'entretien XV. Elle a été souvent reprise et commentée par les auteurs ascétiques.

[2] Saint Paul cite d'après les Septante (Ps. 104, 4). L'hébreu dit : *Des tourbillons tu fais tes envoyés, et des feux flamboyants les exécuteurs de tes jugements.* Le verset signifie que toute la rapidité et l'énergie d'action propre aux anges est au pouvoir de Dieu, et qu'il l'emploie pour se manifester aux hommes. « L'interprétation que donne saint Paul de ce verset est donc parfaitement conforme au sens qu'a voulu y mettre

L'archange RAPHAËL, un des sept qui se tiennent devant le trône de Dieu (Tob., 12, 15; Apoc., 4, 5), est envoyé vers une famille éprouvée... Quelle preuve plus touchante faut-il de la bonté de Dieu envers ceux qui le craignent?...

2. Longtemps toutefois Dieu a paru sourd aux hommages et aux prières que lui adressait Tobie; hommages désintéressés pourtant, services généreux; car Tobie, dans la captivité de Ninive où gémissaient humiliés ses compatriotes, de la tribu de Nephtali, ne songeait qu'à se dévouer pour eux :

Quoique jeune, *junior omnibus*, il a montré une sagesse supérieure à son âge (1, 4); il n'a pas imité la foule qui courait aux autels défendus (1, 5); il n'a fait que du bien par ses conseils, *monita salutis dabat eis* (1, 15); aussi longtemps qu'il l'a pu, il a multiplié les aumônes (1, 20); il s'est exposé pour ensevelir les morts (2, 4); avec une ponctualité édifiante, il a rempli les devoirs de la religion et ceux de la justice; d'aucune spéculation, d'aucun vol, il n'a voulu être complice (2, 21); bref, il s'est toujours souvenu de Dieu, *memor fuit Dei in toto corde* (1, 13).

Que peut-on faire de plus pour attirer sur soi les bénédictions de Dieu?...

Or, maintenant, tout paraît compromis et sans remède. L'infortune est venue... Pour ce serviteur exemplaire de Jahveh, *la situation est critique;* il en est réduit à se demander com-

---

et qu'y a exprimé le psalmiste inspiré » (A. CRAMPON, *La sainte Bible*, t. VII, p. 294).

ment il fera pour recouvrer une somme de dix talents d'argent que lui doit Gabelus, à Ragès, au pays des Mèdes (1, 17)... De serviteur, aucun; pas d'ami empressé pour aller au loin requérir cet argent; les pauvres n'ont guère d'amis, et pas de serviteurs. Tobie et sa femme n'ont qu'un fils, le bâton de leur vieillesse;... comment se résoudre à le laisser partir pour cette mission périlleuse? jamais la mère désolée n'y pourra consentir;... et pourtant *il le faut*...

Contemplons cette scène de famille; scène d'angoisse et d'agonie;... au sein de ce foyer honnête, laborieux, pieux, père et mère, époux et épouse se consultent sur cette unique chance d'éviter la ruine (5, 23)...

3. Mais pour comble, comme si le ciel ajoutait la dérision à l'oubli, c'est précisément en faisant le bien que Tobie a été victime;... un accident, que Dieu certes aurait pu empêcher, le rend aveugle pour toujours (2, 10).

Devant cette catastrophe, qui ressemble à un châtiment, — qui ne saurait en tout cas passer pour un bienfait, — ses amis, sa femme elle-même, lui reprochent ses aumônes indiscrètes et le provoquent au blasphème :

On ne voit que trop maintenant combien vos espérances étaient vaines, à quoi ont abouti vos aumônes, *Ubi est spes tua* (2, 16)?

Murmures, révoltes, paroles amères des « amis » à courte vue, consolateurs à charge (Job., 16, 2)... Qui n'entend tous les jours ces plaintes envenimées, ces protestations légères et impies contre Dieu et sa providence : *Ubi est spes tua?*... N'en sommes-nous pas complices?... Quelles voix écoutons-nous dans

l'épreuve? Quelle espérance gardons-nous? Que dit notre cœur?... Comme le désespoir, peut-être, nous est facile!

Tobie ne se révolte pas. Il prend ouvertement parti pour Dieu. *Nolite ita loqui; quoniam filii sanctorum sumus, et vitam illam exspectamus quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant* (2, 17)... Il prie. Toute sa tristesse passe dans une prière pleine de foi... Dans l'excès de ses maux, il est vrai, il demande à Dieu la mort comme une délivrance. Mais il y a loin de cette supplication soumise à un murmure contre Dieu. *Justus es, Domine...* (3, 2 à 7).

Les jours s'écoulent toutefois, et Dieu ne répond pas...

4. Et pendant ce temps, dans une autre famille, se passe une autre scène de désolation, que l'écrivain sacré nous expose dès les premières pages du livre de Tobie, pour nous faire entendre par quelles voies secrètes Dieu conduit ses amis.

Au pays des Mèdes, à Ragès, une famille honnête est dans la peine. Sara, fille de Raguel, a vu périr coup sur coup les divers époux auxquels elle a été successivement destinée (3, 8); et, la calomnie s'ajoutant au malheur, elle est soupçonnée, accusée même, par une servante irritée et vindicative, de les avoir fait mourir (3, 10).

Là aussi, tout espoir est perdu... Comment Sara, entourée de pièges qu'il lui est impossible d'éviter, ne céderait-elle pas à la mélancolie d'un sort si funeste?... A qui s'adresser contre un ennemi invisible, perfide, et obstiné?...

Mais Sara ne se laisse pas aller au désespoir. Lisons, goûtons sa touchante prière. Au lieu d'une plainte amère, nous entendons une louange filiale à Dieu et une humble demande : *Benedictum est nomen tuum...* (3, 13 à 22).

Toutefois les jours se passent, et Dieu ne répond pas...

5. *Où donc est Dieu?...* Et s'il écoute ses clients, s'il aime à consoler ses serviteurs, comment sa Providence fera-t-elle pour apporter secours à ces deux infortunes?

Où il est? Dans le ciel, *Dominus in cælo, omnia quæcumque voluit fecit...* Dans le ciel, d'où il aime à nous bénir, *benedixit omnibus qui timent Dominum, pusillis cum majoribus* (Ps. 113)... Ne le comparons pas aux vaines idoles, qui ont des yeux mais ne voient pas... Le vrai Dieu est puissance, sagesse, bonté, sainteté. Il vient au secours des siens, *divinement.*

De ces deux détresses sans espoir va naître, par un coup de Providence, le bonheur de deux familles... Comment?... Laissons à Dieu le secret de ses œuvres. Croyons, espérons, attendons. Rien n'est impossible à Dieu (Luc, 1, 37).

Dieu se réserve d'intervenir par les moyens de son choix ; presque toujours quand les choses sont poussées à l'extrême, pour que, dans la pénurie des secours humains, apparaisse mieux son action divine ;... et aussi pour que l'homme, se possédant et s'exerçant dans la patience (Luc, 21, 19), pratique les vertus les plus méritoires, *ut posteris daretur exemplum patientiæ* (Tob., 2, 12) ;... et enfin, pour que

nous nous gardions de toute précipitation dans nos jugements, quand nous parlerons du bien et du mal...

C'est par l'*archange* que Dieu se montre ici... Sous des traits et sous un nom d'emprunt, symboliques d'ailleurs [1], l'archange RAPHAËL se présente au jeune Tobie juste au moment où il va franchir le seuil de la maison paternelle.

Et c'est par des souhaits de confiance et de joie que débute l'envoyé céleste (5, 11 à 21).

Ainsi l'archange, gracieux modèle du prêtre, devient l'auxiliaire de la Providence... Sa tâche achevée, il pourra, repassant les faits accomplis, opposer au blasphème des impies, à l'étonnement attristé des bons, la réponse victorieuse de la foi : *Quia acceptus eras Deo* (12, 6 à 15).

Ainsi, derrière les événements les moins explicables ou les plus douloureux pour nous — croyons-en les paroles de l'ange — se cache un dessein miséricordieux. La main d'un père conduit tout. Ayons confiance...

Et nous, anges, prêchons cette confiance, si apaisante pour les âmes, qui semble obliger Dieu même à se déclarer par des secours miraculeux (Mat., 17, 19; Luc., 17, 6).

2. — Le Guide céleste.

Faisons route avec les deux voyageurs... Remplis d'une vive reconnaissance, considérons ce radieux appui angélique que Dieu

[1] Azarias, le *Secours de Dieu*, fils d'Ananias, la *Bonté de Dieu* (5, 18). — Quittons ici le souci absorbant des « vraisemblances », pour ne voir que les merveilles de l'intervention divine.

donne à notre faiblesse. Répétons l'interrogation confiante du jeune Tobie : *Unde te habemus, bone juvenis?* (5, 6);... et l'exclamation admirative du père : *Ex magno genere es tu* (5, 19)...

1. Dieu nous donne, comme gardiens tutélaires, ses anges à Lui; quelle condescendance! *Mira dignatio* [1]!... Ils ont *mission* de nous garder dans toutes nos voies; office de charité devant lequel ils ne reculent pas... Modèles de la charité pastorale.

A leur exemple, j'aimerai le poste où m'a placé la Providence, et où m'attendent les familles aimées de Dieu... Quel intérêt, hormis de plaire à Dieu, peut trouver l'ange à me guider?... Comme il ressemble bien, par ce trait, au Pasteur des pasteurs (I Pet., 5, 4), qui s'est abaissé jusqu'à prendre la nature humaine pour nous relever : ô humilité, ô charité!... *Ego ducam, et reducam* (5, 15).

Humilité, Charité [2]... Sans ces vertus, fût-on archange par les plus riches dons, on ne sera pas auprès des hommes le messager de Dieu :

« Diriger une âme, c'est la conduire dans les voies de Dieu; c'est lui apprendre à écouter l'inspiration divine et à y répondre; c'est lui suggérer la pratique

[1] Saint BERNARD s'épanche, sur ce bienfait, en effusions de reconnaissance (BRÉV., 2 oct., leç. IV; voir P. POURRAT, *La Spiritualité chrétienne*, t. II, *Le moyen âge*, p. 89).

[2] « L'humilité et la charité sont les maîtresses cordes, toutes les autres y sont attachées; il faut seulement se bien maintenir en ces deux-là; l'une est la plus basse, l'autre la plus haute : la conservation de tout l'édifice dépend du fondement et du toit. Tenant le cœur attentif à l'exercice de celles-ci, à la rencontre des autres on n'a pas grande difficulté. Ce sont les mères des vertus; elles les suivent comme les petits suivent leurs mères » (Saint FRANÇOIS DE SALES, *Lettres*).

des vertus conformes à sa situation actuelle ; c'est non seulement la conserver dans la pureté et l'innocence, mais la faire avancer dans la perfection ; en un mot, c'est contribuer de tout son pouvoir à l'élever au degré de sainteté auquel Dieu la destine. C'est ainsi que saint Grégoire, pape, envisageait la direction, lorsqu'il disait que la conduite des âmes est l'art par excellence ». (J.-N. GROU, *Manuel des âmes intérieures*, p. 109).

Ainsi fait l'archange. Descendu dans l'humble demeure où des époux s'interrogeaient, il accompagne maintenant, sans éclat, sous le costume du voyageur, le pèlerin qui s'en va, cherchant sa route... *Humilité, charité...*

La famille est rassurée. L'ange veille. Le prêtre est là... *Credo enim quod angelus Dei bonus comitetur ei, et bene disponat omnia quæ circa eum geruntur, ita ut cum gaudio revertatur ad nos. Ad hanc vocem cessavit mater flere, et tacuit* (5, 27).

2. Méditons toutefois la manière dont le céleste Guide s'acquitte de ce ministère.

Comme l'archange, je voudrais être pour les âmes un guide *vigilant, éclairé, dévoué.*

a) VIGILANT.

A tous, ici-bas, il est commandé de *veiller*, car la route est infestée de brigands (Luc, 10, 10) ; hérissée de périls (II Cor., 11, 26) ; semée d'embûches (I Pet., 4, 15 ; Mat., 5, 25).

A peine a-t-on parcouru quelques étapes que le monstre guette et assaille le voyageur inexpérimenté. Sans le secours de l'ange, le monstre serait le plus fort (6, 2 à 5).

Ce monstre, toujours le même, combien de victimes n'a-t-il pas faites!... Ecartons l'occasion, par la prière, par la grâce, par les sacre-

ments. Avec l'aide du bon ange, la lutte devient facile, et le succès certain. L'ange donne courage, fortifie, rassure, console.

1. L'*ange visible* prémunit l'âme chrétienne contre les *artifices du démon ;* artifices variés à l'infini, suivant le caractère, la vocation, et les aptitudes de chacun ; car, assure saint Léon, le démon sait par où chacun est vulnérable :

Novit cui adhibeat æstus cupiditatis, cui illecebras gulæ ingerat, cui apponat incitamenta luxuriæ, cui infundat virus luxuriæ. Novit quem mœrore conturbet, quem gaudio fallat, quem metu opprimat, quem admiratione seducat (saint LÉON, serm. 7, *de Nativit.*) [1].

2. L'*ange visible* met l'âme en garde contre les *illusions*, dont quelques-unes, plus ordinaires aux âmes de bonne volonté, doivent être indiquées ici :

a) L'illusion des *livres* dits spirituels — de certains livres du moins — car tous les ouvrages dits de piété ne conviennent pas indistinctement à tous ceux qui s'occupent de piété :

« Impossible d'ourdir une trame plus grossière d'illusions autour de soi que ne le fait une personne qui est dans l'habitude de lire des livres spirituels au-dessus de sa condition intérieure, ou étrangers à ses besoins actuels. Pour tout lecteur qui lit sans cesse des livres de théologie mystique, l'état de prière le plus commun paraîtra extraordinaire : le converti surtout prendra des grâces communes pour de rares faveurs. C'est que,

[1] Voir J.-B. SCARAMELLI, S. J. *Le discernement des esprits*, 1893 (trad. Brassevin), ch. XII, Artifices du démon. Il signale : 1. l'absence prolongée de tentations ; 2. les longues sécurités trompeuses ; 3. les assauts soudains ; 4. les fins bonnes, mais indiscrètes ; 5. le dédain des petites choses ; 6. les voies dites larges ; 7. les diversions. — Cf. saint IGNACE, *Exerc. spirit.*, Règles pour le discern. des esprits, 1re semaine.

de toutes les réalités, la théologie mystique est une de celles où il est le plus facile de prendre du clinquant pour de l'or. A force de lectures sur l'amour de Dieu pur et désintéressé, nous en venons bien vite à croire que nous avons dans le cœur un amour semblable. Les pensées héroïques sont contagieuses; et nous en sommes bientôt tout boursouflés; mais ce n'est pas cela qui fait de l'héroïsme pratique : tout au plus, cela donne un vernis de sentimentalité à notre religion, lorsqu'il n'est pas question de se mouvoir et d'agir... Sitôt qu'un livre spirituel ne contribue ni à nous mortifier, ni à nous tenir humbles, il est sûr de nous enfler et de nous jeter hors du vrai : sa doctrine nous porte à la tête, et nous faisons des folies. L'homme qui trouve les livres de bonne grosse spiritualité populaire ennuyeux et plats doit tenir tout son état de vie intérieure pour grandement suspect; et, s'il peut être sûr d'une chose, c'est que son dégoût pour les livres simples montre qu'il n'est pas de force à lire des livres de haute volée » (FABER, *Confér. spirit.; Sur les illusions*, p. 160).

b) L'illusion des *consolations* sensibles, trop avidement cherchées, et considérées comme le criterium de la vertu véritable :

« Le directeur doit donc observer si, à la consolation tendre du sens, se joint, dans l'entendement, une sérieuse connaissance des vérités divines, et dans la volonté une profonde affection pour les choses saintes et les solides vertus; si la personne pieuse, après ces douces oraisons, est plus maîtresse d'elle-même, plus circonspecte pour éviter les fautes et plus diligente pour faire des actes vertueux. Si cela a lieu, on peut croire avec fondement que la consolation est un véritable effet de la grâce et un vrai don de Dieu. Mais si, après les oraisons pleines de consolation et de douceur, tout s'évanouit et que la personne soit comme auparavant facile à se laisser aller aux mêmes défauts..., les consolations spirituelles sont bien suspectes, et l'on peut justement craindre qu'elles ne soient, ou un sot effet de la nature, ou une illusion de l'ennemi, qui, doucement, amuse cette personne en la repaissant de cet aliment trompeur » (SCARAMELLI, *op. cit.*, p. 245).

c) Le goût de l'insolite, du *nouveau* ou de l'*extraordinaire*, qui fait de la voie commune et des chemins battus un objet de terreur ou de répulsion pour certaines âmes : il faut s'en défier, parce que la Providence agit sans violence, et ne nous inspire pas des choses étrangères à notre état; parce que le démon, « sachant que les choses neuves et singulières excitent l'admiration de ceux qui les voient et la vanité de ceux qui les font, est très porté à les suggérer aux esprits de peu d'humilité et de peu de circonspection; il les excite par les apparences d'une vertu rare »; parce que notre nature orgueilleuse nous incline vers tout ce qui nous distingue, d'où qu'il vienne; aussi les saints ont-ils toujours blâmé les singularités.

A deux signes certains, obéissance et humilité, le directeur reconnaîtra l'action divine et la vocation spéciale. On sait avec quelle sagesse le P. DE LA COLOMBIÈRE a discerné l'esprit qui animait sainte Marguerite-Marie [1].

3. L'*ange visible* sauve l'âme du *découragement*, de la tristesse, de « la fatigue du bien » (FABER), surtout quand les aridités persistent, malgré l'effort persévérant.

---

[1] Voir Mgr GAUTHEY, *Vie et œuvres de sainte Marguerite-Marie* (de Gigord, 1915), t. I, p. 174. — Mgr LANGUET déjà, dans sa *Vie de la vén. Mère Marguerite*, exposant les marques du bon esprit qui l'animait, cite : l'humilité constante; l'obéissance entière; la discrétion dans la conduite; la patience héroïque parmi les railleries, les contradictions et les mépris; la parfaite orthodoxie; enfin cette marque, « que ses révélations ne tendent qu'à inspirer l'amour de Dieu, la ferveur, la pratique des vertus les plus parfaites ».

Saint VINCENT DE PAUL ne fut-il pas providentiellement placé auprès de la bienheureuse Louise DE MARILLAC pour la défendre contre elle-même, c'est-à-dire contre ses perplexités? D'une âme qui aurait pu rester timide et repliée, il fit un modèle de décision et de fermeté (voir E. DE BROGLIE, *Louise de Marillac*, p. 12 et 59) [1].

b) ÉCLAIRÉ.

C'est peu d'écarter les dangers ou les illusions. L'ange a mission *d'instruire* son compagnon de voyage... Pieux entretiens, aimables colloques, avec celui qui voit toujours la face du Père; qui me donnera de goûter cette science des saints et de la répandre?

1. L'archange RAPHAËL fait connaître au jeune Tobie d'admirables *instructions :* notions et informations que l'adolescent n'aurait pu découvrir seul, ni apprendre des siens. Au cours des incidents qui se présentent, il donne la leçon opportune, l'avis nécessaire. Il peut dire, au sujet de la route à parcourir : *Novi viam, et omnia itinera ejus frequenter ambulavi* (5, 8).

[1] La vie, le rôle, le caractère, les vertus lentement acquises par lesquelles Vincent de Paul est parvenu à la sainteté héroïque nous sont aujourd'hui mieux connus, grâce aux quatorze volumes que lui a consacrés le P. COSTE, lazariste : *Saint Vincent de Paul* (t. I à VIII, Correspondance; t. IX et X, Entretiens aux Filles de la Charité; t. XI et XII, Entretiens aux Missionnaires; t. XIII, Documents; t. XIV, Tables; Gabalda). — A des points de vue divers, deux auteurs très recommandables ont déjà exploité cette mine : A. RÉDIER, dans *La vraie vie de Saint Vincent de Paul* (Grasset), et P. RENAUDIN, *Saint Vincent de Paul* (édit. Notre-Dame du Roc, Marseille).

2. L'archange instruit Tobie avec précision sur certains *remèdes* dont il détient le secret (6, 8; 11, 8)... Le prêtre ne possède-t-il pas dans les sacrements, causes efficaces de la grâce, des remèdes appropriés aux besoins des âmes?... RAPHAËL signifie *Remède de Dieu;* comme lui, le prêtre, *medicus salutis*, peut attacher une efficacité de guérison à des pratiques qu'il tient de Dieu (Jac., 5, 14; Jo., 5, 4; Marc., 16, 17).

Le guide céleste prépare ainsi, par le fils, un *secours* pour le *père aveugle*... Touchante miséricorde! Nous y apprenons, comme dans un épisode symbolique, quels bienfaits de toute sorte rejailliront, des enfants bien élevés, sur les parents qui les confient au prêtre.

La doctrine chrétienne, tel est bien le secours divinement préparé, que l'ange doit faire connaître aux voyageurs d'ici-bas. Initiation spirituelle qui doit commencer de bonne heure, au sein de la famille chrétienne. Le jeune Tobie n'a entendu, auprès de son père, que des conseils de prudence, de gravité, de respect, de bienfaisance; il a eu sous les yeux, pour se former au devoir, les plus beaux exemples (4, 2 à 21)... Ainsi se transmet, comme un héritage, la doctrine salutaire, semence des vertus. Mais une autre initiation complètera celle-là. Le prêtre, à mesure que l'enfant grandit, adaptera l'enseignement religieux aux progrès de l'âge [1].

3. Plus tard suivront des conseils encore plus graves. Le jeune homme ne se mettait

[1] Lire Mgr F. LAVALLÉE, *Réflexions sur l'instr. religieuse dans les collèges catholiques; Rev. Apol.* (1er oct. 1921, p. 8).

pas en route avec l'intention de trouver une *épouse*. Mais Dieu lui préparait une alliance selon son cœur. Jamais sa Providence ne manque à ceux qui marchent sous la conduite de l'ange.

Ce n'est pas l'archange, toutefois, qui a noué l'union de Tobie et de Sara ; il n'est que l'exécuteur des intentions divines. Quelques lointaines préparations, la parenté, l'amitié des proches, ont pu disposer les cœurs et ménager une entente ; mais c'est Dieu qui a tout fait... Si l'ange était consulté et écouté, combien de malheurs seraient épargnés à bien des familles !...

A l'ange incombe le devoir, lorsque Dieu a parlé, de faire entendre aux époux la gravité de leurs devoirs (*Rituel*, Exhortation aux époux).

Méditons cette page de la Bible où l'archange instruit Tobie de la sainteté de l'état dans lequel il entre, de la pureté d'intention qui doit l'animer ; des saintes dispositions moyennant lesquelles il obtiendra la bénédiction de ses pères pour le foyer qu'il fonde. Et avec quelle dignité, avec quelle réserve sont donnés ces enseignements, non pas à Sara, mais à Tobie : *Audi me, et ostendam tibi...* (6, 16 à 22).

c) DÉVOUÉ.

Veiller, instruire, ne suffit pas ; il importe d'*agir*, comme fait la grâce, qui, après avoir éclairé et touché les âmes, les pousse au bien (I Cor., 15, 10).

L'ange fidèle, non content de guider son disciple, le porte pour ainsi dire pas à pas, *in manibus portabunt te* (Ps. 90, 12).

1. L'archange RAPHAËL ne perd aucune occasion de pénétrer dans l'âme de son disciple, de gagner sa confiance ; il est bientôt mis au courant de tout ce qui le concerne. C'est le propre du *bon esprit* de s'insinuer doucement. « Il entre avec paix, avec quiétude et avec tranquillité, ne faisant pas plus de bruit que la goutte d'eau qui tombe sur une éponge, comme dit saint Ignace dans ses Règles pour le discernement des esprits » (SCARAMELLI, p. 265).

Le bon ange n'a qu'une crainte : c'est de substituer son action propre à celle de Dieu, au lieu de la seconder [1]. Aussi, sans relâche, il suit du regard le travail divin, il laisse l'âme avec son Créateur. Et pour établir peu à peu son disciple dans ces régions du *surnaturel*, où les sens n'atteignent pas, l'archange ne néglige rien ; il « travaille toujours », comme fait Dieu lui-même (Jo., 5, 17) ; il corrige, il stimule, il rappelle, il exhorte ; il est tout entier à ce modeste devoir d'état qui, pour un pur esprit, peut sembler un emploi bien chétif... Mais quoi de plus noble que d'être appelé à faire toujours ce que Dieu même est venu accomplir en ce monde !

2. Remarquons-le toutefois, ce dévouement reste *discret*. Jamais l'archange ne se prévaut de sa mission pour empiéter sur le droit d'autrui. En sa présence, chez Tobie, chez Raguel, les pères de famille exercent tous leurs droits ; ils avertissent, ils donnent leurs ordres, ils disposent tout, ils bénissent leurs enfants [2]...

---

[1] *Exerc. Spirit.* ; Annotations, 6, 7, 14, 15, 16.

[2] Tob., 5, 21 (Tobie) ; 7, 6 (Raguel) ; 7, 15 (c'est le père qui les unit) ; 10, 12 (Sara, au départ ; *monentes eam*).

Certain dévouement importun, ingérence maladroite, fatigue et blesse au lieu d'obliger. Le prêtre sera l'ange de la famille; qu'il se garde d'y entrer en intendant ou en maître!

Autre leçon pour nous. Tandis que l'archange et Tobie poursuivent ensemble leur route, l'esprit céleste mène, au dedans, sa vie de *recueillement* et d'*amour. Videbar quidem vobiscum manducare et bibere; sed ego cibo invisibili et potu qui ab hominibus videri non potest utor*, 12, 19.

Modèle admirable. Ne séparons pas action et prière, apostolat et vie intérieure. L'union à Dieu est l'âme de tout apostolat [1]... Principe de direction que le P. LALLEMANT inculquait fortement (H. BRÉMOND, *Hist. littér. du sentim. religieux*, t. V, p. 28) : ce n'est pas l'oraison qu'il faut mettre à la gêne pour l'action, mais l'action qu'il faut contraindre à se placer sous le contrôle de l'oraison... « Il faut être comme des chiens de chasse qu'on tient à demi en laisse. Quand nous en serons venus à posséder Dieu par la contemplation, nous pourrons donner une plus grande liberté à notre zèle. »

3. Dévouement *désintéressé* d'ailleurs, à qui Dieu suffit.

Une scène ravissante se passe quand l'archange a terminé sa mission. Après avoir ouvert miraculeusement les yeux du père, saint RAPHAËL rappelle à la famille réunie les bienfaits de Dieu. Et le jeune Tobie a été si

[1] Dom CHAUTARD. *L'âme de tout apostolat* (3e partie, p. 70 et suiv.)

bien formé par ses soins que, à l'unisson de son modèle angélique, il énumère avec joie les grâces dont il a été comblé pendant ce périlleux voyage (12, 3);... ainsi, dans la compagnie de l'ange, l'homme apprend l'action de grâces... Mais l'archange ne veut aucune récompense humaine (12, 6). A ce trait essentiel se reconnaissent toujours ceux qui servent le prochain selon Dieu...

Grâce à l'ange, la guérison, l'aisance, la paix, la joie sont entrées dans cette famille, *omnes cum gaudio magno gavisi sunt*, fruit délicieux de la présence angélique; récompense toute pure... Jouissons du bien qui s'est accompli, mais restons anges, et reprenons au plus tôt le chemin du ciel, *tempus est ut revertar ad Eum qui me misit* (12, 20).

Et que longtemps après notre passage l'hymne de la reconnaissance à Dieu retentisse dans les familles où nous sommes entrés : *Confitemini Domino;... Benedicite Dominum... Magnus es, Domine...* (13, 1 à 23) [1].

3. — Le Disciple docile.

Il faut le reconnaître, la mission de l'Envoyé céleste s'est trouvée facilitée par l'attitude exemplaire de son disciple.

Considérons ce pieux jeune homme... Quelle droiture dans ses pensées! Quelle simplicité dans sa foi!... Quelle sérénité dans sa confiance... pour tout dire, quelle parfaite docilité vis-à-vis de l'archange!

Heureux le guide spirituel qui obtient de

[1] Au BRÉVIAIRE (feria 3ª), à Laudes.

l'âme un si complet retour!... S'il est vrai que les excellents directeurs soient rares, ne faut-il pas ajouter à leur décharge ces lignes du P. GROU :

« Quant aux personnes qui s'adressent à eux, il est évident qu'elles ne sont susceptibles de direction qu'autant qu'elles sont dociles, obéissantes, simples, droites, résolues non seulement d'éviter le péché, mais de pratiquer tout le bien que Dieu demandera d'elles, de répondre fidèlement à la grâce, de ne lui rien refuser, quoi qu'il en puisse coûter à la nature ; enfin, de mourir à elles-mêmes pour vivre tout à fait à Dieu ; à quoi l'on ne peut parvenir que par l'esprit d'oraison et de mortification intérieure. On peut juger par là que, si les vrais directeurs sont rares, les vrais enfants spirituels ne le sont guère moins, parce qu'il est bien peu de personnes qui aspirent à la vraie sainteté par la voie de la croix et de la mort à elles-mêmes. Il y a encore beaucoup de dévotes, mais à leur manière, mais se conduisant par leur propre esprit, mais ne connaissant qu'une certaine routine de pratiques extérieures, mais ajustant la dévotion avec l'amour-propre, n'ayant pas même l'idée de l'oraison et de la mortification du cœur... » (GROU, *Manuel*, p. 110) [1].

Que fera donc le chrétien sincèrement désireux de son avancement?

1. Avant tout, *un bon choix.*

Le jeune Tobie avait appris de son père l'importance de ce choix : *Inquire tibi aliquem fidelem virum, qui eat tecum salva mercede sua* (5, 4).

[1] A propos d'une simulatrice effrontée, qui avait réussi à tromper son directeur et son entourage, Mgr D'HULST rappelle, dans la *Vie de la Vén. Mère Marie-Thérèse du Cœur de Jésus* (Théodelinde Dubouché), fondatrice de l'Adoration Réparatrice (p. 53 à 56), les inconvénients d'une direction naïve ou indiscrète, mais il maintient que ces abus accidentels ne sauraient nous obliger à mettre en question l'utilité de la direction elle-même.

Ce fidèle ami, ce guide sûr, c'est de Dieu qu'il le faut attendre, c'est à Dieu qu'il importe de le demander :

« Se conduire par des vues humaines dans le choix d'un directeur, s'en rapporter à son propre jugement, et se croire capable d'un tel choix, c'est s'exposer à être trompé, et mériter de l'être » (GROU, *ibid.*).

A quels *signes* le reconnaîtra-t-on?

« Ces signes sont : un attrait inexplicable qui nous porte à donner toute notre confiance à tel ministre du Seigneur, et qui forme une union de grâce entre lui et nous; c'est une paix qui se répand dans notre âme lorsqu'il nous parle, qui résout tous nos doutes, qui dissipe tous nos scrupules, qui nous rend le calme et la joie du Saint-Esprit; c'est une certaine ardeur, un désir véhément d'être à Dieu, que ses paroles nous inspirent; c'est enfin une impression de respect, d'amour, de docilité, d'obéissance, qui nous fait regarder Dieu même en sa personne... » (*ibid.*).

2. Puis, *la docilité.*

En pareille matière surtout, la grande *droiture* est requise, et l'entière *pureté de l'intention.* Cherchons qui nous corrige, et non qui nous encense... Combien, peut-être, se laissent tromper, demandant guide et conseil là seulement où ils ne seront pas contredits :

« Comment des cœurs droits peuvent-ils s'égarer à ce point? c'est un mystère, mais un mystère qui se rencontre à chaque pas dans la vie spirituelle... L'Église ne nous oblige pas à avoir des directeurs spirituels; elle ne nous impose rien de plus à cet égard que la confession sacramentelle. Si nous nous mettons sous la conduite d'un directeur, c'est un acte qui vient purement de nous-mêmes, et nous le faisons dans le but d'y trouver un profit spirituel. Qui croirait après cela qu'on puisse aller de gaieté de cœur s'entortiller dans un système de fausseté, et se perdre dans les bourbiers de l'illusion, malgré les hauts cris d'une conscience qui réclame la droiture et la pureté d'intention! C'est cepen-

dant ce qui arrive. On cherche une direction spirituelle, moitié pour se tromper soi-même, moitié pour n'être pas troublé dans ses rêves. D'après cette idée, on se met en quête ; on fixe son choix sur le jugement le moins indépendant ou le moins vigoureux ; on lui remet sa direction intérieure. Ce qu'on lui demande, à ce père spirituel, c'est de rester tranquille, de s'avancer rarement, de s'en tenir aux discours, de se contenter d'une direction purement passive, et plutôt extérieure que fondamentale, de se faire sentinelle plutôt que d'éveiller, et de retenir plutôt que de stimuler. Et cependant, parmi les personnes qui ont le maniement des âmes, quelle est celle qui a le bonheur d'en trouver une sur mille qui ait besoin d'être retenue?... » (FABER, *Conférences spirit.; Sur les illusions*, p. 161).

Admirons plutôt la *docilité* du jeune Tobie : Est-il assailli par le monstre ? il crie vers l'ange *Domine, invadit me* (6, 3) ; puis, le premier émoi passé, et la bête malfaisante étalée sur la berge, il écoute les avis de son guide, qu'il a d'ailleurs suivis point par point dans la lutte (6, 4) ; et il exécute ponctuellement chacune de ses indications, à première vue étranges, et pleines de mystère. C'est plus tard seulement qu'il l'interroge sur le sens de ses paroles (6, 7). Quand l'ange a parlé, Tobie s'en rapporte à ce qu'il enseigne, sans une hésitation ; et, le jour venu, il se souvient de tout (8, 1 à 7 ; et 11, 8).

Précieuse disposition que l'obéissance ; vertu chère aux âmes qui veulent progresser... Relisons la *Lettre de saint Ignace sur l'obéissance...*

Mais on insiste ; le *Supérieur est faillible ;* quelle sûreté trouvera-t-on à le suivre ?

La tradition chrétienne a répondu. Le supérieur peut se tromper, mais Dieu ne se trompe pas ; et l'âme qui obéit trouve Dieu sûrement... Le vénérable P. DE LA COLOMBIÈRE est fort

explicite sur ce point dans ce fragment de *lettre* à une religieuse :

« Laissez gouverner les Supérieurs et les Supérieures comme elles le jugeront à propos ; pourquoi se mettre en peine de cela? Qu'il vous suffise de savoir ce qu'on demande de vous, et soit qu'il vous paraisse raisonnable ou non, s'il n'y a point de péchés évidents, c'est Dieu qui vous le commande. Telle chose que vous jugeriez digne de blâme est peut-être celle que Dieu a jugée plus propre pour votre sanctification. Un supérieur peut mal gouverner, mais il est impossible que Dieu ne vous gouverne bien par lui. Mon Dieu! ma chère Sœur, mettez-vous bien cela dans l'esprit. Car si vous ne vous établissez pas bien dans ce principe, vous perdrez votre temps dans la religion, parce que toute votre vie n'est qu'obéissance ; or cette obéissance est sans mérite, lorsqu'on ne la rend pas à Dieu en la personne de ceux qu'il a mis en sa place, et il est certain que ce n'est point Dieu qu'on considère quand on se mêle de juger, d'examiner et surtout de condamner ce qu'on nous ordonne. Quand c'est le Saint-Esprit qui nous possède, il nous inspire une simplicité d'enfant qui trouve tout bon et raisonnable, ou, si vous aimez mieux, une prudence divine qui découvre Dieu en toutes choses, qui le reconnaît en toutes les personnes, et même en celles qui ont le moins de vertus et de qualités naturelles, qui le représentent... » (DE LA COLOMBIÈRE, *Œuvres*, I. 7, p. 110, *Lettres*).

3. Enfin, *la confiance.*

Vis-à-vis de nos guides spirituels, ce ne sera pas toujours, il est vrai, l'obéissance proprement dite que nous aurons à pratiquer. Dans la soumission, d'apparence uniforme et rigide, combien de nuances à observer! combien de vertus à pratiquer : charité, humilité, prudence! La *confiance* résume tout. Qu'il est bon de la mériter [1]!

[1] A propos de la *direction ascétique*, *L'Ami du clergé* (4 août 1921) insinue qu'elle est : 1° moins *nécessaire* qu'on ne

N'est-elle pas admirable, la confiance avec laquelle le jeune Tobie, après le contrat passé avec Sara chez Raguel, prie l'ange de se rendre chez Gabelus (9, 1)?... Nous admirons l'humilité de l'archange qui veut bien se charger de cette partie du voyage et de la tâche, la plus pénible assurément. Considérons aussi, et imitons, la simplicité avec laquelle le disciple s'adresse à son généreux guide en pareille circonstance... Plus d'une fois peut-être, nos clients, nos fidèles, nos fils spirituels, se demanderont, inquiets, comment tenir jusqu'au terme de la route, comment recouvrer enfin le ciel perdu, et tout est là ; *quid prodest* (Mat., 16, 26)? Qu'ils se sentent alors portés à compter pleinement sur l'ange et sur Dieu. Qu'ils croient possible à Dieu ce qu'ils voient impossible pour

---

le dit d'ordinaire, normalement du moins ; 2° *utile* sans doute, mais à la double condition de procurer au consultant et la paix et la vérité, sans attendre ces bienfaits passivement et automatiquement par le ministère du directeur; 3° *dangereuse* quelquefois : *a*) pusillanimité du client, et manie microscopique en matière d'examen ; *b*) incompétence, quand le directeur ose risquer des solutions hasardées ou fausses; *c*) tour trop affectueux donné aux relations spirituelles; *d*) inefficacité, quand la direction devient une occasion d'épanchement mutuel au lieu d'être un instrument de correction et de progrès; *e*) perte de temps et redites; *f*) commérages... — Ces abus, toutefois, sont-ils *inhérents* à la direction, au point qu'un prêtre vigilant et pieux ne puisse les éluder?... En cas d'incompétence (mais pourquoi se hâter de l'apercevoir !) l'axiome reçu dans l'Église veut que l'Esprit-Saint supplée, par égard pour la bonne foi. C'est toujours Dieu qui dirige, par son prêtre il est vrai, mais aussi par delà son prêtre... Par ailleurs, les fruits de la direction sérieuse ne sont-ils pas de premier ordre? — Et au total, la direction ascétique appartenant à la plus saine tradition catholique ; d'illustres patrons et modèles l'ayant recommandée et pratiquée saintement dans tous les siècles; l'Église enfin n'ayant jamais cessé de l'encourager, n'y a-t-il pas lieu d'insister plutôt sur ses *bienfaits* probables que sur ses *inconvénients* possibles?

eux,... et qu'ils nous ouvrent leur cœur. Et nous leur dirons : *Forti animo esto ; in proximo enim est ut a Deo cureris* (5, 13) [1].

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES.

LECTURES.

PAUL GINHAC, S. J. — *Choix de Lettres de Direction.* — Apost. de la Prière, 1927 [2].

Le Père GINHAC (1824-1895) a passé en ce monde comme un de ces témoins de l'éternité qui, pénétrés du ciel dans lequel ils se meuvent, n'aspirent qu'à y faire entrer avec eux les pauvres âmes humaines, dont leur foi a pitié.

---

[1] Mais il nous appartient aussi de réagir contre certaine agitation d'âmes présomptueuses, ou occupées d'elles-mêmes, en religion surtout, qu'il est, parfois, difficile de contenter. A propos d'exigences de ce genre, BOSSUET écrivait aux religieuses de Coulommiers ces lignes, d'un parfait bon sens :

« Cette multiplicité de directeurs que l'on recherche est un effet de l'attachement que l'on a à soi-même. Je souffre beaucoup de ce qu'il faut condescendre à vous en donner tant, quoiqu'ils soient très honnêtes gens. Mais quand je vois qu'on ne se contente pas d'avoir des directeurs capables de donner de bons avis dans le besoin, et qu'on est si difficile dans les confesseurs ordinaires, je reconnais qu'on est bien éloigné de l'esprit des saints. Si l'on regardait en eux Jésus-Christ qui nous absout, on n'aurait pas tant de vains raffinements. Sans vouloir faire le panégyrique de votre confesseur, que j'estime beaucoup plus qu'une partie de vous ne peut faire, il en sait plus qu'il n'en faut pour vous appliquer le sang de Jésus-Christ. Je le trouve judicieux, et d'une saine doctrine ; et si vous avez ou croyez avoir des besoins extraordinaires, il devrait vous suffire d'avoir des directeurs que vous pouvez consulter de temps en temps » (17 janvier 1685).

[2] Rappelons ici quelques autres noms : Mgr d'HULST, *Lettres de direction* (de Gigord ; cf. Vie, par Mgr BAUDRILLART, t. II, ch. 13) ; — Mgr GAY, *Lettres de direction*, 4 vol. (Mame ; cf. Vie, par D. BERNARD DE BOISROUVRAY, t. II) ; — chan. BEAUDENOM, *Lettres de direction*, 4 vol. (Lethielleux) ; — Mgr LAGRANGE, *Lettres choisies de saint Jérôme* (de Gigord, 1921, texte latin au bas des pages) ; —

Non pas qu'il eût débuté par la sainteté. Etudiant sceptique et emporté, il faillit, un temps, se fourvoyer. Sa mère, autre Monique, lui répétait : « Au moins, Paul, sauve ton âme » ; et ce *sauve ton âme* le sauva, comme le *Quid prodest* avait sauvé François-Xavier. Converti, le jeune homme au cœur bouillant fit à Dieu l'hommage d'une existence où l'on peut bien assurer que le progrès fut continu. Intraitable pour lui-même, ce frondeur audacieux d'hier se fit Jésuite, et le devint tout à fait. Vingt générations de Religieux du même Ordre passèrent par les mains de cet Instructeur, en qui la sainteté personnelle parlait mieux que les exhortations, et qui formait bien plus par l'exemple que par la leçon. Tout dans sa personne, tout dans sa vie, prêchait l'oubli de soi et l'austère immolation. Aussi bon pour les autres que dur à lui-même, il donnait Jésus-Christ à ceux qui l'abordaient, à celles qui l'entendaient, à ceux et à celles qu'il dirigeait. Ses Retraites, demeurées célèbres, ont laissé dans les âmes, surtout de prêtres et de religieuses, une trace que le temps n'a pas effacée. L'Esprit de sainteté, qu'il avait puisé dans les Exercices, inspirait ses conseils.

Soit affinité d'âme, soit préférence réfléchie, il donnait son attention la plus soucieuse aux natures fortement trempées, desquelles il lui semblait que « le divin Roi » devait beaucoup attendre. La Providence mit sur sa route plusieurs de ces natures d'élite, entre autres la Fondatrice de Marie-Réparatrice [1], et ses premières Auxiliaires. Il était, s'il faut les en croire, « terrible » autant que suave ; terrible, ennemi de toute médiocrité consentie ; suave pourtant, et plein de charité pour les âmes troublées ou tentées.

C'est par là que ses Lettres de Direction, sobres et précises, ont mérité d'être publiées, et de réussir. Dès 1913, le P. CALVET en commençait la publication. La guerre, et puis la mort, ont interrompu son travail. Le P. Joseph THERMES en fait paraître un choix, qu'on

---

Mgr CAGNAC, *Fénelon directeur de conscience* (de Gigord) ; et *Lettres de direction de Fénelon* (de Gigord) ; enfin, sans nom d'auteur, *Diagnostic ou traitement des âmes* (Dewit ; voir *Sur les pas de Jésus*, t. I, p. 238).

[1] Mère Marie de Jésus (Emilie d'Oultremont, 1818-1878). Le P. Pierre SUAU a écrit sa vie (Casterman).

ne saurait trop louer. Fragments de lettres, maximes spirituelles, l'ensemble y sonne énergiquement, et sans phrases, le rappel des braves à la suite du Roi Jésus, pour la plus grande gloire de Dieu, par la plus intime abnégation de soi.

Quelques lignes d'Introduction du P. THERMES nous font connaître les lignes principales de cette Direction :

« Ce qui frappe tout d'abord dans la correspondance du P. Ginhac, c'est son caractère surnaturel. Le directeur ne voit que des âmes, des âmes que Dieu lui a confiées et qu'il doit faire progresser dans la vertu. Aussi rien qui ne tende directement à la pratique de la perfection. Rarement une allusion aux événements du jour, à moins que Dieu et l'Eglise ne soient en cause ; pas ou très peu de détails sur lui-même, sur ses occupations, sinon par charité ou par reconnaissance ; un mot au plus des Pères tertiaires, afin qu'on prie pour eux. Tout révèle le religieux mort au monde et à lui-même, et donc au-dessus de l'égoïsme, de la recherche personnelle, de toute considération humaine. Et le ton est si naturel, l'accent si vrai, la conviction si sincère, qu'on sent l'homme plein de Dieu, qui voit tout en Dieu et qui ne conseille que ce qu'il pratique. C'était bien le P. Ginhac.

Dans sa correspondance, on le retrouve encore avec ses qualités d'esprit et de cœur, sa bonté, sa fermeté, sa sagesse surnaturelle. Dur pour lui-même, il a pour ses dirigés une sollicitude et une tendresse de père. Rien ne lui coûte pour leur avancement spirituel ou pour leur service. Malgré ses multiples occupations, il s'empresse de compatir, de consoler, d'encourager. Il excelle à relever d'un mot une âme abattue, et quand il soupçonne une épreuve plus forte, il sollicite des lettres. Cette condescendance, ce dévouement, cette délicatesse allèrent grandissant jusqu'à la fin de sa vie.

Chez lui, la fermeté allait de pair avec la bonté. Quand il a tracé la ligne du devoir et marqué les progrès à accomplir, il presse, il stimule les bonnes volontés, il combat les hésitations, dénonce les défauts, secoue la torpeur ; au besoin il commande avec autorité, et il réclame sans cesse l'effort, la générosité, le sacrifice, tout cela sans décourager les plus faibles, avec une patience, une charité condescendante qui tempèrent l'austérité de sa direction.

En 1862, la fondatrice de Marie-Réparatrice, la Mère Marie de Jésus, qui ne le connaissait que depuis un an, écrivait : « Ce cher Père, je ne sais où il mène une âme qui s'abandonne à cette direction aussi bonne, aussi douce qu'elle est absolue, terrible et sainte. Il passera dans l'avenir, bien certainement, au rang des Pères de la vie spirituelle les plus adroits et les plus avancés ».

Et en 1865 : « Le Père de mon âme m'est tous les jours plus cher. Oh ! qu'il est saint, qu'il est bon, mais qu'il est terrible ! » Terrible, il faut entendre le mot dans le sens où la Mère Marie de Jésus disait de Notre-Seigneur : « Il est terrible, ce cher Maître ».

Cependant, quelque vigoureuse que fût la direction du P. Ginhac, elle n'était ni inflexible, ni rigide. Il se gardait d'appliquer à toutes les âmes la même règle, de réclamer les mêmes efforts ; il savait s'adapter aux forces, aux besoins, se plier aux situations, aux désirs raisonnables. Son union avec Dieu lui donnait une prudence surnaturelle qui le défendait des illusions, si nombreuses dans la vie spirituelle. Jamais trace de présomption, de confiance exagérée dans ses jugements. Il donne ses conseils avec une humilité touchante. « Avant de prendre une décision, dit le P. Calvet, il connaît les sages lenteurs de la prudence ; après l'avoir prise, il les admet encore, prêt à modifier sa résolution, si un examen plus approfondi demande qu'elle le soit ». Mûrement pesées devant Dieu, les solutions du sage directeur étaient considérées comme définitives par les meilleurs juges. Pour tous il était le maître dont on ne discute pas l'autorité » (p. 6).

Dans cette correspondance, la mention de la Croix revient souvent ; et toujours avec un accent de pénétrante conviction. La vue du crucifix, à Mende, avait converti soudain le jeune écervelé, qu'une fougue encore indomptée risquait d'arracher aux disciplines familiales. A cette grâce précieuse il demeura fidèle ; et cette fidélité assura son progrès ! Aucun conseil ne revient, plus réitéré, plus pressant, sous sa plume, que celui de regarder la souffrance en face, d'aimer la croix, de la porter avec une sainte fierté (p. 121, 161, 169, 192, 289).

Mais le commentaire le plus persuasif de ces avis, ce fut le demi-siècle que vécut en religion le P. Ginhac,

dans l'exercice d'une mortification qui ne connut pas de défaillance. De lui on peut dire, proportion gardée, comme du plus parfait des Maîtres : *cœpit facere et docere*. Sa Direction n'a été que l'écho de sa Vie [1].

FRANCIS VINCENT. — *Saint François de Sales directeur d'âmes.* — Beauchesne, 1923.

On peut dire à propos de saint François de Sales que la vocation de directeur spirituel l'a emporté, chez lui, sur toute autre. Si grands que soient ses mérites, son principal mérite est là. Au controversiste, nous ne ménagerons pas notre admiration ; ses talents d'épistolier le mettent au premier rang dans ce genre délicat, où peu de noms émergent ; parmi nos orateurs il tient bonne place ; par sa lettre à l'archevêque de Bourges, mieux encore par ses propres sermons, il a fait faire à l'éloquence sacrée des pas décisifs, en la dégageant du mauvais goût ; avec Montaigne, il est, dans ce XVI^e^ siècle si savoureux et si « moelleux », l'un des artisans de notre prose, l'un des maîtres de notre langue. Par ailleurs, l'apôtre patient du Chablais (1594-1598), le fondateur inspiré de la Visitation (1610), l'évêque charitable de Genève (1600-1622) surpassent toute louange. Le Docteur enfin mérite qu'on célèbre sans lésiner sa théologie si sûre : ses écrits n'étaient-ils pas invoqués dans l'assemblée conciliaire du Vatican en faveur de l'infaillibilité personnelle du Pontife romain?... Mais il reste surtout, aux yeux de l'Église, et dans la vénération reconnaissante des fidèles, le *directeur d'âmes*, théoricien prudent de cet art des arts, modèle achevé des vertus par lesquelles le prêtre se rend capable de ce ministère difficile. M. l'abbé Francis VINCENT nous donne d'un mot la clé du livre considérable qu'il écrit sur ce sujet :

« Evêque et prince de Genève, il restera pasteur de peuple et apôtre, mais ce qu'il sera par-dessus tout et à travers tout, c'est un directeur de consciences et un maître de la vie spirituelle. Il prêchera, administrera, confessera, mais surtout il dirigera ; car, ne l'oublions

[1] Cette *Vie* a été écrite par le P. Arthur CALVET (Toulouse, 1904).

pas, confesser et diriger sont deux choses! Jusqu'ici l'œuvre de sa plume a été polémique et oratoire, négative en quelque sorte et tournée vers l'adversaire; elle sera désormais de culture individuelle et toute positive. Elle se résumait dans les *Controverses* et la *Défense de la sainte Croix;* elle se résumera dans l'*Introduction à la vie dévote*, 1608, dans le *Traité de l'amour de Dieu*, 1616, et dans les innombrables lettres qu'il écrira chaque jour pour guider de nobles âmes vers la sainteté. La Visitation, qu'il fondera en 1610 avec le concours de la baronne de Chantal, sera comme l'école d'application de ses beaux dons de directeur. Sa prédication même deviendra comme un département de sa direction. Il en éliminera de parti pris toute controverse, persuadé que la conquête est le fruit naturel d'un bon enseignement... » (p. 6).

Sujet épineux, où se trouvent engagées les plus graves questions de la théologie, de la morale, de l'ascèse, de la mystique. Epars dans les vingt volumes de la collection d'Annecy [1], les textes qui révèlent en saint François de Sales un directeur consommé devaient être groupés, et répartis dans les cadres d'une belle synthèse; M. l'abbé VINCENT l'a fait.

1) A travers les quatre parties de son ouvrage, sous des titres engageants, nous voyons exposés tour à tour, dans un enchaînement qui plaît à l'esprit : 1° les grands *principes directeurs* de saint François de Sales, son optimisme délibéré, son moralisme pratique; 2° l'*idéal* qu'il propose : l'amour de Dieu, effectif et même affectif, terme de la perfection, et, pour y tendre, une culture simultanée de l'esprit, du cœur, du corps même, qui fera du chrétien non pas un homme tronqué, mais un homme pleinement épanoui sous la grâce; car, de vrai, saint François de Sales « semble avoir été créé pour faire mentir la définition donnée par un contemporain (William James), que le saint est un personnage inadapté » (p. 17); 3° l'éducation de la volonté, par l'effort d'une *oraison* à la fois méthodique et libre, propice aux états affectifs, mais *résolutive* aussi et tournée à l'action; dans ce constant effort, que l'aimable guide

[1] Publiée chez E. Vitte par les soins des Religieuses de la Visitation sous la direction de dom MACKEY, dès 1898.

veut toujours paisible, l'âme sera aidée, plus exactement s'aidera elle-même par les *oraisons jaculatoires*, par la *prière vocale*, par *l'examen de conscience*, par la réception des *sacrements*, de confession, d'Eucharistie surtout, nourriture de l'âme, pain des faibles plus que des forts, et stimulant psychologique excellent ; 4° l'éducation de la volonté par la *direction*.

Aucun maître n'a laissé de la direction une méthode à la fois plus *engageante* et plus *souple*. Rien d'autoritaire, jamais ; le directeur, guide, arbitre, ami, tout en traçant avec précision les lignes du devoir, saura se faire aimer (p. 500) ; il n'agira jamais par à-coups, et comme du dehors, avec une soudaineté qui s'impose sans lumière ; psychologue avisé et mentor aimant, il usera d'industries variées (aussi variées que les âmes) qui ne seront ni des artifices ni même des habiletés, encore moins des ruses de diplomatie, car tout calcul en est absent ; mais seulement des procédés de pédagogie [1] insinuante, dignes de tout éloge, fondés qu'ils sont sur une connaissance approfondie des voies par lesquelles on entre dans les cœurs... Divin secret ! le directeur aidera les âmes à se réformer elles-mêmes au lieu de procéder à leur réforme en redresseur de torts ; son autorité, réelle mais surtout vénérée, loin d'être dominatrice, deviendra libératrice par le soin qu'elle prendra, à toutes les étapes de cette éducation spirituelle, de régler son action sur celle de Dieu, gouvernant l'âme avec tant de tact qu'elle en arrivera « à se former dans son propre style », et surtout se résignant à y mettre le temps, plutôt que de procéder par un appel hâtif aux « moyens courts » (p. 471 à 476). — Méthode *affective*, qui excelle à émouvoir la volonté en faveur de Dieu et de la vertu. — Méthode *attrayante* enfin, qui donne aux choses de la dévotion un tour gracieux, faisant de l'art d'écrire lui-même — et François de Sales le possède au plus haut point — un moyen pédagogique.

[1] Il insinuera doucement ses volontés sous forme de souhaits (p. 424) ; il captera la confiance par des confidences personnelles (p. 427) ; il mettra ses conseils dans la bouche d'un tiers (p. 429) ; il disposera « sur la route du disciple des appas qui le feront se prendre et résoudre lui-même » (436).

2) Nous saurons aussi par ce livre — autre avantage, du moins à nos yeux — à quel point et par combien de côtés la direction de saint François de Sales touche à celle de saint Ignace, s'en inspire, relève d'elle; librement certes, car sur maint détail [1] il est autonome; mais effectivement aussi. L'un des mérites du présent ouvrage sera d'avoir souligné, non sans courage, cette *part des Jésuites* dans la formation de ce maître qui a formé tant de maîtres.

Des trois éléments dont se compose, au dire avisé de l'auteur, le « tempérament » de saint François de Sales, il en est un, la bonté, la douceur, la *débonnaireté*, qu'il tient de son heureux naturel, d'une grâce propre, et du courage constant qu'il a mis à se libérer de toute impatience (p. 21); sa direction s'en ressentira toujours : « l'amour sera le fondement de son ascèse; il en sera aussi le terme » (p. 23). Et certes, il serait facile de montrer que si F. de Sales s'est ouvert à une pitié cordiale et tendre, il le doit à l'heureux contre-coup de son éducation sur sa volonté; et cette éducation, il la doit aux Jésuites. Mais par deux autres traits, plus expressifs peut-être, il dépend si étroitement de ses maîtres de Clermont, de ses amis de Louvain (comme Lessius), de Padoue (comme Possevin), qu'il convient en toute justice de rattacher sa doctrine à leur école, sa direction à leur influence :

a) L'*humanisme* d'abord, avec ses conséquences, où la piété semble ne pas entrer à première vue, mais trouve pourtant son compte. Sortant de la main des Jésuites à vingt ans, François de Sales n'est pas seulement parfait cavalier, gentilhomme du plus grand air, mais homme de relation et de société qui saura toute sa vie concilier, non pas l'Evangile avec la mondanité, mais la dévotion avec les devoirs auxquels la vie dans le monde oblige le plus grand nombre des hommes. Par là, et du même coup, il posait le principe, audacieux pour l'époque, d'une direction élargissante; il a su faire entendre que ni la dévotion ni la perfection ne sauraient être le monopole du cloître, ou le privilège d'une élite

[1] Sur le rôle de l'*amour* dans les Exercices spirituels il est difficile d'admettre que la différence entre l'un et l'autre saint soit aussi sensible que l'auteur le laisse entendre (p. 158). — Voir plus loin (p. 780), l'ouvrage du P. Aloys POTTIER.

consacrée à Dieu ; prenant les hommes par la main, il les a, d'un geste engageant et d'un sourire aimable, *introduits* dans la *Vie dévote*, en les dégageant de cette opinion fausse que, pour être chrétien, il faille cesser, ou à peu près, d'être homme et de mener la vie commune. « Ce génie de la pénétration par conformisme ou condescendance », c'est à ses maîtres qu'il le doit :

« L'évêque de Genève est vraiment la suprême fleur de cet esprit d'adaptation qui, délaissant les formes rigides du monachisme ancien, inspire à saint Ignace de créer des moines hommes du monde, répandus parmi leurs semblables, parlant leur langue, se pliant à leurs usages et à leur humeur pour les engager à Dieu, et poussant bientôt le génie du mimétisme moral jusqu'à se faire, aux Indes, parias ou brahmes pour mieux pénétrer les castes bouddhiques » (p. 18).

Accommodation funeste, ont déclaré des moralistes chagrins : la dévotion n'a été rendue facile que moyennant le sacrifice des *iotas* de la perfection ! — Non pas, répondrons-nous ; et M. Olier a raison, pas de saint plus mortifiant que François de Sales. Autre chose est d'enseigner une dévotion facile par diminution de l'idéal, ce qu'il ne fait jamais ; autre chose de montrer que la perfection chrétienne est assez universelle dans son principe, assez souple dans son application, pour n'être le privilège exclusif d'aucun état, d'aucune caste, et pour s'accommoder à toutes les vocations, même dans le monde ; et c'est ce qu'il a fait.

Rien d'instructif à ce point de vue comme deux lettres écrites par lui en 1604, et voisines l'une de l'autre : l'une à la présidente Brulart, sur la *dévotion*, qui consiste, où que l'on vive, à exécuter *promptement*, *gaiement*, la volonté de Dieu connue (13 oct. 1604) ; l'autre à la baronne de Chantal, encore dans le monde (14 oct. 1604), sur l'ensemble de ses devoirs dans le monde [1]. L'une et l'autre placent la perfection en pleines réalités concrètes, en plein *devoir d'état*, et prêchent « l'*esprit de liberté* » (c'est tout un traité dans cette

[1] Au tome XII (t. II des Lettres) de l'édition d'Annecy (p. 345 et 352) ; ou au tome X de l'édition Vivès (1885, p. 38 et 56).

seconde lettre), sans élargir le moins du monde les voies du ciel ni dispenser les âmes de la loi d'abnégation formulée par Notre-Seigneur pour tous et pour toujours. Doctrine accommodée, oui ; dévotion accommodante, non [1].

b) Mieux encore, à ces mêmes maîtres, il doit son *optimisme :* ils l'ont, après Dieu, affranchi d'une sorte de crainte excessive de Dieu qui, sans leur enseignement et leur influence, aurait pu le suivre jusqu'au bout et le paralyser.

Car telle est la portée réelle de cette crise *intérieure* qu'il subit à Paris, jeune étudiant de dix-sept ans. Dure *tentation* qui « fut avant tout le heurt douloureux, dans son âme, de deux théodicées contraires entre lesquelles il lui fallut soudain choisir ». A l'autorité d'un saint Augustin, à celle d'un saint Thomas, que tant de docteurs interprètent alors à l'avantage de leurs systèmes sur la prédestination et sur la grâce, que peut-il opposer? Lessius, à Louvain, lutte contre Baïus ; Molina écrira bientôt sa *Concorde ;* mais n'est-ce pas déjà en faveur des thèses dites thomistes que l'on fait à Rome le plus de pression sur le Saint-Siège ; et ces luttes théologiques n'en sont-elles pas à ce point d'acuité où les passions font tort aux arguments?... François de Sales, évêque, donnera, en 1607, au pape Paul V un conseil de neutralité qui équivaudra à une adhésion publique à la doctrine de Molina ; en 1618, à la fin de sa carrière, le prélat illustre offrira spontanément ses encouragements au porte-parole le plus en vue du molinisme militant, le Jésuite Lessius. Mais, en 1585, l'étudiant savoisien n'est pas encore le maître réputé qu'il sera demain ; il se débat parmi les angoisses, contre l'accablante vision du Dieu qui prédestine et qui réprouve à son gré. Qui le débarrassera de ce cauche-

[1] Il ne serait que trop facile d'abuser, bien entendu, de ce que dit saint François de Sales de la danse, du jeu, etc., (p. 185, 192), de la toilette (p. 281). Cette belle sécularisation de la piété, « application logique à la vie commune de sa doctrine sur la valeur des actes » (p. 193) n'encourage aucun relâchement, mais proteste contre ceux qui veulent « que le candidat à la sainteté apparaisse parmi les hommes comme un être bizarre, inadapté, prenant sous le sac et la cendre des mines compassées » (p. 281).

mar? Ses maîtres, les ennemis-nés de Luther et de Calvin. A Paris, les Jésuites sont ses maîtres aimés. Il a choisi, pour y faire ses études, « leur collège de Clermont, encore obscur, contre le gré de son père, qui eût préféré pour lui le brillant collège de Navarre » (p. 36). Il écoute leur doctrine pacifiante, qui fait au vouloir humain — non pas *mauvais*, même après la chute, quoique blessé et faible — sa belle part dans le mérite et dans le salut; il les entend lui dire : « En Dieu, le décret de la prédestination à la gloire a pour premier considérant, si l'on peut parler ainsi, non le pur bon plaisir divin, mais la prévision des mérites et de la sainteté des élus. Dieu prévoit leurs mérites, et, en conséquence de cette prévision, il les prédestine à la gloire » (p. 39). Et, la grâce aidant, après l'ardent *Memorare* récité par lui à Notre-Dame des Grès, aux pieds de la Sainte Vierge, il est sauvé; il aidera les autres à *se sauver* en répandant dans tous ses écrits, et autour de lui, comme le parfum de Jésus-Christ, un *optimisme* encourageant qui chassera loin des âmes de bonne volonté le fantôme du Dieu de rigueur. Il prêchera le « Dieu de joye »; à ses filles, il répétera : « Vivez heureuses, vivez en joye », et s'efforcera de les conduire, la baronne de Chantal surtout, au cœur à cœur filial avec Dieu [1].

Et, comme il fait confiance à Dieu souverainement bon, il fera crédit à l'*effort humain*, que d'odieuses doctrines poussaient au désespoir; ce sera comme le trait essentiel de sa direction. L'homme, sans jamais devoir à lui-même la grâce, qui prévient, accompagne et suit ses actions libres, l'homme est pourtant libre, et à ce titre, artisan de son propre salut, avec et par la grâce, qui, sans ce concours, resterait inopérante. La spiritualité de saint François de Sales, comme celle de saint Ignace, sera *militante*.

Mais cette volonté humaine, sur laquelle il compte pour le combat spirituel, il importe de la *dégager*, de l'*apaiser*, de l'*entraîner*. Le directeur vigilant n'y man-

[1] Le Dieu de saint François de Sales « est bien le Jésus-Homme, connu, aimé, suivi de près dans tous ses mystères », dans sa Passion surtout (p. 487-491); et par là encore sa spiritualité comme sa direction se trouve en rapport étroit avec les *Exercices* de saint Ignace.

quera pas. Il saura, par une direction enveloppante et stimulatrice à la fois, toujours rassurante, persuader à l'âme de se *désencombrer*, pour rendre possible, habituel, et bientôt facile, cet effort vers le bien que d'ailleurs seconde, au fond de nous-mêmes, notre inclination naturelle au bien. Surveillant avec sollicitude ce beau mouvement, il n'aura pas de repos qu'il n'ait appris à son disciple l'art de tenir pour inutiles et non avenus, dans le champ de la conscience, les mille retours d'amour-propre, la défiance qui paralyse, la crainte qui obsède, l'empressement qui alourdit, enfin ce qu'il appelle d'un mot si juste la *fièvre de la volonté propre*. La ferveur même, certaine ferveur, peut devenir un piège. Il veut qu'on aille de conquête en conquête, « de logis en logis », et c'est beaucoup à ses yeux « de gaigner de temps en temps quelque petit advantage sur une passion ennemie » ; il faut aller « tout bellement » répète-t-il à l'ardente baronne de Chantal, à l'impétueuse abbesse de Port-Royal (p. 474). Et que n'aurait pas gagné la Mère Angélique, à le connaître plus longtemps, au lieu de tomber entre les mains d'un Saint-Cyran ! Il établira donc solidement l'âme dans la paix, par l'*équilibre* intérieur, que, d'un mot reçu, l'ascèse appelle l'*indifférence*, aussi éloignée que possible, du reste, de l'inertie et de la passivité (p. 212). Ses *Lettres*, ses *Entretiens spirituels*, son *Traité de l'Amour de Dieu* sont remplis de cette bienfaisante doctrine. Personne mieux que lui n'amène l'âme, par un lent progrès, à ne *rien désirer*, à ne *rien refuser*, par égard pour la *volonté de Dieu signifiée, ou de bon plaisir*, dont il inspire à son disciple le culte religieux et l'amour pratique. Saint François de Sales est un des précepteurs les plus autorisés de l'*abandon*, que, très habilement, il rattache à l'*amour ;* on peut s'en convaincre en lisant les deux livres VIII et IX de son *Traité de l'Amour de Dieu*, notamment sur cette union parfaite de notre volonté avec le bon plaisir divin que le saint appelle le *trépas de la volonté* (IX, 12) ; et dans ce dépouillement parfait consiste « le plus excellent exercice que nous puissions faire parmi les peines intérieures et extérieures de cette vie » (IX, 15 et 16)... Et l'histoire de sainte Jeanne de Chantal n'atteste-t-elle pas les bienfaisants effets de cette méthode ? Quand il la fera venir, en 1610, à l'évêché de Genève, et que, la

tenant à genoux devant lui, il lui fera savoir successivement, pour la mettre à l'épreuve, que Dieu la destine au Carmel, puis, se ravisant, aux hôpitaux de Beaune, puis ailleurs encore, il ne surprendra pas la moindre émotion ou signe de préférence personnelle dans cette âme, toute *prête*, toute *abandonnée*, toute *livrée* désormais à Dieu, c'est-à-dire à la volonté divine qu'elle aime d'avance de tout l'amour dont son cœur est capable.

Par là, l'auteur a raison de le dire, et d'y insister, une transposition s'est faite dans la piété. Certes, la prière laudative, la louange liturgique garderont leur importance; mais sans perdre de leur prix, elles ne seront plus ni le but ni le principal moyen de la vie de religion. Avec saint François de Sales s'achève le passage de l'*opus Dei* à l'*opus animarum* :

« Sans doute, le salut individuel et la culture de soi demeurent à ses yeux l'affaire capitale; mais une forte piété individuelle n'est pas nécessairement une piété individualiste. Tout à l'heure nous l'avons entendu (cf. p. 116) recommander la liturgie, la participation aux cérémonies publiques de l'Église comme moyen de culture personnelle; au plan de l'apostolat, nous le retrouvons liturgiste dans la mesure exacte où le culte public est un instrument de conquête, un moyen de propagande...

« *Prendre des mouches*, c'est-à dire des âmes, voilà le dernier mot de sa spiritualité. Il faut se cultiver soi-même pour Dieu, mais il faut se cultiver aussi pour élever les autres à Dieu... Ce n'est donc pas de notre saint que l'on recevra le conseil de trop « faire sa violette » et de cacher trop jalousement sa vie. Il faut permettre à la vertu de répandre son parfum; il faut suivre le conseil évangélique : *videant opera vestra bona...* » (voir tout ce fragment, *Religion et culture des autres*, p. 129 à 149).

Ce très utile « moralisme » repose sur une notion doctrinale irréprochable; il s'inspire de l'exemple du Dieu incarné, de qui toute la pitié charitable pour les hommes a été comme la forme pratique de son amour pour Dieu.

Voilà, en un pâle résumé, quelques-uns des aperçus de ce livre plein de richesses. Çà et là s'expriment ou

se trahissent, il est vrai, des opinions très personnelles à l'auteur [1], et peut-être plus ingénieuses que solidement fondées ; mais on reste libre de les discuter ; et l'on sent bien, la forme demeurant courtoise, que M. l'abbé VINCENT ne les impose à personne [2].

Aloys POTTIER, S. J. — *Essai de Théologie mystique comparée. Le P. Louis Lallemant et les grands Spirituels de son temps*, t. I. — Téqui, 1927.

Après avoir établi, avec une précision et une perspicacité qui ne manquent pas de mérite, le texte de la

[1] Deux exemples : 1. La piété envers Marie, telle que la professe saint François de Sales, équivaut-elle à un redressement de celle du moyen âge? (p. 62 à 65) ; 2. Est-il nécessaire, pour se faire une juste idée de la bonté de Dieu, de penser qu'il offre à tous l'oraison infuse? (p. 71 à 75).

[2] Deux ouvrages de notre temps, nous ont montré en saint François de Sales, le directeur très entouré, et le guide bienfaisant : 1. *Saint François de Sales et notre cœur de chair*, par Henry BORDEAUX (Plon, 1924), où l'on voit le saint suivre de près ses clients, et les entourer de conseils, qu'il s'agisse de la Philothée de l'*Introduction à la vie dévote* (cf. l'édition de 1619, avec une étude sur Madame de Charmoisy, par l'abbé F. BOULENGER ; de Gigord, 1923) ; ou du Théotime du *Traité de l'Amour de Dieu* ; — 2. *Saint François de Sales et ses amitiés*, par Maurice HENRY-COUANNIER (4, rue Tronchet, Paris, 1927) ; vraie biographie, accompagnée d'une bibliographie considérable ; l'auteur y rappelle, en même temps que l'histoire laborieuse de la fondation de la Visitation (où Mgr de Marquemont finit par imposer ses vues), celle des relations spirituelles de l'évêque de Genève avec ses disciples, âmes féminines surtout : Jeanne de Chantal, Mme Acarie, Jacqueline Coste, Mlle de Bréchard, Mme de Gouffiers, Angélique Arnauld (p. 332), sœur Simplicienne, Anne-Marie Rosset, qui lui servit de modèle pour les chapitres de l'oraison supérieure dans l'*Amour de Dieu*, etc. Et certes, si l'on était tenté de croire que tout lui souriait dans l'exercice de ce ministère, on sera détrompé à la lecture des *injures* et des *calomnies* (ch. 23) dont il fut l'objet. — Il reste que l'on peut dire de saint François de Sales, approximativement au moins, « qu'il fut le saint de l'amitié, comme sainte Thérèse fut la sainte de l'oraison, et saint Vincent de Paul le saint de l'aumône ».

Doctrine spirituelle du P. Lallemant; après avoir replacé la doctrine et l'œuvre dans le cadre de la vie du grand religieux [1], le R. P. Aloys POTTIER publie un « essai » de Théologie mystique comparée, qui comporte tout ensemble : 1° Une *analyse* de la perfection chrétienne « envisagée dans sa nature, dans ses degrés, dans ses moyens, dans ses pratiques, dans son progrès normal, depuis les premières phases de la vie spirituelle jusqu'à l'union mystique où Dieu conduit souvent les âmes pures qui se sont longuement exercées à l'oraison, à la mortification, et à la pratique des vertus ». Cette « étude sommaire » — ainsi l'appelle modestement l'auteur — nous met en présence d'une école spirituelle considérable (l'abbé H. BREMOND l'a montré de son côté dans l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, tome V), d'une tradition même, à vrai dire; chacun restant libre d'adopter tel ou tel des maîtres de cette école, et des représentants de cette tradition, au gré de l'Esprit qui le dirige : un Louis de Blois, un Balthasar Alvarez, un Alvarez de Paz, un Suarez; chacun demeurant invité tout au moins à ne pas laisser sous le boisseau ces lumières, allumées par Dieu même pour éclairer la maison; — 2° une *comparaison*, très utile en vérité par les nuances qu'elle définit, par les contrastes qu'elle accuse, par les analogies qu'elle laisse voir, « entre les tenants de la spiritualité de S. Ignace au XVII[e] siècle en France : école ignatienne des humanistes dévots, école salésienne, école du P. Lallemant; trois écoles différentes sans doute, mais trois écoles sœurs, pénétrées de l'esprit des *Exercices* »; et l'école dite française, « dont le chef est M. de Bérulle et les ignatiens qu'on désigne sous le nom de jésuites bérulliens ». Travail de patiente recherche, et de minutieux discernement, conduit pas à pas, avec autant de sérieux dans l'exposé que de fermeté dans l'argumentation.

Aloys POTTIER, S. J. — *Louis Lallemant et les grands spirituels de son temps*, t. II. *L'École du P. Louis Lallemant comparée avec les pre-*

[1] *La Vie et la Doctrine spirituelle du P. Louis Lallemant.* Téqui, 1924.

miers représentants de l'École ignatienne française et avec saint François de Sales. — Téqui, 1928.

Avant l'éclosion de la *Doctrine spirituelle*, un groupe de précurseurs du P. LALLEMANT, l'école ignatienne, pourrait-on dire, avait sagement — ardemment aussi — monnayé à l'usage des âmes intérieures la forte spiritualité des *Exercices*. Par ailleurs, sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, saint FRANÇOIS DE SALES avait, nul ne l'ignore, mis en honneur une belle ascèse, et dans le monde et hors du monde. Cette spiritualité du saint évêque, certains ont mis, sans mauvaise intention toutefois, une sorte d'insistance accapareuse à l'appeler salésienne, par une façon d'exclusivisme jaloux, comme si elle n'était tributaire, en rien, d'aucun autre nom, d'aucune autre discipline, d'aucune autre école. Il en peut résulter des confusions ou des malentendus. D'une comparaison attentive, impartiale, détaillée, instituée à grands frais de textes et d'analyses judicieuses par le P. A. POTTIER [1], il ressort, non sans vigueur, « que les *Exercices*, interprétés suivant la pensée exacte de leur saint auteur, sont l'âme de l'école salésienne, comme de l'école du P. Lallemant, et que l'âme de cette âme, c'est l'amour de Dieu ».

1. Il y a lieu de faire valoir d'abord, et le P. POTTIER s'y complaît, l'humanisme optimiste des fils de saint Ignace, par contraste avec le pessimisme augustinien, qui tentait de prévaloir. Et à ce propos les conseils réitérés de « confiance » donnés par le P. LALLEMANT, en dépit d'un vocabulaire çà et là rigoriste, facile à réduire, forment ici une sorte d'introduction fort engageante. Les mystiques dont on nous entretient n'ont rien de rébarbatif, et le frisson de la peur serait ici déplacé. Une des traditions des spirituels de ce temps, c'est le goût des belles images, avec une certaine façon avenante de présenter la dévotion, avec un désir manifeste d'enseigner aux hommes, en même temps que le secret des plus grands devoirs, l'art d'être vraiment heureux, le service du Seigneur comportant l'un et l'autre. Tel le

[1] Après M. H. BREMOND, souvent cité avec éloge dans le présent volume.

P. Richeome, qui sait « fleurir le chemin étroit ». Tel le P. Binet dans sa *Pratique solide du saint amour de Dieu*, livre massif, peu composé, mais dont la bonhomie et l'originalité, assez pareilles à celles de Rodriguez, visent à faire « fredonner » la dévotion. Telle, aussi, *L'Intérieure occupation d'une âme dévote*, du P. Pierre Coton, qui paraissait en 1608, un an avant la Philothée, et qu'il y a plaisir à mettre en regard de *l'Introduction à la vie dévote;* de part et d'autre, malgré la différence des renommées, règne un optimisme souriant, mais ferme, qui sait louer la croix et les croix, tout en insistant sur l'abondance des secours offerts aux âmes par un Dieu prodigue. Tel, enfin, l'ouvrage du P. Suffren, *L'année chrétienne*, où revient, comme chez le P. Coton, comme chez saint François de Sales, par manière d'exercice instamment recommandé, la « protestation », faite d'actes réfléchis où surabondent la reconnaissance, la confiance, l'abandon, l'amour (p. 113). Plus poussée toutefois, et « de plus grand style » chez le P. Coton, la « protestation » est la maîtresse pièce de l'*Introduction* de saint François de Sales (1re partie, fin; et 2e partie, ch. 22); le P. Coton, lui, la pose comme un Principe et Fondement dès le début de *l'Intérieure occupation;* il veut que l'âme dévote, dans une triple pétition, proteste au Père, au Fils, au Saint-Esprit, qu'elle entend être totalement à Dieu, « insistant surtout sur le don irrévocable de sa volonté »; pages toutes vibrantes de l'amour de Dieu, et qu'il est permis d'égaler aux meilleures du saint évêque de Genève (p. 94).

2. La seconde partie montre en saint FRANÇOIS DE SALES « le premier des ignatiens du XVIIe siècle », et met ainsi en relief, sans ambages, une parenté que d'autres ont saluée, mais avec des nuances d'appréciation fort diverses : M. Francis VINCENT, par exemple, dans *Saint François de Sales directeur d'âmes*, dont nous venons de dire [1] très sincèrement, pour notre part, tout le bien possible et à qui le P. POTTIER, tout en critiquant certaines de ses vues, se montre profondément sympathique.

Ignace de Loyola, François de Sales, l'un et l'autre

[1] Voir p. 770.

sont de vrais « maîtres d'amour ». Et certes, il n'est plus permis de soutenir que dans les *Exercices* l'amour est un « hors-d'œuvre ». Il y est plutôt principe et fondement; partout, au cours des quatre Semaines, se rencontre l'esprit de la *Contemplatio ad amorem*, notamment l'amour de reconnaissance (p. 137). On l'y verra sans peine, à condition de ne pas négliger dans un examen de ce genre le contexte ni le cadre des *Exercices;* et par exemple les *Annotations* 5, 15, 16. Il est intéressant de noter que cette *Contemplation*, au dire des anciens Directoires, peut être donnée (précisément parce qu'elle est non pas *hors-d'œuvre*, mais *hors cadre*), non seulement en troisième Semaine, mais même en seconde; et si l'on juge à propos de faire cet « exercice pour obtenir l'amour de Dieu » dès la fin de la première, qu'on n'hésite pas. A vrai dire, les *Colloques*, pour qui les voit de près, ne forment-ils pas, et dès le début, l'âme des exercices que saint Ignace recommande, jusque dans l'application des sens sur l'Enfer[1]? Dès la méditation, ou considération fondamentale, assure à ce propos le P. POTTIER dans un chapitre des plus suggestifs, saint Ignace oriente les âmes vers l'amour de Dieu; c'est bien l'amour de Dieu, et non principalement le salut, qu'il assigne comme *fin* à l'homme; et les mots *louer*, *révérer*, *servir*, ne doivent être compris que comme autant d'expressions de l'amour de bienveillance. Cet amour passera fortement en action; et dans le *tantum quantum*, et dans l'*indifférence*, et dans la délibération finale que forme l'exercitant « de désirer et de choisir toujours ce qui procurera le plus de gloire à Dieu ». On constate, à la lumière des documents — du P. Nadal entre autres — que l'indifférence, en dépit du mot, est « conseil de perfection et affaire d'amour » (p. 165). La portée des petits mots, trop peu remarqués d'ordinaire dans cette puissante Réflexion inaugurale du *Principe ou Fondement* — le *ut*, le *unde*, le *quapropter*, le *magis*, le

[1] Le P. POTVAIN a fait ressortir, par la seule étude attentive du texte des *Exercices*, les rapports qui existent entre la dévotion au Sacré-Cœur et le livret de saint Ignace; et c'est une façon excellente de montrer quelle place y tient l'amour. Voir son ouvrage : *Le Sacré-Cœur et les Exercices* (Apost. de la Prière).

unice, est ici soulignée avec une sagacité et un soin qui n'ont certes rien de prolixe (pp. 150 à 167).

En vérité, si les *Exercices* paraissent à certains si distants de l'école d'amour du tout aimant François de Sales, c'est faute de les avoir saisis, approfondis, pratiqués. L'amour que M. P. VINCENT appelle « proprement salésien », écrit le P. POTTIER, est bien l'amour ignatien.

3. Il reste à comparer de plus près, et en détail, l'école du P. LALLEMANT avec celle de saint FRANÇOIS DE SALES. Cinq études, des plus riches, forment cette troisième section; les points substantiels de l'ascèse chrétienne, et de la mystique qu'elle prépare, y sont touchés avec art et délicatesse :

1° L'*indifférence* d'abord : celle des *Exercices*, toute de volonté, mais à plusieurs paliers (Fondement, Règne, Trois degrés d'humilité, p. 183); — celle de saint FRANÇOIS DE SALES, voisine de la première, à part le mot, dans l'*Introduction* (p. 188), mais différente aussi de celle-là, dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, où elle se définit « une disposition d'attente amoureuse, par rapport aux *événements à venir*, que le bon plaisir divin imposera ou proposera à notre acceptation; et non pas, comme dans le *Fondement* de saint Ignace, une disposition ou une attitude de sagesse et d'amour, *préalable* au *choix* que nous avons *à faire* nous-mêmes des meilleurs moyens d'atteindre notre fin, dans le champ laissé libre à notre vouloir » (p. 196)[1]; — et puis celle du P. LALLEMANT, dans le *Premier Principe* de la *Doctrine spirituelle*, où les seize premiers chapitres ne roulent que sur cette idée : « Cherchez à

[1] Il faut avoir le courage de faire justice de certains livres et de certains procédés. A propos de *L'empreinte*, de M. ESTAUNIÉ, et de la caricature qu'il y donne de l'indifférence, le P. POTTIER écrit : « Tout ce qu'il dit de l'indifférence en particulier est absurde et odieux. Triste romancier qui, travestissant les Exercices, jusqu'à les rendre abominables, ne s'aperçoit pas qu'il les rend impossibles. Si l'indifférence est la monstruosité qu'il décrit, je défie n'importe quel homme de sens et de cœur de poursuivre la retraite... Comment les Jésuites, ces habiles gens, peuvent-ils donc faire des recrues?... » (p. 177).

posséder Dieu, cherchez-le, lui seul, donnez-vous tout à lui, n'ayez d'autre fin en toutes choses que la gloire de Dieu » (p. 199) ; et mainte autre page « où le mot d'indifférence n'est pas écrit, mais où, tous les degrés du détachement et l'équilibre de la balance intime étant supposés, le cœur qui s'est fait indifférent est invité, ou au choix du meilleur pour plaire à Dieu et le posséder lui seul, ou à ce trépassement dans la divine volonté, dont parle saint François » (p. 200) [1].

2° La *spiritualité d'abandon* au bon plaisir divin, ou « l'abandonnement » à Dieu, un des grands mots révélateurs de la *Doctrine spirituelle*, s'inspire de saint François de Sales, chez le P. Lallemant et chez le P. Surin, avec des nuances de liberté dans l'emprunt, que nos maîtres contemporains, Mgr Gay, Dom Lehodey, ont soulignées fort à propos (pp. 206 à 224). Ces commentaires variés nous inviteront à creuser nous-mêmes cette disposition spirituelle, si propice au progrès. Qui ne s'affinerait, si épais fût-il, dans la fréquentation de ces âmes d'élite, dont le P. Pottier nous aide d'ailleurs, si finement, à bien jouir? — Une autre spiritualité, au lieu de s'abandonner, va de l'avant, s'offre, se livre, avec élan ; s'étend même, oblation plus intense, jusqu'à demander la souffrance, jusqu'à s'offrir en victime, non pas seulement à l'amour miséricordieux pour qu'il se donne en nous pleine satisfaction [2], mais à la justice divine en esprit d'expiation. Ce sont là des cas divers, quelques-uns extrêmes, et donc réservés (p. 222), de la même livraison totale de soi à Dieu par amour. La spiritualité du Règne l'ignore si peu qu'elle occupe, dans cette échelle des demandes et des offrandes généreuses au Roi Jésus, un échelon fort élevé. Le Règne assigne au retraitant un idéal très haut placé de dévoûment, à l'usage des plus nobles cœurs, ambitieux de se sacrifier, et non pas seulement d'attendre, prêts à tout, les occasions de sacrifice que Dieu suscitera.

« L'idéal proposé par saint Ignace est, semble-t-il,

[1] L'indifférence du P. Surin, sans écarter les vues de saint Ignace, adopte avec complaisance celles de saint François de Sales.

[2] C'est l'acte d'offrande de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Le P. Pottier lui consacre une étude (pp. 358 à 375).

plus haut que l'idéal même de l'abandon. Sans attendre que Dieu manifeste son bon plaisir par un événement à venir, l'auteur des *Exercices* voit dans cet événement *passé et toujours présent* qu'est l'exemple et l'amour de Notre-Seigneur, un excitant à sortir de l'indifférence et de l'attente, si abandonnée et amoureuse qu'elle soit. Alors, pour devenir en réalité plus semblable au Maître et à l'ami divin, « on va de l'avant, on s'offre, on se consacre, on se livre » ; on demande positivement à être humilié et pauvre comme lui. C'est demander à être victime, donc à souffrir, oui, mais dans le domaine restreint de l'humiliation et de la pauvreté, par amour pour Jésus pauvre et humilié, et avec cette clause nettement exprimée que tout sera plus conforme à la gloire de Dieu et à son service.

« Nous n'avons donc pas là une spiritualité de simple résignation, ou de conformité plus ou moins empressée à accepter le vouloir divin. N'avons-nous pas mieux que l'abandon? Cet abandon fût-il total et joyeux, n'est que l'attitude expectante du brave soldat sur la défensive. Le soldat du Règne prend crânement l'offensive ; il est l'homme de l'intrépidité, de l'élan chevaleresque, des initiatives généreuses » (p. 223).

Il se voue, en effet, aux offensives de l'*agendo contra*, et il fait au Christ-Roi des « offres d'une plus grande valeur et d'un plus grand poids » : c'est l'offrande, vraie formule des vœux, qui termine le Règne.

3° *Le jugement porté sur le monde.* — A des points de vue divers, et pour des auditoires très distincts, les maîtres dont nous parlons nous ont laissé sur le monde, choses et personnes, maudit par Jésus-Christ, des enseignements pleins d'intérêt, de gravité, parfois aussi de raillerie piquante, notamment sur les infiltrations du monde dans la vie religieuse : tel le jeu des « marionnettes » maniées par Satan pour détourner les religieux de la vie intérieure, au dire du P. LALLEMANT ; sur quoi le P. RIGOLEUC renchérit, et trace d'un pinceau résolu les silhouettes du religieux mondain, orgueilleux, vaniteux, politique (p. 238). — Saint FRANÇOIS DE SALES, quoi qu'on en ait dit, n'a pas « brisé » (p. 247) avec cette forte tradition, d'ailleurs très antique, autorisée de l'Évangile encore plus que du monachisme. Il n'y a trace chez lui, ni avant l'*Intro-*

auction ni après, de certaine évolution qu'on lui attribue avec trop ou trop peu de complaisance. S'il tient que l'on peut se sanctifier dans le monde, il n'a pas manqué de faire ressortir les difficultés de cette condition et les risques de ce milieu ; et toujours il a montré, dans les vœux de religion, « les grands moyens d'acquérir la perfection » (p. 256).

4° *La croix et la pénitence.* — L'accord existe aussi, on le devine — et cet ouvrage le prouve — entre ces maîtres pour le grand mot d'ordre de la vie spirituelle, thérésien il est vrai, dans une de ses formes les plus énergiquement intransigeantes : « Ou souffrir ou mourir », mais ignatien aussi, et salésien aussi ; — mot d'ordre qui circule, toujours le même, dans la spiritualité du P. LALLEMANT et dans celle du P. SURIN : l'amour des croix, l'usage délibéré des pénitences, avec les raisons les plus élevées et les plus pressantes, celles du Calvaire, surtout, pour s'y attacher, mais non pas sans prudence ni sans mesure, quand il s'agit des mortifications corporelles. Ce sont là des points de spiritualité acquis depuis longtemps ; spirituels anciens et modernes les ont enseignés ; nul en pareille matière n'innoverait sans erreur. Aussi, pas plus sur ce chapitre que sur les précédents, l'évêque de Genève n'a rompu avec saint Ignace ou avec son école, ni dans sa pratique personnelle, ni dans les avis qu'il a donnés (p. 285) ; il a su, il est vrai, concilier les conseils de modération avec les conseils d'énergie, mais l'énergie n'y manque pas [1]. Ce que l'on dira, pour être équitable, par comparaison avec le P. LALLEMANT, et avec les spirituels de son groupe, les SURIN, les RIGOLEUC, c'est que saint FRANÇOIS DE SALES et IGNACE DE LOYOLA ont porté avec plus de joie le fardeau de la croix. Le continuel sourire vaut mieux que l'âpreté dans l'effort ; mais sied-il de blâmer tous ceux qui ne parviennent pas au perpétuel sourire?

5° Enfin, sur la culture de *la perfection*, la comparaison se poursuit, pleine d'aperçus utiles ; avec l'inten-

[1] « Et qu'est-ce donc que la phrase bien connue : « Je ne suis jamais mieux que lorsque je ne suis pas bien », sinon un doublet, à la saint François de Sales, de la prodigieuse devise de sainte Thérèse? » (p. 291).

tion, très légitime, de ramener à leurs justes proportions les différences — car elles existent — que d'autres ont trop accentuées. Ce parallèle porte : *a*) sur l'usage des sacrements, surtout de la communion ; où l'on voit avec plaisir, « en dépit de quelques restrictions excessives, imputables à l'esprit du temps », saint FRANÇOIS DE SALES, comme saint IGNACE, et après eux LALLEMANT et ses disciples, partisans de la communion très fréquente (p. 307) ; — *b*) sur l'oraison et les méthodes d'oraison : où les similitudes apparaissent nombreuses et éloquentes, entre les méthodes de saint Ignace et les directives de saint François de Sales [1] ; — *c*) sur l'examen « pierre de touche de la spiritualité ignatienne », qu'il est plus facile de défigurer que de bien entendre, et que le saint évêque de Genève, s'il s'agit de *l'examen particulier*, plus âprement battu en brèche aujourd'hui, a pratiqué et conseillé comme un puissant moyen d'éducation de la volonté ; avec le souci, il est vrai, de mettre les âmes au large ; mais qui donc prouvera que ce souci ait échappé à saint Ignace?

« Que saint François de Sales n'ait point parlé de pointage à Philothée, qui donc pourra s'en étonner? — Il s'agit d'une personne vivant dans le monde, et ce sera déjà beaucoup si elle est fidèle à tous les exercices recommandés, depuis l'examen de prévoyance du matin jusqu'à l'examen de compte rendu du soir. S'agit-il même de religieuses, surtout « si leur esprit délié et pointu veut tyranniser la volonté et la contrôler avec supercherie et subtilité », il leur défendra, comme à la sœur de Soulfour, « l'examen continuel », fait « avec anxiété et perplexité » souvent par amour-propre « pour savoir si on est en la perfection ou non ».

« Et croit-on vraiment que saint Ignace ou le P. Lallemant y eussent contredit? — Affaire de prudence que ce dosage des pratiques et des retours sur soi. On ne

[1] Le « procès » que fait M. Francis VINCENT à la *Composition de lieu*, et en général à l'emploi de l'imagination, dans l'oraison, sous le couvert de saint François de Sales, est conduit ici avec autant de courtoisie que d'entrain (pp. 316 à 334). — On lira aussi avec intérêt la critique serrée, piquante et non moins courtoise du parallèle essayé récemment par M. BREMOND entre « saint Ignace, l'homme de l'*agendo contra*, et saint François de Sales, l'homme de l'*agenda supra*. »

conclura jamais raisonnablement qu'en signalant des abus possibles ou en restreignant la complexité d'une méthode vis-à-vis d'âmes incapables de s'y astreindre, saint François de Sales ait déconseillé le bon usage ou blâmé l'effort des âmes assez fortes pour en essayer » (p. 345).

En vérité, les bons chrétiens, qui n'ont jamais estimé difficile d'aimer tout à la fois l'auteur des *Exercices* et l'auteur du *Traité de l'Amour de Dieu* seront amenés par la lecture de ce livre, à les aimer davantage l'un et l'autre, et l'un par l'autre. Et par le plus intéressant des surcroîts, ils auront appris du P. POTTIER, comment, à l'école du P. Lallemant, l'héritage et l'esprit de ces deux saints, de ces deux Maîtres d'amour, leur seront fidèlement et puissamment transmis.

René DAESCHLER. — *La Spiritualité de Bourdaloue. Grâce et vie unitive.* — Louvain, 1927.

Par un choix judicieux d'extraits, le P. DAESCHLER nous montre en Bourdaloue (1632-1704) le logicien vigoureux, le psychologue clairvoyant, qui démasque et flagelle le vice caché. Mais un autre Bourdaloue, trop peu connu, lui est apparu : le théologien et le prédicateur de *la Grâce*, à qui n'échappe aucun des secrets de l'union avec Dieu. Il nous présente une « spiritualité de Bourdaloue », non pas seulement « austère et sévère jusqu'à un certain rigorisme, mais encore large, élevante, encourageante par plus d'un endroit » (p. 183).

1) Très au courant des subtilités théologiques de son temps, le P. Bourdaloue, en dépit de quelques expressions un peu dures, qu'on aurait tort de presser, garde en face du jansénisme un optimisme de bon aloi. Chez lui, comme dans la prédication d'alors, persistent quelques traces de rigueur, quand il parle de la nature corrompue ; mais il faut lui savoir gré d'avoir montré plus de mesure que d'autres dans ce réquisitoire. Car il aime à dire, avec une conviction engageante, que la Grâce, admirable ouvrière, agit avec autant de suavité que de force. Il définit, en termes heureux et pénétrants, la paix chrétienne, établie à demeure au fond de l'âme où Dieu habite ; il essaie de préciser, « jusque dans ses éléments ineffables », le centuple évangélique ; il vante les « visites

de Dieu », les grâces privilégiées, les consolations intérieures ; et plus d'une fois, « une sorte d'élan mystique l'emporte avec ses auditeurs vers ces régions spirituelles, dont, par ailleurs, il interdira sévèrement l'accès et même le désir aux âmes plus curieuses et prétentieuses que généreuses et fidèles » (p. 35).

Pas plus que Bossuet, certaines « voies » mystiques, certains « états » d'oraison, alors imprudemment colportés, ne le prennent au dépourvu (pp. 57-60). Ce n'est pas lui qui donnerait dans les rêveries d'un Malaval ou d'une Mme Guyon ; « toute forme de prétention, surtout dans ce royaume de la spiritualité, où tout doit être imprégné de simplicité, a le don d'exaspérer Bourdaloue ». Dans son fameux sermon sur *la Prière*, il jette l'anathème au quiétisme intempérant, au risque « de déprécier, au moins en apparence, l'oraison extraordinaire, pour lui attribuer une valeur nettement inférieure ». Mais ne le jugeons pas sur cette défiance ombrageuse, que justifiaient assez d'extravagants excès. Il connaît et il loue, loin de les dédaigner, les modalités diverses, les épreuves salutaires, les bienfaisants effets de la *vie unitive*. A l'entendre, il existe une préparation possible aux visites de Dieu. Mais cette préparation, très active, consistera dans une entière fidélité aux exercices spirituels : « exercices d'union, comme l'oraison, la conduite du Saint-Esprit, la présence de Dieu ; exercices de purification, comme la vigilance sur soi-même, la simplicité ; tout cela, bien entendu, poussé à un suffisant degré de perfection et surtout de générosité » (p. 46).

Cette simplicité, dont il est le partisan déclaré, il l'oppose à tout orgueil spirituel, surtout en ce qui concerne les dons extraordinaires. Mais « à l'ensemble des âmes de bonne volonté, alors même qu'il les met fortement en garde contre l'ambition spirituelle, Bourdaloue ne peut s'empêcher de rappeler la possibilité d'un appel particulier, et le droit ou même le devoir de s'y disposer en se mettant à l'avance dans la voie sûre de l'humilité » (p. 57). Si donc il semble parfois rabaisser l'oraison passive, on n'oubliera jamais de le situer, lui et ses discours, dans son cadre et dans son temps ; il en agit ainsi par réaction contre les faux mystiques. Et certes, à toute époque, quel service à

rendre à la Mystique vraie que de la préserver des « éclaboussures » de la mystique aventureuse !

2) Dans la deuxième partie, l'auteur se demande quelle doit être, d'après Bourdaloue, l'attitude de l'âme vis-à-vis de la grâce, cette « céleste visiteuse ». Il faut l'attirer, la retenir, la capter en quelque sorte, par une saine *piété*.

Le disciple de Bourdaloue cultivera donc, sans outrance indiscrète, une piété pratique, efficace, fervente, mais intérieure surtout. « Une activité calme et profonde » l'adaptera toujours à Dieu ; une sincère « simplicité effective » caractérisera son oraison ; et « la béatitude de l'âme pacifiée n'aura guère eu de panégyriste plus pénétré que Bourdaloue » (p. 87). Ce qu'il admire, ce sont « les merveilles de la grâce divine se déployant avec aisance dans une âme limpide, y faisant resplendir dans tout leur éclat surnaturel les qualités, les vertus qu'il aime tant : la sincérité envers Dieu et les hommes, la fidélité généreuse, dans la paix et l'humilité » (p. 92). C'est sa manière à lui d'entendre la précieuse enfance spirituelle.

Apaisement et dépouillement joyeux qui procéderont de cette « conduite intérieure de l'Esprit-Saint », si chère au P. Lallemant [1]. Il sait le prix de ces lumières, de ces mouvements, de ces paroles du dedans, par lesquels l'Esprit-Saint nous mène : « c'est tout un langage, que l'âme vraiment chrétienne doit être à même d'entendre et de comprendre ». De ce Maître divin, il attend avec confiance les directions opportunes. Mais seule, la direction extérieure les gardera de toute illusion ; l'obéissance restant, aux yeux de ce religieux fidèle, la pierre de touche de la vertu : « Si l'obéissance est une garantie précieuse, dira-t-il, ce n'est pas seulement parce que les supérieurs ont reçu une mission extérieure, canonique, pour nous diriger, c'est aussi qu'ils ont une conduite spéciale de l'Esprit, qui, de cette manière, dirige encore indirectement les âmes religieuses » (p. 108).

---

[1] La *Doctrine Spirituelle* du P. LALLEMANT, mort en 1635, recueillie par ses disciples, les PP. RIGOLEUC et SURIN, paraissait, en 1694, par les soins du P. CHAMPION. Le IV^e^ Principe traite de la *Docilité à la conduite du Saint-Esprit*. — Voir l'édition du P. Aloys POTTIER, 1924 (p. 175).

Le don de soi à Dieu dans un total échange, le *Suscipe* d'amour, conclusion de sa *Retraite*, paraît bien être « la plus chaude et en même temps la plus complète expression de la spiritualité de Bourdaloue » (p. 117). C'est, en effet, l'amour de Dieu qui anime d'un bout à l'autre cette spiritualité; Bourdaloue s'y révèle apologiste résolu, et de l'amour de gratitude envers Dieu, et de la présence unifiante de Dieu dans les âmes, et de l'immense charité de Dieu pour nous : « Même dans le mystère de la prédestination, où les jansénistes veulent voir, pour l'immense multitude des âmes, une menace inéluctable de réprobation, Bourdaloue montre l'immensité de la charité divine, appelant tous les hommes au salut, et nous invitant à la confiance » (p. 126).

On comprend quelle place tiendront, dans cette spiritualité comme dans cette direction : la dévotion à Jésus-Christ, Roi bien-aimé, digne de l'absolu dévouement de ses sujets; le culte de la Très Sainte Vierge, Médiatrice et Réparatrice; l'étude et l'imitation des mystères de la Croix; le goût de l'Eucharistie surtout, sa dévotion préférée (pp. 166 à 180), de laquelle il a célébré les suavités, les grandeurs, les triomphes, avec un accent tout personnel, dans sa belle *Octave du St Sacrement*.

Aussi le P. DAESCHLER a-t-il le droit, pour conclure, de vanter la « saveur » de cette Spiritualité, qu'il a si délicatement analysée; retenons ces lignes :

« Sa spiritualité, si « pratique » qu'elle soit, procède d'une vue en quelque sorte contemplative : Dieu en lui-même et en nous; son esprit de grâce agissant dans nos âmes selon les inclinations et les desseins de sa providence miséricordieuse, et y cherchant notre libre et active coopération. Dans l'idée même de Dieu, sa grandeur, sa souveraineté, sa justice ne voilent pas sa bonté indulgente, sa libéralité. Du côté de l'homme, vu ainsi sous l'action divine, un certain optimisme tempère ce que l'expérience du monde inspire de jugements pessimistes.

De cette « contemplation », morale et psychologique autant que surnaturelle et divine, naît un amour aussi intime et ardent qu'efficace et généreux. Si la souveraineté de Dieu commande le service et le devoir, la libéralité divine, surtout dans les mystères de Jésus-Christ, « provoque » la générosité humaine, selon les

vues chères à saint Ignace et familières à son fidèle disciple... » (p. 184).

Beaucoup plus que le sens psychologique, c'est le sens chrétien, à la manière des meilleurs « spirituels », qui s'affinera dans la fréquentation de cet émule de Bossuet. Allons « en Bourdaloue ».

A. TANQUEREY et J. GAUTIER. — *Abrégé de Théologie ascétique et mystique.* — Desclée, 1927.

C'est le *Précis*[1], adapté à l'usage des fidèles, des communautés, des pensionnats, avec l'espoir fondé de contribuer par cet exposé des principes et des moyens de sanctification à l'éclosion de la vie intérieure et à ses progrès en beaucoup d'âmes. Les grandes vérités qui servent de fondement à la vie spirituelle : habitation de la Sainte-Trinité dans le fidèle, incorporation au Christ, médiation et maternité de Marie, nature et obligations de la vie chrétienne, ouvrent la voie à l'étude des étapes de la vie parfaite : purification, pratique positive des vertus, ou illumination ; intime union avec Dieu ; lesquelles apparaissent comme les applications et les suites des vérités doctrinales précédemment établies. Spiritualité d'ailleurs tout active, qui ne laisse jamais oublier le devoir de l'effort, ni son rôle dans cette conquête de la perfection.

La première partie expose donc des *Principes :* origines de la vie surnaturelle, nature de la vie chrétienne (le rôle de Dieu, le rôle de l'homme) ; perfection de cette vie, obligation d'y tendre ; moyens (intérieurs, extérieurs) de perfection. — La seconde partie s'occupe des « voies », notamment du progrès, par l'oraison effective, et par les vertus : traité d'une précision remarquable, que termine une étude sur la dévotion au Sacré-Cœur. La troisième partie décrit les caractères de la voie *unitive;* d'abord simple ou *active* « qui se caractérise par la prédominance des dons actifs du Saint-Esprit, avec exercice tempéré du don de Sagesse, et par la simplification de l'oraison, qui devient une sorte de contemplation active ou improprement dite » ;

[1] Voir plus haut, p. 396.

— là se place le rôle des dons de l'Esprit (p. 568-583), et l'oraison de simplicité, ou contemplation acquise (p. 585); — puis la voie unitive *passive*, ou contemplation infuse, avec ses différentes phases : quiétude aride, ou nuit des sens ; quiétude suave ; union pleine ; union extatique suave ; extase aride, ou nuit de l'esprit ; union transformante, ou mariage spirituel. — On n'a pas reproduit, bien entendu, dans cet abrégé, la liste chronologique et méthodique des auteurs spirituels et des écoles de spiritualité. Les chapitres des phénomènes mystiques extraordinaires, et des questions controversées, ont été aussi omis, comme il convenait. Mais d'abondantes références bibliographiques courent au bas des pages, et font de cet Abrégé un bon guide d'information et de direction.

TABLE MÉTHODIQUE.

Abandon 84.
Abnégation 505.
Amour 176, 468, 555.
Analogie 48.
Apologétique 49.
Anges 148, 210, 372, 562, 627, 743, 750, 759.
Arts 49, 626.
Autorité 10, 220, 238.

Caractère 228.
Catholicité 198.
— sens catholique, 644.
Célibat 375, 383, 715.
Chair 125, 343.
Charité 77, 102, 203, 253, 336.
Chasteté, v. Pureté.
Cinéma 253.
Communion 124, 294, 517, 708, 710 — fréquente, 740.
Conscience 227, 250.
Croix (Crucifix) 390, 460, 477, 491, 515, 525, 540, 703.
— épreuves, v. Épreuves.

Danse 390.
Découragement 186, 754.
Défiance 183.
Devoir 227, 250.
Dieu 13, 25, 44, 84, 119, 203, 307, 627.
Direction 751, 756, 761, 766.
Discernement 103, 752.
Divorce 263, 264, 379.
Dogme 9.
— doctrine religieuse 151, 756.

Ecole 229, 289.
Education 238.
Eglise, 29, 226, 618, 376.
— et État, 575.
Enfance 69, 205, 210, 265, 373, 791.
Epreuves 310, 522, 526.
Esprit-Saint 42, 200, 391.
Eucharistie 261, 416.
— transsubstant. 662.
— merveilles 667.
— fruits 716.

Famille 208, 238, 248, 271, 347, 573, 636, 757.
Foi 34, 13, 16, 22, 43, 236.

Grâce 26, 110, 135, 418, 707, 791.

Humilité 56, 106, 173, 567, 754.

Incarnation 55, 137, 140, 309.

Jésus-Christ : divinité, 65, 553.
— royauté 551, 569, 609.
— médiation 37, 548, 560.
— S. Cœur, 247, 421, 468, 475, 528.
Joseph (S.) 195, 217, 236, 240.

Laïcité 288.
Lectures 354 — mystiques 753.
Liberté 500.

Maison, v. Famille.
Mal — problème 477, 497.
Manne 716.
Mariage 269, 379, 757.
Marie 57, 64, 73, 92, 247, 254, 260, 417.
— Immaculée 372.
— Magnificat 118.
— Médiation 79, 122, 127.
Martyre 19, 611. — Mexique 619.
Maternité 112, 138, 245, 261, 263, 293.
Messe v. Sacrifice.
— stationale 708.

Mœurs 21, 239.
Monde 353, 786.
Mort 521.

Natalité 269.
Naturalisme 35.
Nature, v. Grâce.

Obéissance 169, 584, 591, 642, 653, 763, 791.
Occasion 408.
Œuvres 193.
Ordre 704, 711, v. Sacerdoce.

Pape 635, 648, 650.
— pouvoir indirect 580, 587, 642.
Passion, v. Croix.
Passions 344, 420.
Pauvreté 167, 339.
Péché 23, 33, 226, 481, 492, 503.
Pénitence 404, 490.
Père 219, 633.
— Pères du désert 329.
Prédication 583.
Prêtre, v. Sacerdoce.
Prière 381, 414, 790.
— toujours, 458, v. Vie.
Progrès 177.
Protestantisme 616.
Prophétie 551.

Providence 69, 222, 483, 502, 744.
Pureté 252, 340, 346, 375, 389, 425.
— initiation 410.

Recueillement 98, v. Vie.
Rédemption 478.
Respect 625.
Royaume (de Dieu) 198.

Sacerdoce 173, 639, 679.
Sacrements 682, 717, 719.
Sacrifice 173, 469, 518, 673, 712, 742.
Saints 419.
Salut 29.
Science 52 — et Foi, 5, 40.
Solitude 300, 322, 337.
Surnaturel 31.

Toilettes 409.

Vertus 23, 193, 750.
Vie — commune 168.
— active et contemplative 435, 447, 455, 759.
— et matière 51, 53.
Virginité 260, 263, 383.
Visites 95.
Vocation 112, 748.

Zèle 439.

LISTE DES AUTEURS
mentionnés dans l'ouvrage.

André 704.
Arnaud d'Agnel 583.
S. Augustin 259, 423, 483, 497, 510.
d'Avila (Jean) 489.
Bainvel 483.
Ste M. Barat 98.
Barbet 364.
Baunard 251, 258.
Bazin 321, 384.
Bellarmin 660.
S. Berchmans (Jean) 386, 401.
S. Bernard 127, 301, 319, 323, 437, 452, 489.
S. Bernardin 143.
L. Bertrand 31, 184, 308, 313, 615.
Bessières 648.
L. Billot 142, 662, 685, 737.
Bittremieux 135.
Bliguet 418.
de Bonniot 496.
H. Bordeaux 260.
Bossuet 19, 125, 195, 329, 343, 345, 373, 378, 437, 464, 513, 526, 532, 569.
Bourdaloue 789.
Bourget 6, 233, 356.
Bremond (H.) 329.
Brentano (Cl.) 512.
de la Brière (Y.) 592, 652.
Brunhes (G.) 11.
Bruyère (Cécile) 90.
Buysse 92, 111.
Castillon 347.
Cayré (F.) 263.
Chaminade 55.
S. Chantal (J. de) 295.
Chardon 738.
Charost (Card.) 388.
Chauvin 648.
Chollet (Mgr) 179, 733.
Choupin 641.
Colin 50.
de la Colombière 531.
Colomba Marmion 66, 448, 449, 615.
Cordonnier 552.
Coulet 293.
Cristiani (L.) 708.
Daeschler 789.
Dehove 288.
Delatte 561.
Demiduid 316.
Dhorme 497.
Didiot 387.
Doncœur 86, 490.
Dourche 91.
Doyle (W.) 529.
Dublanchy 10.
Dubruel 58.
Duchesne 54.
du Jeu 295.
Dumoutet 677.
Dupont 16.
Durand 379, 407, 462, 569.
Dutoit 263.
Eymard (B.) 403, 675.
Eymieu 5, 419.
Faber 63, 172, 204, 521.
Fillion 433.
Foch 336.
Foligno (Ang. de) 490.
de Foucauld (Ch.) 384.
S. François d'Assise 402.
S. François de Sales 770, 784.
Galtier 471, 559.
Garrigou-Lagrange 4, 580.
Gay (Mgr) 59, 174, 293, 326, 421.
Gerbet (Mgr) 733.
Gerest (Régis) 552.
Gillet 403.
Ginhac 510.

Goy 367.
Goyau (G.) 325.
S. L. de Gonzague 385, 427.
de Grandmaison (L.) 6, 202.
Grente (Mgr) 238.
Grimaud 261, 263, 741.
Grou (J. Nic.) 56, 62.
de Guibert 453.
Hervé 739.
Hocedez 358.
Huby 558.
Hugueny 19, 683.
d'Hulst 251, 354, 415, 489.
S. Ignace de Loyola 675, 787.
S. Irénée 391.
Jalabert 253.
Janot 706.
Janvier 4, 344, 350, 353.
Jéglot (Cécile) 216.
Joret 682.
Jullian (C.) 54, 376.
Lacordaire 347, 585.
Lagrange 459.
Lallemant (L.) 557.
Laudet 218.
Lavallée 113, 310, 337, 339.
Lebeau 263.
Le Camus (Mgr) 183, 433.
Legouvé 227.
Lehen (de) 86.
Lehodey 84.
Lemonnyer 456.
Lepin 469, 710.
Leroy (H.) 165.
Lhande 21, 207.
S. A. de Liguori 414.
Longhaye 20.
Luther 331.
Lyonnard, 530.
Maistre (J. de) 505.
Mâle (Emile) 163, 540.
Maritain (J.) 331, 586.
Mercier (card.) 78.
Moisant (X.) 496.
Montalembert 301, 311.
Moulard 263.
Mulard 15.
Noble 22, 203, 585.
Odin 88.
Ollé-Laprune 2.
Ozanam 251, 253, 258.
Pascal 40.
Pasteur 233.
Perrin (Sainte-Marie) 535.
Perroy 104, 676.
G. Philips 487, 497.
Pichery 707.
Pie (Mgr) 30, 34.
Pinard de la Boullaye 9.
du Plessis de Grénédan 232.
Plus (R.) 458, 533.
Pottier (A.) 782.
Prat 391, 571.
Ravignan 322.
Roger 515.
Rouzic 229.
Ruch (Mgr) 655.
Sagot du Vauroux (Mgr) 244.
Sanson 384.
Sertillanges 47.
Taille (de la) 473, 661, 671, 684, 704.
Tanquerey 679, 793.
Termier 52.
Thellier de Poncheville 740.
S. Thérèse 31, 108, 303, 308, 323, 435, 441, 613.
Thévenin 355.
Tissier (Mgr) 358.
Tixeront 711.
Tolet (card.) 3.
Tourville (de) 163.
Trochu 305, 367, 513, 675.
Vincent (Francis) 770, 788.
S. Vincent de Paul 583.
Vuillermet 358.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

1. **Adauge fidem** 1

Noblesse.
Bienfaisance.
Urgence.

2. **A l'image de Marie** 55

Humilité.
Abandon.
Charité.

3. **Visitation** 92

Inspirations.
Fruits.
Secret Moteur.

4. **La Divine Enfance** 136

1. Parvulus natus est.
Harmonies de Noël.
Adorations de Noël.

5. **La Divine Enfance** 159

2. Sicut Parvulus.
Simplicité.
Sacrifice.
Progrès.

6. **La Divine Enfance** 204

3. Sinite parvulos.
Respecter.
Aimer.
Aider.

7. **La Mission paternelle** 219

L'autorité paternelle.
La tâche paternelle.
Les ressources paternelles.

8. **Le Cœur maternel** 241

La dignité maternelle.
Le ministère maternel.
Les procédés maternels.

9. L'Enfant 265
Dépôt sacré.
Bienfait divin.

10. Solitudes 299
Solitudes funestes.
Solitudes forcées.
Solitudes fécondes.

11. Ange ou Démon 341
1. Laideurs.
Un déluge.
Les Causes.
Saint Paul.

12. Ange ou Démon 370
2. Splendeurs.
Clartés bienfaisantes.
Affinités célestes.

13. Ange ou Démon 391
3. Secrets.
Le Frein.
Le Secours.
L'Idéal.

14. Marthe et Marie 431
L'Accueil.
L'Ecueil.
L'Unique nécessaire.

15. Jésus et Jésus crucifié, I. 460
La Loi du Renoncement.
La Révélation de l'Amour.
La divine Réponse.

16. Jésus et Jésus crucifié, II. 507
Le Souvenir.
La Communion.
L'Épreuve.

17. L'Autorité du Christ 545
1. Titres.
Le Messie.
Le Fils de Dieu.
Le Dieu d'amour.

18. **L'Autorité du Christ** 563

2. Prérogatives.
Souveraineté.
Universalité.

19. **L'Autorité du Christ** 593

3. Attitudes chrétiennes.
Le Joug du Seigneur.
L'Obéissance.
Le bon Combat.

20. **L'Ecole du Respect** 623

Dieu.
Le Père.
Le Pape.

21. **Sub Sacramento mirabili** 657

1. La Transsubstantiation.
Conversion totale.
État de gloire.
Action sacrificale.

22. **Sub Sacramento mirabili** 681

2. La Signification.
Signe et Réalité.
Memoriale mortis.
Exemplum dedi.

23. **Sub Sacramento mirabili** 716

3. Les Fruits.
Manna in deserto.
Vere cibus.
Invicem membra.

24. **L'Ange sur la Route** 743

L'auxiliaire de la Providence.
Le guide céleste.
Le disciple docile.

PREMIÈRE SÉRIE.

1. L'Avènement de Jésus
2. A la Crèche
3. Le Temps de l'Etoile
4. La Fuite en Egypte
5. L'Homme de Foi
6. A l'école du Maître
7. Le Précurseur
8. Tout par Marie
9. Jésus et le lépreux
10. Trois démons
11. S^te^ Marie Madeleine
12. Trois gestes de Jésus
13. S. Pierre sur les flots
14. Les yeux sur Jésus
15. Les silences du Christ
16. Jésus en Agonie
17. La Compassion de Notre-Dame
18. Emmaüs
19. Ascension 1. Le ciel à contempler
20. » 2. Le ciel à conquérir
21. » 3. Le ciel à donner
22. L'Esprit-Saint
23. Le Don eucharistique
24. Le Mystère d'amour
25. Le Sacré-Cœur

DEUXIÈME SÉRIE.

1. Le Christ Roi
2. L'Immaculée Conception
3. Ave, ave, ave, Maria
4. Jésus présenté par Marie
5. Jésus à douze ans
6. Allez à Joseph
7. Au désert
8. Le Bon Pasteur
9. Mauvais bergers
10. Le reniement de S. Pierre
11. Jésus en croix 1. Voir
12. » 2. Entendre
13. » 3. Respirer
14. » 4. Goûter
15. » 5. Toucher
16. La recherche du Seigneur
17. Mon Seigneur et mon Dieu
18. Le Pain de Vie
19. Hoc facite
20. Tu es Petrus 1. Primauté
21. » 2. Primauté romaine
22. » 3. Nos devoirs
23. Un témoin de Jésus. S. Matthieu
24. Le cœur fervent. S^te^ Marguerite-Marie
25. La force chrétienne. S^te^ Jeanne d'Arc
26. Fleur du Carmel. S^te^ Thérèse de l'Enfant Jésus
27. Le Saint Curé d'Ars.
28. Le Triomphe de Marie

DU MÊME AUTEUR :

La Vierge toute belle. — Lethielleux, 1921.

Leçons et Lectures d'Apologétique, 2 volumes.— Casterman.

I. La *Vraie Religion.*
II. La *Véritable Eglise.*
} se vendent séparément.

Pages choisies de Mgr d'Hulst. — J. de Gigord, 1923.

Nos lectures. — Revue des Lectures.

Par la Foi. — Casterman.

Par la Famille. — Edit. Spes.

Carnet de Jeanne d'Arc. — Téqui.

Neuvaine à Ste Jeanne d'Arc. — Maison Bleue, Paris.

Une Femme du monde Apôtre (Mme Leseur). — J. de Gigord.

Deux petits Communiants : Anne de Guigné, Guy de Fontgalland. — Procure du Clergé, 3, rue de Mézières, Paris.

Sur les pas de Jésus, *Première et Deuxième Séries.* — Desclée, 1926, 1927.

S'adresser aux éditeurs respectifs.

Imprimé par la Société S. Jean l'Évangéliste, Desclée & Cie, Tournai (Belgique.) — 2437.

N° 420 (III). — 26

246.723
R761

44471

ROUPAIN, S. J., E.

AUTHOR

Sur Les Pas de Jésus:3.

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	[illegible]	
	Landt	
	Land	
5/4/43	[illegible]	
	O'Neil	

STORAGE

44471